NOUVELLES ÉTUDES HONGROISES

István FRISS: Quelques problèmes fondamentaux de l'économie politique du socialisme 3
Béla SULYOK: Le système bancaire socialiste et les banques hongroises 22
József BOGNÁR: La réforme économique et la nouvelle politique de commerce extérieur 40
Egon SZABADY: Problèmes démographiques de la Hongrie 49
Tibor ERDEY-GRÚZ: L'enseignement supérieur et la recherche scientifique 63
Sciences humaines 103
Littérature et arts 154
Relations franco-hongroises 193
Revue des livres et des revues de Hongrie paraissant en langues étrangères 273

Prix: 7,50 F $ 1,50 10s 6d 6 DM 40 Sch

NOS AUTEURS

ISTVÁN FRISS, économiste, directeur de l'Institut d'Économie de l'Académie des Sciences de Hongrie, membre de Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, académicien

BÉLA SULYOK, ancien premier vice-ministre des Finances

JÓZSEF BOGNÁR, économiste, président de l'Institut des Relations Culturelles, académicien

EGON SZABADY, vice-président de l'Office National de Statistique

TIBOR ERDEY-GRÚZ, chimiste, secrétaire général de l'Académie des Sciences de Hongrie

ANDOR MARÓTI, maître-assistant à l'Université de Budapest

SAMU IMRE, directeur adjoint de l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de Hongrie

FERENC FÜLEP, directeur du Musée National de Hongrie

LAJOS KARDOS, professeur de psychologie à l'Université de Budapest

GYÖRGY MIHÁLY VAJDA, directeur du département de littérature comparée de l'Institut d'Histoire littéraire de l'Académie des Sciences de Hongrie

TIBOR KARDOS, titulaire de l'Institut d'études italiennes de l'Université de Budapest

MIKLÓS BÉLÁDI, critique littéraire, collaborateur de l'Institut d'Histoire littéraire de l'Académie des Sciences de Hongrie

ROLAND DESNÉ, chargé d'enseignement au Collège Universitaire de Reims

JÁNOS MARÓTHY, musicologue, chercheur scientifique aux Archives Bartók

FERENC HONT, directeur de l'Institut des Sciences du Théâtre

GYULA MÉREI, historien, professeur à l'Université de Szeged

LÁSZLÓ GÁLDI, chef de département à l'Institut de Linguistique, professeur à l'Université de Budapest

LÁSZLÓ DOBOSSY, professeur à l'Université de Budapest

NÓRA ARADI, historien de l'art, maître de conférences à l'Université de Budapest

SÁNDOR ECKHARDT, professeur honoraire à l'Université de Budapest

PÁL BERÉNYI, collaborateur de l'Institut des Relations Culturelles

BÉLA KÖPECZI, professeur à l'Université de Budapest, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Hongrie

LÁSZLÓ MAKKAI, VERA ZIMÁNYI, LÁSZLÓ KATUS, historiens, collaborateurs de l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de Hongrie

MME BOTOS, employée au Ministère de l'Éducation Nationale

Éditions Corvina, Budapest
Printed in Hungary, 1969
Imprimerie Zrínyi, Budapest

NOUVELLES ÉTUDES HONGROISES

VOLUME 3, 1968

Publiées sous la direction de Béla Köpeczi
Secrétaire de la rédaction: István Fodor
Secrétariat: Budapest, V., Pesti Barnabás u. 1.

SOMMAIRE

L'ÉDIFICATION DU SOCIALISME

István Friss: Quelques problèmes fondamentaux de l'économie politique du socialisme 3
Béla Sulyok: Le système bancaire socialiste et les banques hongroises 22
József Bognár: La réforme économique et la nouvelle politique de commerce extérieur 40
Egon Szabady: Problèmes démographiques de la Hongrie 49
Tibor Erdey-Grúz: L'enseignement supérieur et la recherche scientifique 63
Andor Maróti: La révolution culturelle en Hongrie, problèmes et réalisations . 77

DOCUMENT

La révolution hongroise de 1918 vue par Catherine Károlyi 87

SCIENCES HUMAINES

Imre Samu: Vingt années de linguistique hongroise 103
Ferenc Fülep: Les découvertes archéologiques en Hongrie II. 109
Lajos Kardos: La recherche psychologique en Hongrie 116
György Mihály Vajda: Un projet d'histoire comparée des littératures de langues européennes 124
Tibor Kardos: Les études italiennes en Hongrie et le Congrès de l'Associazione Internazionale à Budapest en automne 1967 132

LITTÉRATURE ET ARTS

Miklós Béládi: Lajos Kassák, écrivain et peintre de l'avant-garde hongroise 154
Roland Desné: D'un humanisme sans rivages (Rouges et Blancs de M. Jancsó) 171
János Maróthy: Musique et bourgeois, musique et prolétaire 178
Ferenc Hont: Discussions internationales sur le théâtre aux congrès de Budapest 186

RELATIONS FRANCO-HONGROISES

Le Passé

Gyula Mérei: L'annexion de l'Alsace-Lorraine par les Allemands en 1870-1871 et l'opinion publique hongroise 193
László Gáldi: « Les Fleurs du Mal » en Hongrie 205
László Dobossy: Poètes hongrois dans les colonnes de la revue « Demain » ... 213
Nóra Aradi: Deux thèmes de Daumier dans la peinture hongroise 219
Sándor Eckhardt: La danse hongroise à Paris sous la Restauration et la Monarchie de Juillet 229

Le Présent

Le président du Conseil hongrois en France, mars 1968 235
Chronique des relations franco-hongroises, 1967 240
Économie 240
Culture 244
Pál Berényi: Révision bilatérale des manuels de géographie hongrois et français 249
Béla Köpeczi: Problèmes des rapports historiques franco-hongrois, Paris, 1968 253
Makkai—Zimányi—Katus: Colloque franco-hongrois d'histoire économique, Budapest, 1968 257
Mme Tibor Botos: L'enseignement scolaire du français en Hongrie 264

REVUE DES LIVRES ET DES REVUES DE HONGRIE PARAISSANT EN LANGUES ÉTRANGERES – – – – – – – – – – – – – – – 273
MUSÉE HONGROIS – – – – – – – – – – – – – – – – – 309

L'édification du socialisme

Quelques problèmes fondamentaux de l'économie politique du socialisme

L'économie politique du socialisme est la somme scientifique et systématisée de nos connaissances, de nos recherches et de nos théories concernant les corrélations internes, les lois et règles, le mouvement de la vie économique socialiste.[1] Il s'agit donc là de la science qui conditionne le développement des rapports de production socialistes, — l'essor de notre économie socialiste, et l'établissement des bases économiques de toute société socialiste.

En mettant plus particulièrement l'accent sur cet aspect, je désire démontrer l'exceptionnelle importance de cette science. Par l'emploi de la forme « on devrait » d'une part, je voudrais rappeler que notre science est, nécessairement, toute récente: son sujet étant l'économie socialiste, elle ne saurait guère être plus âgée que celle-ci, même s'il faut remonter au-delà pour trouver ses fondements. Dans ces conditions, il faut supposer que son « savoir » est moins étendu et plus discutable que celui d'autres sciences plus anciennes. Ses enseignements, ses lois exigent naturellement des analyses et des vérifications plus fréquentes et plus élaborées. J'ajoute que si ses fondements sont encore mal assurés, c'est peut-être aussi imputable à des causes historiques. D'autre part, ce que je veux rendre sensible par « on devrait », c'est que, dans l'édification de l'économie socialiste, nous n'imposons pas, de fait, partout et toujours les lois et les règles dont la validité a déjà été établie. Ce phénomène est dû, lui aussi, à des motifs historiques et politiques.

Les lois de toute science expriment des corrélations objectives; elles en sont les reflets; c'est-à-dire qu'elles expriment des corrélations qui existent indépendamment du fait que nous les connaissions ou non, des idées que nous pourrions avoir à leur sujet, et de la mesure dont elles répondent à nos désirs, à nos conceptions et à nos aspirations. Aucune science ne saurait prétendre, cependant, embrasser l'ensemble des corrélations de son domaine. Ce serait, de toute évidence, une ineptie: la multitude innombrable des phénomènes entraîne des interdépendances tout aussi impossibles à dénombrer. Nous devons nous limiter à trouver les corrélations internes les plus décisives, les plus caractéristiques de l'économie nationale du système socialiste, ces corrélations rendront possible une vue d'ensemble de l'univers extrêmement complexe et nuancé des

[1] Corrélation interne — loi — règle : voilà des notions passablement homogènes. La différence que j'établis entre les deux dernières consiste à désigner du nom de loi les corrélations plus essentielles, de caractère plutôt permanent, et du nom de règle toutes les autres.

phénomènes économiques, et détermineront ce qui ordonne le mouvement perpétuel de cet univers. En d'autres termes, nous examinons les lois cinétiques de l'économie socialiste. Je l'ai dit déjà, nous ne les explorons pas uniquement pour en tirer des connaissances; nous voulons les connaître pour les utiliser dans l'établissement des bases économiques mêmes du socialisme. C'est ainsi que l'ingénieur étudie, dans son domaine propre, les connexions entre la nature et la technique, ainsi que le langage mathématique, exprimant leur mouvement et permettant leur description, afin de les utiliser dans la construction d'une maison, d'un chemin de fer, d'une centrale électrique ou d'un satellite artificiel, dans la fabrication d'une automobile, d'une locomotive, d'une machine à coudre ou d'un microscope.

ÉCONOMIE POLITIQUE, PLANIFICATION, POLITIQUE ÉCONOMIQUE

Dans son ouvrage polémique *Anti-Dühring,* Engels définit l'économie politique comme la science des conditions et des formes au sein desquelles les sociétés humaines ont établi la production et l'échange, et au sein desquelles elles ont, de tout temps, réparti les produits. Dans l'introduction à sa *Critique de l'économie politique,* Marx déclare que « l'anatomie de la société bourgeoise doit être recherchée dans l'économie politique » et que « la totalité des rapports de production forme la structure économique de la société ». Dans l'avant-propos de la première édition du *Capital,* Marx parle des « lois naturelles de la production capitaliste » en les présentant comme des « tendances qui exercent leur effet et s'imposent avec une inéluctabilité d'airain ». Il signale aussi que son « but ultime est la découverte de la loi cinétique économique de la société moderne ». Le lecteur pourra facilement se convaincre que ce sont, en fait, ces définitions et ces expressions qui sont à la source de mes constatations sur l'économie politique du socialisme.

Là, pourtant, une question se pose. Dans son ouvrage *les Problèmes économiques du socialisme en Union Soviétique,* Staline avait écrit que « les problèmes de l'organisation rationnelle des forces de production, de la planification de l'économie nationale, etc. n'appartiennent pas au domaine de l'économie politique, mais à celui de la politique économique des organes directeurs, ... l'économie politique étudie les lois d'évolution des rapports de production des hommes. La politique d'économie en tire les conclusions pratiques, les concrétise et fonde, sur elles, son activité quotidienne. Si l'économie politique était chargée des questions de politique économique, elle serait compromise en tant que science. » Là-dessus, je ne désire pas engager une polémique avec Staline: ce qu'il avance est pertinent. Plus précisément: serait pertinent — s'il en était ainsi. Il découle, en effet, de cette citation que les organes directeurs s'appuient, dans le développement de leur politique économique et dans la pratique du planning, sur les résultats de l'économie politique. Or, au moment où cette constatation était formulée, la situation réelle était, depuis longtemps, tout à fait différente. Les organes directeurs ne réclamaient nullement le soutien de la science; les hommes

de science — chercheurs et professeurs — n'avaient aucune idée de l'évolution de l'ensemble de l'économie nationale, des problèmes de la politique économique et de la planification. Et la citation que j'ai reproduite, relative à la séparation entre les sciences économiques et l'activité des organes directeurs, servait de caution théorique factice à cette pratique par trop préjudiciable.

Il va de soi que la politique économique et la planification ne sont pas plus constitutives de l'économie politique que la technologie de la fabrication de l'acide sulfurique ne l'est de la chimie. Cependant, la chimie, ainsi que quelques autres sciences, doivent comprendre l'ensemble des lois qui permettront d'élaborer la technologie de la fabrication de l'acide sulfurique et de la rendre possible. De même, l'économie politique doit fournir la réponse à la question relative aux lois et aux règles qu'il faut prendre en considération dans le planning et dans la politique d'économie. Mais l'économie politique du socialisme ne peut y parvenir qu'en allant de pair avec la pratique, qu'en recherchant la solution des problèmes effectifs et sans cesse renouvelés de celle-ci, qu'en y trouvant son support et sa subsistance en même temps. Sans un tel contact, l'économie politique du socialisme serait condamnée à la stérilité, ne saurait se développer; d'autre part, la politique économique et la planification n'auraient pas de fondements scientifiques.

L'opinion, selon laquelle la politique économique et la planification dépendent des organes directeurs et qu'elles sont, en conséquence, à l'abri de toute critique et séparées de l'économie politique et de la science en général, a longtemps prévalu dans les pays socialistes et elle nous hante encore parfois. Aujourd'hui, cependant, les scientifiques qui élaborent l'économie politique du socialisme, aussi bien que la majorité des dirigeants économiques socialistes ont pris conscience de l'absurdité de cette conception. Leur identité de vues et leur collaboration ont permis de parvenir à des résultats notables et d'espérer pour l'avenir un développement toujours plus intense et un niveau toujours plus élevé de la théorie et de ses applications.

LA LOI FONDAMENTALE ET LA LOI DU DÉVELOPPEMENT SYSTÉMATIQUE ET PROPORTIONNEL

Si nous désirons connaître les lois économiques objectives de la société socialiste, c'est pour les faire servir à l'édification socialiste. Mais justement, la conjoncture défavorable et les idées qui avaient cours à cette époque ont donné lieu pour longtemps à une interprétation et à un enseignement des lois économiques du socialisme, dont l'édification ne pouvait guère tirer profit. Dans ce domaine, un changement important et une nette évolution se sont produits ces dernières années. Les spécialistes de l'économie politique du socialisme peuvent prendre connaissance du développement de l'ensemble de l'économie nationale, ainsi que des problèmes effectifs de la politique économique et de la planification. Ils déploient de gros efforts, en partie déjà fructueux, pour donner leur solution aux problèmes posés par l'édification socialiste, pour

combler le retard de leur discipline. Évidemment, cela n'est devenu possible que parce que cette idée a fait son chemin au niveau de la direction aussi: à savoir, que le seul moyen de déterminer et de réaliser une politique économique et une planification de l'économie nationale, conformes aux exigences du socialisme, est d'en fonder les principes sur des données scientifiques.

Si, tout en reconnaissant ce fait réconfortant, j'ajoute que nous ne saurions nous contenter du succès atteint, ce n'est nullement pour subtiliser. Je voudrais éclairer encore mieux la voie à suivre, stimuler et accélérer la saine évolution qui s'est dessinée. Pour l'essentiel, c'est la méthode de Marx que j'ai en vue, telle qu'il est possible et nécessaire de la suivre dans les conditions actuelles. Or, beaucoup vanteront la méthode, très peu l'appliqueront. Nous comprenons, à partir de l'analyse fournie par Marx, le fonctionnement de la société capitaliste et ses lois économiques. Nous savons en particulier pourquoi la loi de l'accumulation capitaliste est spécifique à la société capitaliste, comment elle fonctionne, comment elle joue et s'impose, voire même quels facteurs sont en mesure d'atténuer ou de contrebalancer ses effets. Il existe très peu de lois économiques concernant notre propre société dont nous ayons une connaissance aussi précise.

De nos jours, nous savons que la formulation, établie par Staline, de la loi économique fondamentale du socialisme n'est pas concluante. Nous disons que, dans le socialisme, le but de la production est la satisfaction la plus complète possible des besoins; et nous attirons l'attention sur le fait que la production, pour répondre aux besoins, ne se réalise pas de manière automatique et que la satisfaction la plus complète n'est pas une satisfaction absolue. Ainsi, nous avons mieux compris l'exigence impliquée par la loi. Malgré tout, ni cette loi ni l'analyse de la notion de besoin — avec la distinction entre le besoin reconnu et non reconnu, le besoin de premier, de second ou de troisième ordre, et le besoin intégral, apprécié ou effectif et latent — ne nous permettent d'apprendre comment fonctionne réellement cette loi, comment elle exerce son influence, comment l'appliquer concrètement, quels moyens employer pour la faire servir à l'édification du socialisme.

Nous savons désormais que la loi du développement systématique et proportionnel, conforme au planning, n'exprime point une unique corrélation interne importante de notre société, mais bien une somme de corrélations de premier plan. Nous examinons les questions principales de l'évolution économique, les interactions entre la consommation et l'accumulation, l'industrie et l'agriculture, entre les différentes forces de production, les diverses branches de la production, les diverses formes de la consommation, les investissements productifs et non productifs, etc. Sur tous ces problèmes, nous sommes beaucoup mieux informés aujourd'hui qu'hier, mais pas assez, pourtant, pour disposer d'une base solide et suffisante dans l'établissement et la réalisation de la planification et de la politique économique. Or, la valeur de notre science se mesure surtout aux conditions de la possibilité de son application. Pratiquement, il ne nous est pas possible d'apprécier ces conditions, nous pouvons seulement contrôler la portée de la loi. Cependant, nous supposons que, s'il existe une différence entre ces deux indices, elle ne saurait être cruciale. De toute façon, il sera

intéressant d'examiner la réalisation en Hongrie de la loi économique fondamentale du socialisme d'une part et de celle du développement systématique et proportionnel de l'autre.

Le fait est que, depuis l'année dite du tournant — 1948 —, depuis que nous avons entrepris d'un commun effort l'édification du socialisme, on constate, dans le domaine de l'équipement et de la culture, une élévation du niveau, aussi nette que constante, si l'on excepte deux années. Ces résultats obtenus en vingt ans ont été de beaucoup supérieurs à ceux qui ont pu être obtenus au cours de notre histoire, pour une même période. Réfléchissons, cependant, aux déficiences que nous avons nous-mêmes décelées dans notre système, dans notre planning, dans notre gestion de la direction économique et que nous ne cessons de dénoncer: nous devons présumer qu'une planification, une gestion, une direction un peu plus saines et un mécanisme un peu plus efficace nous auraient permis d'imposer d'une manière encore plus conséquente la loi économique fondamentale.

Nous croyons pouvoir exprimer la même idée au sujet de la loi du développement systématique et proportionnel. Il est bien établi que si les déficiences que nous avons relevées et que nous n'avons cessé de dénoncer étaient moindres, il arriverait plus rarement qu'il y ait surproduction pour certains produits et pénurie pour d'autres, que les projets soient réalisés plus tard et reviennent plus cher que prévu, que le manque de matières premières ou de pièces détachées freine la production, que nous soyons obligés, de temps à autre, de constater le retard de secteurs entiers de la production dans leur développement — phénomènes qui sont tous des entorses au planning et à la proportionnalité.

Mais nous pouvons, à bon droit, soutenir à propos de chacune de ces deux lois que, étant donné le degré d'évolution atteint par notre société aujourd'hui, on ne saurait en espérer la prépondérance, conséquente et immédiate, même approximativement. Nous avons, en effet, appris quelles sont les lois de l'économie socialiste. Donc, tant que nous sommes en train d'édifier le socialisme, mais que nous n'y sommes pas encore arrivés, ces lois ne sauraient jouer dans une entière mesure. Corollairement, nous pouvons dire que l'édification du socialisme sera achevée quand ces deux lois s'imposeront avec le plus de facilité et le moins d'obstacles à surmonter.

Nous voici revenus à notre point de départ: que faut-il faire pour que ces lois puissent prévaloir? Comment utiliser l'une et l'autre? Comment les faire servir à l'édification du socialisme? Jusqu'ici, nous n'avons pas fourni de réponse satisfaisante à ces questions.

A PROPOS DE QUELQUES AUTRES LOIS DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU SOCIALISME

Ces deux lois majeures, touchant l'ensemble de l'économie, ne semblent pas pouvoir être appliquées de manière vraiment utile dans la pratique en vue de l'édification socialiste. La situation ne serait-elle pas plus favorable si on avait recours à d'autres lois d'un caractère différent, et d'une validité

plus limitée? J'en doute fort. Ne voulant pas avoir à répéter sur d'autres lois ce que j'ai dit sur une, ni multiplier des conclusions très identiques, je me contenterai d'envisager brièvement trois lois auxquelles nous nous référons souvent. Bien qu'elles fassent entrer en jeu des corrélations internes de grande portée, ce n'est pas à cause de leur importance que je les ai choisies, mais parce que l'une d'elles est valable pour toute formation socio-économique, l'autre l'est pour plusieurs, la troisième enfin pour l'économie socialiste seulement.

La première est la loi de la correspondance réciproque — par extension: du rapport — entre les forces et les conditions de la production. Celles-ci peuvent représenter des formes propices au développement des forces productives, mais elles peuvent également lui être préjudiciables. Selon Marx, « à un certain degré de leur évolution, les forces matérielles productives de la société se trouvent en contradiction avec les rapports établis de la production » et le conflit entre ces deux domaines sociaux conduit à la révolution sociale. Ajoutons à cela que, même si le phénomène ne suscite pas d'affrontement violent, ni de révolution au sein d'une seule et même formation sociale, les rapports de production sont, dans le socialisme aussi, en général moins mobiles que les forces de production et se développent plus lentement que celles-ci. Ce qui fait que les conditions de la production ont beau avoir été, à un moment donné, des formes idéales pour les forces productives, au bout d'un certain temps elles ne le seront plus et exigeront des modifications pour remplir à nouveau leur rôle. Ce sont des modifications que nous apportons, maintenant, en Hongrie grâce à la réforme de notre système de la direction économique. Mais nous savons qu'il n'est possible de déduire, à partir de cette loi, ni les changements à apporter aux rapports de production, ni les secteurs où les modifications s'imposent, ni le processus de la modification.

La loi de la valeur concerne plusieurs formations socio-économiques, parce qu'elle influe sur toute société où existe, sur une échelle plus ou moins grande, la production marchande. Cette loi est l'expression de la tendance objective qui veut que se forment de telles relations d'échange ou plutôt de telles proportions de prix des marchandises, qui correspondent aux proportions de travail social nécessaire, fourni pour leur production. Aucune question n'a peut-être suscité autant de débats passionnés que celle du rôle, dans l'économie socialiste, de la production marchande et de la loi de la valeur. Aujourd'hui, le fait n'est plus discuté: la production marchande existe dans le socialisme aussi et la loi de la valeur y exerce ses effets, ce qui se manifeste, entre autres, dans le décalage important et continu des prix des marchandises par rapport à la quantité du travail social nécessaire à leur production, ce qui tend à perturber le fonctionnement de l'économie. En revanche, les opinions sont toujours partagées sur le travail social nécessaire en société socialiste, sur la manière dont il est possible ou indispensable de le mesurer, sur l'application et le profit qu'on peut tirer de la loi de la valeur dans ce système.

La loi de la répartition selon le travail appartient uniquement à l'économie socialiste. Qu'entendons-nous par cela? C'est, pour l'essentiel, ce que Marx a développé dans *la Critique du programme de Gotha* à propos de la répartition, dans le socialisme, des articles de consommation entre les producteurs individuels.

Comme on le sait, Marx examine dans tous ses détails, ce point du programme où il postule « la régulation collective de la masse globale du travail par la répartition équitable du produit du travail ». Marx démontre, avant tout, ce qu'il faut déduire non du « produit du travail » — personne ne saurait d'ailleurs expliquer ce que cela signifie —, mais du produit social global pour arriver à cette part des moyens de consommation à distribuer parmi les producteurs individuels de la collectivité; puis, il démontre que « chaque producteur » — après ces réductions — reçoit exactement « de la société ce qu'il lui a donné » et qu'en conséquence « le droit des producteurs est proportionnel au travail qu'ils fournissent ». Marx constate que « nul ne saurait fournir autre chose que son travail et... à l'exception des moyens de consommation individuels, rien ne saurait passer en propriété des individus », si bien que « ce droit égal reste encore en deçà des limites bourgeoises », ce qui est cependant inévitable « dans la première phase de la société communiste ». C'est donc ce droit à l'égalité qu'exprime la loi que nous formulons également ainsi: « à travail égal, salaire égal », loi qui veut que les salaires soient en proportion de la quantité de travail accomplie, et que celui qui travaille plus et mieux soit également mieux rétribué.

Tout cela est sans doute intéressant, important, riche en enseignements. Malheureusement, nous nous heurtons au même problème que précédemment: nous ne pouvons guère en tirer des conclusions pratiques quant à l'édification du socialisme, plus concrètement, quant à la solution de nos problèmes du salaire. En effet, le problème n'est pas, généralement, d'obtenir que de deux travailleurs celui qui a fourni un travail plus important ou plus précieux soit mieux rémunéré, mais de savoir lequel des deux a travaillé mieux ou plus, ou bien de savoir — et c'est là la question d'ordre pratique qui se présente le plus souvent — dans quelle proportion le travail de l'un dépasse en quantité ou en qualité celui de l'autre, donc dans quelle mesure il doit gagner plus. Or, les diverses formulations de cette loi ne nous proposent aucune solution de ce genre.

Certes, les problèmes du salaire dans le socialisme ne restent pas sans solution, même si la loi de la répartition selon le travail ne nous permet pas de trouver la réponse convenable. En général, les problèmes de la vie quotidienne doivent être résolus et le sont d'ailleurs, que la science en fournisse ou non la solution.

Les succès réalisés par tous les pays socialistes dans l'édification pratique de la société nouvelle: la liquidation de l'exploitation, de la misère, de la faim, du monopole culturel des classes dirigeantes aisées, la multiplication du nombre des élèves des écoles secondaires et supérieures, l'élévation du niveau de vie, l'accélération de l'évolution sociale, etc., démontrent de manière satisfaisante qu'en tant que lois objectives, celles de la société socialiste s'imposent même si la connaissance que nous en avons n'est pas parfaite. Dans tout ce qui précède nous n'avons fait qu'examiner comment et dans quelle mesure on peut appliquer quelques-unes des lois importantes de l'économie politique du socialisme. Nous sommes arrivés à cette conclusion que ces lois ne nous fournissent aucun enseignement sur l'édification du socialisme.

L'EXPLORATION DES LOIS — L'EXIGENCE DE LA CONTINUITÉ

Si ces lois ne nous fournissent aucun enseignement, c'est certainement que nous ne les interrogeons pas aussi bien qu'il le faudrait! La question que Marx a posée dans *la Critique du programme de Gotha* n'était pas de connaître les effets de la loi de la répartition selon le travail, mais d'analyser le processus de répartition dans cette société où les moyens de production appartiennent à la collectivité et qui, conformément à cette situation, dispose elle-même du produit social global. Et c'est ainsi qu'il en est arrivé, par exemple, à la loi de la répartition selon le travail.

Il nous faut donc re-poser le problème. Comme je l'ai dit, la détermination des corrélations majeures, des lois cinétiques de l'économie socialiste relève de l'économie politique. Plus simplement, celle-ci doit examiner comment fonctionne cette économie et ce qui en conditionne le mécanisme.

A première vue, tout paraît extrêmement clair. L'État étant propriétaire de la majorité des moyens de production, rien n'est plus naturel que l'économie, son mouvement, son développement soient réglés par l'État.

C'est une évidence. Il est tout aussi évident qu'il s'agit là d'un fait très essentiel, particulièrement fondamental, caractérisant profondément notre économie et l'ensemble de notre société. Nous pouvons relever, dans tous ses domaines, les effets du plan à l'échelle nationale et son influence directrice sur ce secteur.

Mais, pareille constatation nous a permis de tourner la question, non d'y répondre. Pour savoir comment fonctionne notre économie, et ce qui détermine son cours, nous devons pousser l'analyse plus loin. Sur quelle base et de quelle manière l'État établit-il le plan qui est appelé à régler l'évolution de l'économie nationale? Laissons de côté l'aspect de cette question relative à l'organisme, l'institution d'État — Office du Plan, ministère ou autre — qui prépare et élabore le plan, ainsi que sa structure et ses statuts. Ne parlons pas non plus de ceux qui décident, ni de la façon dont ils décident du plan, c'est-à-dire de la façon dont le plan qui est l'œuvre de quelques-uns est promu au rang de planning de l'État. Ces problèmes sont, certes, d'une importance déterminante, mais présentement ils ne nous intéressent pas, nous cherchons à savoir sur quelles lois se fonde l'établissement du plan, quelles sont les conceptions que le gouvernement y fait valoir. En fait, dans quelle mesure peut-il se fonder sur des conceptions, des idées, des suggestions? Autrement dit, de quelle liberté dispose-t-il dans l'établissement du plan; est-il libre et dans quelle mesure l'est-il?

Il ne fait pas de doute que l'État ne dispose de liberté dans l'élaboration du plan qu'autant qu'il est conscient et prend en considération les nécessités objectives, les corrélations internes essentielles, c'est-à-dire les lois — indépendantes de notre volonté et de nos aspirations — de l'économie nationale. Qu'il concerne l'ensemble ou un secteur particulier de l'économie, le plan qui n'observerait point ces lois serait un plan de caractère non scientifique, opposé à la vie, un plan volontariste, et *a priori* condamné à l'échec. Nous voici encore une fois revenus à notre point de départ: dès que nous abordons le

problème de la préparation effective du plan, nous nous trouvons dans l'obligation d'explorer les corrélations essentielles internes : les lois.

Les ressources de la société, et, en premier, la force de production majeure, l'homme, se présentent à l'État, et à ceux qui sont appelés à préparer le plan, comme la seule base possible. Les auteurs des projets doivent prendre en considération les données relatives à la population, le nombre des habitants, la répartition selon le sexe et l'âge, le développement physique et intellectuel (y compris le savoir, les capacités, la formation, les coutumes, les conceptions, les aspirations et aussi les préjugés des citoyens), et enfin la répartition sur le territoire. Ce n'est qu'en fonction de ces facteurs qu'on pourra déterminer avec la précision scientifique requise les capacités de l'homme et ses dispositions; encore faudra-t-il tenir compte des circonstances et des conditions dans lesquelles ces facteurs sont appelés à jouer, et, entre autres, des dispositions naturelles, du climat, du relief, des conditions hydrographiques, des ressources du sous-sol, ainsi que de la composition et de la qualité des sols. Une partie de ces conditions et de ces circonstances a déjà plus ou moins été modifiée par l'homme. Il existe également des créations de l'homme qui, dans des circonstances données, doivent être traitées comme des faits acquis : avant tout, les usines, les banques, les édifices publics, les immeubles d'habitation, les routes, les réseaux des chemins de fer, de l'électricité, du gaz, des conduites de pétrole, les dépôts et magasins avec toutes les matières premières, produits finis ou semi-finis qu'ils contiennent — tout cela, étant propriété d'État, d'une institution ou d'une communauté —, enfin il faut tenir compte de la propriété privée : les vêtements, l'ameublement, la majorité des maisons d'habitation, etc.

Dans l'ensemble, ces données ne sont ni statiques, ni indépendantes des hommes, mais elles évoluent du fait de l'action humaine précisément et se perpétuent en se conformant aux coutumes. L'homme lui-même, ou plus exactement l'ensemble formé par les hommes, se modifie globalement dans sa structure, dans ses dispositions et dans sa qualité, ce qui amène un changement continu de la force de production primordiale : la main-d'œuvre humaine. Le mouvement de l'économie de la société, y compris celui de la main-d'œuvre humaine, est perpétué par le travail de l'homme et, sans ce travail continuellement fourni, la société ne saurait subsister. Une fabrique peut cesser de travailler pendant un certain temps ou pour toujours; mais l'ensemble du mécanisme productif ne peut en fait s'arrêter, ne serait-ce qu'un seul jour. (En Hongrie, après la contre-révolution de 1956, une tentative de ce genre avait été amorcée, mais, même alors, dans les secteurs d'importance vitale — extraction du charbon, communications et transports, production des denrées alimentaires, etc. — le travail n'a pas cessé.)

D'après ces considérations, il est facile de comprendre que, dans la production des biens matériels, il est impossible de réaliser des changements rapides, importants et radicaux sans une préparation adéquate. Car les forces de production, qu'elles soient humaines ou matérielles (leur quantité, leur qualité, leur répartition), ainsi que les coutumes socio-humaines et les exigences sociales, conditionnent jusque dans les détails ce qui peut être, mais aussi ce qui doit être produit. Cependant, à la suite d'une préparation adéquate et d'un

conditionnement préalable, il est possible de procéder à de grandes et subites modifications. C'est, en général, ce qui se passe lors du lancement de l'exploitation des nouveaux et, surtout, des plus importants investissements, en chantier depuis des années. Il n'est pas difficile de comprendre que tout ce qui a été dit implique — nous y avons pensé en dégageant les grandes lignes de notre nouveau mécanisme — que le fonctionnement de l'économie n'exige qu'une planification limitée, ou même n'en exige aucune. En effet, la plus grande partie de la production est, essentiellement, ce que l'économie politique appelle la reproduction simple, c'est-à-dire, une répétition continue de processus anciens.

Afin d'éviter les interprétations erronées, je prie le lecteur de ne pas donner une explication simpliste à cette constatation. Ce que nous nommons reproduction simple n'exige pas une grande planification à l'échelle de l'économie nationale et même elle pourrait fort bien s'en passer. Cependant, cette même reproduction simple exigera dans la réalité (c'est-à-dire dans l'usine, dans l'entreprise, dans la coopérative de production agricole, dans le puits de mine), d'une part du travail, des efforts intellectuels et des contributions matérielles multiples et sans cesse renouvelés; d'autre part, elle ne se réduira pas uniquement à une simple répétition de processus déjà anciens, mais supposera également, soit dans les conditions préalables, soit dans l'exécution, etc., un élément de nouveauté.

LA PLANIFICATION DE L'ACCUMULATION — DE NOUVEAU SUR LA LOI DE L'ÉVOLUTION SYSTÉMATIQUE ET PROPORTIONNELLE

Notre société ne procède pas à une reproduction simple, mais à une reproduction élargie. Il est vrai que, souvent, celle-ci se fait, dans des conditions relativement modestes, sur la base d'un changement plutôt quantitatif que qualitatif, si bien que, sur certains points, elle ne représenterait pas en soi, pour une planification, une tâche difficile ou compliquée. La reproduction élargie à l'échelle de la société pose les faits de manière entièrement différente, suscitant des problèmes ardus, indépendants de l'existence ou de l'inexistence d'un planning au sein de la société. N'oublions pas qu'une reproduction élargie, assez importante, existait déjà avant l'apparition de l'économie socialiste, dans les pays capitalistes, sans aucune planification à l'échelle de la société; et, de nos jours aussi, elle s'est perpétuée dans un grand nombre d'États capitalistes. A l'échelle sociale, la reproduction élargie suppose et requiert pour les forces et les conditions de la production, une répartition, une interaction et un accroissement déterminés en fonction de facteurs de quantité et de qualité définis à l'avance.

Marx a été le premier, grâce à une analyse incomparablement riche et profonde de l'économie capitaliste, à démontrer non seulement que la reproduction élargie exige le développement et le respect d'une multitude de valeurs et de proportions matérielles, mais encore à déterminer ces proportions fondamen-

tales qu'il faut respecter, avant tout, dans la production des moyens de production et dans celle des articles de consommation, secteurs en étroite connexion.

Au sein de la société capitaliste, le fait est connu, c'est la loi de la valeur liée au mécanisme du marché, qui crée les proportions indispensables à la reproduction élargie, c'est-à-dire une redistribution des forces et des conditions de la production, redistribution qui permet le maintien même de ces proportions. On sait également que, pris au sens le plus étroit, cela n'est valable que pour le capitalisme classique ou libre-échangiste; encore faut-il ajouter que même dans ce cas, la loi de la valeur ne joue pas dans tous les domaines uniformément, ni indéfiniment. Dans le capitalisme monopolisateur de l'État moderne, résultat d'une évolution gigantesque des forces de production, c'est ce développement même qui suscite inévitablement ou renforce l'ingérence gouvernementale dans le fonctionnement du mécanisme du marché, ainsi que l'influence systématique, à partir du sommet, de secteurs importants de la vie économique, influence visant à servir les intérêts de la classe capitaliste, et en premier lieu des grands monopoles.

Ce qui, dans les États capitalistes, est créé plus ou moins spontanément par le développement économique — la pression systématique de l'État, la planification, le plan —, caractérise dès l'abord l'économie des pays socialistes et exprime un trait essentiel de leur régime social et économique. La gestion planifiée et le plan exigent, ici aussi, la constitution et le maintien de proportions. Chaque unité de production est un maillon d'un processus complexe, elle a un antécédent et une suite. Pour pouvoir élargir la production d'un « maillon », il faut procéder de même dans les maillons précédents et, sauf si le produit trouve son utilisation ultime, dans les maillons suivants aussi. Par suite des dispositions naturelles et matérielles des forces productives, la production ne saurait s'étendre également dans tous les sens; c'est pourquoi tout élargissement s'accompagne d'une modification plus ou moins sensible de la structure de la production et de la composition de ses forces. Ces changements de structure et de composition se font, dans les différents domaines, dans des délais variables, ce qui conduit à la complexité et aux modifications constantes des proportions; or, c'est le plan qui doit établir ces proportions. Conformément à la formulation de Lénine: la planification, c'est le maintien conscient de la proportionnalité. (Il va de soi que le planning de l'économie nationale doit satisfaire d'autres exigences essentielles aussi.)

Sans perdre de vue ce qui précède, considérons maintenant les règles que les auteurs d'un plan doivent prendre en considération, la nature de la liberté dont ils disposent, et les limitations de cette liberté. La nouvelle valeur fournie par la production sociale en une année est le revenu national de la même période. Nous en consommons la majeure partie, environ les trois quarts, conformément aux proportions fixées, depuis longtemps, en Hongrie. Le reste s'incorpore à l'accumulation dite sociale. C'est cette part qui permet que la reproduction ne soit pas simple, mais élargie. Cette accumulation sert à l'accroissement des fonds fixes et mobiles, ainsi que des moyens de la production.

Quelles sont les règles et les corrélations internes qu'il faut considérer dans l'accumulation, ou plutôt dans sa planification? Quels sont les facteurs qui

s'imposent aux planificateurs? Premièrement, il est clair qu'une partie notable du revenu national sera destinée à permettre de poursuivre ou d'entreprendre la réalisation des projets d'extension, qui ont fait l'objet de décisions antérieures. La réalisation des projets visant à l'élargissement de la production demande, en général, de longs délais et entraîne, dans le domaine de la main-d'œuvre aussi, des difficultés qui ne peuvent être surmontées que par suite d'une longue formation. Deuxièmement, il est clair que les faits mêmes conditionnent étroitement et limitent l'utilisation de la partie disponible du revenu national. Citons, à titre d'exemple, la quantité et la qualité de l'énergie, des matières premières et de la main-d'œuvre à notre disposition dans un moment donné ou pour une période à venir; en effet, celles-ci ne sauraient être sensiblement modifiées d'un jour à l'autre. Ainsi, les usines de transformation ne peuvent travailler que si elles sont ravitaillées en énergie et en eau; il ne servirait donc à rien d'en construire, si ce ravitaillement ne paraît pas assuré. Une limitation d'un caractère plus général est constituée par l'ensemble de la quantité et de la qualité des moyens matériels, compte tenu aussi des possibilités de leur reconversion (remplacement, échange). Le fait que l'augmentation de certaines forces de production ne puisse être, en raison de la situation technique, réalisée — du moins de manière rentable — qu'à une certaine échelle, représente également une restriction.

Je crois que tout ce qui précède démontre suffisamment que la liberté de l'État et de ses collaborateurs en matière de planification est sensiblement limitée dans la préparation, dans l'orientation du planning, tout au moins pour ce qui est de l'avenir immédiat. Mais il en résulte que plus nous voyons loin, plus grandes sont les possibilités de réaliser des changements importants, car nous pouvons introduire quelque nouveauté dès l'année suivante et, si nous persistons dans nos efforts pendant un certain nombre d'années, nous parviendrons à des changements importants, par exemple en créant une nouvelle industrie ou en réorganisant le ravitaillement en matières premières, en énergies du pays, etc. Je précise que cela ne veut nullement dire que nous soyons en mesure de provoquer librement ces changements importants. De telles expérimentations relèvent d'un volontarisme condamné dès l'abord à l'échec. Bien au contraire, nous devons étudier très consciencieusement les conquêtes les plus récentes ou prévisibles de la science et de la technique, ainsi que le développement probable des exigences et des besoins de la société. Cependant, ceux-ci constitueront, en partie, des conditions ne pouvant être satisfaites qu'à leur détriment réciproque, si bien qu'aucune ne s'imposera nettement, de même qu'un corps soumis à l'effet de forces différentes se déplace conformément à leur résultante.

Une série d'incertitudes compliquera encore la tâche de la constitution systématique des proportions. Toute planification doit partir des conditions données, mais il est difficile de parvenir à une évaluation totale de ces conditions ou même à une évaluation correcte. Ainsi, il pourra arriver après coup que la quantité de pétrole récupérable en un secteur soit plus ou moins importante que prévu. De même, l'évolution des conditions atmosphériques est toujours incertaine, ce qui peut conduire dans le domaine de l'agriculture — et, par

répercussion, dans toute l'économie nationale — à des résultats fort éloignés des prévisions du plan. La situation du marché international subira aussi, malgré les relevés, les analyses, les pronostics les plus élaborés, des décalages sensibles par rapport aux projets. Enfin, le développement international de la science et de la technique peut fournir des surprises plus inattendues.

En conséquence, la loi du développement proportionné selon un plan — si nous l'entendons conformément à ce que nous venons d'esquisser à grands traits — représente une loi d'importance vraiment primordiale de l'économie socialiste. Pour l'essentiel, elle exige de nous que nous tenions compte de toutes les corrélations internes d'une certaine portée qui sont liées au fait que les forces productives se développant sous l'effet d'innombrables facteurs, (en partie inconnus ou incertains) ne peuvent entrer en rapport que dans des combinaisons bien définies et, qui plus est, dans des combinaisons appelées à se modifier en cours d'évolution. Dois-je insister sur la difficulté de la tâche et les responsabilités que cela entraîne pour les spécialistes de la planification?

LA PLANIFICATION DE LA CONSOMMATION — LA LOI DE LA RÉPARTITION SELON LE TRAVAIL

Revenons maintenant à cette part du revenu national — environ ses trois quarts — qui est consacrée à la consommation. Le plan doit prendre en considération la nature et la quantité des produits qui pourront être, ou plutôt seront utilisés pour satisfaire la consommation. Une base généralement sûre de cette appréciation est fournie par la connaissance de la composition et de la mesure de la consommation de l'année précédente, en y ajoutant les modifications plus ou moins connues ou conjecturables, dues à la mode, au goût, aux exigences nouvelles, etc. Cependant, la production qui se poursuit est élargie, dans ce cadre la consommation augmente également; de la sorte, la part du revenu national consacrée à la consommation augmente elle aussi. Pour quels produits cet accroissement se réalise-t-il et comment se répartit-il au sein de la société? Ces deux questions sont étroitement liées entre elles. La société et les dirigeants de l'économie ont la liberté de décider, en partie, des couches sociales entre lesquelles le produit de cet accroissement sera réparti et de la proportion dans laquelle il le sera. Seulement en partie, parce qu'une part de celui-ci est automatiquement destinée, indépendamment de la planification ou de tout autre organisme de l'État et conformément aux règlements en vigueur aux salaires, aux pensions, etc., aux membres de certaines catégories de la société. Ce n'est que dans l'utilisation de la part qui reste, que la société, ou l'organe auquel sa direction est confiée, peut jouer un rôle déterminant. Il est clair qu'ici aussi on doit tenir compte de facteurs différents: tensions, exigences et revendications formulées par certaines couches sociales, ou par certains groupes d'employés, et reconnues légitimes par l'opinion publique. C'est cette tension ou pression qui fait apparaître, par exemple, que la rémunération des enseignants ou que certaines pensions de retraite sont trop basses, qu'il faudrait augmenter

les allocations familiales ou les bourses d'étude universitaires, et éventuellement la subvention d'État accordée aux crèches ou aux théâtres, etc.

En fonction, d'un côté, des citoyens auxquels revient la part automatiquement répartie de l'accroissement de la consommation par le moyen des mesures sur les salaires, les pensions de retraite, etc.; en fonction, d'un autre côté, de ceux qui bénéficient, par suite d'une décision prise au sommet, de l'autre part du revenu national, le besoin social portera sur des produits et des marchandises différents. En conséquence, l'accroissement de la portion du revenu national allant à la consommation doit également se réaliser sur des produits différents. Il peut, naturellement, arriver qu'une partie de ces articles doive être importée, mais cela ne suppose pas un changement dans les principes, mais simplement qu'une fraction du revenu national produit soit convertie en marchandises produites à l'étranger.

Nous avons dit, plus haut, que la planification doit tenir compte de certaines règles qui se manifestent souvent sous forme de tensions. Il est important de savoir quelles sont ces règles, parce qu'il est possible, si elles sont détectées à temps, d'éviter les tensions et aussi, quand celles-ci se manifestent, de procéder à l'examen de leur bien-fondé et de leur conformité à ces règles.

Nous avons constaté qu'en société socialiste c'est la loi de la répartition selon le travail qui joue entre les producteurs dans le domaine des biens de consommation. J'ai déjà fait remarquer que cette loi ne nous permet que très difficilement de tirer des conclusions directement applicables, lorsqu'il s'agit de confronter la quantité et la qualité de travail productif fourni par les différents individus. Dans la réalité, nous ne devons pas comparer uniquement des activités productives et leurs résultats. Lors de la répartition des biens de consommation, il sera nécessaire d'en destiner une part aux individus fournissant un travail non productif, mais pourtant utile à la communauté (par exemple, le personnel de l'administration sanitaire, de l'appareil de l'État, des forces armées), ainsi qu'aux vieux et aux malades qui ne fournissent aucun travail. De la sorte, la loi de la répartition selon le travail ne nous offre d'aucune façon une information suffisante, même si nous faisons abstraction des difficultés de son application pratique.

Nous devons tenir compte aussi d'une autre loi: celle de l'égalité sociale. Il est évident que ces deux lois se complètent tout autant qu'elles s'infirment réciproquement. Nos expériences quotidiennes nous démontrent que les deux jouent au cours du développement économique de notre société, au cours de la reproduction élargie. Nous avons affaire à des phénomènes semblables à ceux qui se manifestent dans l'évolution des forces productrices, quand des exigences, des besoins d'orientation différente exercent leur effet simultanément. La plupart du temps, c'est l'une ou l'autre de ces lois qui est déterminante, selon le degré du développement effectif de la société; mais nous avons pu remarquer également l'influence concordante des deux. Par exemple: au début de 1966, des mesures furent prises dans le domaine des salaires; les diverses gratifications instaurées dans les entreprises permettaient une différenciation satisfaisante du travail fourni; l'augmentation de la contribution à la Sécurité Sociale des catégories à revenu plus élevé permettait la mise en œuvre de la parité sociale.

Le planning étatique est donc tenu, dans ses projets relatifs à la répartition des biens pouvant aller à la consommation, de compter avec des lois, des règles données, entre autres la loi de la répartition selon le travail. Il en est, naturellement, de même dans la planification de la production des marchandises appelées à satisfaire la demande des consommateurs. De quelle manière, dans quelles proportions doivent et peuvent être satisfaites, dans la mesure des virtualités et des possibilités, les exigences découlant de ces lois contradictoires et donc seulement en partie réalisables, ce qui fait qu'elles ne se manifestent que sous forme de tendances? C'est l'organe social compétent qui doit en décider, généralement, en se fondant sur une appréciation d'ordre politique. C'est-à-dire que la décision doit répondre à la ligne politique du parti dans le domaine de l'alliance, de la culture, des services sociaux, etc., ligne fixée par les résolutions du congrès ou autres.

MISE EN PRATIQUE DU PLAN — RAPPORTS DE PRODUCTION

Dans la planification —c'est-à-dire dans le plan —, nous devons tenir compte des exigences objectives des lois de l'économie socialiste; c'est conformément à celles-ci qu'il faut prévoir la répartition des conditions matérielles de la production de la main-d'œuvre disponible. Autrement, nous arriverions à des utopies volontaristes, impossibles à transposer dans la réalité, puisque conçues dans le total mépris de celles-ci, et non à un planning conforme aux exigences de l'économie socialiste. Cependant, le plus parfait des plans n'est toujours qu'un plan, c'est-à-dire un ensemble de conceptions, de visées, de prévisions, toutes choses n'existant encore que sur le papier ou dans des cerveaux. Pour qu'il devienne réalité, il doit prendre corps dans les actes des individus et ces actes, pour prendre corps, ont besoin des rapports sociaux de production.

On sait que ceux-ci conditionnent, au sein de toute société, les relations entre les individus qui permettent la production, l'échange et la répartition. On sait également que les rapports de production correspondent à un certain degré de développement des forces productives et qu'en eux-mêmes ils peuvent comprendre les formes les plus propices à cette évolution, aussi bien que celles qui sont de nature à la compromettre ou à la retarder. Qui détient les moyens de production? — ce fait marque généralement les conditions de la production et caractérise de manière déterminante les fondements économiques de la société.

Voyons maintenant quelles sont ces conditions sociales de la production qui répondent, d'une part, aux rapports de propriété socialistes, à la possession sociale de la majorité déterminante des moyens de production, et, d'autre part, au niveau de développement contemporain des forces productives? En Russie, à la suite de la victoire de la révolution prolétarienne et de l'étatisation des postes-clés de la production, les communistes avaient cru et Lénine lui-même avait supposé que les rapports de production seraient péremptoirement caractérisés par un système de résolutions formulées directement par l'État. Dans un article écrit en automne 1921, à l'occasion du quatrième anniversaire de la

Révolution d'Octobre, Lénine notait: « Manquant de calcul suffisant, nous avons présumé qu'à l'aide des ordres directs de l'État prolétarien nous allions pouvoir organiser dans notre pays de petits paysans, sur la base des principes communistes, la production et la répartition étatiques des biens. La vie s'est chargée de démontrer que nous faisions erreur. Plusieurs périodes de transition: capitalisme d'État et socialisme sont nécessaires pour nous permettre de préparer — par le travail de longues années — le passage au communisme. »

Je ne m'étendrai pas sur les rapports de production du communisme. Notre but présent reste l'édification intégrale du socialisme. Or les conditions de la production du socialisme se sont conformées, *grosso modo,* au système et au développement de la Russie, ou plus exactement de l'Union Soviétique d'après 1921 et, plus tard, dans les années 1940, des pays devenus graduellement socialistes. Naturellement, les rapports de production des divers pays socialistes se différencient sensiblement. Ils ne peuvent être entièrement identiques, étant donné les disparités, entre ces pays, au moment du passage à l'évolution socialiste et — dans une mesure plus réduite — maintenant encore, dans le développement des forces de production. Mais, comme dans tous ces pays la majeure partie des moyens de production est propriété sociale, leurs rapports de production présentent, tout de même, beaucoup de ressemblances et de caractères communs. Cela est également valable pour les conditions de la production en Hongrie.

Les phrases de Lénine, que nous venons de citer, ne sauraient, en aucune façon, nous conduire à la conclusion que — selon sa conception — les rapports de production qui, dans le cadre du socialisme, conviendraient le mieux à la production et à la répartition, seraient ceux qui sont fondés sur les directives du plan de l'économie nationale. Lénine pouvait d'autant moins le croire que, jusqu'en 1921 (jusqu'au GOELRO), il n'existait aucun plan de l'économie nationale à partir duquel il aurait été possible de réglementer la production et la répartition étatique des biens. Le système des prévisions du plan fondées sur un planning au sommet ne s'est dégagé que bien plus tard en Union Soviétique, puis dans les pays socialistes européens, quand ceux-ci instaurèrent la planification de leur économie nationale.

La considération de nos conditions socio-productives nous éloignerait trop de notre sujet proprement dit et cet exposé ne pourrait englober une digression si importante. Je préférerais souligner que, dans les pays socialistes, ce ne sont pas uniquement les réformes récemment appliquées qui ont assuré leur rôle aux rapports marchands et monétaires, rapports qui ont existé de tout temps. La plupart des produits avaient un prix fixé en parvenant à leur consommateur ultime et cela, aussi bien dans le cas des articles de consommation que dans celui des moyens de production. Les ouvriers et employés ont toujours touché leur rémunération en espèces, rémunération qui leur permettait de se procurer par le moyen du commerce ce qui leur était nécessaire. Même les paysans des coopératives agricoles de production ont toujours reçu une part considérable — constamment croissante, d'ailleurs — de leur revenu en argent et ont ainsi pu subvenir à leurs besoins en payant avec de l'argent dans une mesure également croissante. De plus, certains achats ont pu être réglés non seulement au

comptant, mais aussi à tempérament; dans ce cas, des intérêts devaient être payés; de même, ceux qui plaçaient leur argent à la banque ou à la caisse d'épargne bénéficiaient d'un intérêt fixe. Il s'agit là de l'un des traits généraux — notable dans tous les pays socialistes — des rapports de production socialistes et il correspond au degré d'évolution à ce jour de leurs forces productives, et cela en dépit des différences sensibles entre les États socialistes.

Comme, dans les pays socialistes d'Europe, la centralisation trop poussée de la direction économique, ainsi que le système des directives et prévisions du planning représentaient, il est vrai sous des formes variées, un phénomène également général et normal, nous pouvons dire à leur propos qu'ils ont répondu aux exigences antérieures de la production, de l'échange et de la consommation, et qu'ils n'ont pas entravé le développement des forces de production. Par contre, du fait que la réforme du système économique a été partout portée à l'ordre du jour, nous sommes amenés à penser que ce qui, il y a peu, était encore utile et convenable, ne l'est certainement plus désormais. C'est ainsi que, petit à petit, les rapports de production s'adaptent aux exigences entraînées par le développement des forces de production.

LA LOI DE LA VALEUR

Leurs recherches relatives au capitalisme ont inspiré à Marx, à Engels, à Lénine cette idée que la prise de possession par la société des moyens de production mettrait un terme à la production marchande, que la société recenserait, en toute conscience, les besoins et les ressources qui lui seraient nécessaires (c'est-à-dire la main-d'œuvre et les moyens de production), et les répartirait, de même, conformément aux besoins sociaux. Ils ont pensé que, de la sorte, les producteurs n'échangeraient pas entre eux leurs produits, que le travail fourni pour les produire ne se manifesterait point comme leur valeur, que le travail individuel deviendrait une composante du travail global non par une voie détournée, par la voie de l'échange, mais directement. Les faits n'ont pas vérifié cette conception. Notre société n'est pas encore en mesure d'apprécier avec une précision convenable les besoins sociaux existants ou ceux qui se manifesteront à l'avenir pour une certaine durée. De même, elle n'est capable ni de répartir selon les besoins sociaux l'ensemble de la main-d'œuvre, ni de déterminer le travail mort pouvant être mis en mouvement par celle-ci.

En conséquence, le plan ne pouvait être parfait, le mécanisme qui, auparavant, conditionnait sa réalisation ne faisait qu'accroître le décalage entre la répartition effective du travail global et celle qui était conforme aux besoins sociaux. C'est pourquoi les produits ont toujours dû, dans une grande proportion, fournir, en tant que marchandises, la preuve de la nécessité sociale du travail qui s'était accompli en eux. Or, cela impliquait que, même dans les conditions socialistes, il pouvait apparaître que le travail qui s'était accompli dans les produits, dépassait ou restait en deçà de celui qui aurait été socialement nécessaire. Si un phénomène de cet ordre se produit en société capitaliste, la conséquence la plus fréquente, mais toutefois non inévitable, est que le prix de

la marchandise monte ou baisse, ce qui est de nature à inciter les producteurs à l'intensification ou à la réduction de la production. En Hongrie, l'alignement des prix sur la demande du marché n'était, jusqu'à maintenant, possible que dans un domaine extrêmement restreint et, en ce moment encore, il reste limité. Ainsi, les conséquences du fait que le produit représente plus ou moins de travail qu'il n'est, socialement, nécessaire, étaient différentes de celles qui caractérisent l'économie capitaliste. Une des conséquences était que certaines marchandises, n'étant pas demandées au prix fixé, étaient stockées, tandis que d'autres marchandises disparaissaient du marché, étaient introuvables ou « cachées sous le comptoir ». Tout cela prouve que la loi de la valeur existait, auparavant aussi, dans notre économie et l'influençait. Il est vrai que ses effets sur les prix restaient à peine sensibles, à l'exception du marché des denrées alimentaires de saison et de quelques domaines accessibles au secteur privé. Maintenant, cette influence se fait plus nettement sentir. (Qu'il me soit permis de faire remarquer qu'en général cette influence n'est pas toujours rapide ou directe, même dans le capitalisme moderne.) Cependant, la loi de la valeur jouait, auparavant aussi, à plus long terme dans le système des prix, en premier lieu parce que les déformations consécutives à la contradiction entre les prix et les exigences de cette loi, aussi bien dans le secteur de la production que dans celui de l'échange, devenaient de plus en plus insupportables. Son effet se faisait également sentir dans les soldes de fin de saison. Tôt ou tard, il fallait régulariser les prix et, tout naturellement, qu'ils fussent modifiés ou non, l'augmentation des stocks ou la pénurie des marchandises entraînait la réduction ou l'extension de la production.

Depuis que la production marchande au sein de l'économie socialiste compte comme un fait établi, on ne discute plus l'importance de la loi de la valeur. Les discussions et les incertitudes sont d'autant plus nombreuses quant à sa place au sein de cette économie.

Passant outre à ces critiques et à ces doutes, qu'il nous soit permis d'établir, compte tenu de nos considérations antérieures, que la loi de la valeur est aussi l'expression de corrélations objectives qui s'imposent dans l'économie hongroise qu'on le veuille ou qu'on le reconnaisse ou non. Si telle est la situation, il va sans dire qu'il est plus avantageux pour nous de renoncer à faire l'autruche devant les effets de cette loi, et d'en prendre acte, pour en tirer le plus tôt possible les conclusions qui en découlent, aussi bien dans le domaine de la production que dans celui de la planification, de la fixation des prix, etc.

CONCLUSION

Je me suis proposé, au début de cet exposé, non seulement de connaître, dans l'économie politique du socialisme, les lois économiques de ce système social, mais encore de les connaître pour les faire servir à son édification. J'ai tâché de démontrer que des déductions pratiques ne sauraient être tirées de ces lois économiques, si nous les considérons indépendamment des problèmes effectifs de la planification et de la politique d'économie. J'ai voulu donner un

bref aperçu de ces problèmes et ainsi, rendre plus accessible au lecteur le caractère et la substance même des lois de l'économie socialiste.

Je crois que l'exposé fournit des solutions satisfaisantes à de nombreux problèmes qui n'y ont pas été abordés. Je suis convaincu que la question du caractère social direct ou indirect du travail en régime socialiste ne sera pas élucidée, tant que nous n'aurons pas établi sans équivoque la place de la loi de la valeur et ses effets dans l'économie socialiste.

Le débat autour de la réforme du mécanisme a eu des répercussions dans le domaine de l'économie politique aussi. La discussion a été engagée sur des notions que nous croyions depuis longtemps éclaircies; c'est là le signe précurseur d'un essor de la discipline. Mais, de même que, dans l'élaboration du nouveau mécanisme, il a fallu, par un travail persévérant, écarter et éliminer un grand nombre de préjugés sclérosés, en politique économique aussi nous avons encore à soumettre à une critique minutieuse beaucoup de constatations anciennes et reçues, avant de leur substituer des conceptions plus conformes aux réalités. Dans la présente étude, je ne me suis proposé que de jalonner la voie que nous devrons selon moi emprunter. L'important est d'analyser les lois de l'économie politique du socialisme, ainsi que leurs catégories et leur application dans leur mouvement même; ne pas se contenter de dégager comment ces lois se présentent au sein de processus économiques déjà clos, dans les statistiques de notre passé politique, mais également tenir compte de leurs manifestations, des moyens de les mettre en pratique pendant toute l'élaboration de notre politique économique et de notre planning, c'est-à-dire dans le domaine des problèmes majeurs de la direction d'une économie socialiste.

István Friss.

Le système bancaire socialiste et les banques hongroises

Si nous voulons décrire le système bancaire socialiste et son développement historique, nous devons rapidement examiner, au préalable, la question de savoir quand et de quelle manière le système bancaire et ses catégories — le crédit et l'argent — sont devenus des éléments essentiels de la vie actuelle.

En même temps que l'argent — qui est le moyen le plus important de l'échange fondé sur la division du travail, moyen qui s'était d'ailleurs constitué graduellement —, le crédit et les banques existaient, eux aussi, dès avant la naissance du capitalisme, mais leur rôle et leur importance ne se sont manifestés dans leur plénitude que dans le capitalisme, et en particulier dans le capitalisme moderne. Cela ne contredit aucunement ce que nous avons l'habitude de dire sur le rôle et la fonction de ces catégories, tels qu'ils ont été modifiés à l'intérieur du socialisme. L'économie, tout comme la société ou l'homme lui-même, est une formation organique, elle part toujours des résultats de la formation économique précédente, elle intègre ces résultats en elle-même. C'est vrai même dans les cas où la nouvelle économie met en cause telle ou telle caractéristique de l'ancienne catégorie; il est, en effet, impossible de réduire tout simplement à néant les formes préalablement constituées et de créer quelque chose de nouveau par une voie purement spéculative.

Au cours de son développement, l'économie capitaliste a subi de nombreuses modifications. Le capitalisme de la libre concurrence a été remplacé par le capitalisme de monopoles (ou l'impérialisme) et ce dernier s'est transformé en capitalisme monopoleur d'État. Cette transformation avait été précédée, et déclenchée, par le choc de la grande crise de 1929-1933. Au cours de cette crise, les faiblesses et les contradictions du capitalisme se sont manifestées dans leur évidence menaçante. « Dieu, dans sa sévérité, a dit l'économiste américain J. K. Galbraith, a doté le capitalisme de contradictions intérieures. Mais, en dernière analyse, il s'est révélé suffisamment bon, car il a créé des réformes sociales qui s'harmonisent d'une façon surprenante avec une amélioration du fonctionnement de l'économie. »

Au centre de ces réformes, était l'ingérence économique de l'État. Aux yeux de Keynes, créateur de la théorie qui est à la base de cette politique économique, il devient évident que le mécanisme interne de l'économie capitaliste est incapable de remplir ses fonctions en lui-même, sans aboutir à des crises graves. C'est pour cette raison qu'aux yeux de Keynes, l'intervention économique de l'État est nécessaire, de l'État capitaliste qui ne peut jamais se soustraire à l'influence de l'intérêt de classes, même si la forme que prend cet

intérêt n'est plus aussi mesquine ni aussi étroite que dans le cas des États capitalistes de la première moitié du XIX^e siècle.

Keynes s'interroge sur la nature des facteurs dont dépend le volume de la demande globale dans la société, ce qui le conduit à déterminer le niveau de l'emploi et de la reproduction; il essaye de rechercher comment les gens se comportent dans une situation économique donnée, quels faits ils prennent en considération lorsqu'ils prennent des décisions, comment leurs décisions se recoupent pour aboutir à un mouvement de toute la société, quelle sera l'influence, au niveau de la société, de leur comportement. Cependant, tous ces mobiles dépendent de rapports sociaux, de rapports de classes; on peut même dire que ces rapports influencent plus fortement que toute autre chose, déterminent même, en prenant la moyenne statistique, les décisions économiques et le comportement des gens. Le fait indiscutable que le capitalisme moderne ait su atteindre, dans l'organisation des forces productives et du processus de production, un degré élevé, un niveau de précision inconnus avant lui, et que cette organisation ait permis une production massive, induisent Keynes à oublier que le capitalisme même le mieux organisé est incapable d'organiser, parallèlement à la production sociale hautement évoluée, une distribution juste et convenable des biens produits. La consommation des classes sociales antagonistes et, par conséquent, l'influence qu'elles exercent sur la demande, sont d'une nature particulière, à la différence d'un pays socialiste qui vit dans l'atmosphère de la sécurité sur le plan social.

Keynes souligne l'importance du rôle que doit assumer l'État en intervenant dans la vie économique, de même que la nécessité d'une politique financière active. C'était là un acte révolutionnaire à l'intérieur de l'économie politique bourgeoise et c'était, sans aucun doute, un pas positif qui permettait de résoudre une partie appréciable des problèmes concrets donnés. Cependant, il n'essaie même pas d'entreprendre la solution du problème de l'appropriation individuelle, problème qui est la source de la plupart des difficultés du capitalisme. L'État capitaliste moderne est effectivement en mesure de régler les détails des processus économiques, mais, étant donné qu'il n'est pas en possession de la majorité des moyens de production et que l'énorme masse des produits est destinée à une distribution fondée sur l'appropriation individuelle, il est incapable d'organiser le marché tout entier indépendamment de ces conditions. Plusieurs théories modernes de l'économie politique bourgeoise sont fondées sur la surestimation du rôle que peut assumer l'État capitaliste en intervenant dans la vie économique. Un des représentants célèbres de ces théories, J. K. Galbraith soutient que le capitalisme est en train de se transformer en « économie mixte », le rôle du marché étant déjà peu considérable. D'après cet auteur, on est en train d'assister à la formation d'un nouvel « État industriel » ou d'un « État de prospérité », à l'intérieur duquel le pouvoir, dans les cadres de la corporation moderne, est transféré des possédants aux managers, à la technostructure, laquelle n'a plus pour but l'accroissement du profit. La force motrice principale permettant d'aboutir à des succès économiques est constituée par le bon « management » et le bon « manager »; les facteurs essentiels sont le talent et le savoir-faire. Selon Galbraith, le capital n'a plus de rôle

décisif, il est remplacé par le « talent qualifié ». Le fait cependant que, dans certains pays (comme les États-Unis d'Amérique et, dans une mesure nettement moindre, quelques pays d'Europe occidentale possédant un excédent de capitaux), la couche qui remplit une fonction décisive dans le fonctionnement du capital jouit d'une indépendance relative vis-à-vis des capitalistes eux-mêmes, car les personnes appartenant à cette couche trouvent facilement des capitalistes susceptibles d'acheter leurs connaissances et de leur donner un terrain d'action, ce fait n'a, au fond, qu'une importance bien secondaire. Même aux États-Unis, la couche des managers ne constitue, en effet, qu'une infime minorité dans l'ensemble de ceux qui vendent leur force de travail. Il y a, en outre, une autre circonstance décisive à prendre en considération: à la suite de l'extension du marché mondial, et de l'action du capitalisme moderne qui franchit presque sans obstacle les frontières nationales et utilise les procédés les plus variés de l'exportation des capitaux, l'exploitation des salariés par la classe des capitalistes ne se manifeste plus sous sa forme la plus excessive et la plus flagrante à l'intérieur d'un seul et même pays; elle se manifeste plutôt à la mesure de l'économie mondiale, entre pays à degrés de développement différents du monde capitaliste.

Si nous ne négligeons pas, purement et simplement, ces traits importants de la réalité, il apparaît comme évident que le profit reste le mobile décisif des décisions économiques. Directement, le manager bénéficie naturellement d'un traitement, mais ce traitement est une partie du profit que le propriétaire (les actionnaires) lui cède parce qu'il espère que l'entreprise rapportera des profits accrus grâce à l'habile gestion des affaires, affaires dont la portée dépasse souvent les frontières nationales. Pour la même raison, le propriétaire apprécie le travail du manager dans la mesure où ce travail permet une augmentation du profit. Le travail du manager n'est donc pas indépendant du profit du capitaliste ni de l'exploitation s'exerçant non seulement sur le plan national, mais aussi à l'étranger. En même temps, le raisonnement de Galbraith met en relief un fait très important, notamment la constitution de ce que l'on appelle la « technostructure », et il attire l'attention sur certains changements de la stratification sociale, sur certaines modifications sociales, de même que sur le processus grâce auquel l'organisation et la science deviennent des forces productives. Sur ce point encore, il ne faut pas perdre de vue le fait que la notion de la technostructure n'éclaire qu'un côté de la question, celle du caractère organisé de la production, mais laisse dans l'ombre le problème de la distribution.

Si le système socialiste diffère fondamentalement du système des pays capitalistes, s'il leur est supérieur, c'est justement parce que, sur la base de la propriété collective des moyens de production, le système socialiste réalise une distribution plus équitable des biens produits. Nous obtenons la preuve la plus évidente de cette supériorité si nous comparons la structure de la consommation dans un pays capitaliste à celle d'un pays socialiste, les revenus nationaux moyens des deux pays étant égaux. Une des différences les plus apparentes réside dans les proportions complètement différentes du paupérisme; on trouve également des différences profondes dans la sécurité de l'existence sociale,

différences qui s'expriment dans le domaine de la culture, des besoins non élémentaires, de la consommation souple. Étant donné cependant — et c'est là une constatation que nous devons à la vérité scientifique — que la majorité des pays socialistes se sont développés à partir de pays capitalistes relativement peu évolués; étant donné aussi que l'organisation de la structure sociale a demandé, dans la période de transition, des forces plus que considérables, ces pays n'ont pas encore rejoint, dans le degré d'organisation du processus de la production, le niveau atteint par les pays capitalistes les plus évolués. Nous verrons plus loin que c'est justement au mécanisme du marché réglé par l'économie planifiée qu'il faut attribuer un rôle important dans le perfectionnement de l'organisation de la production.

C'est cette différence fondamentale entre l'économie capitaliste et l'économie socialiste, différence que nous avons rapidement esquissée, qui explique les fonctions différentes, dans les deux économies, de l'argent, du crédit et du système bancaire.

Dans toute société qui connaît la division du travail, l'argent sert d'intermédiaire dans les échanges. Dans le capitalisme, le rôle de l'argent dépasse cette fonction primordiale; dès l'étape de la libre concurrence, orientée surtout vers l'économie nationale protégée par des taxes prohibitives, l'économie capitaliste tout entière se fondait sur l'argent en tant qu'intermédiaire, dans la loi de la valeur, entre la production et la distribution. S'il est vrai que le crédit et, en particulier, le crédit commercial étaient connus dès cette étape, il n'en est pas moins vrai que le crédit — la fonction de l'argent en tant que moyen de paiement — et la banque — organe souple et ramifié de cette fonction — reçoivent, au stade du capitalisme de monopoles, un rôle élargi, qualitativement nouveau, décisif jusque dans la circulation internationale du capital. Au stade le plus moderne, celui du capitalisme de monopoles d'État, ce rôle se complète par la tâche qui consiste à régler la demande par l'influence de l'État, tâche à laquelle la théorie de Keynes a attribué une importance toute particulière.

Lorsque, au cours de ces dernières décennies, le système socialiste s'est constitué, le problème s'est posé de savoir quel était le rôle de l'argent, du crédit, de la banque dans ce système social. La première réponse à cette question consistait à dire qu'en tenant compte de la primauté des processus matériels qui prennent corps dans la planification centrale et dans l'adaptation du plan central aux entreprises, le rôle des catégories de valeur est secondaire; il consiste à contrôler et à partiellement influencer le processus de production, mais non pas à le régler. Bien que cette réponse théorique n'ait jamais été entièrement traduite dans la pratique, comme d'ailleurs la loi de la valeur n'a jamais pu se réaliser complètement dans le capitalisme de la libre concurrence, elle n'en a pas moins été réalisée dans les grandes lignes jusqu'à la deuxième période de l'évolution de l'économie socialiste, amorcée il y a quelques années. Cette nouvelle période peut être définie comme celle d'une économie socialiste planifiée dont le système de direction utilise en partie les moyens d'un marché réglementé.

Dans la société socialiste, quelle que soit l'étape de son évolution, l'argent conserve une fonction; en effet, le travail organisé des entreprises d'État et des entreprises coopératives reflète la « séparation économique » de ces entre-

prises et la division du travail qui en découle. Même dans la période de l'économie planifiée opérant avec un plan central qui prescrit le plan des entreprises, certains stimulants financiers ont été utilisés pour intéresser les producteurs à un accroissement de la production et de la productivité. Cette méthode exigeait que les entreprises qui avaient pour tâche de faire fonctionner les moyens de production appartenant à l'État (et qui, par conséquent, n'étaient pas propriétaires de ces moyens de production, mais qui étaient simplement « économiquement séparées » les unes vis-à-vis des autres) disposent d'une certaine autonomie. Cependant, cette autonomie ne concernait que l'organisation du processus de production lui-même. Le plan central, adapté à l'entreprise, prescrivait dans ses grandes lignes la composition de la production et précisait les moyens à utiliser dans la production. Les indices dits obligatoires du plan au niveau des entreprises étaient extrêmement nombreux, en Hongrie comme ailleurs. D'abord, nous avons graduellement diminué le nombre de ces indices puis, comme l'on sait, à partir du 1er janvier 1968, nous nous efforçons d'obtenir les objectifs fixés dans le plan à l'aide de régulateurs centraux (impôt, crédit, intérêts, droits de douane, etc.) et nous avons introduit un nouveau système de direction qui se fonde, en partie, sur les décisions autonomes des entreprises dans les cadres du marché réglementé, décisions influencées par les régulateurs centraux que nous venons d'énumérer. Dans ce système, les stimulants matériels destinés à intéresser les producteurs au succès de l'entreprise sont naturellement plus considérables que par le passé.

Ce nouveau système de direction constitue déjà une nouvelle étape de l'économie planifiée socialiste, étape caractérisée par l'action conjointe de la planification centrale et du marché. Ce marché, toutefois, n'est pas ce qu'on appelle un marché libre, mais un marché réglementé dans les cadres duquel la production s'oriente dans la direction désirée grâce aux régulateurs économiques et financiers influencés et coordonnés par l'État, et dont l'action elle-même est prévue dans le plan de l'État. Ce marché est réglementé par d'autres facteurs également: par le fait que le rôle de l'État se manifeste directement dans le développement de l'infrastructure et des sources d'énergie; par le fait que n'importe qui ne peut pas participer à la production, car les moyens de production sont, dans leur très grande majorité, propriété collective et seuls les propriétaires, en général, les entreprises d'État ou les coopératives, sont en mesure de mobiliser, à l'aide de l'argent, du travail en vue de la production et de l'écoulement des produits. Les moyens de production, ceux dont l'importance dépasse le niveau de la production artisanale, ne peuvent pas être vendus à des particuliers, ce qui constitue en soi une réglementation essentielle.

Nous avons déjà indiqué que le système capitaliste n'est pas le seul à avoir changé au cours de l'histoire; la société qui construit le socialisme a produit elle-même différents modèles dans le domaine de la direction de l'économie socialiste.

Dans la première étape du développement, il s'agissait de déterminer et de prévoir, au moyen de la planification, non seulement les grandes lignes, mais même les détails de la production élargie. Dans cette période, le marché, l'argent et la banque servaient essentiellement à contrôler dans quelle mesure tous

les détails du plan (du plan d'ensemble et du plan au niveau des entreprises) ont été réalisés conformément à ce qui avait été décidé. Il est évident que le procédé qui consiste à préciser d'avance, par une décision centrale, la division du travail, les échanges sur le marché, la demande et l'offre (c'est-à-dire le procédé qui est conforme au modèle de l'économie planifiée fondée sur l'adaptation d'un plan central aux entreprises), ne peut éviter les contradictions et ne peut aboutir à des résultats que dans une économie relativement simple.

A un stade ultérieur de l'évolution de la société socialiste, stade qui est en connexion avec la complication accrue de l'économie, le bon fonctionnement du marché réglementé exige que l'argent et les banques aient un rôle sans cesse croissant. A partir de 1968, le plan ne détermine que les données essentielles de l'évolution future de l'économie (surtout le rythme du développement, les proportions essentielles et les investissements les plus importants); il les détermine en perspective, sans préciser les détails et sans prescrire des indices quantitatifs. Ce sont ces données fondamentales exprimées en valeurs qui doivent se réaliser ensuite sur le marché socialiste réglementé, les rapports de valeur étant influencés par des relations d'argent et de crédit, relations qui tendent à satisfaire les besoins au maximum, mais d'une manière équilibrée, avec le minimum de frais, en faisant valoir le principe du meilleur résultat économique réalisable. Ainsi, la planification ne peut remplacer l'argent dans les conditions évoluées d'un pays socialiste: ces deux moyens de la direction y contribuent réciproquement à perfectionner leur fonctionnement. C'est là le modèle de l'économie planifiée fondée sur des relations réglementées de marchandise et d'argent. Qu'il nous soit permis d'illustrer cela par un exemple, naturellement élémentaire et simplifié. C'est le plan central qui détermine de quelle manière il faut développer l'industrie de l'aluminium, quelle doit être la capacité de production de cette industrie. Mais le plan central ne prescrit pas aux entreprises quelles sortes de récipients ou d'éléments de bâtiment en aluminium elles doivent produire et en quelle quantité: ce sont les entreprises elles-mêmes qui le décident, sur la base des rapports marchands réglementés et influencés par l'État. Évidemment, les différents régulateurs économiques, par exemple, les divers impôts, le crédit, les conditions de crédit, etc., jouent un rôle important dans cette réglementation.

La complication croissante et l'intensification de la vie économique s'expriment aussi dans le fait que le rôle des rapports économiques internationaux, donc, du commerce extérieur entre autres, devient de plus en plus important, et que le volume de la division internationale du travail s'accroît. S'il est vrai qu'à l'intérieur d'une seule économie socialiste il est désormais impossible de prévoir les détails de l'ensemble des processus économiques qui se déroulent dans des dizaines de milliers d'entreprises, de même que les circonstances qui conditionnent ces processus, ceci est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de l'échange entre plusieurs pays socialistes. Dans ce cas, une planification centrale devrait prévoir les processus de production et les processus économiques qui se réalisent à l'intérieur de centaines de milliers d'entreprises, occupant des dizaines de millions de travailleurs, et elle devrait prévoir aussi les conditions politiques, économiques et sociales sous l'influence desquelles ces processus se déroulent. Au cours de la première étape de l'évolution socialiste, ces pays s'engagent mutuel-

lement à se livrer des marchandises conformément à des listes minutieusement élaborées, à des prix fixés plusieurs années à l'avance. Cependant, lorsqu'il se produit des changements dans les conditions de la production, par exemple, lorsque de nouvelles réalisations techniques font baisser le prix de revient, le prix fixé à l'avance et l'équilibre fondé sur ce prix ne fonctionnent plus d'une façon impeccable. Pour cette raison, dans la deuxième période de l'évolution socialiste, lorsqu'il s'agit déjà d'échanges qui, ne serait-ce que sur le plan technique, sont devenus fort complexes, l'emploi de nouvelles méthodes, tenant mieux compte des rapports marchands et des rapports financiers, s'impose ici encore, et on voit même se répandre l'idée d'introduire des comptes multilatéraux. Mais il ne faut pas oublier non plus que le principe de la coexistence pacifique du monde socialiste et du monde capitaliste, de même que l'utilité et la nécessité économiques ont pour conséquence des rapports importants et ramifiés entre la Hongrie et des firmes des pays capitalistes. Les plans concernant les futurs échanges avec ces firmes capitalistes contiennent nécessairement, dans une mesure encore plus grande que dans le cas des rapports avec des pays socialistes, des éléments qui ne sont évalués qu'approximativement. C'est à dessein que nous passons sous silence les relations extrêmement complexes et ramifiées qui existent dans les domaines les plus divers du commerce extérieur entre entreprises, pays et groupes de pays et qui rendent plus problématiques encore, vu l'énorme volume des affaires, toute décision centrale. Tout cela démontre que dans la réalisation, conforme aux prévisions, des rapports internationaux et de la balance de paiement, les rapports financiers et les rapports de marchandises, fondés sur les relations de valeur existant sur le marché, ont un rôle particulièrement décisif.

* * *

Tout ce que nous venons d'exposer au sujet de l'évolution du système de direction de l'économie socialiste, au sujet des étapes de cette évolution, est indispensable pour comprendre qu'il ne suffit pas de décrire d'une manière statique le système bancaire hongrois et les fonctions de ce système, et qu'une simple description de la situation actuelle ou de la situation antérieure est insuffisante. L'organisation des banques, leur activité, le rôle qu'elles remplissent dans la vie économique ont connu des modifications importantes au cours de la courte période de vingt années de l'histoire de l'édification socialiste, et de nouvelles modifications sont à attendre dans ces domaines. Pour cette raison même, nous ne pouvons comprendre le système bancaire socialiste et son rôle économique que si nous tenons compte, dans les grandes lignes du moins, du processus de formation de ces fonctions dans le passé et de la direction prévisible de leur évolution future.

Le système bancaire actuel s'est constitué, dans ses lignes fondamentales, vers 1947 et 1948; mais des modifications se sont produites même au cours des années suivantes, surtout en ce qui concerne les fonctions dont le contenu et les méthodes d'application ont connu une évolution importante.

En 1944, pendant la domination fasciste et l'occupation allemande, avant la débâcle économique, le système bancaire hongrois ressemblait, pour l'essen-

tiel, à celui des pays voisins d'Europe centrale. Des banques, des caisses d'épargne, des instituts de crédit foncier et des coopératives de crédit, à participation purement hongroise ou à participation étrangère, offraient, sans trop respecter entre eux leurs terrains de chasse respectifs, des crédits à long ou à court terme aux entreprises privées. Ils accordaient des crédits à l'industrie, au commerce, mais aussi aux producteurs agricoles et à des particuliers, en demandant souvent des intérêts d'un taux usurier. La plupart de ces banques disposaient d'un vaste réseau de filiales et d'institutions affiliées, qui leur permettait de recueillir les capitaux disponibles. Une loi bancaire assez peu conséquente, l'actualité de réescompte et les prescriptions de crédit de la Banque d'émission, ainsi qu'un système de contrôle bancaire effectué par le soi-disant Centre des Organismes bancaires constituaient, dans cette absence d'organisation systématique, des éléments qui tendaient à assurer la réalisation de la politique économique de l'État et de sa politique sélective de crédit. Les extraordinaires troubles économiques d'après 1930, le complet assujettissement politique et économique du pays à l'Allemagne fasciste entre 1940 et 1944, montrent que cette politique n'a pas été, et c'est le moins qu'on puisse dire, couronnée de succès.

Dans les premières années de notre redressement, entre 1945 et 1948, années où fut amorcé le processus de la nationalisation des banques et la constitution d'un nouveau système bancaire, c'était essentiellement l'ancien système de crédit qui fonctionnait, bien que limité, dès 1947, par le contrôle de l'État. Lors de la création du nouveau système bancaire, il fallait constituer, à partir des anciennes banques commerciales, les éléments du nouveau système bancaire socialiste. Pour le faire, il fallait déterminer tout d'abord quels étaient les éléments des anciennes banques qu'il convenait d'utiliser, et fixer, d'autre part, les fonctions que devaient remplir les nouvelles institutions. La monnaie nationale qui avait cours jusque-là, le *pengő* a connu, à la suite de la deuxième guerre mondiale et de la domination fasciste, une inflation allant jusqu'à la perte complète de sa valeur. Par conséquent, tous les crédits, toutes les créances et tous les dépôts pouvaient être considérés, pour l'essentiel, comme anéantis; ainsi, la nouvelle organisation n'a repris aux anciennes banques que certaines valeurs matérielles, naturelles (par exemple, des bâtiments) et, avant tout, l'ensemble des employés spécialisés dans les affaires bancaires et les transactions de crédit, et disposant de hautes qualifications professionnelles. Au lieu de la multitude bariolée des institutions bancaires, on constitua un système bancaire aux contours nets, au centre duquel se trouve la Banque Nationale de Hongrie avec, autour d'elle, la Banque d'Investissements, la Caisse Nationale d'Épargne et la Banque Hongroise du Commerce Extérieur.

Comme on voit, il s'agit d'un système complètement centralisé, bien qu'au cours de la première étape de notre évolution, nous n'ayons pas complètement écarté l'idée de créer une série plus diversifiée de banques, décentralisée selon les diverses branches de l'économie nationale (banques de l'industrie, de l'agriculture, de l'économie communale, etc.). Mais ces institutions rattachées aux diverses branches de l'économie n'ont été détachées que transitoirement de l'organisation centrale que nous venons de décrire. Lorsque l'économie socialiste est constituée selon un modèle, à l'intérieur duquel les processus de la pro-

duction et de la distribution sont déterminés jusque dans leurs détails par un plan établi dans un centre, cette économie exige un système bancaire qui lui corresponde, c'est-à-dire un système fortement centralisé. En effet, dans un modèle de ce type, la fonction primordiale des banques est constituée par le contrôle de l'exécution du plan; en connexion avec ce contrôle, les banques ont la tâche de signaler, auprès des organismes de direction les plus élevés, toute dérogation par rapport au plan, afin qu'ils puissent prendre les mesures qu'ils jugent nécessaires.

Lorsque, par contre, une économie socialiste se fonde en grande partie, compte tenu cependant des réglementations qu'imposent les cadres de l'économie planifiée, sur les catégories de la marchandise, de l'argent et du marché, la décentralisation des banques selon les branches de l'économie peut devenir un problème d'actualité. C'est la Yougoslavie qui a tiré les conclusions extrêmes de ce raisonnement; là, en effet, on a constitué une multitude de banques communales et de banques organisées selon les branches de l'économie, groupées autour de la Banque Centrale d'Émission qui ne s'occupe que de l'émission et de la politique du crédit. Selon nos connaissances actuelles, cette solution ne compte peut-être pas suffisamment avec le caractère réglementé du marché socialiste et, dans l'unité des deux entités complémentaires — celle de la planification et celle des relations de valeur fondées sur l'argent — elle ne donne pas assez de place au rôle de la planification. Dans le nouveau système de direction de l'économie, c'est l'évolution de la demande et de l'offre qui joue un rôle déterminant en ce qui concerne la structure de la production courante et le choix des marchandises produites. Néanmoins, quant au développement global de la production, en ce qui concerne surtout ceux des investissements qui sont importants même au niveau national; qui contribuent à modifier la structure de l'économie; qui affectent la production de branches entières de l'économie nationale, il y a, en dehors de la demande et de l'offre momentanées, c'est-à-dire, en dehors des relations d'argent et de marchandises, toute une série d'autres facteurs qu'il faut considérer comme nettement plus importants: nous pensons avant tout à la prévision, au processus accéléré qui fait de la science une force productrice, autrement dit, à la planification. Par conséquent, ce qui nous semble le plus pratique, c'est d'essayer de créer un système bancaire combiné qui, pour les proportions essentielles de l'économie, permette la mise en œuvre de la planification et de la direction centrales et, au service de cette planification et de cette direction, d'une politique sélective du crédit, déterminée au niveau du gouvernement, qui tienne compte même des pronostics lointains de l'économie mondiale, mais qui, dans le domaine des détails, permette le jeu des relations de marchandises et d'argent, relations que la banque influence dans la direction voulue grâce à la sélectivité du crédit qui tient compte, à court terme, des rapports de valeur.

Examinons brièvement les fonctions que remplit la *Banque Nationale de Hongrie*. La Banque dispose du monopole de l'émission des billets de banque, du crédit, du commerce des devises et du mouvement financier. Étant donné que:

a) c'est uniquement auprès de cette banque que les organisations économiques et les entreprises peuvent tenir en dépôt leurs disponibilités, que c'est à

cette banque qu'elles sont obligées de vendre leurs moyens de paiement étrangers, et que c'est uniquement auprès de cette banque, par conséquent, qu'elles peuvent avoir un compte courant;

b) c'est la Banque Nationale de Hongrie qui assure les services bancaires du budget de l'État, c'est-à-dire que c'est elle qui gère le dépôt du budget et qui verse les sommes destinées aux besoins des organes inscrits sur le budget;

c) elle a seule le droit d'émettre des billets de banque,

elle est en mesure, pour l'essentiel, d'avoir une vue d'ensemble sur le fonctionnement de l'organisme économique. Voici quel était, jusqu'à maintenant, le processus suivi: les organisations économiques présentaient à la Banque leurs plans financiers, rédigés sur la base de la production et de l'écoulement prévus, elles discutaient ces plans avec la Banque et elles signalaient, en se fondant sur les plans, leurs futurs besoins de crédit. Tout cela permettait à la Banque de constituer un plan central du crédit. Ce système est né au cours de la formation du modèle centralisé de l'économie planifiée, il se fonde, par conséquent, sur une conception d'après laquelle la sélection se manifeste dans le plan national du crédit, ayant pour base le plan de l'économie nationale. Dans cette conception, la tâche primordiale de la Banque, après avoir constitué son plan central du crédit, consiste à contrôler, au cours de l'utilisation effective de chaque crédit, dans quelle mesure les faits correspondent aux prévisions du plan en ce qui concerne la quantité du travail et des moyens de production employés au cours de la production, en ce qui concerne l'utilité, le contenu et l'écoulement possible de la production. En tenant compte de ce qui vient d'être dit, en notant, en outre, le fait que les comptes des autres banques sont également gérés par la Banque Nationale de Hongrie, on peut considérer, pour l'essentiel, l'émission elle-même comme planifiée puisqu'elle est identique à la différence entre les moyens financiers réunis auprès de la Banque (disponibilités de la population, des entreprises et des organismes inscrits sur le budget) et les crédits pouvant être consentis par la Banque. Il était économiquement possible de calculer dans quelle mesure cette émission devait être couverte par des marchandises. De cette façon, tout écart par rapport à l'émission prévue signifiait qu'il se présentait des difficultés dans l'écoulement des biens produits, qu'il y avait des problèmes dans la coordination de l'offre et de la demande. La Banque était en mesure de remédier à ces situations en attirant l'attention des organismes planificateurs sur ces phénomènes et en proposant les corrections qui s'imposaient. Dans ce système, c'était plutôt grâce à son activité de contrôle que grâce à sa politique directe du crédit que la Banque parvenait à influencer l'économie.

Dans le modèle de l'économie planifiée tenant compte des catégories du marché (marchandise et valeur), le rôle de la Banque devient beaucoup plus important. Dans le nouveau système de la direction économique, le crédit est l'intermédiaire décisif de la réglementation financière; il est appelé à contribuer avec ses propres moyens à la coordination entre les objectifs centraux prévus dans le plan économique de niveau supérieur et le mécanisme du marché. La Banque parvient à réaliser cette tâche en poursuivant une politique sélective du crédit, fondée sur la solidité financière des entreprises et inscrite dans les cadres

des *Principes directeurs de la politique de crédit,* adoptés par le gouvernement et faisant partie du plan de l'économie populaire.

Le crédit a dans la politique financière un rôle particulier. C'est le régulateur le plus souple de l'économie moderne; c'est un moyen susceptible de remédier aux troubles d'équilibre mineurs entre l'offre et la demande, mais il est en même temps propre à assurer le réglage nécessaire de la croissance et de l'équilibre économique dans la perspective d'étapes plus longues. Étant donné qu'au cours de son évolution passée, l'économie socialiste a créé chez nous une prépondérance de la demande, la politique du crédit doit remplir, dans le stade de transition actuel, ses deux rôles possibles dans la politique économique — celui du stimulant et celui du frein — plutôt le rôle du frein. Tout en remplissant ce rôle, cette politique du crédit doit contribuer par la sélection opérée à transformer la structure de la production pour la rendre de plus en plus conforme à la demande.

La politique sélective du crédit est bilatérale. D'une part, il y a certains objectifs, activités, domaines économiques dont les besoins de crédit peuvent être satisfaits sans restrictions — à supposer que soient remplies des conditions déterminées de rentabilité —, ces objectifs étant des objectifs préférentiels selon le plan central, alors que d'autres domaines ne peuvent recevoir aucun crédit ou ne peuvent bénéficier que de crédits restreints. D'autre part, en examinant chaque demande de crédit, la Banque examine, conformément aux *Principes directeurs de la politique de crédit,* la solidité financière de l'entreprise (la question de savoir si l'entreprise fait normalement écouler ses produits, si sa gestion est rentable, si elle satisfait systématiquement à ses obligations de paiement) et, par là, c'est le jugement du marché qui opère une sélection.

Naturellement la Banque établit un plan de crédit même dans le nouveau système de la direction de l'économie, mais ce plan ne résulte plus de la simple addition des plans financiers des entreprises. Ce plan tient compte plutôt des dépôts qui se constituent, des revenus prévisibles des entreprises, de l'augmentation prévue de la production et de la formation de stocks; il prend également en considération la question de savoir dans quelle mesure les entreprises sont capables de financer les stocks de leurs propres forces.

Étant donné que, dans le modèle qui comporte une économie planifiée mise en connexion avec un marché réglementé, les détails des plans d'entreprise ne sont pas coordonnés dans le plan central, les écarts de l'émission et des versements de crédit effectifs par rapport à ce qui est prévu et considéré comme approprié aux objectifs peuvent être influencés par la Banque d'une manière directe, au moyen de la politique sélective des crédits. C'est donc cette dernière qui est appelée à redresser les éventuels déséquilibres dans le domaine de la production aussi bien que dans celui de la consommation. A l'intérieur d'un système de direction qui est planifié dans les grandes lignes, cette méthode apporte la souplesse indispensable dans une économie évoluée.

Il n'est pas sans intérêt de consacrer quelques mots au monopole du mouvement financier, bien que ce ne soit pas une condition indispensable de l'économie socialiste. Comme la Banque a le droit exclusif de tenir les comptes de tous les organismes économiques, les vendeurs ont, par conséquent, la possibilité

d'envoyer tout simplement à la Banque, en vue d'encaissement, les documents attestant la valeur des marchandises vendues. En l'absence d'un accord entre les deux parties, l'ordre d'encaissement était, par le passé, le mode de paiement obligatoire. Ce système comportait, pour le producteur, une extraordinaire sécurité dans les recouvrements. Cependant, ce caractère automatique du paiement occasionnait souvent des problèmes, car, vu les délais relativement brefs, le contrôle qualitatif, par l'acheteur, des marchandises livrées n'a pas toujours été effectué avec le soin nécessaire et la Banque elle-même n'était pas toujours en mesure d'élucider la question de savoir pourquoi le processus de la vente était plus lent que prévu et si elle ne fournissait pas éventuellement des crédits en vue de produits difficiles à écouler. Le caractère automatique du paiement renfermait donc, dans une certaine mesure, le danger d'un système de crédits à caractère automatique.

Le nouveau système du mouvement financier, instauré dans les cadres de la réforme économique, reflète l'autonomie accrue des entreprises et le raffermissement de la position des acheteurs qui représentent les besoins en face de la production. Les organismes financiers continuent à effectuer leurs mouvements de fonds par l'intermédiaire du compte qu'ils possèdent à la Banque, et notamment sous la forme de virements, d'encaissements, de paiements prévus dans le plan, de mandats comptables ou de paiements en espèces. Le choix du mode de paiement reste libre, mais alors que jusqu'ici à défaut d'un accord entre les parties, c'était l'encaissement qui constituait le mode de paiement obligatoire, à l'avenir, le mode de paiement obligatoire sera le virement. C'est là un facteur essentiel du raffermissement de la position de l'acheteur. Puisque les organismes économiques disposent librement des fonds portés sur leur compte, la Banque n'effectue des paiements — quel que soit le mode du paiement — que sur l'ordre du débiteur.

La Banque Nationale de Hongrie possède également le monopole de la circulation des devises. Tout organisme économique est dans l'obligation de vendre ses rentrées en devises à la Banque Nationale de Hongrie, et il est obligé de demander et d'acheter auprès de la Banque toutes les devises dont il a besoin pour ses dépenses à l'étranger. Ces dispositions permettent la réalisation d'une gestion centrale des réserves en devises, elles permettent d'avoir une vue d'ensemble sur ces réserves, ce qui comporte de nombreux avantages. Dans notre système antérieur, les transactions de commerce extérieur étaient conclues et effectuées, en général, non pas par les producteurs eux-mêmes, mais par des entreprises de commerce extérieur spécialement organisées en vue de ce travail. Les jugements de valeur des marchés étrangers ne parvenaient même pas jusqu'au producteur, parce que la différence entre le prix intérieur et le prix à l'étranger était à la charge — ou au bénéfice — du budget d'État; par conséquent, les producteurs sont devenus graduellement insensibles aux exigences et aux prix de l'étranger. C'est justement la raison pour laquelle nous avons estimé qu'il était nécessaire, dans les cadres du nouveau système de direction de l'économie, de conférer à un certain nombre d'entreprises industrielles importantes le droit d'exporter elles-mêmes leurs produits; leur nombre s'accroîtra certainement dans l'avenir. Afin de créer une sensibilité à l'égard des marchés étrangers

et des conditions qui y règnent, nous avons introduit dans le commerce extérieur des formules grâce auxquelles les producteurs aussi bien que les commerçants sont désormais intéressés dans la satisfaction optimale des exigences des marchés étrangers, dans l'exécution la plus avantageuse des ventes et des achats (formules de commission, de compte, etc.).

Il semble être nécessaire, dans les conditions de l'économie socialiste, que la Banque poursuive une politique de devises centralisée. C'est la méthode qui lui permet de diriger les opérations de dépôt et de crédit sur le marché financier capitaliste international aussi bien qu'en relation avec les pays socialistes et avec la banque internationale du Conseil d'Entraide Économique, de telle sorte que ces opérations puissent se dérouler, grâce à la connaissance de toutes les entrées et de toutes les obligations en devises du pays, centralisées auprès de la Banque, dans les conditions les plus favorables. Cependant, la réforme économique a relâché les contraintes qui découlaient de la gestion centrale. Certains domaines partiels mis à part, les entreprises ayant des disponibilités en argent hongrois ont le droit d'acheter librement des devises auprès de la Banque. Les limitations qui existent encore ne constituent pas des suites indispensables de l'économie socialiste, elles découlent plutôt d'une politique d'expansion économique d'une intensité donnée, politique qui accompagne dans tous les pays l'édification du socialisme et qui entraîne certaines contraintes de la circulation des devises dans de nombreux pays qui ne sont pas des pays socialistes.

Nous avons souligné plus haut que les rapports entre les entreprises de commerce extérieur et les commerçants ou les entreprises industrielles des pays capitalistes sont, même dans le système où le plan central prescrit jusque dans les détails toutes les tâches des entreprises, plus difficiles à évaluer d'avance avec précision, plus difficiles à planifier que les autres processus économiques. C'est la raison pour laquelle, avant même d'avoir reconnu la nécessité d'un système qui table davantage sur les relations de valeur et de marchandise, toute une série de pays socialistes ont créé une formule bancaire particulière, la banque du commerce extérieur. C'est ainsi qu'en Hongrie également a été créée la *Banque Hongroise du Commerce Extérieur*. Cette banque avait pour fonction fondamentale d'assurer, en les finançant, la réalisation d'affaires non prévues et promettant des résultats supplémentaires, dans les cas où, au cours des relations avec des entreprises étrangères, il se présentait des possibilités qui n'étaient pas connues ou ne pouvaient être connues lors de l'établissement du plan.

Puisqu'il n'existe plus de plan détaillé, cette fonction n'a plus de raison d'être, du moins sous cette forme. Dans le nouveau mécanisme économique, on peut s'attendre à une modification, graduelle, mais très profonde, des relations économiques internationales. Les différentes formules de la coopération sur le plan technique, dans la production et sur le marché acquièrent une importance considérable; or, l'élaboration concrète de ces formules n'est pas encore une tâche résolue. Les différentes formes de l'exportation des capitaux entre pays évolués et pays peu évolués ne sont pas compatibles avec le système socialiste. Cependant, la coopération fondée sur les intérêts communs de deux entreprises ou de deux pays est possible et peut connaître une riche variété de formes. Dans le nouveau système de direction, la tâche primordiale de la Banque du

Commerce Extérieur consiste à prendre l'initiative de coopérations de ce genre, à les organiser et à les financer, à fournir des devises en vue d'investissements, à donner des crédits en devises pour des constructions, bref, à exécuter des opérations spéciales au sein du commerce extérieur (transactions, réexportations, etc.). Par conséquent, lorsque c'est au cours de relations internationales que s'impose le contrôle bancaire des conditions en ce qui concerne les changes, ce contrôle doit être effectué par cette Banque. Ces opérations financières exigent souvent, par leur caractère même, des initiatives tendant à entreprendre des transactions de commerce extérieur. Il s'agit donc d'un travail en vue duquel cette Banque doit disposer d'une équipe de spécialistes d'une souplesse exceptionnelle et disposant de solides connaissances dans le domaine du commerce et des changes.

Ces circonstances, et aussi le fait que les fonctions d'une banque d'émission socialiste, telles que nous les avons esquissées plus haut, exigent que cette banque d'émission dispose d'un personnel très nombreux et d'une organisation relativement peu mobile, ont conduit certains États socialistes, dont l'Union Soviétique où le nombre des entreprises est de toute façon fort important, à transférer sur les banques du commerce extérieur, constituées à l'origine pour remplir les objectifs que nous venons de préciser, celles des fonctions de la banque d'émission, qui, dans le domaine de la circulation des devises, sont semblables aux fonctions habituelles des banques commerciales capitalistes. Ainsi, dans ces pays, la Banque d'État (la banque d'émission) ne remplit dans le domaine des changes que les fonctions administratives qui sont en connexion avec la politique des devises et qui, même dans les pays capitalistes, sont en général du ressort des banques d'émission. Dans l'organisation bancaire yougoslave, par contre, ce sont les banques organisées par secteurs économiques, celles-là même qui effectuent le financement de l'économie, qui remplissent les fonctions opératives du financement en devises.

Dans l'organisation bancaire socialiste, c'est la *Banque d'Investissements* qui, à côté de la banque d'émission, dispose d'un rôle décisif.

C'est à la Banque d'Investissements qu'incombe la tâche de financer, selon les nécessités de l'économie populaire, les investissements, l'élargissement de l'équipement durable. La différence entre le système capitaliste et le système socialiste n'est nulle part aussi manifeste que dans le domaine, justement, des investissements. Quelle que soit la conception que l'on ait de l'économie socialiste, il est impossible de renoncer, dans cette économie, aux avantages qui découlent du fait qu'il y est possible, et même nécessaire, de déterminer la direction de l'évolution économique, les proportions fondamentales entre les branches de l'économie, dans les cadres d'une politique économique planifiée et homogène. La conception capitaliste de la planification (celle, par exemple, des Français et des Hollandais) tend justement à faire profiter le système capitaliste de ces avantages.

Dans le modèle de l'économie socialiste fondé sur l'adaptation d'un plan central aux entreprises, on tirait cependant de ce raisonnement des conclusions excessives, conclusions qui — tout comme les autres méthodes inhérentes à ce modèle et que nous avons déjà examiné — ne pouvaient conduire à des résultats

positifs qu'à un stade précoce du développement. Dans notre pays, au cours de la première étape de l'évolution socialiste, les investissements furent exclusivement alimentés, pour l'essentiel, de fonds appartenant à l'État, c'est-à-dire des revenus de l'État centralisés dans le budget, autrement dit d'impôts et des bénéfices des entreprises et aussi d'amortissements que les entreprises avaient réalisés dans les prix de produits et qu'elles avaient versés à l'État. Les investissements étaient décidés par un organisme central qui, après avoir soumis à un examen toutes les propositions émanant des entreprises, répartissait les sommes nécessaires aux investissements dans des programmes minutieusement élaborés et les transmettait ainsi à la Banque. Un système de ce genre comportait naturellement les avantages inhérents aux décisions économiques centrales mais, par ailleurs, les investissements « gratuits » conférés aux entreprises comme une sorte de contribution de la part de l'État incitaient les entreprises à formuler des propositions qui n'étaient pas suffisamment fondées à demander des investissements aussi importants que possibles; or, une fois les investissements accordés, les entreprises n'étaient plus intéressées à leur réalisation efficace, rapide et économique. A la suite du nombre considérable des propositions insuffisamment fondées, les sommes nécessaires aux investissements n'étaient pas toujours accordées à celles des entreprises qui étaient le mieux placées pour les utiliser d'une manière efficace et économique et elles ne l'étaient pas toujours au moment où leur utilisation aurait pu conduire aux meilleurs résultats. Un système comme celui que nous venons de décrire ne peut fonctionner d'une manière satisfaisante que dans une économie de structure relativement simple, à l'intérieur duquel les organes chargés de la planification de même que ceux chargés de l'exécution ont la possibilité de suivre sans difficulté la marche des investissements et de mesurer leur efficacité économique.

A la suite de ces considérations, dans le modèle de direction planifiée tablant davantage sur les catégories de la marchandise et de l'argent, c'est-à-dire, dans le nouveau système de direction que nous avons introduit, la nécessité d'établir un nouveau système des investissements devint évidente. Les grands investissements qui influencent la structure même de l'économie nationale tout entière et nécessitent la fondation de nouvelles entreprises (par exemple, la création de nouvelles centrales énergétiques, d'un nouveau réseau de canaux, d'une nouvelle branche d'industrie) continueront à être engagés à la suite d'une décision centrale et financés par le budget de l'État. Tout autre investissement sera décidé par les entreprises elles-mêmes. Pour réaliser leurs décisions, les entreprises disposent, d'une part, de fonds propres — fonds provenant d'une partie de leurs bénéfices et de l'amortissement — et, d'autre part, elles ont la possibilité de toucher des crédits qu'elles rembourseront sur leurs fonds d'investissement qui se constitueront ultérieurement. Dans ce domaine, tout comme dans celui des crédits à court terme, la sélectivité prend corps, avant tout, dans les *Principes directeurs de la politique de crédit*, approuvés par le gouvernement. C'est dans ces *Principes* que la politique économique centrale désigne les domaines préférentiels, de même que la mesure des préférences, les limites prohibitives, le minimum d'efficacité et aussi les proportions essentielles. Quant à l'octroi des crédits eux-mêmes, il est déjà du ressort de la Banque d'Investissements. Dans ces condi-

tions, la Banque d'Investissements n'a plus simplement pour tâche de financer et de contrôler les investissements prévus par le plan; elle devient, bien au contraire, un centre où sont prises des décisions fort complexes, d'une portée considérable et affectant tous les domaines de l'économie nationale.

La Banque d'Investissements opère une sélection parmi les demandes de crédit en employant un système de censure bancaire, en publiant des mises en adjudication, en appliquant d'une manière différenciée les conditions de remboursement et les taux d'intérêts de crédit à long terme. Si la sélection correspond à la politique sélective du crédit fixé par le gouvernement, la Banque contribuera par là à orienter le développement dans la direction déterminée par la volonté centrale et, d'autre part, elle repérera, dans l'économie nationale, les unités d'investissement les plus efficaces du point de vue de la réalisation du développement prévu.

Dans plusieurs pays socialistes, les banques d'investissements ont été intégrées, au cours de l'évolution du système bancaire, à l'organisation de la banque d'émission. Cela résultait d'un raisonnement parfaitement logique: pour exécuter le plus harmonieusement possible le financement et l'octroi de crédits (à court, à moyen et à long termes) destinés aux entreprises et leur permettant de se fournir en équipements stables et en instruments de rechange, pour avoir la vue d'ensemble la plus nette possible du développement des entreprises, des branches d'industries, des branches de l'économie tout entière et, enfin, de l'économie nationale elle-même, il est bon que tous les processus financiers de la reproduction élargie se rejoignent dans un seul centre. C'est la méthode consistant à assurer le financement de l'économie à l'aide d'une seule banque qui prévaut, par exemple, en Union Soviétique. Dans la République Démocratique Allemande, les fonctions de la banque d'émission et de la banque d'investissements ont été réunies, dans un passé tout récent, au sein d'une seule banque centrale, mais, en même temps, des efforts ont été faits pour séparer les fonctions de la banque d'émission et celles d'une banque commerciale. Des tendances analogues se manifestent en Tchéchoslovaquie et en Roumanie. Dans notre pays, il n'a été procédé jusqu'ici ni à la réunion des fonctions de la banque d'investissements et de la banque d'émission, ni à la séparation des tâches commerciales et des tâches de l'émission. Nous avons estimé, en effet, qu'une telle réunion entraînerait des complications aussi longtemps que le financement de la production se ferait au moyen de crédits, et celui des investissements, grâce aux fonds du budget. Il est hors de doute que, parallèlement à l'installation du nouveau système de la direction économique, le problème se posera de nouveau. Il est cependant indéniable que l'unification n'irait pas sans les difficultés coutumières qui se présentent lorsque des organisations s'accroissent d'une manière trop brusque et dans une mesure trop considérable.

C'est la *Caisse Nationale d'Épargne* qui est la banque au service de la population. A l'origine, cet établissement financier était destiné à recueillir les épargnes à court et à long terme de la population. Par conséquent, il s'occupait, au début, de comptes courants et de dépôts, ainsi que de l'émission d'emprunts d'État à long terme. Il est apparu cependant, grâce au développement économique, que la population a besoin non seulement d'une caisse d'épargne qui recueille ses

économies, mais aussi d'une banque qui exécute des opérations financières. Par conséquent, la Caisse Nationale d'Épargne a développé graduellement, et dans une mesure toujours plus large, l'octroi de crédits, et c'est également auprès de cette Caisse que se centralisent les crédits-marchandise accordés à la population. Dans l'économie socialiste, l'économie planifiée et la politique centrale du crédit empêchent les crédits-marchandise de constituer un conglomérat aussi difficile à limiter et aussi inextricable que dans certains pays capitalistes, où ils finissent par causer beaucoup de soucis et de grosses difficultés aux gouvernements et aux organismes économiques. Il n'en est pas moins vrai que, de notre côté aussi, nous considérons le crédit-marchandise comme un moyen financier particulièrement propre à influencer les achats de la population.

Les crédits à la construction sont, parmi les crédits accordés à la population, les plus importants. La quantité toujours croissante des constructions effectuées pour le compte de particuliers est conditionnée par la constitution de ces crédits et par la politique du crédit qui les inspire. Les crédits à la construction sont applicables à la construction de maisons familiales, de maisons en propriété collective et d'appartements en propriété privée, et, de cette façon, les crédits permettent même d'orienter le choix entre les diverses formes de construction.

En recueillant les dépôts, la Caisse Nationale d'Épargne s'efforce de réaliser des formules qui découlent de ses fonctions bancaires, mais qui s'adaptent, en même temps, aux conditions locales particulières. Ainsi, en dehors des dépôts à vue et des dépôts remis pour un délai fixé, il est également possible de constituer des dépôts à lots. Dans le cas de cette dernière formule, les intérêts de la somme globale des dépôts sont tirés au sort parmi les déposants sous la forme de sommes d'argent ou de voitures automobiles.

Actuellement, l'État n'émet pas d'emprunts à long terme, mais le tirage au sort et le remboursement des anciens emprunts est du ressort de la Caisse Nationale d'Épargne.

Il faut remarquer, en outre, que l'activité de la Caisse Nationale d'Épargne s'étend aussi à la gestion des dépôts communaux et aux avances consenties sur les revenus communaux: par ailleurs, c'est la Caisse qui organise les diverses formes de loterie.

Ce travail très ramifié et qui touche des millions de personnes exige un réseau fort grand. Un tel réseau est d'autant plus nécessaire qu'en 10 ans, la somme globale des seuls dépôts a décuplé et l'accroissement du chiffre d'affaires des autres branches d'activité a atteint des proportions semblables.

Dans ce que nous venons d'exposer, nous avons essayé de donner une image du système bancaire hongrois. Dans certains cas, il nous a semblé nécessaire d'évoquer les différences qui séparent le système de tel ou tel autre pays socialiste du nôtre; nous l'avons fait dans l'espoir de pouvoir montrer par là d'une manière plus saillante qu'il ne s'agit pas d'un système constitué sur la base de quelque doctrine, mais d'un organisme qui se forme graduellement, qui évolue et qui s'adapte aux exigences.

Ces exigences découlent, avant tout, du développement, des modifications qui se manifestent dans les formes de l'économie planifiée socialiste. Aussi était-il nécessaire, à notre avis, de décrire certains traits du premier modèle de l'éco-

nomie planifiée — celui qui comporte un plan central prescrivant les plans des entreprises — aussi bien que du deuxième modèle, fondé sur un marché réglementé. Nous tenons à souligner cependant que nous ne pouvions nous fixer comme tâche de faire connaître le nouveau système de direction de l'économie hongroise et les méthodes inhérentes à ce système. Nous n'avons parlé des moyens régulateurs mis en œuvre par le nouveau système que dans les cas et dans la mesure où ils sont en connexion directe avec le système des banques et du crédit. Il s'agit ici surtout des problèmes relatifs au crédit, aux investissements et à la politique des devises. Une description de ces problèmes ne serait complète que s'ils étaient traités en rapport avec ceux de l'évolution possible des prix sur le marché réglementé, de la politique des revenus et de la politique budgétaire. Au lieu de la rigidité qui caractérisait la période précédente, le nouveau système de direction prévoit dans le domaine des prix un système bien plus élastique, constitué sur le marché, mais en même temps fortement limité; dans ce système, la moitié seulement des biens de consommation ont un prix fixé; parmi les prix de gros (des prix à la production), il n'y en a que 30 % qui peuvent résulter d'un accord libre entre l'acheteur et le vendeur. Dans la politique des revenus, le trait caractéristique est constitué actuellement par une limitation énergique des revenus personnels et, dans l'avenir, par une différenciation plus profonde dépendant des résultats, du travail personnel. En ce qui concerne les sommes destinées au développement des entreprises, un système d'impôts linéaire assure une forte sélection dépendant de la rentabilité. Pour ce qui est de la politique budgétaire, elle est fondée sur le principe d'une évolution dynamique équilibrée.

Dans le domaine de la théorie aussi bien que dans le domaine pratique, le système de la réforme économique, élaboré par de nombreux économistes, tend donc à réaliser l'objectif qui consiste à harmoniser l'action réglementée du marché avec les buts et les méthodes de l'économie planifiée. Il est évident que la pratique peut apporter des compléments utiles, non encore reconnus par la théorie, aux méthodes élaborées. Étant donné que la réforme exerce, comme nous l'avons vu, une influence considérable sur le système bancaire et le système du crédit, il est vraisemblable qu'au cours des années à venir, nous serons amenés à perfectionner plus d'une fois notre organisation et nos méthodes dans ces domaines.

Béla SULYOK.

La réforme économique et la nouvelle politique de commerce extérieur

Dans cette étude, nous voudrions esquisser, du point de vue du commerce extérieur, les problèmes et les conséquences probables du nouveau mécanisme économique. Nous estimons qu'il est inutile de prouver longuement combien ce point de vue est justifié: il est évident en effet que la façon dont on conçoit et dont on réalise dans la politique pratique la division internationale du travail constitue un problème fondamental de tout système économique et de tous les stades de l'évolution; on sait par ailleurs que l'économie hongroise est, en Europe, une des économies qui réagissent le plus vivement aux variations du commerce extérieur.

Lorsqu'un pays dont le degré de développement n'atteint pas la moyenne européenne (et la Hongrie d'avant 1945 doit être considérée comme un pays de ce type) s'efforce d'accélérer sciemment sa croissance économique, il est obligé d'opérer une séparation nette entre, d'une part, son système de valeurs et ses stimulants économiques intérieurs et, d'autre part, le mécanisme du commerce mondial. Dans le cas contraire, un pays de ce genre serait, en effet, incapable de s'industrialiser, car les pays plus anciennement industrialisés fabriquent mieux et moins cher les produits mêmes dont l'industrie intérieure ne fait que mettre en route ou élargir la production. La faiblesse des théories classiques du commerce extérieur — en premier lieu, de la théorie des frais comparés — réside en effet dans le fait que ce sont des théories statiques dans un monde en transformation; d'ailleurs, ces théories ne comptent pas avec l'influence exercée par la puissance économique sur les conditions de l'échange des marchandises (formation des prix, différences de répercussion dans les diverses économies intérieures, capacité de crédit, conditions de transport, etc.), influence qui fait que les riches continuent à s'enrichir et que les pauvres continuent à s'appauvrir.

Au moment de l'accélération du rythme de croissance de l'économie hongroise (à partir de 1948), ce postulat s'est réalisé dans des conditions politiques internationales de nature particulière. Les débuts et l'aggravation de la guerre froide ont eu pour conséquence la rupture de l'unité de l'économie mondiale et la formation de deux aggrégats économiques de nature opposée, aggrégats qui ont exercé, sur l'économie hongroise, des influences de caractère antagoniste. Les impulsions venues de l'un de ces milieux politiques et économiques ont contribué à l'affermissement des nouveaux rapports sociaux et du nouveau pouvoir, à l'accélération de la croissance économique; les impulsions venues de l'autre milieu, ont suscité des obstacles sur le chemin de la réalisation de ces objectifs. Sur le plan économique, ces obstacles se sont matérialisés sous la forme

de l'embargo américain, qui s'étendait en 1951 à 50 % des produits et des services qui font d'habitude l'objet du commerce international.

Dans ces conditions, chaque pays socialiste d'Europe, désireux de moderniser sa structure économique, a ouvert son marché intérieur aux marchandises en provenance des autres pays socialistes, en imprimant par là un nouvel essor à la croissance économique de l'ensemble de ces pays. Cependant, conformément à la façon de penser de l'époque, le mécanisme intérieur de leur marché (prix, frais de production, profit, crédit, argent en tant qu'équivalent) a été isolé non seulement des considérations économiques générales mais même du monde du commerce entre pays socialistes. A la suite de cet état de choses, on a vu se constituer dans l'activité économique, trois domaines influencés par des mécanismes différents (économie intérieure, commerce inter-régional — Conseil d'Entraide Économique —, commerce mondial). En fonction de ces trois domaines, trois sphères se sont également constituées dans le mouvement naturel des produits. (Une partie des produits ne pouvait être écoulée qu'à l'intérieur, d'autres produits satisfaisaient aux exigences du marché socialiste, des produits d'un troisième groupe, enfin, étaient d'une qualité suffisante pour entrer dans le circuit du commerce mondial.) Cependant, les conséquences de l'activité économique et de l'activité d'échange déployées dans ces deux ordres de triples sphères étaient indépendantes des dépenses réelles — quantité de travail et moyens de production se manifestant au niveau des entreprises, elles étaient indépendantes de la capacité d'organisation des entreprises, de leur prévoyance, de leur sens du risque. Il est arrivé par exemple que l'exportation de tel ou tel produit ait été avantageuse du point de vue de l'économie nationale, mais désavantageuse pour l'entreprise: par conséquent, l'expansion nécessaire n'a pas eu lieu. Dans le cas d'autres produits, l'écoulement était avantageux pour l'entreprise mais désavantageux pour l'économie nationale: la courbe des exportations a accusé une montée brusque.

Il est évident qu'il est impossible — et qu'il est d'ailleurs peu utile — de « préserver » pendant longtemps des influences de l'économie mondiale dans un petit pays situé en plein cœur de l'Europe centrale et ayant une économie sensible au commerce extérieur. En effet, toute croissance économique entraîne une rapide élévation des importations; par conséquent, pour assurer l'équilibre de la balance des paiements, il convient d'augmenter rapidement les exportations. Or, augmenter les exportations, cela signifie s'adapter aux nécessités et aux exigences économiques d'autres pays. Il est donc utile qu'après avoir terminé la première phase de l'industrialisation, les rapports de valeur et les stimulants intérieurs soient rapprochés de l'économie mondiale. Même en ce qui concerne les domaines préférentiels du développement économique, il convient de connaître les conséquences que les décisions et les actions entraînent dans le commerce extérieur, et cela pour chaque terme de l'alternative choisie. Cela est d'autant plus nécessaire qu'un développement intensif de l'économie nationale présuppose une structure intensive des exportations — or, les marchandises techniquement évoluées exigent, pour être écoulées, une meilleure connaissance des marchés, un meilleur réseau commercial, un service après-vente impeccable. Des exigences de ce genre ne peuvent être satisfaites que dans le cas où

les rapports internationaux se renforcent de plus en plus et où une activité intense est déployée sur le marché mondial, et tout cela en pleine connaissance des conditions de la concurrence.

Il est donc compréhensible que la période d'un « repli relatif sur soi-même » doit être suivie d'une période pendant laquelle, en un temps relativement long et d'une façon graduelle, le mécanisme intérieur du pays s'adapte toujours davantage au marché mondial. Au cours de la période d'adaptation, nos exportations doivent être rendues compétitives, la structure de nos exportations doit devenir plus favorable; ce sont là les conditions préalables, d'une part, d'un commerce extérieur rentable et, d'autre part, de la croissance économique elle-même.

Sous tous les rapports, notre réforme économique est conçue en tenant compte du fait que les possibilités de croissance et d'expansion de l'économie hongroise sont très fortement influencées par les rapports économiques internationaux. Cela est parfaitement compréhensible, puisque nos exportations occupent 40 à 42 % du revenu national, plus de 50 % des matières premières dont notre industrie a besoin proviennent de l'étranger et, dans la moyenne de ces cinq dernières années, chaque unité dans l'augmentation de notre revenu national allait de pair avec une augmentation de 2 % de nos importations. Un des objectifs fondamentaux de notre réforme est constitué par l'accroissement de l'efficacité économique, ce qui serait inimaginable sans une intégration accrue et en même temps plus rentable dans la division internationale du travail. D'une part, il faut que nous augmentions, dans les domaines les plus divers, l'importation des moyens techniques évolués, d'autre part, il faut créer des débouchés pour l'exportation de nos produits industriels modernes. Par conséquent, dans le domaine international et dans celui du commerce extérieur, notre activité s'intensifiera fortement, et cela dans les pays appartenant à n'importe lequel des trois types de marché.

A l'intérieur du groupe des pays socialistes européens, une intense coopération économique a été réalisée au cours de ces vingt dernières années. Cette coopération se fonde sur des conditions objectives, même dans un sens purement économique; il faut ajouter cependant que la discrimination politique et l'embargo qui en fait partie, inaugurés par les États-Unis d'Amérique, ont contribué à accélérer le processus de la formation de cette coopération. Aujourd'hui, nous achetons la plus grande partie des produits industriels importés dans des pays socialistes (66 % environ). Il est connu également que les dépenses proportionnelles dont nous avons besoin pour produire la valeur d'un rouble sont nettement inférieures à celles qui sont nécessaires pour produire un dollar. Il est donc évident que le Conseil d'Entraide Économique est, du point de vue de l'économie des pays participants, une réalité aussi tangible et aussi vivante que l'intégration économique de l'Europe occidentale. Par conséquent, dans ce domaine, nous devons faire des efforts pour moderniser le mécanisme du Conseil d'Entraide Économique, ses formes de coopération et ses méthodes commerciales et monétaires.

Tout en soulignant l'importance et le rôle du Conseil d'Entraide Économique, il faut remarquer que les idées qui sont à la base de notre réforme impli-

quent le développement de notre collaboration et de notre commerce avec les pays occidentaux. Sous ce rapport, je tiens à rappeler que la plus grande liberté de mouvement des entreprises, le fait que leur façon de penser, leurs réflexes sont désormais plus fortement concentrés sur la réalisation des valeurs et sur le marché, de même que les changements profonds apportés à l'organisation de notre commerce extérieur, peuvent favoriser la croissance saine, avantageuse pour les deux parties, de notre commerce avec les pays occidentaux. Grâce à la réforme économique, les pays appartenant à divers types de marché arriveront plus facilement à coordonner leur technique commerciale. Il ne faut naturellement pas espérer que nous puissions arriver à une technique commerciale homogène: en effet, la même technique commerciale peut exercer, sur des économies dont les situations diffèrent, des influences différentes et même contraires. Cependant, dans une atmosphère propice et sous le signe de la bonne volonté réciproque, il est possible d'obtenir que des pays à type de marché différent, prennent en considération, en constituant leur technique commerciale, les intérêts de pays appartenant à un autre type de marché.

En examinant la situation et les possibilités du commerce Est-Ouest, il faut remarquer avant tout qu'il est impossible de revenir au passé, sous quelque forme que ce soit. Cela est impossible politiquement, parce qu'entretemps la position de l'Europe dans le monde s'est modifiée et de nouvelles relations d'équilibre se sont formées en Europe même. Et cela est impossible économiquement, parce que les formes de coopération et les méthodes commerciales constituées dans le passé sont vieillies et ne sont plus susceptibles de redonner une nouvelle vie au système des rapports économiques. Par ailleurs, on a assisté à la formation de divers groupements économiques qui comprennent des pays appartenant à la même région économique et à un type de marché semblable.

Le commerce extérieur actuel n'est plus simplement un échange de produits: c'est un échange de talents, de capacités de production, de possibilités, de résultats scientifiques, aussi bien que la mise en commun de tous ces moyens en vue de réaliser des objectifs déterminés. Ces objectifs se résument essentiellement de la manière suivante: les parties qui participent à l'échange ou à la mise en commun de leurs moyens s'efforcent d'obtenir un profit (un gain) qu'elles ne seraient pas en mesure d'obtenir autrement, c'est-à-dire sans l'échange ou la mise en commun de leurs possibilités. Bien que la liquidation de la discrimination qui ne fait qu'augmenter l'incertitude politique et économique reste nécessaire en tant que premier pas à réaliser, bien que cela soit vrai également pour la libéralisation, ces mesures en elles-mêmes ne sont plus suffisantes pour résoudre les problèmes. La part des pays faisant partie du Conseil d'Entraide Économique, dans le commerce extérieur du monde occidental ne s'élève que de 3,6 à 4 %, et malgré l'accroissement des échanges en chiffres absolus cette proportion est en voie de diminution. Ce serait naturellement une faute que de sous-estimer ou de négliger les possibilités que renferme l'échange de marchandises dans l'ancienne acception du terme. Il est indiscutable qu'à la suite de notre manque chronique en devises convertibles, à la suite aussi des connaissances insuffisantes que nous avons du marché, nous concluons encore de nombreux accords de commerce et de nombreuses affaires « *switch* » qui nous coûtent relativement

cher. Il est indubitable aussi qu'en arrivant à rendre les paiements multilatéraux — dans le cas où un accord interviendrait dans ce sens — on pourrait imprimer un nouvel essor au commerce traditionnel lui-même.

Mais la dynamique véritable du commerce mondial actuel ne réside plus dans l'échange traditionnel des marchandises, mais dans les nouvelles méthodes dont ces quinze dernières années ont vu l'éclosion. Dans le cas de l'application de ces nouvelles méthodes au commerce Est-Ouest, des *intérêts communs* à long terme viendraient à se cristalliser qui constitueraient des bases solides pour les relations économiques et politiques.

Cependant, l'extension des nouvelles méthodes, de la nouvelle technique de la politique économique internationale, dans les relations Est-Ouest, est liée à certaines conditions politiques préalables.

Une des conditions réside dans la liquidation de la discrimination appliquée par les États-Unis. Selon les constatations de la commission nommée par le président Johnson et dirigée par J. Irwin Miller, cette discrimination se retrouve aujourd'hui aussi bien dans les tarifs que dans le système de contrôle des crédits ou dans la forme des permis d'importation.[1] La discrimination économique fait partie de l'arsenal de la guerre froide et, par conséquent, son application en elle-même augmente l'insécurité dans une période qui est, de toute façon, une période de tension politique.

L'application des méthodes évoluées de la politique économique et du commerce exige certaines garanties bilatérales. Il faut, en effet, prendre en considération le fait qu'à la différence du simple échange des marchandises — qui se limite, pour l'essentiel, à un seul acte et qui dure un temps relativement bref — la coopération, prise dans le sens large du mot, n'aboutit à un profit qu'au bout de 4 à 6 ans. Par conséquent, les deux parties doivent être assurées que l'autre ne modifiera pas « en cours de route » son attitude envers la coopération. Nous vivons cependant dans un monde dont les destinées sont de plus en plus liées, mais qui a un caractère de plus en plus explosif, à la suite de l'accélération dans les transformations des conditions de vie de l'humanité, dans la transformation de ses connaissances, de même que des facteurs qui président à son équilibre. Par conséquent, nous devons nous attendre, du point de vue politique, à une période orageuse. A long terme, c'est cependant en fonction du progrès économique et de la prospérité que nous arriverons à diminuer les tensions et les dangers inhérents à cette grande transformation. Dans ces conditions, il serait utile que par l'intermédiaire de la Commission Économique Européenne — qui groupe les représentants de l'Est aussi bien que ceux de l'Ouest — les parties se donnent mutuellement des garanties concernant leur intention de maintenir leur politique économique telle qu'elle s'exprime dans le fait de la coopération, même dans le cas où la situation internationale viendrait à se modifier. D'un point de vue économique, des garanties de cet ordre favoriseraient et activeraient l'application des nouvelles méthodes commerciales dans les relations entre pays disposant de systèmes sociaux, économiques et juridiques différents.

[1] Gilbert Bruck : The Challenging East European Market. Fortune, 1967, juillet.

Du point de vue de la politique internationale, il faut souligner l'utilité de toute démarche permettant de soustraire certaines relations entre nations (dans le cas donné, il s'agit des relations économiques) à la sphère des processus qui subissent automatiquement et immédiatement le contrecoup des tensions politiques qui se créent. De cette manière, nous arriverions à soustraire à la sphère de la guerre froide un domaine de l'activité humaine qui, depuis le blocus continental de Napoléon, est dans une dépendance de plus en plus étroite des tensions politiques. Le monde actuel est devenu trop complexe, ses parties sont trop étroitement liées entre elles pour qu'on puisse désormais avoir recours à des méthodes aussi brutales dont la gravité affecterait le sort de l'humanité entière. (Nous n'avons qu'à penser, par exemple, aux faits qui sont en connexion avec la croissance économique des pays en voie de développement et avec l'explosion démographique.)

On pourrait imaginer, en dehors de ces garanties mutuelles, tout une variété de mesures et de décisions qui contribueraient à la formation d'une atmosphère et d'une situation nécessaires à l'application des nouvelles méthodes. Il serait par exemple possible de mettre sur pied des commissions, de fonder une Banque Est-Ouest pour permettre des paiements multilatéraux — et d'autres mesures semblables pourraient également être envisagées.

Parmi les nouvelles méthodes commerciales, celle qui est la plus prometteuse est la *coopération* prise dans le sens le plus large du terme. Dans la coopération prise au sens large, il s'agit en général d'une mise en commun des forces (capacités de production, bases de recherche), ou bien d'une action coordonnée, grâce à laquelle les parties sont susceptibles d'arriver à des résultats économiques qui auraient été irréalisables dans la situation de départ (c'est-à-dire séparément). La coopération Est-Ouest, qui est d'ores et déjà réalisée dans certains domaines, a pris naissance à partir de situations différentes. La situation la plus caractéristique était la suivante: la partie occidentale n'aurait été capable d'accroître sa production qu'en réalisant de nouveaux investissements et en important de la nouvelle main-d'œuvre. L'autre éventualité était plus simple et moins coûteuse: transposer la production dans un pays socialiste capable de satisfaire aux exigences technologiques et disposant de réserves de main-d'œuvre. Émile Benoit, professeur à l'université de Columbia, a dénommé cette sorte de coopération « de la technique pour du travail ». (Un exemple: la coopération de la firme Grundig et de l'entreprise polonaise Universal pour la fabrication de magnétophones.) On peut d'ailleurs imaginer d'autres situations de départ également; il est possible qu'une spécialisation intervienne selon les *dimensions* (c'est, par exemple, la partie occidentale qui fabrique, dans le cas d'un certain type d'installation, les exemplaires de grandes dimensions, les pays socialistes les exemplaires de dimensions moyennes). Une variante prometteuse de la coopération consiste à transférer auprès d'une entreprise d'Europe orientale le finissage conforme aux exigences des acheteurs (et en général grâce à une technique demandant une grande quantité de travail), de produits divers fabriqués en grande série. La coopération sur un marché tiers pourrait également acquérir une importance considérable, surtout dans le cas où certaines entreprises d'Europe orientale deviendraient capables (à mon avis, il existe en

Hongrie des possibilités de ce genre) de réaliser une certaine « transformation technique » à l'intention de pays du tiers monde. La raison pour laquelle une transformation technique s'impose est la suivante: la technique des pays évolués exige, en général, une grande concentration de capitaux mais, par contre, peu de main-d'œuvre, alors que dans les pays en voie de développement, il y a un manque chronique de capitaux, mais, d'autre part, un excédent chronique de main-d'œuvre.

Des coopérations de ce genre pourraient — conformément aux situations concrètes et aux besoins — impliquer des consultations systématiques au sujet de la production, des crédits, un marketing commun, une activité d'acquisition commune, des recherches scientifiques en commun, la formation commune de certains spécialistes et d'autres activités du même type.

Au cours des quinze dernières années, dans le monde occidental, c'est l'exportation des capitaux (fondation d'une filiale dans le pays qui désire importer la technique la plus développée), qui est devenue la méthode primordiale, au lieu de l'achat des brevets de fabrication, pour transférer une technique évoluée. Il découle logiquement de cette constatation que les pays d'Europe orientale ne peuvent plus se borner à acheter des brevets de fabrication, puisque cela les mettrait en retard dans toutes les branches industrielles dont la technologie a été élaborée ailleurs.

La coopération prise dans le sens large du terme semble, par contre, une méthode propre à accélérer l'évolution technique. Évidemment, la partie occidentale doit abandonner certaines méthodes propres au monde occidental, mais cela n'entraîne pour elle aucun désavantage matériel et ne diminue même pas son profit. Si la coopération va de pair avec l'octroi de crédits, la partie occidentale touche des intérêts conformes aux habitudes financières internationales et à la situation donnée, et le gain supplémentaire réalisé grâce à l'entreprise en question sera réparti entre les parties conformément aux conditions préalablement acceptées. Il est évident qu'une solution qui irait plus loin que celle que nous venons d'indiquer ne servirait plus les intérêts de la partie occidentale, puisque dans le cas où elle déploierait une activité dans l'économie intérieure d'un pays socialiste elle se trouverait confrontée à des règles, à des prescriptions, à des institutions et à des situations dont elle n'aurait pas l'habitude. On sait d'ailleurs que les entreprises hongroises et les économistes hongrois ne sont pas les seuls à trouver que la coopération avec des firmes occidentales est désirable et acceptable: le Conseil d'Entraide Économique a lui-même adopté cette position.[2]

Le principe directeur de notre mécanisme économique consiste à améliorer le fonctionnement de l'économie socialiste. Cette amélioration doit se manifester avant tout dans l'augmentation de l'efficacité économique, aussi bien que dans l'accélération du développement technique. Ce sont la recherche scientifique et les capacités d'organisation économique qui constituent de nos jours les forces motrices principales du développement technique, fait qui se reflète dans l'application industrielle extrêmement rapide des résultats scientifiques. Pour

[2] V. la Pravda du 4 août 1964.

cette raison même, les pays socialistes d'Europe et les pays capitalistes évolués s'efforcent de développer la recherche scientifique et de renforcer les liens entre la science et l'économie. Il n'existe toutefois pas un seul pays de nos jours qui soit capable de faire évoluer toutes les branches de la science et de rechercher la solution des divers problèmes dans des cadres uniquement nationaux. C'est la raison pour laquelle la coopération scientifique et technique, l'organisation de recherches en commun et l'utilisation commune de leurs résultats, la formation en commun des jeunes spécialistes, l'évaluation commune des résultats acquis par des écoles scientifiques différentes font partie non seulement de l'évolution de plus en plus rapide de la science, mais aussi de l'évolution économique.

Il est vrai que les instituts de recherche n'ont pas été, jusqu'ici, suffisamment productifs dans le sens économique du mot, mais la réforme économique libère, dans ce domaine aussi, des forces nouvelles. Il est généralement connu que dans la science les recherches centrées sur les grandes perspectives et sur les problèmes à long terme ont aussi bien droit de cité que les efforts rationnels tendant à utiliser et à appliquer les résultats acquis. Il est à espérer qu'au cours du travail coordonné des chercheurs des pays capitalistes et des pays socialistes il sera possible de trouver l'équilibre désirable entre l'éternelle inquiétude humaine tendant à scruter les secrets de l'univers et à le mieux connaître, et, d'autre part, la volonté d'améliorer immédiatement la vie humaine et d'obtenir à tout prix des résultats économiques.

En préparant notre réforme économique, nous sommes partis d'une supposition selon laquelle la coopération économique entre l'Est et l'Ouest est profitable pour les deux parties; elle peut être rendue profitable à condition que soient prises des mesures appropriées et coordonnées. Il est hors de doute que l'ordre de grandeur de ces relations est aujourd'hui peu important (3,6 à 4 % de l'activité annuelle des pays occidentaux évolués, dans le domaine du commerce extérieur), et leurs formes sont vieillies et périmées. Il faut donc créer, grâce à des mesures énergiques et coordonnées, les conditions propres à faire naître de nouveaux intérêts. Réaliser un changement, cela équivaut à faire naître de nouveaux intérêts. Il est évident que s'il y a des intérêts communs qui se présentent, les relations économiques s'intensifieront et grâce à l'activité des nombreuses entreprises communes elles s'étendront à des domaines jusque-là inexplorés.

Or, les forces politiques elles-mêmes seront intéressées à sauvegarder et à soigner les intérêts communs. Par conséquent, même sur le plan politique, une atmosphère détendue et plus constructive peut se faire jour. Le reste est naturellement l'affaire de la politique, mais une politique rationnelle consiste au moins autant à prendre en considération les intérêts et les facteurs réels qu'à refuser tout chantage et tout essai de pression.

Il est certain que les nations européennes feraient un acte utile et exemplaire du point de vue de toute l'humanité, qui est en pleine période de transformation, si elles arrivaient à prouver que des nations différentes, des pays à systèmes sociaux différents sont devenus capables de coopérer dans la paix et dans l'amitié, pour leur propre bien et pour le bien de l'humanité tout entière.

József BOGNÁR.

Bibliographie

Articles en langues étrangères sur la réforme de la gestion économique:

RÉVÉSZ, G.: *Regulation of Enterprise Profits under the New System of Economic Control and Management*, Acta Oeconomica, 1968. 1. 23–40.

ÁCS, L.: *The Effects of the Banking System on Enterprise Management under the New Hungarian Economic Mechanism*, Acta Oeconomica, 1968. 1. 41–54.

BOGNÁR, J.: *Du nouveau dans l'économie hongroise*, Paris, 1969. Éditions du Pavillon.

VÁLYI, P.: *Planned Economy and Financial Policy*, The New Hungarian Quarterly, 1968. 31. 62–73.

BOGNÁR, J.: *Le Rôle du nouveau mécanisme dans le développement de l'économie et de la société socialiste*. Économie Appliquée, Tome XX, nos 1–2, 1967.

Sur les relations économiques Est–Ouest:

KEMENES, E.: *International Colloquium on Economic Integration and East–West Trade in Budapest*, The New Hungarian Quarterly, 1968. 29. 16–19.

BOGNÁR, J.: *Stable Cooperation in an Unstable World*, The New Hungarian Quarterly, 1968. 29. 20–26.

MYRDAL, K. G.: *East–West Economic Relations in Europe*, The New Hungarian Quarterly, 1968. 29. 27–37.

VAJDA, I.: *Integration, Economic Union and the National State*, The New Hungarian Quarterly, 1968. 31. 42–61.

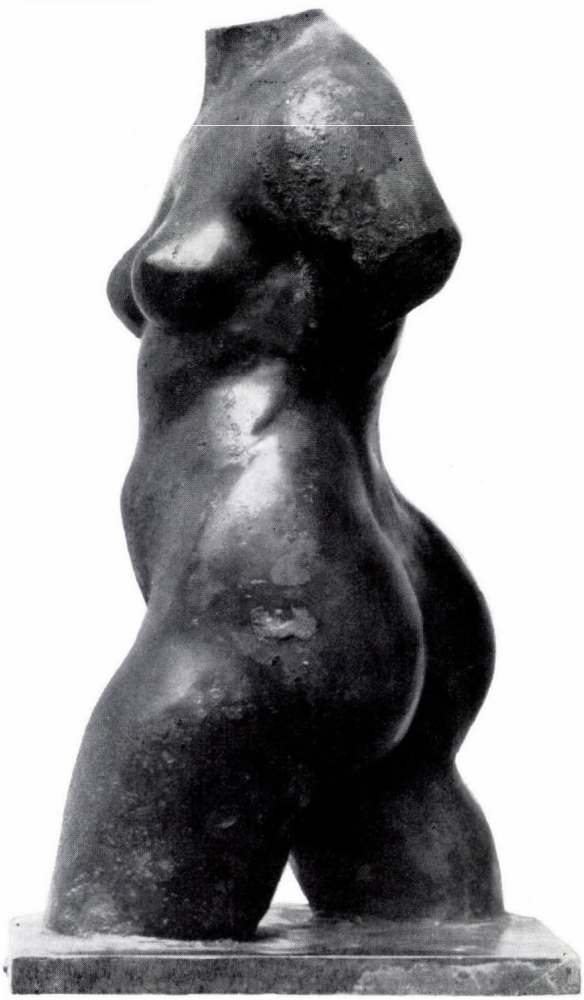
BOGNÁR, J.: *Economic Reform and International Economic Policy*, The New Hungarian Quarterly, 1968. 32. 78–94.



Béni Ferenczy: Atalante (Katalin Szabó: BÉNI FERENCZY)



Béni Ferenczy: Évocation (Katalin Szabó: BÉNI FERENCZY)



Béni Ferenczy: Torse (Katalin Szabó: BÉNI FERENCZY)

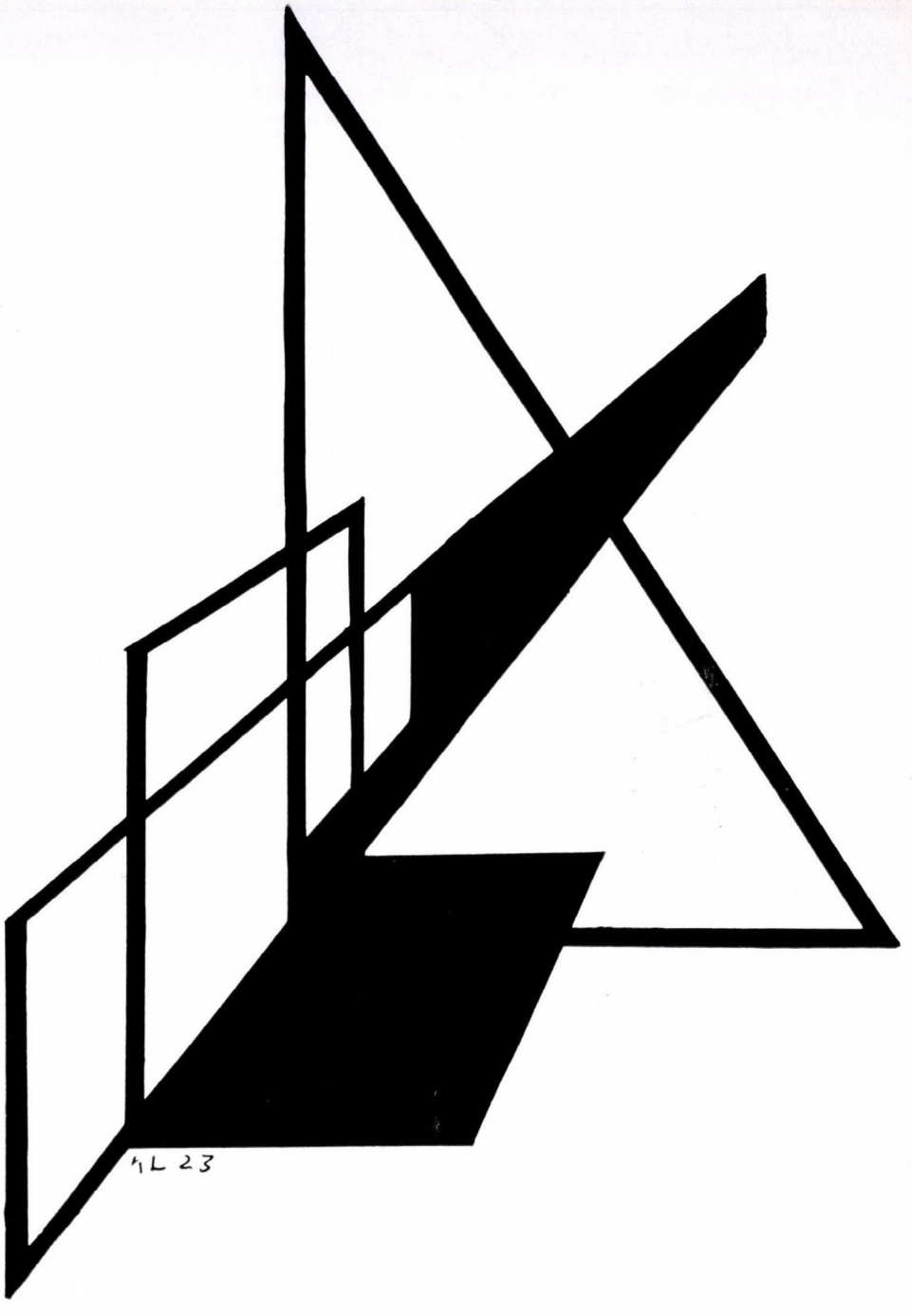

VÖRÖS KATO



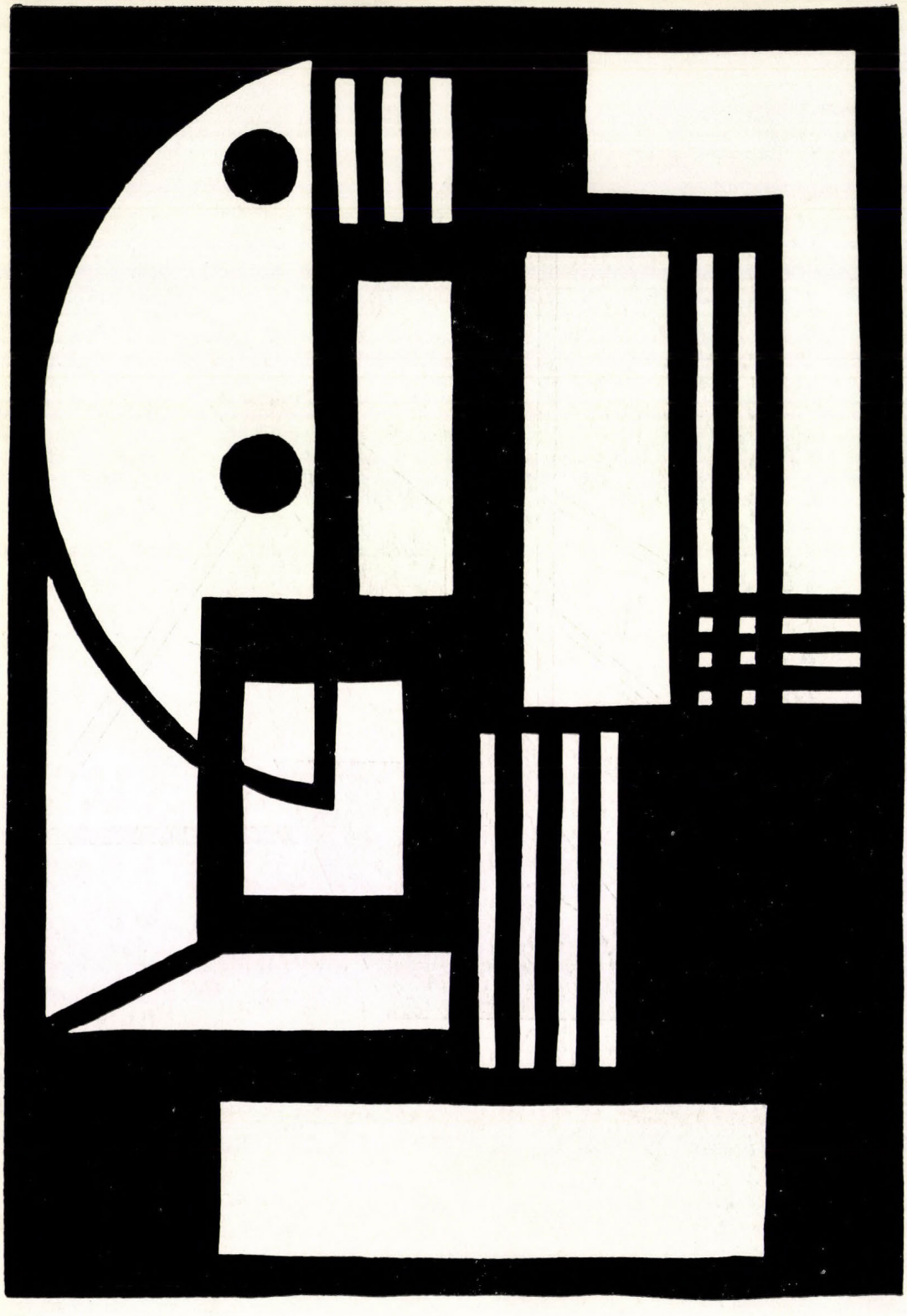
Béla Uitz: Soldats rouges, en avant! (ALBUM UITZ)



Béla Uitz: Notre-Dame (ALBUM UITZ)



Lajos Kassák: Composition (ARION 2)



Lajos Kassák: Composition (ARION 2)

Problèmes démographiques de la Hongrie

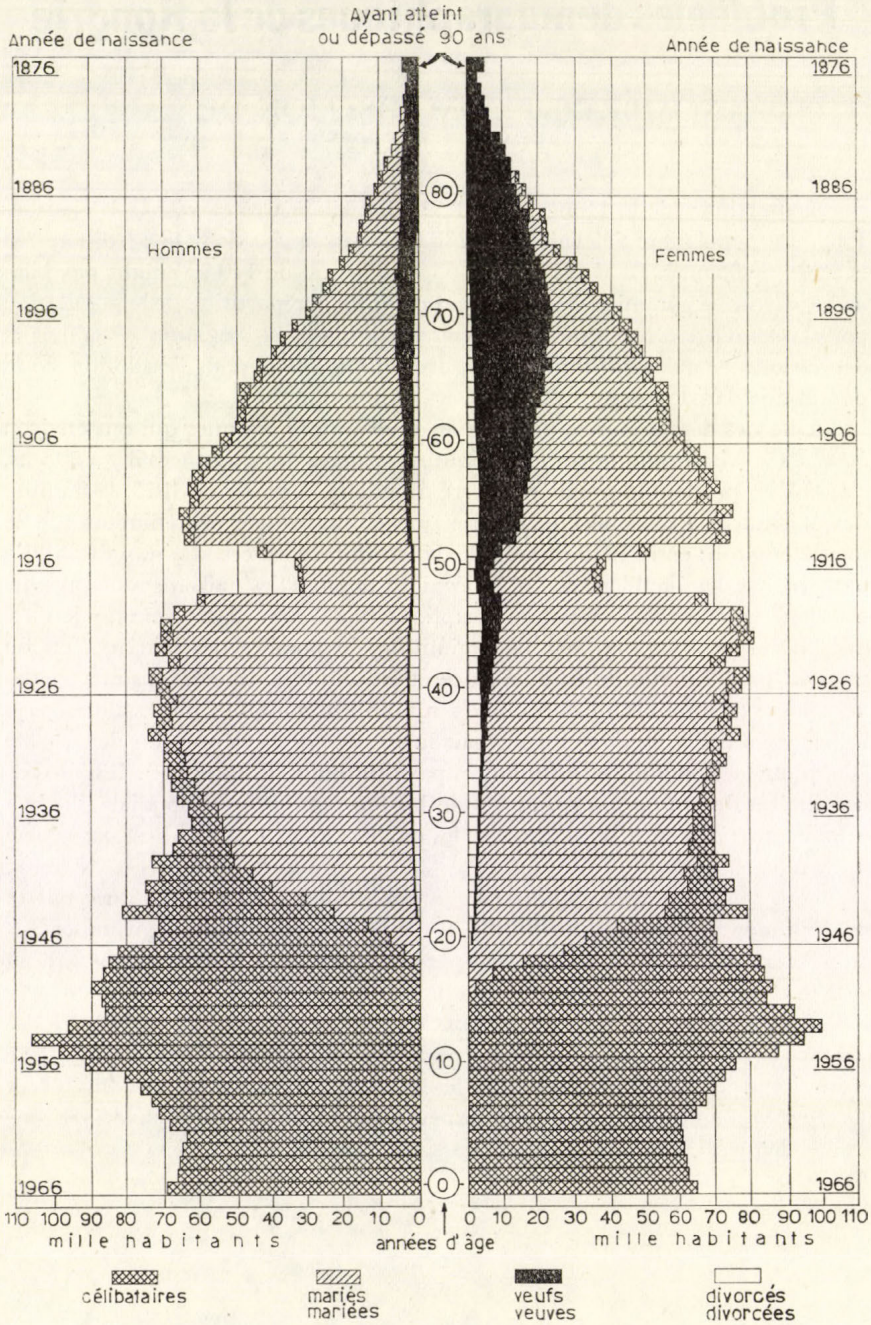
NOMBRE ET COMPOSITION DE LA POPULATION

Le territoire de la Hongrie est de 93 030 kilomètres carrés; le 1er janvier 1968, sa population s'élevait à 10 236 000 personnes, dont 48 % d'hommes et 52 % de femmes. La densité de la population est de 110 habitants par kilomètre carré. La pyramide des âges qui représente la répartition de la population par classes d'âge (v. diagramme I) comporte plusieurs inégalités — saillies et dépressions — qui marquent des cassures et des écarts dans l'évolution de la population dans le passé.

Une des dépressions se présente au niveau des personnes qui ont environ 50 ans. Ce fait s'explique par la diminution massive des naissances il y a 50 ans, c'est-à-dire pendant la première guerre mondiale. A partir de 1915, le nombre des naissances a marqué en Hongrie une chute brutale et a diminué de la moitié environ; entre 1915 et 1918, le déficit des naissances atteint un total d'à peu près un demi-million, ce qui est égal au nombre des naissances de presque deux années entières. Cette chute s'explique par l'absence des hommes jeunes, due au service militaire, par la diminution du nombre des mariages et, en général, par l'incertitude de l'existence et les mauvaises conditions matérielles des années de guerre. Une dépression semblable se constate dans les autres pays belligérants d'Europe également, mais la mesure de la dépression dépasse de loin, pour la Hongrie, celle des autres pays (la Bulgarie exceptée). Il n'est pas sans intérêt de constater qu'au cours de la deuxième guerre mondiale, il n'y a eu nulle part de déficit similaire dans les naissances, et le fait ne s'est pas répété en Hongrie non plus.

Une autre caractéristique de la pyramide des âges est constituée par la saillie du nombre des personnes entre 10 et 14 ans, et l'affaissement important du nombre des classes d'âge inférieures à 10 ans. Ces inégalités résultent de la forte fluctuation qui s'est produite dans le nombre des naissances en Hongrie, de 1953 jusqu'à nos jours. Puisque les taux de natalité constituent en Hongrie — comme dans d'autres pays européens, mais dans une mesure encore plus grande — un des problèmes démographiques les plus complexes, il n'est pas sans intérêt d'examiner l'aspect historique et l'aspect international européen de cet ensemble de problèmes, du moins dans les grandes lignes.

I. Répartition de la population selon le sexe, l'âge et l'état de famille au janvier 1er 1967

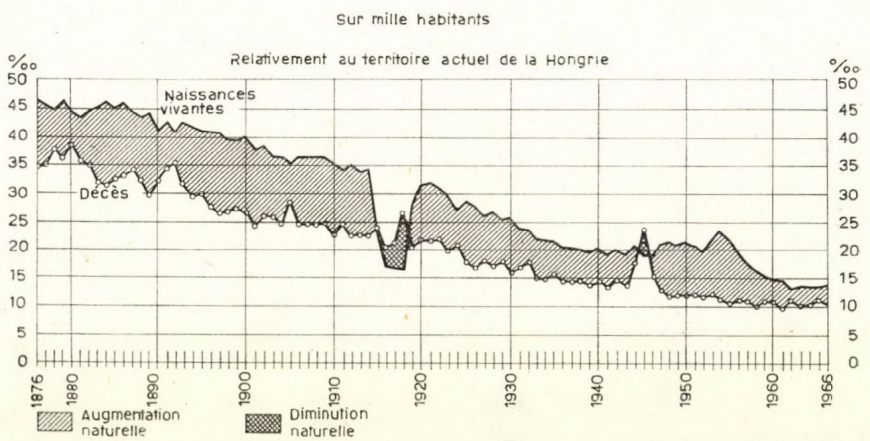


NATALITÉ

Comme le montrent les données du diagramme II, la fréquence des naissances est en baisse constante en Hongrie depuis 1870, année où les recensements démographiques ont été introduits dans le pays. (Nous ne parlerons pas, sous ce rapport, de l'influence des années de guerre, que nous avons déjà rapidement mentionnée plus haut.)

Au cours de la même période, un processus analogue s'est déroulé dans la plupart des pays européens, avec, toutefois, certaines différences dans l'intensité de la diminution du nombre des naissances et certains décalages dans le temps; en Hongrie, cependant, le rythme de la baisse a été particulièrement rapide. Par conséquent, la Hongrie qui, vers le tournant du siècle, était encore un des pays dont le taux de natalité était le plus élevé, est retombée, entre 1930 et 1940, parmi les pays à taux de natalité moyen et, depuis 1962, elle occupe la dernière place dans la liste des pays européens. Cette situation résulte des processus démographiques qui se sont déroulés au cours de ces dix dernières années. Dans les pays d'Europe occidentale, dont la natalité était encore parmi les plus faibles vers 1950, le nombre des naissances s'est généralement élevé au cours de ces dernières années. Dans la même période, la natalité a accusé une chute importante en Hongrie et dans les autres pays socialistes d'Europe. Ainsi, en 1966, c'était le taux de natalité de la Hongrie qui était le plus bas en Europe, plus bas même que celui des autres pays — Belgique, Bulgarie, Tchécoslovaquie, RDA, Roumanie, Suède — à natalité faible. En 1967 et 1968, la natalité s'est, dans une certaine mesure, élevée en Hongrie (en 1968, le taux de natalité a

II. Évolution des données essentielles du mouvement démographique naturel



atteint 15,0 %), en conséquence des mesures de politique démographique augmentant l'aide donnée aux mères et aux familles nombreuses.

Dans ce qui précède, nous avons fondé l'examen historique et la comparaison internationale de la situation démographique sur les taux démographiques bruts (nombre des naissances et des décès par 1000 habitants, la différence de ces deux chiffres donnant le taux d'accroissement naturel). D'après ces données, même dans les années à la natalité la plus basse — les années de guerre exceptées — on peut constater dans notre pays un taux d'accroissement naturel positif. Nous devons cependant faire remarquer que l'évolution des taux bruts est fortement influencée par la structure par âges donnée, et transitoire, de la population. Les taux démographiques affinés permettent d'éliminer ces influences de caractère transitoire (ces taux affinés sont constitués par le taux net de reproduction, de même que par le taux de reproduction intrinsèque de la population stable). Grâce à ces taux, il est

Tableau 1

Données comparatives concernant le mouvement naturel de la population dans certains pays européens

1966

Pays	naissances vivantes	décès	accroissement naturel
	par 1000 habitants		
Albanie*	35,2	9,0	26,2
Autriche	17,6	12,5	5,1
Belgique	15,8	12,0	3,8
Bulgarie*	15,3	8,2	7,1
Danemark	18,7	10,4	8,3
Espagne	20,9	8,6	12,3
Finlande	16,7	9,4	7,3
France*	17,7	11,1	6,6
Grèce	18,1	7,9	10,2
Hongrie	13,6	10,0	3,6
Irlande*	22,1	11,5	10,6
Italie	18,9	9,5	9,4
Norvège*	17,5	9,1	8,4
Pays-Bas	19,2	8,1	11,1
Pologne	16,7	7,3	9,4
Portugal	22,3	10,9	11,4
République Démocratique Allemande	15,8	13,3	2,5
République Fédérale Allemande	17,8	11,3	6,5
Roumanie	14,3	8,2	6,1
Royaume-Uni*	18,3	11,5	6,8
Suède	15,8	10,0	5,8
Suisse	18,1	9,3	8,8
Tchécoslovaquie	15,6	10,0	5,6
Union Soviétique*	18,4	7,3	11,1
Yougoslavie	20,2	8,0	12,2

* 1965

possible de constater quelles seraient les perspectives d'évolution de la situation démographique si les taux de fécondité et de mortalité par groupe d'âges actuels se stabilisaient (indépendamment de la structure par âges momentanée de la population). De ces taux, les plus connus sont les taux de reproduction, dont l'évolution en Hongrie est présentée par le tableau n° 2.

Tableau 2

Évolution des taux de reproduction en Hongrie

Année (moyenne des années)	Taux de reproduction brut	net
1921	1,828	1,128
1930-1931	1,385	1,010
1940-1941	1,194	0,972
1948-1949	1,238	1,067
1952	1,200	1,083
1953	1,330	1,202
1954	1,429	1,308
1955	1,354	1,256
1956	1,258	1,164
1957	1,102	1,019
1958	1,045	0,973
1959	1,005	0,935
1960	0,975	0,907
1961	0,938	0,880
1962	0,868	0,808
1963	0,880	0,819
1964	0,872	0,829
1965	0,875	0,831
1966	0,907	0,863
1967	0,970	0,923

Le taux brut de reproduction indique le nombre des enfants de sexe féminin auxquelles une femme donnerait le jour au cours de sa vie conformément à la fécondité par groupe d'âges, au cours de l'année en question. Le taux net de reproduction indique le nombre des enfants de sexe féminin qui, en tenant compte des taux de mortalité de la même année, seraient susceptibles d'arriver à la période féconde de la vie. Si la valeur de ce dernier indice est égale à 1, la population est stagnante; une valeur supérieure à 1 indique l'augmentation, une valeur inférieure à 1, la diminution de la population. Nos taux de reproduction nets indiquent donc, depuis 1958, que la natalité actuelle de la Hongrie n'assurerait pas, en perspective, le renouvellement normal de la population: Il convient de souligner à ce propos que cet indice constitue une critique de la situation actuelle et qu'il n'est pas calculé en vue de constituer un pronostic. La supposition d'après laquelle les taux par âge actuels de la natalité et de la mortalité deviendraient des taux stables est une supposition improbable; or, il faudrait qu'elle se vérifie pour que notre indice ait une valeur de pronostic. Néanmoins, cet indice met en relief nos problèmes démo-

graphiques actuels, problèmes qui exigent un examen des facteurs économiques et sociaux qui agissent sur le taux de natalité et une analyse de l'influence qu'une politique démographique peut exercer sur la natalité.

LES FACTEURS SOCIO-ÉCONOMIQUES DE LA NATALITÉ : LES PROBLEMES DE LA POLITIQUE DÉMOGRAPHIQUE

La transformation économique et sociale survenue après la deuxième guerre mondiale a entraîné une modification essentielle de la structure de l'économie nationale, ce qui, de son côté, a abouti à des changements de grande envergure dans la stratification sociale. A la suite de l'industrialisation, la proportion de la population agricole, qui n'a diminué que très lentement depuis le début jusqu'au milieu du XX^{e} siècle, est tombée, au cours de ces quinze dernières années, d'environ 50 % à environ 30 % de la population globale.

Voici les données relatives à la proportion de la population agricole par rapport à la population globale :

	%
1900	60,8
1910	56,0
1920	55,7
1930	51,8
1941	49,1
1949	49,1
1960	35,5
1963	29,8

Étant donné que, dans la population agricole la natalité était, par le passé, nettement plus élevée (de 50 à 60 %) que dans les autres couches de la population prises dans leur ensemble, ce processus de regroupement social a fortement influencé le taux national. Au cours de ces dernières années, à la suite de la transformation de l'agriculture (mécanisation, formation de grandes exploitations), le mode de vie et l'attitude démographique de la paysannerie se sont également modifiés : la natalité a diminué dans la paysannerie également.

En connexion avec ce regroupement professionnel, on constate également un changement massif de domicile, un afflux de la population rurale vers les villes. La proportion de la population rurale était de 70 % environ vers le tournant du siècle, en 1960, elle était tombée à 60 et en 1963, à 58 %. A la suite de la natalité généralement plus basse des villes, cet afflux modifie également d'une façon défavorable le nombre des naissances. Ajoutons que parmi ceux qui sont fraîchement transplantés dans les villes le taux de natalité est plus bas encore que parmi la population citadine originelle, car les nouveaux venus ont des difficultés supplémentaires à la suite de leur situation provisoire, de leurs problèmes de logement, etc.

Parallèlement à l'urbanisation, à l'industrialisation et à l'élévation, égale-

ment générale, du niveau de scolarisation, les exigences économiques et culturelles de la population ont augmenté; la satisfaction de ces nouveaux besoins est plus facile lorsque les enfants sont en petit nombre dans la famille.

L'extension du travail féminin a également contribué à diminuer le taux de natalité (plus de la moitié des femmes d'âge fécond participent activement au travail social; la proportion des femmes qui travaillent exerce une influence sensible sur la natalité, et cette influence est particulièrement importante dans le cas des femmes jeunes). Dans le cas des femmes qui travaillent, le taux de natalité est, en effet, plus bas que dans le cas des femmes au foyer. L'idée du planning familial s'est largement répandue, de même que la connaissance des méthodes contraceptives. La diminution du nombre des naissances est due également, en partie, au fait que l'évolution économique et l'évolution de la médecine ont depuis longtemps déclenché un processus de diminution de la mortalité. Grâce à ce processus, c'est surtout la mortalité infantile qui a fortement diminué.[1] Par conséquent, pour constituer une famille identique en nombre, il suffit aujourd'hui d'un taux de natalité plus bas que par le passé.

Étant donné que plusieurs éléments importants et, considérés en eux-mêmes, avantageux, de l'évolution sociale et économique exerçaient une influence négative sur le taux de natalité, le besoin d'influencer l'évolution au moyen d'une politique démographique consciente se fit sentir à plusieurs reprises. De là sortirent, vers 1951-1952, les dispositions légales qui ont rendu plus sévères les conditions d'autorisation des avortements et qui ont limité la vente des moyens contraceptifs. A la suite de ces dispositions, il y eut une brusque augmentation des naissances entre 1953 et 1955; la réaction de cette augmentation se fit cependant bientôt sentir, après la modification des dispositions en question, sous la forme d'une chute rapide du taux de natalité, chute qui dura de 1956 à 1962.

Les démographes hongrois se rendent compte de la gravité de la situation et ils estiment qu'il est nécessaire de définir une politique démographique embrassant tous les aspects du problème et qui permette d'assurer la reproduction normale de la population. A la place des interdictions administratives — même si elles ont trait aux avortements — et des accouchements forcés qui en résultent, ils préconisent cependant des mesures de caractère positif et susceptibles d'influencer d'une manière durable l'attitude démographique de la population, plus exactement des familles.

C'est surtout dans le domaine de la politique familiale que des mesures de ce genre sont à leur place, et, en particulier, en ce qui concerne l'égalisation des charges qui pèsent sur les familles. La plus grande partie des frais qu'entraînent l'entretien et l'éducation des enfants est à la charge des parents. Il est vrai que, sur plus d'un point, la société contribue à ces frais d'entretien et d'éducation (en finançant des crèches et des écoles maternelles, en assurant une scolarisation gratuite, en subventionnant certains articles de consommation, etc.), il n'en est pas moins vrai que l'éducation des enfants entraîne des dépenses importantes qui limitent sensiblement les possibilités financières des familles. Le niveau de

[1] Nous nous occupons plus loin dans un chapitre spécial du problème de la mortalité.

vie de la famille dépend étroitement du nombre des enfants: la situation matérielle des familles nombreuses est nettement plus défavorable que celle des familles peu nombreuses.

L'allocation familiale constitue un des moyens susceptibles de diminuer les charges qui pèsent sur les familles qui comptent plusieurs enfants. Au cours de ces vingt dernières années, la somme des allocations familiales s'est graduellement élevée (v. tableau n° 3). La majoration survenue en 1965 et celle de 1966 a sans doute facilité, dans une certaine mesure, la situation des familles comptant plusieurs enfants (surtout de celles qui en ont deux), mais cette action favorable n'était pas suffisamment forte pour exercer une influence positive sur le taux de natalité, car la majoration ne couvrait qu'une faible partie du surplus des dépenses dans le cas de familles comptant plusieurs enfants. C'est ce qui permet de comprendre pourquoi la majoration des allocations familiales, survenue en 1959, n'avait pas encore enrayé la brusque chute du taux de natalité et que la majoration de 1965 qui ne touchait que les familles de deux enfants n'a entraîné aucune modification essentielle dans le nombre des naissances.

Tableau 3

Évolution de la somme des allocations familiales des ouvriers et des employés
(Montant mensuel, en forints, des allocations)

Nombre des enfants	1er octobre 1946	1er janvier 1947	1er janvier 1948	1er décembre 1951	1er mars 1953	1er avril 1er septembre 1959	1er juillet 1965	1er février 1966
Un	10	18	18	30	—	—	—	—
Deux	24	36	40	75	75	75	200	300
Trois	42	54	66	135	180	360	360	510
Quatre	64	72	96	210	260	480	480	680
Cinq	90	90	130	300	350	600	600	850
Six	108	108	168	405	450	720	720	1020
Sept	126	126	210	525	560	840	840	1190
Huit	144	144	256	660	680	960	960	1360
Neuf	162	162	306	810	810	1080	1080	1530
Dix	180	180	356	975	975	1200	1200	1700

Remarque: 30 forints = 1 dollar USA (cours officiel)

L'allocation de maternité, introduite au cours de 1967, contribue d'une manière plus efficace à une évolution favorable de la situation démographique. Par cette mesure, le gouvernement avait l'intention d'affaiblir l'influence négative que l'extension du travail féminin a exercé sur le taux de natalité. Conformément au décret en question, les femmes qui travaillent peuvent bénéficier d'une allocation de maternité si, à la fin de leur congé de maternité (d'une durée de 20 semaines pendant lesquelles elles touchent leur traitement intégral) elles prennent un congé sans traitement. La somme de l'allocation de maternité est de 600 forints et, dans le cas des femmes qui travaillent dans une

coopérative agricole, de 500 forints. Les mères ont droit à cette allocation jusqu'au moment où leur enfant atteint l'âge de trois ans.

L'introduction de l'allocation de maternité permet aux mères de rester au foyer, auprès de leur enfant, pendant la période qui est la plus importante du point de vue des soins à donner aux enfants et pendant laquelle leur double obligation de mère et de travailleuse avait pesé jusqu'ici le plus lourdement sur les femmes. Au cours de ces vingt dernières années, nous avons obtenu des résultats appréciables dans la constitution d'un réseau de pouponnières mais, malgré ces résultats, il n'y avait encore, en 1966, que 96 places de pouponnière pour 1000 enfants de 0 à 3 ans, et les places disponibles ne permettaient de résoudre le problème de l'entretien de l'enfant que dans le cas d'une faible partie des mères qui travaillent ayant un enfant en bas âge. Dans la plupart des cas, les soins à donner aux petits enfants devaient être organisés à l'intérieur même de la famille, ce qui entraînait non seulement des dépenses sensibles, mais signifiait aussi, pour les mères, une fatigue nerveuse et physique accrue. L'institution de l'allocation de maternité était destinée à remédier à cette situation.

Nous ne disposons pas encore des données nécessaires pour établir le bilan de l'influence exercée par le système de l'allocation de maternité, en vigueur depuis le 1 er janvier 1967, mais les données partielles déjà dépouillées permettent de supposer que l'augmentation du taux de natalité en 1967 — de 13,6 millièmes à 14,5 millièmes et la continuation de cette augmentation en 1968 — est due en partie à cette nouvelle mesure. Suivant des estimations fondées sur des données préalables, presque 70 % des femmes travailleuses ayant accouché dans le courant du premier trimestre de l'année 1967 ont fait valoir leur droit à l'allocation de maternité. La plupart des femmes qui bénéficient de cette prestation (à peu près 60 %) font du travail manuel, mais la proportion des travailleuses intellectuelles est également importante (à peu près un tiers des bénéficiaires).

L'Institut de Recherches Démographiques a introduit dans son programme l'examen de l'importance de l'allocation de maternité du point de vue de la politique démographique.

POLITIQUE FAMILIALE

En examinant les problèmes de politique démographique relatifs à l'élévation du taux de natalité, il convient de souligner tout particulièrement l'importance de la politique familiale.

Au cours de ces dernières décennies, les formes traditionnelles de la famille se sont modifiées partout dans le monde, et le contenu même de la vie de famille a changé. Ces changements sont survenus en Hongrie également, ce qui ne signifie pas que l'évolution sociale et économique moderne, l'industrialisation et l'urbanisation aient miné l'institution même de la famille. Celle-ci n'a rien perdu de son importance, ni du point de vue de l'individu, ni du point de vue de la société. Des recherches démographiques et sociologiques relatives à la famille ont apporté la preuve du fait que la famille reste, de nos jours également,

la cellule de base de notre société, cellule dont le fonctionnement normal est d'une importance fondamentale pour elle. En premier lieu, il faut justement faire état du rôle important que la famille remplit dans la reproduction de la population. En comparaison avec le passé, cette fonction est devenue, plus exclusivement encore, une fonction de la famille. La proportion des naissances hors mariage diminue sans cesse, et elle est insignifiante du point de vue de la reproduction de la population. Une fois l'enfant né, son entretien et son éducation se font également, en premier lieu, à l'intérieur de la famille. Bien que, dans la société moderne, la communauté assure par elle-même la réalisation d'un nombre toujours croissant de tâches; que les nouveau-nés puissent être confiés à des pouponnières; que les crèches et les écoles maternelles permettent aux enfants de recevoir toutes les influences nécessaires à leur intégration dans la société, la plupart des gens ne cherchent pas à bénéficier ou ne peuvent pas bénéficier de ces possibilités.

La famille reste, de nos jours encore, le moyen primordial permettant aux enfants de s'approprier les connaissances nécessaires à la vie en société, de se « socialiser ». Les rapports affectifs qui se forment au sein de la famille autour des enfants et qui sont indispensables du point de vue d'une évolution saine de sa personnalité, ne se constituent que fort difficilement en dehors du milieu familial.

Le nombre élevé, et en constante élévation, des divorces n'est pas en contradiction avec l'importance que nous pouvons attribuer à la famille. En 1966, par exemple, il y a eu 20 631 divorces; il y a eu 2 divorces par mille habitants, et 7,8 divorces par 1000 mariages existants. Ce taux élevé sert parfois d'argument à ceux qui affirment que la famille est une institution qui se décompose et qui ne correspond plus aux exigences de l'homme moderne. L'accroissement du nombre des divorces est sans doute rendu possible par les modifications survenues dans les fonctions de la famille. En général, la famille n'est plus une unité de la production. Les conjoints ne sont pas reliés par une contrainte de nature matérielle; le fait que la femme travaille et a un revenu à elle, et sa relative indépendance économique permettent de dissoudre les mariages qui ont abouti à un échec.

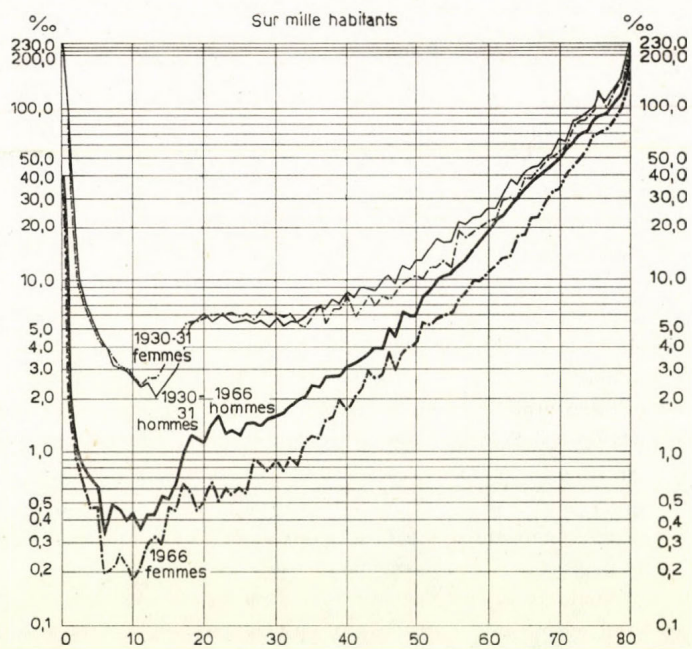
Cependant, la grosse majorité des personnes divorcées se remarie, ce qui veut dire que les divorcés ne sont pas déçus par le mariage en tant qu'institution, mais qu'ils ont tout simplement été mécontents de leur propre mariage. D'autres faits constituent des preuves supplémentaires en faveur de la stabilité du mariage en tant qu'institution: d'une part, on notera que la proportion des personnes mariées est plus élevée de nos jours qu'à n'importe quelle période du passé (en 1930, par exemple, la proportion des personnes mariées était de 59,4 % par rapport à la population globale, en 1965, cette même proportion est de 67,9 %), d'autre part, le nombre élevé des mariages conclus chaque année peut également être considéré comme une preuve.

MORTALITÉ

En Hongrie, le taux de mortalité brut (nombre annuel des décès par 1000 habitants) accuse une évolution relativement favorable, comme le montre d'ailleurs le diagramme II. Au cours de cette dernière décennie, ce taux oscille autour de 10‰. Le fait est dû, en partie, à la diminution, qui dure depuis longtemps, des taux de mortalité par groupe d'âges (v. diagramme III), en partie, à la structure par âges de la population, structure favorable du point de vue de la mortalité. Les tables de mortalité qui indiquent la durée de vie moyenne des nouveau-nés nous renseignent sur l'évolution du taux de mortalité considérée indépendamment de la structure par âges de la population. Vers le tournant du siècle, la valeur de la durée de vie moyenne était de 37 ans pour les hommes et de 38 ans pour les femmes; en 1941, elle était respectivement de 55 et de 58 ans, en 1969 elle sera de 67 et de 72 ans.

Parallèlement à l'augmentation de la durée de vie, la fréquence et le rôle, dans la mortalité générale, des différentes causes de décès se sont également essentiellement modifiés. En 1920, les causes de décès les plus fréquentes étaient la tuberculose, la pneumonie et l'entérite (respectivement 31,6, 21,2 et 14,0 cas de décès sur 10 000 habitants); depuis, la mortalité due à ces causes a fortement diminué (en 1966, sur 10 000 habitants, il y a eu 2,3 cas de décès causés par la tuberculose, 1,4 causé par la pneumonie et 0,4 par l'entérite). En même temps, l'importance du cancer et des maladies du cœur a nettement augmenté (la mor-

III. Taux de mortalité spécifiés selon le sexe et l'âge



talité due à ces causes était respectivement de 19,7 et de 25,7 sur 10 000 habitants en 1966). La modification de la structure des causes de décès est due en partie au recul des maladies infectieuses et des maladies infantiles, et aussi à la diminution du nombre des issues mortelles dans le cas de ces maladies. En partie, cependant, ce changement de structure est en connexion avec le vieillissement de la population, qui entraîne une augmentation du nombre des décès dus aux maladies typiques de la vieillesse, comme les maladies cardiaques et les tumeurs malignes.

Sans analyser d'une manière détaillée les problèmes de la mortalité différentielle, nous pouvons noter en passant que les différences fort importantes qui existaient dans le passé entre les diverses couches de la société (la mortalité était beaucoup plus élevée parmi les ouvriers et les paysans que parmi les intellectuels) ont diminué en Hongrie comme ailleurs, et l'ordre même des couches sociales, établi selon leur taux de mortalité, a changé. Les taux de mortalité purs (standardisés) de la population agricole sont les meilleurs aujourd'hui, alors qu'ils étaient, autrefois, les plus défavorables. La diminution des différences sociales du point de vue de la mortalité permet d'arriver à la conclusion que les conditions sanitaires et, en général, les conditions de vie des diverses couches sociales sont désormais plus semblables que par le passé.

VIEILLISSEMENT

Les phénomènes démographiques que nous venons de passer en revue (diminution de la natalité et de la mortalité, augmentation de la durée de la vie moyenne) ont produit, dans la structure par âges de la population — des modifications essentielles.

Depuis assez longtemps, la population hongroise présente, dans sa composition, une tendance vers le vieillissement; le lent processus de vieillissement amorcé dès avant la guerre a continué après 1945 à un rythme de plus en plus rapide. Entre 1945 et 1963, la proportion des enfants (des personnes entre 0 et 14 ans) a fortement diminué; on observe une diminution semblable dans la proportion des jeunes d'âge productif, et même, dans une mesure toutefois moindre, dans la proportion des personnes d'âge mûr et productif. Par contre, la proportion de la population ayant atteint ou dépassé 60 ans a fortement augmenté. Au cours de ces dernières années, le processus de vieillissement de la population s'est poursuivi, la proportion des personnes âgées de 0 à 14 ans est tombée, en 1966, à 23 %, celle des vieux (personnes d'un âge supérieur à 60 ans) s'est encore élevée pour atteindre, en 1966, presque 16 %. Entre 1949 et 1966, c'est-à-dire en 17 ans, le nombre des personnes ayant atteint ou dépassé 60 ans a augmenté de presque 600 000, et a atteint, au début de l'année 1967, 1,6 millions.

La forte augmentation de la proportion des vieux soulève un nombre toujours croissant de problèmes. Ces changements entraînent, du point de vue de l'économie nationale, des conséquences importantes: l'augmentation de la proportion des vieillards à l'intérieur de la population signifie, en d'autres termes,

que les personnes d'âge productif entretiennent un nombre toujours plus grand de vieux. Si nous considérons comme étant d'âge productif les hommes entre 15 et 59 ans et les femmes entre 15 et 54; si, d'autre part, nous considérons comme appartenant à la catégorie des vieux les hommes ayant atteint ou dépassé 60 ans et les femmes ayant atteint ou dépassé 55 ans, nous trouvons que la proportion des vieux, par rapport aux personnes d'âge productif, était de 16,6 % en 1900 et a atteint 29,2 % en 1966.

Les vieillards économiquement inactifs constituent aujourd'hui une couche importante qui, de plusieurs points de vue, doit être considérée en elle-même. Au début de l'année 1968, le nombre des personnes bénéficiant d'une retraite était de 1,27 million. La croissance de la proportion des retraités ne s'explique qu'en partie par le vieillissement de la population; elle provient, en effet, essentiellement de l'extension du système de la sécurité sociale. Entre 1960 et 1963, le nombre des retraités a accusé, par exemple, une hausse brusque, due au fait que les membres des coopératives agricoles ont reçu le droit de bénéficier d'une retraite, droit que plusieurs centaines de milliers de membres de coopératives ont effectivement fait valoir.

PERSPECTIVES DÉMOGRAPHIQUES

Les problèmes que nous venons de passer en revue permettent de comprendre à quel point sont importantes les recherches relatives à l'avenir démographique de la Hongrie, les calculs mathématiques donnant les estimations concernant le nombre et la composition de la population dans l'avenir. L'Institut de Recherches Démographiques de l'Office Central de Statistiques a effectué des calculs à ce sujet, calculs fondés sur la méthode « component » et tenant compte de différentes hypothèses relatives aux taux de la natalité et de la mortalité par groupe d'âges.

Étant donné les tendances actuelles de l'évolution démographique, en particulier la légère augmentation de la fréquence des naissances que l'on peut observer depuis quelques années, l'hypothèse la plus vraisemblable consiste à prévoir une lente élévation de la fécondité et une légère diminution de la mortalité par groupe d'âges. Dans ce cas, la population augmenterait, entre 1966 et 2001, d'environ 1 265 000 personnes. L'augmentation resterait relativement plus forte parmi les vieillards et les personnes d'âge propagatif mûr que parmi les personnes d'âge propagatif jeune. La proportion des enfants continuerait à diminuer pendant un certain temps, elle connaîtrait cependant plus tard une lente et légère augmentation. A cause du vieillissement de la population, le taux de mortalité brut augmentera malgré la diminution de la mortalité par groupe d'âges; le taux de mortalité brut atteindra vraisemblablement 12,5 pour mille. Vers la fin du siècle, le taux de mortalité pourra accuser une stagnation et même éventuellement une légère diminution à la suite de la mortalité relativement basse des nouvelles promotions jeunes.

En ce qui concerne les inégalités dans la structure de la population par groupe d'âges, celle causée par la première guerre mondiale sera disparue à la fin

de la période envisagée, tandis que celles dues aux pertes de la deuxième guerre mondiale et aux fluctuations dans le nombre des naissances après la deuxième guerre mondiale seront encore sensibles.

Étant donné la très grande importance que revêt, d'un point de vue social et économique, la structure de la population par âges, les perspectives de la future structure de la population méritent une attention toute particulière, en tenant surtout compte des conséquences économiques qu'il est possible de prévoir. L'Institut de Recherches Démographiques a examiné ce problème dans les cadres des recherches relatives à la pyramide des âges dite économique. Ces recherches permettent d'entrevoir quelles seraient les conséquences économiques des modifications de la structure par âges de la population, en supposant soit la stabilisation, soit une modification déterminée de la production et de la consommation spécifiées par groupe d'âges.

* * *

En évoquant les problèmes que nous venons de passer en revue, nous avons eu l'intention de montrer que la portée des faits relatifs à la démographie de la Hongrie dépasse le domaine propre des spécialistes de la démographie. La reproduction convenable de la population, sa saine structure par âges, sa mortalité, son nombre dans l'avenir, son activité économique constituent autant de problèmes qui, au-delà des démographes, des économistes, des médecins, intéressent la société hongroise tout entière et qui, par conséquent, sont largement débattus dans l'opinion publique.

Egon SZABADY.

L'enseignement supérieur et la recherche scientifique

Les institutions de l'enseignement supérieur hongrois ont pris au cours des trois derniers siècles une importance croissante, non pas seulement dans le domaine de l'enseignement, mais aussi dans celui de la science. En dehors de l'Université de Budapest, il y a déjà plus d'un siècle que la réputation de l'École Supérieure des Mines de Selmecbánya s'est étendue au-delà de nos frontières, grâce à l'introduction, par exemple, d'un enseignement pratique de type nouveau.

Au cours du siècle écoulé, de nombreux savants éminents ont travaillé dans nos universités, et les résultats qu'ils ont obtenus, jusque sur le plan international, ont fait avancer d'un grand pas la recherche scientifique, cependant qu'une partie de ces résultats se révélait intéressante pour l'industrie. Considérée dans son ensemble, toutefois, dans la première moitié de notre siècle, la science n'occupait encore dans notre société qu'une place modeste. Mais le travail de recherche s'y poursuivait tout de même, particulièrement dans le cadre universitaire.

Avec la Libération et le début de la construction du socialisme, le rôle social de même que l'appréciation de la science se sont considérablement transformés en Hongrie. L'avènement d'une politique au service de l'avenir de notre démocratie populaire, l'objectif de la réalisation du socialisme, la libération de notre économie par rapport aux obstacles dressés par l'industrie allemande ont créé de grands besoins scientifiques. Il fallait élaborer l'utilisation pratique des connaissances déjà acquises sur le plan national, mais aussi obtenir des résultats nouveaux dans ce domaine.

Le développement rapide de la production industrielle et agricole exigeait une recherche très large, mais il était tout aussi important de nous constituer une histoire politique, économique et littéraire dans un esprit marxiste et de chercher une solution marxiste aux problèmes posés par notre époque dans la vie de l'État, dans notre économie nationale et même dans notre système juridique. Pour faciliter le progrès rapide dont nous avions besoin et le relèvement du niveau de vie politique, technique, économique et culturel des masses, il s'agissait de réorganiser et d'élargir l'enseignement supérieur, mais aussi de remplacer la recherche scientifique d'hier, vouée à l'improvisation et à l'incohérence par un système rationnellement élaboré et permettant des perspectives plus larges. Il fallait poser les bases de cette recherche de manière à ce qu'elle puisse servir convenablement les objectifs pratiques du présent et de l'avenir immédiat, tout en préparant le développement social dans un avenir moins rapproché. Pour pouvoir relancer et élargir la recherche dans tout le

pays, nous devions faire face le plus tôt possible aux tâches imposées par les circonstances sociales concrètes, et, par ailleurs, favoriser l'épanouissement de la recherche. Nous avions et nous avons encore besoin d'idées nouvelles, d'initiatives autonomes pour pouvoir utiliser le plus efficacement possible les connaissances scientifiques dont nous disposons, car ce n'est qu'en pratiquant à la fois la recherche appliquée et la recherche fondamentale que nous pouvons espérer obtenir des résultats nouveaux et importants. Les résultats de la recherche fondamentale — en permettant un approfondissement de nos connaissances sur les lois objectives de la nature, de la société et de la pensée — se traduisent tôt ou tard dans la pratique, ils ouvrent des voies nouvelles à l'accélération du rythme du développement social et contribuent à une meilleure satisfaction des besoins. Ils éveillent de nouvelles exigences qui conduisent à une élévation du niveau de vie et, tôt ou tard, ils les satisfont.

Dans la période du début de l'édification du socialisme, on a rencontré de grandes difficultés pour faire face aux besoins de la science, difficultés d'autant plus grandes qu'il fallait en même temps remplacer les conceptions philosophiques idéalistes du passé par le matérialisme dialectique, seul adapté aux exigences de l'esprit scientifique. Sans l'avènement d'une telle philosophie, autrement dit, sans l'élaboration d'une politique culturelle et économique fondée sur le marxisme-léninisme, notre société n'aurait pas été en mesure de rattraper son retard.

Il serait exagéré d'affirmer que nous avons entièrement atteint les objectifs de notre politique scientifique; il serait également erroné de croire que notre réseau de recherche satisfait complètement aux besoins de la société. Néanmoins, nous avons fait un progrès assez considérable dans cette direction. Il faut attribuer une grande partie de ce progrès au fait que, dès le début, nous avons pu nous appuyer sur les expériences que l'Union Soviétique avait accumulées au cours des années, expériences qui, bien entendu, ne pouvaient être reprises telles quelles, mais qu'il a fallu adapter à notre réalité.

LE ROLE DES INSTITUTS DE RECHERCHE

Dans l'élaboration de notre politique scientifique, nous sommes partis du principe, vérifié par l'expérience de l'U.R.S.S., que, dans l'état actuel de l'édification du socialisme, les chaires des facultés ne constituent pas de bases suffisamment larges pour la recherche. C'était donc une nécessité sociale que de créer des instituts de recherche dans lesquels les spécialistes seraient délivrés de tout souci pédagogique et pourraient ainsi consacrer toutes leurs forces à la recherche, en disposant du matériel convenable. Le nombre et l'étendue des problèmes à résoudre d'urgence débordaient les cadres de l'enseignement universitaire: par ailleurs, dans la plupart des branches scientifiques, un équipement considérable est actuellement indispensable, qui manque dans les universités.

Les expériences soviétiques nous ont également appris à séparer, dans une certaine mesure, la recherche fondamentale et la recherche appliquée. La re-

cherche fondamentale, dans son ensemble, a été confiée à l'Académie des Sciences de Hongrie réorganisée par le Parti et le gouvernement qui décidèrent d'organiser, dans le cadre de l'Académie, des instituts ayant pour tâche essentielle la recherche fondamentale. Par ailleurs, et dans les branches scientifiques qui s'y prêtent, les instituts de recherche de l'Académie se préoccupent de l'utilisation pratique des résultats obtenus dans le domaine de la recherche pure.

Quant aux instituts de recherche industriels et agricoles, qui sont au service immédiat de la pratique, ils sont organisés dans le cadre des ministères intéressés. Leur tâche consiste essentiellement dans la recherche appliquée et le développement; ils ont à élaborer des produits concrets et des méthodes de production (technologies). Mais ils s'occupent également, et dans une certaine mesure, de travaux de recherche fondamentale.

A l'époque où s'est constitué le réseau des instituts de recherche, on eut besoin de nombreux spécialistes. Un grand nombre de spécialistes, dans l'enseignement et dans la production, étaient aptes à faire de la recherche, et pouvaient donc passer dans les instituts de recherche, on n'en souffrait pas moins d'une pénurie de chercheurs qualifiés; pénurie d'autant plus sensible que, dans le même temps, les besoins en enseignants s'étaient considérablement accrus dans les universités et les grandes écoles, et qu'il fallait aussi, dans l'enseignement supérieur, des spécialistes ayant la pratique de la recherche ou, tout au moins, capables d'entreprendre des travaux de recherche. Il était donc urgent, parmi les spécialistes de formation universitaire, de créer des cadres qui, après un stage de perfectionnement, seraient en mesure de se consacrer à la recherche scientifique. C'est dans ce but qu'on créa « l'aspiranture » et les grades de candidat et de docteur ès sciences. Les universités prirent une part importante dans la formation des « aspirants », si bien que les jeunes diplômés ont pu continuer à se spécialiser dans le cadre des chaires d'université.

LE TRAVAIL DE RECHERCHE DANS LES UNIVERSITÉS; L'UNIVERSITÉ ET L'ACADÉMIE

La création des instituts de recherche n'a pas mis fin à l'importance des universités comme organismes de recherche. Les chaires, pour la plupart, s'occupent de recherche fondamentale, et leurs travaux dans ce domaine sont étroitement apparentés à ceux que l'on poursuit dans les instituts. Une partie considérable des collaborateurs de ces instituts se recrute soit parmi des professeurs d'université, soit parmi des spécialistes (en général, des gens récemment sortis de l'enseignement supérieur) aptes à enseigner à l'université. Dans l'élaboration de son réseau de recherches, l'Académie a pris la précaution de ne pas détourner des universités des enseignants en plus grand nombre qu'il n'était strictement nécessaire, et de ne pas freiner le relèvement régulier du niveau scientifique des chaires de l'enseignement supérieur. Cette exigence se trouve justifiée par l'expérience générale qui démontre que seuls sont capables d'atteindre dans leur enseignement le niveau souhaitable, ceux qui prennent également une part active à la recherche scientifique.

Un des points de départ importants, pour la garantie du développement régulier de la recherche universitaire, a été la décision de notre politique scientifique de ne pas doter d'instituts académiques de recherche toutes les branches scientifiques qui l'auraient exigé en principe, mais seulement celles pour lesquelles leur création s'imposait. En revanche, dans les branches destinées à être dirigées par l'Académie, c'est cette dernière qui oriente les recherches de l'université et qui les soutient en lui fournissant de l'équipement, de la main-d'œuvre et des subventions. Cette forme d'organisation a été aussi imposée par le fait qu'on ne disposait pas de moyens suffisants pour créer autant d'instituts de recherche que de branches scientifiques relevant, en principe, de l'orientation de l'Académie.

Actuellement, il existe dans le pays 127 instituts de recherche, parmi lesquels 43 sont rattachés à l'Académie. En outre, parmi les quelque 700 chaires des facultés et écoles supérieures, 137 se trouvent sous la haute direction de l'Académie et reçoivent son soutien. L'Académie veille à ce que les chercheurs relevant de cette institution forment avec leurs collègues universitaires un groupe uni, œuvrant sur des plans de recherches communs. L'équipement nécessaire sera mis à la disposition de cette communauté de travail. Le principe est de ne pas isoler la recherche relevant de l'Académie de celle qui se fait à l'université.

La recherche universitaire soutenue par l'Académie s'est révélée valable à l'usage; la recherche et l'enseignement supérieur tirent profit de cette symbiose. Les chercheurs nommés par l'Académie ont un horaire d'enseignement (tout au moins, c'est ce qui est recommandé) réduit, soulageant un peu les enseignants qui peuvent ainsi accorder plus de temps à la recherche. La participation régulière des chercheurs à l'enseignement supérieur est également profitable aux chercheurs eux-mêmes; elle ne peut que favoriser leur formation technique et humaine; élargir leurs horizons, leurs facultés de jugement et leurs expériences. Quant à l'équipement scientifique en provenance de l'Académie, il permet aux étudiants de dernière année de se familiariser avec les moyens modernes de recherche scientifique.

Bien que la recherche universitaire « téléguidée » par l'Académie se soit montrée efficace aux stades récent et actuel du développement de notre pays, il ne serait pas juste de maintenir longtemps ce système. Il est à prévoir que d'ici dix ou vingt ans, disparaîtront les causes qui ont justifié une telle forme d'organisation. Lorsque le rythme de création de nouveaux instituts d'Académie, et celui de la formation des chercheurs auront atteint la cadence voulue, l'Académie placera ses chercheurs dans ses propres instituts, ce qui ne l'empêchera pas d'aider l'enseignement supérieur, par l'intermédiaire du ministère intéressé auquel elle cédera l'orientation et le soutien de la recherche. Cela ne doit donc pas être interprété comme une tentative de l'Académie pour s'isoler des universités, ou même comme une méconnaissance du travail de recherche qui se poursuit au sein de l'enseignement supérieur.

L'Académie apprécie et recommande la collaboration et l'échange d'expériences entre ses instituts de recherche et les chaires non directement soutenues par elle. C'est ce que préconise une instruction commune du Ministère des

Affaires culturelles et de l'Académie, dont l'objet est la planification des recherches, et qui assure en même temps des échanges réguliers d'information.

Il est indéniable que la collaboration souhaitée entre les instituts et les chaires qui s'occupent de la même spécialité, laisse parfois à désirer. L'Académie poursuit cependant son effort en vue de l'élimination d'éventuelles « dissonances » et du renforcement de l'esprit de coopération. C'est dans cette optique que le Bureau a instamment invité les instituts de recherche à déléguer leurs dirigeants les plus qualifiés ainsi que leurs proches collaborateurs pour qu'ils fassent des conférences ou des cours facultatifs, au besoin obligatoires, à leurs homologues de faculté. La possibilité pour des collaborateurs de l'extérieur de poursuivre des recherches dans les instituts de l'Académie a été rendue effective; ainsi, des enseignants universitaires peuvent se joindre au personnel des instituts, ils peuvent, dans les limites raisonnables, utiliser leur matériel, sans être pour autant considérés comme appartenant à l'institut.

Les possibilités de collaboration entre instituts de recherche et chaires universitaires sont néanmoins loin d'être épuisées, et il faut travailler à la mise en œuvre de celles qui restent. Pour prendre un exemple, la collaboration sera plus grande si les instituts de l'Académie et leurs homologues universitaires élaborent un plan de travail commun, pour résoudre un problème important ou pour réaliser un ouvrage scientifique. Des initiatives ont déjà été prises dans ce sens, mais il en reste encore beaucoup à prendre.

ENSEIGNEMENT ET RECHERCHE À L'INTÉRIEUR DE L'UNIVERSITÉ

Les différentes chaires, les facultés et les universités occupent, certes, une place importante dans notre vie scientifique. Il est cependant souhaitable que leur rôle s'amplifie, comme le fait ressortir le décret n° 22 de 1962 qui rend la recherche scientifique obligatoire pour les chaires d'université. Pour donner une idée des capacités universitaires en matière de recherche, il suffira d'indiquer qu'à la fin de 1966, il y avait 6890 chercheurs scientifiques dans notre pays et 6946 enseignants universitaires. Si nous considérons que ces derniers consacrent en moyenne 20 à 30 % de leur travail à la recherche, nous voyons qu'une bonne partie de la capacité intellectuelle de la recherche nationale se trouve à l'université. Cette capacité est encore augmentée par les étudiants des années supérieures, dont un grand nombre peuvent être, dans une certaine mesure, associés à la recherche. L'équipement des chaires universitaires est, certes, encore insuffisant, mais il ne cesse de s'améliorer, et, s'il est rationnellement utilisé, il ouvre beaucoup de possibilités à la recherche. Pour toutes ces raisons, il nous paraît intéressant d'examiner d'un peu plus près le rôle des universités dans notre vie scientifique, tout en rappelant, bien entendu, que ce rôle varie beaucoup avec les branches considérées, et qu'il dépend chaque fois du titulaire de chaire.

Avant tout, il faut souligner que tout enseignant universitaire doit consacrer une partie de son temps à des travaux scientifiques, s'il veut que son enseignement ait le niveau requis.

Le but de la formation universitaire, nous le rappelons, n'est pas la simple transmission de connaissances objectives, mais une éducation vers la réflexion personnelle, vers la différenciation entre l'essentiel et l'accessoire; c'est aussi le développement du mécanisme d'association et de la faculté de jugement; c'est encore l'assimilation des méthodes qui conduisent aux solutions concrètes d'un problème donné, et à la façon dont il faut envisager ces solutions, en tenant compte du caractère propre de la discipline dans laquelle se pose le problème. Or, dans l'enseignement, il s'agit de faire des démonstrations à partir de problèmes déjà résolus ou tout au moins élaborés. Mais ce travail pédagogique ne peut prendre toute sa valeur, laisser une impression durable aux étudiants, avoir enfin un effet éducatif solide que si l'enseignant s'appuie, dans ce qu'il dit, sur des expériences personnelles, si ce qu'il sait d'un mode de réflexion, du caractère propre d'une recherche, n'est pas le simple reflet d'un autre enseignant. Cela ne s'applique pas seulement aux professeurs chargés de l'enseignement théorique, mais aussi aux dirigeants de séminaires et d'exercices pratiques qui, en raison de leurs rapports quotidiens avec les étudiants, ont sur eux une influence au moins aussi grande que celle des professeurs dans leur amphithéâtre.

Les méthodes d'initiation à la recherche sont très variées, et il serait vain de vouloir dresser un catalogue de règles générales dans ce domaine. Certains estiment que la recherche sur des problèmes nécessitant le recours à de nombreux spécialistes et à un matériel trop important est incompatible avec l'enseignement universitaire. Mais on ne peut s'en tenir à cette opinion. Il est certain qu'une chaire de faible envergure ne peut s'attaquer aux sujets d'étude les plus exigeants; il existe cependant déjà d'assez nombreuses chaires où travaillent des enseignants aptes à la recherche scientifique, et plus d'un savant renommé.

La limitation que nous venons de mentionner est encore moins admissible si l'on considère les possibilités de travail des universités non plus séparément, mais dans leur ensemble. On s'aperçoit alors que les facultés ou les universités, surtout les universités techniques, forment, avec leurs branches souvent complémentaires, un réseau d'ateliers scientifiques si étendu qu'il peut rivaliser avec un grand institut de recherche et peut-être même le dépasser à certains égards. Il le dépasse, parce qu'il existe chez nous peu d'instituts de recherche au sein desquels pourrait fonctionner un ensemble aussi vaste, rassemblant autant de disciplines interdépendantes, que celui formé par les professeurs et assistants d'une faculté ou d'une université. Et l'on sait qu'avec l'interdépendance des recherches, qui caractérise notre époque, la collaboration des spécialités apparentées est particulièrement importante.

Nos facultés des sciences et l'ensemble de nos universités techniques représentent, du point de vue scientifique, l'équivalent de grands instituts de recherche, parce qu'ils permettent de travailler sur de grands problèmes exigeant des recherches complexes. Plus exactement, ils permettraient un travail de ce genre si leurs possibilités pouvaient être mises au service de la recherche. Sur le plan de l'enseignement, cela est plus ou moins réalisé sous la forme d'une collaboration consciente entre les différentes chaires, en vue d'atteindre certains objectifs

proposés par le Programme. Il en va également ainsi dans les universités où, il y a une vingtaine d'années encore, les professeurs, qu'il s'agisse de sciences exactes ou de sciences humaines, étaient jaloux de leur indépendance et n'entretenaient d'une chaire à l'autre que des rapports épisodiques ou inexistants.

Sur le plan du travail scientifique aussi bien, on devrait et on pourrait faire prévaloir le point de vue, selon lequel les chaires universitaires ne constituent pas des entités isolées, mais une unité au degré élevé, un grand ensemble dont elles sont les parties actives. C'est en partant de ce point de vue que l'on doit orienter le fonctionnement des chaires, ayant préparé dans cet esprit des plans de recherche, elles pourraient entreprendre des travaux de recherche qui leur permettraient de jouer un rôle plus important dans le développement social, économique et culturel de notre pays, en même temps qu'augmenterait la contribution — déjà importante — de nos savants au progrès scientifique international. L'accroissement des réalisations à attendre de la pratique d'un tel système, apporterait un argument de poids à la démonstration de la supériorité du système socialiste.

On serait mal venu de ne pas voir les résultats déjà obtenus sur le plan de la coopération entre les chaires universitaires; néanmoins, il serait utile d'en accélérer le processus. Sans aucun doute, une telle coopération provoque ici et là une certaine résistance qui peut s'expliquer par plusieurs causes. Certes, il n'existe pas encore de forum qui, avec la compétence, la perspicacité et les pouvoirs voulus, puisse organiser et orienter ce travail; il suffira d'indiquer que des craintes se sont manifestées devant une soi-disant limitation de la liberté du travail de recherche, ainsi que devant ce qui pourrait faire obstacle à des conceptions individuelles. Mais cette crainte ne se justifierait que dans le cas où l'on tenterait, négligeant le caractère spécifique des chaires universitaires, de faire d'elles de simple rouages d'un vaste appareil de recherche. Mais une telle exagération de la nature complexe des universités serait injustifiée et constituerait une grande erreur. L'orientation des chaires vers cette destination qui fait de chacune d'elles une partie intégrante du grand complexe de recherche qu'est l'université, ne doit pas faire oublier qu'il serait préjudiciable de négliger les autres tâches qui leur incombent, tâches également très importantes.

Les chaires d'université sont des institutions qui se sont constituées au cours de l'évolution historique. Dans la société socialiste, elles ont de multiples vocations qu'il faut coordonner dans les meilleures conditions. Elles sont, avant tout, destinées à former intellectuellement de nouvelles générations, ce qui exige, dans l'ordre des recherches, un choix tel qu'il puisse servir de champ d'expériences favorables à la formation de ceux qui y prennent part. Cependant, il ne faut pas prendre cela dans un sens trop étroit; il ne serait pas souhaitable de rattacher les travaux de recherche à la partie concrète d'une matière obligatoire du programme, ou de faire entrer les résultats de ces recherches dans les cours du programme. On se contentera d'un lien plus souple; il suffira que les thèmes de recherche portent sur la branche scientifique enseignée.

Certes, il conviendrait — mais on ne peut le prescrire à toutes les chaires d'université — que dans le plan de recherche figurent aussi certaines questions pédagogiques et didactiques relevant de l'enseignement supérieur. Nul doute

qu'il n'y ait beaucoup à faire sur ce plan. Dans presque tous les domaines de notre vie, on constate, dû au rythme vertigineux du développement, un certain retard dans les méthodes de l'enseignement supérieur, et cela à l'étranger aussi bien qu'en Hongrie. Souvent, nous enseignons avec des méthodes archaïques, sans bien nous rendre compte à quel point elles sont périmées, et nous ne nous préoccupons pas assez de méthodes qui correspondraient mieux aux exigences de notre temps.

Il est indéniable que le rapide développement social — d'une façon en apparence paradoxale — rend plus difficile, dans une certaine mesure, l'élaboration et l'expérimentation de méthodes d'enseignement plus modernes. Ces tâches sont de longue haleine; il faut six à huit années pour juger des résultats des méthodes expérimentées. Cependant, le temps presse, et c'est pourquoi, bien souvent, nous n'attendons pas que les résultats d'une première série d'expériences nous permettent de nous lancer dans la série suivante; nous interrompons donc la première et nous abordons la seconde sans avoir été en mesure de tirer les leçons de la précédente. Il faudrait en finir avec ce manque de méthode — d'ailleurs répandu dans le monde entier — et faire nôtre le processus généralement adopté dans les autres branches de la connaissance, qui consiste à conduire jusqu'au bout l'expérience à partir d'éléments théoriques donnés et à n'en commencer une autre qu'en se basant sur la première. Il nous semble qu'à long terme, nous pourrions obtenir des résultats plus importants que ceux que peuvent faire escompter les expériences si souvent interrompues, voire abandonnées, auxquelles nous nous livrons actuellement.

A côté des sujets de recherche de grande envergure, les universités ont comme mission de développer nos connaissances dans certaines disciplines auxquelles, certes, nous ne pouvons consacrer de grands moyens, mais qui n'en sont pas moins importantes du point de vue du niveau de la science nationale, même si, forcément, elles ne peuvent se placer au premier rang dans tous les domaines. Ce n'est pas seulement une question de réputation internationale, mais un élément indispensable au développement industriel, agricole et culturel de l'avenir. A notre époque de progrès social rapide, d'évolution technique accélérée, il n'est pas rare que telle branche considérée jusque-là comme très éloignée du domaine de l'application pratique acquière brusquement une importance pratique primordiale. Cela exige également une rapide adaptation de la recherche industrielle, laquelle ne peut se réaliser au rythme convenable que si le niveau scientifique général est suffisamment élevé. En outre, même la reprise du résultat de recherches prêts à être utilisés, l'achat et l'utilisation de licences étrangères ne peuvent s'effectuer avec la circonspection et la compétence nécessaires pour le plus grand bien du public, que si l'on dispose de spécialistes expérimentés dans le domaine des recherches en question, et qui connaissent le contexte international de la spécialité.

En ce qui concerne le choix des domaines concrets de recherches où le maintien du niveau général de notre vie scientifique est assuré, il faut laisser une grande liberté aux hommes de science. L'expérience montre que la plupart de nos savants sont tellement sensibilisés au rythme de l'évolution internationale des sciences et sont si bien au courant des grandes tendances prévisibles du

développement et des besoins de notre société, que nous pouvons nous en remettre entièrement à leur choix. Nous sommes sûrs que seront mis en gros à l'étude les sujets dont on peut supposer qu'ils présenteront demain un intérêt pratique pour le pays entier. La direction centralisée plus stricte ne pourrait obtenir davantage à cet égard.

Dans les secteurs des recherches intéressant le niveau scientifique général, l'autonomie des chaires d'université peut prendre toute sa valeur; pour les recherches de ce genre, le titulaire de la chaire peut librement choisir ceux de ses collaborateurs qu'il trouve qualifiés. L'imagination créatrice pourra donc s'exprimer ici librement, non seulement dans l'élaboration, mais dans le choix des sujets. Naturellement, il sera là encore utile de faire appel à la collaboration d'autres chaires d'université, éventuellement à celles des instituts de recherche.

Un des caractères de la chaire d'université est qu'elle est également un foyer des recherches individuelles. Il y a — c'est le cas aujourd'hui principalement dans le domaine de la science théorique — des questions qui peuvent être étudiées sans, ou presque, la collaboration d'autres chercheurs. Et il y a des chercheurs qui peuvent plus efficacement travailler seuls, ou avec un ou deux collaborateurs, que s'ils ont à diriger une équipe importante. De telles recherches et de tels chercheurs trouvent difficilement leur place dans les instituts parce que ceux-ci ont pour vocation l'élaboration de tâches plus vastes, demandant un cadre plus large de travail en commun. Les chaires universitaires — surtout les plus petites — sont, par contre, très adaptées aux recherches individuelles. Bien que les recherches en équipes soient plus caractéristiques de notre époque, ce serait une erreur de négliger la recherche individuelle, car elle peut aboutir à des résultats très précieux pour le progrès social.

Quelle que soit la multiplicité et la variété des possibilités qu'offre la recherche universitaire, elle ne peut satisfaire aux conditions de travail requises par certains sujets, en particulier par ceux dont l'étude exige un équipement important, voire des installations à l'échelle industrielle. C'est pourquoi les titulaires de chaires ou doyens de facultés doivent peser avec un grand soin leurs décisions, quant à la mise à l'étude de questions qui pourraient dépasser les capacités de réalisation de leurs chaires ou facultés. Certes, l'éventualité d'une collaboration avec les instituts de recherche peut entrer dans les calculs de possibilités. Mais la prise en charge de travaux qui dépassent les ressources mène à la dispersion des forces, et démoralise ceux qui participent à de tels travaux.

* * *

Si l'on considère les modèles d'aménagement de la recherche, on constatera que, de nos jours, les instituts spécialisés prennent une importance grandissante. Mais il faut reconnaître que celle des chaires universitaires grandit également. Cette croissance simultanée donne à penser que, dans son ensemble, le rôle de la science augmente dans notre société, et que la science tend chaque jour à devenir directement productive. Le rôle de plus en plus important des instituts de recherche donne des préoccupations et des responsabilités toujours plus grandes aux directeurs des instituts comme à ceux des équipes universi-

taires. Si ces préoccupations et responsabilités sont particulièrement variées pour les titulaires de chaires, cela est dû au caractère du travail dans l'enseignement supérieur.

Le bon fonctionnement d'une chaire d'université rend indispensable, pour celui qui la dirige, un travail quotidien d'orientation active, de formation et de contrôle. Le titulaire ne peut être à la hauteur de sa tâche dans la société socialiste que s'il vit véritablement pour sa chaire, que si son travail d'enseignement et de recherche remplit son existence.

RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TRAVAIL DE PRODUCTION

A propos de la tâche qui incombe aux chaires universitaires et aux instituts de recherche dans la formation scientifique des jeunes générations, il faut signaler un phénomène inquiétant de notre politique des cadres. Nous n'utilisons pas assez les chaires ni les instituts pour former les jeunes diplômés qui fourniraient des spécialistes hautement qualifiés à d'autres laboratoires. Cela favoriserait pourtant la solution du problème des cadres qui se pose aux instituts, en même temps que la constitution d'écoles scientifiques d'un niveau élevé. Car quel que soit le soin qui préside à la sélection des nouveaux enseignants et chercheurs parmi des diplômés frais émoulus, il est inévitable qu'il s'en trouve parmi eux qui ne sont pas faits pour le travail scientifique autonome, même si, par ailleurs, ils sont des spécialistes bien formés, sérieux et honnêtes. Si, dans les chaires universitaires, comme dans les instituts, se poursuit un travail méthodique en vue de former des chercheurs, certaines aptitudes et qualités se feront jour et, après quelques années, on sera à même de préciser si tel ou tel est fait pour la recherche soit à l'université soit dans un institut, ou si, dans son intérêt et dans l'intérêt commun, il est préférable qu'il fasse valoir ses dons dans un autre cadre de travail.

Pour ceux qui appartiennent à cette dernière catégorie, le stage de quelques années effectué dans le cadre d'une chaire universitaire ou dans un institut, après l'obtention du diplôme, constituerait une post-formation de niveau élevé qu'ils pourraient valablement utiliser dans la vie active.

Or, précisément, ce passage à la vie active ne s'effectue pas encore dans les conditions voulues. D'une part, il arrive que la formation scientifique des jeunes chercheurs ne soit pas assez méthodique ou poussée, ce qui fait que ce n'est qu'au bout d'un temps assez long qu'on découvre si c'est vraiment le travail de recherche qui convient le mieux aux capacités de tel ou tel. D'autre part, même lorsqu'on s'en aperçoit, on ne le dit pas volontiers à l'intéressé; et, si on le lui dit, il ne le prend pas toujours bien. Il règne, dans ce domaine, une sorte d'« aristocratisme » condamnable. Faire de la recherche scientifique dans une université ou un institut est considéré comme une tâche distinguée entre toutes, mentalité qui est à exclure d'une société socialiste. Au sein du socialisme, la science occupe, certes, la position et la place qui lui reviennent, et les savants sont très considérés. Mais cela ne doit pas se faire au préjudice d'autres domaines

du travail et, en aucun cas, cela ne doit conduire à la dépréciation de tout autre travail. Il n'y a nul déshonneur à constater qu'on est plus apte à des travaux d'application pratique qu'aux travaux de recherche. Si, par contre, des responsables — par mauvaise connaissance de leurs jeunes collaborateurs ou par esprit de facilité — orientent ces derniers dans une mauvaise direction, ils nuisent à la fois aux intérêts de la communauté et à ceux de l'individu: de la communauté, parce que le spécialiste qui s'accroche à un poste qui n'est pas fait pour lui, donne moins à la société que ce qu'il pourrait lui donner s'il était à sa place; de l'individu, parce que, tôt ou tard, on s'apercevra qu'il n'est pas apte à la recherche, son avancement en sera entravé, il trouvera de moins en moins de joie dans son travail et ses possibilités d'épanouissement et de bonheur seront fortement limitées.

Dans l'intérêt d'un développement solide des chaires universitaires et des instituts de recherche, il conviendrait donc que seuls puissent être maintenus à leur poste ceux qui sont les plus aptes à l'enseignement supérieur ou aux travaux scientifiques. Les autres, au bout de quelques années — qui leur seraient comptées comme des années de formation post-universitaire — seraient dirigés vers d'autres lieux de travail où ils pourraient se montrer des spécialistes plus qualifiés que les nouveaux diplômés. La solution saine est qu'il reste toujours, dans les chaires d'université et dans les instituts, une équipe éprouvée, dont, au bout de quelques années, une partie de l'effectif serait remplacée par de nouveaux spécialistes parmi lesquels seuls les plus aptes au travail demandé seraient intégrés de façon définitive.

Il est indéniable que l'opinion courante ne favorise pas de tels échanges de cadres. Il existe un point de vue très répandu, selon lequel un changement de travail, s'il ne s'accompagne pas d'avancement, a quelque chose de plus ou moins infamant, comme s'il s'agissait d'une incapacité de faire œuvre utile. Sur ce point, il faut changer l'opinion publique. On devrait s'efforcer de convaincre les gens qu'il n'est pas toujours possible de trouver du premier coup la place qui correspond le mieux aux capacités de chacun. Il ne faut pas condamner, mais au contraire respecter, celui qui s'efforce, en toute conscience, de se trouver le cadre d'activité dans lequel il peut le mieux mettre en valeur, pour le bien de tous, ses connaissances et ses capacités.

LE NOUVEAU MÉCANISME ÉCONOMIQUE ET LA SCIENCE

En 1968, le développement économique de notre pays est parvenu à un nouveau stade. Par une réforme du mécanisme économique, nous voulons créer des conditions plus favorables à la poursuite de l'édification du socialisme, afin d'en accélérer le cours et d'élever le niveau de vie. Le nouveau mécanisme économique créera également des conditions plus propices à la recherche et à l'enseignement supérieur.

Il est légitime d'exiger que notre vie scientifique soutienne la réforme du mécanisme économique, et qu'elle contribue à en faire sortir des résultats. C'est

ce qui s'est passé jusqu'à présent. Nombreuses sont nos institutions — principalement techniques, économiques et juridiques — qui ont pris une part active à l'élaboration comme à la réalisation de la réforme. Par un élargissement du système des mandats et des contrats de recherche, de nouvelles possibilités seront offertes aux chaires universitaires et aux instituts de l'Académie, pour que — sans préjudice pour la recherche fondamentale — ils puissent participer directement à la promotion du développement de la production et de la vie culturelle.

Cependant, le nouveau rôle des instituts de recherche fondamentale à l'égard de la réforme du mécanisme économique est peut-être plus considérable encore dans ce sens qu'ils contribueront davantage à l'analyse des tendances de l'évolution scientifique, afin d'en dégager le sens du développement de la production. Par là, ils peuvent, d'une part, appeler l'attention sur de nouvelles possibilités; ils peuvent encourager au contrôle du pronostic scientifique; d'autre part, ils peuvent donner une plus grande place à des domaines de recherche qui préparent le terrain scientifique d'un futur développement pratique. L'accès d'un plus grand nombre d'institutions de recherche fondamentale à la prospective du développement a une autre utilité: il permet d'élaborer plusieurs alternatives, ce qui augmente les chances de trouver les meilleures voies du développement technique pratique.

Dans d'autres domaines également, nous pouvons attendre de la réforme certains avantages pour la science, parmi lesquels l'intensification de l'intéressement matériel n'est pas le plus négligeable. Que l'on nous excuse de ne signaler que celui-là; une analyse détaillée nous entraînerait trop loin.

Un facteur important de notre vie scientifique est l'édition d'ouvrages et de revues spécialisés. L'orientation à lui donner, pour qu'elle favorise le goût de la création, est une tâche difficile et complexe, sur laquelle nous ne pouvons nous étendre ici. Nous voudrions pourtant attirer l'attention sur un point. Il s'agit de la manière d'améliorer le travail d'édition, en renforçant la part de l'intérêt individuel. Dans de nombreuses branches scientifiques, on pourra considérer comme une aide précieuse la parution régulière, sous la plume d'auteurs qualifiés, de monographies ou de grands exposés d'ensemble où seront rassemblés les résultats récemment obtenus dans un domaine scientifique donné. De tels travaux, dans lesquels l'auteur peut inclure les résultats de ses propres recherches, sont très appréciés des chercheurs de domaines voisins, auxquels ils permettent d'avoir une vue d'ensemble des connaissances qui les intéressent, tout en les dispensant de lire d'innombrables articles et études spécialisés; fait appréciable de nos jours, où les recherches acquièrent forcément un caractère de plus en plus complexe. Une telle information peut contribuer à imprimer un élan nouveau à la recherche.

La rédaction de monographies et d'ouvrages de synthèse critique est un travail difficile et absorbant qui, dans la plupart des cas, déborde le plan de travail élaboré dans les chaires et dans les instituts de recherche. Une amélioration des subventions pourrait représenter, tant du point de vue scientifique que politique, une aide précieuse à l'accomplissement d'une tâche aussi importante.

POUR UN ENSEIGNEMENT MODERNE

Pour terminer, qu'il nous soit permis d'insister sur une circonstance encore. L'ensemble des connaissances scientifiques s'accroît rapidement, certes, mais certaines branches connaissent un développement particulièrement accéléré. Bien des choses aujourd'hui — vues objectivement — nous apparaissent tout autres qu'il y a seulement dix ou vingt ans. Et il semble que les points de vue modernes, les nouvelles découvertes qui accompagnent le développement accéléré de la science, pénètrent dans les programmes et les cours de l'enseignement supérieur plus lentement qu'il ne le faudrait. Nous savons, certes, qu'il faut s'armer de prudence pour adapter les plus récents résultats de la science aux programmes; il faut attendre, tout au moins pour la formation de base, que ces résultats se confirment et que les nouvelles théories se vérifient dans la pratique. Toutefois, une trop grande prudence serait peut-être répréhensible: comment nous excuserait-on d'enseigner des conclusions qui ont fait leur temps, théories qui ne se sont pas vérifiées dans la pratique, sous prétexte que les nouveaux résultats scientifiques ne sont pas non plus éternels ?

Toute hypothèse scientifique a, de par sa nature même, un caractère historique. Ce que nous admettons aujourd'hui comme scientifiquement valable, demain, ou à la lumière de faits nouveaux, d'expériences récentes, nous aurons soit à le modifier, soit à le remplacer par des théories nouvelles. Une des tâches éducatives importantes qui nous incombe est de faire comprendre à la jeunesse ce point de vue qui consiste non seulement à admettre, mais à trouver naturel le caractère historique des vérités scientifiques, sans pour autant tomber dans une sorte de nihilisme scientifique qui dénierait toute importance aux théories et aux hypothèses. L'état d'esprit, la mentalité à créer dans la jeunesse, c'est une juste appréciation des théories scientifiques, et leur acceptation dans la mesure où elles reflètent fidèlement une réalité objective, à un niveau donné du développement social. Ceci étant, il est normal, de par le caractère même du progrès, qu'une connaissance plus juste de la réalité et un élargissement du champ expérimental, entraînent le remplacement des anciennes théories par de nouvelles. Si nous inculquons cet esprit à la jeunesse, nous serons peut-être plus audacieux aussi pour faire en sorte que le développement scientifique se reflète dans les programmes.

Au même titre, il y aurait lieu de pourvoir de chaires dans les universités, en temps voulu et en nombre suffisant, les branches scientifiques nouvelles ou qui ont acquis de l'importance. Nous savons que chaque branche spécialisée ne nécessite pas forcément un enseignement dans le cadre d'une chaire distincte. Cependant, la création d'une chaire par branche, apporterait la preuve du poids attaché, dans notre société, à chaque spécialisation scientifique.

La modernisation des programmes et, parallèlement, la constitution d'un réseau de chaires correspondantes tenant compte à la fois des exigences de la science et de celles de l'enseignement, ce sont là des tâches très sérieuses qui ouvrent un champ assez vaste à la coopération entre les organismes de l'enseignement supérieur et les organismes de la direction scientifique.

Une analyse exhaustive des rapports de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique nous conduirait loin; mais notre exposé suffit à montrer à quel point l'enseignement supérieur et la recherche s'interpénètrent et quelle importance revêt leur harmonisation dans le progrès social. L'édification du socialisme exige aussi bien le développement complet de la pédagogie universitaire que celui de la recherche scientifique. Pour répondre à cette double exigence, nous devrons continuer à nous préoccuper d'une coopération fructueuse et d'une plus grande harmonie entre ces deux domaines.

Tibor ERDEY-GRÚZ.

La révolution culturelle en Hongrie, problèmes et réalisations

Au début du XX^e siècle, la Hongrie est encore un pays mi-féodal, mi-capitaliste, où l'agriculture prédomine et où 40 % de la population ne sait ni lire, ni écrire. Certaines villes s'industrialisent. Mais aucune, sauf Budapest, n'a les dimensions d'une ville européenne. C'est un phénomène qui est sensible aujourd'hui encore, puisqu'en dehors de Budapest qui compte plus de 2 millions d'habitants, aucune n'en compte plus de 200 000.

L'équipement culturel du pays est lui-même inégalement réparti. La plupart des institutions culturelles se trouvent à Budapest et, plus précisément, en son centre. La culture n'arrivait pas à pénétrer dans les villages — exception faite pour les écoles. Or, même ces écoles ne pouvaient supporter la comparaison avec celles des villes. En 1938, à la veille de la guerre, 41,3 % des écoles primaires ne possédaient qu'une seule salle où se trouvaient rassemblés des enfants d'âge différent, sous la direction d'un seul instituteur. Les parents, en raison de leur pauvreté, envoyaient de bonne heure travailler leurs enfants et, bien que la loi de 1868 ait rendu obligatoires les six classes de l'école primaire, au cours des années trente, plus d'un cinquième des enfants ayant atteint l'âge de la scolarité obligatoire ne fréquentaient aucune école et plus des trois-quarts (79,5 %) ne sont pas parvenus au terme de la scolarité primaire. D'après le recensement de 1930, 9,6 % des personnes au-dessus de six ans étaient analphabètes. Dans certaines régions, l'analphabétisme atteignait de 18 à 20 %, et dans la banlieue et les hameaux, la proportion atteignait 36 à 38 %. La diminution du nombre des analphabètes par rapport aux statistiques des premières années du XX^e siècle ne doit être nullement imputée aux efforts de l'enseignement officiel, mais elle doit être expliquée par le fait que le traité de Trianon a détaché de la Hongrie des territoires habités par des minorités où l'enseignement avait été volontairement maintenu dans un état de sous-développement.

Le système scolaire n'était pas démocratique. Ceux qui voulaient poursuivre leurs études après la quatrième année avaient trois possibilités: les classes terminales (cinquième et sixième) de l'école primaire, les quatre classes de « l'école primaire supérieure » ou les huit classes du lycée. Dans le premier cas, c'était l'impasse. Dans le deuxième cas, on pouvait entrer dans une école spécialisée, mais pour pouvoir faire des études universitaires la seule possibilité était le lycée. D'autre part, les écoles ne coûtaient pas toutes le même prix. L'État se chargeait des écoles primaires, mais, dans les autres, des droits étaient exigés, proportionnels au niveau de l'enseignement. L'organisation de l'enseignement était aussi un fidèle reflet des différences sociales et économiques du pays.

Parmi les élèves inscrits en 1930 à la première classe de l'école primaire, 15 % abandonnèrent leurs études au cours des quatre premières années, 4,6 %

n'ont pas poursuivi leurs études après la quatrième année, 61,5 % passèrent en classe de cinquième de l'école primaire, 11,3 % entrèrent dans les « écoles primaires supérieures », 7,6 % continuèrent leurs études dans les lycées.

Ainsi 81,1 % des élèves de cette promotion ont reçu un enseignement élémentaire et 92,4 % ont été dans l'impossibilité d'acquérir une culture plus vaste, ce qui évidemment avait pour effet d'éliminer les ouvriers et les paysans. En 1937–1939, la situation sociale des étudiants de l'enseignement supérieur se présentait ainsi:

	dans la population	dans l'enseignement supérieur
Pourcentage des paysans et des ouvriers	56,4	5,4
Pourcentage des propriétaires et des bourgeois (y compris les petits exploitants et les petits bourgeois)	43,6	94,6

L'inégalité est évidente.

L'inégalité a été encore accusée par une répartition inégale des moyens de diffusion de la culture. Représentations théâtrales, concerts, etc., ne furent organisés que dans quelques grandes villes; de plus, ces manifestations ne pouvaient toucher qu'un public restreint, étant donné le prix élevé des billets. A la campagne, il n'y avait rien d'autre que quelques bibliothèques communales assez misérablement fournies, quelques représentations d'amateurs et des produits de l'art populaire. Les deux tiers des villages n'avaient pas d'électricité; et évidemment, sans électricité, pas de radio ni de cinéma. Parmi les usagers de la radio, les petits paysans ne représentaient que 1,4 %, alors qu'ils représentaient 35 % de la population totale. 80 % des publications et 40 % des ventes de livres étaient concentrées à Budapest. Le nombre moyen d'exemplaires des ouvrages littéraires se situait entre 2500 et 3000, tandis que les romans policiers paraissaient en moyenne à raison de 20 000 ou de 30 000 exemplaires. 38 % des ouvrages littéraires n'avaient aucune valeur. C'est ainsi que la diffusion d'une certaine culture était un obstacle à la connaissance des vrais problèmes et des vraies valeurs.

L'État ne pouvait remédier que difficilement à cette situation. Les initiatives dirigées et soutenues officiellement visaient seulement à dispenser une culture élémentaire et à propager des idées nationalistes et religieuses, ce qui devait renforcer l'attachement idéologique au régime. En effet, il fallait non pas diffuser la culture en risquant d'éveiller l'esprit critique, mais éduquer le peuple moralement et idéologiquement. A la fin des années trente, un mouvement d'éducation populaire à tendance philanthropique, en opposition avec la ligne officielle, se développa. Ce mouvement s'appuyait essentiellement sur un groupe d'intellectuels tournés vers la paysannerie et que l'on désignait sous le terme collectif de « populistes ». Ses partisans voulaient éclairer la paysannerie et constituer des coopératives comme au Danemark et en Finlande, pour pouvoir jeter les fondements d'une démocratie populaire paysanne. Ils voulaient créer des écoles supérieures du peuple et sauvegarder les valeurs folkloriques qui étaient en train de disparaître. Le mouvement aspirait, en premier lieu, à

améliorer les conditions de vie des paysans pauvres et du prolétariat rural, et conjuguait son activité sociale à son activité éducatrice. Toutefois ses responsables, victimes parfois d'illusions romantiques, ne purent que partiellement réaliser leurs projets. Leur plus grand mérite est d'avoir appelé l'attention sur la misère de la paysannerie.

Les meilleurs résultats ont été obtenus dans les localités où les agriculteurs avaient formé de bonne heure des cercles de lecture. Ceux-ci étaient, en même temps, des centres politiques, comme à la fin du siècle dernier, plus spécialement des centres d'organisation pour les mouvements socialistes paysans. Plus tard, leur activité politique a fortement diminué, mais ils se constituaient de plus en plus en centres d'information, qui contribuèrent à former une couche de paysans cultivés d'où sont sortis, au début des années trente, quelques écrivains qui comptent aujourd'hui parmi les plus réputés (Péter Veres, Pál Szabó).

Le mouvement éducatif ouvrier s'est révélé plus efficace. La devise en était: « Science est puissance ». La lutte politique allait de pair avec l'éducation des ouvriers. Malgré les difficultés financières, il a créé des bibliothèques, organisé, de son mieux, des conférences, des réunions pour compenser les effets de la mauvaise influence de la littérature commerciale. Grâce à quoi, on a pu dire qu'en Hongrie, après les intellectuels, c'étaient les ouvriers qui avaient le plus d'exigences culturelles.

Il reste que l'éducation du peuple se situait en marge de l'enseignement officiel qui s'adressait exclusivement à la bourgeoisie.

RÉFORME DE LA SCOLARITÉ

Le socialisme d'après la deuxième guerre mondiale a tenté de réaliser des réformes capitales; d'abord, donner à tous l'accès à la culture pour qu'elle cesse d'être un monopole; mettre un terme à son exploitation commerciale; éliminer les influences réactionnaires, hostiles au peuple; fonder la nouvelle culture sur des traditions progressistes qui s'expriment à la fois dans les ouvrages du passé et du présent. Partout, on a créé des écoles d'enseignement général laïques, obligatoires, avec une scolarité de 8 années. L'enseignement secondaire des lycées qui fait suite à cet enseignement général prépare l'entrée aux universités et aux écoles supérieures. Tous les étudiants ont des chances égales devant les études. L'enseignement est gratuit dans les écoles primaires et secondaires. La majorité des étudiants des universités et des écoles supérieures bénéficient d'une bourse et d'une exemption de droits et sont logés dans les cités universitaires (en 1950-1951, 19 500 étudiants, ce qui représente les 3/4 des étudiants, ont bénéficié d'allocations). Ceci dit, l'origine sociale des étudiants a changé: de 50 à 54 % des étudiants depuis 1950 sont d'origine paysanne et ouvrière.

On a créé en outre des écoles du soir pour les gens qui, jeunes, n'avaient pas eu la possibilité de faire des études. N'importe qui, en suivant les cours du soir ou des cours par correspondance, a pu, dès lors, pousser ses études jusqu'où il le désirait. Dans ce cas, il a même été prévu par la loi des vacances supplé-

mentaires (30 jours avant les examens, dans le cas d'études supérieures, auxquels s'ajoutent 18 autres pour pouvoir participer au cours).

Du reste, l'enseignement des adultes ne se limitait pas à être un enseignement de rattrapage; il avait aussi pour tâche de fournir des informations sur les nouveaux résultats des sciences et des techniques; c'est ainsi que l'enseignement des adultes tendra à devenir un moyen pour eux de compléter leurs connaissances et de faire face à leurs responsabilités toujours plus grandes. Nombreux sont les stages qui ont été organisés à cet effet.

Tableau de l'évolution de l'enseignement

	1937-1938	1957-1958	1967-1968
Écoles d'enseignement général	7 296	6 291	5 866
Instituteurs	26 017	53 667	62 340
Écoliers	1 096 048	1 259 114	1 331 079
Élèves qui ont terminé leurs études à 14 ans	20,3 %	72,4 %	79,4 %
Établissements de l'enseignement secondaire	285	449	592
Professeurs de l'enseignement secondaire	3 504	8 053	12 583
Élèves	52 349	126 513	227 659
Bacheliers	10 859	25 839	51 874
Universités et écoles supérieures	16	30	91
Enseignants	1 724	4 966	8 973
Étudiants	11 747	32 946	52 407
Diplômés	2 424	6 849	20 631

Enseignement des adultes

	1950-1951	1955-1956	1960-1961	1967-1968
Adultes inscrits dans les écoles générales	10 869	20 510	97 463	34 800
Adultes inscrits dans les lycées	12 160	36 158	85 509	123 527
Adultes inscrits dans les universités et écoles supérieures	5 992	13 021	15 241	31 531

Le niveau de l'enseignement s'est sensiblement élevé du jour où des écoles normales ont été réorganisées pour assurer la formation des instituteurs (3 années après le baccalauréat). En outre, les professeurs des classes terminales (à l'école primaire) doivent avoir obtenu un diplôme de sortie d'une école supérieure. Tous les enseignants des lycées doivent avoir un diplôme universitaire.

Les enfants vont à l'école jusqu'à 16 ans obligatoirement. C'est en vertu de ce principe que les jeunes qui n'entrent pas au lycée ou dans une école professionnelle, sont obligés de redoubler les classes terminales de l'école primaire

jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de 16 ans. Actuellement, 89,4 % des écoliers parviennent au terme de l'enseignement primaire; 38 % d'entre eux entrent au lycée; 35 %, dans des centres de formation professionnelle qui, peu à peu, sont appelés à devenir des lycées techniques où la culture générale ne sera pas négligée. Il existe aujourd'hui 66 lycées de cette sorte et 193 lycées qui comportent une section technique. La majorité des jeunes pourra, ainsi, à brève échéance, suivre les cours de l'enseignement secondaire.

Quant à la formation des adultes, la situation est loin d'être aussi bonne. D'après le recensement de 1960, 63 % des adultes n'ont pas le certificat d'études primaires et le nombre d'analphabètes dépasse 300 000 (3,2 % de la population).

LA DIFFUSION DE LA CULTURE

Elle se réalise grâce à un vaste réseau de foyers culturels. Chaque commune a sa bibliothèque municipale, presque toutes, un cinéma. On a organisé la diffusion des livres et des films pour desservir les fermes isolées, au moins une ou deux fois par mois.

On a également multiplié les musées. Un grand nombre de musées régionaux ont été ouverts au public et on organise des expositions itinérantes.

Le foyer culturel qui a le plus grand rayonnement est la maison de culture. Ses activités sont multiples: conférences, enquêtes, séances de discussion, cours, théâtre, concerts, expositions, films, fêtes, soirées dansantes. Elle peut comporter plusieurs sections (mécanique, transmissions, modèles réduits, agriculture, biologie, astronomie, géographie nationale, littérature, art, philatélie, langues étrangères, musique, danse, ballet, enseignement ménager, coupe et couture, théâtre, diction, photographie, cinéma) et chacune a sa spécialité.

Autre élément important de la vie culturelle, les théâtres se sont multipliés dans les villes. Par ailleurs, des tournées théâtrales sont organisées régulièrement dans les campagnes les plus reculées.

Voici un tableau qui montre l'accroissement de l'équipement culturel à partir de 1950:

	1950	1955	1960	1965	1967
Bibliothèques communales (sans compter les bibliothèques spécialisées et scientifiques)	4 333	10 146	8 885	7 249*	7 162
Volumes	2 246 300	7 801 150	11 114 838	17 160 891	20 679 057
Lecteurs	402 600	1 396 800	1 627 008	2 109 523	2 217 925
Volumes empruntés	–	25 837 400	30 169 114	49 634 857	53 233 193

* La diminution est le résultat de la fusion de plusieurs petites bibliothèques.

	1935	1950	1955	1960	1965	1967
Musées	46	62	83	93	142	148
Expositions	–	–	505	809	1 077	1 345
Visiteurs	791 600	1 307 500	2 171 357	3 640 302	5 595 606	6 044 673

	1950	1955	1960	1965	1967
Maisons de culture	615	2 183	2 888	3 878	3 798
Cercles spécialisés	–	4 272	6 102	6 159	5 429
Groupes artistiques	–	14 910	12 162	11 835	10 988

	1935	1950	1955	1960	1965	1967
Cinémas	599	1 549	3 653	4 558	4 435	4 248
Séances	160 800	294 529	650 500	845 737	813 358	814 246
Spectateurs	21 963 300	47 068 895	97 750 000	140 059 640	106 045 983	96 763 546

	1950	1955	1960	1965	1967
Représentations théâtrales	6 604	11 702	12 685	12 636	13 259
Spectateurs	2 961 200	6 747 604	6 315 334	5 911 843	5 962 316

Les institutions culturelles ont été, pour la plupart, nationalisées. Mais les maisons de culture et les bibliothèques communales peuvent être soit nationales soit syndicales. Dans les deux cas, les directives qui définissent l'orientation générale émanent de l'État qui se charge, par ailleurs, de la formation des responsables. Dans les bibliothèques et les maisons de culture des villages de moins de 3000 habitants, de même que dans les petites entreprises, les responsables sont bénévoles, avec peu d'expérience mais beaucoup de bonne volonté.

L'éducation populaire présente en Hongrie un caractère authentiquement social. L'impulsion lui est donnée par les organisations de masses (le Front Populaire, la Croix-Rouge, le Conseil National des Femmes, la Fédération de la Jeunesse Communiste, la Société de l'Amitié Hungaro–Soviétique), la plus active étant, évidemment, la Société de Vulgarisation Scientifique qui a remplacé l'Association des Sciences Naturelles fondée en 1841. Plus de 22 000 intellectuels sont membres de cette société et donnent régulièrement des conférences de vulgarisation dans les unions, les cités ouvrières et dans les maisons de culture.

Dans les villes, la Société a fondé des universités populaires. Elle organise, de plus, des cours d'été, des visites touristiques, elle a fondé des académies ouvrières dans les usines, de coopérative à la campagne, où elle tient toujours compte de l'économie de la région. Les cours de langue suscitent, en particulier, un très grand intérêt: à Budapest, on enseigne 15 langues différentes; ailleurs, une dizaine. La Société possède même sa « presse »: elle publie huit revues mensuelles ou bi-mensuelles et l'hebdomadaire *Élet és Tudomány* (Science et Vie) dont le tirage (200 000 exemplaires) est régulièrement épuisé. Elle possède aussi

sa maison d'édition — *Gondolat* (La Pensée) — qui publie chaque année 120 ouvrages de vulgarisation.

	1957	1961	1967
Conférences de vulgarisation de la Société	11 647	68 950	94 445
Auditeurs	860 352	3 983 858	4 843 390
Académies	–	1 473	3 065
Auditeurs	–	104 473	152 974
Élèves des universités populaires	8 069	9 013	23 094
Élèves des cours de langues de la Société	6 373	12 740	23 375

Le développement de la presse et de la Radio a évidemment servi la cause de la culture populaire. Les statistiques en fournissent la preuve.

	1951	1955	1960	1967
Publications de presse	416	632	590	752
Tirage (en millions)	507,4	580,5	704,6	991,5
Tirage des quotidiens (en millions)	326,1	388,6	406,3	667,3
Exemplaires diffusés (en millions)	326,1	542,2	664,7	949,2
Exemplaires, par mille habitants	35	55	67	94

	1938	1950	1955	1960	1965	1967
Ouvrages édités	8 156	6 441	17 507	19 231	22 825	25 088
Tirage total (en millions)	17,2	62,3	44,9	56,1	72,2	79,2
Exemplaires, par mille habitants	1 878	6 642	4 537	5 606	7 126	7 767
Livres (ouvrages de 48 pages et plus)	2 438	1 880	2 748	2 972	3 989	4 714
Tirages des livres (en millions)	9,1	20,4	22,9	34,7	44,7	47,8
Livres, par mille habitants	996	2 147	2 314	3 467	4 414	4 688

	1951	1955	1960	1965	1967
Valeur globale des livres vendus (en millions de forints)	143	217	554	778	846

	1937	1950	1955	1960	1965	1967
Abonnés à la Radio	383 505	619 504	1 432 162	2 223 741	2 484 248	2 478 818
Abonnés, par mille habitants	42	66	145	222	245	243
Abonnés à la Télévision	–	–	–	103 658	831 182	1 168 800
Abonnés, par mille habitants	–	–	–	10	82	115

BILAN

Évidemment, ces statistiques ne fournissent que des chiffres qui ne renseignent aucunement sur la qualité de la culture ainsi diffusée. On s'est, d'abord, préoccupé de diffuser, et peu, de connaître les effets de cette diffusion, car on pensait que les grandes œuvres s'imposaient d'elles-mêmes au public. Malgré cet aspect négatif, les résultats furent spectaculaires dès le début: le grand public a eu soudain la possibilité de connaître les grands écrivains. Les œuvres de Dickens, Balzac, Maupassant, Mark Twain, Tchekhov, Tolstoï, Gorki, Maïakovski, J. London, Ehrenbourg et Aragon — pour ne citer que les plus célèbres — ont été publiées à plus de cent mille exemplaires, chacune; les meilleurs ouvrages des écrivains hongrois (Jókai, Mikszáth, Arany, Petőfi, Ady, Attila József), à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires; certaines œuvres de Zsigmond Móricz, à un million et demi; les poèmes de Petőfi, à 600 000, ce qui est exceptionnel pour de la poésie. Dès lors, la grande littérature s'est vendue comme, autrefois, les romans à quatre sous; on a pu acheter un ouvrage de poche pour le prix d'un kilo de pain. Figurent en outre, dans la même série, les œuvres des grands écrivains étrangers: V. Hugo, Mérimée, Balzac, Cholokhov, etc. (50 000 exemplaires chacune, vite épuisées). Les *Classiques de la littérature mondiale* ont fait paraître, avec le *Livre des Millions* une sélection des œuvres de Gorki, d'A. France et de Thomas Mann (100 000 exemplaires pour chacune). A partir de 1955, on s'intéressa de plus en plus aux écrivains importants de la littérature occidentale: Proust, Joyce, Kafka, Sartre, Camus, Faulkner, Böll, Moravia, pour ne citer que les plus grands; Brecht (10 000 exemplaires); Homère (8000); *Drames modernes français* (18 000); le *Château* de Kafka (23 000).

Shakespeare, Shaw, Ibsen, Pirandello, Lorca, Brecht, Miller, T. Williams, O'Neill, Sartre, Dürrenmatt figurent constamment au programme des théâtres hongrois. 113 818 spectateurs ont assisté, en 1965, aux 212 représentations de 9 pièces de Shakespeare. (32 000 spectateurs pour *le Roi Lear.*) Les auteurs français joués en 1966 sont: Achard, Anouilh, Beaumarchais, Diderot, Marivaux, Molière, Racine, Rostand, Sardou, Sartre, Vercors; en tout, 582 représentations pour 292 419 spectateurs. Si on ajoute les opéras, les ballets, les opérettes et les comédies musicales, on arrive au total de 661 représentations et de 423 393 spectateurs pour les pièces françaises.

Du fait des subventions considérables de l'État, les prix des manifestations culturelles sont très peu élevés, ce qui constitue un facteur de succès non négligeable. Les conférences sont gratuites; les droits d'inscription aux académies ouvrières et aux universités populaires sont très modiques (20 à 30 forint par an). Le prix d'un billet d'entrée dans un musée et les droits d'inscription dans une bibliothèque varient de 2 à 3 forint, ce qui correspond au prix de 3 billets de tramway. La gratuité est complète pour les bibliothèques syndicales.

Les billets de théâtre, de cinéma et de concert sont un peu plus chers mais les subventions de l'État sont si élevées, dans ce domaine aussi, qu'ils restent accessibles à tous.

PROBLEMES NOUVEAUX

Aujourd'hui on se soucie de plus en plus de connaître l'homme qui se cultive alors qu'autrefois on se bornait à diffuser la culture. Le problème des rapports de l'art et du public devient donc un problème très actuel. On s'est rendu compte, depuis peu, en s'interrogeant sur les motivations de l'intérêt du public, que le dessein de se distraire l'emportait sur le dessein de se cultiver et que ses goûts allaient, très souvent, exclusivement au romanesque de l'aventure et de l'amour. Seule, une analyse sérieuse de ces rapports entre le public et la culture peut permettre de faire face à cette situation. Aussi commence-t-on dans ce domaine à entreprendre des études sociologiques et psychologiques, et à guider le choix du public. On organise, dans les bibliothèques, par exemple, des rencontres entre écrivains et lecteurs, des Journées du Livre, des conférences et des cercles de bibliophiles. Les musées changent de nature pour répondre aux exigences d'une véritable culture populaire. Ils organisent, eux aussi, des conférences, des projections, des visites avec l'aide du « cercle des amis des musées », qui prennent une part active et toute bénévole à l'éducation du goût du public. Le mois d'octobre est le mois des musées au cours duquel un grand nombre d'expositions itinérantes sont présentées, aussi bien dans les villes qu'à la campagne. Des conférences, des enquêtes, des publications présentent l'état des recherches effectuées par les différents musées.

Cette évolution dans le domaine culturel a évidemment des répercussions sur le plan économique et social. Dans les usines, certains travailleurs ont décidé de se grouper en brigades socialistes. Ces brigades s'attaquent surtout aux problèmes de production, mais elles constituent en même temps une cellule culturelle et politique où la discipline est exemplaire et la solidarité, naturelle. C'est un exemple qui, du reste, a été suivi par les travailleurs ruraux et des intellectuels. Actuellement, on compte 34 777 brigades socialistes en Hongrie, avec, en tout, 384 472 membres.

L'influence de ces brigades, des « académies » ouvrières et paysannes est telle qu'elle requiert une étude approfondie des rapports entre la culture générale et la révolution technique et scientifique. A cette fin, s'est réunie à Budapest, en 1966, une conférence internationale dont le sujet était « Travail et culture ».

L'éducation du peuple devient ainsi une affaire nationale en Hongrie, et elle prend tant d'ampleur que bientôt va se poser le problème du recrutement des animateurs culturels. D'ores et déjà ces animateurs doivent avoir un diplôme de l'enseignement supérieur. Les universités de Debrecen et de Budapest, ainsi que deux écoles normales de province, ont commencé, depuis quelques années déjà, à former des spécialistes dans ce domaine.

Ainsi on assiste progressivement à la mise en place de tout l'appareil requis pour une diffusion de la culture, méthodique et adaptée à la réalité.

Andor MARÓTI.

Document

La révolution hongroise de 1918 vue par Catherine Károlyi*

Madame Károlyi, née Catherine Andrássy, évoque, dans un livre récemment paru en Hongrie sous le titre de Nous deux dans la révolution *(Együtt a forradalomban), ses souvenirs personnels qui, en ce qui concerne la période précédant son exil, touchent les événements les plus importants de la vie politique hongroise. Nous présentons à nos lecteurs un passage de ces mémoires qui se rapportent à la révolution hongroise de 1918.*

En 1918, l'évolution impose en Hongrie la réalisation de deux tâches d'ailleurs indissolubles: de celle de l'indépendance nationale complète et de celle du changement d'une structure sociale et politique périmée. La Monarchie austro-hongroise a assuré l'hégémonie de la classe dominante hongroise dans l'ancienne Hongrie, mais elle attacha le pays aux intérêts d'une Autriche de plus en plus orientée vers l'Allemagne et elle contribua à l'acharnement des conflits entre les nationalités. Cette même Monarchie, au point de vue social et politique, a conservé, malgré les progrès de l'industrialisation, certains privilèges féodaux et elle exploita d'une façon inhumaine une classe ouvrière faible et une paysannerie très arriérée.

Lutter contre cet état des choses, c'était le devoir de tout homme de progrès. Le comte Mihály Károlyi (1875-1955), issu d'une famille de l'ancienne aristocratie hongroise, a rompu avec la tradition de sa caste et, dès le début de sa carrière politique, il n'a cessé de combattre pour l'indépendance complète du pays et pour des réformes démocratiques. En 1914, il s'est déclaré contre l'alliance avec l'Allemagne et contre une guerre menée avec elle pour des intérêts étrangers à ceux du pays. Cette activité politique l'a, pour ainsi dire, prédestiné à être, après la débâcle austro-allemande, le président du premier gouvernement indépendant hongrois (31 octobre 1918 — 11 janvier 1919) et, plus tard, celui de la République (11 janvier — 21 mars 1919). La révolution d'octobre amena la création d'un État hongrois indépendant, après plusieurs siècles d'occupation ou de dépendance étrangère, et elle stipula l'introduction de certaines réformes politiques et sociales que 130 ans auparavant la bourgeoisie française avait déjà réalisées. Tout cela ne pouvait pas résoudre le problème des classes exploitées et celui des nationalités qui voulaient fonder des États indépendants. Le gouvernement français et surtout ses autorités militaires ne montraient aucune compréhension à l'égard de la nouvelle République hongroise et de son président, pourtant ami de l'Entente cordiale, l'occupation d'une grande partie de l'ancienne Hongrie par des troupes françaises, tchécoslovaques, roumaines et serbes fut imposée avant même un plébiscite et avant la conclusion d'un traité de paix. (Sur cette question voir la discussion qui eut lieu à Paris lors du colloque des historiens français et hongrois.) C'est dans ces conditions que Mihály Károlyi abdiqua et remit le pouvoir aux représentants de la classe ouvrière, communistes et socialistes, qui fondèrent la République des Conseils.

* Extrait de l'ouvrage de Madame Mihály Károlyi : Nous deux dans la révolution [Együtt a forradalomban] ; Európa Kiadó, Budapest, 1967.

Mihály Károlyi émigra en juillet 1919, et il avait passé 25 ans à l'étranger, en partie en France. En 1946, la nouvelle Hongrie l'a accueilli solennellement en qualité d'ancien président de la République et le gouvernement le nomma son représentant à Paris. Il y resta en poste de 1947 à 1949, date où il se retira de la vie publique pour protester contre la politique sectaire et contre les procès injustes. Károlyi mourut en France. Ses cendres furent transférées en Hongrie en 1962 et enterrées dans le Panthéon national du cimetière Kerepesi à Budapest. Ses Mémoires, un des documents humains les plus intéressants de notre époque, furent publiés en diverses langues.[1]

Nous croyons ne pouvoir mieux évoquer le souvenir de cette révolution et de son grand représentant, devenu symbole de la constance, de l'intégrité morale et de la perspicacité politique, qu'en publiant un document humain, dont l'auteur est qualifié par Mihály Károlyi dans les Mémoires mentionnés ci-dessus non seulement comme sa compagne de vie, mais aussi sa camarade de lutte.

Béla Köpeczi.

« Mille fois Messies les Messies hongrois... »
(Endre Ady)

En me remémorant la révolution d'octobre dite des reines-marguerites, je me limiterai strictement à mes impressions personnelles et, dans la mesure du possible, j'écarterai l'explication des causes politiques, sociales et économiques qui amenèrent son explosion. Tout cela a été largement abordé par les ouvrages de mon mari.

Durant les premières années de mon mariage, je n'avais guère pris de part active à la lutte politique et n'avais rencontré que rarement les fidèles de Mihály. Ce ne fut qu'en émigration que je connus ceux qui lui étaient restés fidèles, ces compagnons qui furent, plus tard, de notre lutte contre le régime de Horthy et le fascisme. Pendant la Grande Guerre, j'étais profondément préoccupée par un problème personnel qui était que nous nous éloignions toujours plus d'Andrássy que j'aimais comme un père. Je savais bien qu'un jour, la rupture deviendrait inévitable. Son comportement dans les journées de crise me causa une grande désillusion, car alors j'ignorais encore combien une classe dirigeante peut être sans scrupules, si son pouvoir est menacé. Il est indéniable qu'Andrássy avait à cœur la destinée du pays, mais pour lui le règne des classes historiques et l'intérêt de la patrie ne faisaient qu'un.

[1] Œuvres de M. Károlyi :
Egy egész világ ellen, München, 1923, Verlag für Kulturpolitik
Gegen eine ganze Welt, München, 1924, Verlag für Kulturpolitik
Egy egész világ ellen, Budapest, 1965, Gondolat
Celebration of the 26th Anniversary of the October Revolution in Hungary, London, 1944
Memoirs of M. Károlyi. Translated from the Hungarian by Catherine Károlyi. Introduction by A.J.P. Taylor, London, 1956, Cape
Memoirs, New York, 1957, Dutton
Memorie di un patriota, Milan, 1958, Feltrinelli
Válogatott írásai (Œuvres choisies) 1920-1946. Budapest, 1964, Gondolat, 2 vol.
Études sur M. Károlyi :
M. Károlyi and Hungary from Defeat to Victory, London, 1945
Hajdu, T. *M. Károlyi and the Revolutions of 1918-1919*. Budapest, *Acta Historica* 1964.
Hajdu, T.: *Az őszirózsás forradalom*, Budapest 1963, Kossuth

Un changement bizarre s'était fait chez Mihály. Dans l'opposition, il avait été dur comme un roc, ignorant le compromis; son indignation à cause des injustices attisait en lui la haine de ceux qui l'empêchaient d'alléger les souffrances du peuple. Maintenant, qu'il avait accédé au pouvoir, il ne ressentait pas de soif de vengeance, il semblait avoir oublié ses adversaires les plus acharnés; il ne pensait plus qu'à l'avenir. Quand des troubles éclatèrent à Vienne, sa première pensée fut de mettre en sécurité les Andrássy menacés. Avec l'aide d'Otto Bauer, des sociaux-démocrates autrichiens, il réussit à faire passer ma mère et mon oncle à Dénesfa. Je fus profondément touchée de ce qu'il ait pu trouver, au milieu de ses innombrables tâches, le temps d'arranger de telles choses. « Si la situation était inverse, si c'était nous que l'on persécutait — pensai-je — la famille nous viendrait-elle en aide? » Assez rapidement et assez douloureusement, nous pûmes faire l'expérience du contraire.

Je fis ma première visite officielle chez l'archiduchesse Augusta, l'épouse de l'archiduc « hongrois » Joseph. En arrivant à leur hôtel, au Château de Buda, ce fut Joseph en personne qui, au mépris de toute étiquette, vint me recevoir sur le seuil, comme s'il avait voulu marquer qu'il avait abandonné les formalités protocolaires dues aux membres de la famille Habsbourg. Il me conduisit au salon; son épouse me reçut parmi des fauteuils de damas bleu clair, des peintures à l'huile représentant des scènes de chasse et de grandes photographies prises au cours des chasses de Joseph en Afrique. Celui-ci — comme un Jésuite — s'enquit chaleureusement de l'état de santé de Mihály et déclara:

— Nous prions tous les deux pour que Dieu veuille le conserver longtemps à la patrie.

Puis, il m'offrit des gâteaux secs et demanda incidemment:

— Quand la république sera-t-elle proclamée? Je ne crois pas que ce serait chose très sage que de tergiverser.

En disant cela, il m'adressa son célèbre sourire qui, selon l'opinion générale, faisait son soi-disant charme.

Comme il revenait directement du front, où s'était faite la révolution proprement dite, je pensais qu'il avait pris conscience, bien plus tôt que le gouvernement, de ce que la république était inévitable. Il avait été témoin oculaire de la débâcle sur l'Isonzo; maintenant, il devait s'efforcer de se rendre populaire et de mener son propre jeu qui n'était certes pas caractérisé par une fidélité inconditionnelle au roi. Ambitionnait-il le rôle de Philippe Égalité?

— Un seul homme peut entrer en ligne de compte pour la présidence — dit-il — c'est son Excellence! Il est le seul qui emporte la confiance de tout le monde. Nous devons rendre grâce à Dieu d'avoir un Mihály Károlyi.

(Plus tard, il voulut même changer de nom pour prendre celui d'Alcsuti, ce fut Mihály qui l'en dissuada, disant qu'il possédait un beau nom historique et qu'il fallait le garder.)

Eh oui, rien n'a plus de succès que le succès — pensent les Anglais. Mon beau-frère Gyuri Pallavicini attendit des heures entières dans l'antichambre de Mihály: il espérait avoir un portefeuille et ne cessait de répéter qu'il était depuis longtemps en désaccord avec Andrássy...

J'étais encore trop jeune, je n'avais pas suffisamment d'expérience pour

connaître la nature humaine; je m'étonnais donc de voir nos implacables ennemis d'hier se jeter maintenant à nos pieds et ne pas se lasser de chanter nos louanges. « Mihály, le fou » était subitement devenu l'homme d'État le plus avisé de son époque. « Quelle chance que ce soit lui qui soit au gouvernement »... « Mais c'est un bon ami de toujours, nous jouions ensemble aux cartes »... « Il m'a même prêté de l'argent... »... « Tu verras, il sauvera nos propriétés »...

Antal Sigray proposa d'établir un contact avec Wilson par l'entremise de sa femme, une Américaine, dont le beau-frère, Gerrard, était ambassadeur à Berlin. De la sorte, le mémorandum du gouvernement hongrois pourrait parvenir directement aux mains du président américain. Nous devions tout tenter, même si nous n'avions que peu de confiance dans le succès. Naturellement, Mihály n'était pas dupe: Sigray s'agitait surtout pour quitter le pays en révolution, car, connaissant les opinions de mon mari, il savait que de mauvais moments attendaient les classes possédantes. Même s'il n'y avait qu'une seule chance de réussite pour que cette mission réussisse, il fallait tout tenter.

Une fois en Suisse, Sigray fit en toute honnêteté dire à Andrássy qu'il ne se ralliait pas momentanément à la propagande dirigée contre le gouvernement, puisqu'il en avait accepté la mission. On lui en sut mauvais gré.

Les enfants furent ramenés de Parád et nous emménageâmes à l'hôtel de la Présidence du Conseil. Comme j'étais enceinte, je passai la majeure partie de cet hiver à la maison, avec les enfants, et ne parus que rarement aux réceptions officielles. Éva avait trois ans, Ádám, douze mois. Le ministre des Finances, Pál Szende venait souvent chez nous, après les délibérations, pour jouer avec eux.

Nous voulions récompenser d'une façon ou d'une autre Robinson, le détective qui avait conduit par le bout du nez Imre Károlyi et le service secret allemand. A l'époque, on n'avait guère recours aux détectives. Nous lui confiâmes donc les soins de la nombreuse famille de Cora et il menait régulièrement les chiens à la promenade sur le Rempart. Cora était toujours présente aux séances du Conseil des Ministres. Couchée sous la table, elle ne tolérait aucune velléité de familiarité de la part des membres du cabinet. Plusieurs n'hésitèrent pas à la taxer de réactionnaire.

La révolution d'octobre avait été l'œuvre de la rue, de l'armée et des ouvriers organisés; c'étaient les ouvriers qui maintenaient l'ordre et protégeaient le pays de l'anarchie. En réalité, ce n'était donc pas le roi qui avait nommé Károlyi premier ministre, mais la volonté du peuple révolutionnaire qui l'y avait contraint.

Bientôt, les antagonismes profonds que cachait la coalition revinrent à la surface. Sous sa forme donnée, la coalition n'était pas viable. C'est d'ailleurs le sort ordinaire des coalitions. Malencontreux compagnons d'armes ceux qui rejettent toujours sur les partenaires la responsabilité de ce qu'ils ne peuvent réaliser de leur propre programme. Cela sert d'ailleurs souvent aussi de faux-fuyant! Le dénominateur commun de telles coalitions n'est que le côté négatif. Tant qu'elles luttent contre quelque chose, elles sont fructueuses, mais dès qu'il faut édifier un nouveau système, ce jeu de bascule improductif se solde par un fiasco.

Le ministre de l'Intérieur, Tivadar Batthyány — un conservateur au fond de l'âme, qui, pendant la guerre, n'avait été de l'opinion de mon mari que dans les questions de politique étrangère — ne se dépêchait pas de faire relever les fonctionnaires encroûtés du régime déchu. Il laissa en place les préfets, les maires; lorsqu'il était obligé d'en remplacer quelques-uns, il faisait de sorte que les nouveaux nommés compromettent le régime démocratique. Batthyány était un homme intelligent, de commerce agréable, mais vaniteux et intrigant. Il espérait recevoir, si le parti Károlyi accédait au pouvoir, la présidence du Conseil et stopper les transformations révolutionnaires. Donc l'aile droite du parti Károlyi pensait profiter de la popularité de Mihály pour s'emparer des rênes, quitte à le mettre ensuite au pas. Je me rappelle bien cette manifestation de masse devant notre hôtel de la rue Egyetem, quand Mihály harangua la foule du balcon et qu'à la demande de celle-ci je lui jetai la photographie de mon mari; Batthyány se tourna vers moi, réprobateur, les yeux effrayés, un mauvais pressentiment dans la voix: « Regardez donc cette foule prête à tout! L'avalanche est partie... la lourde pierre s'est ébranlée, qui sait où elle s'arrêtera! »

Maintenant qu'il était ministre de l'Intérieur, les ministres socialistes lui demandaient plus de vigueur dans le mouvement des préfets et, pour le contrôler, exigèrent la nomination d'un sous-secrétaire d'État socialiste en la personne de Jenő Landler. Batthyány donna sa démission, ce en quoi il fut conséquent, puisqu'il n'était d'accord ni avec la politique à l'égard des nationalités, ni avec la réorganisation de l'armée, ni avec la réforme agraire. Il fut remplacé par Vince Nagy qui, plus progressiste d'esprit, comprit qu'il était impossible de gouverner sans les ouvriers syndiqués.

Après sa démission, Batthyány voulut convaincre Lovászy de ce que le gouvernement Károlyi manquait de crédit puisque l'Entente le considérait comme trop radical. Il essaya d'amorcer Lovászy en lui disant de démissionner, lui aussi, pour former ensemble un parti bourgeois avec lequel les puissances de l'Entente traiteraient plus volontiers qu'avec un régime à tendance socialiste. Il fit passer son gendre, Mihály Esterházy en Suisse, avec la mission de convaincre l'Entente de refuser tout pourparler avec un gouvernement autre que celui de Lovászy–Batthyány. Lovászy lui fit confiance et quitta effectivement le gouvernement en janvier.

Après la défaite de l'Isonzo, l'ancienne armée hongroise était entièrement désagrégée. Nos soldats avaient abandonné leurs armes et étaient rentrés chez eux, mais certains pillaient encore la province et avaient attaqué beaucoup de commerçants juifs. C'est pourquoi Linder déclara, tout en prenant, en même temps, position contre le militarisme: « Je ne veux plus voir de soldats! » L'accusation de la contre-révolution, comme si ces mots avaient été d'un effet subversif sur l'armée, n'était qu'un mensonge, puisqu'il n'y avait déjà plus d'armée à désorganiser.

Un officier qui commandait un bataillon à la frontière transylvaine avait reçu l'ordre d'arrêter les Roumains qui avaient pénétré dans un village; les soldats refusèrent de lui obéir. Il leur dit alors qu'il était responsable de la discipline et que s'ils persistaient, il allait se tirer, devant eux, une balle dans la

tête. Les soldats jugèrent cette méthode d'encouragement insolite et continuèrent à rire sans faire un geste. Le jeune officier se fit sauter la cervelle.

Le rappel des troupes hongroises n'avait d'ailleurs pas été ordonné par le Conseil National, mais par le cabinet Wekerle, cela avec l'accord de la chambre des députés. Après la démission de Linder, la première chose que firent le commandant Albert Bartha et le sous-secrétaire d'État Böhm fut de démobiliser l'armée pour en recruter et en organiser une nouvelle, républicaine et populaire. Bartha implanta le système des représentants syndicaux dans l'armée, mais il se trouva vite opposé à Pogány, le président du Conseil des Soldats et aux ministres socialistes. Il dut céder la place. A la fin de décembre, Sándor Festetics, qui se disait vigoureusement progressiste, mais qui n'était guidé que par son ambition, demanda son admission au parti social-démocrate et, comme il était militaire de carrière, on le nomma ministre de la Guerre. Ses soi-disant idées révolutionnaires le poussèrent à des exagérations comme de se vanter, au Casino National, de connaître l'identité des assassins de l'ancien premier ministre István Tisza. Quand Mihály, outré, le prit à partie, il nia tout. Une fois en place, il voulut procéder à l'arrestation du petit groupe des dirigeants communistes qui venaient, le 24 novembre, de fonder leur parti. Quand le gouvernement lui eut refusé la permission d'entreprendre une telle action et qu'il comprit qu'il n'avait pas de soldats sûrs pour réaliser son projet, il fut vivement désappointé. Évidemment il se heurta également au chef du Comité des Soldats et, trois semaines plus tard, le gouvernement le força à démissionner. Cette fois ce fut Vilmos Böhm, l'ancien sous-secrétaire d'État qui reçut le portefeuille et, en compagnie de Pogány, il s'attela sérieusement à l'organisation d'une armée ouvrière. Böhm avait comme sous-secrétaire d'État le colonel Aurél Stromfeld. En créant une nouvelle armée et en donnant des armes aux syndicats, Mihály Károlyi fondait, de fait, le nouveau pouvoir d'État sur les forces organisées de la classe ouvrière, ce qui signifie que le « passage du pouvoir » avait *de facto* eu lieu.

A la suite de la révolution, on m'avait demandé d'accepter la présidence de la Croix-Rouge hongroise. L'hiver 1918–1919 fut particulièrement rigoureux; nous travaillions dans les gares, préparant des vivres et des vêtements pour les soldats blessés de retour du front. Jusque-là, très peu de mesures sociales avaient été prises. Le gouvernement avait décrété l'expropriation, à notre profit, des stocks de certaines fabriques et de certains magasins. Notre activité indigna et effraya les classes aisées. Notre appel à la collecte de vêtements ne donna pas de résultat, on dut donc promulguer un décret d'exception pour la réquisition de linges et de vêtements. Selon ce décret, on ne pouvait posséder plus de cinq costumes par personne, ce que les classes aisées considérèrent comme du bolchevisme intégral. Mon beau-frère, József Károlyi, avait cinq cents costumes. Notre appel pour que l'on héberge des enfants abandonnés et des orphelins suscita également une vive indignation. En effet, nous voulions loger ces petits dans les pièces non habitées des appartements de la grande bourgeoisie, ce qui provoqua un tollé général; de longues années plus tard, certains se remémoraient encore avec horreur qu'ils avaient été obligés de recevoir des mioches « crasseux ».

Un jour, je reçus un coup de téléphone angoissé de Leopold, le secrétaire

de la Croix-Rouge: une infirmière roumaine de la Croix-Rouge Internationale venait d'être arrêtée sur mesure du ministre de la Guerre, Festetics; la police la soupçonnait d'être un agent russe, mais il n'y avait aucune preuve convaincante contre elle et, comme les membres de la Croix-Rouge bénéficiaient de l'immunité, son arrestation était illégale. Comment aider cette fille? Je décidai de ne rien dire à Mihály, il avait déjà assez de soucis comme cela, et de prendre moi-même l'affaire en main. J'appelai le préfet de police et le priai de faire conduire mademoiselle Rappaport à la frontière autrichienne, puisque l'incarcération d'une infirmière de la Croix-Rouge était parfaitement abusive. A mon étonnement, il ne discuta pas et, le lendemain, je fus avertie de ce que ma demande avait été exaucée.

Festetics n'y comprenait rien et n'arrivait pas à établir qui l'avait contré. A la réunion suivante du cabinet, il mentionna l'affaire, mais aucun ministre n'était au courant et on ne put lui donner d'informations. Plus tard, il se plaignit à moi et je lui expliquai que c'était moi la « coupable ». Il dut faire des efforts pour se dominer.

Bien des années plus tard, j'appris que l'infirmière avait sur elle du matériel de propagande communiste et une forte somme; mon informateur me révéla également que, par suite d'un « miracle » la fille avait pu quitter la Hongrie avec ses bagages intacts. Elle avait échappé à un grave danger; comme elle était Roumaine, on aurait dû la livrer à son pays, où elle aurait sûrement été fusillée. Les communistes apprirent bientôt à qui elle devait son salut. Dès ce moment, ils me considérèrent comme leur amie et cherchèrent également par la suite à rentrer plusieurs fois en contact avec moi.

Le dirigeant socialiste le plus doué, le plus cultivé était Zsigmond Kunfi. Il portait ses cheveux drus coupés en brosse, ses grands yeux bruns brillaient d'un sombre éclat. Par un bizarre jeu du sort, il avait été le précepteur de trois fils de comtes, tous trois faibles d'esprit, dont deux terminèrent leurs jours dans un asile d'aliénés. Rien d'étonnant donc que Kunfi n'eût pas la meilleure opinion de l'aristocratie hongroise. Il parlait souvent avec Mihály deses expériences quasi incroyables avec l'un de ses élèves, le comte Gábor Lónyai, que nous appelions Lord Gaby, car il parlait la plupart du temps anglais et était très snob. Kunfi avait passé un été près de Rezső et Ádi Vay, mes cousins, les fils de tante Marietta. Comme Kunfi ne cachait nullement ses idées socialistes, oncle Ádi lui donna promptement congé. Les catholiques étaient extrêmement outrés de la nomination de l'anticlérical et athée Kunfi au poste de ministre de l'Enseignement public. Mihály admirait les qualités de Kunfi. C'était, parmi les membres de son cabinet, avec Jászi, celui qu'il consultait le plus souvent, ceux dont il recherchait le plus volontiers la compagnie.

Mihály n'eut jamais confiance en Ernő Garami; il le considérait comme un bourgeois bureaucrate, toujours prêt à passer un compromis avec l'adversaire. Je le vois encore comme un homme morose, rigide. On n'entendait que rarement sa voix, mais le jour où la république fut proclamée sur la place du Parlement, Garami monta aussi à la tribune et je ne me rappelle que ces paroles de lui: « Travailler! travailler! travailler! »

C'était, certes, une proposition juste et d'actualité, mais qui ne pouvait

prétendre à beaucoup de popularité. La foule la reçut effectivement dans un silence total. Garami n'avait, sans aucun doute, rien d'un démagogue. Les ministres bourgeois plaçaient leurs espoirs en Weltner et Buchinger qui avaient, déjà sous Tisza, su refréner les ouvriers; maintenant que ces « braves garçons » avaient accédé au pouvoir, la bourgeoisie les considérait comme des anges tutélaires. Lorsque Garami comprit que le gouvernement glissait vers la gauche, il usa de toute son énergie pour en faire sortir son parti, car il estimait qu'un régime bourgeois était plus en mesure de combattre victorieusement la propagande communiste.

Dès le milieu de décembre, Károlyi avait annoncé les nouvelles élections, enjoignant à la population de ne pas donner dans le panneau de la démagogie, de ne pas croire à des promesses que, dans une telle situation, nul gouvernement ne serait capable de tenir. Il déclara qu'il n'était pas partisan d'instaurer dès maintenant le communisme en Hongrie; que pour que le communisme puisse fonctionner fructueusement, il fallait que se développe une génération nouvelle qui soit mûre pour cette tâche; que la Hongrie était un petit pays, cerné de nations capitalistes, tandis qu'en Russie soviétique la guerre civile battait son plein; que lorsque plusieurs pays auront instauré le communisme, la Hongrie pourra, elle aussi, suivre leur exemple.

Malgré la modération de ces discours, les journaux français prirent vivement à partie notre gouvernement et s'excitèrent surtout contre la réforme agraire en préparation. Ils la taxèrent de mesure bolcheviste, et incitèrent nos voisins à maintenir le blocus dirigé contre la Hongrie. Ils avaient trouvé des soutiens enthousiastes dans notre classe dirigeante déchue de son rang et dont une partie de la presse parisienne se faisait précisément l'écho. Dès le premier moment, le gouvernement dut maintenir l'équilibre entre les deux extrêmes, les réactionnaires et les bolchevistes. La réaction attisait les sentiments chauvins qui sont toujours exacerbés après une défaite; les bolchevistes réclamaient la hausse des salaires et des allocations de retraite, alimentant le mécontentement, dans une période d'appauvrissement général, contre le gouvernement qui avait à surmonter des difficultés économiques permanentes, et faisaient de la dictature prolétarienne réalisée en Union Soviétique l'exemple à suivre.

Après le départ des ministres bourgeois, les membres du corps diplomatique accrédité à Vienne informèrent sur-le-champ leur gouvernement de ce que le régime Károlyi bolchevisait la Hongrie. L'un des membres de la commission de l'Entente, que les Hongrois avaient quelque peu tenu à l'écart et qui ne faisait pas de distinction entre politique française et politique anglo-saxonne, déclara sans ambages que Károlyi n'avait qu'à faire arrêter les communistes, s'il désirait une aide occidentale. Cette suggestion fut rejetée avec indignation par le cabinet, tandis qu'à Paris le différend s'accentuait entre les puissances anglo-saxonnes et la France.

Les missions Taylor[1] et Coolidge[2] des USA, qui avaient séjourné en

[1] Alonzo Engelbert Taylor, ami de Herbert Hoover, avait reçu la mission d'étudier la situation du ravitaillement dans les pays de l'Europe centrale et d'en tirer les conclusions appropriées quant à l'aide à fournir.

[2] Sur mandat des dirigeants de la conférence de paix de Paris, Archibald Carry Coolidge était chargé de tâches politiques et arriva à Budapest au milieu de janvier 1919.

décembre et en janvier à Budapest, brossèrent un tableau véridique de la situation; elles consignèrent dans leurs rapports que nos voisins ne respectaient pas les clauses de l'armistice de Belgrade et que ce qui se passait était en contradiction avec les principes hautement proclamés de l'Entente. Coolidge, tout comme avant lui Taylor, conseilla à son gouvernement de mettre fin au blocus qui minait les ressources du pays et souligna que « l'unique trait éminemment positif du gouvernement hongrois est la popularité de Mihály Károlyi », tandis que « l'opposition conservatrice et l'aristocratie n'ont pas encore saisi l'essence des conditions nouvelles, les grands changements survenus ». Le remaniement du gouvernement, continuait ce rapport, représente une ouverture à gauche et a renforcé l'aile gauche du régime. A l'encontre des Français, les missions américaines ne se préoccupèrent guère du « péril bolcheviste », et comme elles avaient témoigné de la sympathie à la république populaire et promis leur soutien, elles nous redonnèrent courage. Jusqu'ici nous n'avions eu l'honneur de connaître que Vyx et ce commandant français à l'esprit fort étroit était ennemi de la Hongrie démocratique. Ce fut une faute impardonnable des Français que de donner les pleins pouvoirs à un ignorant qui n'avait jamais auparavant assumé de responsabilité et ne savait rien ni de la Hongrie, ni de son peuple. L'aristocratie hongroise n'eut aucun mal à en faire ce qu'elle en voulait, si bien que les rapports qu'il adressa à Paris peignirent le cabinet Károlyi comme trop radical. Paris ne sut rien de la véritable situation et encouragea nos voisins à enfreindre l'armistice qu'ils avaient eux aussi signé, espérant ainsi provoquer la chute de Károlyi.

L'aristocratie, dont nous connaissions fort bien les activités, faisait tout pour influencer les missions, dont on invita fréquemment les membres pour contrebalancer notre diplomatie « satanique », comme on disait, nos « capacités de comédiens » à Mihály et à moi.

A cette époque, les généraux français faisaient le projet d'attaquer la Russie soviétique et ils considéraient notre pays comme une base opérationnelle. Pour atteindre ce but, il fallait renverser le gouvernement Károlyi qui n'aurait jamais souscrit à leurs plans, et cet objectif concordait avec celui des propriétaires terriens qui craignaient de plus en plus chaque jour la réforme agraire et les élections. Le destin du monde aurait certainement pris une tournure toute différente si la bataille de Paris n'avait été gagnée par Clemenceau, mais par Wilson. « Wilson a subi un échec — disait-on — ce n'est pas un réaliste. » Mais, les réalistes à succès, vers quoi ont-ils mené le monde durant les vingt années suivantes?

La révolution d'octobre était régie par les principes de la démocratie et de la liberté, ceux-ci l'avaient fait triompher, sous leur signe la voie était laissée libre à n'importe quelle opinion contraire. La liberté de presse et de réunion n'étaient pas de vaines paroles. C'est pourquoi les conférences de Béla Kun sur l'histoire de la révolution russe, sur Lénine et Trotsky reçurent aussi l'autorisation du gouvernement. Comme la révolution léniniste nous inspirait une vive sympathie, je désirai prendre part à l'une de ces causeries. Pour qu'on ne me reconnaisse pas, je mis des lunettes noires et un fichu et c'est ainsi que je montai au balcon de l'auditorium d'un bâtiment universitaire, le Gólyavár. Béla Kun

marchait nerveusement en long et en large sur l'estrade. C'était un homme de petite taille, à la tête ronde déjà passablement dégarnie: il avait les yeux légèrement saillants, le cou court, enfoncé entre ses épaules. Il portait un habit noir et me rappelait un médecin de campagne. Il parlait comme un maître d'école, de manière didactique. Il exposait simplement et objectivement l'histoire de la révolution russe, cela me plut. Il citait continuellement Lénine et Trotsky. J'eus l'impression qu'il présentait des événements passionnants de manière quelque peu monotone et que le feu révolutionnaire lui faisait défaut. Je ne le jugeai pas né pour diriger, je pensai qu'il ne saurait pas entraîner les foules. Son public était hétérogène: ouvriers, soldats, étudiants, membres bien habillés de la classe moyenne, officiers. On l'écouta en silence, avec un intérêt soutenu. Il ne suscita ni réactions de sympathie, ni d'antipathie.

Dès que les réactionnaires comprirent que le danger était passé et que quiconque pouvait exprimer librement son opinion, leur comportement se modifia. Les courbettes serviles disparurent, ils se remirent avec une ardeur redoublée à leurs activités contre le régime.

En novembre 1918 déjà, la contre-révolution mûrissait ses plans et s'organisait en prévision de la guerre civile. On voulait la faire exploser au début du printemps de 1919, avant les élections et la réforme agraire, car on savait que ces deux événements aideraient à stabiliser le régime.

Il y avait encore en Hongrie de nombreux fidèles de l'ancien régime, même s'ils étaient sans pouvoir politique effectif. Ils avaient, pour les soutenir, l'influence du clergé catholique sur la paysannerie, les préjugés des traditions séculaires du féodalisme et le snobisme de classe. Tout cela augmentait l'exaspération du pays vaincu.

Même au Club des Femmes que j'avais fondé, la propagande de bouche à oreille allait bon train: « Le gouvernement est prêt à renoncer à l'intégrité territoriale du pays! » C'est en se fondant sur ce slogan que beaucoup réclamaient que le Club se rallie à l'organisation chauvine, la Ligue Révisionniste, dont le mot d'ordre était: « Non, non, jamais! » Comme les statuts du Club ne permettaient une action politique qu'en cas de décision à l'unanimité de la présidence, nous, ses membres de gauche nous nous opposâmes à cette suggestion. Ma sœur Boji proposa qu'on votât nominalement, afin que tout le monde puisse connaître ceux qui prennent position contre l'intégrité territoriale du pays.

— Les traîtres dehors! — proclama-t-on et l'allusion à notre groupe était on ne peut plus claire.

Madame Albert Apponyi — Klotild — me somma solennellement de me faire la championne, en tant que fille Andrássy, de l'intégrité territoriale. C'est précisément au cours de ces journées qu'Andrássy venait de faire une déclaration à un journal suisse; il y insistait sur l'autonomie intégrale à accorder aux minorités nationales. Parler d'intégrité à ce moment n'aurait donc pas été diplomatique et aurait influé de manière nocive sur les pourparlers qui avaient commencé avec les États limitrophes. Heureusement, je réussis à faire écarter de l'ordre du jour la motion de ralliement à la Ligue, après une lutte acharnée.

La correspondance de mes tantes à cette époque (je la connus plus tard)

prouve que le sentiment familial ne les animait guère à notre égard. Elles pensèrent même à une conjuration pour assassiner Mihály; selon elles « l'acte aurait dû être depuis longtemps perpétré! » Bien qu'elles me plaignissent, elles aimaient plus la « patrie » et, dans pareil cas, il n'y a pas de place pour les considérations d'ordre personnel ou familial. « Ça ira mal pour la pauvre Katus, mais nous n'y pouvons rien! » Elles pensaient que les perquisitions de police dans les appartements des personnes soupçonnées d'activités contre-révolutionnaires avaient été ordonnées par moi! Pourtant, durant ces journées pénibles, quand je tremblais sans cesse pour la vie de Mihály, je n'eus vraiment pas le temps de me venger de mes tantes.

Mihály savait parfaitement qu'il devait faire son choix quant aux forces sur lesquelles fonder le régime. Celui-ci ne pouvait se maintenir dans le vide, sans une sérieuse couverture armée. Il fallait décider entre le réarmement des officiers démobilisés de l'ancienne armée de la Monarchie et l'armement des ouvriers syndiqués. Gyula Gömbös, alors officier d'état-major, était prêt à former des commandos et offrit son aide à Mihály contre les socialistes. De tous les côtés, des avances semblables fusaient vers Mihály, car on pensait trouver en lui le sauveur de la Hongrie des seigneurs. Mon mari aurait pu, alors, facilement choisir le rôle de Horthy; c'était d'ailleurs ce que l'aristocratie et la bourgeoisie attendaient de lui. « Tout le monde m'aurait volontiers proclamé chef — a dit mon mari — mais seulement bien sûr si j'avais endossé le rôle de chef de la Hongrie seigneuriale. »

En janvier, quand la révolution entra dans une nouvelle phase, Károlyi fut porté à la Présidence de la République[3], Dénes Berinkey devint premier ministre, Lovászy démissionna et les ministres sociaux-démocrates virent leur proportion accrue au sein du cabinet. Sous le signe de l'évolution et de la démocratie, Károlyi se proposait de prendre, en s'appuyant sur les ouvriers, la voie du socialisme. On était sur le point de procéder à la réforme agraire, aux élections et aux réformes financières radicales projetées par le ministre Pál Szende. En guise d'impôt sur les bénéfices de guerre, les grandes banques de Pest déboursaient des sommes minimes. Le taux de cette contribution fut augmenté avec rappel jusqu'à 1914. Il fallait payer 80 % pour les profits de guerre. De nombreuses autres taxes qui frappaient les classes moins aisées furent, par contre, abolies. Tous les préparatifs de la grande imposition sur les biens avaient été terminés, le décret, reçu et approuvé au conseil des ministres, devait paraître au Journal Officiel du 25 mars. Le barème d'imposition était progressif, atteignant 50 % à son point culminant. Les entreprises sidérurgiques de l'État avaient été placées sous le contrôle du Ministère du Commerce, et celui des Finances décréta que toutes les entreprises minières de l'État devaient passer sous le même contrôle ce qui permettrait la gestion des entreprises étatiques à partir d'un seul centre. Il s'agissait là du premier pas vers les nationalisations. Le 18 mars, au conseil des ministres, Vilmos Böhm présenta

[3] Le 11 janvier 1919, Mihály Károlyi devint président de la République, parce que le Conseil National avait accepté cette solution après une longue crise. Dénes Berinkey passa à la tête du gouvernement que les anciens ministres du parti Károlyi quittèrent. Les sociaux-démocrates reçurent quatre portefeuilles : Vilmos Böhm (Guerre), Zsigmond Kunfi (Enseignement public), Ernő Garami (Commerce), Gyula Peidl (Protection sociale).

son projet de loi populaire sur la socialisation et fit décider, en même temps, de la création d'un ministère compétent.

En ce qui concerne la réforme agraire, le ministre de l'Agriculture, Barna Buza, projetait le lotissement des propriétés de plus de 500 arpents. Mais mon mari déclara à plusieurs reprises qu'il ne voyait là qu'un début. En fin de compte, il désirait lui aussi l'union des paysans en coopératives, mais sous forme d'union de plein gré.

La classe dirigeante écartée du pouvoir fut désespérée en apprenant que les réformes préconisées par le gouvernement Károlyi allaient être réalisées.

En 1967, à l'expiration de la période prescrite de 45 ans, le gouvernement anglais a mis à la disposition des recherches les dossiers des pourparlers secrets menés à cette époque; on peut y lire, entre autres documents, la proposition du comte Mihály Esterházy réclamant avec insistance l'occupation de Budapest par les troupes de l'Entente et le renversement du gouvernement Károlyi. Les Anglais rejetèrent cette suggestion datée du 26 janvier 1919.

Nous avions rompu nos relations avec la majeure partie de ma famille, mais nous continuions à rencontrer Boji et Gyuri. Nous savions qu'ils nous étaient opposés. A quel point, je ne l'appris que plus tard.

Vers le 10 mars, nous étions un jour à déjeuner, Mihály et moi, chez les Pallavicini. Une véhémente discussion politique avec Gyuri fut interrompue par la sonnerie du téléphone. J'étais la plus proche de l'appareil, je décrochai.

— Ici Magasházy — dit une voix.

Boji, nerveuse, fixa son mari, celui-ci m'arracha le récepteur des mains.

— Vous faites erreur — dit-il et, il coupa la communication. Cela me parut bizarre. Je tirai mon calepin et y notai, tout en parlant, le nom de Magasházy.

— C'est toujours bon de savoir ces choses-là — taquinai-je Gyuri.

Dans une de ses lettres à Mère, Boji mentionne cet épisode. Elle y écrit que Magasházy avait fait le projet, avec plusieurs officiers, d'attaquer la Présidence de la République et de faire Mihály prisonnier. Magasházy avait compris pourquoi Gyuri avait posé le récepteur. Il prit immédiatement des mesures pour qu'on fasse changer son numéro de téléphone et passa quelques temps en clandestinité. Mais peu de temps après, la prise de pouvoir communiste eut lieu, les Pallavicini avaient manqué l'occasion. Plus tard, Magasházy devint l'aide du camp de Horthy.

Au début de la révolution, Andrássy et ma mère s'étaient rendus en Suisse. J'écrivis une lettre à mon oncle, le priant de venir en aide au pays dans une situation difficile, puisqu'il avait adopté, dans une déclaration parue à l'étranger, le programme de Jászi sur l'autonomie des minorités nationales et s'était tourné contre le militarisme allemand. Il m'opposa un refus catégorique en ajoutant qu'il espérait bien que notre situation continuerait à se détériorer. Cela m'attrista profondément et, dans les huit années suivantes, qui furent la période la plus critique de ma vie, mit fin à tout rapport entre nous. Je crois bien que c'est la chute de la royauté et la proclamation de la république populaire qui avaient le plus peiné Andrássy et que c'était là la source de sa profonde exaspération. Son comportement me blessa beaucoup, car c'était l'homme pour lequel j'avais le plus d'affection après Mihály et les enfants.

Lorsque Mihály fut proclamé président de la République, nous quittâmes l'hôtel de la Présidence du Conseil et déménageâmes dans une villa de la rue Óra, sur le Mont Souabe. Cette villa nous avait été proposée par Mór Domony, président de la Société de Navigation Fluviale Hongroise, et meublée par un fabricant de meubles, antiquaire réputé, Henrik Schmidt, qui jugeait certainement que c'était là la meilleure méthode pour mettre des valeurs à l'abri. En ville, on faisait courir le bruit que nous habitions le palais royal du Château de Buda et que Mihály passait beaucoup de temps devant la glace pour admirer comment lui seyait la couronne de saint Étienne. La même fausse nouvelle avait déjà été répandue à propos de Kossuth, plus récemment encore, à propos de Kerensky, ce qui démontre que l'imagination des royalistes du monde entier est assez pauvre.

Au milieu du mois de février, il y eut de grandes manifestations contre le quotidien Népszava. Les bagarres firent cinq victimes parmi les policiers, il y eut également des blessés. Les ministres sociaux-démocrates du gouvernement réclamèrent l'arrestation de Béla Kun et de ses compagnons. Cependant, ce n'était pas eux qui avaient manifesté. Les policiers, furieux de la mort de leur collègues, forcèrent la prison et battirent jusqu'au sang les communistes incarcérés. Il va de soi que cela aviva la sympathie de tout le peuple à l'égard des martyrs et que même la presse bourgeoise témoigna de la compassion à Béla Kun. A la réunion du cabinet, mon mari s'éleva contre de tels procédés et exigea que les communistes arrêtés bénéficient du régime des détenus politiques.

En février 1919, la réforme agraire fut votée. Mihály désirait la lancer en lotissant ses propres terres.

J'attendais la naissance de notre enfant, c'est pourquoi je ne pus accompagner Mihály à la cérémonie.[4] Quand, le lendemain de la distribution de ses terres à Kápolna, il rentra à Budapest, il paraissait extrêmement satisfait. Il était toujours affligé de posséder tant de terres, quand la majorité des paysans étaient déshérités et vivaient dans la misère. Il était aussi torturé par l'idée que la plus grosse part des biens Károlyi provenait d'une récompense faite par l'empereur à son ancêtre le général Sándor Károlyi, pour la paix de Szatmár, après l'écrasement de la guerre de libération de François II Rákóczi.

Il me raconta que les paysans rassemblés, sous l'averse printanière, de tous les coins et recoins de ses terres, l'avaient fixé, de dessous leurs grands parapluies noirs, avec admiration et méfiance. Est-ce possible? N'allait-on pas leur jouer un méchant tour? Le rêve séculaire allait-il se réaliser? Le seigneur allait-il vraiment leur remettre ses terres?

J'étais moi aussi très contente. Ce n'était plus des paroles, c'était enfin des actes.

Mihály ne considérait pas la distribution de ses terres comme méritoire, il ne dramatisait nullement ce geste. Il le considérait comme naturel; pour n'importe qui, cela aurait représenté un sacrifice immense, mais il n'était nullement

[4] Le gouvernement édicta une loi sur la réforme agraire. Mihály Károlyi inaugura les lotissements sur sa propre propriété, à Kápolna, le 23 février 1919. La réalisation de la réforme agraire n'eut pas lieu.

attaché à ses biens et donner lui procurait plus de plaisir que posséder. Dans les années à venir, il devait toujours donner en cadeau le peu qu'il avait, ce que je lui ai même parfois reproché.

Lorsque le comte Arco tira sur le président du Conseil des Ministres bavarois, Kurt Eisner[5], lorsque nous arriva la nouvelle de l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg, je compris tout à coup que la réaction était capable de tout et ne s'embarrasserait pas des moyens. Je me mis de nouveau à trembler pour la vie de Mihály. Chaque nuit je me réveillais sous l'effet d'un même cauchemar: on assassinait mon mari. Tout en pleurs, j'étendais la main pour m'assurer qu'il était près de moi, sain et sauf, en sécurité. Mais pendant la journée ce n'était pas plus facile. J'étais consciente que cette obsession continuelle était le prix à payer pour mon bonheur. J'attendais notre troisième bébé et je croyais que cet enfant que je portais en moi, devait se ressentir de mes états d'âme. Ádám était né sous le signe de l'espoir et de l'optimisme, il était enfant de la lumière. Il n'y a guère de femmes qui n'appréhendent l'influence des impressions ressenties en cours de grossesse, puisqu'on peut expliquer tant de choses grâce à elles. Et ce que nous pouvons expliquer, nous savons peut-être le pardonner aussi.

Les élections étaient fixées pour avril, il semblait probable que les socialistes parviendraient en grand nombre au parlement et en formeraient la plus puissante fraction. Au début de mars, les socialistes annoncèrent qu'ils étaient prêts, au cas où les élections ne leur donneraient pas la majorité, à imposer leur programme par la force. Les partis bourgeois n'étaient nullement organisés, le parti Károlyi s'était scindé en deux, le parti radical témoignait aussi d'une attitude passive. Si les élections avaient été fixées plus tôt, la majorité des partis bourgeois n'aurait pas fait de doute; mais, maintenant que les socialistes avaient gagné du terrain, que le gouvernement avait glissé sensiblement à gauche, leur victoire paraissait très probable. C'était d'ailleurs pour cela que le parti socialiste avait, jusque-là, saboté les élections. A cette époque, l'Entente nous avait également fait savoir qu'il vaudrait mieux éviter de procéder aux élections, puisque les régions occupées ne pourraient pas voter, et que cela équivaudrait à reconnaître leur abandon.

Au lieu de l'intervention militaire réclamée par la contre-révolution, c'était une autre forme d'ingérence qui nous attendait. Le 20 mars 1919, le commendant Vyx se présenta chez Mihály et lui remit un ordre arrivé de Versailles: les troupes hongroises devaient être immédiatement retirées de la ligne de démarcation. Les Roumains occupaient ainsi un territoire de plusieurs milliers de kilomètres carrés, et plusieurs villes importantes. L'ultimatum devait être reçu dans les vingt-quatre heures. Versailles avait porté un coup de Jarnac à la jeune démocratie.

C'était là une violation flagrante de l'armistice de Belgrade. L'officier français déclarait que la nouvelle frontière était une délimitation politique et que les Roumains assureraient l'administration publique immédiatement après

[5] A Munich, le 21 février 1919, le déséquilil ré Arco avait assassiné le premier ministre bavarois, Kurt Eisner, homme de politique gauche.

le départ de nos troupes. Mihály rejeta l'ultimatum. Le soir, au Conseil des Ministres, il fut décidé à l'unanimité que le gouvernement donnerait sa démission, que Mihály allait nommer un cabinet socialiste, que celui-ci passerait un accord avec les communistes, récemment emprisonnés sur la demande des socialistes, et qui devaient être relâchés.

Le sentiment de l'opinion publique était que l'Occident nous avait abandonnés, que la politique d'amitié avec l'Occident était une erreur, qu'il fallait en conséquence se tourner vers l'Est et y chercher des alliés.

Après la réunion du cabinet, Mihály prit à part Kunfi et lui communiqua son dessein de le nommer premier ministre avec la mission de passer un accord avec les communistes, car une démarche de cette envergure, le refus de l'ultimatum Vyx, ne pouvait être entreprise qu'avec l'assentiment de l'ensemble de la nation. Kunfi ne dit rien. Il ne dit pas à Mihály que l'accord avait déjà été passé, que Béla Kun prendrait le pouvoir et proclamerait la dictature du prolétariat. Quelques minutes plus tard, Ármin Mikes, beau-frère d'István Bethlen, demanda d'être reçu. Mihály refusa l'entrevue et lui envoya son secrétaire, Henrik Simonyi. Mikes apportait un message de Bethlen: si Mihály maintenait Berinkey à la tête de son gouvernement et abandonnait le projet de nommer un cabinet socialiste, Bethlen interviendrait de tout son poids auprès de Vyx pour faire retirer l'ultimatum. C'était donc une preuve de plus que la réaction hongroise avait contribué à l'ultimatum, qu'elle connaissait — tout au moins — le contenu de la note Vyx, avant que celui-ci ne l'ait présentée au gouvernement hongrois. Bien des années plus tard, Mihály méditait encore sur la cause pour laquelle Kunfi l'avait induit en erreur, alors qu'il devait savoir qu'il se plierait à la décision des ouvriers, ne voulant d'aucune façon faire déclencher une guerre civile, même s'il n'était pas d'accord quant à l'opportunité de la proclamation de la dictature. Il ne put trouver d'autre explication que le désir des dirigeants sociaux-démocrates de se faire valoir en induisant Károlyi en erreur et en créant le nouveau régime à son insu.

Nous apprîmes plus tard que, pendant de longues années, Kunfi avait ressenti des remords, surtout après avoir compris l'erreur majeure qu'il avait commise. Il avait le sentiment d'être responsable de la terreur blanche et de ses conséquences. Il se suicida.

Lors de la proclamation de la République des Conseils, des scènes très curieuses se jouèrent parmi les membres du Casino National. Certains s'embrassèrent avec enthousiasme: la proclamation de la dictature du prolétariat allait balayer les hésitations des vainqueurs, ils conduiraient leurs troupes contre la Hongrie et l'intervention tant attendue aurait enfin lieu.

Le vrai danger — soulignaient-ils —, celui de la stabilisation du gouvernement Károlyi, était écarté. Il n'y aura pas de réforme agraire, les grandes propriétés resteraient aux mains de l'État, plus tard on pourrait les récupérer intactes, il n'y aurait pas d'élections démocratiques. « *Un mauvais quart d'heure a passé* »[6], dans peu de temps l'ancien régime serait rétabli.

A ce moment donné et dans la situation donnée, la politique du gouverne-

[6] En français dans le texte, ainsi que quelques expressions disséminées (charme, ancien régime).

ment Károlyi avait été la seule valable, réaliste, pour créer une Hongrie démocratique et socialiste. Bien qu'elle fût réaliste, bien qu'elle répondît aux désirs des larges masses, cette politique ne fut pas couronnée de succès, parce que, dans certaines circonstances, la nature humaine se détourne des solutions réelles pour rechercher le nouveau, le romantique, l'héroïque. C'était, alors, aussi ce que je pensais. Béla Kun et ses compagnons nous avaient renversés, mais ma sympathie allait à eux, j'avais foi dans les nouveaux enseignements et j'appris avec enthousiasme l'union du peuple entier contre l'Ouest impérialiste — ce si singulier bolchevisme nationaliste. J'attendais le salut de la Hongrie de l'Armée Rouge et, surtout, de la révolution mondiale.

Sciences humaines

Vingt années de linguistique hongroise

Les vingt dernières années ont été très fécondes pour la linguistique hongroise. Son développement apparaît comme une des conséquences des changements politiques, sociaux, économiques et culturels survenus dans le pays; il a intéressé aussi bien l'organisation de la recherche que les recherches elles-mêmes. Les résultats déjà obtenus à la suite de ce changement nous permettent dans ce domaine d'envisager l'avenir avec confiance.

RÉORGANISATION DE LA RECHERCHE

Entre les deux guerres, les centres de recherches linguistiques étaient les chaires des facultés. La nature des recherches dépendait étroitement de l'orientation des travaux personnels du titulaire de la chaire sans qu'il y ait eu coordination entre les différentes chaires qui, du reste, ne disposaient pas de moyens nécessaires à des entreprises d'envergure.

Il est vrai que, dès la fin des années trente, quelques centres de recherche, plus ou moins indépendants des chaires universitaires, se sont constitués à Budapest, à Debrecen et à Kolozsvár (Cluj), mais ces instituts employaient un nombre limité de chercheurs et, pour la plupart, des débutants. De plus, la guerre et les difficultés qu'elle avait entraînées allaient compromettre le travail de ces instituts.

Somme toute, on peut difficilement parler, pour cette période, d'un travail scientifique méthodique. Les recherches manquaient d'homogénéité et d'envergure, tout en atteignant un niveau élevé dans certains domaines particuliers. Il fallut attendre 1949, la fondation de l'Institut de linguistique et même 1951, date à laquelle cet Institut fut placé sous l'autorité de l'Académie des Sciences de Hongrie dans l'espoir d'une rapide réorganisation des recherches linguistiques.

Dès 1952, l'Institut a compté plus de trente chercheurs (aujourd'hui, il en compte plus de cinquante). Dès le début, les travaux ont, pour la plupart, porté sur la linguistique hongroise. Pour la première fois dans l'histoire de la linguistique hongroise, de vastes projets ont été élaborés et l'Institut dut faire appel à un nombre toujours plus élevé de chercheurs pour les réaliser. On a organisé des recherches collectives dont l'efficacité s'est montrée bientôt supérieure à celle des recherches individuelles; ce fait a contraint les maîtres de la linguistique hongroise à reconsidérer leurs méthodes et en particulier à élaborer des projets à

long terme, ce qui n'alla pas sans difficultés, tout au moins jusqu'en 1955 où les problèmes d'organisation trouvèrent leur solution.

S'il est vrai que l'accent fut mis sur la recherche collective, la recherche individuelle ne fut pas pour autant condamnée, puisque c'est la nature et l'ampleur du sujet même qui doivent décider de l'utilisation de l'une ou de l'autre. Ajoutons à cela que c'est pour faire face à des données réelles et non pas pour répondre à des impératifs théoriques que la recherche collective a fini par s'imposer.

LINGUISTIQUE HISTORIQUE ET LINGUISTIQUE DESCRIPTIVE

Entre les deux guerres, la linguistique hongroise s'était située dans une perspective historique; ses recherches portaient sur l'étymologie, l'onomastique, la phonétique historique, sans remonter au-delà du XV^{e} ou du XVI^{e} siècle, époques où commencent à se multiplier des textes de langue hongroise, qui permettent déjà d'élaborer une image relativement satisfaisante de l'état phonétique de notre langue. Tout en reconnaissant l'importance des recherches d'ordre descriptif et synchronique, les linguistes hongrois ne travaillaient pas dans ce sens. Les travaux de dialectologie qui, pourtant, avant la guerre avaient été poussés très loin, ont presque été complètement interrompus jusqu'en 1935 environ, où le professeur Bálint Csüry, de Debrecen, fit beaucoup pour leur donner une nouvelle impulsion. Quant aux études de caractère descriptif, la seule à avoir atteint un niveau élevé fut la culture de la langue à laquelle contribuèrent d'excellents linguistes jusqu'au moment où, avant la seconde guerre mondiale, les exigences de la science ne pouvaient plus échapper à celles du nationalisme.

L'héritage était donc assez lourd pour la linguistique hongroise d'après la guerre. Dans plusieurs domaines, elle était loin d'avoir atteint le niveau européen. Il fallait donc combler les lacunes au plus vite, et en particulier mettre en circulation les manuels de base. Il fallait, de plus, publier des œuvres qui puissent résoudre les difficultés que pose le bon usage de la langue. Il était en effet indispensable, après la démocratisation de la vie politique, économique et administrative, de donner au plus grand nombre la possibilité de parvenir à une maîtrise impeccable de la langue. Souvent, du reste, les exigences théoriques et pratiques, loin de s'opposer, se recoupaient.

Étant donné le caractère nettement historique de la linguistique de l'époque précédente, il fallait donner la priorité aux analyses descriptives, sans pour autant renoncer à la perspective historique.

Voici, compte tenu de toutes ces considérations, quel a été, à la fin des années quarante, le programme de la linguistique hongroise: le *Dictionnaire d'usage de la langue hongroise*, le *Système de la langue hongroise contemporaine* (grammaire descriptive), l'*Atlas des dialectes hongrois*, le nouveau *Dictionnaire des dialectes hongrois*, le *Grand Dictionnaire de la langue hongroise*, le *Lexique de la langue de Petőfi*, *Documents pour servir à l'histoire linguistique de la langue hongroise* et la *Culture de la langue*.

Une partie de ce programme a été réalisée au début des années cinquante;

l'autre est en voie d'achèvement (sauf le Grand Dictionnaire). Naturellement, la liste des sujets n'était pas limitative et s'est enrichie, en fonction des circonstances et des possibilités, de projets de recherches collectives, parfois de longue haleine, comme le *Dictionnaire historique et étymologique de la langue hongroise,* le *Dictionnaire abrégé de la langue hongroise,* le *Dictionnaire des synonymes-hongrois,* le *Code du bon usage de la langue,* la *Grammaire générative de la langue hongroise,* le *Vocabulaire de Gyula Juhász,* le *Dictionnaire inverse de la langue hongroise.*

Les recherches collectives ne constituant qu'une partie — sans doute la plus importante par son niveau et ses proportions — de la linguistique hongroise, l'apport des recherches individuelles n'était pas négligeable non plus.

On poursuivait donc l'étude historique de la langue: l'analyse de textes antérieurs au XVI^e^ siècle, les études sur la phonétique et la syntaxe historique sur l'histoire de l'orthographe hongroise d'avant l'imprimerie et sur la formation du système de l'orthographe hongroise; enfin, conformément aux traditions de la période antérieure, les recherches étymologiques. Excellent résumé d'une vaste question, l'académicien István KNIEZSA fit paraître, en deux volumes, son ouvrage sur les *Mots d'origine slave de la langue hongroise.* Il faut noter aussi, si timides qu'ils aient été, les débuts de l'histoire de la linguistique. Une importante étude a été publiée sur János Sylvester, linguiste et humaniste hongrois du XVI^e^ siècle, ainsi qu'un ouvrage de dimensions plus modestes, sur les précurseurs de la linguistique hongroise moderne, János Sajnovics et Sámuel Gyarmati. Quant à la linguistique historique, elle s'est tournée délibérément vers le présent. Les recherches stylistiques, entreprises vers 1955, interrompues aussitôt après, prennent actuellement un nouvel essor. En revanche, constant a été le souci de préserver notre capital linguistique, souci qui est devenu une affaire nationale, étant donné le développement de la presse, de la Radio et de la Télévision. Aussi attache-t-on de plus en plus d'importance à la correction et au bon usage de la langue.

Certains domaines particuliers, jusqu'ici complètement négligés, se sont développés avec succès: d'une part, l'étude de la formation de la langue littéraire hongroise et son histoire — ce qui a orienté les recherches vers une période très importante de l'évolution de la langue hongroise, la fin du XVIII^e^ et le début du XIX^e^ siècle — d'autre part, les recherches dialectologiques aussi bien historiques que descriptives. Dans le cadre des études stylistiques, un important ouvrage a été consacré à la langue d'un grand poète hongrois: Mihály Babits. La phonétique s'est également développée: sans moyens techniques suffisants, les phonéticiens hongrois sont parvenus à un haut niveau, sur le plan international même, dans l'étude des propriétés phoniques, en particulier dans l'application des méthodes électromyographiques. Par ailleurs, les travaux entrepris sur la forme phonique du langage poétique ont abouti à des résultats tout à fait satisfaisants. A partir de 1955, les différents courants, issus du structuralisme, ont permis d'ouvrir de nouvelles perspectives, en premier lieu dans le domaine des recherches systématologiques et méthodologiques.

Si varié qu'il soit, le programme de la linguistique hongroise comporte quelques points faibles, en particulier dans le domaine de la sémantique. L'onomastique, très florissante entre les deux guerres, tente de combler aujourd'hui

une partie de son retard en se proposant d'établir un répertoire des noms de lieux en Hongrie, ce qui est bien nécessaire après la réorganisation socialiste de l'agriculture. Dans un autre domaine, celui de la dialectologie, d'une part on procède à l'élaboration de l'atlas des dialectes hongrois, mais d'autre part on néglige l'étude scientifique des autres aspects des dialectes hongrois d'aujourd'hui, sans qu'on puisse espérer que cette lacune soit comblée par les travaux d'ordre lexicologiques, entrepris ces dernières années avec le concours de non-spécialistes.

En dépit de ces points faibles, il est incontestable que la linguistique hongroise a élargi et enrichi ses perspectives, tout en conciliant, à un niveau élevé, les exigences de la science et celles de la diffusion de la culture.

THÉORIE LINGUISTIQUE

Quant à la conception théorique de la langue, on doit reconnaître qu'un certain conservatisme a marqué les recherches d'entre les deux guerres. L'école néo-grammairienne continue à exercer une forte influence. Les nouvelles tendances, venant de l'étranger (de Prague, avec l'école phonologique, de Genève, avec l'enseignement de Saussure) n'ont touché qu'un petit nombre de savants hongrois. Les méthodes de la géographie linguistique, si efficaces parfois, ne se sont répandues que très lentement. En général, ce qui caractérisait la linguistique hongroise de cette époque, et cela jusqu'après la Libération du pays en 1945, c'était cette réticence à aborder les problèmes méthodologiques.

Dès le début des années cinquante, la linguistique hongroise fait peau neuve, grâce à l'influence de la linguistique soviétique, très préoccupée, elle, des questions de méthode. Le marrisme des années quarante n'avait pas connu de diffusion véritable en Hongrie; l'école qui allait, quelques années plus tard, le supplanter, devait marquer plus profondément la linguistique hongroise, en dépit des problèmes que posait son dogmatisme.

Actuellement, les linguistes hongrois s'efforcent d'étudier chacun des problèmes linguistiques dans sa totalité, en tenant compte de tous ses aspects particuliers et de leurs rapports avec le système linguistique dans son ensemble, de même que des données historiques et sociales.

Sans parler des rapports étroits avec la linguistique de l'Union Soviétique, les linguistes hongrois ont établi des relations avec tous les pays où la langue hongroise est étudiée (Tchécoslovaquie, France, Italie, Yougoslavie, République Fédérale Allemande, États-Unis).

Le Congrès International de Linguistique Hongroise, qui a eu lieu en août 1966 à Debrecen, a couronné ces efforts et a permis aux linguistes hongrois et à 41 savants, venus de 13 pays, de communiquer le résultat de leurs travaux.

Les courants les plus récents n'ont exercé leur influence sur la linguistique hongroise qu'assez tardivement. Ce retard a plusieurs causes. D'abord, au lendemain de la Libération, la méthodologie n'était pas le fort de la plupart des linguistes hongrois. Ensuite, il y avait peu de contacts personnels avec les linguistes étrangers. Il faut dire aussi que ces nouveaux courants avaient été des-

servis par ceux qui les représentaient en Hongrie et qui, par leur attitude personnelle et leurs vues cavalières avaient indisposé les tenants de la linguistique traditionnelle. Mais à partir de 1960, grâce aux contacts qui se sont multipliés, un langage commun a été trouvé et si les discussions continuent, elles ont un caractère strictement scientifique.

Ces recherches théoriques et méthodologiques ont été collectives et déjà des ouvrages ont été publiés qui présentent le bilan de ces recherches.

En résumé, pendant les vingt dernières années, la linguistique hongroise a renouvelé aussi bien l'objet de ses recherches que leurs méthodes: elle l'a fait conformément à l'idéologie marxiste, en développant les relations avec la linguistique étrangère et sans exclure les nouvelles tendances.

Samu IMRE.

Bibliographie

La revue qui, par ses publications en langues étrangères, assure une diffusion internationale aux résultats de la linguistique hongroise paraît aux Éditions de l'Académie des Sciences de Hongrie sous le titre d'*Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae* Budapest, 1951. — Voici une liste des publications les plus importantes: *A magyar nyelv értelmező szótára* I–VII (Dictionnaire d'usage de la langue hongroise I–VII), Budapest, 1959-1962 — *A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára* I. (Dictionnaire historique et étymologique de la langue hongroise I), Budapest, 1967 — *A mai magyar nyelv rendszere* I–II (Le Système de la langue hongroise I–II), Budapest, 1962 — ANTAL L.: *A magyar eset-rendszer* (Le Système casuel du hongrois), Nyelvtudományi Értekezések 29, Budapest, 1961 — BÁRCZI, G.: *A magyar nyelv életrajza* (Biographie de la langue hongroise), Budapest, 1963 — BÁRCZI, G.: *A magyar nyelvatlasz munkamódszere* (La Méthode de l'Atlas Linguistique Hongrois), Budapest, 1955 — BENKŐ, L.: *Magyar nyelvjárástörténet* (Histoire des dialectes hongrois), Egyetemi Magyar Nyelvészeti Füzetek, Budapest, 1957 — BENKŐ, L.: A *magyar irodalmi írásbeliség* (L'Usage littéraire de l'écriture en Hongrie), Budapest, 1960 — DEME, L.: *A magyar nyelvjárások néhány kérdése* (Quelques problèmes de dialectologie hongroise), Nyelvtudományi Értekezések 3, Budapest, 1953 — *A költői nyelv hangtanából* (Contributions à l'étude de la phonétique de la langue poétique), Budapest, 1959 — idem: *Die Metaphor in der Phonetik*, The Hague, 1963 — GÁLDI, L.: *A magyar szótárirodalom a felvilágosodás korában és a reformkorban* (La Lexicographie hongroise au Siècle des Lumières et dans l'Ere des Réformes), Budapest, 1957 — IMRE, S.–SZATMÁRI, I. (réd.): *A magyar nyelv története és rendszere* (Histoire et système de la langue hongroise), Nyelvtudományi Értekezések 58, Budapest, 1967 — KÁROLY, S. (réd.): *A Bécsi Kódex nyelvtana* (La Grammaire du « Codex » de Vienne), Budapest, 1965 — KNIEZSA, I.: *A magyar nyelv szláv jövevényszavai* (Les Mots d'origine slave de la langue hongroise), Budapest, 1955 — idem (réd.): *Általános nyelvészet, Stilisztika, Nyelvjárástörténet* (Linguistique générale — Stylistique — Histoire des dialectes), Budapest, 1956 — LŐRINCZE, L. (réd.): *Nyelvművelésünk főbb kérdései* (Les Questions principales de la culture de la langue hongroise), Budapest, 1953 — MIKESY, S. (réd.): *Névtudományi vizsgálatok* (Études d'onomastique), Budapest, 1958 — ORSZÁGH, L.: *Szótártani tanulmányok* (Études lexicographiques), Budapest, 1966 — PAIS, D.: *Irányelvek a magyar hangtörténet tárgyalásában* (Directives pour la phonétique historique du hongrois), A Magyar Nyelvtudományi Társulat Kiadványai 78, Budapest, 1950 — PAIS, D.: *A magyar irodalmi nyelv* (La Langue littéraire hongroise), a Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei IV (1953), pp. 426-466 — PAIS, F.: *A magyar főnévragozás három modellje* (Les Trois Modèles de la déclinaison hongroise), Magyar Nyelv 62 (1966), pp. 194-206

— PAPP, L.: *Nyelvjárástörténet és nyelvi statisztika* (Histoire dialectale et statistique linguistique), Budapest, 1963 — TELEGDI, Z. (réd.): *Általános nyelvészeti tanulmányok* I–V (Études de linguistique générale I–V), Budapest, 1963-1967 — ZSILKA, J.: *A magyar mondatformák rendszere és az eset-rendszer* (Le Système des formes de propositions hongroises et le système casuel), Nyelvtudományi Értekezések 53, Budapest, 1966 — *Vita a nyelvtudomány elvi kérdéseiről* (Discussion sur les questions de principe de la linguistique), a Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei XVIII (1961), pp. 7-168.

Les découvertes archéologiques en Hongrie

II.

Dans le volume de 1967 des *Nouvelles Études Hongroises*[1], nous avons passé en revue les recherches archéologiques embrassant la période qui va du paléolithique à la fin du IXe siècle, époque de la conquête par les Hongrois de leur pays actuel. Dans le présent article, nous désirons donner quelques informations sur les recherches relatives aux époques suivantes, jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles.

Au cours des vingt années écoulées, les recherches archéologiques relatives à ces époques étaient groupées autour de trois thèmes:

1° La période précédant l'arrivée des Hongrois dans le pays, appelée en général « préhistoire des Hongrois ». (Contrairement à tous les thèmes énumérés dans notre article précédent et dans celui-ci, ces recherches ne concernent pas le territoire de la Hongrie puisqu'elles portent sur la période de l'histoire hongroise où notre peuple n'était pas encore établi dans le pays.);

2° Mise au jour des cimetières et des habitats de l'époque de la conquête et des premiers Árpád, ainsi que des villages détruits au cours du Moyen Age;

3° Recherche de centres féodaux.

1° Les recherches dans le domaine de la préhistoire hongroise visaient, en tout premier lieu, à déterminer l'aire où le peuple hongrois s'était constitué; elles se proposaient de retracer le trajet que les Hongrois avaient parcouru pour arriver de ce territoire dans la Hongrie actuelle, et, naturellement, de traiter des problèmes de la formation du peuple, de son ethnogenèse. Dans ce domaine, il faut tout d'abord mentionner les recherches du regretté professeur Erik Molnár. Il a proposé l'hypothèse, fort discutée par les linguistes, les archéologues et les historiens, d'après laquelle les Hongrois se seraient constitués en peuple non pas en Europe, mais en Asie centrale, aux alentours des monts Altaï et Saïan. Un autre spécialiste important, le professeur Gyula László qui, dans son œuvre *Őstörténetünk legkorábbi szakaszai* (Premières périodes de notre préhistoire) (Budapest, 1961) traite en détail l'ethnogenèse de notre peuple, situe le territoire où elle s'était produite entre la Pologne et la rivière Oka. Une nouvelle hypothèse d'une grande importance fut émise par MM. György Györffy et Gyula László sur la préhistoire hongroise. Selon eux, les Hongrois sont arrivés dans leur pays actuel en deux vagues. La conquête du pays ne date donc pas de la fin du IXe siècle mais a commencé à partir du VIIe, tout d'abord par l'établissement des peuplades dites post-avares qui auraient constitué la première vague des

[1] V. *Les découvertes archéologiques en Hongrie*, Nouvelles Études Hongroises, volume 2, 1967, pp. 48-54.

Hongrois. Cette hypothèse n'est pas encore confirmée par des preuves archéologiques valables.

2° Dégagement des cimetières et habitats datant des époques de la conquête du pays et des premiers Árpád, et mise au jour des villages hongrois détruits au cours du Moyen Age.

Dans la commune de *Halimba* (région du lac Balaton), un cimetière contenant 937 tombes fut entièrement exhumé. On peut y constater que les Hongrois et la population indigène s'étaient entièrement fondus. Ce processus peut être suivi jusqu'à la fin du XI^e^ siècle environ, sur la base des monnaies émises par les rois de la maison Árpád. Les résultats des fouilles furent publiés par le chef de mission, M. Gyula Török (Musée National de Hongrie), dans sa monographie intitulée *Die Bewohner von Halimba im 10. und 11. Jh.* (Budapest, 1962).

Les deux dernières décennies ont fourni une foule de nouvelles données sur l'établissement des Hongrois et sur les conditions économiques et sociales de leur existence. Entre 1962 et 1966, dans la région de Mohács (Sud de la Hongrie), près de la commune de *Majs*, M. Attila Kiss (Pécs, Musée Janus Pannonius) a exhumé 1047 tombes d'un cimetière que l'on peut dater d'entre 950 et 1060. L'étude des découvertes anthropologiques répondra à bien des questions démographiques relatives à la composition ethnique, au mode de vie et aux coutumes de ce groupe de Hongrois.

C'est M. István Dienes (Musée National Hongrois) qui dirige ces derniers temps le dégagement et l'étude systématique des cimetières de l'époque de la conquête. En 1944, à *Felsőbalota* (département de Szabolcs), les fouilles ont mis au jour des objets d'une tombe de femme, datant de cette époque. Au cours des fouilles des années 1959-1960, le Musée National Hongrois put en exhumer d'autres objets très abondants. Cette tombe solitaire devait appartenir à une femme âgée de rang élevé dont le vêtement était orné d'une multitude de petits disques en or et de rubans taillés dans des feuilles d'or. Elle fut enterrée avec son cheval. Le harnais comprenait des pièces en argent de la grandeur d'une paume.

En 1961, M. Dienes a procédé à des fouilles dans le Sud-Est de la Hongrie, à *Orosháza*. Elles ont permis de constater, d'après les cimetières, que les Hongrois de l'époque de la conquête étaient divisés en groupes bien distincts. Dans une des tombes de femme du groupe riche l'on a trouvé des pièces caractéristiques du costume féminin, qui, jointes aux objets trouvés dans la tombe de Felsőbalota, permettent de reconstituer le vêtement féminin de cette époque.

Les enseignements les plus importants ont été fournis par le cimetière de *Magyarhomorog* (Est de la Hongrie, département de Hajdú-Bihar) exhumé, lui aussi, par M. Dienes. Le cimetière, conservé intact, comprenait des tombes de pauvres; l'ethnie des morts était donc discutable. Mais il a été prouvé qu'il s'agissait bien de Hongrois, ce qui permet de réfuter l'opinion selon laquelle ceux-ci ne formaient qu'une mince couche de conquérants, alors que le simple peuple — les prestataires — était issu des indigènes colonisés. Les fouilles prouvent que les Hongrois sont arrivés dans le pays accompagnés d'une foule de gens obscurs et simples, dont on ne trouve pas nettement les traces dans les tombes. C'est ce qui a assuré la survie de leur ethnie et de leur langue. Les tombes trouvées dans différentes parties du cimetière montrent aussi que les

sépultures anciennes, avec le mobilier funéraire caractéristique des Hongrois, bijoux, harnais, se font de plus en plus rares à l'époque de la constitution de l'État, c'est-à-dire à l'époque de leur conversion au christianisme. Ces parties peuvent être très exactement datées grâce aux monnaies des rois arpadiens qui s'y trouvent. Les fouilles exécutées ont déjà dégagé des tombes de l'époque allant jusqu'à la fin du règne du roi Ladislas I^{er} (1077-1095), mais, selon toute vraisemblance, les enterrements s'y pratiquaient encore au XII^{e} siècle. 285 tombes de l'époque de la conquête du pays et de l'époque des Árpád ont été exhumées.

En dehors des cimetières, la découverte des habitats de l'époque revêt une importance primordiale. Dans ce domaine, une place éminente revient aux recherches du professeur Gyula LÁSZLÓ (Université Loránd Eötvös) dans les environs de *Csongrád* (Hongrie centrale). Au cours des fouilles commencées en 1956, il découvrit les vestiges d'un système de fosses et de remparts avec les traces de plans circulaires de tentes (iourtes); (c'est du moins son avis). Dans l'une, on découvre les vestiges de l'entrée, dans l'autre, des restes d'une cheminée renouvelée cinq fois de suite. Elles peuvent dater du X^{e} ou du XI^{e} siècle. En 1967, les vestiges de la plus ancienne église de village furent retrouvés avec les 60 tombes du cimetière autour de l'église.

Dans le département de Szabolcs-Szatmár (Est de la Hongrie), au lieu dit *Basahalom*, près de la commune de *Tiszaeszlár* (connue déjà par deux cimetières de l'époque de la conquête et même d'un cimetière avar), on a dégagé un cimetière populaire (24 tombes) avec l'habitat correspondant. Du village, on a exhumé les vestiges de maisons creusées dans le sol, des fosses à grains, des ateliers pour la fonte du fer et un système de fossés sillonnant le village. Ce dernier fut détruit par l'incursion des Tatares, en 1241-1243. Les fouilles furent exécutées sous la direction de Mme Júlia KOVALOVSZKI, chercheur au Musée National Hongrois. C'est elle qui dirigeait également les fouilles, entre 1962-1967 à *Doboz* (département de Békés, Est de la Hongrie), d'un village de l'époque des Árpád. C'est dans l'acte de fondation de l'abbaye de Garamszentbenedek, datant de 1075, que se trouve la première mention de Doboz. Cinq habitats de l'époque des Árpád y furent retrouvés. Le chef de mission a choisi celui qu'elle jugeait le plus ancien pour y procéder aux travaux de dégagement. Ce village, très ancien, datant du IX^{e}–X^{e} siècle selon le témoignage de certains objets remontant même à l'époque des Avars, était divisé en deux parties par le petit ruisseau. Dans la partie Nord, les vestiges révèlent un habitat de caractère permanent, avec des maisons d'habitation simples, creusées dans le sol, des fosses à grains, des puits, tout cela parcouru par un système compliqué de fossés. La partie Sud présente des vestiges de logements temporaires. Les deux habitats de caractère différent renferment des objets également différents.

Au centre du pays, sur la Tisza moyenne, où se construit le Barrage N° II, on procède, comme nous l'avons déjà noté dans la publication précédente, à des fouilles importantes pour préserver les matériaux archéologiques sur les territoires destinés à être inondés. Depuis 1965, le dégagement d'un village et d'un cimetière datant des XI^{e}–XVI^{e} siècles est en cours près de la commune de *Tiszaörvény*, sous la direction du chercheur M. Béla HORVÁTH (Musée National Hongrois). Sur un terrain d'environ 10 000 m^2, où s'étend l'habitat dont les origines

remontent au XI^e siècle, on a dégagé 19 maisons d'habitation creusées dans le sol, sur plan carré, avec les dépendances attenantes. Les maisons s'alignaient de part et d'autre de la route où, dans le sol dur, argileux, on a même retrouvé les ornières. Elles contenaient un grand nombre d'outils en métal, de céramiques et d'autres objets. Sur la colline dite de l'église, une église en pierre de 6,8 m de large et de 12,8 m de long fut dégagée. Le village et l'église furent détruits au milieu du XIII^e siècle, par les Tatares. Son cimetière fut également retrouvé: 200 tombes sont déjà mises au jour. Les objets les plus anciens remontent au début du XI^e siècle. Les fouilles nous permettent d'affirmer qu'après l'incursion des Tatares, le pays se dépeupla pour se repeupler au XIV^e siècle. Cependant les vestiges du nouveau village eurent beaucoup à souffrir des cultures. De l'avis du chef de mission, les dévastations des Turcs ont mis fin à l'existence de ce village (à partir du milieu du XVI^e siècle).

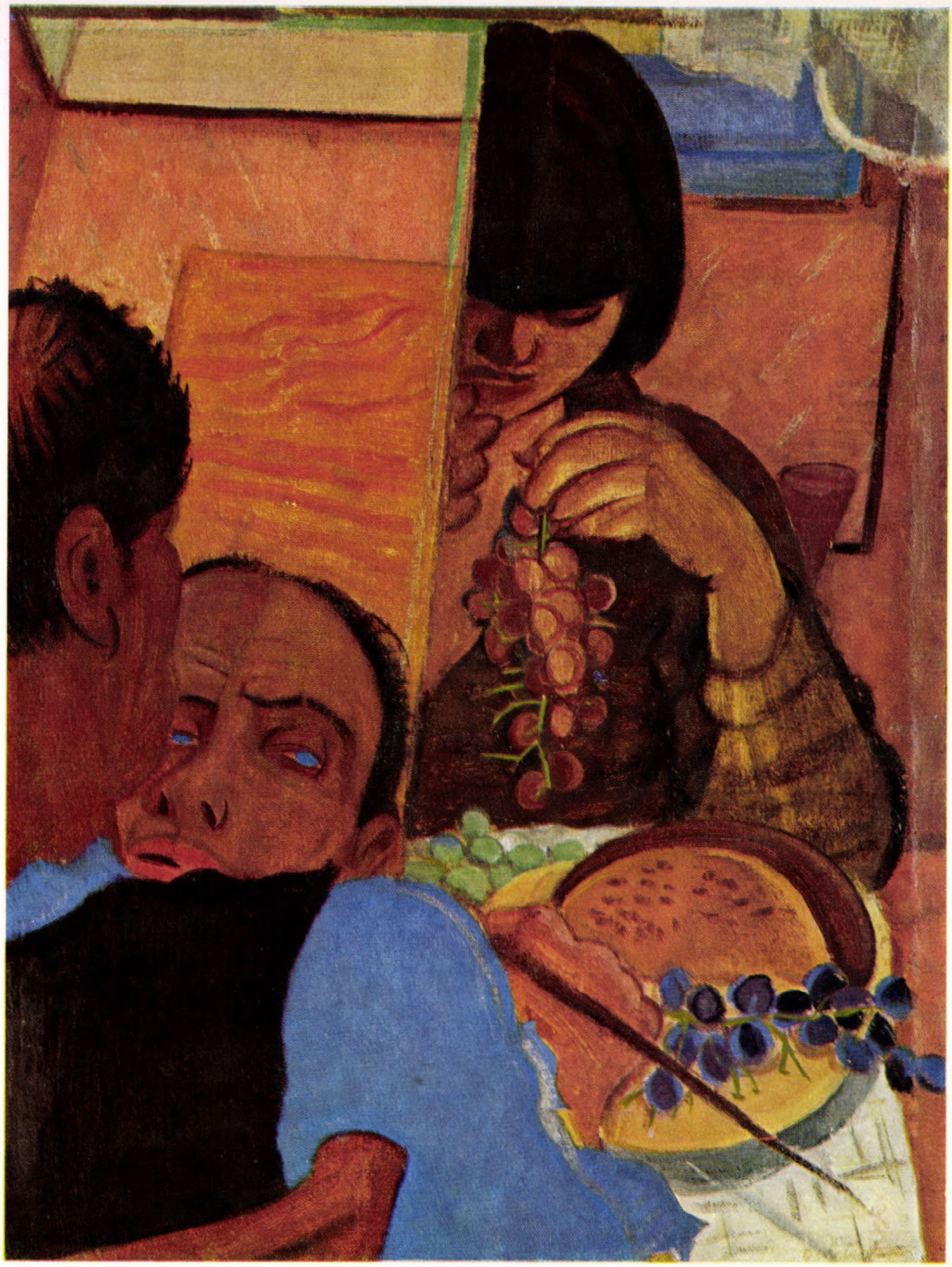
Après la Libération, c'est en 1950 que les fouilles des villages hongrois de l'époque des Árpád ont commencé sous la direction de M. István MÉRI (Musée National Hongrois). Au cours des travaux du barrage de *Tiszalök* (Est de la Hongrie) les vestiges de 35 maisons d'un village de cette époque furent mis au jour. Toutes étaient carrées et comprenaient une seule pièce. Elles mesuraient 4,5 m sur 4 m et les plus petites, 2,2 sur 2,2 m. Chacune avait dans un coin un âtre. L'outillage en était pauvre: quelques pots ou chaudrons en terre cuite. Dans les déchets de cuisine, on a trouvé des os de cheval, de vache, de brebis, de porc et de volailles, ainsi que de poissons. Dans une des maisons, on a trouvé deux pièces de monnaie de cuivre frappées sous le roi Béla III (1173-1196). Le village a existé environ jusqu'au milieu du XIII^e siècle et fut détruit par les Tatares.

Le même István MÉRI a dirigé des fouilles dans l'est de la Hongrie, dans les environs de Túrkeve, où il a mis au jour, dans les années 1950, le village médiéval de *Móric*. Selon le témoignage des rôles de contribuables du XVI^e siècle, 31 maisons y furent enregistrées. Les fouilles ont permis de découvrir l'emplacement de 21 maisons, l'église et 29 tombes du cimetière situé autour de l'église. Les outils agricoles, les fosses à grains et le grand nombre d'os d'animaux attestent un mode de vie agricole. Les maisons ont été trois et quatre fois reconstruites. Le chef de mission en a tiré la conclusion que l'habitat permanent s'était constitué vers le XVI^e siècle et a cessé d'exister vers la première moitié du XVII^e.

3° Recherches de centres féodaux.

Les plus importantes dans ce domaine furent les fouilles du *château de Buda*. Sur le terrain du château, détruit pendant la deuxième guerre mondiale, les fouilles systématiques furent entreprises en 1948. Sous la direction de M. László GEREVICH, de l'Institut d'Archéologie, une équipe de spécialistes y a travaillé pendant plus de dix ans. Les résultats sont publiés dans la monographie de László GEREVICH: *A budai vár feltárása* (Les Fouilles du château de Buda) (Budapest, 1966).

Les fouilles permirent de faire l'historique de la construction du château. A Buda, devenue capitale du pays, des murailles furent édifiées après la dévastation du pays par les Tatares au milieu du XIII^e siècle. La place, entourée de fai-



Gyula Derkovits: Mangeurs de raisin (Eva Körner: GYULA DERKOVITS)



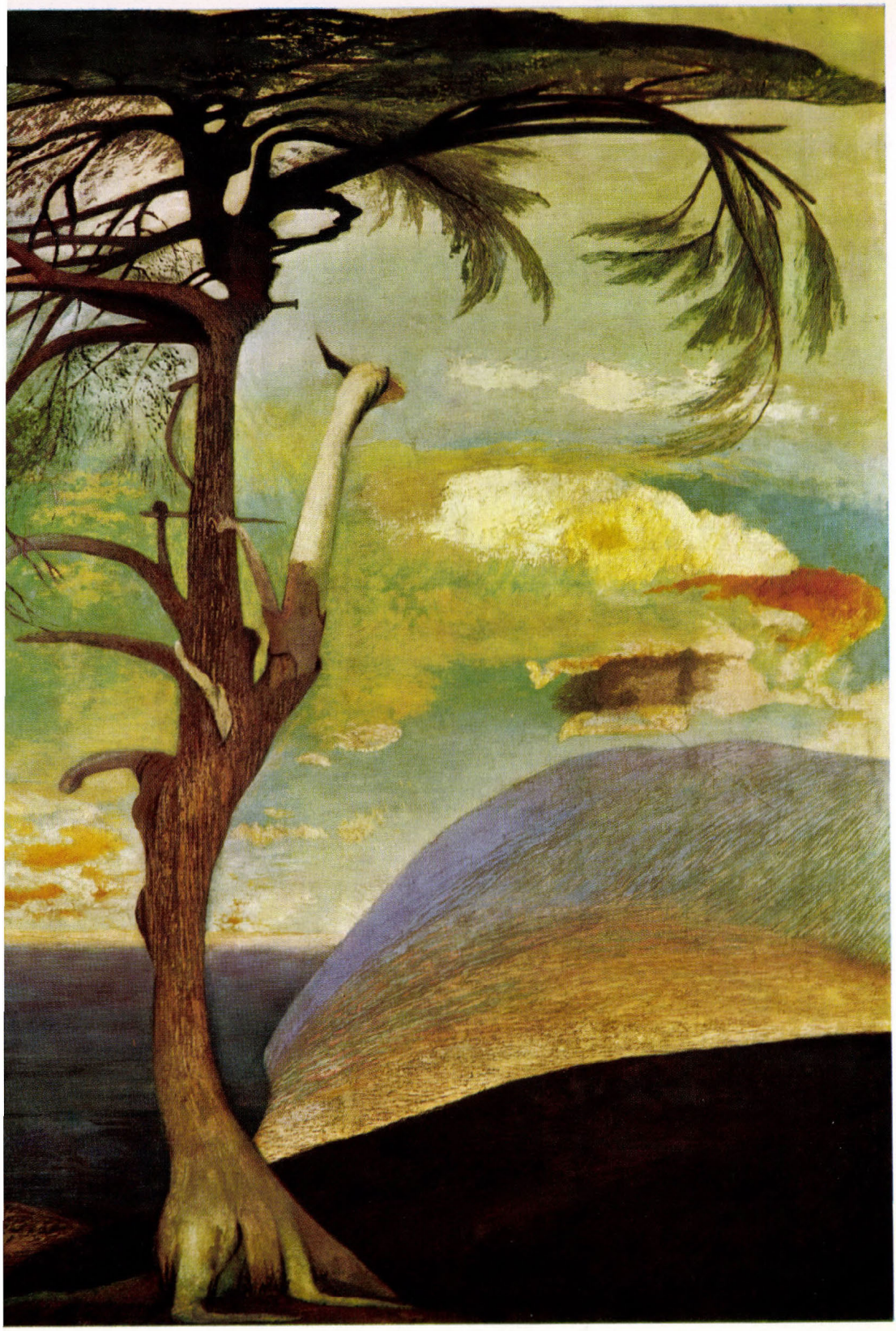
László Mészáros: L'Enfant prodigue (Sándor Kontha: MÉSZÁROS)

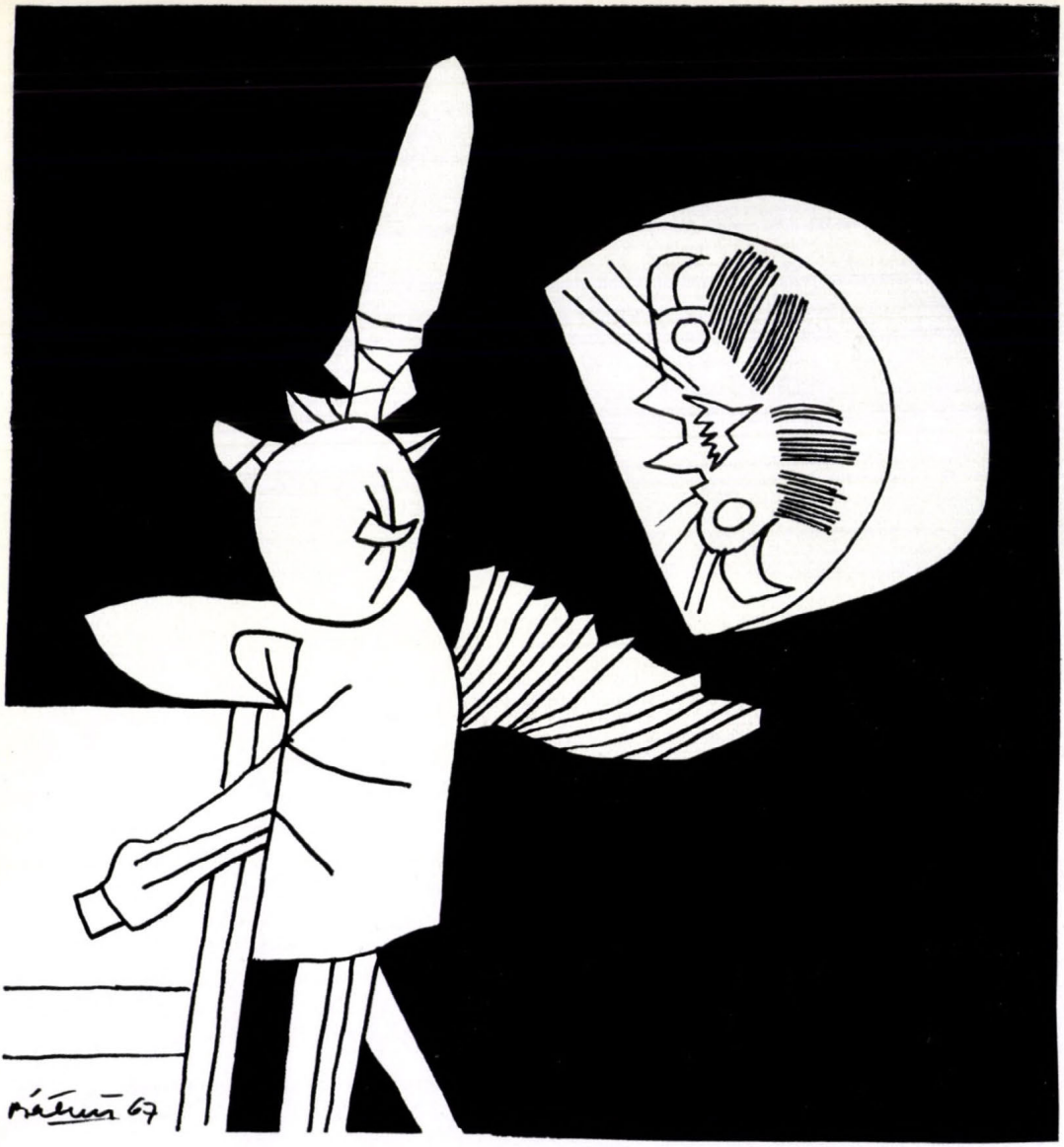


Ferenc Medgyessy: Danseuse (Gyula László: FERENC MEDGYESSY)



Tivadar Csontváry: Le Cédre solitaire (Lajos Németh: CSONTVÁRY)





Endre Bálint: IN MEMORIAM Milán Füst (ARION 2)



Béla Kondor: Cirque (Lajos Németh: L'ART MODERNE HONGROIS)



Dezső Korniss: Noces des cigales (Lajos Németh: L'ART MODERNE HONGROIS)

bles murailles de protection, était d'abord un refuge. Le premier palais fut terminé avant les années cinquante du XIII^e siècle, époque à laquelle commença la deuxième étape des travaux. Le noyau du palais fut le simple bâtiment rectangulaire dans l'angle Sud-Est, avec une chapelle attenante, également rectangulaire.

En 1347, la cour des Anjou fut transférée à Buda. A ce moment, le fort dit « István » et la tour étaient déjà achevés. Les fouilles permettent de distinguer deux constructions de l'époque des Anjou. La première, c'est la partie du palais en forme de L, achevée sous Charles-Robert, ainsi que le fort István et la tour du même nom; la deuxième, terminée dès 1366, c'est l'achèvement, à l'est, de la partie du palais déjà mentionnée et la chapelle gothique.

Les constructions considérables de Sigismond furent entreprises à la fin du XIV^e siècle. Presque tout le château fut reconstruit, à part le bâtiment central du Sud et l'aile Est de la troisième cour. C'est, au fond, ce système qui fut conservé jusqu'à nos jours. Au nord, une grande cour d'honneur est fermée du côté Nord par le « Nouveau Palais ». La façade Est, sur le Danube, a également été aménagée. Le « Nouveau Palais » renfermait la grande salle d'honneur, longue de 70 m et large de 17-18 m, la plus spectaculaire des constructions de Sigismond, une des plus grandioses salles de l'Europe de l'époque.

La question la plus discutée par les spécialistes est la liaison entre les palais de Sigismond et de Mathias Corvin. Deux positions extrêmes se confrontent. Les uns affirment que les travaux de Mathias se sont limités à l'aménagement intérieur; selon les autres il a tout refait. Les fouilles ont mis au jour quelques centaines de pierres sculptées de style Renaissance qui donnent une idée du palais de Mathias, mais qui ne permettent pas de résoudre les questions topographiques. Toutefois, le plan du château montre qu'il était établi dès le règne de Sigismond et que Mathias n'a eu qu'à démolir et à reconstruire. Ces travaux commencèrent après 1470. Pendant la première période, des maîtres florentins y travaillèrent, la seconde période porte les marques de maîtres milanais et lombards, ce qui caractérise également la troisième période, après la mort de Mathias survenue en 1490.

Les fouilles d'*Esztergom* commencèrent en 1964, sous la direction de Mme Emese NAGY (Musée National Hongrois), sur l'emplacement même et autour du palais royal dégagé dans les années trente. Le palais et la chapelle exhumés en 1930 datent de la fin du XII^e siècle, du règne de Béla III et de ses descendants immédiats. Les documents historiques nous apprennent que le siège royal fut établi à Esztergom dès le règne du prince Géza et du premier roi Étienne I^er, et que le palais en question date de la fin du XII^e siècle. Des hypothèses ont donc été formulées, d'après lesquelles le palais des premiers Árpád était situé ailleurs, sur le flanc Nord du mont ou dans la ville réale, au bord du Danube. Le plus important résultat des fouilles de 1964-1967 a été la découverte, en 1966, sous le palais du XII^e siècle, d'une chapelle ronde, construite en pierres taillées, avec des fragments de murailles de fortification et d'ailes de bâtiments attenants. Les chercheurs y reconnaissent la chapelle du palais royal. Il a été prouvé que le palais plus récent, datant du temps de Béla III, a été construit sur les restes partiellement démolis de l'ancien, sur une surface et avec des dimensions ap-

proximativement identiques. Les années à venir verront s'achever la reconstruction de ces bâtiments et leur présentation moderne ainsi que l'aménagement du musée local, après la reconstruction du grand édifice qui se trouve sur place.

Depuis 1958, des fouilles importantes et des travaux de reconstruction sont en cours dans l'est de la Hongrie, dans le *château de Diósgyőr,* sous la direction de M. József Komáromy (Musée de Miskolc), de Mme Erzsébet Lócsy (Musée de l'Histoire de Budapest) et, depuis 1963, de Mme Ilona S. Czeglédy (Intendance Nationale pour la Protection des Monuments Historiques). Sous les fondations du château fort actuel, datant de l'époque des Anjou (XIV^e^ siècle), on a retrouvé les restes d'un château plus ancien, oval et muni d'une tour ronde. Le premier château en pierre, d'un dessin irrégulier, muni de tours d'angle et probablement d'un donjon, date de la seconde moitié du XIII^e^ siècle. On est arrivé à déterminer les périodes de construction des forteresses intérieure et extérieure, à identifier les tours, les portes et les ponts bâtis aux XV^e^–XVI^e^–XVII^e^ siècles.

Sur le territoire du *palais royal de Visegrád,* les recherches archéologiques sont en cours depuis 1948 sous la direction de M. Miklós Héjj (Musée de Visegrád). Son dégagement commença également dans les années trente. Les recherches récentes ont permis de faire l'histoire de la construction du palais. Il a été confirmé que dès le règne des Anjou, un palais royal y fut construit que Sigismond et ensuite Mathias ont considérablement transformé. Le palais Renaissance, sous sa forme actuelle, est dû à Mathias. La partie Sud comprenait les appartements du roi, la partie Nord, ceux de la reine avec une chapelle entre les deux. En 1955, les fouilles ont découvert sur la terrasse supérieure du palais comportant plusieurs niveaux, les restes d'une fontaine en marbre rouge, avec un baldaquin orné de lions. Sa reconstruction date des dernières années. A la place de cette fontaine aux lions, il y en avait une autre au XIV^e^ siècle déjà, dont les fragments furent utilisés pour la construction du contrefort. Elle était ornée des armoiries à tête d'autruche de Louis I^er^ (1342-1382) et se trouve actuellement, reconstruite, au Musée National.

Le point le plus important du fort inférieur est le donjon dit de Salomon. Récemment on a procédé à des fouilles importantes dans les environs, qui ont permis d'établir l'histoire de la construction du donjon. Reconstruit, il est maintenant aménagé en musée. Les ruines du palais royal de Visegrád forment, avec le donjon de Salomon, un ensemble monumental intéressant qui est une curiosité touristique au bord du Danube.

En 1954, furent commencées les fouilles sur la rive nord du Balaton pour découvrir le *château de Nagyvázsony,* sous la direction de M. István Éri (Musée de Veszprém). Noyau du château, le donjon date, d'après les études architecturales, du début du XV^e^ siècle. Sa hauteur actuelle est de 28 m, pour une surface de 10 × 12 m. Le niveau supérieur est une reconstruction ultérieure. Originairement, la porte à la hauteur du premier étage servait d'entrée. La porte qui donne sur la cour et qui conduit dans les pièces du rez-de-chaussée a été percée dans la seconde moitié du XV^e^ siècle. La salle des chevaliers se trouvait au second étage. Les murs ont une épaisseur de 2-2,5 m en bas et de 1 m en haut. Pál Kinizsi, célèbre général du roi Mathias Corvin, en fit l'acquisition en 1480 et ajouta au

donjon un palais d'une surface de 50×30 m. Aux quatre angles, il y avait des tours rondes d'où l'on pouvait tirer sur les assiégeants qui auraient pu parvenir jusque dans le fossé. Le palais devait avoir au moins trois étages; à chaque niveau il devait y avoir cinq ou six pièces, y compris les locaux du donjon. Les constructions se succédant sans discontinuité, tours, couloirs, pièces d'habitation formaient un ensemble imposant et dense de fortifications. Le château, qui a survécu aux combats avec les Turcs et aux guerres d'indépendance, devint inhabitable après 1756, par suite d'un tremblement de terre.

Au cours des années 1956-1961 furent exécutés des travaux importants, sous la direction de M. Nándor PARÁDI (Musée National Hongrois) pour dégager le *château de Gyula* (Est de la Hongrie), unique château en briques de la Grande Plaine, qui nous soit parvenu. Les documents écrits et les résultats des fouilles tendent à prouver qu'il date du début du XV^e^ siècle. Le château, les murailles extérieures et la tour furent construits au cours de la première période. Au milieu du XV^e^ siècle surgirent la chapelle, de grands bâtiments autour de la cour et des tours pentagonales pour renforcer la fortification extérieure. A la fin du XV^e^, ou au début du XVI^e^, une importante barbacane fut ajoutée à l'angle Ouest de la muraille et la construction définitive de la cour fut achevée. Dans les années 1560, il a été transformé en palanque à bastions italiens. Avec l'occupation turque (XVI^e^–XVII^e^ siècles) commença la destruction du château qui, aujourd'hui complètement reconstruit, abrite une série d'établissements culturels.

A partir des années cinquante, l'Intendance Nationale pour la Protection des Monuments Historiques a entrepris des fouilles et des travaux de restauration importants dans les châteaux de *Sárospatak*, d'*Eger*, de *Siklós*, de *Szigetvár* et dans la région du Balaton, en tout premier lieu à *Sümeg*.

Les résultats furent publiés dans des ouvrages de grande valeur comme: *Magyar Műemlékvédelem* (Protection des monuments historiques en Hongrie) I.–III. (Budapest, 1960, 1964, 1966); dans la série de monographies de villes et de départements: Csatkai, E. *Sopron és környéke műemlékei* (Monuments historiques de la ville de Sopron et de ses environs) (Budapest, 1953); *Nógrád megye műemlékei* (Monuments historiques du département de Nógrád) (Budapest, 1954); *Pest megye műemlékei* (Monuments historiques du département de Pest) I.–II. (Budapest, 1958) et *Budapest műemlékei* (Monuments historiques de Budapest) I. (Budapest, 1955), II. (1962), et évidemment dans de nombreux livres, études et articles plus ou moins importants.

Depuis la Libération, les recherches archéologiques connaissent un essor considérable. Leurs résultats enrichissent les connaissances historiques relatives à notre pays et contribuent à élever la culture de notre peuple.

Ferenc FÜLEP.

La recherche psychologique en Hongrie

Les travaux de recherche dans le domaine de la psychologie ont débuté en Hongrie sur une échelle modeste dès les premières années du siècle. Les premiers représentants de la nouvelle discipline furent, ici aussi, comme ailleurs, des physiologues, des psychiatres, des pédagogues et des philosophes. Pourtant, dès cette période de début, des recherches psychologiques expérimentales furent poursuivies et donnèrent des résultats internationalement appréciés à leur époque. C'est ainsi que des expériences importantes sur la mémoire se rattachent au nom de Pál RANSCHBURG, expériences qui ont conduit à la découverte de l'inhibition dite homogène qui porte son nom, et de lois diverses. Au cours des premières décennies du siècle, les résultats de Ranschburg ont vivement intéressé les spécialistes. Il faut également mentionner que si la psychanalyse a pris une telle importance dans le monde, c'est en partie à un collaborateur hongrois fort actif, sinon le plus doué, de Freud, Géza FERENCZI, qu'elle le doit. A cette époque, il n'y avait pas de chaire de psychologie à l'université, encore moins d'institut de recherche. L'enseignement de la psychologie expérimentale se déroulait dans le cadre du programme des diverses chaires de philosophie.

Même si ce ne fut que pour un laps de temps fort bref, la situation changea radicalement sous la République Hongroise des Conseils, en 1919. L'université de Budapest fut dotée d'une chaire de psychologie et celle-ci confiée à l'un des plus grands disciples de RANSCHBURG: Géza RÉVÉSZ. Ses recherches dans le domaine de la psychologie de l'audition jouissaient, déjà à cette époque, d'une renommée mondiale; son essai de psychologie musicale, dans lequel il s'essayait à l'analyse du développement d'un violoniste « enfant prodige » avait fait véritablement sensation. Révész s'attela immédiatement à la tâche qui consistait à organiser un laboratoire de psychologie expérimentale. Malheureusement, après la chute de la République des Conseils, la nouvelle chaire fut dissoute, Géza Révész dut émigrer. En sa qualité de professeur à l'université d'Amsterdam et de directeur de l'Institut de Psychologie, il poursuivit des recherches fort efficaces dans presque toutes les branches de sa discipline. D'autres psychologues hongrois furent aussi forcés de chercher refuge à l'étranger; parmi eux, Gyula PIKLER tenta, sur la base de ses travaux de physiologie sensorielle, d'élaborer une théorie nouvelle de la perception.

Pendant la période horthyste, aucune recherche psychologique sérieuse n'eut lieu en Hongrie, abstraction faite de quelques initiatives individuelles intéressantes. A l'une des chaires de philosophie de l'université de Budapest, on fonda, quelques années avant la seconde guerre mondiale, un groupe de psychologie expérimentale qui, plus tard, s'élargit pour devenir un institut. Quoi-

que son directeur fût un jeune spécialiste de formation solide et bien doué, Pál H. SCHILLER, les activités de l'institut trahissaient ses attaches avec la chaire de philosophie fortement marquée par la métaphysique. Dans le laboratoire de pathologie de l'École Supérieure de Médico-pédagogie travaillait Lipót SZONDI qui, dans les années trente, avait élaboré son procédé dit de diagnostic végétatif (le test Szondi), connu depuis dans le monde entier, et sa nouvelle méthode psychothérapeutique dite analyse de la destinée. Au moment de la seconde guerre mondiale, Szondi, fuyant les persécutions, se réfugia en Suisse, où il continue son œuvre. Bien que ses idées théoriques sur la structure dite végétative de l'homme et sur le génotropisme soient fort discutables, ses activités scientifiques ont une grande importance. Encore sous le régime de Horthy, on avait fondé un Institut de Psychologie Infantile où, à côté des travaux pratiques de dispensaire, on se livrait également à une activité de recherche. Cette institution valut des possibilités de travail et de recherche aux jeunes psychologues hongrois d'esprit progressiste, alors tenus à l'écart. Des enquêtes importantes sur la psychologie de l'art se poursuivaient dans le camp des philosophes, mais elles aussi d'une manière isolée; s'appuyant sur les résultats des recherches de caractérologie et de typologie surtout, László MÁTRAI fit le point de la question dans son ouvrage *Élmény és mű* (Le Vécu et l'Œuvre). Comme je l'ai déjà dit, il s'agissait là d'initiatives individuelles. Mais un travail d'organisation de la discipline fut entrepris dans une mesure certes limitée, dans les années trente, sous l'impulsion de psychiatres et de philosophes, la Société de Psychologie fut fondée où des conférences régulières eurent lieu ce qui permit d'éveiller l'intérêt, dans un cercle plus vaste, à l'égard de la psychologie en tant que science. Une revue spécialisée fut également lancée, la *Magyar Psychológiai Szemle* (Revue Hongroise de Psychologie), qui parut régulièrement jusqu'en 1942. Avant la seconde guerre mondiale, un autre périodique de psychologie vit également le jour, les *Lélektani Tanulmányok* (Études de Psychologie) dont le dernier volume sortit avant la Libération. Ces revues publièrent les comptes rendus de plusieurs enquêtes expérimentales sur les problèmes de la sensation, de la pensée et de la commande de la faculté locomotrice.

Après la Libération, le développement de la discipline connut un nouvel essor. L'université de Budapest eut, de nouveau, sa chaire de psychologie et on y adjoignit l'institut de psychologie. A la suite du départ de Pál SCHILLER pour l'Amérique, la chaire fut confiée à Lajos KARDOS qui en assume aujourd'hui encore la direction. L'enseignement de la psychologie, sur une échelle plus vaste, fut inauguré à l'université. Par ailleurs, l'Institut de Psychologie Infantile fut, lui aussi, doté d'une nouvelle direction. Les spécialistes de psychologie et des disciplines limitrophes bénéficièrent d'un encouragement accru de la section compétente de l'Académie des Sciences réorganisée. En 1947, la *Magyar Psychológiai Szemle* parut à nouveau. La Société de Psychologie se remit également au travail. Au cours de ces années, les psychologues hongrois purent se familiariser avec les résultats de leurs collègues soviétiques, ils prirent conscience des implications idéologiques des différentes tendances et théories psychologiques, et purent approfondir leur connaissance des œuvres de Pavlov. Tout utile qu'il fût, ce travail théorique ne pouvait compenser la carence d'un

progrès sain dans la recherche en matière de psychologie qui, malheureusement, piétina pendant les années du culte de la personnalité. De façon schématique, la psychologie était considérée comme une science occupée de « l'âme », donc ayant à priori un caractère idéaliste et dont les spécialistes (les behavioristes américains, les *Gestaltistes*, Freud et son école, etc.) utilisaient leurs résultats pour la justification de l'oppression capitaliste. La Société de Psychologie fut dissoute, la *Magyar Psychológiai Szemle* cessa de paraître. A l'université, l'enseignement de la discipline fut fortement limité, la formation professionnelle resta lettre morte, le laboratoire expérimental périclita. En dépit de cet état de choses et grâce à des subventions très modestes, les recherches expérimentales se poursuivaient à la chaire universitaire et à l'Institut de Psychologie Infantile qui était passé, entre temps, sous le contrôle de l'Académie des Sciences de Hongrie. A l'institut de l'université on se livra dès cette époque à des examens psychologiques comparés sur l'apprentissage, à partier d'expériences sur des hommes et des animaux. De même, des expériences se poursuivirent dans le domaine de la psychologie éducative et pédagogique, à l'Institut de Psychologie Infantile. Des sondages intéressants eurent lieu dans le domaine de la psychologie infantile et de groupe, à l'Institut National de l'Éducation nouvellement fondé et placé sous la direction de Ferenc Mérei. Plus tard, cette institution fut également liquidée, sous prétexte qu'elle justifiait la tendance dite « pédologique », stigmatisée comme réactionnaire, tendance selon laquelle l'enfant est l'objet d'une science à part, qu'il faudrait étudier séparément de la psychologie des adultes. On reprochait à tort aux partisans de cette école de vouloir démontrer que les enfants d'origine ouvrière sont, de par leur naissance, moins intelligents, moins doués et plus difficilement éducables que les autres. Des publications avaient rendu compte des recherches menées dans le cadre de cet institut; les quelques autres études et articles qui virent encore le jour étaient plutôt consacrés aux questions idéologiques de la psychologie et cela d'ailleurs de manière plutôt schématique.

Vers la fin des années cinquante, les sondages et les recherches psychologiques reprirent avec plus de vigueur, bien que les conditions de base — laboratoires bien équipés, bibliothèques spécialisées, formation des psychologues, etc. — fissent encore passablement défaut. Dans ce domaine aussi, la situation s'améliora graduellement, avant tout, grâce à l'activité fructueuse de la Commission de Psychologie près l'Académie des Sciences. L'évolution fut grandement renforcée par le fait qu'en dehors des institutions expressément consacrées à la psychologie, des recherches orientées vers les problèmes de la discipline avaient été entreprises dans les sciences limitrophes également — pédagogie, physiologie, psychiatrie, médico-pédagogie — et l'activité de ces chaires, de ces instituts, voire même ces cliniques s'avérait particulièrement fructueuse.

Dans le domaine de la psychologie générale, les travaux se concentrent sur les problèmes de la perception, de l'apprentissage et de la pensée. C'est la coordination sensori-motrice qui se trouve au centre des recherches auxquelles se consacre la section de psychologie générale de l'Institut de Psychologie (l'ancien Institut de Psychologie Infantile placé sous l'égide de l'Académie des Sciences et réorganisé); cette section est placée sous la direction de Zsolt

TÁNCZOS. Des observations intéressantes ont été faites sur la coordination fonctionnelle de la vision et de la kinesthésie dans la commande motrice, sur l'effet de la proprioception sur la localisation visuelle, sur les interactions fonctionnelles de l'appareil visuel et auditif, sur la régulation de la motilité volontaire et sur d'autres questions du même genre. Ces expériences ont été complétées par des analyses psycho-physiologiques, l'enregistrement des modifications électriques superficielles du cortex cérébral, des réactions électriques de la rétine et des fonctions oculo-motrices, cela à l'aide d'instruments modernes. Les mouvements plastiques et subtils (pensons, par exemple, au « doigté » du pianiste) et leur commande psychique sont aujourd'hui et dans le monde entier — puisque nous disposons d'appareils électriques d'enregistrement neufs et d'une extrême sensibilité — un des problèmes cruciaux de la recherche psycho-physiologique.

Des sondages comparés approfondis se poursuivent, dans le domaine de la psychologie de l'apprentissage, à la chaire de l'université sous la direction de Lajos KARDOS. L'objectif essentiel est l'exploration des différences et, parallèlement, des corrélations génétiques entre l'apprentissage humain et animal. Dans les précédentes théories sur l'apprentissage, on se fondait, sans distinction, sur des expériences faites sur l'homme et sur l'animal; la légitimité d'un tel procédé est devenue passablement contestable à la lumière des résultats de ces recherches. Des divergences spécifiques peuvent être démontrées dans la commande psychique des mouvements chez les animaux et chez les êtres humains. Des expériences intéressantes sont poursuivies sur des êtres humains à propos du phénomène dit équivalence de performance, qui est l'une des caractéristiques de la forme d'action de la manipulation. On présume que leurs résultats permettront de tirer d'importantes conclusions pratiques à propos des formes d'organisation les plus générales de l'apprentissage humaine. D'intéressantes enquêtes psychologiques comparatives ont été menées par une autre collaboratrice de la chaire de psychologie, Ilona BARKÓCZY, sur les activités de manipulation des singes et des enfants. Ces expériences ont éclairé sous une autre forme encore, la différence fondamentale entre la commande de l'action animale et de celle de l'homme. Des comptes rendus sur les expériences consacrées à l'apprentissage ont été présentés par la chaire à plusieurs congrès internationaux. L'intérêt témoigné par les chercheurs étrangers à l'égard de ces travaux ressort du fait que Lajos KARDOS a été invité par l'Institut de Psychologie de l'université de Padoue, pour entreprendre et diriger des expériences de caractère identique. Ces expériences se poursuivent elles aussi depuis déjà quelques années; les résultats ont été simultanément publiés en hongrois et en italien.

Les analyses psycho-physiologiques, d'une importance internationale, que Kálmán LISSÁK, Endre GRASTYÁN et leurs collaborateurs font à l'Institut de Physiologie de l'université de Pécs sont elles aussi en rapport avec les problèmes de l'apprentissage; ces savants recherchent les manifestations les plus précoces du conditionnement dans le mécanisme de l'apprentissage, les phases élémentaires de la motivation dans la reproduction de la conduite apprise, la portée des mécanismes de motivation subcorticaux dans l'organisation des connections conditionnelles, la réaction dite d'alarme et même les mécanismes

cérébraux présumables de phénomènes tels que le « rêve » animal. Les recherches très poussées de János SZENTÁGOTHAI (Institut d'Anatomie de l'Université de Médecine de Budapest) sur le fonctionnement de l'appareil vestibulaire (perception de l'équilibre et de l'activité physique) ont, certes, un caractère d'abord physiologique, mais ils touchent aussi à plusieurs problèmes sérieux relevant de la psychologie de la perception. György ÁDÁM (chaire de physiologie animale de l'université de Budapest) a, lui aussi, fait des recherches expérimentales importantes dans le domaine de la psycho-physiologie, sur les rapports plus profonds entre l'interoception et l'action. Selon ce chercheur, ses constatations éclairent, parallèlement, les problèmes des bases neuro-physiologiques du conscient et de l'inconscient. Un autre phénomène depuis longtemps étudié de la psychologie de la perception fait aussi l'objet d'expériences pleines d'intérêt; il s'agit, dans le domaine de la vision, du phénomène de papillotement (flicker).

Ferenc LÉNÁRD, collaborateur de l'Institut de Psychologie de l'Académie se consacre à la psychologie de la pensée, plus spécialement à la résolution des problèmes. Ses expériences visent à dégager les rapports entre les phases de la pensée et les opérations de pensée. A la chaire de l'université, des expériences se poursuivent dans le même domaine, mais sous un autre angle, différentes opérations de la pensée étant analysées (comparaison, différenciation, définition).

Sur le terrain de la psychologie de la personnalité, des travaux sérieux ont lieu à l'Institut de Psychologie, sous la direction de Mme Lajos MARTON, pour étudier la corrélation des caractéristiques de la personnalité avec la possibilité de conditionnement et l'extinction, pour analyser les « modèles de réaction » encéphalographiques des types de personnalité dans des conditions de repos et d'apprentissage élémentaire, pour appliquer diverses méthodes psycho-physiologiques à l'examen de la personnalité, pour dégager les rapports des types de personnalité et de la réaction d'imitation. László Gábor HORVÁTH, directeur de la Section des Examens d'Aptitude des Chemins de Fer Hongrois, a développé une méthode originale de sondage de la personnalité qu'il a appelée « investigation du schéma de la pensée et de la prise de position »; elle est déjà très employée pour établir certains traits émotionnels de la personnalité.

Dans le domaine de la psychologie génétique et infantile, des recherches très actives se poursuivent en Hongrie. Mentionnons en premier lieu les travaux de László KELEMEN qui, à Pécs, à la chaire des sciences de l'Éducation de l'École Supérieure de Pédagogie, a poursuivi, pendant des années, des expériences relatives à la pensée des élèves aux différents âges; dans le but, avant tout, de détecter le développement des structures et opérations logiques dans le processus évolutif de la pensée enfantine. Comme ces enquêtes étaient à priori menées dans le cadre de l'enseignement des matières scolaires, elles ont servi de points de départ à des recherches continues, relevant désormais plutôt de la psychologie de l'enseignement et de l'éducation, dont l'objectif majeur est d'élaborer un système des exigences du développement de la pensée, système pouvant être incorporé au programme des matières enseignées et prenant en considération, sur la base d'une analyse structurale logique adéquate, le niveau d'évolution psychologique optimal. Ce sont également les manifestations

spécifiques du développement de la pensée que Jenő SALAMON étudie à la chaire de psychologie de l'université de Budapest; ses thèmes principaux sont la manifestation de la pensée dans l'action de l'enfant et l'évolution de cette pensée. Un autre collaborateur de la chaire, Béla RADNAI, étudie les bases psychiques de la compréhension, surtout pour l'intelligence des notions dans le cycle supérieur de l'école primaire, compte tenu particulièrement de l'importance des commentaires du professeur dans l'enseignement. Béla Radnai participe d'autre part activement, dans le cadre d'un groupe spécial, à la recherche sur les problèmes de l'enseignement et de l'éducation dans l'enseignement supérieur. A la chaire de psychologie, on se livre également à d'intéressantes expériences sur la formation des sentiments positifs et négatifs liés à la mémoire, depuis l'âge de l'école maternelle jusqu'à la puberté. A l'Institut de Psychologie de l'Académie, des recherches ont été entreprises sur le second système de signalisation, le développement des stades préliminaires et des formes élémentaires du langage chez les enfants en bas âge.

L'Institut de Psychologie a pris l'initiative d'expériences complexes dans le domaine de la psychologie de l'enseignement: on y essaie de nouveaux principes d'enseignement qui permettent d'espérer une assimilation plus rapide et plus profonde des matières au programme dont le nombre et la complexité ne cessent de croître. On tente d'éliminer les cours, purement explicatifs du professeur, au profit d'une activité autonome accrue des élèves (discussions, entretiens).

Dans le domaine de la psychologie médicale, la recherche est en plein essor. Des sondages prometteurs ont eu lieu, sur la thérapeutique dite de groupe, à la Clinique de pédiatrie n° I de l'université de Médecine de Budapest. Le point culminant de cette thérapeutique de groupe déjà en application est la coopération des parents ou de la personne chargée des soins de l'enfant souffrant de troubles psychiques et l'organisation de certaines situations conflictuelles. On applique également la thérapeutique de groupe à des schizophrènes (« stimulation de confrontation »). Plusieurs chercheurs se consacrent à l'étude des modifications spécifiques de la personnalité et des états obsessionnels chez des individus souffrant de maladies organiques (asthmatiques, neuro-cardiaques, enfants atteints d'hypertension, de polyarthrite chronique primaire). Sur la base d'une vaste enquête, une étude a été consacrée à la personnalité des tuberculeux. Plusieurs des travaux que nous venons de mentionner ont fait l'objet de publications en langues étrangères.

Dans le domaine de la psychologie du travail, plusieurs ouvrages de synthèse ont rendu compte du rôle des facteurs atmosphériques dans le rendement du travail. Des recherches importantes ont trait à l'effet passager ou durable de divers produits chimiques et comestibles sur le moral et, plus largement, sur la personnalité. Imre MOLNÁR a examiné la charge spéciale des tisseuses travaillant à leurs machines; il a également élaboré un procédé d'analyse pour constater la sécurité cinétique dans le travail ; il a étudié également l'effet du développement des contacts humains sur la collectivité dans une entreprise. A la chaire des sciences de l'Éducation de l'École Supérieure de Pédagogie, à Szeged, on a mené à bien une série d'expériences très intéressantes

sur la fatigue. Des recherches sont en cours, dans le domaine des travaux agricoles, sur les effets des vibrations du tracteur sur la personnalité et ses activités de commande, sur la protection contre le bruit, sur les problèmes ergonomiques des machines agricoles, etc. Des recherches ergonomiques se poursuivent, depuis plusieurs années, dans le cadre du laboratoire de psychologie du travail près du Ministère de la Métallurgie et de l'Industrie mécanique.

Les recherches de psychologie sociale ont commencé en Hongrie dès les premières années qui ont suivi la Libération. Les enquêtes de Ferenc Mérei sur la dynamique de groupe avaient suscité un intérêt international. Malheureusement, à l'époque du culte de la personnalité, ces travaux furent interrompus et ce n'est que maintenant qu'ils ont repris, toujours sous la direction de leur promoteur. A la chaire de psychologie de l'École Supérieure de Médico-pédagogie, on étudie les facteurs de la formation des groupes chez des enfants aveugles; les résultats sont intéressants. Toujours dans le domaine de la médico-pédagogie, on procède à de remarquables études de psychologie de la perception. Mentionnons enfin des initiatives de valeur dans les recherches portant sur la psychologie de l'art: on tente d'approcher par la voie expérimentale les questions de la création littéraire et du plaisir artistique.

Le tableau d'ensemble que nous venons de brosser sur la recherche, en Hongrie, dans le domaine de la psychologie, pourra paraître quelque peu ramifié; par contre, les points de vue qui président à ces travaux présentent une grande homogénéité. Deux principes caractérisent la conception fondamentale de la psychologie d'inspiration marxiste. L'un est l'unité de l'action, du devenir neuro-physiologique et psychique; l'autre est l'état de détermination historique et sociale de l'univers des phénomènes psychiques humains. Il va de soi qu'on ne se contente pas de souligner des principes, mais qu'ils triomphent systématiquement dans tous les secteurs de la psychologie. En raison précisément de la détermination sociale et historique, les questions idéologiques se présentent, en psychologie, sous une forme beaucoup plus nette que dans les sciences purement biologiques ou physiques, et les chercheurs doivent avoir une prise de position plus ferme à leur sujet. Nos chercheurs considèrent les diverses tendances occidentales (behaviorisme, psychologie de la Forme, psychanalyse et autres) avec tout l'esprit critique nécessaire, mais en même temps ils ne s'y opposent pas d'emblée, et ne minimisent pas leur portée dans l'évolution de la discipline, tout en en discutant les implications erronées qui ne tiennent pas tant à l'analyse des faits qu'à des raisons d'ordre idéologique. De la même manière, nos psychologues se sont efforcés de porter sur les recherches de Pavlov, si importantes du point de vue idéologique, un jugement exempt de tout excès ou de toute interprétation fausse. A cet effet, une étude d'une plus vaste envergure a paru sur l'application des résultats obtenus par Pavlov, dans la psychologie; et dans laquelle l'auteur (Lajos Kardos) s'est efforcé de préciser dans quelle mesure ils pouvaient être utilisés, les possibilités qu'ils offraient, mais aussi leurs limites. Les chercheurs hongrois se rendent de mieux en mieux compte qu'une théorie psychologique peut facilement être élaborée dans un sens erroné, si des influences idéologiques insuffisamment contrôlées s'y mêlent. La théorie réflexive du matérialisme dialectique, qui a pris une nouvelle importance à la lumière

des réflexions que suggère la théorie de l'information, joue un rôle considérable dans l'interprétation des résultats obtenus par nos chercheurs.

Nous espérons que le nouveau système de formation des psychologues, système instauré il y a quelques années à l'université de Budapest, se soldera par un essor accru des recherches hongroises en matière de psychologie. Le nouveau programme se fonde, aussi bien dans les disciplines de base que dans la psychologie appliquée, sur des connaissances plus vastes et plus conformes à l'esprit de notre époque; il fait, de la pratique de la psychologie, une partie intégrante de l'enseignement. Les étudiants ont la possibilité de se spécialiser selon leurs goûts et leurs aptitudes dans les trois principaux domaines d'application de la psychologie (pédagogique, clinique et celui de la psychologie du travail). Leur formation et leur activité pratique les aideront à cerner les problèmes et donneront sans nul doute une impulsion nouvelle à la recherche.

Lajos KARDOS.

Bibliographie

ÁDÁM, György: *Interoception and Behavior.* 1967. Akadémiai Kiadó.

ÁKOS, Károly és Károlyné: *The Critical Flicker Frequency Series Effect.* 1966. Akadémiai Kiadó.

BÖSZÖRMÉNYI, Zoltán: *Über die kombinierte Anwendung der Gruppenpsychotherapie und Pharmakotherapie bei Psychotikern. Gruppenpsychotherapie in Klinik und Praxis.* 1967. VEB Gustav Fischer.

CSIRSZKA, János: Психологические основы профессионального обучения. Просвещ.—Издать. 144 p. 1960.

FÓNAGY, Iván: *Die Metaphern in der Phonetik. Ein Beitrag zur Entwicklung des wissenschaftlichen Denkens.* 1963. The Hague.

GRASTYÁN, Endre: *The Significance of the Earliest Manifestations of Conditioning in the Mechanism of Learning.* 1963. In *Brain Mechanism and Learning.* Blackwell Sci. CIOMS (Unesco) Conference, Montevideo.

HÁRDI, István: *Psychologie des Heilens.* 1968.

HERMANN, Imre: *Die Psychoanalyse als Methode.* 1963. Köln.

KARDOS, Lajos: *Grundfragen der Psychologie und die Forschungen Pavlovs.* 1962. Akadémiai Kiadó.

KNOLL, József: *The Specific Activation of the CNS and its Significance in Psychopharmacological Research. Pharmacology of Conditioning, Learning and Retention.* 1965. Pergamon Press.

MARTON, Magda—URBÁN, János: *Electroencephalographic Investigation of Individual Differences in the Processes of Conditioning.* 1966. XVIII. International Congress of Psychology.

MÁTRAI, László: *Henricus Regius (Le Roy), pionnier de la psychologie scientifique.* Acta Historica. 6. 1959. Akadémiai Kiadó.

MÉREI, Ferenc: *Structure sociale des classes scolaires.* Annuaire de l'Institut de Psychologie de la Municipalité de Budapest. 1948.

MOLNÁR, Imre: *Eine Methode zur Untersuchung der Ehrlichkeit.* Zeitschrift für diagnostische Psychologie und Persönlichkeitsforschung, 6. 1958.

PÁLHEGYI, Ferenc: *Über die visuelle und taktile Struktur der Formen.* Schweizerische Zeitschrift für Psychologie und ihre Anwendungen, XXIV. 1965.

SZENTÁGOTHAI, János: *Die Rolle der einzelnen Labyrinthrezeptoren bei der Orientation von Augen und Kopf im Raume.* 1959. Akadémiai Kiadó.

TÁNCZOS, Zsolt: *Effect of Conditioned Reflex Systems on the Development of the Perception Constancy.* Annales Universitatis Scientiarum Budapestiensis de Rolando Eötvös nominatae, I. 1951.

VARGA, Ervin: *Changes in Pattern of Psychotic Symptoms.* 1966. Akadémiai Kiadó.

Un projet d'histoire comparée des littératures de langues européennes

L'objet de l'étude à entreprendre est d'élaborer, avec la collaboration des chercheurs d'un grand nombre de pays, l'histoire des littératures des diverses parties du monde écrites dans des langues originellement européennes, et cela sous l'égide de l'A.I.L.C. (Association Internationale de Littérature Comparée). Son point de départ a été l'idée, émise au Congrès de Fribourg en Suisse en 1964, par Jacques Voisine, professeur à la Sorbonne, président actuel de l'Association. Au cours des deux années qui suivirent, l'idée, à l'Institut d'histoire littéraire de l'Académie des Sciences de Hongrie, s'est transformée en projet; sa première version sous le nom d'*Histoire littéraire de l'Europe,* aux contours déjà plus précisés, a été présentée en septembre 1966, dans un mémorandum de l'Institut au Bureau de l'A.I.L.C. A la suite du dépôt de ce mémorandum, le Bureau de l'A.I.L.C. prit la décision de diffuser aux intéressés une circulaire contenant l'essentiel du projet, et de se baser sur les réponses reçues pour mesurer la position de l'opinion scientifique mondiale. C'est d'Utrecht que le secrétariat européen de l'A.I.L.C. fit partir la circulaire en mars 1967, et sur les réponses enregistrées, l'Institut d'histoire littéraire de l'Académie des Sciences de Hongrie établit un rapport, qui fut discuté en septembre 1967, au V^{e} congrès (à Belgrade) de l'Association. Après lecture et discussion du rapport, l'assemblée générale du Congrès adopta la nomination d'un Comité de Coordination de douze membres, internationalement réputés dans cet ordre de recherches, et un Hongrois fut élu secrétaire de cette commission. La tâche du secrétaire consistait à créer un centre d'organisation au sein de l'Institut d'histoire littéraire de l'Académie des Sciences de Hongrie.

Une partie des correspondants qui avaient répondu à la Circulaire préconisait la mise en chantier immédiate d'un ouvrage de synthèse sur « l'histoire littéraire de l'Europe », et considérait qu'un tel ouvrage comblerait une lacune, tant sur le plan de la recherche que sur celui de la connaissance et de l'enseignement supérieur des littératures — surtout de celles qui n'ont pas été écrites en une langue mondiale. Une autre partie des correspondants — qui, probablement, ont raison — proposait un sérieux travail de préparation, et demandait la publication préalable de monographies. Se basant sur cet avis, quelques membres du Comité de Coordination, avec le secrétaire, prirent l'initiative de commencer sans plus de délai la mise en œuvre de « recueils d'essai ». Ces « recueils d'essai » traitent de thèmes spécialisés; ils entendent rassembler des expériences sur les méthodes de collaboration et sur les résultats à attendre d'un *team-work* international. Cette étape de l'ouvrage est en tous cas indispensable à la synthèse des matériaux. L'achèvement de l'entreprise ne peut être prévu

avant d'assez longs délais, mais les premiers résultats prouveront déjà qu'elle est unique en son genre. En tant qu'histoire générale des littératures des langues européennes, elle embrassera chacun des groupes nationaux ou régionaux, tout en accordant la priorité aux littératures des nations historiques.

* * *

La Circulaire diffusée par le Secrétariat européen de l'A.I.L.C. contenait les points les plus importants sur lesquels l'entreprise est en train de se bâtir. En les parcourant dans l'ordre, et en tenant compte des réponses reçues au questionnaire qui accompagnait la Circulaire, voici, parmi les principes généraux de l'œuvre entreprise, ceux qui émergent particulièrement:

1° Notion de « littérature européenne » : littérature des langues européennes. Du point de vue de l'ouvrage entrepris, il faut entendre par « littérature européenne », l'ensemble des littératures qui, par leurs traditions historiques et leurs formes, leur morphologie, se rattachent à la Grèce et à la Rome antiques, à la poésie hébraïque, à la tradition biblique, à celle de Byzance et du Moyen Age arabe, ainsi qu'en premier lieu au passé et à la formation des littératures nationales des peuples actuels de l'Europe, soit, parmi les littératures du monde, celles qui appartiennent au type européen. L'adjectif « européen » ne circonscrit donc pas les littératures traitées dans des limites *géographiques,* mais il représente un qualificatif typologique et historique, auquel ont droit aussi bien la littérature de langue anglaise de l'Australie, que celle de langue française du Canada, ou les littératures slaves ou encore l'italienne.

Les réponses ont dégagé que la notion de « littérature européenne » n'avait pas été suffisamment éclairée. René Étiemble, de Paris, Werner Krauss, de Berlin, Miczyeslaw Brahmer, de Varsovie ont été à peu près d'accord pour faire observer que l'utilisation de l'adjectif « européen » suggérait que seraient éliminées de l'ouvrage, non seulement les littératures ne pouvant se rattacher aux traditions gréco-hébraïques-médiévales, mais aussi les littératures fondées sur des traditions européennes mais situées géographiquement en dehors des frontières du Vieux-Continent. Une solution fut proposée par la réponse de Jacques Body, de Paris, laquelle préconisait, pour rendre plus claire la notion d'« européanité », d'y inclure le point de vue linguistique: en effet il sera bien question, dans l'ouvrage entrepris, de littératures qui auront été écrites en des langues d'origine européenne. C'est ainsi que la dénomination de l'ouvrage se transforma en « histoire comparée des *littératures de langues européennes* », ce qui en même temps élargissait ses perspectives. Dans le courant de notre siècle, de nombreuses jeunes littératures ont vu le jour aux quatre coins du globe, les unes dans la langue autochtone, les autres d'expression anglaise, française, russe ou espagnole; au cours de ces vingt dernières années, nous avons assisté à l'éclosion de la culture du Tiers Monde et de sa littérature, laquelle est en partie d'expression européenne. Arrivés à une certaine étape de notre travail, il nous faudra penser aussi à ces littératures, puisque sous un aspect, celui de la langue, elles ont des attaches avec les traditions littéraires européennes. Le critère linguistique a le mérite de permettre de tracer des limites avec plus de certitude,

si le travail de réalisation lui-même reste toujours d'un abord aussi difficile. Même si nous ne pouvons pour l'instant complètement les garnir, il est bon de connaître les cadres de notre recherche.

2° Comme *principe directeur de méthode*, pour orienter l'étude de l'histoire comparée des littératures d'expression européenne, la Circulaire prévoyait qu'on se fixât sur les grands courants littéraires, les ayant jugés aptes à mettre en relief les principales tendances de chaque littérature de type européen, et aussi suffisamment souples pour réduire les inégalités de développement entre les différentes littératures. Pris comme points de départ, les grands courants ont encore cet avantage, selon la Circulaire, qu'on ne devra pas utiliser chaque détail d'un matériau déjà considérable, mais seulement les détails les plus propres à caractériser le courant étudié. Il serait certes souhaitable que l'histoire littéraire basée sur les courants ait la plus grande considération pour le développement et la spécificité historique de chaque littérature nationale, mais le principe du projet de l'Histoire littéraire de l'Europe serait de préférer à une présentation en « mosaïque » des littératures nationales — ce qui n'aurait guère d'intérêt du point de vue de la découverte des éléments moteurs du développement européen —, une approche à la fois synthétique, comparative et nationale.

L'histoire de la littérature européenne n'a donc pas pour but de montrer les déroulements des littératures nationales par des études parallèles, mais de présenter un regroupement par genres à l'intérieur de chaque courant littéraire (par exemple, le roman à l'époque romantique), et à la rigueur elle recourrait à des subdivisions (par exemple, le roman romantique dans les littératures de l'Europe de l'Est). Le classement et le regroupement, au cours de cette histoire des littératures européennes, ne seraient pas fixes, mais varieraient selon l'évolution historique par courants, par genres et aussi en fonction des données géographiques. Cette méthode générale de classement laisse une large place au procédé « classique » de la science littéraire comparée, et ainsi à l'exposition des phénomènes de parallélisme, d'influences, les canaux par où elles passent, leur provenance et leur pénétration littéraire.

Le principe d'une disposition de l'ouvrage suivant les grands courants littéraires a rencontré l'approbation générale des correspondants, mais les réponses contenant aussi des restrictions et des compléments dignes d'intérêts. C'est ainsi par exemple que la réponse de Lucila V. Hosillos, en provenance des Philippines, soulignait qu'il ne fallait pas négliger l'examen, dans chaque littérature nationale ou dans chaque groupe, du mode spécifique d'apparition des courants, parce que c'est seulement de cette façon que l'on peut reconstituer une image fidèle des variations dans les apparitions des courants ou des tendances; de son côté, Maria Bobrownicka, de Cracovie, a rappelé que tous les courants « européens » ne se présentent pas dans toutes les littératures, ou qu'ils s'y présentent avec une intensité différente ou avec une fonction changée. Par exemple, dans telle partie des littératures slaves, les courants caractéristiques des littératures occidentales ne sont pas tous représentés, les littératures qui se sont développées sur les traditions de la « culture byzantine » n'ayant pas eu d'époque renaissante ou baroque, mais ayant connu leurs époques spécifiques,



Tête de roi de Kalocsa, XII^e siècle (MUSEES HONGROIS)

comme celles du Hussitisme en Bohême. Nous pourrions compléter ces remarques en soulignant à notre tour que les grands courants ne se sont manifestés, ni dans certaines littératures slaves, ni dans les littératures germaniques ou romanes dans le même temps et de la même façon, ce qui nous amène à approuver d'une manière générale le point de vue de Maria Bobrownicka, selon lequel il faut étudier, en vue d'une valable description des époques littéraires, non seulement les accords, mais aussi les désaccords entre telles ou telles littératures nationales. Jan O. Fischer, de Prague, concrétisant encore cette exigence, a mis l'accent sur la nécessité d'employer les méthodes de la littérature comparée pour faire ressortir les caractères divergents des évolutions de certaines littératures nationales. Hana Jechova, d'Olmutz, a souligné le fait que souvent, à l'intérieur d'une littérature nationale, on classe un écrivain dans un courant autre que celui auquel il appartient dans l'optique européenne. Par exemple, on range, dans l'histoire de la littérature tchèque, Carolina Svetla parmi les représentants du réalisme critique, bien qu'elle idéalise la vie des paysans et qu'elle traite surtout de problèmes moraux sur un ton un peu sentimental. C'est pourquoi — en dépit de son appartenance à la deuxième partie du XIX^{e} siècle —, dans l'optique européenne, elle est encore à inclure dans le courant romantique. Stéphania Skwarczyńska de Łódz et Liano Petroni de Bologne, sont tous deux intervenus en faveur de l'élaboration d'une *chronologie* des faits littéraires, établie d'après l'évolution de la situation en Europe et d'après les courants, laquelle permettrait de tirer d'importantes conclusions sur la propagation des courants et tendances. A vrai dire, une chronologie, à l'usage propre de l'histoire des littératures de langues européennes, serait une des premières tâches à préparer. Le nombre d'opinions intéressantes émises à propos des courants littéraires, prouve combien est justifiée la proposition — ressortant de quelques réponses, comme de celle de Wilhelm Girnus, de Berlin, selon laquelle il faudrait tenir des conférences internationales préparatoires, qui se préoccuperaient spécialement de la question de la représentation des courants dans telle ou telle littérature.

3º Le troisième des principes généraux a été celui de la périodisation par l'histoire des littératures des langues européennes. En d'autres termes, il s'agit de savoir à partir de quelle date et jusqu'à quelle époque il faut traiter la matière. Il est impossible de jalonner trop strictement dans le temps les naissances et les disparitions des courants eux-mêmes; par suite de leur caractère essentiellement mouvant, certains de leurs éléments, chez divers auteurs appartenant à diverses littératures — et ceci est la conséquence d'évolutions économico-sociales divergentes — émergent souvent en des temps éloignés les uns des autres; cependant, il nous faut fixer, dans la mesure où nous désirons présenter les littératures, des points de départ et des points-termes chronologiques. Étant donné que les littératures nationales de l'Europe actuelle ont en général commencé leur formation au Moyen Age, et que c'est à cette époque que leurs caractères nationaux se sont différenciés, il semble légitime de commencer par le Moyen Age l'histoire des littératures européennes. Certes, il serait souhaitable de donner dans l'ouvrage leur place à des volumes qui traiteraient de la survivance des littératures antiques, de même que des prolongations de l'influence de la chrétienté latine, de la littérature de Byzance et de celle de la première

période islamique. La Circulaire diffusée d'Utrecht proposait, comme période-terme de l'étude, les années vingt de notre siècle, étant donné que c'est à cette époque que les manifestations les plus orageuses de l'avant-garde née de la première guerre mondiale s'étaient déjà calmées.

En fait, il n'y a pas eu, parmi les réponses enregistrées, de divergences véritables en ce qui concerne le point de départ chronologique de l'étude. De l'avis quasi général, c'est à l'époque de la formation des littératures de l'Europe actuelle, lorsqu'elles ont commencé leur processus de différenciation de la Renaissance qu'il faut faire remonter l'histoire *comparée* des littératures des langues européennes. Par contre, l'époque terminale — les années vingt de notre siècle — est apparue trop reculée. La majorité des réponses s'est prononcée pour aller jusqu'à nos jours, considérant la deuxième guerre mondiale comme le terme chronologique — à bon droit, il nous semble.

Mais d'autres suggestions ont été émises, d'ordre pratique, celles-ci.

Il est évident — et nous ne croyons pas inutile de le souligner à nouveau — qu'un tel ouvrage ne peut être réalisé d'un coup, et qu'on n'a pas le droit de s'y engager à la légère ou à la hâte. Son élaboration demande de sérieux préparatifs, des études préliminaires, un travail de recherche autant que d'organisation. Et l'ouvrage lui-même n'aura de valeur que dans la mesure où il ira en profondeur, où il poussera les investigations dans le détail, en particulier dans les domaines en général insuffisamment connus. On peut développer l'étude selon deux options: ou bien partir du connu vers l'inconnu, ou bien nous pouvons d'abord justement explorer les parties les moins connues. De toute façon, nous trouvons très intéressante la suggestion qui nous a été faite de partir de « points d'appui » et, à partir d'eux, d'avancer en « terrain plus difficile ». C'est ainsi que l'académicien soviétique M. Alexeïev, de Leningrad, propose, de façon fort convaincante, qu'un de ces points d'appui soit le XIX^{e} siècle, comme époque du romantisme et du réalisme critique. Il est certain que ces options: départ de la synthèse ou de l'analyse courantes doivent être étudiés les premiers ou parmi les premiers.

Donc, « histoire littéraire de l'Europe, — histoire des littératures » d'expression européenne ou de langues européennes — en tant qu'objectif de l'étude entreprise; sujet à traiter à travers les grands courants, compte tenu des facteurs proprement nationaux, enfin fixation des limites chronologiques entre lesquels on présentera le déroulement historique des littératures écrites en des langues d'origine européenne: voilà dans l'ordre les trois points sur lesquels il nous faut avant tout prendre position, pour pouvoir examiner l'exécution pratique de l'ouvrage. En ce qui concerne cette dernière, elle doit être conçue de telle façon que d'abord elle permette au plus grand nombre de spécialistes d'y apporter leur collaboration, qu'ensuite elle l'empêche de devenir un amas d'initiatives individuelles, qu'enfin elle ne contraigne pas pour autant les chercheurs à une collaboration trop serrée, laquelle, sur le plan international, compte tenu de la participation de si nombreux pays, n'est pas réalisable pour le moment.

4° Ce qui ressort déjà des considérations d'ordre pratique, mais encore plus du degré requis de profondeur des investigations sur le sujet, c'est que l'ouvrage ne paraisse pas sous la forme d'un seul volume, mais bien d'une

série de volumes. Chacun des volumes devra traiter d'un courant littéraire d'une époque, ou d'une période dans cette époque, d'un genre, ou d'un phénomène propre à un domaine des lettres. On ne pourra certes prétendre, même sur un sujet ainsi délimité, être exhaustif. Par contre, chaque volume devra être, sinon absolument complet sur tous les détails de son sujet, tout au moins sans lacunes sur ces caractéristiques spécifiques, concentré sur une question particulière, un volume rassemblerait donc, par le procédé de la science littéraire comparée, les phénomènes observés et relevés à partir de plusieurs domaines littéraires nationaux.

En vue d'une répartition rationnelle des tâches sur le plan de la collaboration internationale, le mieux serait que chaque tome soit constitué d'études rédigées chacune par un auteur différent lequel serait chargé ainsi d'un groupe de questions à l'intérieur du sujet traité par le volume considéré. Si l'on donne l'intensité voulue au rythme de la mise en place et de la rédaction de l'ouvrage, les études peuvent multilatéralement développer le thème commun, et permettent de faire ressortir, en les juxtaposant, des points de détail qui sont hors de la portée des connaissances — si étendues qu'elles soient — du chercheur isolé. De cette façon, en laissant chaque chapitre au spécialiste en la matière, l'ouvrage peut éviter les lacunes et les erreurs des histoires littéraires du monde dues à un seul auteur ou des traités universels de littérature, et, puisqu'aussi bien il ne s'agit pas de mettre les unes à côté des autres les littératures nationales — les traits essentiels et les moments de l'évolution générale seraient mis en relief.

5° Il est souhaitable que, pour la préparation de l'ouvrage, entre en lice le plus grand nombre d'érudits et de cercles d'études, et qu'ainsi naisse une véritable collaboration internationale. Si nous retenons le système de la construction de l'ouvrage par volumes spécialisés, il va de soi que chacun de ces volumes sera l'affaire d'un *centre,* lequel aura d'abord à élaborer le plan détaillé de son propre tome, puis à constituer son équipe, enfin à assurer la rédaction du volume jusqu'à ce que celui-ci soit prêt à être édité. Ainsi, il deviendrait possible de lancer l'ouvrage en plusieurs endroits à la fois, et de constituer en même temps les diverses parties de l'ensemble. De ce qui précède, il ressort que les centres seraient constitués et invités à la collaboration à mesure qu'ils offrent leur concours et selon l'objet de leur étude. D'autre part, il serait aussi possible qu'après la constitution des premiers « laboratoires » (centres de travail), ceux qui se présenteraient par la suite, en accord avec le Comité de Coordination — se choisiraient une partie dans le sujet et se joindraient aux travaux commencés sur tel ou tel point de l'ouvrage. Leur adhésion dépend de leur seul choix, mais on peut prévoir que ce sont les premiers « engagés », « maîtres d'œuvre » qui, par leur exemple et leurs résultats, entraîneront à leur suite le plus grand nombre. Ce qui facilite encore l'entrée de nouveaux collaborateurs, c'est le fait que, selon le principe de base de l'ouvrage, chacun des centres travaille *indépendamment* de l'autre, qu'aucun des centres n'est sous quelque angle que ce soit subordonné à un autre centre, sur le plan national ou international. Au-dessus des centres, on ne trouve que le Comité de Coordination, qui donne son agrément aux sujets proposés pour les différents volumes de l'ouvrage, en fixe les structures rédactionnelles, surveille leur qualité, favorise leur édition.

L'idée d'un tel ouvrage, avant même la motion du Congrès de Belgrade, avait rencontré l'approbation des milieux internationaux spécialisés. On peut s'en convaincre à la vue des pourcentages de réponses renvoyées après la Circulaire d'Utrecht, que nous présentons dans le tableau ci-dessous:

Questions	Réponses (en p.100)			
	oui	oui conditionnel	non	abstention
Devons-nous entreprendre l'ouvrage?	96	—	—	4
Devons-nous prendre les courants littéraires à travers les nations comme lignes de structure de l'ouvrage?	74	20	2	4
Acceptez-vous les termes chronologiques proposés?	46	44	6	4
Approuvez-vous le lancement d'une série de volumes?	78	12	4	6
Acceptez-vous la proposition relative à la coordination (Comité de Coordination et son secrétariat d'organisation)?	80	6	6	8

Des réponses, individuelles et collectives, sont parveneus de l'Allemagne Fédérale, d'Australie, de Belgique, de l'Espagne, de France, de Grande-Bretagne, de Grèce, d'Israël, d'Italie, des Pays-Bas, des îles Philippines, de Pologne, de la R.D.A., de Tchécoslovaquie, de l'U.R.S.S. et de la Yougoslavie, soit de 17 pays. Les résultats de la consultation doivent être ainsi considérés comme positifs, non seulement du point de vue du nombre des réponses, mais de celui de leur répartition dans le monde.

* * *

L'histoire comparée des littératures de langues européennes, cette nouvelle entreprise de l'Association Internationale de Littérature Comparée, prend donc son départ sous d'heureux auspices, bien qu'il faille compter de longues années et beaucoup de travail avant d'en voir la réalisation. Selon sa conception de base, elle s'étend à l'histoire des littératures écrites en des langues originellement européennes, indépendamment du continent ou du pays où elles sont apparues. Leur histoire commence avec la formation, d'un caractère national spécifique: à partir de là, on peut les étudier sous l'angle de la littérature comparée. Le but est de parvenir à une synthèse de leur histoire, mais la question est de savoir si nous pouvons commencer par là ou s'il ne serait pas préférable d'être plus modeste pour commencer et d'obtenir ainsi peut-être davantage. Il est certain que le travail a un double rythme, il se poursuit à deux *niveaux*. Le « plus élevé » est la *synthèse*, lorsque nous donnons, par exemple, de la période littéraire et du courant romantique une image suffisamment représentative et

complète, le degré moins « élevé » étant celui de la préparation de cette synthèse. Au cours de cette préparation, il convient d'examiner — et à fond, s'il se peut — les éléments du problème, tels les genres, les entités territoriales, en consacrant des volumes entiers de l'ouvrage à ces questions. Ainsi l'œuvre n'est réalisable que dans une *série* de publications, un certain nombre de volumes étant consacrés à des sujets spéciaux, tandis que d'autres, qui seraient les « têtes de série », retraceraient, sur le plan de la synthèse, l'histoire de la littérature européenne. L'élaboration des différents volumes de la série se fera dans des centres de recherche indépendants les uns des autres. La série et les travaux proprement dits peuvent ainsi être lancés en plusieurs endroits et sur différentes périodes simultanément.

Le monde toutefois ne peut être divisé en entités isolées, et cela ressort particulièrement de nos jours. Les communications, les conquêtes de la technique ont donné à la mobilité et à la transmissibilité du fait littéraire une rapidité jamais égalée. L'histoire comparée des littératures d'expression européenne ne peut non plus se limiter aux secteurs qui lui appartiennent par définition, ceux de l'Europe, des deux Amériques, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et des archipels plus ou moins éloignés, auxquels il faudrait ajouter une certaine Asie et une certaine Afrique. Il faut tenir compte, aussi bien d'un point de vue historique que géographique, de l'existence d'autres secteurs. Géographiquement, les littératures des langues européennes doivent être examinées sous l'angle de leurs *contacts* et *relations* avec les grandes littératures des langues non européennes, celles de l'Orient entre autres, dans le passé mais surtout à la période contemporaine. Il faudra que cette étude embrasse en outre l'histoire de la survivance et des influences des grandes littératures anciennes (grecque, latine, hébraïque, indienne, arabe médiévale, islamique et byzantine) à l'époque des littératures nationales en Europe. Il s'agit là de deux « secteurs périphériques » importants de l'histoire littéraire européenne, à travers *lesquels s'ouvre une perspective sur l'histoire littéraire du monde entier.*

Les littératures de tous les peuples sont également importantes. Il n'y a pas, dans la littérature mondiale, de secteur à considérer comme plus essentiel qu'un autre. C'est ainsi que l'histoire de la « littérature européenne » — si vaste qu'en soit l'étude — n'est qu'un « passage », si on la rapporte à l'histoire littéraire universelle; elle en est, dans une certaine mesure — grâce à un ensemble linguistique, historique et géographique, une unité représentative. Mais il y a d'autres unités aussi valables, et il faudrait inciter les intéressés à en entreprendre l'étude. C'est là la perspective mondiale de l'histoire de la « littérature européenne ».

György Mihály VAJDA.

Les études italiennes en Hongrie et le Congrès de l'Associazione Internazionale à Budapest en automne 1967

L'*Associazione Internazionale per gli Studi di Lingua e Letteratura Italiana* a tenu son sixième congrès du 10 au 14 octobre 1967 sous le titre *Romanticismo italiano — romanticismo europeo.* On ne peut penser à cet événement qui apparaît comme la plus grande manifestation culturelle de l'histoire des études italiennes en Hongrie, sans évoquer le développement plus que centenaire des études italiennes dans ce pays. Il est utile de diviser cette longue époque en trois périodes dont la première va de 1850 à 1911, la deuxième de 1911, année où Babits commence la traduction de l'*Inferno*, à 1945, l'année de la Libération, et la dernière qui s'étend sur presque un quart de siècle, de 1945 à nos jours.

ÉTUDES ITALIENNES ENTRE 1850 ET 1911

La première période est marquée dès les années cinquante, par quelques événements insignes, comme, en 1852 l'*Ode à Dante* de János Arany, poète classique hongrois (1817–1882). On devine derrière cette œuvre les contours d'une grande littérature européenne (Byron, Carlyle, Sismondi), mais l'on retrouve dans cette œuvre originale des traits caractéristiques du lieu et du moment de sa création[1]. Nous apprenons par un numéro de septembre 1852 de *Budapesti Visszhang* (l'Écho de Budapest)[2] que Ferenc Császár publiera en 1854 la traduction intégrale de la *Vita nuova.* C'est au cours des années cinquante que János Arany écrit son étude intitulée *Zrínyi et le Tasse* (1856–1860) qui traite de l'épopée baroque et qui est la plus belle étude d'histoire littéraire comparée non seulement parmi celles qui ont des sujets italiens mais également parmi les études ayant plus généralement trait à la littérature européenne.

Les caractéristiques les plus générales de cette période sont, d'une part, la découverte des relations littéraires italo-hongroises de la Renaissance, du baroque, ainsi que de l'œuvre du poète préromantique Sándor Kisfaludy (1772–1844), d'autre part, les premières traductions fidèles des grands classiques

[1] Sur la genèse de ce poème et sur ses liens avec l'Europe, voir Tibor Kardos : *Arany Dante-ódájának keletkezéséhez* (Sur la genèse de l'Ode à Dante de János Arany), Filológiai Közlöny (Bulletin Philologique), Budapest, 1968, pp. 60–85 ; József Szauder : *Dante a XIX. század magyar irodalmában* (Dante dans la littérature hongroise du XIX[e] siècle) in *Dante a Középkor és a Renaissance között* (Dante entre le Moyen Age et la Renaissance) (Budapest, 1966), pp. 499–574, 522–524 ; Dezső Keresztury : *L'ode di Arany a Dante, in Italia ed Ungheria. Diece secoli di rapporti letterari;* Budapest, 1967, pp. 281–289.

[2] *Budapesti Visszhang* (L'Écho de Budapest), 1852, pp. 381–383.

italiens. Les chercheurs découvrent un monde absolument inconnu en publiant les sources latines de l'humanisme hongrois d'inspiration italienne, et en faisant des recherches sur les contacts hongrois de Pétrarque, Galeotto Marzio et d'autres, ainsi qu'en étudiant la vie de Janus Pannonius (1434–1472), la plus importante figure de la poésie hongroise de la Renaissance[3]. Les recherches consacrées aux sources italiennes des récits hongrois en vers, genre littéraire du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, dont la valeur est inappréciable, sont tout aussi importantes[4]. Quand, avec les travaux philologiques de l'époque, les rapports entre Pétrarque et Sándor Kisfaludy apparaissent en pleine lumière[5], on prend conscience d'un passé tout à fait proche. En effet, l'étude de l'un des chercheurs, Árpád Kisfaludy, paraît très tôt: en 1861.

De 1852 à 1899, on voit se multiplier les traductions diverses qui, si elles ne donnent pas une image d'ensemble de la littérature italienne, permettent cependant d'en avoir une connaissance substantielle. C'est en effet à cette époque que paraissent les traductions successives de Dante, dont l'une des meilleures est l'adaptation hongroise de la *Divine Comédie* par Károly Szász (1872–1899), la transposition de la *Jérusalem délivrée* par Gusztáv Jánosy, des recueils de textes de *l'Arioste* et de *Pétrarque* réunis par Antal Radó ainsi qu'une série de traductions du *Décaméron* (antérieures au *Décaméron* de János Bokor, parue en 1909)[6]. Certes, ces œuvres n'ont pas toutes survécu. La traduction de Dante par Károly Szász contient en tous cas des éléments d'une valeur artistique indiscutable qui furent repris ou imités par Babits, poète et traducteur du XX^e^ siècle (1883–1941). Par ailleurs, cette traduction est suivie d'une étude de Jenő Péterfy sur *Dante* (1886)[7], étude qui, à côté de *Zrínyi et le Tasse*, est la plus remarquable que les études italiennes aient produite au cours de ces cent dernières années; les traductions de Pétrarque, de l'Arioste par Radó et du Tasse

[3] Cf. *Adalékok a humanizmus történetéhez Magyarországon* (Documents sur l'historie de l'humanisme en Hongrie), présentés par E. Ábel, Budapest, 1880, p. 296., l'appendice de l'œuvre citée: *Galeotto Marzio életrajza* (La Biographie de Galeotto Marzio); *Analecta Nova ad Historiam Renascentium in Hungaria Litterarum Spectantia*. Edidit E. Abel — St. Hegedüs, Budapestini 1903, p. 518; *Analecta Recentiora ad Historiam Renascentium in Hungaria Litterarum Spectantia*, Edidit St. Hegedüs, Budapestini 1906, p. 431.

[4] Gusztáv Heinrich : *Árgirus*, Budapesti Szemle (Revue de Budapest), 1889, pp. 161–179; Teofil Bognár : *Árgirus*, Egyetemes Philológiai Közlöny (Bulletin Philologique Général) 1894, pp. 12–32; Lajos Dézsi : *Egy elveszett magyar Boccaccio-novella* (Un conte de Boccace hongrois perdu) in *Irodalomtörténet* (Histoire littéraire), 1913, pp. 257–259.

[5] Cf. Árpád Kisfaludy : *A Himfy-dalok múzsája* (La Muse des romances de Himfy), *Figyelő* (L'Observateur) 1861, pp. 150–157; Rezső Rényi : *Petrarca és Kisfaludy Sándor* (Pétrarque et Sándor Kisfaludy), Budapest, 1880, p. 91; Dávid Angyal : *Kisfaludy és Petrarca* (Kisfaludy et Pétrarque), Irodalomtörténeti Közlemények (Communications d'histoire littéraire) 1891, pp. 93–101. 181–195; Sándor Imre: *Irodalmi tanulmányok* (Études littéraires) Budapest, 1897, pp. 97–131.

[6] Sur la bibliographie des traducteurs de Dante de Ferenc Császár à Károly Szász, voir Imre Várady: *La Letteratura italiana e la sua influenza in Ungheria*, Roma, 1933, Vol. II. pp. 95–98. Károly Szász publia déjà en 1872 le Chant I. de *l'Infern*», qui fut suivi de la traduction intégrale de la première partie en 1881, de l'adaptation de *Purgatorio* en 1891, de celle de *Paradiso* en 1899; Le Tasse de Gusztáv Jánosy: La *Jérusalem délivrée*, Budapest, 1893, deux volumes, XXXII+328, 332.; Antal Radó: *Ariosto Örjöngő Lórándja. Az eposz legértékesebb részei* (Le Roland furieux de l'Arioste. Les parties les plus précieuses de l'épopée), Budapest, 1894, 1–2, 390, 394. — Les traductions de Pétrarque de Antal Radó: *Petrarca összes szerelmi szonettjei*, (Traduction complète des sonnets d'amour de Pétrarque) Budapest, 1886 (Seconde édition: 1896, Édition nouvelle: 1926); — La première édition de Boccace: *Boccaccio száz víg elbeszélése* (Cent contes joyeux de Boccace) (sans le nom du traducteur), Budapest, 1879, Deux volumes, 432, 320 (1882, 1887); Gyula P. Zempléni: *Decameron vagy száz elbeszélés* (Le Décaméron ou cent contes), Budapest, 1890, XIV+652; János Bokor: *A Decaméron* (Le Décaméron), Traduction intégrale avec biographie et notes, Brassó, 1909, XC+691.

[7] Jenő Péterfy: *Dante*, Budapesti Szemle (Revue de Budapest), 1886, pp. 1–45; *Összegyűjtött Munkái* (Œuvres réunies), Budapest 1902, Vol. II. pp. 261–342 (la même étude en français : *Essais critiques*, Paris, 1914, pp. 91–160).

par Gusztáv Jánosy eurent, elles, moins d'influence. Et bien que l'adaptation du *Décaméron* par József Révay ne soit naturellement pas sans trahir certains liens avec la longue série des traductions antérieures de Boccace (on en connaît au moins quatre de 1879 à 1909, et trois autres entre cette date et celle de la traduction de Révay), et que la traduction de *I Promessi Sposi*, par le même József Révay, se rattache également aux cinq traductions qui la précédèrent, cet auteur est cependant retourné aux sources et il a créé un style fidèle et radicalement nouveau. Cependant, de nos jours encore, le problème de la traduction du Tasse et de l'Arioste reste posé.

On remarquera que nous n'avons pas mentionné, pour cette première période, d'ouvrages d'histoire littéraire importants, et cela bien que les premiers ouvrages de synthèse aient déjà paru. Mais l'étude de Sándor Imre, *Influence de la poésie italienne sur la poésie hongroise*[8], n'est pas, malgré ses mérites de pionnier, le travail analytique et systématique dont on aurait eu besoin. D'autre part, l'*Histoire de la littérature italienne* (1896) par Antal Radó n'est qu'une compilation intelligente de manuels italiens. En d'autres termes, cette époque aux grandes qualités est caractérisée plutôt par des études partielles dans le domaine de l'histoire littéraire comparée, par des publications de sources et par des traductions. En dehors de l'étude sur Dante, publiée en 1865 par Ágost Pulszky, et de la remarquable étude de Jenő Péterfy dont nous venons de parler, les études dites directes font également défaut. Mentionnons néanmoins la *biographie de Boccace* par Gusztáv Heinrich en 1882, ainsi qu'à la limite des deux périodes, la *biographie de Pétrarque,* ouvrage de Lajos Katona, à l'occasion de l'anniversaire de 1906, œuvre qui n'est pas sans intérêt dans la mesure où elle est conforme au niveau des recherches à cette époque. C'est à cette époque qu'apparaissent également les premières études de linguistique comparée dues à Sándor Kőrösi[9].

1911–1945

Avec la seconde période qui s'ouvre sur le XX^e^ siècle, des changements décisifs apparaissent entre 1911 et 1921 dans le domaine des études italiennes, qu'il s'agisse des traductions ou du niveau des recherches; et, bien que dans un cadre plus restreint, les études directes prennent elles aussi, une importance de plus en plus grande. Ces dix années sont placées sous le signe de Dante et du sixième centenaire de Dante célébré en 1921. Les ouvrages de József Kaposi édités en 1911 sous le titre *Dante en Hongrie* reproduisent de façon très vivante et avec la précision d'une chronique, le chemin suivi par les œuvres et l'influence de Dante. Kaposi donna également des conseils à Babits qui était en train de préparer sa traduction. L'intuition artistique de Babits, et le fait qu'il ait pu profondément s'identifier à cette œuvre, la discipline et la passion qu'il y

[8] Sándor Imre: *Az olasz költészet hatása a magyarra* (L'Influence de la poésie italienne sur la poésie hongroise) Budapesti Szemle (Revue de Budapest), 1878, vol. 16. pp. 1–37, 262–307, Réimprimé in *Irodalmi Tanulmányok* (Essais littéraires), Budapest, 1907, Vol. II. pp. 3–147.

[9] Cf. Antal Radó: *Az olasz irodalom története* (L'Histoire de la littérature italienne), Budapest 1896, I–II 515, 552.; Gusztáv Heinrich: *Boccaccio élete és művei a legújabb kutatások alapján.* (La Vie et l'œuvre de Boccace, à la base des recherches récentes), Budapest, 1882, 248.; Lajos Katona: *Petrarca*, Budapest, 1907, 163.

apporta, font de cette nouvelle traduction de la *Divine Comédie* une œuvre unique en son genre. Il nous est facile d'y découvrir aujourd'hui les marques du « style 1900 », l'influence de Baudelaire et les éléments étrangers à Dante; mais personne ne dénie à cette œuvre son caractère de chef-d'œuvre, elle est l'expression d'une volonté artistique sans exemple, et d'une force créatrice admirable, dans le domaine de la langue et du style. L'*Enfer* parut dès 1912, le *Purgatoire,* plus grande réussite encore, seulement en 1920, le *Paradis,* en 1923. Dans l'atmosphère enthousiaste du centenaire, on s'efforça de faire paraître en hongrois les œuvres moins importantes de Dante. Zoltán Ferenczi publia, en 1921, la traduction moderne de la *Vie nouvelle,* et György Balanyi, piériste érudit, la *Monarchie*[10]. Le volume commémoratif de Dante, dont on avait commencé l'élaboration avant le centenaire et qui ne parut qu'en 1924, reproduit la conception que se faisait l'Église de Dante. Remarquons cependant que l'on y trouve une excellente étude de Győző Concha sur la *Monarchie.* L'auteur de cette magistrale analyse, en s'opposant aux tendances réactionnaires de la Hongrie de son époque, condamne les tentatives faites pour découvrir dans la *Monarchie* les signes précurseurs du fascisme. Dans un numéro particulier de *Corvina*[11], Jenő Kastner publie une étude intitulée *Réalisme de Dante,* dans laquelle il s'oppose à l'image excessive d'un Dante mystique. L'*Essai sur Dante* de Lajos Fülep, paru dans *Nyugat* (Occident) en 1921, examine, de son côté, le mysticisme de Dante, mais fait porter l'accent sur ses extraordinaires innovations[12].

Durant les années qui suivirent 1921, c'est-à-dire durant un quart de siècle, il y eut peu de nouveautés, ce qui est d'autant plus surprenant qu'à l'époque du fascisme, les relations politiques avec l'Italie avaient été renforcées de manière artificielle. Mais la littérature italienne moderne appartenait alors dans sa majorité à l'opposition et elle ne trouva pas d'interprète. Seul Pirandello sut renverser toutes les barrières et pénétra relativement tôt (1924) en Hongrie où il suscita de profonds échos[13]. Dans le domaine des traductions, cette période n'a apporté de remarquable que quelques nouvelles versions de grandes œuvres classiques. Il s'agit notamment de la savoureuse, bien que par endroits un peu lourde, version du *Décaméron* par József Révay, traduction qui par ses qualités artistiques a fait passer toutes les autres au second plan, ainsi que de sa traduction de Manzoni qui est, comme la précédente, la seule traduction de *I Promessi Sposi* que l'on puisse, au prix de quelques améliorations, considérer comme acceptable.[14]

[10] Zoltán Ferenczi: *Dante Új élete* (La Vie Nouvelle de Dante), Budapest, 1921, 143.; György Balanyi: *Dante Monarchiája* (La Monarchie de Dante), Budapest, 1921, 193.

[11] Győző Concha; *Dantis Florentini de Monarchia libri tres, Dante Emlékkönyv* (Mélanges sur Dante), édités par János Reiner, Budapest, 1924, pp. 25–50.; Jenő Kastner: *Il realismo di Dante,* Corvina, 1921, II, pp. 48–58.

[12] Lajos Fülep: *Dante. Készülő nagyobb Dante-mű fejezeteiből.* (Dante. Extraits des chapitres d'un grand ouvrage en préparation sur Dante). Nyugat, 1921, pp. 1369–1382.

[13] A partir de 1924 quand, au cours de la même année, le Raimund Theater de Vienne présenta avec un succès immense le *Sei personnaggi in cerca d'un autore* et le Théâtre National (de Hongrie) le *Il piacere dell'onesta* on a expérimenté, chaque année, avec de nouvelles œuvres de Pirandello. L'auteur lui-même vint à Budapest en 1929. Ce sont, cependant, les représentations de Henri IV, du Théâtre Madách, en 1941, qui ont le plus d'importance. En effet, la mise en scène d'Andor Pünkösti et l'interprétation du premier rôle par Zoltán Várkonyi créaient un personnage possédé, mi-fou, mi-lucide, en lequel tout le monde put reconnaître Hitler. La pièce fut jouée en une longue série. En ce qui concerne le sort de Pirandello en Hongrie, voir I. Várady, op. cit. pp. 305–307.; Géza Képes: *Pirandello ed Ungheria* in *Italia ed Ungheria,* pp. 307–331.

[14] *Boccaccio Decameronja* (Le Décaméron de Boccace) traduit par József Révay, Budapest, 1929. (En trois, volumes, 333, 309 et 294 p.).; Alessandro Manzoni: *A Jegyesek* (Les Fiancés) traduit par József Révay, introduction par Tibor Kardos. Budapest, 1931, I–II, XV+264, 258.

Il est également caractéristique que les recherches qui connurent la plus grande fortune à cette époque, œuvres analytiques consacrées aux relations italo-hongroises (à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance ainsi qu'aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles) aient été moins publiées par le périodique en langue italienne *Corvina*, qui avait été fondé à cette fin[15] que par des périodiques positivistes aux anciennes traditions comme *Egyetemes Philológiai Közlöny*, *Századok*, *Irodalomtörténeti Közlemények*, ou, parmi les périodiques plus récents, par *Nyugat*, journal progressiste et novateur, et par *Minerva*, qui était essentiellement le périodique du courant de l'histoire des idées, mais qui ouvrait également ses colonnes à des études de tendance différente, comme celles de János Horváth, József Huszti et d'autres. Citons encore deux autres périodiques qui rendirent possible la publication d'études italianisantes: *Pannonia*, rédigé à Pécs, et fortement orienté vers l'histoire locale de cette ville et, de façon plus générale, vers celle de la Transdanubie, et *Apollo*, aux tendances humanistes, périodique qui fut interdit plus tard[16]. On réussit également à réaliser un certain nombre de publications indépendantes, grâce surtout à des subventions d'État. C'est ainsi que parut la grande monographie de József Huszti, consacrée à Janus Pannonius (Pécs, 1913), dans laquelle l'auteur traite d'une période décisive des contacts italo-hongrois.

En dehors des possibilités de publication que nous venons de passer en revue, il faut rappeler les collections dirigées par différents instituts d'université et bibliothèques[17], voire des bulletins de lycée, et où furent publiées des études

[15] Le périodique *Corvina* publiait plutôt des extraits des études ayant trait à l'Italie, mais il présentait aussi d'études originales importantes. Pour ne citer que quelques-unes de celles-ci: József Huszti: *Celio Calcagnini in Ungheria*, 1922, IX, pp. 57–71.; 1923 II, pp. 60–69.; Jenő Kastner: *Cultura italiana alla corta transilvana, nel sec.* XVI, 1922, III. pp. 40–56.; ibid. *La prima opera ungherese*. 1924, VII. pp. 75–87.

[16] Citons, parmi les essais ayant rapport à l'Italie, les quelques exemples qui suivent: — dans *Egyetemes Philológiai Közlöny* (Bulletin Philologique Général): Jenő Kastner: *Olaszos irány XVIII. századi költészetünkben* (Tendances italiennes dans notre poésie du XVIII^e^ siècle), 1923, pp. 139–150.; Ferenc Mály: *Dante eschatológiája* (L'Eschatologie de Dante), 1926, pp. 104–119, 219–223.; Jenő Kastner: *A Jókay-kódex és az obszerváns kódexirodalom* (Le Codex Jókay et la littérature des codex observantine), 1932, pp. 203–211, 1933, pp. 58–66.; Tibor Kardos: *Magyar tárgyú fejezetek Giovanni Conversino da Ravenna Rerum Memorandarum Liberében* (Chapitres ayant trait à la Hongrie dans le Rerum Memorandarum Liber de Giovanni Conversino da Ravenna), 1936, pp. 284–297. —Dans le *Századok* (Siècles): Tibor Kardos: *Coluccio Salutati levelezése a magyar Anjoukkal* (La Correspondance de Coluccio Salutati avec les Anjou de Hongrie), 1936, pp. 407–432.; Ibid.: *Deákműveltség és a magyar Renaissance* (La Culture humaniste et la Renaissance hongroise), 1939, pp. 295–338.; 449–491.; — dans les *Irodalomtörténeti Közlemények* (Communications d'Histoire Littéraire): Jenő Kastner: *Csokonai lírája és az olasz költők* (La Poésie lyrique de Csokonai et les poètes italiens), 1922, pp. 39–55.; Tibor Kardos: *Zrínyi, a költő, a XVII. század világában* (Le Poète Zrínyi dans l'univers du XVII^e^ siècle), 1932, pp. 153–163, 261–273.; — dans *Nyugat* (Occident): Artur Elek: *Giovanni Verga*, 1922, I. pp. 266–297.
— dans *Minerva:* József Huszti: *Platonista törekvések Mátyás király udvarában* (Des tendances platonistes dans la cour du roi Mathias), 1924, pp. 153–222, 1925, pp. 41–76.; Béla Zolnai: *Balassi és a platonizmus* (Balassi et le platonisme) 1928, pp. 153–214.; Tibor Kardos: *Callimachus. Tanulmány Mátyás király államrezonjáról.* (Callimachus. Étude sur la raison d'État du roi Mathias), Bibliothèque Minerva, XXXVI, Budapest, 1931, 76.; Ibid: *Az Albertiek Édenkertje* (L'Eden des Alberti), 1937, 1–14.
— dans *Pannonia:* Tibor Kardos: *Janus Pannonius bukása* (L'Échec de Janus Pannonius), 1935, pp. 115–138.; Ibid: *A magyar humanizmus kezdetei* (Les Débuts de l'humanisme en Hongrie), 1935, pp. 340–359, 1936, pp. 29–78. — dans la revue *Apollo:* Tibor Kardos: *Mátyás udvara és a krakkói platonisták* (La Cour de Mathias et les platonistes de Cracovie), 1934, pp. 63–69. Ibid: *Reneszánsz királyfiak neveltetése* (L'Éducation des princes au cours de la Renaissance), 1935, pp. 129–176; Ibid.: *Dalmácia, a magyar humanizmus kapuja* (La Dalmatie, porte de l'humanisme hongrois), 1939, pp. 25–38.

[17] Citons, parmi les publications d'instituts universitaires et de bibliothèques, les ouvrages suivants: dans la série des Cahiers de l'Institut Italien de l'Université « Erzsébet » de Pécs, Gyula Lukic: *Ugo Foscolo és a romanticizmus* (Ugo Foscolo et le romanticisme), Pécs, 1928, 104.; Tibor Kardos: *Néhány adalék a magyar humanizmus történetéhez* (Quelques documents concernant l'histoire de l'humanisme hongrois), 1933; — dans les Publications de la Bibliothèque de l'université « Erzsébet » de Pécs: Ibid.: *Stilustanulmányok Mátyás király kancelláriájáról* (Essais de style sur la chancellerie du roi Mathias), 1933.; — parmi les Publicazioni dell'Istituto Italiano della R. Università Pázmány di Budapest, Marianna Takács: *Il comte Széchenyi in Italia*, Budapest, 1940.

sur les relations italo-hongroises, ainsi que certaines initiatives également dues à des lycées, comme les *Curiosités de la littérature hongroise*[18], et les activités d'organismes culturels, comme la *Société Parthénon*[19].

En passant du domaine de l'humanisme italien à celui de la littérature italienne proprement dite, il faut rappeler tout une série de recherches comparatives dues à Jenő Koltay-Kastner. Ses études fondamentales embrassent des domaines aussi variés que les problèmes concernant le recueil de manuscrits dit *Jókay-kódex*, du XIV^e^ siècle, les mouvements littéraires italianisants des cours transylvaines du XVI^e^ siècle et l'influence de la littérature italienne sur la poésie lyrique hongroise au XVIII^e^ siècle, l'orientation italienne de Csokonai et de Károly Kisfaludy[20]. Koltay-Kastner compléta ses activités de recherche par l'élaboration parallèle des problèmes historiques du *Risorgimento*. Il publia en Italie un volume intitulé *Kossuth e Mazzini* qui devint, grâce à la richesse de sa documentation et à l'analyse consciencieuse des faits, un ouvrage fondamental[21].

En 1941, il tenta de rédiger une courte synthèse en se fondant, entre autres, sur ses propres recherches, sous le titre *Relations culturelles italo-hongroises*. D'autre part, il serait injuste de ne pas rappeler le grand ouvrage d'Imre Váradi, publié en 1933-1934, en deux volumes, sous le titre *La letteratura italiana e la sua influenza in Ungherie*[22]. L'auteur de cette œuvre bibliographique, en enregistrant surtout des faits, tenta de parvenir à la plus grande exactitude possible à cette époque. Ce n'est pas l'élévation des points de vue, la richesse des émotions ou la profondeur des analyses qui caractérisent cette œuvre, mais plutôt la diversité, la vivacité des informations qu'elle communique, et leur grande richesse. C'est la raison qui fait que cet ouvrage reste même aujourd'hui un excellent outil, sa bibliographie est indispensable, et elle pourrait devenir le point de départ de la nouvelle synthèse que l'on attend encore.

Pendant les dix dernières années de cette période, les relations officielles entretenues avec l'Italie fasciste pâtirent un peu du fait d'une relation encore plus dangereuse: l'alliance avec l'Allemagne hitlérienne. C'est ce qui explique le changement de profil du périodique *Corvina:* à côté des publications officielles, parurent de plus en plus souvent des écrits spontanés qui faisaient connaître Endre Ady, Mihály Babits, Zsigmond Móricz, Béla Bartók et Attila József. Ces publications eurent quelquefois des conséquences assez inattendues: elles furent, par exemple, à l'origine de la renommée mondiale d'Attila József. C'est sur les pages de ce périodique que Benedetto Croce put lire, en effet, la traduction italienne de *Mama* (Maman) et de quelques autres poésies, traductions qui lui inspirèrent son article très connu, publié dans les *Quaderni della Critica*,

[18] C'est dans la série des *Curiosités de la Littérature Hongroise* qu'a paru, édité par nous, le volume: *A magyar reneszánsz írók* (Les Écrivains hongrois de la Renaissance), Budapest, 1934.

[19] Dans les *Études Parthénon*, voir: Tibor Kardos: *A magyarság antik hagyományai* (Les Traditions antiques des Hongrois), Budapest, 1942, 93. On trouve, insérés dans cette étude, de nombreux éléments culturels d'origine italienne ou transmis par l'Italie.

[20] Cf. les études de Jenő Kastner citées dans la note 15. En ce qui concerne les rapports de Goldoni et de Károly Kisfaludy, voir du même auteur *Olasz–magyar művelődési kapcsolatok* (Relations culturelles italo-hongroises), Budapest, 1941, p. 68.

[21] Ibid.: *Mazzini e Kossuth*, Firenze, 1929, VII + 244 p.

[22] Emerico (Imre) Várady: *La letteratura italiana e la sua influenza in Ungheria*. Vol. II, bibliografia, Roma, 1933, 406; vol. I. Storia, Roma, 1934, 486.

et dans lequel il considère Attila József comme le grand poète de l'avenir et de toute l'humanité[23].

C'est pendant cette dernière période toute en contradictions, que parut la nouvelle traduction de la *Vita nuova* de Dante, due à Zoltán Jékely, et une anthologie comprenant quarante-six sonnets de Pétrarque, réunis par György Sárközi[24]. Cette dernière publication, qui représentait, au moment de sa parution, les traditions les plus nobles des études italiennes, peut être considérée à juste titre comme une protestation: celle de l'homme solitaire qui s'exprime par la voix de Pétrarque.

1945–1967

Nous abordons maintenant la période longue d'un quart de siècle, qui précède immédiatement le Congrès d'octobre 1967. La période qui commençait en 1911 avait elle-même créé certaines formes nouvelles d'organisation pour la vie scientifique. Rappelons entre autres les chaires d'italien à l'université, destinées à remplacer les anciens « lectorats » et à devenir les foyers de la philologie italienne (à l'université de Budapest et à celle de Pécs, ces chaires furent créées en 1924 et 1925, puis, après la suppression de l'université de Pécs, une chaire fut créée en 1940 à Szeged); l'organisation des centres de recherche hongrois en Italie (l'Institut d'histoire fondé en 1895 par Vilmos Fraknói fut remplacé en 1923 par l'Institut hongrois de Rome; ce dernier qui fut transféré en 1929 dans un nouvel édifice, le Palazzo Falconieri, fonctionna dès lors sous le nom d'Accademia d'Ungheria in Roma). Cette nouvelle période qui débute en 1945, se caractérise par une activité semblable: le maintien et le rajeunissement des vieilles organisations et la création de nouvelles possibilités. On vit apparaître de nouveaux besoins, d'un ordre très général, et de nouveaux objectifs, ce qui entraîna nécessairement la création de nouvelles institutions: l'introduction à l'université de l'enseignement de la *littérature mondiale*, la création de *collections de littérature mondiale* destinées à satisfaire les besoins d'un nouveau public de lecteurs, la création de *nouveaux périodiques scientifiques* appelés à contribuer à la création d'une nouvelle science marxiste. Les anniversaires des grandes figures de l'humanité, et donc de plusieurs écrivains italiens, avaient déjà offert certaines possibilités, mais la nouvelle opinion publique, en faisant du progrès historique un élément dominant de sa conception du monde, accorde une plus grande importance encore à la célébration des grands centenaires. L'élargissement de l'horizon dans le domaine de la littérature mondiale se fit surtout sentir dans l'enseignement universitaire qui tira d'ailleurs également profit de la collaboration entre les chaires de philologie moderne et les chaires chargées de l'enseignement de la littérature mondiale. Les universités et l'Académie universitaire de Rome restèrent incontestablement des centres de recherches consacrées à la littérature italienne. L'Académie hongroise de Rome fut rouverte en automne 1946 et dès lors se consacra très efficacement à la diffusion

[23] Corvina, 1942, pp. 325–327. Benedetto Croce: *Un fiore della poesia*, Quaderni della Critica, 1942.

[24] Dante: *Az új élet* (La Vie nouvelle), traduit par Zoltán Jékely, Budapest, 1943, 145 p.; Francesco Petrarca: *Daloskönyv* (Sonnets), traduit par György Sárközi, 1943, 145 p.

de la culture hongroise. C'est dans ce cadre que l'on édita pendant deux ans (1947–1948) le périodique *Janus Pannonius* qui assurait la publication d'articles d'histoire littéraire et culturelle inspirés par une vision du monde humaniste et ayant trait aussi bien à des sujets proprement hongrois qu'aux relations italo-hongroises[25]. C'est après la mort inattendue, survenue en décembre 1947, d'Alajos Zambra, professeur d'italien de l'université de Budapest, et qui représentait la ligne la plus traditionnelle des études italiennes, que l'on put se rendre compte du rôle extraordinaire qu'avait joué le Collège Eötvös, dans la formation de la tradition italianisante en Hongrie. Ce collège, le pendant en Hongrie, de par sa conception et son esprit, de l'École Normale Supérieure, fut également à l'origine d'importantes écoles de philologie italienne. C'est là que se formèrent Jenő Koltay-Kastner, directeur de la chaire de Pécs-Szeged, ainsi que László Gáldi, József Szauder, Gyula Herczeg et d'autres, plus jeunes. Les disciples de l'école Jenő Koltay-Kastner, parmi lesquels Tibor Kardos, Emil Kolozsvári Grandpierre et d'autres, reprirent à leur tour les études directes, c'est-à-dire les recherches consacrées aux interactions culturelles italo-hongroises.

Après une période de transition, l'université de Budapest s'est, de nouveau, à partir de 1950, consacrée à l'entretien des traditions italianisantes de Hongrie. C'est ainsi que fut élaboré le deuxième volume de l'*Anthologie de la littérature mondiale,* en 1950–1951, qui parut dans deux éditions successives, le travail de sélection et de rédaction étant orienté par les points de vue du matérialisme historique[26]. Presque en même temps, Géza Sallay traite dans l'*Anthologie de la littérature mondiale,* des idées politiques de Dante[27]. On remarquera que les initiatives dont nous venons de parler, le périodique *Janus Pannonius,* l'anthologie du Moyen Age et de la Renaissance italiennes dans *l'Anthologie de la littérature mondiale,* ainsi que l'étude consacrée aux *idées politiques de Dante,* étaient centrés sur les éléments des études italiennes, les mieux établis, les plus traditionnels et en même temps les plus progressistes. C'est ce qui caractérisait également les activités du comité de rédaction et plus particulièrement la rédaction des volumes italiens de la collection, *Classiques de la littérature mondiale,* parue chez *Európa.* On remarquera en effet deux orientations majeures; représentées par des volumes d'une grande valeur littéraire sur, d'une part, la Renaissance et, d'autre part, le Risorgimento. Citons entre autres un choix d'œuvres de *Boccace* (1954) et un *Manzoni* (1956) qui sont tous les deux établis à partir de l'excellente traduction de József Révay. Vient ensuite en 1957 la *Divine Comédie,* dans la traduction de Babits, avec de nouveaux commentaires. Ces publications furent accompagnées et suivies par l'édition d'œuvres de trois grands auteurs de l'époque des Lumières, du Romantisme et du Vérisme: les *Comédies* de Goldoni (choix de József Szauder, 1955) le *Mastro don Gesualdo* de Verga (introduction de Géza

[25] Janus Pannonius. Rivista trimestrale umanistica dell'Accademia d'Ungheria in Roma; fondata e diretta Tiberio Kardos. On ne citera que quelques études d'un seul numéro de la revue. — Tempesti, Folco: *Tre romanzi di Moravia,* I. pp. 625–635.; Bánfi, Florio: *Felix Ragusinus,* I. pp. 679–706.; Bence Szabolcsi: *Sui rapporti delle melodie ungheresi con le laudi medievali,* I. pp. 730–732.

[26] *Világirodalmi Antológia* (Anthologie de la littérature mondiale). Rédaction par Imre Trencsényi-Waldapfel, deux volumes, Budapest, 1952. Seconde édition, complétée, éditée par Tibor Kardos et János Horváth, Budapest, 1955, 927.

[27] Géza Sallay: *Dante politikai eszméi és a feudalizmus* (Les Idées politiques de Dante et le féodalisme) Világirodalmi Évkönyv, Budapest, 1952. Rédacteur: Tibor Lutter, pp. 190–212.

Sallay, 1957), et *les Confessions d'un Italien* d'Ippolito Nievo (introduction de József Szauder, 1961)[28].

Nous devons dès maintenant mentionner que les traductions ne sont pas les seules à être marquées par une nouvelle tendance qui consiste à unir le caractère poétique à la fidélité philologique. En effet, on assiste à la naissance d'un nouveau type d'études littéraires, à l'apparition duquel contribuèrent les *Classiques de la littérature mondiale*[29]. On distingue très nettement dans ces études, le changement conceptuel et méthodologique, apporté par le matérialisme historique. Ces études, grâce à ce double caractère, présentent le plus souvent des résultats nouveaux dans leur essence. Les traductions des œuvres classiques et, en particulier, des œuvres de Dante et de l'époque de la Renaissance, traductions qui sont marquées par le respect du caractère poétique de l'œuvre et par leur esprit scientifique, ont également donné naissance à une nouvelle tendance, tentative pour donner une « image complète » ou « image essentielle ». On entend par là que le rédacteur s'efforce de donner une édition des œuvres complètes ou des œuvres marquantes de l'un ou l'autre des grands auteurs, c'est-à-dire d'en donner une édition « essentielle ». L'objectif de telles éditions c'est l'intégration, dont le besoin est certainement né du fait de l'apparition d'une nouvelle conception qui redéfinissait les faits et l'histoire de la civilisation. La première de ces publications fut l'édition des œuvres complètes de Dante (Magyar Helikon) où paraissent pour la première fois en hongrois des œuvres de ce géant de la poésie encore inédites ou dont on ne connaissait que des extraits et qui constituent presque la moitié de son œuvre[30]. C'est ainsi qu'apparaissent comme des nouveautés: *Convivio, de Vulgari eloquentia, Epistole, Questio de aqua et terra, Egloghe* et *Rime,* grand recueil des poésies qui avaient été écartées de la *Vita Nuova* lors de sa publication, la nouvelle édition de la *Monarchia,* et une nouvelle version de la *Vita Nuova.* La publication des œuvres complètes de Dante en un seul volume contribua à la formation d'une nouvelle image de Dante, plus juste, plus humaine et plus conforme à l'histoire. Cette publication donna un nouvel élan aux recherches et cela d'autant plus qu'elle fut menée à bien grâce à l'heureuse collaboration de poètes-traducteurs et de philologues. Une nouvelle édition de cet ouvrage parut en 1965.

Après les œuvres complètes de Dante, on vit paraître une édition essentielle de Boccace où l'on trouve, en plus du *Décaméron, Fiammetta, Rime, Ninfale Fiesolano, Trattatello in laude di Dante, Corbaccio* dans des traductions anciennes ou

[28] Les œuvres mentionnées de la série des *Classiques de la littérature mondiale* se succédaient dans l'ordre suivant: Boccaccio: *Decameron*, préfacé par Tibor Kardos, Budapest, 1954, XXXI+383 p.; Alessandro Manzoni: *A Jegyesek* (Les Fiancés), préfacé par Tibor Kardos, Budapest, 1956, XVIII+662.; Dante: *Isteni Színjáték (La Divine Comédie)*, traduit par Mihály Babits, préfacé par Tibor Kardos, avec de nouveaux commentaires, Budapest, 1957. Carlo Goldini: *Vígjátékai* (Comédies). Œuvres choisies et préfacées par József Szauder, Budapest, 1955, XXXV+617.; Ippolito Nievo: *Egy olasz vallomásai* (Les Confessions d'un Italien), préfacé par József Szauder, I–II, 1961, XXI+505, 486 p. Giovanni Verga: *Don Gesualdo mester* (Le Maître Don Gesualdo) préfacé par Géza Sallay, Budapest, 1957, XXV+328.

[29] On peut citer, en tant que prototypes de ce genre d'introduction, la préface des morceaux choisis de Boccace, celle du volume de Dante, l'introduction de József Szauder aux deux volumes de Goldoni, puis, dans la série de *l'Anthologie Européenne*, l'introduction aux *Lettres* de Pétrarque, puis celle des *Anthologies Leonardo*, celle à *l'Éloge de la Folie* d'Érasme (qui a paru en allemand aussi dans le numéro commémoratif du Bulletin Philologique, consacré à József Turóczy-Trostler).

[30] Dante: *Összes Művei* (Œuvres complètes), Magyar Helikon, Budapest, 1962, 1218 p. Rédaction, révision de la traduction et postface par Tibor Kardos.

récentes[31]. L'édition complète des *Sonnets* de Pétrarque, en 1967, dans la série « Pléiade » (Európa), va également dans le sens de l'intégration, puisqu'il n'y avait de cette œuvre fondamentale de la culture européenne que d'anciens recueils de sonnets dont la traduction était dépassée et que la très belle mais très restreinte *Anthologie* de György Sárközi[32].

Le collection *Európai Antológia* (Gondolat) comportait également une section italienne dont nous avons assuré la rédaction. Cette collection nous offrait une nouvelle occasion pour traiter de différents sujets relatifs à la Renaissance. C'est là que furent publiés un recueil de *Pietro Aretino,* par Jenő Koltai-Kastner, la traduction de la *Cité du Soleil* de Campanella, par Géza Sallay, des volumes rédigés par Tibor Kardos: *Lettres* de Pétrarque, biographies de *Dante, Pétrarque* et *Boccace.* Les introductions faites pour ces volumes avaient un caractère encore plus spécialisé que celles qui avaient été publiées dans la collection *Classiques de la littérature mondiale,* parce qu'elles étaient destinées à un public plus restreint.

Les chercheurs travaillant dans les différentes universités jouèrent naturellement un grand rôle, ce mouvement de traduction et de vulgarisation de la Renaissance s'accompagnant de recherches incessantes. Après plusieurs années d'interruption, en 1955 on recommença la publication du périodique *Egyetemes Philológiai Közlöny* sous le titre *Filológiai Közlöny* (Bulletin de Philologie), périodique de littérature mondiale de l'Académie des Sciences de Hongrie. Ce périodique, devenu depuis l'organe du *Comité de Philologie Moderne* également, assure depuis 14 ans la publication d'ouvrages de philologie moderne, donc aussi de philologie italienne, et joue un rôle considérable dans la formation des nouvelles générations de savants. Sa rédaction est assurée à l'université de Budapest, avec le concours très efficace des Chaires d'italien, d'espagnol, de français, d'anglais, d'allemand et de langues slaves.

Les collaborateurs de la Chaire d'Italien de l'université de Budapest publièrent en 1957, au terme de sept ans de travail, un volume d'études intitulé *Renaissance tanulmányok* (Études sur la Renaissance). Les auteurs de ce recueil, consacré à la mémoire d'Antonio Gramsci, se proposaient de réaliser une idée chère à ce grand penseur marxiste italien, c'est-à-dire, de reconstituer l'idéologie de la bourgeoisie de la Renaissance italienne, d'examiner l'expression de cette idéologie dans la littérature, et de faire l'analyse des relations de la société et de cette littérature. En ce qui concerne cette première grande période de la culture italienne, les auteurs des études sont arrivés par l'analyse des idées et du style de Marco Polo, Dante, Pétrarque, Boccace, Léonard, ainsi que la crise religieuse du Trecento et la genèse de la notion de la loi naturelle à des résultats suffisamment concrets. Ils ont éclairci sur plus d'un point le processus de laïcisation de l'idéologie de la bourgeoisie de la Renaissance italienne, et en ont donné une analyse assez profonde[33].

Parallèlement à la rédaction de ce volume d'études, nous avons publié, dans le domaine des études directes, une dissertation sur l'*Imagination créatrice de*

[31] Boccaccio: *Művei* (Œuvres), Magyar Helikon, 1964, 1198 p. Édité par Tibor Kardos, Zoltán Rózsa.

[32] Francesco Petrarca *Daloskönyve* (Sonnets), Európa, Budapest, 1967, 606 p. Édition, postface et notes par Tibor Kardos.

[33] *Renaissance tanulmányok* (Études sur la Renaissance), rédaction par Tibor Kardos.

Dante et, un peu plus tôt, une monographie intitulée l'*Époque de l'humanisme en Hongrie*, travail d'analyse et de synthèse consacré aux relations culturelles italo-hongroises à cette époque. Nous avons développé ce thème d'une manière un peu plus détaillée, dans une étude publiée en 1961, dans l'anthologie intitulée *la Renaissance en Hongrie*. Dans un autre travail publié antérieurement, *Évolution et caractère des relations italiennes de l'humanisme hongrois* (1960), nous avions tenté de tirer les conclusions les plus générales en ce qui concerne les nécessités sociales de ces relations, leurs limites géographiques, leur évolution dans les différents genres littéraires, le rôle des institutions et des individus, etc.[34] Mais nous n'avons pas abandonné ce domaine pour autant, comme en témoigne notre monographie publiée en 1967, intitulée *Az Árgirus-széphistória* (le Conte d'Argirus)[35]. Dans ce travail, nous suivons de près les avatars de ce thème à travers l'héritage byzantin en remontant jusqu'à sa naissance dans l'Antiquité, mais nous y présentons en même temps le long processus de transformation, qui a duré presque jusqu'à nos jours et qui, d'une nouvelle de la Renaissance italienne, a fait un récit hongrois. A la fin de 1967, nous avons publié également un recueil d'études comparées consacré à cette époque, sous le titre *Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi I.*

RECHERCHES CONSACRÉES A LA RENAISSANCE ITALIENNE

Si les anniversaires de la littérature et de l'histoire sont donnés une fois pour toutes, c'est à nous de choisir, pour les célébrer, ceux auxquels nous attachons une importance plus particulière. C'est ainsi que nos recherches ont bénéficié de l'heureuse succession de toute une série d'anniversaires importants: celui de Léonard de Vinci en 1952, le triennium de Garibaldi en 1959–1961, le 650e anniversaire de la naissance de Boccace en 1963, le quatrième centenaire de la mort de Michel-Ange en 1964, et le septième centenaire de la naissance de Dante en 1965. Pour les raisons dont nous avons déjà parlé, ces anniversaires ont entretenu une certaine effervescence aussi bien dans le domaine de la vulgarisation que dans celui de la recherche littéraire. En dehors de l'étude consacrée à Léonard de Vinci et parue dans *Études sur la Renaissance*, nous avons publié deux autres anthologies; l'une consacrée plutôt aux idées philosophiques de cet artiste (1953), et l'autre, à sa profession de foi artistique (1960)[36]. En 1959,

[34] Cf. Tibor Kardos: *Dante alkotó képzelete* (L'Imagination créatrice de Dante), MTA I. oszt. Közleményei (Communications de la Section I. de l'Académie des Sciences de Hongrie), X, pp. 87–131, 1956. En italien: La fantasia creatrice di Dante, Beiträge zur Romanischen Philologie, 1964, I. pp. 30–53, II. pp. 26–43. — Ibid.: *A magyarországi humanizmus kora* (L'Époque de l'humanisme en Hongrie), Budapest, 1955, 462 p, (Avec résumé en italien). — *A Renaissance Magyarországon* (La Renaissance en Hongrie), Budapest, 1961, (Classiques Hongrois), 686 p. — Ibid.: *A magyar humanizmus olasz kapcsolatainak alakulása és jellege* (Évolution et caractère des relations italiennes de l'humanisme hongrois), Communications de la Section I. de l'Académie, XVII, (1960), pp. 113–137. (En italien: *Le relazioni umanistiche italo-ungheresi e il loro carattere*, Annales Universitatis scientiarum, Budapestine de Rolando Eötvös Nominatae, Sectio Philologica, Tom. IV, 1963, pp. 27–49.

[35] Tibor Kardos: *Az Árgirus-széphistória* (Le Conte d'Argirus), Budapest, 1967, 415 p. Ibid.: *Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi* I. Debrecen, 1967, 143 p. (Studia Romanica Universitatis Debreceniensis F.III).

[36] Leonardo da Vinci: *Válogatott Írások* (Œuvres choisies), rédaction, traduction et préface par Tibor Kardos, Budapest, 1953, 146 p. — Leonardo da Vinci: *Tudomány és művészet* (Science et art), révision du texte, traduction et postface par Tibor Kardos, Magyar Helikon, Budapest, 1960. 356 p.

nous avons organisé à l'université Eötvös Loránd de Budapest, un symposium international à l'occasion de l'anniversaire de l'unification de l'Italie, puis les chercheurs hongrois ont participé en 1961 aux sessions d'études de Turin et de Palerme. Les traditions de la collaboration scientifique dans le domaine des études touchant du Risorgimento remontent d'ailleurs, dans cette dernière ville, à 1948. Cette collaboration a trouvé une nouvelle inspiration dans la monographie de Jenő Koltay-Kastner, *A Kossuth-emigráció Olaszországban* (l'Émigration en Italie des partisans de Kossuth), grand ouvrage de synthèse où l'auteur expose les résultats des recherches qu'il poursuit depuis le début de sa carrière[37].

Le centenaire de Boccace fut marqué par l'édition essentielle de ses *œuvres* (rédaction de Zoltán Rózsa) dont nous avons déjà parlé; tandis que la traduction des *Poésies* de Michel-Ange par György Rónay, a été l'événement le plus important qui ait marqué les préparatifs de l'anniversaire de sa mort[38]. Cependant, c'est l'anniversaire de Dante qui a soulevé le plus grand écho dans l'opinion publique. La science hongroise fut aussi bien représentée au cours des festivités organisées à cette occasion en Italie que dans le Comité International Dante. Mais, du point de vue hongrois, le *symposium Dante*, organisé en 1965 sous l'égide de l'Académie des Sciences de Hongrie fut, peut-être, plus important encore. Savants hongrois et italiens étudièrent à cette occasion Dante, en tant que poète à la limite de deux époques littéraires, et fixèrent les thèmes d'un recueil d'études dont les auteurs, chercheurs italianisants des trois universités hongroises et de différents instituts de l'Académie, élaborèrent par la suite une série de thèses sous le titre: *Dante à la limite du Moyen Age et de la Renaissance*, thèses selon lesquelles l'œuvre de Dante ouvre tout autant la nouvelle période historique, qu'elle ne clôt la période historique antérieure. Jusqu'en 1966, ce volume d'études constitue la plus grande réalisation des études italiennes en Hongrie, à croire les critiques qui lui furent consacrées. Cet ouvrage traite de l'humanisme philosophique de Dante, de sa pensée politique, de son œuvre littéraire et de son style selon une échelle de valeurs plus fondée et, de façon générale, avec des méthodes plus scientifiques que bien d'autres publications parues un peu partout en Europe à l'occasion de cet anniversaire. Les études de ce volume, consacrées à l'influence de Dante en Hongrie, ne sont pas moins importantes. Il s'agit en particulier de celles de Mihály Szabó, József Szauder et György Rába[39].

[37] Jenő Koltay-Kastner: *A Kossuth-emigráció Olaszországban* (L'Émigration en Italie des partisans de Kossuth), Budapest, 1960, 315 p. — Du même auteur: *Iratok a Kossuth-emigráció történetéhez* (Documents concernant l'histoire de l'émigration des partisans de Kossuth), recueillis par J. K., Szeged, 1949, 280 p. — Le même auteur s'occupait, simultanément aux travaux cités, de la littérature de l'époque. Les résultats de ses recherches sont présentés dans: *Leopardi. Összehasonlító irodalomtörténeti tanulmány* (Leopardi. Essai d'histoire littéraire comparée), Szeged, 1948, 146 p. — Ibid.: *Ugo Foscolo*, Szeged, 1960.

[38] Michelangelo Buonarroti *Versei* (Poésies). Préface et traduction par György Rónay. Magyar Helikon, Budapest, 1959, 300 p.

POUR UNE NOUVELLE INTERPRÉTATION DU ROMANTISME

L'importance prise dans les recherches et la vulgarisation par la Renaissance et, en partie, par le Risorgimento, n'absorbait nullement les forces au point d'empêcher la diffusion, et peu à peu, l'élaboration critique de la littérature italienne moderne. En dehors des ouvrages dont nous avons déjà parlé, la poésie du XIX^e^ siècle est représentée par l'excellente traduction de György Rónay des *Poésies* de Leopardi, par deux publications consacrées à Carducci, et par la grande anthologie de Mihály András Rónai, *Huit siècles de poésie italienne*[40]. Il est tout aussi intéressant de voir l'accueil fait à la prose et à la poésie lyrique italiennes encore plus récentes. La curiosité du public hongrois à l'égard de la prose italienne a d'ailleurs été éveillée par l'audience qu'elle avait su obtenir auprès des milieux progressistes d'Europe, et même du monde, à tel point qu'à l'heure actuelle tous les ouvrages importants de Moravia, Pratolini, Italo Calvino et de quelques auteurs plus récents sont presque immédiatement traduits et largement diffusés; la poésie lyrique moderne, par contre, a pénétré plutôt grâce à un travail philologique systématique de la part des spécialistes. En dehors des cours d'université qui, depuis 1950, sont repris tous les ans (*la Poésie lyrique de la Résistance, Saba, Ungaretti, Quasimodo,* etc.), et en dehors de la partie moderne de l'*Anthologie* de Mihály András Rónai, il faut citer en premier lieu le recueil de poésie italienne moderne publié en 1958 par le périodique littéraire *Nagyvilág* (Vaste Monde) et les critiques que cette publication suscita. On vit ensuite paraître les *Modern olasz költők* (Poètes italiens modernes), anthologie de caractère synthétique, rédigée par Géza Sallay et György Rába. Cette publication fut suivie de recueils consacrés uniquement à certaines grandes figures de la poésie lyrique: *Quasimodo*, publié par Géza Képes, *Saba*, publié par Zoltán Rózsa, auxquels fera suite un volume de *Montale* et probablement un volume de *Ungaretti*[41].

Les anciens de l'université sont également parmi les premiers à faire l'étude critique de la littérature du XX^e^ siècle. Le numéro de 1958 de *Nagyvilág* a publié une introduction de caractère général de Géza Sallay traitant des grands problèmes de la prose italienne moderne. C'est dans le *Bulletin annuel* de l'université Eötvös Loránd qu'avait été publiée la thèse de diplôme de György Szabó sur le *Futurisme italien,* que son auteur transforma par la suite en un ouvrage de plus

[39] Le symposium a eu lieu les 3 et 4 mai 1965, avec la participation de Gábor Tolnai, Contini Gianfranco, Jenő Koltay-Kastner, László Rajnai, József Szauder, György Rába, Zoltán Rózsa, Branca Vittore, Géza Sallay, Imre Bán, László Gáldi, Ilona T. Berkovits, Fredi Chiappelli, Tibor Kardos. Voici les données bibliographiques du recueil d'études sur Dante: *Dante a Középkor és a Renaissance között* (Dante à la limite du Moyen Age et de la Renaissance), Akadémiai Kiadó, Emlékkönyv Dante születése 700. évfordulójára (Volume en l'honneur du 700e anniversaire de la naissance de Dante) Budapest, 1966, 669 p. Rédacteur: Tibor Kardos.

[40] Giacomo Leopardi: *Magános élet* — válogatott versek (Vie solitaire — Poésies choisies). Budapest, 1958, 109 p. Giosue Carducci: *Válogatott versei* (Poésies choisies), Európa, Budapest, 1961, 144 p.; Carducci: *Válogatott versei* (Poésies choisies), Budapest, 1965, 187 p.; Mihály András Rónai: *Nyolc évszázad olasz költészete* (Huit siècles de poésie italienne), Budapest, 1957, 638 p. Il s'agit dans ce cas d'une entreprise unique en son genre, avec des résultats extraordinaires là où la personnalité du traducteur et l'esprit de la poésie originale étaient en affinité. (P.e.: Rime burlesche, Berni, Tasso, Tassoni, les poètes modernes.)

[41] Salvatore Quasimodo: *Hazatérések*, válogatott költemények (Retour au foyer. Poésies choisies), Budapest, 1960, 135 p. Umberto Saba: *Sóvárgás* (Nostalgie), Budapest, 1963, 259 p.

longue haleine[42]. C'est également dans ce *Bulletin* que fut publiée l'étude fondamentale de Géza Sallay sur *Pirandello.* Zoltán Rózsa et Géza Sallay se signalèrent d'autre part par un excellent *Bréviaire Gramsci* publié il y a peu de temps[43]. Citons finalement le volume d'études intitulé *la Littérature italienne au XX^e siècle,* publié, avec György Szabó pour rédacteur, à l'occasion du Congrès des italianisants, en 1967. Ce volume d'études est beaucoup plus qu'un simple ouvrage de vulgarisation, ceci grâce à la connaissance intime que les auteurs ont de leur sujet, mais aussi au fait que le matériel historique fait découvrir dans l'œuvre de tel ou tel écrivain des aspects qui avaient échappé à la critique bourgeoise que nous connaissons[44].

Il convient de noter en même temps une intention de plus en plus marquée de faire des ouvrages synthétiques, aussi bien dans le domaine de l'histoire des relations que dans celui de l'histoire de la littérature. Cette tendance se trouve déjà dans le volume de József Szauder: *Littérature italienne — littérature hongroise,* ouvrage dans lequel l'auteur publie des études analytiques, des études ayant trait à l'histoire des relations, le tout s'étendant sur sept siècles, et comportant de nombreux résultats personnels. Rappelons également le volume *Italia ed Ungheria,* publié à l'occasion du Congrès, volume qui — pour donner plutôt des « contributions » que la représentation d'une évolution organique — ne s'en étend pas moins sur dix siècles, et contient, à propos de la Renaissance, du XIX^e et du XX^e siècle plusieurs résultats nouveaux[45]. Le moment sera bientôt venu de réaliser deux projets de longue date de la maison d'édition *Gondolat:* la publication d'une *Histoire de la littérature mondiale* et d'une *Histoire de la littérature italienne.*

Le Congrès de 1967 fut centré sur le second grand moment de la littérature italienne: l'époque du Risorgimento. Ses travaux avaient été préparés par les sessions d'études qui eurent lieu entre 1959 et 1961, ainsi que par les travaux de rédaction d'un volume d'études qui aurait dû être publié par la Chaire d'Italien de l'université de Budapest sous le titre: *De la philosophie des Lumières au romantisme.* On avait commencé la composition de ce volume vers le milieu des années cinquante, et ce travail contribua dans une large mesure à la définition des thèmes qui furent débattus lors du Congrès des italianisants à Budapest, en octobre 1967. Une partie considérable des articles prévus pour ce volume paraîtront vraisemblablement comme rapports, interventions ou communications, parmi les *Actes* du Congrès.

[42] György Szabó: *A futurizmus történeti szerepe* (Le Rôle historique du futurisme), Annales de la Faculté des Lettres de l'université « Eötvös Loránd » pour l'année 1952/53, Budapest, 1953, pp. 430–452. Ibid.: *A futurizmus* (Le Futurisme), Préface, choix des textes et traduction par György Szabó. Budapest, 1962, 255 p.

[43] Géza Sallay: *Pirandello.* Annales de la Faculté des Lettres de l'université « Eötvös Loránd » pour l'année scolaire 1954/55. Budapest, 1955, pp. 217–226. — Antonio Gramsci: *Marxizmus, kultúra, művészet.* (Marxisme, culture, art). Válogatott írások (Textes choisis). Choix des textes par Zoltán Rózsa, préface par Géza Sallay. Budapest, 1965, 377 p.

[44] *Az olasz irodalom a XX. században* (La Littérature italienne au XX^e siècle). Présentation et introduction par György Szabó, Budapest, 1967, 590 p. Auteurs: István Nemeskürty (Luigi Pirandello), György Szabó (Italo Nievo), Géza Sallay (Dino Campana), József Szauder (Aldo Palazzeschi), György Végh (Umberto Saba), György Rónay (Giuseppe Ungaretti), László Gáldi (Ugo Betti), Tibor Kardos (Eugenio Montale), Erzsébet Király (Eduardo de Filippo), Géza Képes (Salvatore Quasimodo), György Szabó (Dino Buzzati), Jenő Simó (Alberto Moravia), György Rába (Cesare Pavese), György Gábor (Giuseppe Tommaso di Lampedusa), László Nyerges (Elio Vittorini), Jenő Katona (Vasco Pratolini), Lajos Maróti (Pier Paolo Pasolini), Mihály András Rónai (Carlo Levi), László Lator (Italo Calvino).

[45] *Italia ed Ungherie — Dieci secoli di rapporti letterari* (Voir notre chapitre sur les livres).

LE CONGRES DES ITALIANISANTS SUR LE ROMANTISME

Quand en 1965 le v^e^ Congrès de l'*Associazione Internazionale per gli Studi di Lingua e Letteratura Italiana,* organisé à Florence, accepta notre proposition de choisir le romantisme italien comme thème du congrès de Budapest, il était pleinement conscient de la complexité de ce problème. Les limites dans le temps du romantisme européen sont tout aussi discutées que l'essentiel même du romantisme, et, en particulier, du romantisme italien.

Aussi le comité préparatoire du Congrès se vit-il obligé de donner de l'évolution du romantisme italien, une image en forme de mosaïque, ou même, en quelque sorte, de dialogue. On pensa tout d'abord à une conférence d'ouverture de caractère général, théorique, puis à une conférence centrée sur le romantisme de l'action, en relation, bien entendu, avec la théorie et la littérature, puis à une série de conférences qui auraient retracé les aspirations linguistiques du romantisme italien, le rôle de l'opéra ou plus précisément du drame musical, en faisant l'analyse de l'activité de Foscolo, Leopardi, Manzoni, et — ne serait-ce qu'à cause de son centenaire — de Nievo; ces conférences auraient donc mis en relief la pratique artistique du romantisme italien. Une autre série de conférences auraient été appelées à discuter les interactions entre le romantisme italien d'une part, et le romantisme anglais, allemand, espagnol et français d'autre part, et finalement, des conférences spéciales auraient fait l'analyse de l'écho soulevé par le romantisme italien en Europe orientale (Russie, Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Roumanie, Bulgarie, Yougoslavie).

Il apparut, dès les travaux de préparation, que Northop FRYE avait fondé ses analyses sur la mythologie du romantisme uniquement sur l'évolution anglaise et qu'il n'avait pratiquement pas tenu compte du romantisme italien. L'étude que l'auteur de ces lignes allait consacrer au romantisme de l'action devait être fondée dès lors sur la corrélation entre la théorie et la pratique, et devait mettre au centre de l'intérêt, le mouvement italien.

Une autre contradiction apparut bientôt, et resta présente tout au long des discussions du Congrès, qui tenait au fait que certains chercheurs assignaient au romantisme des limites temporelles plus larges que d'autres. Les uns, comme Maria CORTI, Ezio RAIMONDI, Mario PUPPO, Ettore BONORA, auraient voulu limiter le romantisme italien à la période 1815–1840, ou, tout au plus, 1815–1849. Tâche difficile, comme le montre l'exemple de Mario PUPPO, qui évita de parler du préromantisme de Foscolo, et se limita aux relations de Foscolo avec la génération des romantiques proprement dits: Berchet, Borsieri, Pellico, Manzoni. Mais, si les grands romantiques furent sur tant de points disciples de Foscolo, c'est qu'il y avait en lui de nombreux traits romantiques. Ezio Raimondi s'évertua à surmonter ce grave dilemme par d'ingénieux artifices. Comment définit-il, en effet, la génération d'Alfieri Foscolo? Comme des « *protagonisti segretamente solidari della grande avventure romantica* ». Massimo MILA ne put se tirer d'affaire à si bon compte. Il se limita, lui aussi, à Bellini et Donizetti, mais il fut bien obligé de parler en détail des prédécesseurs du XVIII^e^ siècle, de l'opéra-bouffe, et bien qu'il ait insisté sur le romantisme de la liberté de l'amour, en

quoi résiderait l'influence normative de l'opéra, il ne pouvait passer sous silence l'influence politique: le Verdi de *Nabucco*.

Nous avons déjà dit qu'un autre groupe de chercheurs fit éclater ces limites, en partant de l'idée que l'on ne pouvait séparer les antécédents, l'épanouissement et la survie. C'est ce que firent Northop FRYE, l'auteur de cette étude, Italo SICILIANO et tous ceux qui évoquèrent le nom de NIEVO, Marcella CECCONI-GORRA, Iginio DE LUCA, tout comme une partie importante des chercheurs étrangers: Peter BRAND, Robert van NUFFEL, Raffaele de CESARE qui parla du romantisme français, et tous les délégués est-européens qui participèrent à la discussion. Il ne pouvait pas en être autrement. Comment expliquer par une autre hypothèse le fait que le romantisme italien ait retiré son caractère mythique aux superstitions et légendes populaires du romantisme allemand pour créer des mythes clairs, concrets et réels autour des personnages comme Renzo, Lucia, Don Rodrigo et l'Innominato? Et tout cela sans décalage temporel sérieux. La rapidité de cette évolution ne pourrait s'expliquer entièrement par l'exemple modérateur de Walter Scott et les différences qui existaient entre les sociétés lombarde et allemande. Il fallait pour cela les antécédents du romantisme, l'*Autobiographie* d'Alfieri, ses drames écrits « al popolo italiano futuro », ses idéaux relatifs à l'écrivain qui parle pour le peuple et qui s'adresse au peuple *(scrittore-tribuno)*; il fallait pour cela que Foscolo tentât de réaliser ces idéaux dans des romans, des poésies, des tracts; il fallait la poésie, à la limite du romantisme et du classicisme, de Leopardi. Et pourrait-on parler de romantisme et de romantisme italien sans consacrer une attention soutenue au rayonnement extraordinaire de Vico?

Et peut-on considérer la période du romantisme comme close en 1840, ou même en 1849, alors que l'un de ses plus grands écrivains, Ippolito NIEVO ne commença sa carrière que plus tard, et que l'apogée de son action romantique se situe entre 1859 et 1861, et durant les années suivantes? Un participant hongrois (László GÁLDI) exprima à juste titre son étonnement de ne pas avoir entendu prononcer le mot de « préromantisme » au cours de la discussion (pas plus d'ailleurs que celui de « postromantisme »). Cependant, les phénomènes désignés par ces expressions étaient présents à tous les esprits, étant donné que tout le monde était conscient du fait que la détermination des limites temporelles du romantisme est intimement liée à l'interprétation que l'on donne au phénomène lui-même.

ACTION ET ROMANTISME

Northop FRYE tenta d'écarter toute interprétation politique du romantisme, mais son esthétisme contredisait l'analyse qu'il donna de la mythologie du romantisme. En effet, il prouva de façon très convaincante que les mythes romantiques sur les relations de la nature et de l'homme, ainsi que l'origine de l'homme, n'avaient rien de traditionnel, en étaient même révolutionnaires, que dans la conception religieuse du romantisme, dont on parle si souvent, il y avait une rupture très nette par rapport aux traditions médiévales, traditions

auxquelles d'ailleurs cette conception s'était référée. Dans le christianisme des romantiques, ce n'est pas le Dieu des classes opprimantes qui apparaît, celui que William Blake évoquait; c'est Jésus, le Dieu des malheureux et des opprimés. Il nous semble, en outre, que cette explication « neutre » de la mythologie romantique est également forcée dans la mesure où elle traite sur le même plan les mythes romantiques de la liberté et du progrès, et le romantisme de l'oppression et de la violence. Dans ce dernier cas, le romantisme tient à la forme et non à l'essence. L'évolution du romantisme se caractérise précisément par le fait, si clairement montré par Northop Frye, qu'il se détacha progressivement du spectaculaire et de l'extérieur, pour se concentrer sur l'essentiel, sur le psychologique.

La plupart des conférences considérèrent comme une unité indissoluble l'art romantique et le Risorgimento, la nouvelle sensibilité historique et les mythes lyriques du cœur. Ces relations contribuent en même temps à une définition plus précise du contenu du romantisme italien. D'un autre côté, les rapports entre le Risorgimento et le romantisme italien révèlent la continuité du romantisme italien.

Le « *scrittore-tribuno* » au sens d'Alfieri devient un type historique qui se révèle non seulement chez un écrivain comme Foscolo, sensible à l'extrême aux mouvements de l'histoire et aux lois de l'âme, mais aussi chez un Manzoni, écrivain de caractère apparemment beaucoup plus doux. En fait, Manzoni était tout aussi loin de la neutralité dans la représentation que Ippolito Nievo. La sensibilité historique de Manzoni, tout comme celle de Foscolo, ressemble profondément à la sensibilité historique de Vico. Manzoni intégra ses émotions individuelles, ainsi que ses grandioses tentatives pour découvrir les profondeurs de l'âme, dans le processus du Risorgimento, de même que Foscolo ou Alfieri.

Les accents rappelant Vico dans le préromantisme et le romantisme italiens sont absolument évidents. Mario Puppo découvre avec joie l'intime parenté qu'il y a entre Foscolo, Pellico et Manzoni, quand ils considèrent tous les trois les conquêtes romaines comme une *rapina organizzata,* jugement tout à fait proche d'ailleurs de leur opinion sur Napoléon. Faut-il s'en étonner, alors qu'ils étaient, tous les trois, de fervents lecteurs de Vico qui avait écrit des pages inoubliables sur ces bandits que sont les héros? Mario Puppo remarque également que la pensée de Foscolo sur la personnalité morale de l'écrivain survit dans l'œuvre de Berchet, Pellico et Borsieri. Il s'agit, là encore, d'un héritage commun, légué par la Révolution française, par Alfieri, et par Vico.

L'analyse du romantisme de l'action nous conduisit finalement à examiner comment apparaissent chez Manzoni les motifs créés par Foscolo dans *Sepolcri* et dans *Nozze tribunali ed are,* motifs qui prennent leur origine dans la conception historique de Vico. En effet, l'auteur de *I promessi sposi* représente également le *Sepolcri.* Les victimes moribondes de la peste de Milan sont souvent de plus grands héros que ceux à qui étaient érigés des monuments funéraires de marbre et de bronze. Et, de même que dans *Dei Sepolcri,* on voit ici apparaître l'abject assassin et brigand qui viole le cimetière: il s'appelle cette fois-ci Don Rodrigo. Mais l'action du roman, en tant qu'ensemble organique, tourne ici autour de l'autre groupe de notions: autour du *nozze* de deux hommes simples, dont on

veut à tout prix empêcher la conclusion devant l'*are,* et ceci malgré les lois, malgré le *tribunale.* Ce n'est pas là une question qui relève de ce qu'on appelle la *popolarità* de Manzoni; c'est un problème qui tient à l'affrontement de deux mondes différents. Le romantisme de Manzoni, étant donné son contenu et la place qu'il prend dans l'évolution, a un caractère profondément progressiste et historique.

En restant toujours dans ce même ordre d'idées, il faut remarquer que la profonde relation qui existe entre *pensiero ed azione* est agissante non seulement dans le sens idéologie-littérature, littérature-action romantique, mais aussi dans le sens contraire: en partant de l'action pour aller vers la littérature et l'idéologie. Alfieri avouait lui-même que dans son siècle « sans nerf » il écrivait au lieu d'agir; la manière de Foscolo, passant constamment des luttes pour la liberté à la guerre effective, de la conspiration à la littérature, se situe sur le même plan; tout comme chez Manzoni on reconnaît très clairement dans des ouvrages comme le *Conte di Carmagnola* ou *I promessi sposi,* la projection de l'action réelle. Les rapporteurs et les participants ne cessèrent de revenir, à propos d'Ippolito Nievo, sur les rapports dans son œuvre entre l'idéologie et l'action, sur les déterminants politiques de son caractère, ses conditions de vie, son action littéraire et réelle. En effet, son œuvre, *Le confessioni,* précède en quelque sorte dans sa vie l'action et la mort héroïques. Parce qu'on ne peut guère considérer autrement sa mort mystérieuse. Mais son roman *Le confessioni* n'est rien d'autre que la description d'une seule action immense.

Quant au *Frammento sulla revoluzione nazionale* il donne un tel exemple de condensation d'expériences, de désirs et d'action qu'il semble être une incarnation de la *pensiero ed azione.*

Il faut, du reste, considérer la continuité, la concentration incessante de la conscience historique, comme un critère fondamental du romantisme de l'action. Stendhal parle dans son *Journal d'Italie* d'un jeune carbonaro qui devait être l'instigateur du tragique dans une histoire d'amour romantique, dans le crime monstrueux de Lucrezia Frangimani: nourri des œuvres du « sombre » Alfieri, le jeune homme était devenu un passionné de la liberté, et ne trouvant nul terrain où développer son activité, il s'était laissé persuader de rejoindre l'Amérique du général Washington; ici, Stendhal ne fait en somme qu'illustrer les relations étroites qui unissent la littérature à l'action. Lorsque Garibaldi agit, il est sous l'influence d'Alfieri, mais il est mû, beaucoup plus encore, par le romantisme de Foscolo, ce qui ressort, avec une clarté absolue, de ses poésies et de ses romans. La conclusion de son dernier roman, conclusion qui évoque par ailleurs certaines expériences de la Commune de Paris, pour s'inspirer du romantisme du passé, n'en révèle pas moins la libre pensée de son auteur, et comporte des éléments incontestablement réalistes. Cette perspective réaliste du romantisme était au fond de toutes les interventions importantes du Congrès. On le dit même explicitement: József Szauder, dans les analyses de sa mise au point d'une grande netteté, et Miklós Szenczi, dans sa remarquable intervention adressée (comme celle de Szauder) à Northop Frye; Ezio Raimondi, dans son excellente conférence sur Manzoni et Massimo Mila, en exposant comment le romantisme avait conféré à l'opéra italien une grande fonction sociale dans

le domaine de l'amour et aussi dans celui des idéaux romantiques du peuple et de la nation. Bellini et Donizetti établirent des normes aux manifestations des sentiments de toute une époque, mais le chœur de *Nabucco,* sa force mélodique, éclatent en pleine action révolutionnaire. La très belle conférence de Maria CORTI, en mettant en valeur le contexte social, concluait dans le même sens: la langue des romantiques changea avec l'élargissement du public, et servit à son tour cet élargissement grâce à un processus de démocratisation, d'enrichissement du vocabulaire et à l'emploi provisoire des dialectes. Le romantisme jeta, en dernière analyse, les bases d'un nouveau réalisme.

Très intéressante fut la tentative de Lucienne PORTIER pour contester cette image positive du romantisme, le caractère fermé de son évolution, en se référant à la grandeur de Leopardi. Elle prit comme point de départ le fait que les plus grands dépassent les écoles et tendances, que leur grandeur est en même temps isolement. Mais — et on y revint au cours des discussions et des communications du Congrès — peut-on nier, en parlant des romantiques, les traits romantiques de Leopardi: sa nostalgie de l'enfance passionnée et brillante de l'imagination, des patriarches de l'humanité et du monde antique d'Homère, sa résignation romantique et en même temps éclairée, nourrie des plaisirs qu'inspirent la nature et les sentiments, des bouleversements et des déceptions qui accompagnent l'acquisition des connaissances. Mais pourquoi continuer? Léopardi est réaliste et classique à la fois, nostalgique et romantique, avec des « points de départ » romantiques et des « points d'arrivée » réalistes, des points d'appui réalistes et des conclusions romantiques. Son domaine est plutôt celui du « postromantisme », mais il s'intègre en tout cas dans le grand processus d'évolution et en est, peut-être, la figure la plus originale.

ROMANTISME ITALIEN — ROMANTISME EUROPÉEN

Les conférences et les discussions montrèrent avec évidence que l'enrichissement du contenu et l'épanouissement des formes du romantisme italien étaient liés aux autres grands courants du romantisme européen, que le romantisme italien occupait cependant une place à part et qu'il avait eu, en Europe orientale, une influence politique et littéraire positive.

Raffaele de Cesare a rappelé le caractère extrêmement attrayant de l'image romantique de l'Italie, ainsi qu'en témoigne le séjour italien fertile en créations littéraires de toute une pléiade d'écrivains: Chateaubriand, George Sand, Alfred de Musset et d'autres. (Peter BRAND a évoqué ce même phénomène à propos de Keats, Shelley, et Byron.) Mais il a dû constater avec regret que les recherches consacrées à l'influence de la littérature italienne en France laissent encore beaucoup à désirer, même si l'on tient compte non seulement des répercussions de l'idéologie et de l'action de Mazzini et de Garibaldi, mais aussi des traces évidentes de l'influence de Manzoni et de Pellico. L'un des plus grands mérites de la conférence de Robert VAN NUFFEL fut précisément qu'il a fait l'analyse et la démonstration des relations profondes de Gœthe et de son en-

tourage avec Manzoni. Il faut également remarquer que la littérature espagnole fit immédiatement écho à l'œuvre de Manzoni, alors qu'en règle générale elle n'assimile les influences de la littérature italienne qu'avec plus ou moins de retard.

Les recherches poursuivies en Europe orientale offrent une image extrêmement encourageante. Les jeunes nations de l'Europe orientale, de la Pologne à la Yougoslavie, de la Tchécoslovaquie à la Russie, en passant par la Hongrie, considérèrent comme de proches parents la génération italienne du Risorgimento et ses grands écrivains. La période des réformes et les mouvements révolutionnaires russes, tchèques, polonais, roumains, bulgares, yougoslaves et hongrois sont inséparables de la philosophie des Lumières italiennes, de Beccaria et des carbonari, de Mazzini, Tommaseo, Manzoni, Pellico, Garibaldi. C'est ce qu'ont affirmé, avec plus ou moins de force, mais avec la même conviction profonde, M. P. Alekseïev, Nina Facon, Mirko Deanović, Stanko Skerlj, Géza Sallay et les autres. L'un des plus beaux résultats du congrès de Budapest aura été le fait que les sciences littéraires de l'Europe orientale ont su y occuper la place qui leur revient, et soutenir une discussion franche, polie et humaine avec les représentants de la science bourgeoise. Le problème du romantisme italien n'en est plus au point mort et on peut s'attendre à des discussions de fond sur les problèmes apparus à cette occasion.

Si les résultats du Congrès de Budapest s'étaient limités à cela, il suffirait à le faire considérer comme une réussite. Or, il donnera certainement aussi une nouvelle impulsion aux études italiennes en Hongrie. Les études que l'on avait préparées pour le volume consacré à la philosophie des Lumières et au romantisme s'insèrent parmi les *Actes* du Congrès. Ainsi, nous avons réussi à nous mettre à l'avant-garde des recherches non seulement sur la Renaissance, mais aussi sur ce deuxième grand moment de la vie littéraire et culturelle. Certains signes laissent prévoir que les recherches consacrées au XX^e^ siècle se hisseront bientôt au même niveau. C'est ce que font tout au moins penser l'attrait exercé par des sujets ayant trait au XX^e^ siècle sur la jeunesse universitaire, et la promptitude de nos traducteurs à diffuser tout ce qui est digne d'être connu et discuté dans la littérature italienne. Ces mouvements seront à la base de nouvelles synthèses et d'analyses plus profondes de l'évolution de la littérature italienne.

Tibor Kardos.

Littérature et Arts

Lajos Kassák, écrivain et peintre de l'avant-garde hongroise

« Je remercie le sort de ne pas me laisser le temps de vieillir » disait-il au moment de son quatre-vingtième anniversaire; ceux qui ont pu le rencontrer à cette époque ne fût-ce qu'une seule fois, peuvent témoigner du fait qu'il n'y avait là pas l'ombre d'une exagération. A l'âge de quatre-vingts ans, Kassák continuait à vivre intensément, du matin au soir dans la fièvre du travail, et une heure encore avant sa mort il parlait de ses projets à son ami. Pendant toute sa longue vie, il travailla comme les grands maîtres d'autrefois, dans le puritanisme, avec humilité et rigueur, employant chaque minute de son existence à mûrir son art. Il était peintre et poète, rédigeait des revues et écrivait des romans, il organisait des expositions et luttait pour sa cause la plume à la main, publiant toute une série d'articles d'inspiration théorique. Qui pourrait dire le secret des vies longues? — La richesse de la vie de Kassák nous incline à penser avec les poètes que l'homme vit aussi longtemps qu'il lui reste une tâche à accomplir.

Kassák était poussé par la rigueur inexorable des pionniers; se chargeant seul d'une tâche immense, il voulait détruire — comme les artistes d'avant-garde — toutes les valeurs du passé pour en inventer de nouvelles et créer dans sa poésie et dans sa peinture l'ordre transparent de structures inaltérables. Michel Seuphor écrit à propos de l'exposition de Kassák à Paris, en 1960:

« Si le mot pionnier a un sens, il convient de l'appliquer à Kassák. Pour lui, en effet, l'art ne fut jamais une simple aventure de l'esprit en vadrouille mais un élément de certitude sur lequel il fonde aussitôt les solides assises du siècle, conçu comme un nouveau continent. »

Au temps de la première guerre mondiale et pendant les années qui suivent les révolutions, le nom de Kassák est lié à l'histoire de l'avant-garde hongroise, tant littéraire qu'artistique. L'un des grands mérites de Kassák est précisément d'avoir introduit dans la poésie hongroise les tendances avant-gardistes les plus diverses. Expérimentateur impatient, toujours prêt à apprendre et à assimiler, il fut l'inspirateur et l'organisateur — et en Hongrie le seul créateur authentique — des divers courants modernes.

L'avant-gardisme de Kassák ne se contenta jamais de la seule destruction des normes anciennes, bien que lui aussi ait voulu faire table rase: « Je n'ai rien du passé », dit-il dans son autobiographie. Mais dans l'ensemble de son art, le

refus du passé s'accompagne du désir de la création des valeurs nouvelles. Créateur de la peinture architecturale constructiviste et, pour ainsi dire, le seul poète d'avant-garde en Hongrie, Kassák était mû, dans ses innovations esthétiques, par des considérations éthiques. Chez lui, humanité et art, engagement éthique et recherche du nouveau sont inséparablement liés. Il proclame sa vérité avec passion, refusant aux courants étrangers à sa voie jusqu'à leur raison d'être; mais il considère son art à lui comme le porte-parole de la collectivité même. Plus d'un des courants et des groupes artistiques d'avant-garde est né de la découverte de la disparition des relations originelles entre l'artiste et la société, de la perte de l'harmonie vivifiante de naguère. Kassák est conscient, lui aussi, de cette rupture, il déclare que « le seul chemin est l'absence de chemin » mais il croit, presque avec la foi propre aux idéalistes, que l'harmonie entre l'art et la société peut être recréée. Il attribuait au poète un rôle de sauveur et construisait lui-même l'ordre des sociétés parfaites de l'avenir sur l'architecture solide de ses tableaux. Il était à la fois un rêveur et un artiste d'avant-garde, un pionnier des courants modernes et un poète pénétré d'une foi ardente; rôles à première vue contradictoires, qui définissent la place de Kassák non seulement dans la littérature hongroise mais aussi dans celle de l'Europe. Toujours à la recherche du nouveau, il a su conserver ce qui était le plus difficile à sauver des cataclysmes du XX^e^ siècle, sa foi dans la mission humaine et la nécessité sociale de l'art.

UN BREF REGARD SUR SA BIOGRAPHIE

Sa voie si particulière commença avec la révolte, à première vue absurde, de ses années d'enfance. Né en 1887, à Érsekújvár, il aurait pu choisir le chemin battu de la réussite sociale et faire partie de l'intelligentsia de cette ville inquiète, confluent de plusieurs régions, habitée par des Hongrois et des Slovaques. Issu d'une famille pauvre, il fit son chemin seul, sans céder à l'attrait des études paisibles que lui offrait le lycée de la ville, ni à celui des avantages sociaux auquels elles lui auraient donné accès. Il néglige résolument ses études pour pouvoir abandonner l'école et se mettre en apprentissage chez un serrurier. Le choix bizarre de l'enfant âgé alors de douze ans paraîtrait inexplicable sans la clé que nous fournit la carrière de l'écrivain, expliquant clairement que ce tour des événements qui parut si insensé alors, était déjà le gage de la personnalité de l'homme mûr, audacieux, sachant prendre ses risques. Il s'engagea donc comme apprenti serrurier, devint compagnon, puis alla travailler en usine, en province d'abord, à Budapest ensuite, accomplissant un travail physique qui trempe l'âme et use le corps, cela pour la seule raison qu'il veut suivre la voie que lui dicte son instinct. La résolution avec laquelle il persévère dans le destin de son choix, force l'attention. Déjà poète célèbre et au centre des discussions les plus animées de la littérature hongroise, il confesse que « la fidélité à soi-même est la vertu suprême du poète ». Il ne fait aucun doute qu'une vocation obscurément sentie, une fidélité à sa propre personnalité rayonne même des années que Kassák passa loin des arts. « Des forces inquiètes m'habitaient et je leur obéissais »,

écrit-il en se souvenant de cette période de sa vie. Cette inquiétude rappelle celle de Cendrars, avec qui Kassák avait une affinité qui s'exprime dans la traduction d'un volume de poèmes et dans un portrait du poète français qu'il peint au crépuscule de sa vie, en 1963. Tout comme Cendrars, Kassák éprouve le besoin des voyages: « ... je m'en irai de par le monde, et ne reviendrai pas avant d'avoir été partout » — écrit-il.

Si Kassák n'est pas devenu, comme Cendrars, un artiste vagabond, il a néanmoins fait le tour d'un certain nombre de pays, poussé, en partie, par la nécessité. Ses débuts de prosateur devaient également être précédés par un vagabondage à travers l'Europe. En 1909, mû par le désir de connaître, il parcourt, avec un sculpteur sur bois de ses amis, la moitié de l'Europe, la plupart du temps à pied et sans un sou en poche. Le jeune ouvrier qui commence à peine à faire connaissance avec les ferments de l'esprit, parviendra jusqu'à Paris, jusqu'au café du Dôme, où il aura l'occasion de rencontrer les grands noms de l'avant-garde, parmi lesquels Cendrars lui-même. L'instinct le pousse dans la bonne direction; il arrive à Bruxelles au moment de l'exposition de Rodin et de Meunier, il écoute les discours de dirigeants ouvriers et il retourne dans son pays conscient du fait qu'il a quelque chose de grand à accomplir. Depuis l'âge de dix-huit ans, sans avoir presque jamais eu de livres entre les mains, il peint et écrit, après ses années de vagabondage à l'étranger, il décide de consacrer sa vie à la littérature. A partir de 1910, ses poèmes commencent à paraître. Ce sont d'abord des vers conventionnels sur la vie des ouvriers, mais en quelques années il trouve son accent personnel et s'engage avec une résolution farouche sur sa propre voie. Il rompt avec la veine patriotique si fortement enracinée dans la poésie hongroise; à la tête d'un petit groupe enthousiaste et provoquant des controverses furieuses, il ouvre une ère nouvelle dans les lettres hongroises.

A LA TETE DES MOUVEMENTS D'AVANT-GARDE

C'est, pour ainsi dire, à partir de rien que Kassák fit surgir les premiers postes d'avant-garde, avec le soutien des jeunes révoltés de la génération qui succède à celle de la revue *Nyugat* (Occident). « Nous étions des pauvres, attachés à la terre et planant dans les hauteurs. Ce que nous voulions ce n'était gagner de l'argent, mais nous exprimer et créer des beautés nouvelles » — écrira-t-il plus tard dans ses Mémoires. Après 1910, il fonde, l'une après l'autre, deux revues. La première, intitulée *A Tett* (l'Action), a compté, jusqu'à son interdiction, 17 numéros. La deuxième, *Ma* (Aujourd'hui) devait avoir, grâce à l'esprit résolu de son rédacteur, une vie d'une longueur inaccoutumée dans l'histoire de l'avant-garde, elle subsista en effet — avec quelques brèves interruptions et paraissant après 1919 à Vienne — jusqu'en 1926. De retour de l'émigration viennoise, vers la fin de 1926, Kassák lance la revue *Dokumentum* (Document). L'existence de la revue qui ne compte en tout et pour tout que cinq numéros, coïncide avec la lente disparition de l'avant-garde en Hongrie; elle n'en résumera pas moins l'histoire du surréalisme hongrois. Par la suite, Kassák fonde d'autres revues encore, car chez lui chaque tentative de créer

un atelier ou de fonder un mouvement s'accompagne du lancement d'un journal, mais ni *Munka* (Travail) qui paraîtra à partir de la fin des années vingt pendant dix ans, ni *Alkotás* (Création) ou *Kortárs* (Contemporain) n'égaleront la fraîcheur et l'intérêt de ses premières revues. C'est que *A Tett*, *Ma* et *Dokumentum* correspondaient à l'effort d'implantation des idées d'avant-garde en Hongrie; elles étaient imprégnées d'un parti-pris passionné, pénétrées d'une exaltation fiévreuse sans limites. L'ensemble des numéros de ces trois revues contient presque toute l'histoire des mouvements d'avant-garde hongrois. C'est précisément entre 1910 et 1930, tandis que s'épanouit l'avant-garde en Europe, que le talent organisateur de Kassák, son esprit prêt à accueillir toutes les innovations, a créé les résultats les plus durables et les plus fructueux. Les conditions étaient favorables à tout esprit novateur, précisément parce que le monde semblait s'écrouler dans le cataclysme de la guerre pour renaître glorieusement dans le feu purificateur de la révolution. C'est le spectacle du chaos sanglant, et le besoin de créer un monde nouveau qui provoque chez les artistes hongrois de l'avant-garde la dénégation passionnée du passé et qui leur fait célébrer l'avenir dans ses dithyrambes expressionnistes.

Si les deux revues de Kassák ont inauguré une époque nouvelle dans l'histoire des lettres hongroises, c'est parce que *A Tett* et *Ma* tentaient pour la première fois en Hongrie d'être à l'unisson de l'actualité européenne; de fondre littérature et socialisme, poésie et révolution en une unité nouvelle, d'exprimer la sensibilité et la conscience nouvelles de l'homme nouveau. *A Tett* et *Ma* se proposaient, dès le début, d'établir des relations entre les littératures hongroise et étrangères, entre l'art hongrois et l'art étranger, et de prendre part aux luttes spirituelles modernes en tant que leurs contemporains. Tout en reconnaissant le niveau artistique de la revue *Nyugat*, *A Tett* s'inquiétait du fait que les écrivains qui en faisaient partie, s'appuyaient sur la littérature du XIX^e^ siècle, que ses poètes marchaient sur les traces de Verlaine et de Baudelaire. « ...le *Nyugat* était à la remorque de l'esprit progressiste d'Europe, tandis que le *A Tett* marchait au même pas » — écrit Kassák en faisant le bilan des deux générations. *A Tett* publie alors les poèmes d'Apollinaire, de René Arcos, de Jules Romains, de Duhamel, de Walt Whitman, de Marinetti et les poèmes en prose de Kandinsky; *Ma* entre en relation avec les revues du mouvement expressionniste allemand *Der Sturm* et *Die Aktion* et popularise les artistes hongrois et étrangers les plus nouveaux: Picasso, Klee, Braque, Chagall, Uitz, Nemes-Lampérth, Kernstok, János Vaszary, Mattis Teutsch, Tihanyi; la revue consacre un numéro spécial à Béla Bartók, avant que celui-ci n'ait été reconnu en Hongrie, organise des expositions et des débats publics passionnés.

L'un des grands résultats de l'activité inlassable de Kassák, l'intermédiaire en Hongrie de tous les ismes et de leurs fièvres, se fit clairement sentir dès le début: il créait un mouvement. A une époque où le *Nyugat* était à son apogée, où Ady et sa génération étaient « arrivés », Kassák contribua à l'épanouissement d'un courant nouveau et il réussit à faire de l'avant-garde un facteur incontestable de la littérature hongroise. Au début, les revues *A Tett* et *Ma* n'offraient guère plus que ce qu'un petit groupe d'écrivains souvent enclins à l'extravagance pouvaient offrir. Dans le domaine littéraire surtout, on sentait une vo-

lonté crispée d'être à tout prix différent de ce que prônait *Nyugat*, de ses normes esthétiques et nationales. Mais dès le début aussi, il fut manifeste que les écrivains des deux revues de Kassák avaient une autre vision du monde et jugeaient les événements d'une tout autre manière que leurs illustres contemporains; leur révolte contre la tradition, leur manière tapageuse étaient le fruit d'une attitude neuve envers le monde et la vie. Le mouvement littéraire hongrois d'avant-garde mit des années à s'épanouir. Mais après 1919, lorsque plusieurs des collaborateurs de la revue, dont Kassák, furent obligés de gagner l'étranger en raison de leur attitude révolutionnaire, le mouvement était mûr; ses membres représentaient, en tant qu'écrivains, une voix nouvelle et une nouvelle vision du monde. Voilà pourquoi le mouvement d'avant-garde s'intègre organiquement dans l'ensemble de la littérature hongroise entre 1915 et 1925. Comme ils le voulaient dans leur programme, les écrivains de *A Tett* et de *Ma* ont marqué, dans le fond comme dans la forme, un tournant en littérature.

Ce changement profond que l'apparition de l'avant-garde a opéré dans la littérature hongroise, et surtout dans la poésie, a provoqué une rupture d'équilibre, une solution de continuité plus importantes que le symbolisme et l'impressionnisme des écrivains de la génération précédente, ceux de la revue *Nyugat*. Le mouvement de Kassák remettait en question tout le système de la tradition; sans vouloir briser avec ses prédécesseurs, ses représentants avaient une grande estime pour le symbolisme représenté par Ady, l'impressionnisme du peintre Rippl-Rónai, ils éprouvaient pour Bartók une sorte de fraternité d'armes, mais leurs rapports avec l'ensemble de la culture nationale étaient entièrement neufs. Dans le caractère national ils voyaient l'héritage paralysant du passé et confessaient l'internationalisme des arts et la communauté de tous les domaines artistiques. Ils recherchaient sciemment les contacts personnels et idéologiques avec les artistes du monde entier — avec les revues *Die Aktion* et *Der Sturm* par exemple — ils publièrent, pendant la première guerre mondiale, des numéraux internationaux, donnant avec ostentation la parole — en pleines hostilités — à des écrivains et à des artistes originaires de nations ennemies. « Ce fut vraiment un acte téméraire que de publier une anthologie artistique et spirituelle en 1916, l'une des années les plus critiques de la guerre, lorsque le président du conseil hongrois, qui avait reconnu devant le conseil des ministres que nous avions perdu la guerre, essayait de sauver les apparences à tout prix et feignait de croire encore à la possibilité de la victoire; ce fut un acte téméraire que de publier les écrits d'auteurs de nations ennemies qui n'avaient droit qu'au mépris dans la presse officielle, ceux de trois Russes, de deux Français, d'un Italien et d'un Allemand — celui qui s'était le plus opposé à la guerre: l'activiste Ludwig Rubiner », écrit Kassák dans ses Mémoires déjà cités.

Tout comme les autres mouvements analogues de l'Est de l'Europe, celui de Kassák est, en partie, un écho du futurisme italien et russe, de l'expressionnisme allemand et du cubisme français. Il a reçu ses impulsions initiales des courants modernes en fermentation dans le monde entier, mais il aspirait de par sa nature, à l'indépendance et se réservait le droit de puiser les idées libératrices là où les impératifs de sa propre condition l'exigeaient et de les interpréter à sa guise. Le mouvement de Kassák se disait activiste, mais — suivant la termino-

logie en usage vers les années dix — les écrivains nouveaux étaient souvent pourvus de l'étiquette de futuristes, parfois d'expressionnistes; dans les textes théoriques apparut aussi le terme de « littérature socialiste », quant à Kassák lui-même, il parle souvent d'« art synthétique », indiquant par là que son mouvement entend être à la fois la résultante de courants divers et le ferment révolutionnaire dans tous les domaines de l'art. L'adresse aux lecteurs de *A Tett* lance la revue en souhaitant « qu'une littérature socialiste nouvelle prenne la place de l'art individualiste d'hier et d'aujourd'hui ». C'est l'activisme qui définit de la manière la plus exacte l'orientation de Kassák; ce terme indiquant que le mouvement n'empruntait au futurisme de Marinetti que ses canons esthétiques, et refusait ses idées de glorification de la guerre et de la violence; il montrait aussi ses affinités profondes avec le culte de l'homme et le radicalisme politique des expressionnistes allemands de gauche. L'activisme entendait créer un art nouveau, s'adressant à l'homme, efficace sur le plan social, agissant sur les communautés humaines et les secouant de leur torpeur; c'est ce qui explique que l'écrivain activiste fait sien l'amour de la vie qui s'exprime dans l'art futuriste et expressionniste de Whitman et de Verhaeren, les aspirations à l'universalité des unanimistes français, le simultanéisme aux résonances douloureuses d'Apollinaire.

Pendant les années qui précèdent les révolutions de 1919, il y a, dans les poèmes de Kassák, un pathos indéniable qui attend et prédit la révolution. Sa protestation contre la guerre le conduit non seulement à la reconnaissance de la lutte de classes révolutionnaires du prolétariat, mais aussi à sa proclamation prophétique. C'est là le fil conducteur de plusieurs de ses articles, et les numéros spéciaux de *Ma* reflètent également cette attitude. « L'art de *Ma* est l'art idéologique nouveau des forces modernes », écrit-il en 1918. Dans un autre texte, il exposera son opinion encore plus ouvertement: « Nous voulons transformer le monde sur la base de la lutte des classes et selon notre idéal. Parallèlement au système économique communiste nous voulons créer l'art communiste. » Cette perspective résolue et consciente ne se trouve nullement troublée par le fait que déjà dans ses œuvres d'avant la révolution apparaît le désir ardent d'une essence humaine abstraite, l'exigence d'une humanité pure et élémentaire, l'aspiration parallèle à celle des expressionnistes à une humanité totale. Car Kassák considérait le radicalisme politique et son propre art comme le porte-parole d'un humanisme nouveau et d'une morale nouvelle, aspirant à la plénitude et se situant à l'opposé de la morale bourgeoise.

L'art poétique de l'art actif a subi cependant une transformation caractéristique, précisément pendant les mois de la révolution, en raison de la situation révolutionnaire hongroise spécifique. Kassák qui réclamait avec insistance la révolution politique et économique communiste, une action exempte de compromis, ne cesse ni en 1918 ni en 1919 de revendiquer l'indépendance de l'artiste. Il tente d'esquisser les principes d'une autonomie de l'art, car il est convaincu que la littérature activiste — à l'opposé des luttes politiques du moment essentiellement tactiques — est capable de devenir l'expression libre de l'homme total et de réaliser ainsi la révolution « sans fin » c'est-à-dire la révolution véritable. Selon Kassák, l'art possède un pouvoir illimité de modeler

la vie. Déjà le programme de *A Tett* voyait en l'écrivain une « colonne de feu » et Kassák conserva sa foi dans la mission exceptionnelle de l'écrivain, même après la défaite de la révolution. Selon lui, le poète est un être exceptionnel dans la société, parce qu'il peut avoir une importance sociale extraordinaire. L'écrivain de type nouveau crée, en quelque sorte, à partir de lui-même, le prototype et le messager de la société nouvelle, tant sur le plan spirituel que moral. C'est là le sens véritable de l'activisme et c'est de cette manière que l'écrivain se fera le pionnier génial, anticipant sur le beau et sur le bon; le révolutionnaire véritable, « l'individu collectif », qui mènera à bien une révolution plus vraie.

En 1919, une vive dispute éclate entre Béla Kun, le chef du régime des conseils, et le rédacteur de *Ma*. Béla Kun qualifie à cette occasion la littérature diffusée par la revue, de produit de la décadence bourgeoise, et la République des Conseils interdit sa parution. Kassák entre en lice pour défendre sa conception, proclamant que l'art remplit — même sous la révolution — un rôle plus révolutionnaire que la politique. Cette querelle eut sans aucun doute une influence sur le développement de Kassák.

Les illusions prophétiques de Kassák perdirent, avec le temps, beaucoup de leur assurance présomptueuse, mais son *art poétique* ne devait cesser d'affirmer que l'écrivain doit assumer un rôle de constructeur et de transformateur de la société. « Fiancé à jamais à la pauvreté », c'est un besoin douloureux d'agir qui définit les thèmes et le ton de la poésie de Kassák jusqu'à la fin, même à l'époque de son épanouissement tardif, lorsque pour l'ancien chef de file de l'avant-garde la mission suprême du poète est de chanter les thèmes éternels et simples des « odes élémentaires ».

LE POETE D'AVANT-GARDE

Le but primordial du poète lyrique était de briser les traditions littéraires considérées comme surannées, et de créer, à la place de l'ancien, un style nouveau, dynamique, respirant la force et susceptible d'exprimer tous les aspects de la vie. La négation du style poétique traditionnel était cependant loin d'être une négation d'anarchiste. Il serait, en effet, erroné de voir en Kassák le libérateur du chaos insensé, le poète méprisant la réalité. Il possédait une personnalité beaucoup trop consciente et trop morale pour céder à la tentation des jeux séduisants mais superficiels qu'offraient les courants d'avant-garde. Pendant sa première époque activiste, Kassák montre de la modération même dans le domaine du refus des formes traditionnelles. Souvent ses poèmes sont descriptifs à la manière d'un tableau de genre, pathétiques comme une ode, et le plus souvent logiques et concrets. Il expose souvent sa conception nouvelle des valeurs humaines avec la clarté des formules. Le poète de *l'Épopée dans le masque de Wagner* et de *Ma Mère Monde* en partie, affiche, par la nouveauté de son style, une conception du monde qu'on peut qualifier de révolutionnaire. Mais chez lui, liberté du poète et toute-puissance du poète ont un sens bien différent de celui que leur donnaient ses prédécesseurs. Il a la conviction que

l'avant-garde a conquis à la poésie des domaines nouveaux, jusqu'à présent restés obscurs, des corrélations inconnues, et c'est la fièvre qu'entretient en lui cette conscience, qui anime les vers de Kassák. C'est pour cette raison qu'il considère avec méfiance et mépris ce que son époque appelle la réalité courante. La révolte de l'avant-garde se poursuit en premier lieu contre les habitudes innées, mécaniques, contre les perceptions superficielles, qui empêchent les poètes et les écrivains de découvrir les mondes jusque-là fermés. Kassák entend exprimer « l'essence », montrer la face inédite du monde, avec une spontanéité et une liberté dans l'inspiration dont peut seul témoigner le poète qui est venu à bout des traditions. Ce n'est donc pas les aventures romanesques de l'inconnu qui attirent Kassák; il parcourt l'univers des courants modernes mû par une intention beaucoup plus lucide et pour ainsi dire plus rationnelle.

D'après la thèse de Kassák, qui a soulevé beaucoup d'indignation, notre façon de percevoir le monde est fausse. La perception traditionnelle ferme le monde à nos sens et à notre conscience par la rigidité de ses conventions; nous ne prenons conscience que des faits auquels nous sommes préparés par l'impératif de nos fixations. Revenons à la perception primaire, non corrompue, et notre vision du monde s'en trouvera immédiatement changée — voilà l'aspiration non seulement de Kassák, mais de l'ensemble de l'avant-garde. La solution finale de la perception « non corrompue » est, chez les artistes d'avant-garde, la négligence totale de la logique, le déchaînement sans freins de l'arbitraire individuel. Kassák a, lui aussi, se période dadaïste, mais sa poésie ne sera jamais un refus total ou une négation de la raison. Il ne supprime pas non plus ce qu'on appelle le thème poétique. Le sujet est manifeste, le poème n'est pas immatériel; nous retrouvons l'impression qui est à son origine, et l'expression demeure, longtemps encore, accordée au sujet (impressions visuelles ou autres, objet extérieur, etc.). Même pendant la période du cycle *le Cheval meurt, les oiseaux s'envolent*, sa poésie ne devient pas complètement « sans sujet ». Dès le début, il s'efforce cependant à une vision simultanée, et il ne fait aucun doute que pour donner une impression de simultanéité, il attaque les bases mêmes de l'architecture poétique traditionnelle. Le poète simultanéiste manie la structure du poème plus librement que son prédécesseur impressionniste ou symboliste. Il augmente la distance entre l'image et sa signification, ou plus exactement, il réinterprète l'image poétique en reliant entre eux, sans faire appel à la métaphore ou à la comparaison habituelles, des éléments jusqu'alors non solidaires, créant à partir de ces éléments simultanément présentés, états d'âme, fragments de sentiment, des images d'un effet inattendu et complexe. Ce procédé suppose, de par sa nature, une création plus libre et à première vue plus instinctive, car la simultanéité ouvre la voie au *libre choix* des éléments et, de plus, offre la possibilité de construire à partir d'eux un *système libre*. Cela veut dire que Kassák s'oppose — tout comme ses contemporains avant-gardistes — à la logique conventionnelle et se déclare connaisseur d'un ordre nouveau et d'une logique nouvelle plus profonde. Dans la poésie de Kassák, le « système libre » du vers veut être un moyen d'atteindre à des lois qui demeuraient jusqu'à présent cachées à nos yeux. Il accepte la vérité fondamentale des paroles de Lautréamont qui affirme que la rencontre fortuite d'un parapluie et d'une machine à coudre

sur la table de dissection peut devenir une source de beauté, mais lui-même ne recherche pas l'accomplissement de sa mission dans l'accumulation d'objets hétéroclites. Il nous arrive de rencontrer dans ses poèmes des passages ostensiblement illogiques, comme dans son volume *Ma Mère Monde:* la volonté jaillit en fontaine / je pense aussi à maman / un éléphant décrit une courbe immense à droite de la tour Eiffel / l'accordéoniste aveugle expose son âme au soleil /, mais Kassák n'a été attiré par ce genre de poésie que d'une façon transitoire. Après 1919, lorsqu'il croyait tout perdu, c'est encore le sentiment de l'échec qui provoque ses grimaces dadaïstes, telles que « $0 \times 0 = 0$ et les colonnes de basalte du désespoir fleurissent ». Ce qui est plus caractéristique chez lui c'est sa confiance: la confiance de ceux qui formulent une loi nouvelle. Il avait la naïveté et l'outrance des croyants et il tendait à la réalisation aussi parfaite que possible de lui-même.

Déjà dans *l'Épopée dans le masque de Wagner,* il s'efforce d'évoquer une seule et immense « vision »: le « chaos cannibalesque » de la guerre qui « dirige les destins », d'une manière à la fois objective et pathétique, avec des nuances impressionnistes, mais, le plus souvent, avec l'outrance expressionniste.Parallèlement à l'entrée en scène du mouvement activiste, la poésie de Kassák est dominée pendant quelques années par le besoin du monumental. L'époque qui précède la révolution se caractérise surtout par l'expression d'une force triomphante. La période activiste doit son élan pathétique au fait que le poète se sentait uni au courant de l'histoire, et que, loin de se laisser aller à la dérive, il voulait former les événements.

> Nous sommes seuls à porter le flambeau du temps
> nous chantons
> et nous luttons

écrit-il dans son poème *Avec une colonne d'affiches.* Kassák proclame sa fusion avec tous les éléments de la communauté des hommes ou de la nature vivante ou inanimée. La vision du monde que révèlent ses poèmes des années 1910 réunit l'optimisme triomphant, une confiance totale dans sa place dans le monde et le désir de fusion dans la communauté. L'assurance que Kassák clamait alors sans réserve, exigeait un style éclatant et enthousiaste.

Il se prépare à la conquête poétique systématique de la vie moderne des grandes villes, il veut chanter les « immenses métropoles », les images de leur brousse échevelée et cannibalesque, exprimer les « billions de possibilités » de l'existence. Ses poèmes qui chantent le programme expressionniste et le sentiment de l'infini comme *Salut au soleil, Sur les terres de Juillet, Hymne, Danse de mai, Voyage dans l'infini* s'insèrent dans la suite des odes révolutionnaires monumentales, telles que *Artisans, A Charles Liebknecht, Jeune Ouvrier, 1918, Moment rouge, Salut heureux.* Le poète est le prophète de la vie créatrice et triomphante; les vers sont pleins d'une force explosive, du sentiment de la vocation et d'envolées vers un avenir lumineux. Le style est dynamique, tout en verbes, en phrases exclamatives d'un seul mot; des rapprochements de mots inédits, une ivresse exaltante sont autant d'éléments qui annoncent le révolutionnaire activiste, celui qui tout en prédisant un tournant historique répand l'idéal d'un vitalisme nouveau.

Il chante au nom de l'Homme, prêt à l'action, témoin impartial de la civilisation industrielle, du « présent au chant âpre », de l'époque des machines et du monde de la nature. Aux yeux du poète le monde apparaît d'une simplicité bienheureuse, tout prêt à être sauvé. Le rythme des odes est dicté par le sentiment de la fraternité universelle. Le vers de son poème le *Jeune Ouvrier,* « Les étendards heureux de la vie jouent dans les perspectives », pourrait servir de devise à ces années-là.

Lorsque la situation eut changé, Kassák fut le premier à se faire réentendre: il publie à Vienne, en 1920, *Les Bûchers chantent,* première grande tentative de synthèse de l'avant-garde poétique hongroise; un point final mis à la période activiste-expressionniste, un bilan des temps historiques. Poème héroïque sur le thème de la victoire et de la chute de la révolution. Le style basé sur l'expression de la force, du mouvement de la vision monumentale, rejoint ici l'intention explicative: dans *Les Bûchers chantent,* il veut peindre le tourbillon des événements enchevêtrés, l'accélération du temps, présentant aussi quelques figures caractéristiques de l'époque, mais tout cela déjà sous un éclairage de nature idéologique. Les foules des « immenses métropoles », les rues, les boulevards, les maisons et les portes, le monde concret qui sert de cadre à la vie de la collectivité, deviennent le thème central du poème.

Le ton dans *les Bûchers chantent,* garde jusqu'au bout son exaltation; le poème évoque d'abord l'attente de la révolution, l'élargissement « panoramique » de la vie, puis se souvient de la défaite: « Des mondes sont en larmes. Des révolutions sanglotent... Le soleil se tient au milieu du ciel comme une absurde tache de sang. Des bûchers subitement s'allument dans beaucoup de têtes. Un vent maudit a de nouveau brouillé les chemins. »

Les Bûchers chantent marque la limite de deux époques. La chute de la révolution enterre dans l'âme du poète la foi frénétique de l'activisme, le dynamisme biblique de la parole qui voulait changer le monde; Kassák pense qu'il est vain d'attendre la venue d'une nouvelle révolution. C'est à cette époque qu'il cesse de croire à la possibilité proche de la révolution. Le symptôme le plus manifeste de cette renonciation est qu'il se lance dans des tentatives nouvelles, dans des aventures capricieuses et déroutantes, faisant étalage des absurdités de l'illogisme. Son dadaïsme, tout comme son constructivisme ou son surréalisme des années vingt, s'alimentent à la même source: celle de la désillusion et de l'absence de perspective.

En 1919, c'est l'homme lui-même, le créateur d'un monde exalté dans les dithyrambes expressionnistes, qui échoua; l'ordre créé à sa mesure devait périr lui aussi. Les poèmes figuratifs de Kassák, ses grimaces dadaïstes, évoquent l'échec, le monstrueux, l'absurde. La logique peut à juste titre être clouée au pilori car « les mots ne sont pas là pour charrier un contenu à la manière d'un portefaix, et le poète peut tranquillement marcher sur la tête... nous n'avons plus rien à craindre, nos pompiers bien-aimés font la haie sur les bords du fleuve charabia ». Si la poursuite de la nouveauté des solutions formelles contenait une part de jeu et de détachement défensif — comme dans les poèmes figuratifs par exemple —, le volume intitulé *Ma Mère Monde* (1921), avec son illogisme ostentatoire est inspiré par la même douleur et par le même désespoir

farouche que certains vers de *Les Bûchers chantent*. La série de ses poèmes numérotés est pénétrée du sentiment de l'échec, la question torturante de la responsabilité y est posée, accompagnée de regrets douloureux, de grimaces amères et de mépris du monde. « Nous grelottons dans un monde privé de lumière », dit Kassák pour exprimer la détresse de l'émigration. « Il n'y a qu'un seul chemin droit et c'est l'absence de chemin », écrit-il, et il ne montrera d'esprit de suite que dans l'accumulation, dans ses vers, d'éléments qui ne se suivent pas logiquement.

Voici un des poèmes de cette période, écrit en 1921 :

Les ailes du soleil partagent nos vies en deux l'une
est à toi
l'autre est à l'animal muet qui flâne dans la grotte
de mon cœur
la mère et son enfant l'ouvrier ses outils en mains
la fille des rues
de grandes blessures au front
ne te demandent guère vers quelle région du monde tu te
tournes
tes rêves descendent en sanglotant la rue abrupte
et puis le condamné à mort qui passe par le pont
les fusées — dit-on — tourbillonnent en mains de dieu
les amoureux — dit-on — rêvent de fleurs écloses
tout cela est faux
car de simples lois déterminent les choses
tu connais bien ce lourd oiseau en fer volant derrière
les nuages
c'est l'enfant du domestique stérile fait de volonté
et d'amertume
il apparaît en forme métallique pour rendre justice
voilà la mort
mais vois-tu je suis auprès de toi où pourrais-je donc
aller par ces torchons de lumière.

(Poésie sans titre 1921, traduite par Marie Bányai)

RETOUR AU CLASSICISME

Contester l'importance de l'avant-garde hongroise, passer sous silence le fait de sa présence effective serait aussi injuste que de tomber dans une autre exagération et de voir dans le mouvement activiste l'une des tendances principales, pouvant définir la littérature hongroise du XX^e^ siècle. Les différents courants de l'avant-garde ne sont devenus des facteurs caractéristiques ni dans la poésie, ni dans la prose hongroises. Après la chute de la révolution, le *mouvement* de Kassák ne joue plus qu'un rôle restreint, périphérique. Les divers mouvements littéraires qui naquirent après la chute de la révolution sous l'influence des conditions sociales, plaçaient au centre de leurs efforts la solution des problèmes sociaux — tendance qui était caractéristique de l'ensemble de la littérature. L'histoire de l'avant-garde hongroise n'embrasse qu'une dizaine,

tout au plus une quinzaine d'années; à partir de la fin des années vingt, Kassák lui-même ne peut plus être considéré comme un écrivain d'avant-garde, mais seulement comme un peintre d'avant-garde.

Il est cependant incontestable que le mouvement activiste a apporté, sur le plan du langage poétique, un grand nombre d'éléments nouveaux. Le style réaliste, proche de la vie, resta, pendant la période d'entre les deux guerres également, le principal moyen d'expression de la poésie hongroise, mais même sur des poètes réalistes par excellence, comme Gyula Illyés, l'avant-garde a exercé une influence indéniable.

Dès le début des années trente, Kassák qui avait fait le tour de toutes les tendances d'avant-garde, ne peut plus demeurer solidaire d'un langage faisant étalage de l'accidentel. Il a besoin d'une forme plus rigoureuse, plus disciplinée. Il n'entrevoit aucune perspective qui puisse inspirer confiance (« peut-être un siècle, peut-être plus de temps encore sont nécessaires pour que l'arbre porte des fruits »), et il ne connaît qu'une seule issue, s'en tenir à une attitude exempte de toute illusion. Après le jaillissement libre de l'imagination des « chants des tuiles en pâmoison » ses poèmes obéissent à une logique plus serrée. Assez souvent même, il développe un sujet lyrique dans un cadre manifestement épique, et l'ampleur solennelle de ses odes et élégies demeure en contact avec les faits et les objets simples de la vie quotidienne. La prosodie se plie à des règles plus sévères, ce qui prouve que les relations du poète avec le monde deviennent plus intimes; il veut vivre en harmonie avec la réalité qu'il saisit par les sens. Il devient ce promeneur solitaire qui, assis au bord de l'eau ou descendant une route de montagne, écoute « les rythmes innombrables de la vie », attentif à « l'essaimage des souvenirs ». Il met en vers l'impression la plus concrète aussi bien que l'inspiration la plus diffuse.

Mais il ne se berce pas d'illusions. Il ne confond pas le désir de l'harmonie et l'harmonie retrouvée. Autour des années trente et quarante, le poète est hanté par la solitude: le sentiment de l'exclusion devient l'une des constantes de sa poésie. Les grands élans révolutionnaires sont éteints, il doute de l'efficacité de l'action politique, la révolution des arts a perdu son attrait et ne le tente plus; dans les longs vers de ses poèmes passe la houle du désespoir:

Oh poète, tu ne sais plus que pleurer,
répands tes larmes, ta langue affilée agite la
crécelle de la douleur,
qui envahit le monde d'une boue noire éternelle,
nous voyons les étoiles clémentes du ciel s'éteindre
au-dessus de notre bateau qui coule.
Nous habitons les périphéries des villes, les
brousses de la pauvreté,
père et fils, le tronc du temps dans nos cœurs,
les mères s'attardent fanées au milieu du cercle
vivant de leurs filles
les mains cachées sous leur tablier;
le vent traverse leurs guenilles et les cheminées
étouffent dans la brume de novembre.

Pendant la période d'entre les deux guerres, Kassák ne cesse de proclamer son indépendance politique; il insiste sur l'antagonisme qu'il y a entre la création artistique et la lutte politique et sur le rôle secondaire sinon nuisible du mouvement politique. Défendant une position dangereuse, il poursuit des discussions opiniâtres tant avec les sociaux-démocrates qu'avec les communistes, reprochant aux premiers leur opportunisme, aux derniers leur intransigeance révolutionnaire *(Révision de nos jours,* 1934). Ses arguments ne manquent jamais leur but lorsqu'il s'agit de combattre la raideur bureaucratique ou sectaire. L'idée du front populaire ne le prend pas non plus au dépourvu, mais il se retrouve toujours entre deux feux, car plutôt qu'à la lutte des classes il donne la préférence à l'auto-éducation, et à la tendance du « proletkult » il préfère la littérature tournée vers le social, mais indépendante de la politique. A la place de l'art prolétarien, il exige un art universellement humain et poursuit l'idéal de « l'homme social », au-dessus des contradictions de classes. Pour Kassák la défaite de la révolution fait conclure à l'échec du mouvement ouvrier et l'accession au pouvoir des fascistes le persuade que « le flot réactionnaire avancera et envahira toute l'Europe ». La musique monotone, la résignation pensive, les confessions douloureuses et les complaintes interminables de ses poèmes se nourrissent des sentiments d'un homme qui se détache du mouvement ouvrier révolutionnaire. A partir des années trente, sa poésie sera celle du combattant qui se retire et qui recule, celle de l'homme qui, ayant dépassé la moitié de sa carrière, fait ses adieux à une vie qui va décroissant et, chantant dans sa solitude, se remémore des temps héroïques à jamais disparus.

Kassák, qui a perdu toute confiance dans la possibilité d'une transformation sociale à bref délai, trouve « sous le ciel noir » des années trente un nouveau but — et par là, une sorte de protection — dans la connaissance de soi. L'auto-analyse, synonyme d'inaction est cependant étrangère à sa nature et ne saurait le satisfaire; aussi bien ce n'est pas dans le détachement du monde qu'il recherche l'harmonie: ce qu'il veut tout simplement c'est se chanter lui-même, sentir et voir le plus possible de la vie « qui bourdonne» . Que parlent et vivent dans ses poèmes, les étoiles et les roses, les routes et les rivières, tout ce qui est encore capable d'inspirer un sentiment de fraternité. De douces élégies, des poésies à la résonance parfois idyllique naissent sous sa plume, des chants jaillissent qui délivrent l'âme, un cycle de poèmes d'amour prend forme vers la fin des années trente. On décèle dans ce changement des signes de lassitude certes, mais rien qui puisse laisser croire que Kassák ait renié son attitude, son sens initial de la responsabilité. La littérature peut refléter une époque ou l'état d'une société, pas seulement d'une manière directe en épousant fidèlement les événements, en les relatant avec scrupules, traduits en langage politique. Jamais Kassák ne s'est exprimé plus souvent et plus directement dans la langue de la politique qu'à l'époque de l'avant-garde. Dès qu'il parvint à faire la synthèse de ses tentatives et à créer un style plus personnel et d'une portée plus générale, il se débarrassa des formes qui invitent directement à l'action et nomment directement les faits et événements, précisément en raison de leur servitude trop accusée, de leur dépendance trop grande de la date et du lieu.

Le flot inépuisable de ses plaintes, ses longues lamentations monotones prouvent néanmoins que c'est à cette époque que le sentiment de son appartenance au monde trouvait sa véritable expression. C'est l'amour de la vie mêlé à la souffrance qui cherche dans ses poèmes sa forme authentique. Kassák se retire dans la solitude, il se construit un monde à lui pour pouvoir résister; l'idylle lumineuse et les chants graves sont pour lui un moyen de défense. Comme celle de ses contemporains, sa poésie ne connaît que les extrêmes: le désert tourmenté de la négation, et l'affirmation du peu d'espérance qui subsiste. Le blanc ou le noir.

La plus belle revanche poétique de la carrière de Kassák est d'avoir su, à un âge avancé, autour des années cinquante et soixante, changer de ton et expérimenter un nouveau type de poésie. Dans ses derniers volumes, on trouve toute une suite de poèmes brefs, dépouillés, concrets; il y chante des événements banals, des choses prosaïques de la vie de tous les jours, auxquels il n'attribue aucune signification symbolique ou allégorique, qu'il ne rehausse d'aucune auréole. Ailleurs, ce sont des impressions fugitives, des lambeaux de souvenir, communiqués sur un ton prosaïque. Le passé lointain, le présent et l'avenir anticipé sont traités dans le même ton, avec le même recours à des moyens poétiques très simples. Le vers libre avait, dès le début, effacé les frontières entre le « poétique » et le « prosaïque », ou plutôt, réinterprété ces notions, mais on s'aperçut très vite que la liberté comporte aussi ses règles. Le vers libre a, lui aussi, des coupes, un rythme interne, une structure tantôt plus souple tantôt plus rigoureuse, qui remplacent la rime et le rythme. Mais tandis qu'au début le vers libre était plutôt le moyen d'expression d'une personnalité qui se débarrasse des traditions et qu'il était au service de la lutte libératrice (de Walt Whitman aux surréalistes), il a abandonné par la suite le ton de la dénonciation pour se tourner vers un monde plus concret et plus objectif, comme par exemple dans la poésie de Guillevic, de F. Ponge ou d'A. Frénaud, et se rapprocher davantage de la prose. Ainsi, les plus beaux poèmes que Kassák écrivit au déclin de sa vie, peuvent sembler souvent prosaïques, strictement objectifs, ils sont pourtant beaucoup plus qu'une simple description. Chez lui aussi, cette poésie concrète est animée d'un mouvement poétique très personnel. A travers les phénomènes simples de tous les jours, le personnel et l'impersonnel, l'homme et la nature, le proche et le lointain, le concret et l'abstrait s'entrechoquent, sans explication. C'est ainsi qu'apparaît le contenu ineffable par ailleurs, sinon en vers, de la réalité présente concrète et sensible.

LE PEINTRE CONSTRUCTIVISTE

Aux environs de 1910, le groupe appelé *les Huit* se dressait énergiquement contre le nationalisme provincial des beaux-arts hongrois, et s'efforçait, dans le même esprit que les tendances anti-impressionnistes de l'art de cette époque en Europe, de découvrir, à travers l'art, l'essence des choses. Le plus qualifié des théoriciens des *Huit*, le peintre Károly Kernstok, désignait son propre art comme « un art d'exploration »; et en accord avec Kernstok, le jeune critique

György Lukács déclarait en 1910 : « L'essence des choses! ces simples mots suffisent à désigner le point où les chemins se séparent » car « à l'opposé de la vision subjective, impressionniste – nous aspirons à la permanence, nous voulons pouvoir mesurer nos actes, nous voulons que nos affirmations soient sans équivoque et puissent être contrôlées. Nous voulons que toutes nos activités aient un sens, une conséquence, qu'elles soient exclusives. La seule croyance qu'il y a dans le tourbillon des instants a quelque chose de tangiblement permanent, la conviction qu'il y a des choses, et que ces choses possèdent une essence, exclut l'impressionnisme et ses manifestations. »

Bien que cette recherche par *les Huit* d'une essence ait vu son élan brisé pendant les années de la guerre, l'activité du groupe fut reprise par le mouvement de Kassák, et, pendant les années de la révolution, les points de vue bourgeois-radicaux et les points de vue révolutionnaires-prolétariens, dans l'art, se rencontrèrent et s'unirent: les meilleurs artistes de l'époque trouvèrent dans le langage expressif et dynamique des activistes un style moderne, applicable aux beaux-arts.

Kassák exigeait que l'art ait le même rôle que la littérature: à la place d'une « glorification décadente de soi-même », il en attendait qu'il agite les esprits. Mais il ne se contenta jamais de vouloir seulement détruire ou nier; le désir de construire était trop fortement ancré en lui. En compensation de ses déceptions dans l'action politique, il découvre, dans le constructivisme et le *Bildarchitektur,* après la chute de la révolution, le style et la conception du monde susceptibles de créer et d'imposer un ordre.

Autour des années vingt, le constructivisme offre à l'artiste qui vit en émigration des vérités théoriques absolues. Ce qui, dans le constructivisme, attire Kassák, c'est son abstraction pure, sa perfection harmonieuse; c'est dans cette forme de l'art qu'il retrouve, au milieu du désordre du monde, l'expression artistique rassurante de l'ordre. Les formes géométriques, avec leur simplicité première et leur caractère sans appel, s'opposent au désordre du monde. Les constructions non figuratives offraient la possibilité d'organiser le monde selon un ordre rationnel et rigoureux; elles formaient l'artiste à la simplicité de la matière et des faits, tout en lui offrant la possibilité de laisser percer — à travers la rigueur des formes — un lyrisme discret et pudique.

Éva Körner écrit à propos du constructivisme de Kassák: « Le *Bildarchitektur* est un art qui entend tout recommencer, tout élucider. Intransigeant envers le présent, au point de vue social il se meut sur le plan de l'avenir, c'est un art absolu. En cela il rejoint, tant pour l'esprit que pour la forme, le constructivisme géométrique, né au milieu des années dix en Russie et en Hollande, et dont les représentants eux aussi, recherchaient des valeurs absolues. Le 15 avril 1920, lors du lancement de *Ma* à Vienne, Kassák publie au nom des activistes de Hongrie un manifeste: *An die Künstler aller Länder* (Aux artistes de tous les pays). « En 1920, nous voilà au-delà de l'aspiration purement romantique à nous élever plus haut; nos racines sanglantes arrachées, nous sommes avides d'absolu et nous avons le droit aux paroles sans gestes. » Au milieu de la défaite le plus manifeste, Kassák refuse de reconnaître cette défaite. Il garde pleinement sa foi dans la révolution et dans la possibilité d'une société pure.

Il ne se contente pas de résultats immédiats, mais pense et agit sous le signe d'un but suprême. Entre le présent et l'avenir pourtant, le fil organique qui les reliait est cassé, c'est l'art qui reprend à sa charge la lutte concrète de naguère. « Notre temps est venu, votre temps mes frères, notre temps à nous tous qui, sur la base du matérialisme historique, voulons incendier l'âme de l'homme. Contre toute morale de classe, nous voulons amener à la clarté la stabilité éternelle des valeurs éthiques. Car elles donnent leur sens à tous les temps. » (Lajos Kassák: *Faire le point et aller plus loin. Ma.* 1, mai 1922.)

Invoquant l'actualité éternelle des valeurs éthiques contre celles de la morale de classe, Kassák, au cours des années vingt, rejoint les efforts des artistes allemands de l'époque. Plusieurs adhérents du mouvement de Kassák, comme László Moholy-Nagy, Imre Forbáth, Farkas Molnár, furent, pendant un temps plus ou moins long, membres du groupe international du *Bauhaus*. Kassák, lui-même, organisa ses expositions à la Galerie Würthel de Vienne, et une année après, à Berlin, à la célèbre Sturmgalerie de Herwart Walden.

Kassák resta fidèle au constructivisme jusqu'à la fin de ses jours. En 1966, il organisa une exposition commune avec Vasarely à Londres (Brook-Street Gallery). Ses tableaux figurent à de nombreuses expositions au cours des années soixante; ainsi, en 1965, à Paris, au Musée des Arts décoratifs (Cinquante Ans de Collage), à Genève (Exposition du Groupe Dada, Galerie Krugier), à Zurich (Dada a 50 ans, Kunsthalle).

Pour illustrer l'écho international de l'activité artistique de Kassák, voici un passage de la préface de Michel Seuphor, extrait du catalogue de l'exposition de 1960 :

« Lorsque nous parvint de Vienne, en 1922, *Buch neuer Künstler,* le livre qu'il composa avec son compatriote Moholy-Nagy, et pour lequel il écrivit une vibrante et clairvoyante préface, nous nous trouvions en présence, pour la première fois, d'un effort de synthèse de tous les éléments, si disparates en apparence, de l'art nouveau. Dans une saisissante succession s'offraient à nous, tohu-bohu, des reproductions de Boccioni, Kandinsky, Arp, Sophie Teuber, Delaunay, Chagall, Klee, Braque, Picasso, Léger, Archipenko, Baumeister, Schlemmer, Feininger, Gris, Laurens, Lipschitz, Schwitters, Ernst, Tatlin, Malevitch, Mondrian, van Doesburg, Huszár, Lissitzky, Richter, Eggeling, Gleizes, Prampolini, Marcoussis. Un carrefour éblouissant, on le voit. Et déjà tout l'art du siècle. Peu d'essentiel est venu s'y ajouter en trente-huit ans. « Notre temps hurle la colère ou le désespoir et en même temps érige les colonnes de feu de la lutte optimiste », écrivait Kassák en 1922. Cette vision raccourcie me paraît toujours valable. Il rejoint la pensée de Mondrian lorsque, dans une même sentence, il superpose les « héros de la destruction » et les « fanatiques de l'esprit de structure ».

L'un des critiques les plus autorisés des années trente estimait davantage les échecs dans l'œuvre de Kassák, que les réussites. « Si jamais il y eut des sacrifices féconds, les faillites répétées du mouvement de Kassák l'étaient sûrement. » Dans l'histoire des lettres, la valeur de l'échec qui réveille les esprits est loin d'être méprisable, et dans la carrière de Kassák les faillites et les échecs ont entraîné des résultats toujours nouveaux. Nul ne saurait contester désormais

que sa poésie a ouvert l'une des sources d'inspiration de la littérature hongroise de notre siècle et que son activité de peintre a su montrer la voie d'une vision objective à plusieurs générations d'artistes. Son rôle de précurseur, même la génération du *Nyugat* dut le reconnaître; quant à ceux qui commencèrent leur carrière après la révolution, un bon nombre d'entre eux se sentit obligé de passer par l'école de Kassák. Pendant de longues années, des dizaines d'années même, l'œuvre de Kassák fut considérée comme un élément étranger dans la littérature hongroise, aujourd'hui, il est l'un de nos poètes qui nous tiennent le plus à cœur, celui à qui nous devons la conquête d'horizons nouveaux.

Miklós Béládi.

Bibliographie

Hommage à Kassák. Paris 1965
Kassák–Vasarely. Paris 1961
avec une préface de Jean Cassou
Lajos Kassák: *Bildarchitektur.* Bâle 1965 (gravures sur linoléum)

*

Préface de Michel Seuphor au catalogue de l'exposition organisée en 1960 à la Galerie Denise-René, à Paris. Le catalogue publie la lettre adressée à Kassák par Jean Arp.

A. B.: *Hommage à Lajos Kassák.* Combat, 27. 2. 1963.
D. S.: *Kassák.* Süddeutsche Zeitung. 8. 12. 1965.
Arnold Kohler: *Kassák.* Coopération. 12. 3. 1966. (Genève)
Kassákról. (Sur Kassák.) Studio International. Avril 1966 (Londres)
Horst Richter: *Kassák Lajos in der Galerie Tobiès et Silex Weltkunst.* 1966. VIII. 15. (Cologne)
Paolo Fassati, L'Unità 1, VI, 1966. (Turin)

*

Musées étrangers possédant des tableaux de Kassák

Musée d'Art Moderne, Paris
Arp-Museum, Locarno
Kunstmuseum, Bâle
Musée d'Art Moderne, Eylath (Israël)
Museum des 20. Jahrhunderts, Vienne

Expositions à l'étranger

Würthel-Galerie, Vienne, individuelle. 1921.
Sturm-Galerie, Berlin, individuelle. 1922.
Galerie Denise-René, Paris, individuelle. 1960.
Galerie Denise-René, Lausanne, collective. 1962.
Galerie Denise-René, Paris, individuelle. 1963.
Galerie Klihm, Munich, individuelle. 1964.

Galerie El Elblag, Pologne, individuelle. 1964.
Bratislava–Prague, collective. 1965.
Musée des Arts décoratifs, Paris, Cinquante Ans de Collage, collective, 1965.
Galerie Krugier, Genève, Exposition du groupe Dada, collective. 1965.
Brook-Street Gallery, Londres, Kassák–Vasarely, collective. 1966.
Galerie Tobiès et Silex, Cologne, individuelle. 1966.
Galerie Viotti, Turin, individuelle. 1966.
Kunsthalle, Zürich « Dada a 50 ans », collective. 1966.
Musée d'Art Moderne, Paris, « Dada a 50 ans », collective. 1966–1967.
Gœthe Institut, Tokyo, Exposition du groupe Dada, collective. 1968.
Galerie Denise-René, Paris, collective. 1967.

Le film de M. Jancsó a éveillé un vif intérêt en Hongrie et à l'étranger. Critiques et spec tateurs s'interrogent sur le sens même de l'humanisme qu'il y veut exprimer. M. R. Desné, chargé d'enseignement au Collège Universitaire de Reims qui avait été pendant quelques mois professeur associé à la Faculté des Lettres de l'Université de Budapest, a bien voulu nous présenter son opinion que nous croyons particulièrement intéressante, puisqu'il s'agit d'un critique étranger, animateur lui-même des ciné-clubs en France. Pour les discussions sur ce film voir encore: BERNÁTH, L.: Esti Hírlap, 1er novembre 1967; RÉNYI, P.: Filmvilág, 1er novembre 1967; HÁMORI, O.: Film, Színház, Muzsika, 3 novembre 1967; HÉRA, Z.: Népszabadság, 6 novembre 1967; ZAY, L.: Magyar Nemzet, 6 novembre 1967; B. NAGY, L.: Élet és Irodalom, novembre, 1967; DARVAS, J.: Népszabadság, 24 décembre 1967; FENYŐ, I.: Kortárs, février 1968; ALMÁSI, M.: Kritika, février 1968; DESNÉ, R.: Filmkultúra, 1968; Társadalmi Szemle, 1967–68; BIRÓ, Y.: Jancsó's Reds and Whites, The New Hungarian Quarterly, 30, pp. 212–216. Parmi les articles consacrés aux Rouges et Blancs en France lors de sa projection au festival de Cannes de 1968, voir surtout: Nice-Matin, 12 mai 1968 (Mario Brun); Figaro, 13 mai 1968 (Louis Chauvet); Humanité, 13 mai 1968 (Samuel Lachize); Aurore, 13 mai 1968 (Guy Tessière); le Monde, 15 mai 1968 (Yvonne Baby); France-Soir, 15 mai 1968 (Robert Chazal); Humanité Dimanche N° 168 (François Maurin); Lettres françaises, 15–21 mai 1968 (Philippe Haudiquet); Lettres françaises 7–12 juin 1968 (Michel Capdenac).

D'un humanisme sans rivages – à propos des Rouges et Blancs de M. Jancsó

« Nous avons l'âme habituée »
Ch. PÉGUY

Une grande œuvre d'art ne se livre pas tout de suite à la première rencontre, mais elle se laisse désirer. Bienheureux celui qui peut, au premier regard, ou à la première écoute, découvrir toute la beauté que recèle une peinture de Picasso, ou un concerto de Jean-Sébastien Bach. Le commun des hommes n'a pas ce bonheur — si c'en est un — et il leur faut apprendre à aimer Bach ou Picasso. Je suis reconnaissant à Jancsó de m'avoir donné une expérience que je n'avais encore jamais éprouvée au cinéma: je n'ai guère aimé son film en le voyant, je l'ai trouvé fort mauvais dans les cinq ou dix minutes qui ont suivi la projection, et c'est seulement après, en réfléchissant, que je me suis aperçu, rétrospectivement, que j'avais vu un chef-d'œuvre.

Pourquoi cette première (et encore unique) vision m'a-t-elle laissé sur une

impression négative? C'était le premier film de Jancsó que je voyais[1]. J'étais doublement déconcerté: je trouvais le film peu clair, et je l'estimais inutile.

Malgré les efforts de l'interprète, je n'avais pas bien su distinguer les bolcheviks et les anti-bolcheviks — et ma voisine hongroise était encore plus embarrassée que moi! — A quoi bon, pensais-je, un film sur la révolution d'Octobre si on ne peut pas discerner les Rouges et les Blancs, les bons et les méchants? A cette question s'en ajoutait une autre: pourquoi avoir traité cette évocation d'octobre 1917 dans la forme d'un western, avec de belles cavalcades et de spectaculaires fusillades? Quelle idée de montrer la révolution bolchévique comme on joue aux Indiens! Il me semblait avoir vu la *Chevauchée fantastique rouge* ou la *Charge de la 8e Brigade soviétique*. N'était-ce pas inutile, et hors de propos, d'imiter ici John Ford ou Raoul Walsh?

Sans le savoir, j'avais échoué sur deux des visages de l'humanisme: le didactisme et l'idéalisation.

* * *

Pourtant, comme compatriote de Stendhal, j'aurais dû me souvenir plus tôt — je veux dire sans attendre le quart d'heure après la projection — que Fabrice del Dongo à la bataille de Waterloo ne savait pas, lui non plus, distinguer les amis et les ennemis, et qu'il se demandait même s'il avait assisté à une bataille. En me demandant si j'avais bien assisté à la révolution d'Octobre, je me trouvais donc, sans le savoir, dans la position d'un personnage stendhalien, position, après tout, qui en vaut bien une autre...

Jancsó nous fait participer à l'événement, comme nous l'aurions vécu si nous y avions été mêlés. C'est pourquoi son film peut prendre l'allure d'un récit d'aventures spontanées, immédiatement vécues, dans le hasard des coups de feu et le tourbillon des affrontements imprévus. Naïvement, et inconsciemment, je voulais voir un moment d'histoire conforme à ce que je savais, en 1967, de la Grande Révolution d'Octobre, un beau moment d'histoire. Or, je n'ai pas eu, sous les yeux, l'histoire de la révolution telle qu'on la raconte après coup; je n'en avais même pas la chronique, cette mise en forme intelligente de l'événement. Non, je n'avais qu'un témoignage brut. C'était à moi d'accepter ces yeux neufs, ces yeux de 1917 que le metteur en scène m'offrait. Ou de les refuser.

Puisque j'ai refusé de regarder le film avec ces yeux-là pendant la durée de la projection, et que ce refus s'est prolongé encore après, on me permettra de penser que je ne suis pas une exception, et que d'autres que moi pourraient fort bien, tout en admirant les qualités formelles du film, être gênés par ce qui dérange en eux ce confort intellectuel d'être assis sur un rivage.

Et par exemple, sur cet autre rivage de l'humanisme: le sentimentalisme. J'avais moi-même un pied sur ce rivage quand je me trouvais un peu mal à l'aise de voir les Rouges presque aussi méchants que les Blancs. Au fond, ce sentimentalisme est un rivage assez ferme, puisqu'il a pour fondement cette con-

[1] Je n'ai vu les *Sans-Espoir* que quelques jours après.

viction manichéenne que dans la vie le bien et le mal s'affrontent comme deux absolus, et que le progrès — le succès d'octobre 1917, dans ce cas particulier — c'est le triomphe du bien sur le mal. Or ce qui frappe, et déconcerte dans ce western inattendu, c'est qu'il est assez difficile de discerner, à première vue, le bien et le mal.

Le mal n'est pas seulement du côté des Blancs, puisque les Rouges ne sont pas en reste de violence: ne traitent-ils pas les infirmières avec une dureté comparable à celle de leurs adversaires ? Ne font-ils pas violence, eux aussi, au serment d'Hippocrate ? Et ce baiser forcé que le chef bolchevik impose à la garde-malade, n'est-il pas comme l'écho — pudiquement atténué — du viol de la paysanne par les cosaques blancs? Et comme ces cosaques sont sévèrement châtiés par le chef contre-révolutionnaire qui les a pris sur le fait, on voit que le bien serait aussi du côté des anti-bolcheviks. D'ailleurs, ceux-ci, ne sont-ils pas capables de délicatesse lorsqu'ils organisent un bal distingué dans la clairière de la forêt ? Faut-il conclure à une confusion générale du bien et du mal, et juger inutile, et même dangereux, le spectacle d'une telle confusion ?

En réalité, cette violence dont le film nous offre les images impitoyables, n'est pas une violence partagée. Je veux dire qu'il n'y a pas ici la Violence, sorte de catégorie métaphysique, où nous pourrions placer tour à tour les bolcheviks et leurs adversaires. Le regard de Jancsó est un regard critique — historique — qui distingue, et oblige à distinguer la violence des uns, et la violence des autres.

Il s'agit, en effet, de *violences différentes*. Pour s'en convaincre on pourrait décomposer le montage du film, et le recomposer en mettant d'un côté toutes les séquences de violence blanche (qui sont les plus nombreuses), et d'un autre, toutes les séquences de violence rouge. Et l'on constaterait, peut-être mieux alors, que la violence des Blancs est celle d'un ordre de civilisation qui a précisément besoin, pour exister, de cultiver la violence dans les rapports humains. Les contre-révolutionnaires sont violents comme ils sont distingués: ils organisent la chasse à l'homme avec le même goût qu'ils donnent un bal dans la forêt[2]. C'est, si j'ose dire, un esprit géométrique de violence. Par opposition à la violence instinctive. D'où la signification profonde de cette scène, déjà évoquée, où les chefs blancs font fusiller d'autres Blancs, coupables d'avoir violé bestialement une paysanne. Car la violence qu'ils ont la charge, eux, de protéger et de perpétuer, c'est la violence légale des oppresseurs qui sont

Fiers de leurs espions
Forts de leurs bourreaux

En ce sens, le propos de Jancsó dans *Rouges et Blancs* confirme bien le propos des *Sans-Espoir*. A un demi-siècle d'histoire d'intervalle la violence anti-bolchevik est d'un même ordre que la violence de la monarchie austro-hongroise.

Et cet ordre est celui de la culture.

[2] Jancsó a-t-il vu ce classique favori des « cinéphiles » français: *les Chasses du comte Zarhoff ?*
[3] Paul Eluard: *Bêtes et méchants* dans le *Rendez-vous allemand* (1962).

En revanche, c'est à l'ordre de la nature qu'appartient la violence des révolutionnaires. Violence désordonnée, violence impulsive, violence sensuelle, c'est l'impatience d'une colère populaire qui brise le carcan d'une civilisation inhumaine. Mais cette violence instinctive, précisément parce qu'elle est de l'ordre de la nature, entre en conflit avec cet ordre de culture nouveau que porte en elle la révolution prolétarienne. Chez les révolutionnaires la violence se combat elle-même; les bolcheviks s'opposent sur leurs propres conduites de violence (sans pour autant se diviser et cesser d'être un groupe uni, menacé par l'ennemi de classe), comme on peut le voir notamment dans la scène au bord de la rivière, après la fuite. On pourrait d'ailleurs, en arguant d'exemples de ce genre, restreindre considérablement la part de la violence dans le comportement des Rouges. Je ne pense pas, toutefois, qu'on sentirait l'œuvre du cinéaste en minimisant ainsi, ou en affadissant la violence qu'on y trouve du côté des révoltés, car on ne se disposerait pas à saisir toute la force de cette réflexion sur le rôle de la violence dans l'histoire que le film de Jancsó nous propose. Il me paraît plus intéressant de voir dans la violence révolutionnaire la manifestation, comme j'ai dit, d'une brutalité naturelle. Car on peut mieux comprendre ainsi la signification humaniste de ce film.

Montrant ainsi — et la montrant à nu, sans concession sentimentale — cette revanche de la nature vraie sur une culture fausse qui prétendait s'édifier *contre* elle, *Rouges et Blancs* donne cette leçon politique que la violence révolutionnaire procède de la violence réactionnaire: qu'elle en procède contradictoirement, comme une contre-partie nécessaire. Cette leçon pourrait paraître d'une simplicité élémentaire à quiconque a pratiqué les classiques du marxisme-léninisme. Le courage du metteur en scène, ici, est précisément de n'avoir pas laissé à cette vérité son caractère abstrait (la bonne conscience théorique est aussi un des rivages de l'humanisme...), mais d'avoir voulu le saisir dans l'histoire concrète, dans *une* histoire particulière au niveau de l'expérience quotidienne de la révolution. La difficulté était ici de passer du concept à l'image, non pas pour illustrer le concept par une imagerie simple et vaine, mais pour que le spectateur retrouve lui-même, par son seul jugement, la vérité d'une conception de l'histoire à partir de la vision d'un moment singulier qu'on lui montre.

* * *

C'est ici qu'on peut apprécier l'apport neuf de Jancsó à l'esthétique du film historique et mieux encore, sans doute — je veux dire de façon plus évidente — que dans le cas des *Sans-Espoir*[4]. On a dit, et on dira encore que cette originalité tient au refus du romantisme. Mais ce n'est peut-être qu'en juger d'une manière assez superficielle. Au demeurant, qu'est-ce que le romantisme? En réalité, le film de Jancsó tient sa place à côté de toutes les grandes œuvres d'art, les œuvres fortes, romantiques ou non.

[4] Il n'est pas besoin, cela va de soi, de diminuer le mérite des *Sans-Espoir* pour grandir *Rouges et Blancs*. Toutefois (et indépendamment de la différence des styles que chacun peut apprécier selon son goût) on reconnaîtra qu'il était plus difficile de traiter le thème de la Révolution d'Octobre que le thème des *Sans-Espoir*. En égard au sujet abordé, la réussite est évidemment plus éclatante dans le cas de *Rouges et Blancs*.

Il est vrai que Jancsó, de toute évidence, s'inscrit en rupture d'une tradition rhétorique. Et ce n'est pas parce qu'on a cru pouvoir abusivement qualifier de « romantique » une manière convenue de montrer des hommes qui se battent et de décrire leurs sentiments, bref ce n'est pas parce qu'on a appelé romantique un langage qui s'est imposé dans un certain cinéma comme dans une certaine littérature, ce n'est pas une raison suffisante, à mon avis, pour faire de Jancsó le champion d'une école antiromantique. Il mérite mieux que d'être enfermé dans le jeu un peu formel d'une de ces antithèses — comme naturalisme-romantisme — où se complaît parfois, l'intelligence des critiques.

Ce que Jancsó refuse, ce sont des conventions.

Et dans son dernier film, il écarte les images conventionnelles des bolcheviks et de leur action, pour laisser le spectateur face à face avec la dure réalité des hommes et des événements. Au cinéma, les conventions de l'humanisme pour entrer les exploits des révolutionnaires dans un univers mental tout disposé à les y accueillir, et ce que demande le spectateur, c'est de s'attendrir, et ainsi, de trouver en son cœur la contrepartie sensible que son esprit a déjà acquise, et avant même d'ainsi franchir l'entrée de la salle. C'est pourquoi l'humanisme de convention engendre un art de participation.

Le spectateur vient au cinéma pour participer à une histoire émouvante, pour s'identifier à des personnages exemplaires, pour s'indigner contre les bourreaux, s'apitoyer sur les victimes, etc. Ce que vise Jancsó, au contraire, en nous donnant à voir l'événement, c'est de nous obliger à le juger, ou plutôt à le réévaluer du point de vue qui est le nôtre aujourd'hui.

En un sens — comme je l'ai dit — nous sommes, grâce à lui, jetés au cœur de la mêlée d'Octobre, tout comme Fabrice dans le chemin creux de Waterloo; mais en même temps, en un autre sens, nous sommes en mesure d'apprécier les actes qu'on nous montre: nous sommes *devant* un spectacle. La participation affective nous est refusée pour que nous puissions juger en toute clarté. De cette façon, le cinéma travaille à la formation du jugement. Et on pourrait sans doute appliquer à propos de Jancsó, en la paraphrasant, une remarque formulée par le président du Jury du III[e] Festival de Pécs: il est difficile de former une conscience révolutionnaire sans illusion et sans mensonge[5]. Telle est précisément la difficulté que Bertolt Brecht a voulu surmonter par le théâtre. Avec les moyens qui sont ceux du cinéma, Jancsó me paraît réaliser à l'écran, ce que Brecht a réussi à la scène. Et on pourrait se demander si l'utilisation faite par Jancsó des procédés du western ne vise pas précisément, par le choix d'un mode d'expression inhabituel au sujet traité, à créer cette distanciation entre le spectateur et le spectacle, et où Brecht voyait la garantie de l'exercice du jugement.

Ce jugement, on ne saurait trop le répéter, est celui — enfin, doit être celui — d'un spectateur de 1967. C'est-à-dire de quelqu'un qui connaît, ou est censé connaître, la signification de la révolution d'Octobre. Si le film comporte bien une leçon de morale politique — et je crois en avoir parlé — il n'est pas, pour autant, un film didactique.

[5] La remarque concernait la formation de la « conscience internationale » et elle était faite à propos du film de Kovács: *Jours glacés*.

L'œuvre du cinéaste ne prétend pas « doubler » l'enseignement des manuels d'histoire, mais elle suppose, en revanche, chez le spectateur une conscience informée.

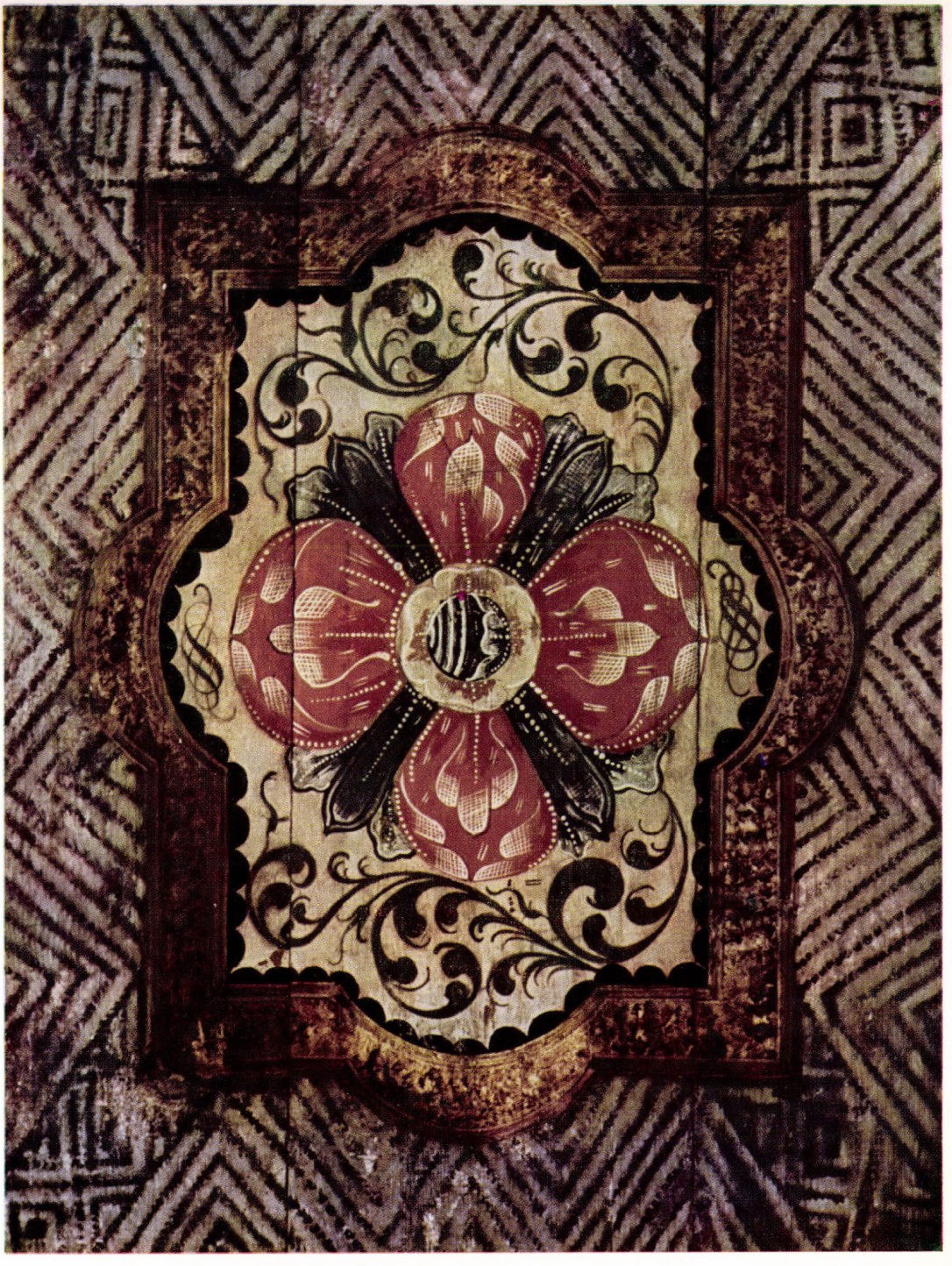
Ainsi le spectateur qui sait que la révolution d'Octobre a finalement triomphé ne s'étonnera pas que *Rouges et Blancs* soit le récit d'une défaite. Il n'y verra pas, chez l'auteur, le goût du paradoxe, ni même un penchant à refaire son avant-dernier film. Certes, on pourrait tenir ce nouveau film pour un hommage aux « Sans-Espoir » de 1917, s'il n'y avait pas, *pour nous,* contradiction dans les termes. Mais pour bien comprendre toute la portée du film, il ne faut pas s'en tenir aux facilités des apparences. Choisir, pour évoquer 1917, une des défaites, un des reculs du front de lutte — et sans chercher à montrer l'ensemble de ce front de lutte, solution trop commode![6] C'est obliger le spectateur à comprendre l'héroïsme vrai de ces bolcheviks battus ici, vainqueurs ailleurs; mais sans cesser d'être les mêmes partout, et dans des conditions qui étaient humainement les mêmes. Ainsi peut être appréciée la vraie grandeur de ces hommes qui ont, finalement, triomphé. L'extraordinaire scène finale où l'on voit le carré des révolutionnaires en chemises blanches s'enfoncer dans les blés pour aller affronter l'armée contre-révolutionnaire qui déploie ses colonnes de silhouettes noires comme une fourmilière disciplinée, cette scène évoque par ce prodigieux contraste — et mieux que par aucun discours — tout le prix de la victoire d'Octobre.

Cet affrontement où vont sombrer les soldats à l'étoile rouge est un affrontement émouvant. Et il n'est pas fait pour déplaire à ceux qui aiment la *Légende des siècles* de Victor Hugo. On sait comment Hugo dans ces petites épopées (et ailleurs, comme dans le récit de la mort de Gavroche), excelle à frapper l'imagination du lecteur, et à porter son émotion à son comble par un vigoureux et inattendu contraste[7]. Si je tiens à évoquer le souvenir de Hugo, ici, et non pas celui d'Eisenstein et de la fameuse bataille d'*Alexandre Newski* (je laisse ce soin-là aux professionnels de la critique filmique), c'est que la signification morale de cette scène est du même ordre que celle des épopées hugoliennes, et que cette signification m'autorise précisément à parler du romantisme de Jancsó.

Car il en va du romantisme comme de l'humanisme, tant il est vrai que celui-là n'est qu'un des visages de celui-ci. On pourrait, en effet, d'après une conception conventionnelle que l'on se fait du romantisme, juger que Jancsó

[6] Ou trop difficile, comme on voudra. On peut, en fonction d'une conception traditionnelle du réalisme socialiste, estimer que le cinéaste aurait dû évoquer l'ensemble de la révolution, ou du moins rattacher de manière évidente l'événement particulier au phénomène historique général, c'est-à-dire proposer la vision d'une totalité. On lui ferait grief, ainsi, d'avoir montré seulement une microstructure, et de l'avoir montrée isolément. Faire ce reproche reviendrait à demander à Jancsó de faire un film qu'il n'a pas fait — et que, de propos délibéré sans doute, il n'a pas voulu faire. Il me paraît préférable de voir et de comprendre ce qu'il a fait. Et si une certaine tradition du réalisme socialiste n'y trouve pas son compte, tant pis pour la tradition. Ce n'est pas le moindre mérite de Jancsó de renouveler et d'enrichir notre conception du réalisme socialiste.

[7] L'auteur prie qu'on le pardonne d'user et d'abuser de références littéraires. Hugo, après Stendhal, Eluard et Brecht. Mais — et l'auteur du présent article n'y peut rien — c'est qu'on ne trouve pas (lui, en tou cas n'en trouve pas) de références suffisamment claires dans l'histoire du cinéma pour tenter d'expliquer ce qut fait l'originalité de Jancsó, dans son dernier film. Ce qui ne veut pas dire que Hugo faisait du cinéma, et que Jancsó ferait de la littérature.



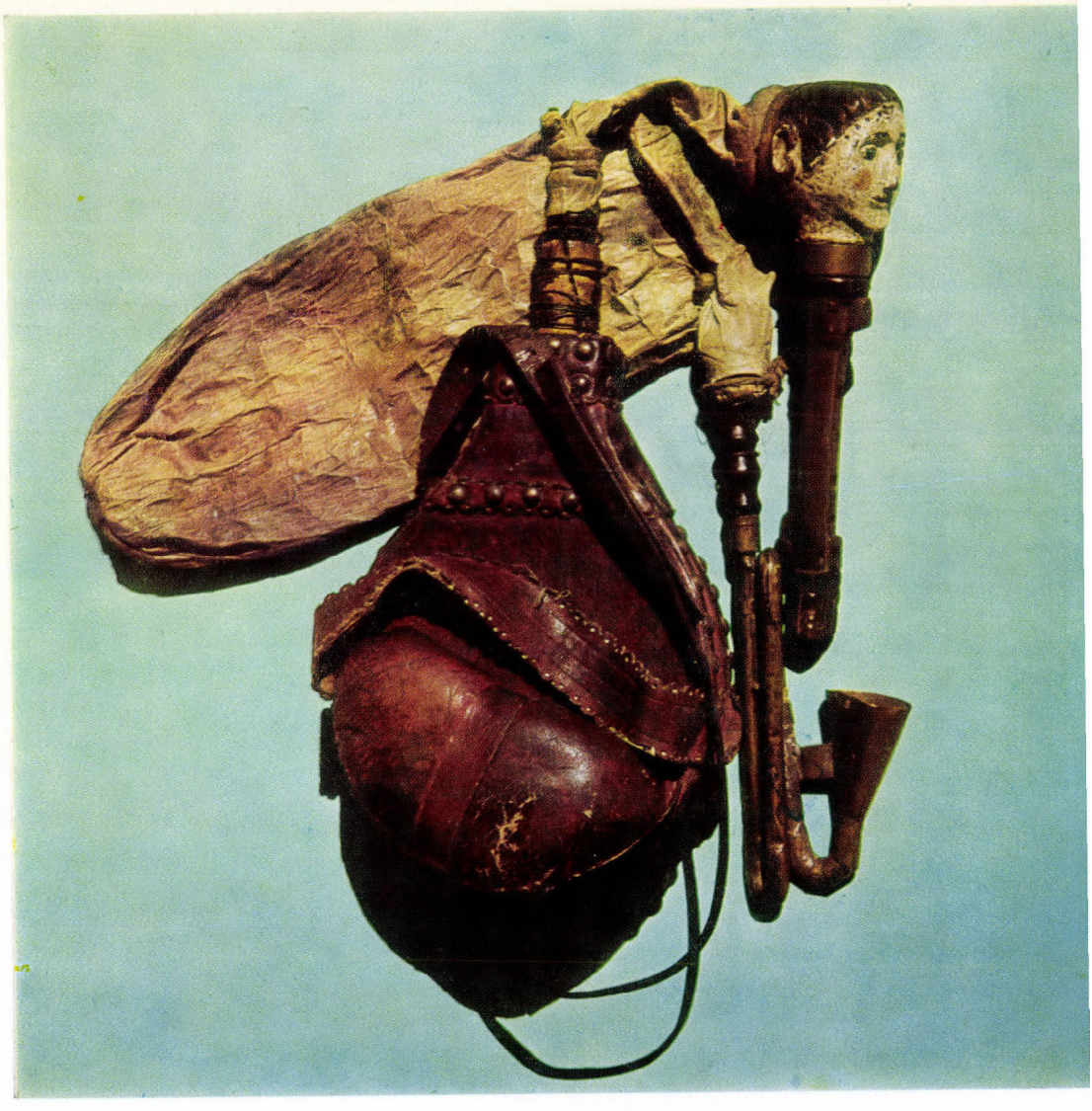
Plafond peint (Ilona R. Tombor: MENUISERIES HONGROISES DÉCORÉES DE PEINTURES)



La première Vénus de Kökénydomb (Nándor Kalicz: DIEUX D'ARGILE)



Le «Dieu à la faucille de Szegvár–Tűzköves» (Nándor Kalicz: DIEUX D'ARGILE)



Cornemuse (János Manga: LA MUSIQUE POPULAIRE HONGROISE ET SES INSTRUMENTS)



Plat (György Domanovszky: LA CÉRAMIQUE POPULAIRE HONGROISE)



Vase en forme de char de Budakalász. Fin du IIIe millénaire avant notre ère (MUSÉES HONGROIS)



Batterie de pharmacie (Livia Nékám: ANCIENNES PHARMACIES HONGROISES)

est anti-romantique, tout comme on le juge anti-humaniste. C'est que Jancsó fait confiance à la sensibilité du spectateur comme il fait confiance à son intelligence.

A sa sensibilité, et non pas à sa sensiblerie.

Et une sensibilité adulte doit être capable de faire face à la brutalité de certaines images (comme les massacres au couvent, ou l'exécution des soldats rouges à coups de pique au bord de la rivière) pour être capable de s'émouvoir *justement* à la vue d'un beau visage de femme, et à ce qu'un regard et un geste peuvent contenir d'inquiétude, de tendresse ou d'amour. Que ce cinéaste continue d'avancer dans la voie qu'il a ouverte: un jour on parlera de la bonté de Jancsó, comme on a parlé de la bonté de Brecht.

C'est que les vertus d'austérité et de rigueur qui apparentent le style cinématographique de ce metteur en scène au grand goût des maîtres du classicisme, n'excluent pas l'émotion mais la contiennent. Précisément, c'est parce que l'émotion ne se dilue pas dans le pathos, ne se galvaude pas dans la sensiblerie, qu'elle garde sa profondeur et son intensité. Paul Valéry — et je jure que cette référence littéraire sera la dernière... — disait que « tout classicisme naît d'un romantisme dompté ». Dompté, c'est-à-dire non pas renié ou refoulé, mais dressé à hauteur d'homme. C'est pourquoi, peut-être, les images des films de Jancsó qui se soutiennent d'elles-mêmes dans la lumière du jour[8] sans le secours des discours ou de la musique, ces images se laissent moins oublier que beaucoup d'autres.

Conçu pour des adultes de notre temps qui ont appris — et parfois douloureusement — à grandir en se défiant des illusions de leur jugement et des pièges de leur sensibilité, les films de Jancsó sont de ceux qui attestent que l'art du cinéma a atteint son âge adulte. Qu'on puisse comprendre cela, et l'apprécier à l'occasion de son dernier film, n'est-ce pas le plus bel hommage qu'on pouvait rendre aux pionniers d'octobre 1917?

Roland DESNÉ.

[8] On dit que Jancsó tourne ses films selon un plan établi et quel que soit l'état du ciel, qu'il y ait des nuages ou qu'il n'y en ait pas. Cette méthode de travail est *aussi* une attitude morale: la volonté d'assumer les circonstances.

Musique et bourgeois, musique et prolétaire

Mon livre paru sous ce titre[1] parcourt quelque deux millénaires de l'histoire musicale pour examiner les tendances ayant conduit d'une part à l'apparition des particularités bourgeoises dans la musique et d'autre part à la formation des traits du prolétaire. Ces deux processus ont évolué longtemps parallèlement, tout en s'opposant toujours plus nettement.

Les conditions de la vie bourgeoise (préparées par de longs siècles de production marchande) créent le monde « privé » du producteur qui se veut autonome. Elles créent en même temps la duplicité dans laquelle ce monde *privé* devient dépositaire de ce qui est *concret et primordial*, tandis que ce qui est collectif n'aura qu'un aspect *général et abstrait*.

Analogue est, dans cette longue période, l'évolution de la musique: le principe directeur des formes musicales est désormais la forme *lied*. Dans ce sens, elle n'est plus seulement un des genres musicaux, mais elle les détermine tous. Cette nouvelle manière qui succède à la pensée « variative » instaure le règne des lignes périodiques, les structures à reprise, les symétries doubles, la tonalité monocentrique (majeur-mineur), la métrique monocentrique (binaire et ternaire) et une homophonie fonctionnelle fondée sur le rôle principal d'*une mélodie*.

La condition bourgeoise est une étape importante dans l'évolution de l'humanité, et la personnalité autonome qui en est le résultat crée des valeurs durables aussi dans la musique. Il suffit de penser à l'art musical dans le sens strict qui, affranchi de la danse, de l'action et même de la parole, et créant ses propres moyens d'expression, est, dans sa totalité, un produit de l'évolution bourgeoise.

Il ne faut pourtant pas oublier que les caractéristiques bourgeoises de la musique dont nous venons de parler n'atteignent la phase de l'émancipation et du développement total que dans les décennies de la révolution bourgeoise. Plus tôt, la forme *lied* apparaît toujours dans quelque synthèse avec la forme variative, dans les cadres de la société de l'esclavage et puis de la féodalité. Donc l'épanouissement de la musique émancipée de la personnalité bourgeoise émancipée n'aura qu'un temps et cédera bien vite la place aux contradictions intérieures de l'existence bourgeoise et de l'art bourgeois. Après cette courte période, l'antithèse célèbre formulée par Marx entre « citoyen » et « bourgeois » devient l'antithèse entre l'attitude publique gonflée et la vie privée rétrécie et isolée.

[1] Akadémiai Kiadó, Budapest, 1966. 540 pages, 389 exemples musicaux.

La forme *lied* elle non plus ne peut jouer le rôle de principe directeur des grandes formes musicales que, pour un bref moment, pratiquement le moment du « classicisme viennois ». Le romantisme désintègre déjà cette unité qui cède la place à un dualisme caractérisé, par suite de la dissolution des *grandes* formes selon le *type de la fantaisie,* d'une part, et de la réduction des structures strictes aux petites formes du *lied* proprement dit, de l'autre. La formule de la désintégration est donc: grande forme-lied (p. ex. sonate) = fantaisie + petite forme lied.

Le particulier ne débouche plus sur le général; ce n'est que par une amplification emphatique ou sentimentale qu'il peut en faire naître l'illusion.

Les tendances intérieures de la forme *lied* conduisent déjà vers l'autodestruction de la musique. Les aspects collectifs de la musique une fois éliminés, la richesse rythmique et polyphonique se perd. La voie conduit du *giusto* au *rubato* et au *parlando* où l'interprétation est jugée d'autant plus « expressive » qu'elle est plus éloignée du musical.

Étrangement, cette tendance vers le rubato est sensible aussi bien dans les genres bas, vulgaires que dans les genres élevés, ésotériques mais, évidemment, d'une autre façon. Quant à sa nature, le *Sprechgesang* ou bien « l'élimination des barres de mesures » a la même signification que le récitatif sentimental des rengaines les plus triviales. On peut multiplier ces parallèles entre le « bas » et le « haut ». Citons, par exemple, les paroles de la chanson américaine *Night and Day*

In the roaring traffic's boom;
In the silence of my lonely room

où l'on trouve au fond une formulation populaire de l'attitude existentialiste. C'est ainsi que le romantisme a pu être à l'origine de deux choses aussi radicalement opposées en apparence que le sont la musique commerciale d'une part et la Schönberg-Webern de la musique savante du XX^e^ siècle, de l'autre.

* * *

Donc, si la crise de la musique bourgeoise se manifeste à la fois « à la base » et « au sommet », on ne peut pas chercher les sources d'une solution seulement en bas (solution populaire-romantique) ou seulement en haut (solution aristocratique). Avant tout, nous devons remplacer les faux schémas des généralisations globales par une analyse dialectique.

Un de ces faux schémas veut qu'*en haut* il n'y ait qu'un genre de modernisme qui, pour les uns, trace la voie de l'avenir, et pour les autres, est le produit définitif du pourrissement bourgeois; le même schéma veut qu'*en bas,* la musique des masses ne puisse avoir qu'un mouvement à sens unique conduisant du « folklore de souche » vers la musique commerciale des « masses déracinées ».

En fait, en haut comme en bas, parallèlement aux manifestations de la crise de la bourgeoisie, d'autres facteurs interviennent, ceux qui ouvrent la voie vers le vrai avenir. Si apparentes que soient les différences, le parallélisme est évident.

En ce qui concerne l'évolution de la musique des masses, les recherches récentes ont montré avec encore plus de clarté qu'à côté de la ligne folklore-commerce, il en existe une autre, radicalement différente. Pourtant, les recherches concernent des peuples aussi différents que les Tchèques et les Anglo-Américains, ou les Allemands et les Hongrois.

Karbusický et Pletka, parlant de l'évolution tchèque, constatent qu'au milieu du siècle dernier, la ballade populaire classique a déjà vécu et les chercheurs du XIX^e siècle, surtout K. J. Erben, saisirent ce genre très poétique juste au moment où il allait disparaître. La ballade populaire est de plus en plus remplacée par la ballade petite-bourgeoise des chansonniers de foire. Alors, « à partir de 1860 environ, nous assistons soudain à l'apparition remarquable de la *ballade ouvrière*. Pour quelle raison la poésie ouvrière ne se contente-t-elle plus de la mode si répandue de la poésie épique des foires et pourquoi cherche-t-elle ses moyens d'expression dans la tradition populaire en voie de disparition? »[2]

Presque en même temps que les chercheurs tchèques, A. L. Lloyd aboutit à des conclusions étonnamment semblables[3]. « La musique populaire, dit-il, en cent ans est devenue presque exclusivement le fait des ouvriers d'usine. La chanson paysanne ne disparaît pas complètement, mais on ne crée pratiquement plus de nouvelles chansons dans les villages vers les années 1850. Il n'en est pas de même dans les régions industrielles. Les mineurs, les ouvriers du textile et autres continuent à créer leurs propres chansons... Au début du XIX^e siècle, dans les salons des classes moyennes, fleurissent les romances de type Dibdin ou Haynes Bayley, tandis que disparaissent dans les chaumières les ballades populaires classiques dont les chanteurs sont réduits au silence par les cris des vendeurs des livres de chansons de foire. Mais en même temps, à partir des années précédant de peu Waterloo, nous sommes témoins de l'apparition de la nouvelle ballade industrielle, d'abord chez les tisserands puis très vite, chez les mineurs et les autres ouvriers. »

Nous trouvons les mêmes conclusions chez les chercheurs américains (Lomax, Greenway, Copans, Seeger, etc.). L'Allemand M. Steinitz a créé environ à l'époque des recherches de Lloyd et de Karbusický, la notion de l'*Arbeitervolkslied* pour décrire les mêmes phénomènes dans la musique populaire allemande. Les dernières recherches hongroises nous apportent le même enseignement.

Évidemment, l'activité musicale des ouvriers ne se limite pas à faire suite au folklore classique, et cela pour deux raisons. D'une part, l'ouvrier arraché à la « stupidité de la vie paysanne » (pour employer les paroles du Manifeste communiste), tend vers la vie consciente, vers l'assimilation de la culture écrite. (Le mouvement des chœurs ouvriers anglais, dont l'essor coïncide avec le mouvement chartiste, a bien montré de quoi l'ouvrier était capable dès la première moitié du siècle dernier, en dépit de la dureté de ses conditions de vie et de

[2] V. Karbusický — V. Pletka: Dělnické balady. Prague, 1962, p. 8.

[3] La citation qui suit est empruntée à la synthèse merveilleuse de M. Lloyd, parue récemment, après la parution de mon livre: *Folk Song in England*, Londres, 1967, p. 319, mais ses conclusions citées ici sont précédées de recherches et de séries de publications s'étalant sur plus de deux décennies.

travail. Avec la *méthode tonique sol-fa* ils osaient même s'attaquer aux oratorios de Haendel[4].) D'autre part, l'ouvrier n'est pas seulement le continuateur, il est en même temps le critique et le transformateur de la tradition paysanne et bourgeoise. Voilà pourquoi c'est la classe ouvrière qui peut résoudre la crise de la culture bourgeoise (et paysanne-bourgeoise) ; elle-même, dans le cas contraire, serait complice de la crise.

Il va sans dire que le prolétariat, dans son rôle progressiste, apparaît dénué d'illusions. A une époque où l'activité professionnelle-écrite devient la forme fondamentale de toute la culture humaine et où celle-ci a besoin d'une base complexe, matérielle et technique (dans la vie musicale: organisation de concerts, édition musicale, instruction musicale, etc., sans parler des moyens modernes de télécommunication et d'enregistrement sonore), même après la prise du pouvoir, la classe ouvrière devra travailler pendant quelques décennies à s'assimiler pleinement la culture musicale; d'autant plus qu'elle a été exposée aux influences bourgeoises, avant de se trouver au pouvoir. Néanmoins, même dans cette situation, apparaissent clairement bien des caractères de la transformation que le prolétariat impose à la culture traditionnelle.

Cette transformation est parallèle à l'évolution des formes élevées de la musique qui tend vers une contestation, instinctive ou consciente, de l'idéologie bourgeoise.

Un de ces traits est la dénonciation ironique et satirique des illusions bourgeoises, un peu dans l'esprit du *Verfremdungs-Effekt* brechtien. Par exemple, bien avant Hans Eisler, les chansons ouvrières de la seconde moitié du siècle dernier parodient le *Heimatslied* allemand. *In der Heimat ist es schön* — dit le refrain. Or, la musique sentimentale de la chanson bourgeoise exalte dans ce cas la patrie où les chômeurs doivent voler s'ils ne veulent pas mourir de faim, où les prisons sont bourrées, où les enfants vont pieds nus même en hiver, etc. De plus, dans la chanson ouvrière allemande, il est recommandé ironiquement *mit Begeisterung zu singen.* Comme exemple encore plus ancien de parodie, je cite la chanson du Français Altaroche (1837) où, sur le rythme très cadencé de la marche intitulée *la Parisienne* (refrain original: *En avant, marchons! Contre leurs canons...*) ce sont des contribuables prolétaires qui défilent[5]:

> En avant, payons,
> Comptons, déboursons,
> Remboursons, dotons, apanageons, donnons,
> Jusqu'au dernier centime.

A cette particularité de la chanson ouvrière, il est facile de trouver des correspondances « en haut ». De Stravinsky et Prokofiev à Bartók, Eisler et Chostakovitch, les compositeurs du XX^e^ siècle aiment à parodier la musique exprimant des attitudes bourgeoises (valse sentimentale, marche pathétique). Par-

[4] V. la monographie excellente de R. Nettel: *Music in the Five Towns 1840–1914. A Study on the Social Influence of Music in an Industrial District*, Londres–New York–Toronto, 1944. (En deux ans, il y eut deux rééditions.)

[5] Barbier-Vernillat: *Histoire de France par les chansons*, T. VI. pp. 146 et 184. Sur le rôle positif de *la Parisienne* dans le mouvement ouvrier français, voir J. Bruhat: *Histoire du mouvement ouvrier français*, T.I. Paris, 1952, pp. 234–235.

fois le sujet même de la parodie est commun, comme, par exemple, la chansonnette russe d'un loyalisme stupide sur la bataille de Poltava est reprise dans *Petrouchka* de Stravinsky dans l'air du joueur d'orgue de Barbarie; mais avec un accent ironique. Quelques années plus tôt, une chanson ouvrière l'avait déjà retournée contre le tzar en célébrant comme « vaincu en Orient et vainqueur en Russie, qui pose solennellement les premières pierres des taudis »[6].

Dans la chanson ouvrière, la dénonciation des illusions bourgeoises ne vient pas d'un coup, mais graduellement. W. Steinitz a suivi cette transformation dans l'évolution d'une seule chanson au cours de quelques décennies et en analysant quelques douzaines de variantes folkloriques. Chanson militaire sentimentale à l'origine, elle est devenue dans les dernières années de la première guerre mondiale, le chant de combat des révoltés de la Ruhr[7].

Parmi les tendances qui visent à dépasser en musique les vues bourgeoises, que ce soit « en haut » ou « en bas », la plus importante est celle que j'ai appelée dans mon livre « dynamisation ». Le fond sur lequel elle se détache dans l'évolution bourgeoise est la disparition lente de la « publicité » et le désir de la retrouver — pour employer l'expression de György Lukács dans sa théorie du drame[8]. Quand Rousseau rêve à des fêtes collectives en plein air, quand Diderot attend de la poésie quelque chose de puissant, de barbare et de sauvage, ils sont au fond à l'origine de la nostalgie de l'antique et des *Allegro Barbaro* que nous connaissons dans l'art bourgeois moderne et qui jaillissent de ce sentiment de frustration. Tel ou tel compositeur moderne, même en partant d'un point de vue aussi technique que celui d'après lequel « le système des gammes majeure et mineure est épuisé », sent en réalité l'épuisement de la forme *lied* schématisée, du lyrisme personnel du bourgeois. Et il se sent frustré par rapport à la grande richesse du rythme, de la polyphonie, des relations variées des tons et des intonations qui existaient encore dans la collectivité primitive ou même dans les périodes plus anciennes de la musique européenne.

J'ai essayé de démontrer que les tendances de ce genre chez Bartók, Stravinsky, Prokofiev ont leur équivalent dans la longue évolution de la chanson ouvrière: d'abord par la continuité qui s'est maintenue spontanément dans les couches populaires des « non-propriétaires » (par l'intermédiaire de marins, bergers, mineurs, etc.), ensuite par la chanson ouvrière proprement dite qui, en *traversant* le monde bourgeois du majeur-mineur ressuscite les éléments de la variativité, de la polymodalité restée tonale, de la polyrythmie et même de la polyphonie. Dans ce sens, nous pouvons observer la continuité dans la versification aussi, à partir des vers *ragged* de l'Anglais Skelton (XVI^e siècle), jusqu'à la poésie chartiste et même aux vers fracturés de Maïakovski qui, par sa dynamique, fait éclater de l'intérieur les rythmes bourgeois arrondis et chansonniers. Elle existe d'autre part dans les formes neuves, plus hardies de la généralisation poétique dont les formes dépassent de loin le particulier. La chanson ouvrière offre quelquefois des typisations aussi hyperboliques que cette chanson anglaise

[6] M. Drouskin: *Rousskaïa revoloutsionnaïa pesnia*, Moscou, 154, p. 78.

[7] W. Steinitz: *Das Lenaulied.* Zu Geschichte und Wesen des Arbeitervolksliedes. Deutsches Jahrbuch für Volkskunde, IV. 1958.

[8] Cf. Gy. Lukács: *A történelmi regény* [Le Roman historique], Budapest, 1947. Voir surtout: pp. 105–111.

de mineurs dont le héros coupe le charbon avec ses dents, ou le *John Henry* de la ballade ouvrière américaine qui frappe si fort avec son marteau que même à Chattanooga, à 300 *miles* de là, on entend « un grondement formidable »; ne trouvant pas de bière où son cadavre puisse tenir, on l'enterre dans un wagon marchand et comme pierre tombale on dresse deux montagnes... Et ces images téméraires sont accompagnées par les mots et les scènes les plus crus de l'expérience quotidienne qui donne de l'authenticité à ce « pathétique réaliste ».

C'est dans le creuset de l'impérialisme international (où le primitif, le paysan et le bourgeois se trouvent fondus dans le prolétaire) que ces tendances dynamiques atteignent leur maturité. Le même phénomène existe, par exemple, dans les antécédents populaires et dans la branche populaire du jazz qui, lui aussi, doit de nos jours engager des luttes renouvelées pour préserver son autonomie contre l'assimilation et la corruption bourgeoises.

* * *

Le réalisme socialiste dans le vrai sens du mot, n'est donc pas, en musique non plus, une fabrication scolastique. Il naît de la synthèse des tendances souvent plusieurs fois séculaires qui, « en haut » comme « en bas », mettent en cause et veulent dépasser les idées bourgeoises. Évidemment, ce n'est pas en rejetant, mais en conservant et en développant les valeurs durables de l'évolution bourgeoise. Sa base solide est la transformation sociale qui, grâce à la vocation historique du prolétariat, liquide graduellement les antagonismes de l'époque bourgeoise, source de sclérose dans l'art aussi.

Une telle analyse des antécédents historiques du réalisme socialiste offre des enseignements pour la politique culturelle. Entre autres, elle nous convainc que la culture musicale socialiste ne peut pas rester à la traîne du conservatisme bourgeois et que, contrairement à quelques vues plus récentes, elle ne peut non plus suivre la décadence bourgeoise moderne. En fait, les deux sont les deux côtés de la même médaille. La tâche véritable n'est pas d'appliquer, dans quelque sens que ce soit, le schéma banal qui oppose le « traditionnel » au « moderne », mais de procéder à l'analyse esthétique et en même temps sociologique des tendances concrètes dans ces deux catégories. Pour résumer les conclusions que j'en ai tirées, je cite les dernières phrases de mon livre:

« ...Le réalisme socialiste s'avance par la large voie de l'histoire, en récusant aussi bien le rationalisme bourgeois centré sur le Moi que le monde désagrégé et irrationnel, mais tout aussi centré sur le Moi, de l'« anti-bourgeois ». Il rend à l'art son caractère public, ressuscite sa richesse collective, donne une réponse aux questions du « malin » et à ses tentations. De la période classique de l'art bourgeois, il garde la plénitude humaniste, de l'art moderne anti-bourgeois il reprend la volonté d'analyser, de critiquer ce monde contesté, de dépasser ses limites et de découvrir des nouveaux mondes inconnus au réalisme bourgeois. Il se fait héritier de la vision aiguë entre toutes, vraie et profonde de la réalité qui est propre à la classe ouvrière, de son optimisme que ne peut briser la réalité la plus cruelle et qui « appartient aux temps prolétariens. »

Je donne une idée de la structure du livre en citant la table des matières.

Partie I

Vision du monde et musique bourgeoises

I. Chapitre. Le Moi bourgeois dans le système des formes musicales (Aspect théorique)
1. Le Moi séparé et sa vision
2. Le Moi et la forme *lied*
3. La forme *lied* comme déterminante des formes de la musique bourgeoise

II. Chapitre. Le Moi bourgeois dans le système d'intonation (Aspect esthétique)
1. « Monde rétréci » et « monde large »
2. Contenu esthétique du « monde rétréci »
3. Relations entre le « monde rétréci » et le « monde large »
   a) La « boue du réalisme »
   b) Expression harmonique de soi
   c) « Gonflement »: vers le sentimentalisme et le pathétique
   d) Le Moi qui se renferme et se désagrège
4. Bourgeoisie et réalisme

III. Chapitre. Le Moi bourgeois dans le mouvement historique de la musique (Aspect historique)
1. Nature et fonction du déterminisme historique
2. Types fondamentaux historiques de la musique bourgeoise
   a) Petite production marchande dans les cadres féodaux
   b) Naissance du capitalisme dans les cadres féodaux
   c) Les conditions capitalistes devenues indépendantes

Partie II

Le peuple dans l'histoire

I. Chapitre. Musique folklorique ou musique de masse?

II. Chapitre. Types fondamentaux historiques des formes populaires en tant que types fondamentaux de l'histoire de la musique
1. Société primitive
2. Esclavage
3. Féodalisme
   a) Prime féodalisme (époque « romane »)
   b) Évolution urbaine, mouvements de communes (époque « gothique »)
   c) Prime capitalisme (« Renaissance » et ses antécédents)
   d) Monarchies absolues (époque « baroque »)
4. Capitalisme

III. Chapitre. Peuple bourgeois et bourgeois populaire

Partie III

Le chemin du peuple de la contestation de la vision bourgeoise jusqu'à la vision prolétarienne

I. Chapitre. Musique populaire ouvrière dans le capitalisme européen
1. Notion de la musique populaire ouvrière
2. Le chemin du «folklore» jusqu'à la musique populaire ouvrière
   a) De la musique de la collectivité primitive à la musique populaire ouvrière
   b) De la musique populaire paysanne à la musique populaire ouvrière
   c) Du « folklore urbain » à la musique populaire ouvrière
   d) « Continuité folklorique » dans la musique populaire ouvrière
3. Chemin de « l'histoire musicale » jusqu'à la musique populaire ouvrière
   a) Types historiques des genres de masse
   b) L'antécédent immédiat: la marche et l'hymne bourgeois
   c) Le prolétaire, héritier des genres bourgeois de masse
   d) Le prolétaire, transformateur des genres bourgeois de masse

4. Vers une synthèse

II. Chapitre. Musique populaire ouvrière dans l'impérialisme mondial
1. Traits généraux
2. Le problème du jazz
   a) Notions de jazz
   b) Antécédents prolétariens du jazz
   c) Traits prolétariens du jazz
   d) Les deux « cultures » dans le jazz

Partie IV

Chemin de la « haute culture » musicale de la contestation de la vision bourgeoise jusqu'à la vision prolétarienne

I. Chapitre. Du bourgeois à l'anti-bourgeois
1. Isolation
2. Analyse
3. Critique
4. « Sur les traces de Dyonisos »
5. Enseignements

II. Chapitre. Réalisme socialiste
1. Réalisme socialiste et musique populaire ouvrière
2. Réalisme socialiste et tendances « anti-bourgeoises »
3. Réalisme socialiste et traditions « classiques » bourgeoises

János MARÓTHY.

Discussions internationales sur le théâtre aux congrès de Budapest

En septembre 1967, en l'espace de quinze jours, les congrès de trois organisations internationales d'études théâtrales ont eu lieu successivement à Budapest, organisés par l'Institut des Sciences du Théâtre de Budapest. (Ces trois congrès seront suivis, également à Budapest, par un quatrième, celui de l'ITI — de l'Institut International du Théâtre — qui doit avoir lieu en 1969.) Les trois organisations en question sont le Comité d'études théâtrales d'Europe orientale, la Fédération internationale des bibliothèques et musées théâtraux (FIAB) et de la Fédération internationale de la recherche théâtrale (FIRT).

Les études théâtrales, en tant que discipline scientifique autonome, constituent une branche jeune de la recherche. A l'origine, les chercheurs qui s'intéressaient au théâtre travaillaient en général dans les cadres d'autres branches scientifiques, en premier lieu dans les cadres de l'histoire littéraire, et ils n'étaient organisés que sur les plans nationaux. Les méthodes propres à la recherche théâtrale ont commencé à être élaborées il y a quelques décennies seulement, ces recherches n'ont connu un véritable essor qu'après la deuxième guerre mondiale et c'était à ce moment-là qu'elles ont pris une envergure internationale. La première organisation internationale de la recherche théâtrale était la Société Universelle du Théâtre, fondée par Firmin Gémier en 1926; vingt ans après la disparition de cette organisation éphémère, en 1948, l'ITI a été constituée à Prague et sa formation a été suivie, dans une succession rapide, par la fondation des autres organisations internationales. C'est dans leur cadre que, grâce à la coopération internationale, et au cours des discussions entre tendances opposées (discussions qui durent de nos jours encore), les principes essentiels, les tâches et les méthodes de la recherche théâtrale moderne se sont cristallisés.

Sur quoi portent les discussions auxquelles nous venons de faire allusion? Elles portent avant tout sur l'objet des études théâtrales. D'après les représentants de l'une de ces tendances, l'école positiviste attachée à l'aspect littéraire des questions, les recherches théâtrales ne constituent pas, ne peuvent pas constituer une branche scientifique autonome, ces recherches ne constituent qu'une des branches des recherches littéraires, et leur unique objet, c'est le texte des pièces et rien d'autre.

Les représentants de l'autre tendance défendent le point de vue de la *Geistesgeschichte* allemande; d'après eux, bien au contraire, le texte dramatique n'entre pas dans le domaine des recherches théâtrales. Cette discipline ne doit s'occuper que du jeu des acteurs, de l'art du metteur en scène et des édifices théâtraux.

Les représentants des deux tendances établissent une ligne de démarcation

fort nette entre leur activité et la pratique théâtrale vivante, leurs travaux ont un caractère fortement historique.

Les représentants de la troisième tendance, dont les spécialistes hongrois de la recherche théâtrale, examinent les facteurs spécifiquement théâtraux du théâtre dans leur unité, dans leur interaction réciproque (y compris naturellement le texte dramatique), et cela en se fondant sur la pratique vivante (dont ils ne négligent naturellement pas les antécédents historiques), dans l'intérêt du développement de cette pratique.

Les participants des trois congrès de Budapest ont poursuivi leurs travaux dans l'esprit de cette troisième tendance, ce dont témoignait le sujet commun des trois congrès: Comment la recherche théâtrale peut-elle aider la pratique artistique des théâtres?

Le premier congrès, celui du Comité d'études théâtrales d'Europe orientale, s'est ouvert le 15 septembre; l'allocution d'ouverture a été prononcée par László Orbán, premier vice-ministre des Affaires Culturelles. Ce Comité avait été fondé à Moscou, en 1958. Après plusieurs réunions de moindre envergure, il a tenu sa première conférence à Vienne, en 1966. A cette conférence, les rapporteurs s'efforçaient surtout de faire connaître les recherches théâtrales en cours dans les divers pays de l'Est européen, afin d'assurer ainsi l'information mutuelle des chercheurs. Au congrès de Budapest, c'était plutôt l'examen des rapports théâtraux entre les pays d'Europe orientale, de même qu'entre ces pays et l'Europe occidentale qui était au centre des discussions, consacrées d'ailleurs également à l'analyse des traits propres et des traits communs de l'art théâtral des pays en question.

Qu'est-ce qui justifiait la fondation du Comité d'études théâtrales d'Europe orientale, quels sont les objectifs que sert son activité, quelle est la raison de l'organisation régionale des recherches théâtrales ? Cette raison réside avant tout dans la conviction que l'évolution de l'art théâtral des pays de l'Est européen diffère, par certaines caractéristiques particulières, de celle de l'art théâtral occidental, et que la mise en lumière et la description de ces caractéristiques particulières sont susceptibles d'enrichir l'art théâtral universel.

Le thème central du congrès du Comité était constitué par la formation de l'art théâtra lactuel en Europe orientale, de même que par les interactions entre les arts théâtraux des divers pays de l'Est européen. Les représentants de onze pays d'Europe orientale ont participé à la réunion, au nombre de quarante-deux.

Un groupe de conférences a été consacré aux antécédents historiques des arts théâtraux nationaux actuels en Europe orientale, et en particulier à leurs rapports mutuels. Ainsi, la conférence du professeur Heinz Kindermann (Vienne), fondée sur des recherches personnelles et neuves, évoquait l'activité déterminante, à Vienne, au XIX^e^ siècle, d'un « conte théâtral » hongrois. Le professeur Simion Alteresco et Anca Costa-Foru (Bucarest), le professeur Pentcho Penev (Sophia), le professeur Julian Lewanski (Varsovie) et Mme Jolán Pukánszky-Kádár (Budapest) ont parlé, respectivement, des arts théâtraux nationaux roumain, bulgare, polonais et hongrois du point de vue de leurs rapports avec les autres pays de l'Est et de l'Ouest au cours du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^. Ces conférences ont fait nettement ressortir un trait spécifique de l'évo-

lution théâtrale en Europe orientale, le fait notamment que dans la plupart des pays de l'Est européen la lutte pour la création d'un art théâtral national est intimement liée à la lutte pour l'indépendance nationale et le progrès social.

Un autre groupe de conférences était consacré à l'examen comparé de l'apparition des tendances d'avant-garde et de l'art théâtral moderne dans les pays d'Europe orientale. Plusieurs exposés examinaient la réception des pièces de Brecht, de la pratique et de la théorie théâtrales brechtiennes, ainsi que l'évolution de cette pratique et de cette théorie dans l'Est européen; mentionnons à ce propos les exposés de Marianna STROÏEVA (Moscou) et de György Mihály VAJDA (Budapest). Verneri VEISTAJA (Helsinki), Vladimir PETRIÇ (Belgrade), le professeur Arthur ZAVODSKY (Brno), István HERMANN (Budapest) et Miklós HUBAY (Budapest) ainsi que quelques autres conférenciers ont examiné les caractéristiques du théâtre et du drame modernes. Les traits spécifiques de l'avant-garde de l'Est européen — son caractère populaire, politique et grotesque — ont été mis en relief à plusieurs reprises au cours de ces conférences.

Le rapport d'Alexandre GERCHKOVITCH (Moscou), ayant le caractère d'un exposé d'ensemble et consacré aux méthodes des recherches théâtrales et des enquêtes comparées relatives à l'Est européen, a déclenché une discussion féconde. Au cours de cette discussion, la nécessité d'une coopération et d'une bonne information mutuelles s'est manifestée avec une force croissante, en particulier dans les interventions du professeur Margaret DIETRICH (Vienne), du professeur V.S. KROUJKOV (Moscou), du professeur Malahat ÖZGÜ (Ankara) et d'Aleco MINTCHEV (Sophia).

Le dernier jour de ses travaux, le congrès a élu son nouveau Comité directeur dont le siège est à Budapest; le représentant de la Hongrie a été élu président de ce Comité. Le congrès a décidé par la même occasion que le prochain congrès serait tenu à Prague.

A la suite de cet événement, le 19 septembre, le VIII[e] congrès de la Fédération internationale des bibliothèques et musées théâtraux a été ouvert par János Molnár, vice-ministre des Affaires culturelles. Les travaux de ce congrès se sont déroulés sous la présidence d'André VEINSTEIN (Paris), en présence de cinquante-deux participants venus de vingt pays. Le sujet central des discussions était le suivant: « L'activité documentaire relative aux arts théâtraux (théâtre, danse, marionnette, film, radio, télévision) au service de la pratique. »

Les conférences ont souligné l'importance et la variété de la documentation des arts théâtraux et en ont discuté les méthodes; la plupart des conférences ont été illustrées par la projection de diapositifs. Les rapporteurs ont distingué deux variétés principales de l'activité documentaire. L'une est la documentation scientifique établie dans les bibliothèques et les musées et qui est avant tout au service de la recherche. L'autre est la documentation centrée sur l'actualité et destinée à fournir des informations, en premier lieu pour aider directement le travail pratique qui se poursuit dans les théâtres. (Un centre d'information et de documentation international de ce type se trouve en Hongrie, à l'Institut des Sciences du Théâtre; ce centre renferme une documentation — photographies, critiques, comptes rendus, etc. — relative aux pièces, représentées dans les divers théâtres du monde, de 11 000 auteurs.)

L'importance exceptionnelle de la documentation théâtrale pour la recherche aussi bien que pour la pratique des théâtres réside dans le fait que la représentation théâtrale n'est pas susceptible d'être enregistrée dans son ensemble; par conséquent, l'activité qui consiste à retrouver, à recueillir, à conserver, à classer et à mettre à la disposition des intéressés les documents relatifs aux éléments enregistrables des représentations est une activité indispensable à la recherche aussi bien qu'à la pratique qui ont besoin, toutes les deux, de données sûres. Pour mener cette activité à bien il faut cependant des méthodes spécifiques, permettant de retrouver, d'enregistrer, de recueillir et de classer les documents. Les méthodes traditionnelles des bibliothèques et des musées ne sont plus suffisantes dans ce domaine.

Les rapporteurs ont attiré l'attention du congrès sur certaines nouvelles orientations de la recherche (examen analytique des exemplaires de metteur en scène, des projets de décors, d'autres documents théâtraux — mais aussi l'analyse des réactions du public). Ils ont fait part des divers procédés d'enregistrement, par exemple l'enregistrement à l'aide du film sonore, ils ont décrit les méthodes de l'examen du public, celles d'une information rapide et précise, celles de la manipulation la plus pratique du matériel documentaire.

Les participants ont pu prendre connaissance, grâce aux conférences du congrès, du travail qui se poursuit dans les institutions théâtrales, les instituts de recherche théâtrale, les bibliothèques théâtrales, les centres de documentation et autres institutions des différents pays, en vue de rechercher, de recueillir et de classer les documents et aussi en vue d'assurer la diffusion, parmi un public plus large, des connaissances relatives au théâtre. Des informations de ce genre ont été fournies dans les conférences, entre autres, par Nina MINTZ (Moscou), par Lidia BIKOVSKAÏA (Moscou), par John H. MCDOWELL (Ohio), par Marthe BESSON (Paris), par Claude-Michel CLUNY (Paris), par Marie-Françoise CHRISTOUT (Neuilly), par Gillian HARTNOLL (Londres), par Dietrich DIEDERICHSEN (Hambourg), et par Géza STAUD (Budapest). René HAINAUX (Bruxelles) a rendu compte des travaux de la bibliographie théâtrale internationale et Françoise GITEAU (Bordeaux) de ceux visant à constituer un dictionnaire spécialisé international du théâtre.

Au même congrès, les participants ont pris connaissance de l'élargissement et des perfectionnements survenus dans la méthodologie des recherches théâtrales. La nécessité d'adopter des méthodes complexes dans les recherches relatives aux arts théâtraux est devenue évidente. Dans l'enregistrement, aussi bien que dans l'élaboration et dans la diffusion de la documentation théâtrale, le rôle des divers moyens techniques devient de plus en plus considérable (disques, photographie, radio, film, télévision, ordinateurs). Entre autres choses, les travaux du congrès ont prouvé eux-mêmes, d'une façon à la fois abondante et convaincante qu'un développement efficace et fructueux des recherches relatives au théâtre n'est possible que grâce à la coopération étroite des chercheurs et des institutions.

C'est le 24 septembre qu'István SARLÓS, président du Comité exécutif du Conseil municipal de la ville de Budapest, a ouvert le V[e] Congrès de la FIRT, Fédération Internationale de la Recherche Théâtrale. Le congrès s'est déroulé

en présence de soixante et un participants venus de vingt-trois pays d'Europe et d'outre-mer. Les travaux du congrès étaient centrés sur le problème de la formation des tendances principales de l'art de la mise en scène moderne. Il a été naturellement impossible de faire connaître et de discuter toutes les tendances intéressantes de la mise en scène, mais en analysant d'une manière approfondie l'activité d'un certain nombre de grands metteurs en scène, le congrès a réussi à élucider quelques problèmes, non résolus jusqu'ici, de la formation du théâtre moderne, et à créer par là des bases solides en vue de recherches ultérieures dans ce domaine.

Vers le tournant du siècle — surtout après l'apparition des nouvelles inventions techniques — la production théâtrale est devenue de plus en plus complexe, de plus en plus ramifiée. Par conséquent, la personnalité de celui qui avait pour tâche de concevoir, d'organiser et de réaliser les représentations a acquis une importance grandissante. Il est même arrivé que son activité ait relégué à l'arrière-plan celle de l'auteur dramatique et des acteurs. Mais si nous examinons dans son ensemble le processus d'évolution de l'art de la mise en scène, nous trouvons que les plus grands parmi les metteurs en scène sont parvenus à créer une synthèse au sein de laquelle les valeurs artistiques de la mise en scène n'ont fait qu'enrichir et rendre plus efficace la création de l'auteur et des acteurs.

Les tendances modernes de la mise en scène sont nées en réaction contre les représentations théâtrales naturalistes qui ne faisaient que copier les apparences de la réalité et recherchaient l'illusion scénique. C'est vrai non seulement pour les tendances symboliste, expressionniste, abstraite, etc., mais aussi pour le réalisme scénique moderne qui — contrairement au caractère à la fois méticuleux et superficiel du naturalisme — cherche à faire ressortir, tantôt en représentant le réel, tantôt sous une forme imaginaire, la vérité des caractéristiques profondes et cachées de la réalité. Même les tendances expérimentales qui ont abandonné l'exigence de la représentation du sens profond de la réalité, ont conduit à la découverte de solutions scéniques neuves et de moyens d'expression efficaces, en enrichissant par là l'art théâtral moderne qui s'était fixé comme but la connaissance plus profonde et la transformation de la réalité.

En exposant les résultats les plus récents des recherches, les conférences du congrès et les discussions qui les suivirent ont éclairé la formation historique de ces moyens d'expressions neufs, dans le cadre d'exposés relatifs à l'activité de quelques grands metteurs en scène. Ainsi, le professeur Frantisek Cerny (Prague) qui a été élu par le congrès président de la FIRT, a analysé dans son exposé l'expressionnisme scénique d'Hugo Hilar. Stanislav Bajic (Belgrade) a fait connaître l'activité du représentant du réalisme stylisé yougoslave. Le professeur de Californie d'origine hongroise, Róbert Sarlós (Davis), a communiqué des données jusqu'ici inconnues relatives à l'activité expérimentale de la troupe Princetown Players, troupe de John Read et d'Eugene O'Neill.

György Székely (Budapest) a parlé de la société hongroise Thália et des débuts de l'activité de metteur en scène de Sándor Hevesi. L'activité de la Société Thália est, entre autres, un exemple de la particularité spécifique qui — en même temps que d'autres traits particuliers — distingue l'art théâtral de

l'Europe de l'Est de celui de l'Europe occidentale. En effet, les tendances théâtrales qui, à l'Occident, se manifestent l'une après l'autre et l'une contre l'autre, se présentent ensemble en Europe orientale, au début du siècle, à la suite du retard des pays de cette région dans l'évolution historique. C'est ainsi que, dans l'activité de la Société Thália elle-même, des tendances théâtrales opposées, comme le naturalisme, la stylisation, le symbolisme, etc. étaient présentes en même temps.

La conférence extrêmement intéressante d'Edmund STADLER (Berne) était consacrée à l'activité, dans le domaine de la mise en scène et des projets scéniques, d'Adolphe Appia, le grand pionnier suisse de la scène stylisée; le professeur Günther SCHÖNE (Munich) a esquissé dans une conférence illustrée par la projection de nombreuses reproductions le processus de formation de l'école abstraite dans le domaine du théâtre. Grâce à l'exposé d'Eric ALEXANDER (Amsterdam), les participants ont pu prendre connaissance des tendances modernes du théâtre hollandais.

Les conférences et les discussions des troix congrès dont nous venons de rendre compte ont été caractérisées par la multiplicité des voies d'approche et le niveau très élevé des exposés eux-mêmes. Les diverses commissions de travail qui avaient pour tâche de déterminer les directions de la recherche future et de préciser des procédés concrets et efficaces grâce auxquels la coopération internationale, si bien partie, entre les chercheurs de notre domaine, peut être rendue plus intense encore, ont également pu rendre compte d'un travail fructueux. Beaucoup ont demandé que les spécialistes africains, asiatiques et sud-américains des études théâtrales soient associés plus étroitement.

Les participants des congrès ont eu l'occasion de visiter des institutions culturelles et scientifiques de la Hongrie, des musées, des bibliothèques, l'École d'art dramatique, l'Institut des Sciences du Théâtre ils ont visité des villes de province et le lac Balaton; ils ont pris connaissance de l'activité des théâtres et ils ont fait la connaissance des artistes eux-mêmes. Les chercheurs présents aux congrès n'ont pas discuté entre eux seulement; bien au contraire, ils ont eu des échanges d'opinions particulièrement fructueux, après les représentations théâtrales, avec les metteurs en scène, les acteurs et les décorateurs. Les participants ont visité l'exposition organisée par le Musée d'Histoire du Théâtre sur le thème « Théâtre hongrois — théâtre mondial » et ils ont eu un échange d'opinions au sujet de cette exposition qui a présenté, en images, en maquettes et grâce aussi à d'autres documents, les rapports entre l'art théâtral hongrois et l'art théâtral des autres pays.

Les conférences prononcées dans le cadre des trois congrès paraîtront en volumes et en plusieurs langues.

Ferenc HONT.

Relations franco-hongroises

Le Passé

L'annexion de l'Alsace-Lorraine par les Allemands en 1870-1871 et l'opinion publique en Hongrie

Le 19 juillet 1870, la France déclarait la guerre à la Prusse. A cette époque, Napoléon III était sûr de l'appui de la Monarchie austro-hongroise et de l'Italie. Quels ne furent pas sa surprise et son dépit, lorsqu'il apprit que les deux États avaient déclaré leur neutralité. L'attitude de l'Autriche trouve son explication dans la situation internationale et dans les difficultés intérieures.

La crainte de l'expansion prussienne, le désir d'une revanche militaire et la nostalgie de la puissance perdue en Allemagne poussaient les dirigeants de la politique de la Monarchie austro-hongroise à souhaiter la victoire de la France et les auraient volontiers incités à entrer en guerre à ses côtés. Cependant, sous le coup des événements survenus en Italie, en Hongrie et en Allemagne à la suite de la renaissance nationale et du développement de la bourgeoisie, ils appréhendaient l'apparition de problèmes identiques chez les Slaves de l'Europe du Sud-Est. En effet, la constitution d'États indépendants roumain et slave du sud qui concernerait 60 % de la population de l'Empire des Habsbourg, aurait signifié la dislocation de cet Empire, ce que les classes dirigeantes autrichiennes, allemandes et hongroises alliées par le Compromis de 1867 voulaient à tout prix éviter. Il fallait en outre prendre en considération la politique balkanique de la Russie qui, sans soutenir les aspirations nationales des Slaves de la Monarchie austro-hongroise, exerçait tout de même une certaine influence sur les mouvements slaves toujours en effervescence dans l'État dualiste. De plus, la Russie subordonnait sa politique relative à la Monarchie austro-hongroise à ses intérêts de grande puissance ce qui ne devait pas être négligé au moment de prendre des décisions capitales en matière de politique étrangère.

Depuis 1863, la Russie suivait avec une attention toute particulière le développement de la question polonaise, tout comme le problème pontique qui restait un point névralgique de sa politique extérieure. Pendant la guerre franco-prussienne, l'attitude de la Russie envers la Monarchie a dépendu de la tournure des événements relatifs à ces deux questions.

La diplomatie du Tsar s'est donc efforcée de localiser la guerre et fit un geste de bonne volonté à l'intention de la Monarchie austro-hongroise, en décla-

rant qu'elle observait une stricte neutralité tant que la guerre ne compromettrait les intérêts de la Russie.

Bismarck lui-même a formellement déclaré à la Monarchie qu'il n'avait pas l'intention d'annexer la Cisleithanie à l'Union Allemande du Nord. Le roi de Prusse garantissait aussi les frontières de l'Autriche[1]. L'Angleterre avait aussi intérêt à la localisation du conflit[2].

Dans ces conditions, les décisions du 18 juillet du conseil des ministres communs semblent, de toute évidence, avoir eu pour but d'amener Vienne à reconsidérer sa position[3]. Les échecs des tentatives du gouvernement français agissaient dans le même sens.

L'opinion publique en Hongrie se reflétait clairement dans la presse. L'organe semi-officiel du parti de Deák, qui était au pouvoir, *Pesti Napló*, de même que le *Pester Correspondenz* qui avait partie liée avec les milieux gouvernementaux, se sont prononcés, conformément à la position de Gyula Andrássy, président du Conseil hongrois, pour le maintien de la neutralité armée. Le journal *Reform* des grands propriétaires, des aristocrates conservateurs qui formaient l'aile droite du parti au pouvoir, de même que l'organe du clergé, *Magyar Állam*, étaient ouvertement pour l'intervention aux côtés des Français, soutenant ainsi les opinions bellicistes et revanchardes du parti aulique[4]. La majorité des membres du parti se ralliait toutefois au point de vue officiel du *Pesti Napló* et du *Pester Correspondenz*, tandis que la crainte de la Russie des Tsars et celle de la Prusse, qui en découlait, se manifestaient ouvertement dans le *Pester Correspondenz*. Le journal a évoqué notamment l'éventualité d'une intervention de l'Autriche-Hongrie qui serait motivée par l'inquiétude causée par l'alliance entre la Prusse et la Russie. « Dès que la Russie entrerait en guerre, la Hongrie se trouverait aussi sur le champ de bataille... et l'allié de la Russie serait notre ennemi. La Hongrie (de même que l'Autriche) n'a qu'un ennemi naturel en Europe, la Russie... et quiconque s'allie avec nous contre la Russie, est le bienvenu chez nous. »[5]

Les moyens propriétaires de la classe dirigeante hongroise qui ont constitué jusqu'en 1875 l'opposition du centre-gauche étaient, avant le déclenchement des hostilités et même après, pendant quelque temps encore, très attachés au principe de la neutralité non armée. Ils avaient pris leurs positions en fonction des intérêts particuliers de la Hongrie et avertissaient l'opinion que, pour l'Empire des Habsbourg, le seul problème à considérer était de savoir « qui était l'allié de la Russie »[6]. Quelques semaines plus tard, le journal de centre-gauche, *A Hon*, se prononça en faveur d'une alliance avec la Prusse, dans la pensée qu'une Prusse victorieuse serait de nature à contrebalancer l'expansion russe[7]. Les idées de

[1] Diószegi, I.: *Ausztria–Magyarország és a francia–porosz háború 1870–1871* (L'Autriche–Hongrie et la guerre franco-prussienne), Budapest, 1965, pp. 15–17, 36–37. cf.: Chotek à Beust, St. Pétersbourg, le 10 juillet 1870. H.H.St. A. Wien. Min. des Äussern. Polit. Archiv. X. Russland, Fasc. 62. (Diószegi, op. cit. p. 37, note 45. Pour la Prusse: pp. 35–36)

[2] Ibid. pp. 39–40.

[3] Diószegi: Op. cit. pp. 33–35, 45, 49, 59, 60, 62, 63.

[4] En ce qui concerne les opinions exprimées dans la presse sur la guerre franco-prussienne, cf. Hegedüs, S.: *Helyzetünk a napi kérdésben* [Notre position dans le problème actuel], « A Hon » nº du 28 juillet 1870, édition du matin. — Cf. encore les numéros du 15 et du 18 juillet du journal « Reform ».

[5] « Pester Correspondenz », nº du 20 juillet de 1870. — « A Hon » nº 164, du 20 juillet de 1870. Article intitulé: Un communiqué, p. 1.

[6] Hegedüs, S.: *Principiis obsta.* « A Hon », article de fond du 16 juillet de 1870.

[7] Hegedüs, S.: *A vádakra* [En réponse aux accusations], « A Hon », Édition du matin du 25 août 1870.

Gyula Andrássy, futur ministre des Affaires étrangères, commencèrent donc à prendre corps assez tôt, déjà dans le journal du centre-gauche, témoignant ainsi clairement que la pensée politique de toute la classe dirigeante de Hongrie était déterminée par les inquiétudes devant l'influence du Tsarisme sur les nationalités slaves. En fait, l'unique préoccupation de cette classe consistait à vouloir maintenir sa domination en Hongrie[8]. Le journal de centre-gauche relia directement le principe de la neutralité non armée au problème des nationalités. Ce fut Mór Jókai qui appela l'attention du public sur le fait que, par l'intervention de la Monarchie, la guerre qui « n'a éclaté que pour une question d'équilibre entre puissances européennes, deviendrait aussitôt une lutte de nationalités » et menacerait ainsi de s'étendre à toute l'Europe[9].

Le parti d'extrême gauche au Parlement, d'inspiration démocratique et petite-bourgeoise, le parti de 1848, qui désirait l'application, sans aucune modification, des lois de 1848 et qui s'opposait au Compromis austro-hongrois, s'est prononcé, surtout en raison de son hostilité au dualisme, mais aussi en raison de ses principes démocratiques et pacifistes, en faveur de la neutralité non armée. Il y était poussé par les craintes qu'il éprouvait à l'égard de la politique expansionniste du Tsarisme, craintes avivées par le souvenir de l'intervention du Tsar en 1849, et se nourrissant aux mêmes sources que la méfiance des autres partis. Avant même le début de la guerre, l'organe de l'extrême gauche, le *Magyar Újság,* exhorta le gouvernement à empêcher la Monarchie d'entrer en guerre aux côtés de la France, car « il pourrait vite arriver que pour l'en empêcher, les Russes donneraient bien du fil à retordre à l'Autriche. Le danger menacerait en premier lieu la Hongrie »[10].

Le centre-gauche, tout comme le parti de 48, mit à profit la publicité du Parlement, pour exiger une déclaration de neutralité non armée. Le chef du centre-gauche, Kálmán Tisza, demanda au gouvernement, dans une interpellation, de s'abstenir d'actions susceptibles « de donner l'impression que le pays est l'ennemi de la nation allemande et de l'entraîner dans une guerre ». Cette phrase laissait entendre clairement que la Russie entrerait en guerre contre la Monarchie si on touchait à la Prusse[11].

Le centre-gauche s'engagea dans une véritable campagne de pétitions. Les membres du cercle *Pesti Népkör,* sous l'influence du centre-gauche, adoptèrent le 22 juillet 1870 le texte d'une pétition à soumettre au Parlement. Une résolution analogue fut adoptée dans une réunion publique tenue le 24 juillet 1870; dans les jardins Beleznay. Les orateurs qui sont intervenus au cours de cette réunion publique, ont jugé bon de souligner l'importance pour le pays d'observer rigoureusement la neutralité, car « aucune guerre n'est juste si ce n'est

[8] Eötvös, J.: Lettres du 14 et du 22 août et du 8 septembre de 1870, adressées à Gyula Andrássy. — gróf Andrássy Gy.: *Beszédei* [Les Discours du comte Gyula Andrássy], publiés par les soins de Béla Léderer, Budapest 1893, Vol. II. pp. 355–360.

[9] Jókai, M.: *A semlegesség magyar szempontjai* [Les Aspects hongrois de la neutralité], « A Hon », le 23 juillet de 1870, édition du matin.

[10] « Magyar Újság », 16 juillet 1870, p. 3. Article paru dans la chronique internationale *Külföld* [Étranger]. Cf. l'information publiée en première page de numéro sur la prétendue déclaration de guerre française et la même information de la première page du numéro du 17 juillet de 1870.

[11] Tivadar Csáky et Ede Horn ont présenté leur interpellation le 13 juillet de 1870. Les Actes du Parlement convoqué au 20 avril 1869 (K.N. dans la suite). Vol. IX. pp. 382–383; l'interpellation de Kálmán Tisza a eu lieu le 19 juillet de 1870. K.N. Vol. X. pp. 132–133.

la guerre défensive ». Le texte de la résolution adoptée au cours de cette réunion publique a été imprimé. Les députés ont collecté des signatures, chacun dans sa circonscription, et la pétition a été soumise au Parlement[12]. La première assemblée générale des instituteurs hongrois siégeant à cette époque s'est prononcée aussi en faveur de la neutralité du pays[13].

Les ouvriers de la capitale s'animèrent également. L'ouvrier métallurgiste Károly Farkas, secrétaire du *Pest-Budai Munkásképző Egylet* (Association de Pest-Buda pour l'instruction ouvrière) notifia le 21 juillet à la Préfecture de Police que le 24 juillet, il désirerait convoquer une réunion, dans les jardins Beleznay, des ouvriers de Pest-Buda avec, pour ordre du jour, le procès des ouvriers de Vienne et la guerre franco-prussienne. La Préfecture de Police supprima de l'ordre du jour la question relative au procès des ouvriers de Vienne. Les participants, réunis sur l'initiative de l'Association de Pest-Buda pour la formation des ouvriers, à laquelle s'était associée l'Association générale des ouvriers, devaient donc se limiter dans leur intervention à se prononcer contre la guerre. La réunion, d'après le rapport de police, s'est déroulée dans le calme en présence de 800 à 1000 personnes environ. Dans la résolution adoptée, les participants protestaient contre la guerre entre les dynasties française et prussienne et contre « toute guerre de dynasties » et saluaient « les résolutions des ouvriers français et munichois ». Ils demandaient au gouvernement de supprimer après la guerre l'armée régulière, et se prononçaient en faveur de la neutralité non armée[14]. Le compte rendu[15], par ailleurs hostile, du journal *A Hon* nous offre à ce sujet plus d'informations que le rapport de police. Il nous apprend que les orateurs de langue allemande s'étaient plutôt étendus sur le problème de l'oppression des ouvriers, « en confondant les intérêts de leur classe avec ceux de la patrie ». Les orateurs de langue hongroise se sont bornés aux problèmes de la guerre et de la neutralité. Les ouvriers les plus conscients avaient donc tenté de mettre en évidence les rapports entre l'oppression de la classe ouvrière et les guerres injustes, et avaient ainsi l'occasion pour plaider la cause de l'internationalisme.

Les interpellations successives et, surtout, les réunions publiques et la campagne nationale de pétitions ont amené le 28 juillet Gyula Andrássy à intervenir. Dans son discours, il déclara que le gouvernement s'était efforcé, bien avant le déclenchement de la guerre, de l'empêcher. Ensuite, devant l'échec de cette tentative, le 20 juillet, le gouvernement avait déclaré officiellement sa neutralité non armée, pour assurer la sécurité de l'empire, sans paraître provoquer personne ni donner à aucune puissance l'impression d'être une proie facile. Cette fois, l'orateur de l'extrême-gauche prit aussi la parole, en faveur de la guerre défensive et il demanda au gouvernement hongrois de faire une déclaration, où fût exprimé clairement son désir « de ne pas barrer la route aux

[12] La pétition du *Pesti Népkör* [Cercle populaire de Pest] se retrouve à la première page de l'édition du soir du 22 juillet 1870 du journal « A Hon ». — Sur la réunion publique: édition du matin du 25 juillet de 1870 du journal « A Hon », sous le titre: Réunion du 24 juillet dans les jardins Beleznay.

[13] La première assemblée générale des maîtres d'école de la Hongrie tenue à Pest entre le 15 et le 18 août de 1870. Pest 1871, p. 17.

[14] *A Magyar Munkásmozgalom Történetének Válogatott Dokumentumai* [Documents choisis de l'histoire des mouvements ouvriers hongrois], vol. I., Budapest 1951, pp. 161–162 et Nemes, D.: *Az Általános Munkásegylet története* [Histoire de l'Association générale des ouvriers], 1868–1873, Budapest 1952, pp. 122–124.

[15] « A Hon », le 25 juillet, 1870, édition du matin, en première page.

aspirations élevées de la grande nation allemande ». En même temps, au nom de son parti, Kálmán Tisza acceptait la proposition d'Andrássy, dans laquelle ce dernier demandait au Parlement un supplément de crédit de 5 millions de florins et l'appel anticipé de la classe 70[16, 17]. C'est donc vers la fin du mois d'août que le Parlement, dans sa majorité (exception faite pour le parti de 48), a accepté l'application du principe de neutralité non armée.

Devant les succès remportés par les Allemands, à Sedan particulièrement, Ferenc Deák et ses partisans commencèrent à redouter pour la Monarchie austro-hongroise la menace de l'expansion allemande. En Hongrie, ces appréhensions de la classe dirigeante jouaient dans le même sens que la sympathie du parti libéral pour la France, considérée comme le berceau de la démocratie bourgeoise. Les libéraux hongrois considéraient en effet que la France constituait un rempart contre le Tsarisme et l'expansionnisme prussien: craignant qu'elle ne fût réduite à merci, ils insistèrent auprès de la Monarchie pour qu'elle offrît sa médiation en vue de la conclusion de la paix[18].

D'autres membres du parti Deák, en premier lieu les grands propriétaires terriens, conservateurs de droite, cherchaient dans l'alliance avec la Russie un soutien contre les aspirations présumées expansionnistes de la Prusse[19].

Malgré les divergences de vues sur l'orientation de la politique étrangère, le parti de gouvernement était presque unanime à reconnaître son hostilité à la Prusse et sa sympathie pour la France[20].

Pourtant, certains partisans de Deák, et non des moins illustres, tirèrent des échecs militaires de l'empire français la leçon que la Monarchie austro-hongroise avait intérêt, pour favoriser sa politique anti-russe et anti-slave, à se rapprocher de l'Allemagne: József Eötvös, entre autres, écrivain illustre et, à l'époque, ministre des Cultes et de l'Instruction publique et — vraisemblablement — Gyula Andrássy, président du conseil. Eötvös était d'avis, dès la mi-août, qu'une victoire facile de la Prusse serait moins lourde de conséquences graves. « Le vrai danger pour nous ne peut venir que du côté des Slaves, par cela seul que les Slaves constituent chez nous un tiers de la population entière et au-delà de la Leitha, les deux tiers. » Il exprima l'idée que pendant longtemps l'Allemagne en tant qu'État fédéral ne pourrait envisager une politique d'expansion et qu'elle était intéressée à « maintenir le bassin du Danube sous la domination d'une puissance amie, en partie allemande, mais, en tout cas, non slave ». Il faut faire bonne garde sur nos frontières sud — écrit Eötvös à Gyula Andrássy. Dans une lettre, écrite à peine une semaine plus tard, il expliquait à Andrássy que la Monarchie devait survivre pour faire obstacle à l'hégémonie russe ou prussienne: « en raison de tout cela, je ne considère pas la victoire des Prussiens comme un danger pour nous. » Dans ces conditions, l'Empire des Habsbourg ne devait

[16] Relatif à Andrássy: K.N. pp. 325–326, au discours de Sándor Csanády, membre du parti de 48, p. 326; au discours de Kálmán Tisza, p. 327.

[17] Cf. encore Discours d'Andrássy, vol. II. pp. 292–340.

[18] Numéros des 1, 16, 18, 23 septembre, des 9, 11, 15, 19, 22 octobre, du 4 novembre et du 7 décembre du journal « Pesti Napló ». — Lettre de Ferenc Deák à Antal Csengery, Pest. le 23 septembre 1870. Országos Széchényi Könyvtár [Bibliothèque Nationale Széchényi], Levéltár [Archives des Lettres]. — Diószegi: Op. cit., p. 114.

[19] Diószegi; Op. cit., p. 115.

[20] Diószegi: Op. cit., p. 115.

pas prendre l'initiative en vue d'empêcher l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne. Dans une lettre ultérieure, Eötvös écrivait à Andrássy que l'Allemagne, vivant sous la menace perpétuelle d'une revanche française « aura besoin d'amis et sera prête à faire des concessions pour l'amitié de l'empire austro-hongrois ». Andrássy a répondu à toutes les lettres d'Eötvös en disant: « Je suis d'accord sur tous les points »[21].

En même temps que se manifestaient les courants francophiles en faveur de la république, et cet esprit démocratique favorable à l'unité allemande et hostile à la politique d'expansion, les plus illustres représentants du centre-gauche formulaient des conceptions, d'une part, très proches de la politique actuelle du gouvernement, et d'autre part très favorables à une alliance avec l'Allemagne. Vers la mi-septembre, l'un des plus remarquables, Mór Jókai, rédacteur du journal *A Hon*, a, dans un éditorial, suggéré à la France de conclure à tout prix la paix avec l'Allemagne[22]. De ce point de vue, il semble évident qu'il considérait le projet de résolution d'Ernő Simonyi soumis à la Chambre le 22 octobre sur l'inviolabilité territoriale de la France, dont nous aurons à reparler, comme une proposition dénuée de tout intérêt pratique[23]. C'est guidé exclusivement par le souci des intérêts hongrois, que Jókai fit paraître un article où il s'opposait à une proposition de référendum présentée par le parti de 48, sur l'appartenance de l'Alsace-Lorraine. Jókai affirmait contre l'idée de plébiscite que, si le principe de la consultation nationale était appliqué en Hongrie, « il en résulterait probablement une Hongrie, s'étendant de la frontière du comitat de Borsod jusqu'à la frontière de Pest, mais que la Transylvanie, le Banat (et toutes sortes de choses) chercheraient des motifs pour faire sécession » et la Hongrie cesserait d'exister, et d'être une nécessité européenne. Voilà pourquoi la Double-Monarchie se devait d'observer une stricte neutralité dans le conflit franco-prussien[24]. De même, les nécessités de la politique nationaliste vis-à-vis des minorités ont amené Jókai à préconiser l'alliance avec les Allemands. La Russie devait être isolée « et le seul moyen pour y parvenir était l'alliance sincère et sans arrière-pensée de l'Autriche-Hongrie avec l'Allemagne, alliance qui, rendant impossible une alliance germano-russe, écartait la menace d'une nouvelle question d'Orient »[25]. Une lettre de Kálmán Tisza adressée à Mór Jókai nous fournit la preuve que Jókai exprimait non pas seulement ses opinions personnelles, mais celles de tous les responsables du parti de centre-gauche[26].

Le parti de 48 fut le seul à rester fidèle à ses conceptions petites-bourgeoises et démocratiques. Le projet de résolution signé par Ernő Simonyi et 9 autres députés, fidèle reflet de ces conceptions, fut soumis à la Chambre le 22 octobre 1870. Le projet de résolution commençait par prendre acte de la victoire des armées allemandes qui, à Sedan, « avaient assuré à la nation allemande les conditions nécessaires pour faire valoir toutes ses revendications justifiées ».

[21] Lettres de József Eötvös des 14, 22 août et du 8 septembre 1870. — Gyula Andrássy: Discours, vol. II. pp. 356–360. — Diószegi: Op. cit., pp. 112–113.

[22] « A Hon », nº du 14 septembre 1870.

[23] « A Hon », nº du 26 octobre 1870, édition du matin.

[24] Jókai, M.: *Archimédesi pontok* (Points d'appui d'Archimède], « A Hon », 3 novembre 1870, édition du matin.

[25] « A Hon », nº du 26 octobre 1870, édition du matin, article de fond.

[26] Diószegi: Op. cit., p. 113., lettre citée de Kálmán Tisza adressée à Móric Jókai le 16 septembre 1870.

La nation française s'engageait à ne pas intervenir, à l'avenir, dans les affaires allemandes. En conséquence, la guerre « poursuivie dès lors par le roi de Prusse, une guerre atroce, était devenue une guerre d'agression menée à des fins annexionnistes. » Il propose donc à la Chambre d'inviter le gouvernement à tout faire pour mettre fin, en accord avec les autres puissances neutres, à la guerre dans des conditions justes et équitables[27]. Au cours de la discussion de la proposition, Simonyi souligna que Napoléon III avait déclaré la guerre pour empêcher l'unité allemande, s'opposant ainsi à l'exercice du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes; la guerre était donc injuste. Partisan de l'unité allemande, Simonyi souhaitait la victoire des Allemands, parce que — dit-il — cette guerre avait été imposée aux Allemands. Après Sedan, l'offre raisonnable de paix du président de la république provisoire avait été rejetée par le roi de Prusse qui avait des visées annexionnistes sur l'Alsace-Lorraine en dépit des sentiments de la population. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes était une nouvelle fois violé mais cette fois du fait des Allemands qui faisaient une guerre injuste[28].

Simonyi était, certes, dans l'erreur, lorsqu'il affirmait que la guerre avait été imposée à l'Allemagne, car il ignorait le truquage de la dépêche d'Ems. Naturellement, il devait être dans l'ignorance aussi des circonstances entourant l'avertissement de Beust et d'Andrássy adressé vers la mi-septembre à Favre, demandant de rester fidèle au principe de l'intégrité territoriale. Le centre-gauche a eu cependant tort de déclarer caduque la proposition de Simonyi, car la guerre continuait et il était encore temps d'exercer une pression sur les intéressés par voie diplomatique. C'était une autre question qui prenait les grandes puissances au dépourvu. Tout comme Thiers et Favre, elles préféraient l'ancien équilibre de l'Europe, et consentaient à tout, même à l'annexion de l'Alsace-Lorraine, pour obtenir une paix conclue dans cet esprit. C'est ce qui explique pourquoi les démocrates du parti de 48 avaient prêché dans le désert.

Le parti de 48 ne s'était pas contenté d'une démarche à la Chambre; devant le refus de la majorité, il a fait appel au peuple. En accord avec les dirigeants de *Általános Munkásegylet* (l'Association générale des ouvriers) avec Viktor Külföldi, Antal Ihrlinger et Lajos Szvoboda, il organisa, le 18 décembre 1870, une réunion publique dans les jardins Beleznay. Les consuls de la République Française de Vienne et de Pest, de même que le représentant des États-Unis d'Amérique, avaient été invités à la réunion. Lefèvre, consul de France à Vienne, assista à la réunion. Le projet de résolution adopté à la réunion était identique au projet de résolution présenté à la Chambre par Ernő Simonyi le 22 octobre. « L'héroïque et intrépide résistance de la nation française à cet assaut violent » était saluée « comme une lutte glorieuse en état de légitime défense. » La résolution proclamait que cette guerre injuste « blessait profondément les sentiments humanitaires de la nation hongroise et était de nature à porter préjudice aussi aux intérêts matériels du pays. » Le gouvernement était invité à user de tout son crédit pour faire reconnaître l'unité allemande et pour maintenir l'intégrité territoriale de la France. Toutes les associations et tous les cercles d'accord avec la résolution étaient invités à l'accepter et à adresser une pétition identique au

[27] K.N. Vol. XI. p. 20. — *Irományok* [Papiers], vol. VII. p. 5.
[28] 31 octobre 1870. K.N. Vol. XI. pp. 88–94, 110–111.

gouvernement et au parlement. La résolution de la réunion publique a été communiquée à la Chambre par l'entremise du député du parti de 48, József Madarász, et un exemplaire a été remis à Gyula Andrássy, président du Conseil hongrois[29].

Du texte du projet de résolution, il ressort que la réunion publique avait été inspirée par l'esprit petit-bourgeois et démocratique du parti de 48. Il est évident que le Conseil général de la Première Internationale, dans son message adressé aux membres de l'Union internationale des travailleurs, avait salué la république, tout en regrettant que l'empire n'eut été déclaré aboli. Il considérait cependant comme un devoir patriotique des ouvriers français, de lutter contre les envahisseurs prussiens pour la défense de la république française. Néanmoins, après la publication du message, il était clair que Thiers était prêt à renoncer à l'Alsace-Lorraine pour éviter la guerre révolutionnaire des masses populaires, s'élevant ainsi contre les intérêts de la nation. Les dirigeants de l'Association générale des travailleurs étaient à la tête d'un mouvement ouvrier très jeune, inexpérimenté et ils n'avaient pas, eux-mêmes, l'expérience nécessaire pour discerner que, dès cette époque, les intérêts de la nation française étaient représentés par la classe ouvrière et non par le gouvernement républicain de Thiers. Ils acceptèrent donc, sans réticence dans son ensemble, le point de vue des petits-bourgeois démocrates sur la guerre franco-prussienne[30].

En janvier 1871, Thiers acceptait intégralement les conditions d'armistice fixées antérieurement par Bismarck, et l'armistice était conclu.

Parmi les partis bourgeois, le parti de 48 fut le seul à plaider la cause des Français; quelques membres du centre-gauche suivirent l'exemple, peu nombreux. C'est surtout pour défendre la cause de la république que les membres du parti 48 s'opposèrent aux aspirations impérialistes des Prussiens, aussi bien dans la presse qu'au Parlement, car, à leurs yeux et à tort, le régime républicain en lui-même ne pouvait se dissocier de la cause de la liberté des peuples de l'Europe et de la nation hongroise, et la lutte menée pour la défense de la république se confondait avec la lutte contre la politique de conquête de l'État féodal-absolutiste. Les membres du parti de 48 ont donc renoncé à soutenir le gouvernement Favre, qui avait signé l'armistice avec Bismarck pour mettre tout leur espoir dans la personne de Gambetta, et cela jusqu'à son abdication de février[31]. Après, si cruelle que fut leur déception, ils n'en ont pas moins continué à lutter pour une paix sans annexion jusqu'au traité de paix définitif.

Les membres de ce parti déclenchèrent une campagne nationale, cette fois encore en accord avec l'Association générale des travailleurs. Le texte de la pétition a été adopté lors de la réunion publique du 20 janvier. Outre le texte

[29] « Magyar Újság », nº du 18 décembre 1870, rubrique: Nouveautés, p. 3, de même que la même rubrique du nº du 21 décembre 1870, ainsi que la description des événements de la réunion publique en première page du nº du 21 décembre 1870. Le texte du projet de résolution a été publié dans le même numéro.

[30] Le livre de Dezső Nemes est le premier à évoquer la réunion publique du 18 décembre et l'attitude de Külföldi et de ses amis, de Károly Farkas en particulier. Nemes, D.: *Az Általános Munkásegylet Története* 1868–1872. [Histoire de l'Association générale des ouvriers]. Budapest 1952, pp. 120–121 et 130–142. — Notre point de vue est sensiblement différent.

[31] « Magyar Újság », nº du 5 janvier 1871, *Telhetetlen Vilmos*, nº du 1er février Sz.N.: *A párizsi események és következményei I.* [Les Événements de Paris et leurs conséquences I.]; nº du 8 février, Szederkényi, N.: *Béke-e vagy háború ?* [La Guerre ou la paix?]. Cf. encore: l'interpellation de D. Irányi au président du Conseil du 28 janvier de 1871. K.N. Vol. XII. p. 231.

hongrois, un texte allemand et un roumain ont été imprimés pour les communes des minorités nationales et pour les habitants parlant allemand de Buda et de Pest. En février et au début de mars, les pétitions signées par plusieurs dizaines de milliers de personnes ont été présentées à la Chambre surtout par des députés du parti de 48, mais aussi par des députés roumains et slovaques et par quelques députés du centre-gauche.

Il était précisé qu'une paix fondée sur la mutilation de la France ne pouvait être durable: « Ces événements nous inspirent de sérieuses inquiétudes pour l'avenir de l'Europe et pour l'avenir de notre pays, car le traitement infligé aujourd'hui à la France impunément pourrait très bien l'être demain aux pays de la couronne de saint Étienne. » Les députés ont demandé au Parlement d'user de son crédit pour empêcher le démembrement de la France.

Devant la situation créée par la réunion publique et la campagne de pétitions, Gyula Andrássy a expliqué au Parlement la ligne de conduite du gouvernement. Il fit mention des négociations de paix engagées entre les deux belligérants, considérant que toute démarche diplomatique serait inopportune.

Dániel Irányi déclara qu'il ne pouvait pas accepter la position du gouvernement, tout en laissant entendre que le parti de 48 ne se faisait d'illusions ni sur l'intervention du gouvernement en faveur de la France, ni sur les exigences des Allemands que personne ne réussirait à fléchir. Quoique certain que son intervention ne serait pas suivie d'effet, il ajouta qu'il était consolant pour lui de prendre la parole pour une cause qui avait gagné la sympathie de l'Europe. Il appela l'attention du président du conseil sur le fait que la nation et l'histoire, pour juger la politique des ministres, ne tiendraient pas compte de sa réussite ou de son échec mais de l'intérêt de la nation. En 1831, l'intervention du Parlement hongrois en faveur de la liberté de la Pologne n'avait sans doute pas été suivie d'effet, pourtant les Hongrois avaient été très fiers de tous ceux « qui avaient pris la parole et élevé la voix pour la résurrection de cette malheureuse nation voisine. » De même, la postérité fera un mérite à la Hongrie d'avoir compté en 1871 des membres du Parlement « qui soient intervenus en faveur d'une nation infortunée »[32].

Les trois dirigeants, déjà cités, de l'Association générale des travailleurs ne se contentèrent pas d'avoir pris une part active dans l'organisation de la réunion publique. Ils ont envoyé le texte imprimé de la pétition aux organisations de province de l'association et dans une lettre signée par Külföldi, Ihrlinger et Szvoboda, ils demandaient aux organisations d'entreprendre une campagne de signatures. Ils expliquaient dans cette lettre que la diplomatie, la bourgeoisie et le Parlement étaient paresseux et ne faisaient rien, il appartenait donc au peuple de faire quelque chose pour conserver le peu qu'il avait arraché aux tyrans depuis des siècles. Les dirigeants de l'Association générale des ouvriers

[32] Pour la réunion publique du 20 février, cf. « Magyar Újság » nº du 19 février 1871, p. 3. — et la «Fővárosi Krónika » [*Chronique municipale*] dans le nº du 20 février p. 1. Le lecteur trouvera aussi le texte de la pétition signée et soumise à la Chambre des Députés parmi les documents de la commission de pétitions du Parlement, Archives Nationales, Cote: K — 2. Orszgy. avec numéro correspondant, avec cote et numéro de classement identique de parlement. — Sur l'identité des pétitionnaires, les discours de Gyula Andrássy et de Dániel Irányi conf. K.N. Vol. XIII. pp. 249–250. Relatif à Andrássy p. 250. et à Irányi 250–251. — Cf. encore Andrássy *Beszédei* [Discours], vol. II. pp. 420–422. Sur d'autres pétitions cf. K.N. Vol. XV. pp. 25–26.

avaient eu raison de collaborer avec le parti de 48 dans l'organisation de la grande campagne de pétitions. La teneur de la lettre révèle pourtant qu'ils avaient accepté la position de principe du parti de 48. Sans expérience des mouvements ouvriers, sans formation politique et idéologique suffisante, ils n'ont pas vu que la passivité du Parlement hongrois dans cette affaire était imputable non pas à la paresse mais à l'attachement de presque tous ses membres à un ordre européen et, à l'intérieur, à un ordre anti-révolutionnaire, attachement qui était aussi celui de la diplomatie, de la bourgeoisie et des parlements étrangers et tout particulièrement celui du gouvernement et du Parlement de Thiers et de Favre. Külföldi et ses amis n'avaient pas remarqué que Thiers et Favre préféraient sacrifier les intérêts de la nation plutôt que de voir les ouvriers parisiens accéder au pouvoir. C'est ce qui explique pourquoi Külföldi et ses amis sont tombés sous l'influence exclusive des démocrates petits-bourgeois de 1848, dont l'idéal était Ledru-Rollin et la politique de celui-ci[33].

Les députés des minorités nationales ont commencé à se rallier au parti de 48 dès la seconde moitié du mois d'octobre 1870. Ces députés prirent, eux aussi, une part active dans la campagne de pétitions commencée vers le mois de février. Vilmos Paulini-Tóth député slovaque, Vince Babeș, Sándor Mocsonyi, Zsigmond Borlea députés roumains, ont soumis au Parlement les pétitions signées par les prêtres, maîtres d'école, paysans, commerçants et artisans des communes slovaques ou roumaines de leurs circonscriptions. Et lorsque, le 18 mars 1871, Dániel Irányi a présenté un nouveau projet de résolution dans lequel il demandait à nouveau au gouvernement d'intervenir contre l'annexion par les Allemands de l'Alsace-Lorraine, sa requête a été signée aussi par les députés roumains, Jenő Mocsonyi, Vince Babeș, József Hodoșiu, Imre Stanesco, Sándor Mocsonyi et Antal Mocsonyi[34].

Quelles étaient donc les raisons de cette attitude ? Dans son intervention à la Chambre, le 19 mars 1871, Vince Babeș exposa les motifs de son adhésion au projet de résolution d'Irányi, en disant que la victoire des Allemands menaçait aussi bien la nation roumaine que la nation hongroise. Il considérait que l'unité allemande n'était pas opportune, car elle finirait par constituer pour l'Allemagne un encouragement à annexer les régions habitées par une population d'origine allemande de la Double-Monarchie. L'unité de tous ceux qui appartiennent à la même nation n'est nécessaire — disait-il — que là où les objectifs nationaux ne peuvent être atteints autrement[35].

Il est évident que les députés roumains ont été amenés à soutenir la cause de l'inviolabilité territoriale de la France par crainte de voir leur existence nationale contestée. Cette manifestation de patriotisme peut se justifier même si on leur donne tort quand ils confondaient la politique expansionniste du Tsarisme et les mouvements nationaux des peuples slaves septentrionaux et méridionaux, historiquement aussi bien motivés et légitimes que ceux

[33] Nemes: Op. cit., pp. 143–145. — Farkas et ses camarades ont critiqué Külföldi et ses amis dans le nº du 25 février de leur journal « Testvériség » [Fraternité].

[34] Sur l'intervention et le projet de résolution du 18 mars 1871 de Dániel Irányi et sur le débat qui a suivi cf. K.N. Vol. XV. pp. 38–40, 42–44, 76–77 et 78–82.

[35] K.N. Vol. XV. p. 54. — Andrássy: *Beszédei* [Discours], vol. II, p. 486.

des Roumains et quand, par un préjugé nationaliste, ils s'opposaient à l'unité allemande qui servait à sa manière la cause du progrès de l'histoire. Il est vrai que Babeş contesta radicalement l'unité allemande sous sa forme bismarckienne; pourtant, même sous cette forme conservatrice, l'unité allemande réalisée par le haut et réactionnaire à beaucoup d'égards, contribua pourtant au développement historique.

Dans une interpellation, le 19 janvier 1871, György Sztratimirovics, l'un des députés de la minorité serbe, parla du rapprochement austro-prussien et de la menace que ce rapprochement faisait peser sur la Hongrie. Il demanda au président du conseil les mesures que le gouvernement hongrois comptait prendre pour couper court « à la constitution d'une alliance de nature à renforcer cette sorte de germanisme », qui serait une menace aussi bien pour la Hongrie que pour les nations voisines. Et si la conclusion d'une alliance entre l'Autriche et la Prusse ne pouvait être empêchée, quelles mesures le gouvernement comptait-il prendre pour empêcher le bloc allemand ainsi constitué d'être un obstacle pour le peuple français dans sa guerre de libération et la Monarchie d'intervenir en faveur de la Prusse[36]. Représentant les peuples slaves du sud, Sztratimirovics, tout comme Babeş, sentait l'existence nationale de son peuple menacée par les visées expansionnistes allemandes; il voulait s'y opposer en s'opposant en particulier à une alliance avec la Hongrie qui aurait consolidé la position de l'Allemagne.

On sait que la France, lors de la conclusion de la paix, a accepté toutes les conditions posées par Bismarck. La création de l'unité des forces démocratiques en Hongrie et les tentatives pour faire échec à l'hégémonie allemande et pour maintenir l'intégrité territoriale de la France, ne furent suivies d'aucun effet. Les forces de la démocratie ont essuyé en 1870–1871 une défaite en Hongrie aussi. La politique de rapprochement avec l'Allemagne l'emporta, dominant la politique extérieure de la Monarchie. Le 24 janvier 1871, lors d'une séance de la délégation hongroise, Béla Orczy, chef de département au Ministère des Affaires étrangères, proposa un rapprochement de la Hongrie avec l'Allemagne, pour empêcher une alliance entre l'Autriche et la Prusse, qui serait préjudiciable à la Hongrie (c'est-à-dire aux intérêts des classes hongroises au pouvoir. M. Gy.). C'est une thèse qui ne cessait de s'accréditer et de se répandre dans les classes dirigeantes en Hongrie, comme l'atteste une déclaration de Kálmán Tisza, faite le 18 mars 1871 à la Chambre, donc au pays tout entier. Il déclara, publiquement cette fois, ce qui avait fait l'objet d'une lettre privée écrite au mois d'août 1870; qu'il déplorait en même temps le sort de la France mutilée, et celui de l'Allemagne, dans un état de paix précaire et que la neutralité pour la Monarchie était la seule politique possible: ce qui pouvait apparaître comme une prise de position amicale à l'égard de la Prusse en ce sens qu'elle ne désavouait pas l'unité allemande et qu'elle n'excluait pas l'éventualité d'une alliance prusso-russe[37].

[36] « A Hon », nº du 19 janvier 1870, édition du soir, p. 1. Andrássy: *Beszédei* [Discours], vol. II, pp. 416–417.

[37] En rapport avec le discours de Tisza voir K.N. Vol. XV. p. 51. Mór Jókai prit la parole le même jour en faveur de la politique de neutralité du gouvernement et contre l'intervention diplomatique aux côtés des Français. K.N. Vol. XV. pp. 40–41.

Les relations internationales, les intérêts de politique intérieure ou étrangère des grandes puissances, le souci des classes dominantes hongroises de se maintenir au pouvoir, les craintes de l'expansion du Tsarisme, de la naissance d'un État uni des Slaves du sud et de la prépondérance des éléments slaves dans la Monarchie, tout cela a contribué à compromettre les efforts des forces démocratiques de la Hongrie pour empêcher l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne.

Gyula MÉREI.

« Les Fleurs du Mal » en Hongrie

A l'occasion du centenaire de la mort de Baudelaire

Au printemps de 1864 Baudelaire fit trois conférences en Belgique. « Ce fut un désastre », écrit François Porché[1]; à la première conférence, sur Eugène Delacroix, « presque personne n'est venu. » La deuxième conférence (sur Théophile Gautier) « n'eut pas davantage de succès. » « Quand Baudelaire prit la parole », dit le même Porché, « il n'y avait guère plus d'une vingtaine d'auditeurs » dans l'immense salle gothique de l'Hôtel de Ville. Après ces précédents, Baudelaire sembla avoir pris des précautions; il adressa quelques billets à ses amis en les invitant à l'écouter. Le 23 mai, il avait à parler des *Paradis artificiels;* c'est à ce propos qu'il adresse à une de ses rares connaissances hongroises, l'homme de lettres Károly Kertbeny — qui, auparavant, avait été l'ami et le traducteur de Petőfi — le billet suivant: « Monsieur, Je vous serais très obligé de vouloir bien assister à une dernière conférence sur les excitants au Cercle Artistique lundi 23 Mai à 8 1/2 heures »[2].

Il n'est pas exagéré d'attribuer une valeur symbolique à ce premier contact de Baudelaire avec la vie littéraire hongroise. En Hongrie comme un peu partout dans le monde, son œuvre et surtout son unique volume de vers n'ont pas tardé à devenir des « excitants », c'est-à-dire les ferments d'un renouveau de la notion même de poésie. L'année de la mort du poète passe encore inaperçue, mais dès 1869, Sándor Hegedüs s'empresse de faire paraître dans le journal « Fővárosi Lapok »[3] la version hongroise d'une récente étude publiée par G. Noël dans la « Revue Contemporaine » et plus tard, en 1887, ce sont également les « Fővárosi Lapok » qui révèlent au public hongrois un des plus profonds symboles baudelairiens, *l'Albatros* dans la traduction du poète post-romantique Sándor Endrődi.[4] Ce « proto-albatros » hongrois, conçu dans les « alexandrins à cadence descendante » de Petőfi, mais plusieurs fois réédité même en province, par exemple à Nagyvárad (1889), dominera la scène jusqu'au début du xx^{e} siècle de sorte que la première période de la postérité hongroise de Baudelaire, de 1887 à 1904, peut être caractérisée par « le prince des nuées » en qui Endrődi avait bien raison de voir un *viharmadár,* c'est-à-dire un « oiseau des tempêtes ».

Beaucoup moins connue que *l'Albatros* d'Endrődi, une autre traduction

[1] Fr. Porché: *Baudelaire, Histoire d'une âme.* Paris, s.d. (1944), p. 415.

[2] Cité par K. Lengyel: *Baudelaire magyar kritikusai és fordítói* [Les Critiques et les traducteurs hongrois de Baudelaire], Budapest, 1937, p. 11.

[3] Fővárosi Lapok 1869, pp. 843–851.

[4] Fővárosi Lapok 1887, n° 357.

fut publiée pour la première fois en 1886. Elle était due à la plume de Gyula Reviczky, un des meilleurs poètes de l'époque, qu'un profond sentiment humanitaire rapprochait presque instinctivement de l'auteur des *Tableaux parisiens*. Reviczky traduisit *l'Examen de minuit*, ce poème peut-être moins représentatif que *l'Albatros*, mais susceptible de révéler au lecteur étranger la suggestivité de l'introspection baudelairienne et la parfaite sincérité de ce « monologue intérieur ». Le traducteur, bien qu'il ait transformé en octosyllabes trochaïques les octosyllabes ïambiques de l'original, a su garder aussi bien la souplesse de la forme strophique que l'émouvante simplicité de cette confession. Citons donc au moins deux strophes, la 1re et la 3e, de la première traduction hongroise d'un poème baudelairien:

Baudelaire	Reviczky
L'Examen de minuit	*Éjféli számadás*
La pendule, sonnant minuit,	Mikor éjfélt ver az óra,
Ironiquement nous engage	Számadásra hí bennünket,
A nous rappeler quel usage	Hogy a napot, a letűntet,
Nous fîmes du jour qui s'enfuit.	Használtuk-e némi jóra?
— Aujourd'hui, date fatidique,	Mai napon, — volt reá ok:
Vendredi, treize, nous avons,	Tizenhármas péntek épen —
Malgré ce que nous savons,	Bár úszunk a bölcseségben,
Mené le train d'un hérétique.	Úgy éltünk, mint a pogányok.
— — — — — — — — — — — —	— — — — — — — — — — —
(Nous avons...)	
Contristé, servile bourreau	A tévedő gyöngeséget
Le faible qu'à tort on méprise,	Hódolva a butaságnak,
Salué l'énorme Bêtise,	Bikaszarvas homlokának
La Bêtise au front de taureau;	Meggyötörtük mint pecérek.
Baisé la stupide Matière	Csókot hánytunk a piszoknak,
Avec grande dévotion	Nyegleséget ünnepeltünk
Et de la putréfaction	S főleg abba' telt a kedvünk,
Béni la blafarde lumière.	Hogy öleljük, a mi rothadt.[5]

En 1896, où l'essai très clairvoyant de Béla Lázár (dans le volume *Hier — aujourd'hui — demain*[6]) se heurtait à la résistance hypocrite d'un critique conservateur comme Aladár Zlinszky (qui ne voyait en Baudelaire qu'une « poésie des grimaces »[7]), la célèbre revue du poète József Kiss, intitulée « A Hét », s'est également mise au service du culte naissant de Baudelaire: c'est dans cette revue que parut non seulement une nouvelle version de *l'Albatros*, due à Antal Radó, remarquable traducteur hongrois de Leopardi, mais aussi *d'Abel et Caïn*, *Don Juan aux enfers*, *Spleen* et d'autres poèmes. En 1903, l'anthologie française de la Société Kisfaludy[8] marque un pas en arrière: Baudelaire n'y est représenté que par six poèmes, mais Hérédia par 40, Sully Prudhomme par 32 et

[5] Arad és Vidéke 1886, no 211.
[6] *A tegnap, a ma és a holnap*, Budapest, 1896.
[7] V. Egyetemes Philologiai Közlöny 1896, pp. 812–817.
[8] Anthologia a XIX. század francia lyrájából [Anthologie de la poésie lyrique française du XIXe siècle]. Budapest, 1903, t.I.

Coppée par 26. Même les grands romantiques français s'effacent devant l'ombre de certains poètes médiocres de la seconde moitié du siècle.

La deuxième période de la « survie » en Hongrie commence en 1904 par une traduction d'Endre Ady qui, sur la Côte d'Azur, se tourmente trois jours pour traduire le poème *Causerie*. Cette traduction paraîtra bientôt dans le « Budapesti Napló ». A ce moment, Ady se forge déjà une métrique très personnelle qui, comme il l'avouera lui-même plus tard, ne cède pas facilement aux exigences de l'alexandrin français. Malgré le rythme plus ou moins libre des vers d'Ady, c'est grâce à son génie et aux trois sonnets traduits par lui qu'un vrai Baudelaire peut enfin se révéler aux lecteurs hongrois. Voici l'inoubliable première strophe de la *Causerie*, d'abord en français, ensuite dans la traduction d'Ady:

Baudelaire

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose!
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,
Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose
Le souvenir cuisant de son limon amer.

Ady

Bűvös, szép őszi ég vagy, tündöklés, rózsaszirom.
Bennem a szomorúság tengere sírva árad
S ha visszafut, otthagyja fanyar, bús ajkaimon
Maró emlékezetét keserű iszapjának.

Signalons aussi la remarquable concision du dernier tercet:

Baudelaire

O Beauté, dur fléau des âmes, tu le veux!
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes,
Calcine ces lambeaux qu'ont épargnés les bêtes.

Ady

Lelkek kemény korbácsa, oh Szépség, Te akarod.
Lobbantsd fel ünneppiros lángjával tűzszemednek
A rongyokat, amiket a rablók itt feledtek.

De 1905 à 1917, jusqu'à la parution du premier recueil hongrois des poèmes de Baudelaire, entrent en lice — surtout dans les colonnes des revues « Hét » et « Magyar Szemle », ainsi que dans quelques journaux comme dans « Népszava » où paraît, en 1908, une étude substantielle de György Bölöni, frère d'armes d'Ady[9] — deux grands traducteurs: Oszkár György et Dezső Kosztolányi. Le second fait paraître dans les deux éditions de ses *Poètes modernes* (1914, 1921) une trentaine de traductions de poèmes baudelairiens; ces textes nous charment avant tout par leur suggestivité. Il est curieux de voir que Kosztolányi, malgré la virtuosité de sa technique, ne recourt guère à l'alexandrin; comme tant de traducteurs allemands de l'époque, il lui préfère le dé-

[9] Népszava, 1908, nº 249.

casyllabe, même lorsqu'il s'agit de poèmes aux intonations pathétiques et sinueuses comme *la Musique* ou *Moesta et errabunda.* L'attention de Kosztolányi est toujours captivée par un seul motif qui, éventuellement, ne vibre que dans la forme interne du texte baudelairien. Pour s'en convaincre, il suffit de citer la première strophe de *l'Homme et la Mer :*

Homme libre, toujours tu chériras la mer!
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Dans la traduction de Kosztolányi c'est le mot *vad* (« sauvage ») qui prédomine (bien qu'on ne le trouve dans l'original qu'une seule fois, au vers 8: « Au bruit de cette plainte indomptable et *sauvage*:... »); cette épithète s'allie d'ailleurs à une riche série d'autres épithètes, ce qui caractérisera plus tard même les traductions considérées comme définitives:

Mindig szeretted a *vad* óceánt,
Ember, te *vad, vad* mint a zivatar.
A tengeren vihar ekéje szánt,
És lelked is örvényes és fanyar.

C'est également Kosztolányi qui fut le premier à traduire des poèmes aussi « discutés » que *la Charogne;* le même enrichissement thématique caractérise, pendant une dizaine d'années, les traductions particulièrement fidèles d'Oszkár György, ce collaborateur très doué de la revue d'avant-garde « Nyugat ». Quand on feuillette ses traductions, parues en 1917 dans un volume à part,[10] on y trouve, sur le point de la versification, les solutions les plus diverses: outre le décasyllabe et l'alexandrin hongrois à allure descendante, il sait déjà manier aussi une sorte d'adaptation hongroise de l'alexandrin français. D'une manière générale, c'est lui qui, pendant la première guerre mondiale, devient un vrai précurseur de l'activité de la célèbre triade Mihály Babits — Árpád Tóth — Lőrinc Szabó. (Les traductions de Babits commencent à paraître à partir de 1916.) Qu'il me soit permis de fournir quelques preuves philologiques de cette continuité entre Oszkár György et ses successeurs, qui, soit dit en passant, n'est point surprenante: en traduisant la *Divine Comédie,* le même Babits n'a pas hésité à intercaler dans son texte bien des vers réussis d'une traduction antérieure de Károly Szász.

Voici une strophe de *l'Ennemi* dont même le premier vers accuse une filiation indubitable:

Baudelaire

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

[10] *A rossz virágai* [Les Fleurs du Mal], Békéscsaba, 1917.

O. György

Elértem ím *a gondolatnak őszét,*
Most jöjjenek: gereblye és lapát,
Mit sírlyukakra szaggatott *eső szét,*
Hadd művelem megint egy tagba át.

M. Babits

S *elértem* végre így *a Gondolatnak őszét;*
Most kéne fogni már ásót és gerebent
S amit gödrösre túrt s úgy hányt a zord *eső szét,*
Mint sír-vájt temetőt: ágyakká töltenem.

On remarque une continuité analogue à propos des deux autres collaborateurs de la future traduction intégrale des *Fleurs du Mal*[11]. Pour démontrer au moins en partie les sources d'Árpád Tóth, il suffit de signaler les quatre derniers vers du sonnet *Je te donne ces vers:*

Baudelaire

O toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,

Foules d'un pied léger et d'un regard serein
Les stupides mortels qui t'ont jugée amère,
Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain.

O. György

Ó te, ki mint az árny, lábaddal, nyomtalanul,

Tapostad könnyedén — szemed csupa *derű* —
A buta halandót — te nékik *keserű,*
Szurok-*szemű szobor, érchomloku nagy angyal!*

Á. Tóth

Óh te, ki mint az árny, oly lenge, könnyű nyommal
tiprod a földi rajt s szemed csupa *derű,*
ám a buták előtt vad vagy és *keserű* —
éjkő-*szemű szobor, érchomloku nagy angyal!*

En ce qui concerne Lőrinc Szabó, il suffit de s'en référer à la pièce XXIV des *Fleurs du Mal;* les traductions illustrent fort bien le passage du décasyllabe à l'alexandrin d'inspiration française:

Baudelaire

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O vase de tristesse, ô grande taciturne...

[11] Jusqu'ici — malgré quelques analyses sommaires (cf. K. Lengyel, op. cit. pp. 42 sqq.) — personne n'a mis en évidence l'influence décisive d'O. György sur les traductions considérées comme « définitives ».

O. György

*Imádlak, mint az éj*nek *boltozatját,*
Ó gyász edénye, ó nagy *hallgatagság.*

L. Szabó

Imádlak, mint az éj fekete *boltozatját,*
Ó gyász edénye, ó fenséges *hallgatagság.*

Et un peu plus bas:

Baudelaire

Et je chéris, ô bête implacable et cruelle!
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle!

O. György

Szeretlek ó, te szörnyű, *ó* [te] kegyetlen *állat,*
Fagyoddal is csak annál szebbnek látlak.

L. Szabó

S *szeretlek, óh, te* vad, te könyörtelen *állat,*
Szépítő fagyodért csak még jobban imádlak.

Après ces antécédents, plus exactement après les fêtes de deux commémorations, en 1907 et en 1917, le culte de Baudelaire triomphera entièrement après 1918 comme un rayon d'espoir, comme un refuge de la liberté en matière d'art et de comportement au début des années contre-révolutionnaires. En 1920, c'est Lőrinc Szabó qui, dans une brochure bilingue[12], révèle l'humanisme et les symétries expressives des *Petits poèmes en prose*. Voici quelques lignes de la première traduction du poème *Un hémisphère dans une chevelure:*

Baudelaire

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

L. Szabó

— *Hadd* szívjam hosszan, hosszan hajad illatát, hadd merítsem bele egész arcomat, mint szomjas ember a forrás vizébe, és *hadd* lengessem fürteidet kezemmel, mint egy illatos kendőt, hogy emlékeket szórjak a légbe!

En 1921, à l'occasion du centenaire de la naissance de Baudelaire, c'est Zoltán Franyó, un poète progressiste émigré, qui fait paraître à Vienne un choix de traductions.[13] C'est à Franyó qu'on doit la première tentative de traduire aussi les « poèmes maudits » (entre autres *les Bijoux*) et, malgré certaines libertés discutables, la meilleure version hongroise du sonnet *Correspondances*. Il suffit d'en citer les deux tercets:

[12] *Kis költemények prózában* [Petits poèmes en prose]. Budapest, 1920.
[13] *Versek a « Les Fleurs du Mal »-ból.* Wien, s.d. (1921).

Baudelaire

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Z. Franyó

Van illat, friss, akár a gyermek gyenge húsa,
Bús, mint az oboa, zöld, mint a zsenge búza,
És vannak gazdagok vagy diadalmasak,

Kiterjedt életük a tágas térben élik,
Mint ámbra, benzoé, tömjén és pézsmaszag,
Melyek a szellem és érzék hevét zenélik.

En 1923 parut enfin — simultanément avec un choix de traductions, publié par Sándor Térey[14] et un second recueil de Z. Franyó[15] — la traduction intégrale des *Fleurs du Mal*[16]. Au point de vue chronologique, elle est liée au début du culte de Baudelaire vers 1917; en même temps elle semble marquer jusqu'à nos jours un « non plus ultra » ou un « ne varietur » dans le domaine des traductions hongroises de Baudelaire (de même que la *Divine Comédie* dans la traduction de Babits). Reste à savoir si ce volume où il est facile de relever — surtout par suite de la collaboration d'Árpád Tóth — une nuance féminine et des efforts stylistiques peut-être trop alambiqués (pour satisfaire aux exigences, souvent très complexes, de la forme) est réellement le dernier mot des admirateurs et des interprètes hongrois de Baudelaire. Parfois — en feuilletant les traductions antérieures — on rêve à une interprétation plus simple et plus mâle de certains textes baudelairiens où il y aurait moins de Rilke et de Hoffmansthal, mais plus de Baudelaire. Voici deux strophes du *Serpent qui danse* d'abord dans la traduction d'O. György, ensuite dans celle d'Á. Tóth. Cette seule strophe suffit à nous révéler deux attitudes fort différentes, sinon diamétralement opposées:

Baudelaire

Sur ta chevelure profonde
Aux âcres parfums,
Mer odorante et vagabonde
Aux flots bleus et bruns...

[14] *Baudelaire válogatott versei. Versek a « Les Fleurs du Mal »-ból.* Budapest, s.d. (1923).
[15] Cf. K. Lengyel, *op. cit.* p. 58.
[16] *Romlás virágai* [Les Fleurs du Mal]. Budapest, s.d. (1923).

O. György

Mély hajadból kelnek
Fanyar illatok,
Vad napos tengernek
Kékjén szállhatok.

Á. Tóth

Míg mély hajad zuhogva reng el
S szaga csupa bú,
és árad, mint *nagy kósza* tenger,
Kék s barna habú...

Ou un peu plus bas:

Baudelaire

Sous le fardeau de ta paresse
Ta tête d'enfant
Se balance avec la mollesse
D'un jeune éléphant.

O. György

Súlyos lomhaságban
— Ifjú elefánt —
Gyermek főd ring lágyan,
Ringatása tánc.

Á. Tóth

Gyerekfőd, mit, mig lustán illeg
halk súly le-leránt,
bókol, mint bájjal hogyha billeg
kölyök-elefánt.

Quelques syntagmes fort recherchés comme *halk súly* (« un fardeau silencieux! ») et d'autres posent, une fois de plus, le problème des épithètes baudelairiennes.[17] Il est évident que pendant la deuxième et la troisième périodes de sa postérité hongroise, certaines épithètes « poétiques » comme *bús* (« triste, morne ») et même *anda* (« mélancolique ») ont été trop souvent introduites d'une manière plus ou moins arbitraire.[18] Tout compte fait, c'est pourtant la traduction de 1923 qui semble être la meilleure, la plus poétique, non seulement en Hongrie, mais dans tous les pays de l'Europe orientale.

Pendant les deux dernières dizaines d'années, la traduction intégrale des *Fleurs du Mal* a été plusieurs fois rééditée,[19] ce qui est une éloquente confirmation des vues formulées par Ady, en 1917, dans l'article « Charles Baudelaire est vivant »[20]:

« Il est parmi nos ancêtres douloureux et funestes; c'est de lui que descendent en ligne droite et incontestable Carducci, Swinburne, Dehmel et, quoique poète mineur, Brioussov. Il m'a inspiré le courage d'agir de même à l'égard des autres; je l'adorais même si je cherchais à me libérer du joug des formes françaises. Il est magnifique de survivre comme Baudelaire "Dans les caveaux de l'Insondable, Où le Destin m'a relégué." La réalité vivante de Baudelaire m'a inspiré une remarquable vigueur spirituelle et m'a obligé à une vive reconnaissance. »

László GÁLDI.

[17] V. K. Lengyel, *op. cit.* p. 47.

[18] Ce problème vient d'être examiné par une de mes élèves, Mlle Marianne Fülöp; (*Acta Invenum*, Budapest, I. 1968); ses conclusions n'ont fait que confirmer les miennes.

[19] Cf. Les rééditions de 1957 (à deux reprises) et de 1967 (sans compter celles de 1943–1944).

[20] *Charles Baudelaire él!* Nyugat 1917, II, p. 742.

Poètes hongrois dans les colonnes de la revue «Demain»

Les chercheurs qui étudient les relations littéraires franco-hongroises, se plaignent souvent amèrement de ce que le public et la critique littéraire tiennent rarement compte des poètes, des romanciers et des essayistes hongrois qui ont trouvé dans la littérature française un stimulant dont ont profité leurs œuvres au point de déclencher un renouveau. C'est ainsi que dans un article intitulé *la Littérature hongroise à l'étranger* (Nyugat, 1912, n° 2. p. 156), Géza Laczkó (1884–1953) évoque l'indifférence que rencontre la littérature hongroise moderne d'orientation française, et surtout la poésie, précisément dans les pays francophones.

Cette circonstance souligne l'importance dans l'histoire de la littérature, de l'article qui a paru au moment de la première guerre mondiale, en Suisse, dans le périodique de langue française du mouvement zimmerwaldiste *Demain* (1916, vol. II. pp. 324–332). Le rédacteur de l'article, Ádám Lovag, poète hongrois qui avait alors une trentaine d'années, traite du rôle dominant du pacifisme dans la nouvelle poésie hongroise et en donne la preuve en traduisant et en commentant quelques œuvres de poètes hongrois connus. Nous ne pensons guère nous tromper en affirmant que, pour la plupart des poètes hongrois dont nous lisons ici les noms — poètes parmi lesquels nous trouvons des classiques de la poésie hongroise moderne —, les extraits figurant dans cet article marquent, dans le temps et dans l'espace, la première publication en langue française. Il s'agit d'Endre Ady (1877–1919), de Béla Benjámin, d'Ákos Dutka (1881), de Zoltán Franyó (1887), de Gyula Juhász (1883–1937), de Dezső Kosztolányi (1885–1936), d'Ádám Lovag, d'Andor Peterdi (1881–1958) et d'Ernő Szép (1884–1953).

Ce périodique qui paraissait à Genève et où nous relevons l'article qui analysait les manifestations et l'esprit pacifistes de la poésie hongroise, proclamait expressément et, si l'on prend en considération les conditions de l'époque, audacieusement, les principes élaborés lors de la rencontre de Zimmerwald. Son rédacteur, le passionné Henri Guilbeaux, était en rapports constants avec les dirigeants bolchéviques qui vivaient en Suisse. Les articles de Lénine et de ses compagnons parurent en français dans *Demain* et, après la Révolution d'Octobre, cette revue fit paraître de façon suivie des rapports détaillés sur la vie et les luttes de la Russie nouvelle. C'est pour cette activité qu'un tribunal français condamna à mort Henri Guilbeaux en 1918. Expulsé par le gouvernement suisse, Henri Guilbeaux se réfugia en Russie, et cette date marque aussi la disparition de cette importante revue internationale. Lénine écrivit une préface aux écrits de Guilbeaux sur le mouvement ouvrier français. Gagné ensuite par

l'esprit du mouvement anarcho-syndicaliste contre lequel Romain Rolland l'avait déjà mis en garde à plusieurs reprises, Guilbeaux mourut vers la fin des années trente en proie à un profond déchirement intérieur (cf. Romain Rolland, *Journal des années de guerre,* p. 1249, et, sur la mort de Guilbeaux, Stefan Zweig, *Adieu à hier,* édition hongroise, p. 274).

Le contenu de numéro double de *Demain,* où parut l'article enrichi de morceaux d'anthologie d'Ádám Lovag, est particulièrement varié. On y trouve, en effet, en guise d'éditorial, un article de Romain Rolland, intitulé *Aux peuples assassinés!,* l'une des plus vigoureuses manifestations pacifistes de l'auteur de *Jean-Christophe.* Parmi d'autres articles, il y a la conférence en français de Lounatcharski sur Verhaeren, un écrit bouleversant d'Auguste Forel, contre les agitateurs de l'arrière, des gravures sur bois d'inspiration pacifiste de Frans Masereel, la déclaration des représentants à l'étranger du parti social-démocrate polonais de tendance zimmerwaldiste, ainsi qu'un compte rendu documenté et révélateur sur les dépenses militaires des parties belligérantes. Tel est donc le cadre dans lequel se fait entendre, par l'intermédiaire d'Ádám Lovag, la voix de la poésie pacifiste hongroise, dans son article *les Poètes hongrois et la guerre.*

La note de la rédaction, qui présente l'auteur, nous révèle qu'il a écrit lui-même cet article en français et qu'il s'est également chargé des traductions: « Un jeune poète hongrois, Ádám Lovag, qui a vécu longtemps en France et dont il suivait depuis longtemps le mouvement littéraire, a écrit en français cette étude, où il montre l'influence de la guerre sur la sensibilité des poètes hongrois. » L'introduction à l'étude rappelle le caractère international et la « résonance humaine » traditionnels de la littérature hongroise. La nouvelle poésie hongroise reste fidèle à cette tradition et se fait, dans l'atmosphère inhumaine de la guerre, le porte-parole de l'humanité et de la paix. « Il faut dire qu'il n'y avait guère de littérature où le nationalisme eût aussi peu cours que dans celle de la Hongrie moderne d'avant-guerre. On fausserait l'idée en disant qu'elle était internationaliste ou cosmopolite par parti pris: elle était humaine — un mot qu'on retrouvera sans cesse dans la critique — et éclectique. On n'y trouve point de trace d'un état d'âme qui se prépare à la guerre, ni à celle qu'on veut, ni à celle qu'on craint. » Pour justifier cette thèse, l'auteur donne des extraits de la nouvelle poésie hongroise, sans les faire précéder, d'ailleurs, d'une analyse quelconque ou d'une critique, tout au plus d'une courte note de présentation.

Il présente d'abord la *Prière (Imádság)* d'Ernő Szép qu'il traduit en vers sensibles et élégants, dans le style des symbolistes mineurs, surtout dans celui de Jules Laforgue, en respectant fidèlement la forme, la disposition des rimes, et le nombre de syllabes.

Vient ensuite Endre Ady qu'il dit être « la plus forte individualité de la nouvelle génération, dont l'âme était partagée, avant la guerre, entre la nostalgie de son séjour à Paris et entre les inspirations venant des profondeurs jusqu'alors inexplorées de l'âme hongroise... » L'article comprend deux extraits d'Ady: un en prose, très bien choisi, et un poème d'un choix moins heureux. Le morceau en prose avait paru le 8 août 1915 dans le quotidien hongrois *Világ* (Monde), sous le titre *La Suisse hongroise.*

Le deuxième extrait d'Ady est constitué par le poème *Désir de plus grande confiance (Több bizodalom vágya)* qu'Ady écrivit au cours de l'été 1914. C'est, à notre connaissance, la première poésie d'Ady qui parut en français (faisons remarquer qu'Andor Révész avait déjà consacré un long article à l'importance d'Ady dans la *Revue des Études Littéraires*, n° 6, 1912). La traduction de Lovag est un peu moins habile que l'adaptation qu'il fit des vers d'Ernő Szép ou de ceux de Gyula Juhász qu'il cite dans la suite de l'article, surtout en ce qui concerne les deux derniers vers plus lourds et laborieux:

Un peu plus de confiance me fera
Lever de mes deux forts bras,
Bien haut, de Christ la croix.
Mais mon âme est triste, aux abois.

Que ma beauté hongroise resplendirait
Toutes mes malédictions je retirerais,
Je chasserais les vilains sons d'avenir,
Si un peu plus croyant je pouvais devenir.

Lovag qui avait emprunté ce poème à une méditation en trois parties intitulée *Loin du champ de bataille*, parue dans le numéro du 1[er] août 1914 de *Világ*, y ajoute également la troisième partie en prose qui, de par son caractère apocalyptique et sous la forme d'un aphorisme, donne tout son sens à l'œuvre. Écoutons-le:

« Pourquoi n'est-ce pas possible? Irrémédiablement la vie continue — pourquoi n'est-il pas possible d'attendre la fin de ces choses, sans mourir, simplement en dormant? »

Après Ady, l'auteur nous présente deux « poètes socialistes », Andor Peterdi avec *Fais-moi dormir ma mère (Altass el, édesanyám)* et Béla Benjámin avec *Le Régiment mort (Halott ezred)*, vaste poème dont nous n'avons pu réussir à retrouver l'original. La traduction de la première strophe du poème de Peterdi est particulièrement remarquable. En effet, sans rien trahir du contenu ni de l'atmosphère de l'œuvre, Lovag accentue la liberté et la souplesse du texte français grâce à l'emploi d'infinitifs substantivés:

Ne rien écouter, ne rien voir,
Attendre, attendre,
Ne pas avoir peur, ne pas s'émouvoir,
Regarder, regarder,
Supprimer les larmes, supprimer le sourire,
Espérer, espérer:
Pendre comme une pomme sur la branche de l'Avenir.
Ah! fais-moi, ma mère, fais-moi dormir!

Il cite ensuite un sonnet à résonance baudelairienne de Gyula Juhász, qui sonne particulièrement bien en français: *Au Penseur de Rodin (Rodin Gondolkodójához)*. Ce sonnet de Juhász a été publié récemment de nouveau dans la série

des *Œuvres complètes*, mais il était absent des recueils précédents. C'est pourquoi il nous a paru intéressant d'en donner ici, ne serait-ce que le texte français. Cette adaptation de Lovag est, en effet, un bel exemple de ces œuvres qui s'élèvent contre la guerre et où s'exprime l'unité de la pensée et de l'action:

Buste heureux, tu es de bronze et d'éternité.
Tu médites, muet, sur les tourments de ce monde,
Dont tu ignores les monstrueuses vanités
et les douleurs qui l'inondent.

Les penseurs, les compagnons affligés,
Entourent, en pleurant, un grand tombeau,
Et des poètes purs, agneaux égarés,
Errent dans le sang sous le ciel si haut.

Si tu voyais comme ce monde est noir,
Quelles seraient tes idées, oh! Penseur,
Si ton cœur battait comme le leur?
On ne voit dans cet infini sans espoir
Que sur les lèvres des marbres antiques, ô morne statue,
Trembler le sourire de la joie disparue.

Le traducteur nous présente en termes chaleureux Ákos Dutka qui fit ses débuts en même temps que Juhász et Ady et dont il déclare qu'il aurait beaucoup plus à dire au monde que le poème qu'il a traduit, à savoir la ballade *Le Christ d'Ypres (Az Yperni Krisztus előtt)* dont le titre est déjà significatif. On notera dans cette traduction des solutions heureuses et ingénieuses.

Il présente, et à juste titre, Dezső Kosztolányi comme un des plus originaux talents de la poésie hongroise moderne. Il traduit de lui l'*Aveu (Szentbeszéd)* de façon lyrique et tout en respectant la forme originale. Il cite également le poème *Pénitence (Bűnbánat)* de Zoltán Franyó dont nous n'avons pas réussi à retrouver le texte original.

Pour terminer, Ádám Lovag traduit une de ses propres œuvres *1915, Amour? (1915, Szerelem?)* qui avait paru dans l'hebdomadaire *A Hét* (la Semaine) du 23 mai 1915. Cette œuvre avait été lue, lors d'une soirée consacrée à la littérature pacifiste, par une des plus remarquables comédiennes de l'époque, Irén Varsányi. Quand on se rappelle qu'il est assez rare que les poètes hongrois traduisent leurs propres œuvres, nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de tirer quelques conclusions de l'étude de cette traduction. Constatons tout d'abord qu'il agit beaucoup plus librement avec son propre texte qu'avec celui des autres poètes. Tandis que chez les autres (nous aimerions de nouveau le souligner) il s'efforce de respecter scrupuleusement la forme de l'œuvre, il le modifie au gré de son goût et des nécessités poétiques, lorsqu'il s'agit de l'un de ses propres poèmes. Enfin, conclusion de portée plus générale, la version française est plus souple, plus nuancée, plus riche, plus colorée. L'original est une œuvre passionnée, rhapsodique, exaltée, l'œuvre française est équilibrée, calme, mesurée. Ce qui est, dans le contexte de la poésie hongroise de l'époque, neuf, voire surprenant, s'aligne en français scrupuleusement sur les traditions symbolistes. Voici, à titre d'exemple, la sixième strophe:

Mintha a világnak szíve én volnék,
minden szenvedés énrám omolnék,
minden sebből az én vérem folynék —
fájdalom vára vagyok.
Minden gonoszság súlyát én érzem,
minden botorság kínszenvedésem...
És rágondolok.

Et comme si je devenais le cœur de ce grand monde
Comme un torrent de toutes les douleurs m'inonde,
Je sens la brûlure de toutes ses hontes,
L'apogée de ma tourmente éternelle.
Et je sens couler mon sang de toutes les blessures,
Ma respiration même me semble un lâche parjure...
Et mes pensées vont vers Elle.

Six mois plus tard, en juin 1917, Lovag fait de nouveau paraître des traductions de poèmes, cette fois dans le deuxième et dernier numéro du périodique suisse de tendance progressiste *Le Plus Grand Monde*. Cette publication au contenu varié où l'on trouve de nombreux textes hongrois et, parmi les collaborateurs, des révolutionnaires, tels A. V. Lounatcharski et D. Z. Manouilski, présente la traduction fort réussie de deux poèmes hongrois en guise d'introduction à l'*Anthologie de la douleur et de la révolte;* le *Fortissimo* de Mihály Babits, un des plus importants poètes hongrois avec Ady, ainsi que le *Chant de lamentation en 1915 (Sirató ének 1915-ben)* d'Artur Keleti, œuvre qui était une protestation pleine d'émotion et de sentiment contre la guerre et qui jouissait alors à bon droit d'une grande popularité.

Ádám Lovag, ce poète dont les traductions réussies firent à deux reprises, en 1916 et en 1917, connaître l'esprit pacifiste de la littérature hongroise, avait acquis ses connaissances du français à la maison paternelle: son père était venu de Pologne pour se battre pour la cause hongroise dans la guerre de l'indépendance de 1848–1849. Il parlait avec son fils tantôt en polonais, tantôt en français. Lovag, qui s'appelait de son véritable nom Glazewski et qui n'utilisait le nom de Lovag qu'à des fins littéraires, commença à écrire en 1911: en dehors d'œuvres poétiques marquées par un audacieux esprit de renouveau, il avait surtout attiré l'attention sur lui grâce à des articles consacrés à des événements marquants de la littérature française moderne.

Son importance dans la vie littéraire hongroise de l'époque ne tient pas uniquement au fait qu'il apporta sur le forum international, et pour la première fois en français, les œuvres de nombreux poètes hongrois majeurs, comme celles d'Ady, de Babits, de Kosztolányi, de Juhász, œuvres dont l'esprit et la classe étaient internationaux, mais également au fait qu'il était, selon la critique de l'époque, « le premier poète hongrois futuriste ». (*A Hét*, 1914, n° 21). En effet, en 1914, parurent les *Premières œuvres d'Ádám Lovag*, recueil dont le niveau poétique était malheureusement médiocre et qui contenait, outre des poèmes en hongrois, des œuvres en anglais et en français. Lovag a voulu lui-même que ses poèmes hongrois deviennent le porte-drapeau d'une poésie futuriste hongroise, « le véritable et légitime futurisme ». La préface du recueil fut écrite par

Frigyes Karinthy qui souligne lui aussi la légitimité et la nécessité de l'expérience artistique: « Il s'agit là d'un programme — déclare Karinthy dans sa préface aux œuvres de Lovag — et il semble bien que ce programme soit nécessaire, puisqu'il faut expliquer une conception poétique paradoxale. On nous a dit jusqu'à présent que la poésie tirait son origine de la nature inconnue, de ce que l'on appelle l'instinct, cause de tous nos désirs inconnus, de nos bonheurs et de nos malheurs. Vous faites surgir la poésie sous l'éclairage de la conscience et de la connaissance. C'est là une expérience, et il faut attendre pour savoir ce qu'elle nous apporte. Quel que soit le but, bénie soit toute expérience qui nous ouvre de nouveaux horizons. Peu importe que le pionnier débouche sur une région déjà explorée, par une voie inconnue. Il aura par sa sueur ajouté au caractère béni et à la plénitude de cette région. »

Après ces expériences pleines de promesses, Ádám Lovag abandonna ses activités poétiques et même, hélas, son œuvre de traducteur. De la fin de la première guerre mondiale jusqu'à sa mort (en 1945) il travailla dans une banque à Budapest, ne donnant plus suite au travail qu'il avait si bien commencé dans le domaine des relations littéraires franco-hongroises.

En guise de conclusion nous nous permettons de rappeler à propos de l'épanouissement des relations littéraires franco-hongroises au moment de la première guerre mondiale que, durant l'été 1914, quelques écrivains et professeurs hongrois qui séjournaient en France, furent assignés en résidence surveillée dans l'île de Noirmoutier en compagnie d'autres « ressortissants des États en guerre avec la France ». Comment ces professeurs et ces écrivains hongrois occupèrent-ils leur temps d'internement? L'un d'eux, Aladár Kuncz, écrit à Romain Rolland en novembre 1914 et l'informe que, un jour sur deux, il fait une conférence en français, sur la littérature européenne: « La lettre d'un Hongrois Kincz, (sic!) interné au château de Noirmoutier (Vendée), dit qu'il fait, tous les deux soirs, une conférence en français sur la littérature européenne du XIX^e^ siècle, devant un public « très attentif et reconnaissant », composé en majeure partie d'ouvriers. » (R. Rolland, *Journal des années de guerre 1914–1919* p. 132). Après la guerre, devenu organisateur de la vie littéraire hongroise en Transylvanie, Aladár Kuncz a écrit un roman retentissant sur son séjour forcé à Noirmoutier. Son roman — Témoignage, publié en français aussi (*le Monastère noir*, Éd. Gallimard, 1937), a obtenu un succès justifié en tant que contribution à la connaissance de l'homme qui ne succombe pas à la pression des forces inhumaines.

László Dobossy.

Deux thèmes de Daumier dans la peinture hongroise

Les recherches relatives à l'histoire de l'art au XX^e siècle, en particulier l'analyse des interdépendances iconographiques et iconologiques, nous obligent assez fréquemment à reprendre l'examen de Daumier qui s'avère comme un point de départ spécifique des enchaînements iconographiques. Dans bien des cas, on trouve des types compositionnels ou sociaux, de nouveaux motifs ou des signes anciens chargés d'une nouvelle signification, qui nous incitent à approfondir la connaissance de l'œuvre de Daumier et à l'analyser selon des méthodes nouvelles. De nombreuses tendances caractéristiques qui se dessinent dans le choix des sujets au XX^e siècle, trouvent leur source ou bien leur préhistoire dans l'œuvre du grand dessinateur et peintre français. Dans l'histoire plusieurs fois séculaire de plus d'un thème artistique, de plus d'un ensemble de signes artistiques, son art constitue un tournant; il les a transformés, grâce à une sélection spécifique, il a modifié leur qualité, il a créé, pour ainsi dire, un point de départ à leur interprétation moderne et même, dans de nombreux cas, à l'interprétation qui prévaut aujourd'hui encore.

Rappeler la permanence des caricatures, des satires de Daumier, cela constitue presque un lieu commun — et pourtant, ce riche ensemble d'œuvres ne cesse d'exercer, aujourd'hui encore, une influence réelle par les idées et les méthodes qu'il inspire sur les caricaturistes politiques et les artistes qui veulent, en faisant rire le spectateur, l'aider à se connaître et à se démasquer à ses propres yeux. Quant à l'influence de l'art graphique de Daumier, c'est un tout autre problème, et ce que nous pourrions dire à ce sujet de ses rapports avec l'art hongrois, ne ferait que compléter sur le plan des faits historiques — plutôt que sur celui des rapports esthétiques — ce que nous savons par ailleurs de l'influence internationale de cet art[1]. Quant aux exemples qui témoignent de l'imitation de telle ou telle peinture de Daumier et qui peuvent être considérés plutôt comme des œuvres d'épigones, ils ne nous retiendront pas non plus, même dans les cas où l'artiste avait trouvé, consciemment ou d'instinct, son inspiration chez Daumier sans avoir l'intention de lui emprunter tout simplement une solution artistique.

En dehors de la France, l'influence de Daumier se décèle en Europe surtout dans l'art allemand, en particulier dans les œuvres de Käthe Kollwitz, et cela

[1] Une étude de Teréz Gerszi analyse l'influence, la plus directe dans le temps, des dessins de Daumier: *Daumier et les caricatures du premier journal satirique hongrois* (en hongrois; Művészettörténeti Értesítő, 1953, fasc. 1–2, pp. 138–144).

La bibliographie hongroise de Daumier comprend un nombre considérable de travaux; en raison de son importance du point de vue de l'histoire de nos recherches, je mentionne spécialement l'étude de Lajos Vayer: *Daumier dans les études d'histoire de l'art* (en hongrois; Szabad művészet, 1953, pp. 138–139).

en premier lieu au tournant du siècle. Cette influence laisse des traces, au début du XX^e siècle, dans l'art graphique anglais, entre autres, dans l'art des affiches. Hors d'Europe, on la retrouve dans l'art des États-Unis, à partir du début de notre siècle, sous la forme du reflet d'un type de composition ou d'une situation qui constituent une caractéristique spécifique de l'art de Daumier[2]. Ce n'est pas un hasard que, sur le plan géographique, l'influence de Daumier ait été aussi ramifiée: l'explication de ce fait se trouve avant tout dans l'œuvre même de Daumier. Il est vrai qu'il existe des sujets — comme par exemple celui du haleur, du travail animal fait par des hommes — qui reviennent, sans grande différence chronologique, dans plusieurs arts nationaux (comme par exemple en Russie, en Hongrie, en Allemagne); dans ce cas précis, ce sont plutôt la composition particulière employée par Daumier, la solution formelle adoptée, qui ont pu inspirer, par exemple, la feuille de Käthe Kollwitz intitulée *Die Pflüger*. Cependant, des analogies de ce genre ne se rencontrent pas seulement dans le cas de Daumier. Ce qui est beaucoup plus important, c'est que c'est chez lui qu'apparaît pour la première fois — dans ses *peintures* des environs de 1848 — le groupe humain en train de devenir une foule au rythme et à la volonté homogènes, unie dans un même mouvement; c'est là un antécédent immédiat de la future conception picturale d'une foule conçue comme représentant d' une classe. C'est chez Daumier que la ville est devenue, pour la première fois, une grande ville dans le sens moderne du mot, théâtre des scènes de la vie quotidienne. En même temps, il fait des visiteurs des théâtres et des musées, en les organisant dans son ordre pictural à lui, un public de citadins; il généralise le sens du groupe mère-enfant, qui subit bien des modifications depuis le Moyen Age, en faisant de ce groupe un type nouveau propre aux grandes villes, le type de la mère prolétarienne. Cette orientation urbaine de l'art de Daumier, qui permet à l'artiste de déceler des types, des stratifications, des situations neuves, devançait et de loin les tendances qu'on observe à la même époque — entre 1830 et 1870 — en France et ailleurs; en même temps, grâce à cette orientation, l'art de Daumier se concentre sur des éléments de la réalité vécue qui n'intéresseront les artistes qu'au vingtième siècle, et surtout les artistes réalistes d'une époque récente.

Dans les tendances réalistes hongroises du XX^e siècle, nous choisirons deux exemples d'une orientation rappelant celle de Daumier. L'analogie réside dans les thèmes, mais aussi, et l'un ne va pas sans l'autre, dans la manière de penser des artistes, dans leur attitude à l'égard du monde. L'un des exemples est constitué par le thème de la « fuite », l'autre par celui du « train ». Dans les deux cas, en remontant la filière des enchaînements, on aboutit non pas à des dessins mais à des peintures, c'est-à-dire à un genre dont Daumier se servait pour condenser et pour généraliser l'expérience artistique qui se cristallisait, jour après jour, dans ses dessins parus dans les journaux.

Dans les deux cas que nous avons choisis, l'analogie est de caractère différent. Le thème de la « fuite », utilisé par Daumier, se rencontre souvent

[2] Notre ouvrage *L'Histoire de l'art socialiste (Hongrie et Europe)*, qui doit paraître en 1969, expose ce que nous savons jusqu'ici sur l'influence internationale des peintures de Daumier.

déjà dans la peinture historique et religieuse des époques précédentes. Chez Daumier, cependant, ce flot humain uni dans un mouvement et un destin communs prend un sens nouveau et il s'accorde avec les tableaux que Daumier peint vers 1848, au sujet révolutionnaire ou autre; il est à mettre aussi en relation avec la maturation de la conception psychique et du rythme formel qui contiennent en puissance la représentation de la foule en tant que classe. Les variantes du thème de la « fuite » de 1848 et de 1849 sont déjà conçues dans l'atmosphère de désillusion qui a suivi les révolutions de 1848 (les *Émigrants* font partie de ces variantes). Dans l'art hongrois, ce thème se présente au milieu de situations historiques en gros analogues, pendant la première guerre mondiale et après 1920, au moment de la consolidation du système contre-révolutionnaire. Il est impossible de savoir si ce rattachement à un thème de Daumier était conscient ou non, direct ou indirect. Il est évident que les tableaux qui, dans l'art hongrois, ont recours au thème de la « fuite » relèvent de critères tout différents, tant du point de vue du fonds que du point de vue de la forme et du style. Il est vraisemblable qu'il s'agit là d'une attitude analogue d'artistes cherchant leur forme d'expression dans des circonstances relativement analogues, et cela d'autant plus que ni les peintures de Daumier dans lesquelles ce thème revient, ni la conception picturale qui se manifeste en elles ne faisaient partie à l'époque des traits les plus connus de l'œuvre de Daumier.

L'autre thème est celui du « train », plus exactement celui du *Wagon de troisième classe* peint en 1862; on peut considérer que plusieurs œuvres consacrées à un sujet semblable, en Hongrie, après 1930, au sein du Groupe des Artistes Socialistes, et dont l'influence peut être suivie jusqu'à nos jours, constituent des analogies picturales directes de cette peinture de Daumier. Dans ce cas il s'agit d'un autre aspect de l'œuvre picturale de Daumier, si riche et dont l'influence fut si complexe sur le réalisme du XX^e^ siècle: il s'agit d'un type de tableau créé à propos d'un sujet neuf, et de la continuation de ce type.

L'importance de l'initiative de Daumier ne réside pas dans le fait même qu'il ait reconnu dans le train un ensemble de thèmes et de motifs nouveaux. Toute une série de ses lithographies et de ses dessins antérieurs, exécutés entre 1830 et 1850, est là pour prouver à quel point cet élément nouveau de la vie quotidienne[3] l'intéressait, élément dans lequel son contemporain, Courbet, voyait le « thème de la peinture historique moderne ». Et au-delà de l'intérêt théorique de Courbet, des recherches pratiques de Daumier, les vues de gare peintes par Monet sont là pour prouver à quel point le nouveau thème que constituait le train était susceptible d'attirer les artistes appartenant aux tendances et aux écoles les plus diverses. L'agitation des foules, les mouvements d'atmosphère, les scènes variées de la vie des gares, les flots de vapeur et de fumée s'échappant des locomotives, aux masses et aux couleurs changeantes — tout cela faisait naître une multitude d'impressions neuves. Il n'en est pas moins intéressant de voir comment chez Daumier, ce thème qui avait été une découverte de jeunesse, revient vers 1860, période d'apogée de son réalisme critique.

[3] La série *les Chemins de fer* a été exécutée par Daumier en 1843; cette série présente avec une grande variété et un sens savoureux de l'anecdote, les situations caractéristiques de la vie des gares et des trains.

Dans la situation concrète, donnée du *Wagon de troisième classe*, c'est en faisant ressortir la psychologie de personnes aux destins divers et réunies là plus ou moins par le hasard que l'artiste formule son jugement (nous utilisons la notion du « jugement artistique » dans le sens donné à cette notion par Tchernichevski[4]). Aussi cette peinture constitue-t-elle une sorte de formule typique de la manière dont se reflète l'attitude critique caractéristique du siècle dernier, attitude que l'on retrouve dans un bon nombre d'œuvres que Daumier a créées vers la même époque, et en particulier dans celle intitulée *l'Entr'acte* et qui date de 1858. Ce qui retient notre attention, cependant, dans le *Wagon de troisième classe*, c'est justement le pas que l'artiste a franchi en passant de l'attitude critique à une critique socialiste, en interprétant le thème du train comme il l'a fait, plus exactement en reconnaissant dans la récente utilisation du train, dans la mise en exploitation de la circulation ferroviaire, les nouvelles possibilités — et le nouveau cadre — de la différenciation sociale. En dehors de la solution picturale elle-même, le titre du tableau est là pour montrer qu'il s'agit d'une intention consciente. Le but de Daumier n'était pas, ne pouvait pas être de fournir les caractéristiques des diverses classes sociales — il n'en est pas moins que son point de départ est une situation déterminée par la stratification sociale. Si nous rapprochons les variantes du *Wagon de troisième classe*, ces scènes colorées, grouillantes de vie, de la passivité, de l'indifférence réciproque qui caractérisent les quatre figures assises, sans mouvement, du petit tableau intitulé *Wagon de deuxième classe* qui se trouve au Musée des Beaux-Arts de Bucarest, ce qui nous frappe c'est avant tout la recherche artistique des particularités psychologiques, recherche fondée sur une sélection picturale qui présente ces particularités comme des indices de la situation sociale des individus.

Si nous nous sommes légèrement attardés aux circonstances qui ont présidé à la constitution de ces deux types picturaux, c'était pour montrer que l'interprétation incluse dans ces deux types — comme c'est également le cas pour d'autres solutions adoptées par Daumier et ayant exercé une influence durable après lui — avait revêtu à l'époque une actualité vivante, actualité qui a permis aux impressions de l'artiste de se constituer en une synthèse susceptible d'être continuée. Et dans les deux cas, la continuation porte surtout sur la méthode et beaucoup moins sur le style.

LA « FUITE »

Les tableaux de Daumier peints en 1848–1849 et intitulés *les Fuyards*, ainsi que sa peinture portant le titre *les Émigrants* reposent sur la même idée: caractériser le mouvement d'une foule qui se déverse dans un flot irrésistible. Du point de vue de l'analogie que nous établissons, *les Émigrants*, tableau qui se trouve dans une collection privée de Winterthur, est le plus riche. La foule est représentée affluant à pied et à cheval, selon une ligne transversale, allant

[4] Tchernichevski: *Les Rapports esthétiques de l'art à la réalité* (Œuvres philosophiques choisies, en traduction hongroise, Budapest 1952, Akadémiai Kiadó, pp. 86–87).

de l'angle supérieur droit du tableau vers l'angle inférieur gauche et le paysage qui l'entoure, la chaîne de montagnes qui surplombe la vallée, l'ensemble des lieux qui forment une sorte de vallée en entonnoir, tout cela ne fait que souligner la contrainte qui pèse sur cet écoulement: il est impossible de revenir sur ses pas, on ne peut s'écarter du chemin ni à droite, ni à gauche. Dans ce sens, ce tableau contient une tension plus marquée que les tableaux des *Fuyards*, que l'on pense à la variante de Montréal ou à celle de la collection du Petit Palais de Paris.

Il n'est pas vraisemblable et — comme c'est le cas pour d'autres tableaux de Daumier — il est en tout cas impossible de prouver que ce groupe de tableaux ait exercé une influence directe sur des artistes hongrois d'une période postérieure. Il n'en est que d'autant plus intéressant de noter des similitudes dans la manière de s'orienter parmi les éléments de la réalité, de relever des continuations de l'idée picturale que renferme l'œuvre de Daumier. Celui des artistes hongrois du XX^e^ siècle, qui se rattache le plus directement à la tradition inaugurée par Munkácsy et en général à l'héritage formel du réalisme et du réalisme critique du siècle dernier, Gyula Rudnay (1878–1967)[5], a peint, pendant la première guerre mondiale, entre 1915 et 1917, toute une série de tableaux qui représentent des femmes, des mères en fuite, une foule entière en fuite. Parmi les variantes des tableaux qui représentent des foules, certaines conservent encore de nombreux traits de la tradition de la peinture de genre de la fin du siècle ou du tournant du siècle. Elles montrent le lent déferlement d'une foule en chariot, à cheval, à pied, ou encore des groupes qui se reposent au milieu d'un paysage plat. Mais dans la peinture à l'huile mesurant 96 centimètres sur 127, qui appartient à la Galerie Nationale Hongroise et qui date de 1917, l'artiste approche déjà d'une toute autre manière le groupe humain qu'il n'avait observé jusque-là que de loin, et il saisit en plein milieu la foule qui s'écoule. Ce n'est plus une colonne fermée dont il représente la marche, mais une foule que l'on sent interminable, en soulignant par une lumière crue, par des blancs, tantôt un visage, tantôt un buste, tantôt un cheval, en dégageant des figures bien individualisées, les traits du destin commun qui domine les individus.

A l'époque de la première guerre mondiale, le thème de la foule en marche, du défilé des réfugiés ou des prisonniers préoccupait plus d'un artiste. Dans la plupart des cas, les artistes, obéissant au sentiment général, soulignaient le nivellement des différences individuelles dans les masses humaines en mouvement; il en était ainsi dans des œuvres de conception par ailleurs toute différente, dans les tableaux du peintre anglais Nevinson aussi bien que dans ceux du hongrois János Vaszary, tous peints pendant la première guerre mondiale. Dans la peinture de situations telle que l'interprétait Rudnay, la passion, le désespoir, l'effort pour trouver une issue, tels qu'ils se manifestaient dans les divers personnages, se faisaient plus fortement sentir; ainsi que le voulait la tradition issue du réalisme critique de la fin du siècle, l'artiste réagissait

[5] Il existe une petite monographie consacrée à Gyula Rudnay par László Bényi (A Művészet Kiskönyvtára [Petite bibliothèque de l'art] XXXI. Budapest, 1961, Képzőművészeti Alap Kiadóvállalat [Éditions du Fonds des Beaux-Arts]).

plus directement à ses impressions que ne l'avait fait Daumier en représentant, dans ses peintures des environs de 1848, des masses unanimes dans leur action.

Les groupes de fuyards de Gyula Derkovits (1894–1934)[6] étaient conçus dans un style qui caractérisait une époque toute différente. Les peintures à l'huile, les aquarelles et les gravures sur cuivre que l'artiste a exécutées entre 1925 et 1927 sont les produits de son séjour à Vienne. C'est vers cette période qu'allait se constituer, dans l'activité de ce peintre qui avait pris son départ sous l'influence des mouvements d'avant-garde spécifiquement hongrois, la synthèse d'une composition essentiellement constructiviste et des moyens picturaux inhérents à l'expressionnisme, propres à accentuer les émotions et les passions. Ce qui n'empêche nullement l'artiste de représenter le défilé des fuyards dans une ligne en diagonale, resserrée, en quelque sorte, entre des chaînes de montagnes, donc de suivre le schéma compositionnel appliqué par Daumier dans les *Émigrants*. Sur la toile de Derkovits, exécutée en 1926, une tension intérieure toute particulière se manifeste grâce à la direction opposée de la foule et du cheval, à la ligne parallèle en diagonale suivie par le cheval et le taureau, grâce aux montagnes qui se présentent sous la forme d'une masse unie, dans des tons rouges, bruns et jaunes, faisant penser à une vallée en entonnoir, et auxquelles semble se heurter le désir passionné de fuir. Le type pictural créé par Daumier est devenu ici porteur de contenus tout différents; le fait que ce type se présente dans l'art hongrois précisément sous la première guerre mondiale et — d'autre part — aux alentours de 1925, n'est nullement imputable au hasard.

Que ce thème et que ce type émergent pendant les années de la première guerre mondiale, n'exige aucun commentaire particulier: il est clair que dans l'Europe en guerre, ils devaient servir à extérioriser des attitudes et des sentiments humains fort répandus. Quant à l'atmosphère, en Hongrie, des années qui ont suivi 1920, elle présentait des particularités plus spécifiques. C'était la période de la stabilisation du système contre-révolutionnaire de Horthy, instauré après la défaite de la révolution prolétarienne de 1919, période pendant laquelle de grands artistes ont été forcés de choisir l'émigration, tandis que les tendances monumentales, si importantes après 1910 et dont 1919 avait marqué l'apogée, étaient comme exclues de l'art hongrois. La césure artificielle survenue dans l'histoire de l'art hongrois à la suite de la contre-révolution poussa même des jeunes à se rendre à l'étranger; tel fut le cas de Gyula Derkovits, ce jeune ouvrier gravement blessé pendant la guerre et qui, peintre débutant à l'époque, faisait ses études d'artiste et dessinait tout en continuant son métier de menuisier, et ce fut le cas de beaucoup de ses compagnons qui voulaient échapper à l'atmosphère du système contre-révolutionnaire.

C'est là qu'il faut chercher l'origine, chez Gyula Derkovits, de cette passion indomptable qui se manifeste dans le thème de la fuite, de la contradiction entre la vallée en entonnoir et le désir de rompre cet encerclement, des émotions

[6] On doit une étude à Gábor Ö. Pogány sur Derkovits, étude parue également en anglais, en allemand et en russe (Budapest 1960, Éditions Corvina). Une grande monographie sur Derkovits, due à Éva Körner vient de paraître chez les Éditions Corvina.





Gyula Rudnay: Fugitifs
Daumier: Les Fuyards



Gyula Derkovits: Fugitifs

Daumier: Un wagon de troisième classe

György Kondor: Voyage à l'aube









Daumier: Un wagon de deuxième classe
Ferenc Szalay: Dans le train

intensifiées par une dynamique des couleurs appliquée à la manière expressionniste. Et c'est tout cela qui se retrouve dans l'activité d'un peintre qui, en 1927, revint de Vienne où il était devenu communiste, pour bientôt continuer et — dans des conditions différentes — développer dans la forme et dans ses thèmes la ligne interrompue de l'art de 1919. Les réminiscences qui rattachent ces images de fuyards à Daumier sont de même nature que les rapports indirects qui relient la *Complainte funèbre* de Derkovits, conçue en 1924, à la feuille *A la mémoire de Liebknecht* de Kollwitz: l'idée essentielle est reprise, mais sous forme d'une analogie picturale, sans qu'il y ait imitation ou utilisation secondaire.

Avec ces deux groupes de tableaux représentant des fuyards, la pensée de Daumier a trouvé, dans la peinture hongroise du XX^e^ siècle, une continuation adaptée aux conditions nouvelles, aux tendances stylistiques et aux attitudes artistiques.

LE « TRAIN »

Le thème du wagon de chemins de fer qui opère une sélection selon la situation, les stratifications sociales, se présente dans l'art hongrois après 1930. Ces peintres voulurent reprendre l'héritage de Derkovits, mais cela n'était pas une simple continuation de l'émotion expressive propre au jeune Derkovits des *Fuyards*. Les antécédents immédiats en étaient la synthèse constructiviste et expressionniste qui s'était réalisée chez Derkovits à partir de 1929–1930, au cours de la dernière période, tragiquement brève, de l'activité de cet artiste, pendant laquelle il atteignit à la plénitude de sa maturité et de son originalité; il s'agissait là d'une volonté consciente d'universalité et propre à donner corps à des concepts sociaux condensant en eux le passé, le présent et l'avenir, propre à approfondir, de tableau en tableau, la connaissance de soi chez le spectateur, grâce à une richesse exceptionnelle de la sensibilité de l'artiste et à des interprétations techniques neuves.

Dans l'activité du plus grand peintre de ce groupe, István Dési Huber (1895–1944)[7], le thème du train n'apparaît que d'une façon très fugitive. Il exécuta en 1938 et 1939 deux dessins de petites dimensions (crayon, craie en couleur, 19 sur 23 centimètres et encre de Chine, gouache blanche, 23 sur 32 centimètres). Le titre de ces feuilles est le même que celui des tableaux de Daumier: *Wagon de troisième classe*. La conception de l'ensemble, la composition sont différentes de celles de Daumier, seul le thème est identique. Sur le dessin au crayon qui n'est qu'une étude, le regard tombe par exemple sur la ligne médiane de deux bancs doubles; sur chaque banc, on voit trois figures assises, et le rythme de leur masse est repris par les vagues contours des figures qui sont assises de l'autre côté du banc, de dos. Dans ces esquisses, l'artiste évoque une situation sans caractériser ses figures. On peut se poser la question de savoir

[7] En dehors du catalogue de l'exposition commémorative d'István Dési Huber, organisée en 1964 (Budapest, Galerie Nationale Hongroise), les mémoires de sa veuve, *Dési Huber István*, (Budapest, 1964, Képzőművészeti Alap Kiadóvállalat) nous renseignent longuement sur l'artiste. En raison de leur importance du point de vue de l'histoire des idées esthétiques, je mentionne les écrits de l'artiste dont un choix est paru sous le titre *Sur l'art* (en hongrois; Budapest, 1959, Képzőművészeti Alap Kiadóvállalat).

si le peintre, en faisant un tableau sur la base de ces esquisses, n'aurait pas condensé la composition en supprimant des figures et n'aurait pas choisi de voir la scène sous un autre angle. L'impression dominante est, en tout cas, celle de l'entassement, de la juxtaposition forcée de figures sans défense.

Le fait que le thème apparaisse chez Dési Huber n'a rien de particulier en lui-même, et ces esquisses, demeurées à l'état d'esquisses, n'ont d'intérêt pour nous que d'avoir précédé dans le temps, le fusain intitulé *Voyage à l'aube*, et dû à un des plus jeunes membres du groupe, György Kondor (1921–1944)[8], le fusain mesure 47,4 centimètres sur 59 et se trouve à la Galerie Nationale Hongroise de Budapest. L'artiste, qui fut déporté de prison à Dachau et est mort en déportation à vingt-trois ans à peine, a créé, en 1941, une œuvre dans laquelle la méthode même de la composition de l'ensemble rappelle de très près Daumier, tout en présentant, naturellement, des différences d'ordre psychologique et des différences dans le contenu et dans la forme qui découlent nécessairement, sur le plan social et artistique, des quatre-vingts ans qui séparent les deux œuvres.

Le dessin de Kondor vise avant tout — comme la peinture de Daumier —, à caractériser la situation. Mais alors que chez Daumier c'est la variété des personnages réunis plus ou moins par le hasard dans une situation concrète qui est mise en relief, aussi bien que les différences dans leurs réactions psychologiques (et dans le *Wagon de deuxième classe*, c'est l'indifférence des gens assis côte à côte), Kondor souligne dans ses deux figures — il s'agit plus exactement d'une figure et demie — le caractère nécessaire de leur situation, les traits communs de leur sort. Le visage tourmenté, profondément ridé de l'ouvrière assise à gauche est, pour ainsi dire, rendu plus dur encore par le fichu qui ferme d'un trait sévère la masse de la tête et dont les lignes droites, perpendiculaires au plan de projection, ne font que souligner le caractère plus ou moins volontairement contingent de la tête d'homme penchée qui ne se voit qu'à moitié. Un ouvrier et une ouvrière qui dorment, habitués d'un train matinal, public coutumier des bancs durs formés de planches horizontales: c'est un rapide regard jeté sur la vie quotidienne des gens éprouvés par un dur travail. Nous dépasserions la simple présentation des analogies et nous devrions analyser toute la carrière de l'artiste, tout l'héritage artistique dont il était le dépositaire, si nous voulions examiner comment il résout, dans les rapports entre les deux figures, dans la représentation de leurs caractéristiques individuelles, surtout par la création du type de femme, le problème de la généralisation du thème, c'est-à-dire comment chez Kondor le thème du « train » revêt une signification de classe. Ce n'est pas seulement le motif initial lui-même qui rappelle Daumier (comme dans les études de Dési Huber), mais la manière d'approcher ce motif, de pénétrer dans la vie quotidienne, la volonté de se concentrer sur des types. Il s'agit d'une continuité dans la méthode, et cela malgré le fait qu'en presque cent ans le processus de la concentration psycholo-

[8] Jusqu'ici, ce sont des catalogues d'exposition qui fournissent les informations les plus complètes sur l'œuvre de György Kondor: *Magyar Forradalmi Művészet* [Art révolutionnaire hongrois], Budapest, 1957, (Műcsarnok), et *Szocialista Képzőművészek Csoportja* [Groupe des artistes socialistes], Budapest, 1964, (Galerie Nationale Hongroise).

gique avait changé et qu'un petit nombre d'éléments, quelques indications suffisaient pour faire ressortir toute la complexité de la situation.

Une nouvelle variante du thème qui, cette fois-ci, renvoie directement au fusain de György Kondor, est l'œuvre d'un peintre de Hódmezővásárhely, Ferenc Szalay; il s'agit d'un tableau exécuté en 1963 et intitulé *Dans le train* (détrempe, 61 sur 87 centimètres). Le sujet lui-même est celui de son antécédent direct: des gens fatigués, dormant dans le train, l'inconfort quotidien de ces voyages en train. Le contraste pictural entre les deux figures principales rappelle, en lui-même, l'œuvre de Kondor. L'homme jeune à gauche, affaissé dans son sommeil, a la tête penchée sur le côté; à droite, on voit un homme barbu, plus âgé, dont la tête tombe sur la poitrine et dont le visage est presque entièrement caché par un chapeau sombre. Les doigts du paysan, épaissis par le travail, maintiennent un panier sur ses genoux, et tous les éléments de la figure se concentrent autour d'un axe rigoureusement perpendiculaire au plan de projection, contrairement à la figure de gauche dont le cou et la tête forment une ligne tordue. Cependant, chez Szalay, le banc en bois ne constitue pas le fond, il ne ferme pas l'image comme c'est le cas chez Kondor, mais laisse passer le regard jusqu'aux personnes qui sont assises de dos, de l'autre côté du banc. Les deux chapeaux visibles au-dessus du dossier, le visage de femme qu'on entrevoit dans la rangée de bancs placée derrière celle qui est au premier plan, complètent la représentation des deux figures principales non seulement sur le plan formel, mais aussi du point de vue du fond de l'atmosphère: ces éléments atténuent, allègent en quelque sorte la fatigue, l'affaissement des personnes assises en face du spectateur. Une application de la technique de la détrempe qui élimine tout effet contingent, l'utilisation d'un petit nombre de couleurs discrètes, contribuent également à créer cette atmosphère. L'impression d'ensemble qui se dégage de ce tableau est nécessairement différente de celle du dessin de Kondor: sur ce dernier, la situation des êtres livrés sans défense à leur sort s'intensifie presque jusqu'au drame, et la figure de femme concrétise cette situation en une sorte d'acte d'accusation.

L'apparition des thèmes de la « fuite » et du « train » dans l'art hongrois du XX^e^ siècle sont deux exemples pris au hasard de la direction dans laquelle il convient de chercher, dans l'art actuel, des analogies picturales qui renvoient à Daumier. Dans une interprétation plus large, ces exemples permettent également d'entrevoir comment et dans quelle direction il convient de chercher les racines, dans l'art des périodes antérieures, de tel ou tel type d'image, de telle ou telle approche thématique de notre siècle. La série des analogies renvoyant à Daumier pourrait être enrichie encore, grâce aux variantes, en Hongrie et ailleurs, du thème de la grande ville auquel nous avons déjà fait allusion, du thème de la mère prolétarienne, etc., variantes qui renvoient toutes à l'artiste français; il y a même certains détails qui pourraient nous retenir, tel le quai de *La Blanchisseuse* de Daumier, l'escalier du quai, qui reviennent depuis, en tant que fond, en tant que théâtre d'une action, en tant qu'élément compositionnel du tableau et qui constitue toujours, sans équivoque possible, une allusion aux faubourgs, aux gens refoulés dans la périphérie, au milieu prolétarien (c'est le cas, en Amérique, de Higgins en 1905, en Allemagne, de Kollwitz

avant 1910, en Hongrie, de Derkovits en 1927 et en 1933). Il est encore un fait qui mérite de retenir l'attention: les œuvres de Daumier qui ont acquis une influence durable dans l'histoire universelle de l'art, ou qui ont acquis, par la généralisation dont elles sont susceptibles, une valeur de signes, ne sont pas des dessins ou des lithographies, mais des peintures: ce sont donc des œuvres appartenant à un genre dans lequel l'artiste lui-même a cherché la manière de condenser et de généraliser ses expériences artistiques et sociales quotidiennes, un genre dans lequel se concentrent tout son talent et son art de créer des types.

Nóra Aradi.

La danse hongroise à Paris sous la Restauration et la Monarchie de Juillet[1]

Le comte Rodolphe Apponyi dont nous avons publié, dans le numéro précédent, des pages inédites — et qu'il ne faut jamais confondre avec son cousin, du même nom, le futur ambassadeur d'Autriche à Londres — était excellent danseur et il devait ses premiers succès dans le monde à son talent chorégraphique. En outre, il s'était distingué comme commissaire de cotillons et de bals.

Ces bals étaient les amusements les plus recherchés de la société parisienne. Dans ses *Mémoires*, le comte Falloux cite l'ambassade d'Autriche comme le seul endroit où les antinomies disparaissaient et les partis ne faisaient pas montre de leur incompatibilité.

« Les fêtes de l'ambassade d'Autriche, qui survivaient à l'hiver et se prolongeaient jusqu'à la dernière limite du printemps, avaient un éclat et un caractère à part. Ce fut alors la seule maison où toutes les opinions se rencontrèrent sans se heurter, tant chacun sentait qu'un acte de mauvais goût eût été un acte d'ingratitude et un inexcusable contraste. » (Mémoires d'un royaliste I,47.)

Le comte Rodolphe était le commissaire de tous les bals et réceptions de l'ambassade et quelquefois il habillait les dames à la hongroise et faisait apprendre aux danseurs et danseuses le pas hongrois. Ces costumes « exotiques » assuraient aux bals de l'ambassade une célébrité générale.

Il y fait valoir dès les premières années les costumes et les pas hongrois. Lorsque son meilleur ami tombe amoureux d'une certaine Mademoiselle Marullus, celle-ci fait des gorges chaudes de son soupirant puisque celui-ci, Livio Odeschalchi, désirait la voir en costume hongrois (25 août 1827):

« Dans tous les romans, on écrit un billet pour déclarer sa flamme; il en a donc adressé un à Mademoiselle Marullus à l'occasion d'une mascarade hongroise qui aurait dû avoir lieu, elle reçoit ce billet qui était rempli de phrases tortueuses. Tous les compliments roulaient bien maladroitement sur le costume hongrois qu'elle aurait dû mettre. Il dit entre autres: Ah! Combien il me tarde de vous voir là-dedans. Mademoiselle Marullus a eu la perfidie de faire la lecture de ce billet à toute la société, et ce fut là signal pour les éclats de rire et les bons mots. »

L'édition d'Ernest Daudet, qui a publié un certain nombre des lettres du comte Apponyi, nous renseigne assez abondamment sur les bals de l'ambassade et de la Cour. Je me borne donc à reproduire les passages omis où le comte parle de ses propres ballets (18 décembre 1827) et qui sont inédits:

[1] V. *Louis Philippe et sa famille vus par Rodolphe Apponyi*, Nouvelles Études Hongroises, volume 2, 1967, pp. 156–165.

« J'ai le projet d'arranger des quadrilles masqués à un de nos bals. Je me charge de trois, à savoir de celles en costume russe, [en costume] hongrois et [en costume] français du temps de François Ier, — cela gênerait trop le monde — mais on laissera la liberté aux personnes qui le voudront de venir costumées. »

Ses ballets hongrois avaient un tel succès que la Cour finit par les lui emprunter. La duchesse de Berry reconnaît que ce n'est pas une mince gloire que les Français, maîtres de la danse en Europe, aient adopté ses figures et ses pas (30 avril 1829):

« Hier il y a eu un bal au Pavillon de Flore par Madame la duchesse de Berry. Nous avons dansé jusqu'à trois heures. Je me suis beaucoup amusé. C'était un tout petit bal: il y avait à peine deux cents personnes. Madame la duchesse de Berry m'a donné quelques détails sur le nouveau ballet qu'on a donné avant-hier pour la première fois. Entre autres, on a pris notre danse hongroise pour en faire une scène dans ce ballet, en conservant la musique et les pas, mais sans prendre les costumes. Le ballet s'appelle *la Belle au bois dormant*. Madame me disait:

— Vous devez être bien fier que les Français, maîtres du ballet en Europe, empruntent des pas de la danse que vous avez dirigée. »

Une certaine comtesse Bradi, auteur de nombreux feuilletons, publia à cette époque dans *le Diable boiteux à Paris,* un reportage des bals de l'ambassade d'Autriche sous le titre *Un bal chez le comte d'Appony*[2]. Elle y parle aussi du comte Rodolphe dont la danse ravissait tout le monde. Très curieusement, elle confond les Hongrois avec les Allemands (III,1.):

« L'orchestre joua le galop: c'est toujours le signal d'un grand mouvement: parce que le neveu de l'ambassadeur galope comme il valse: il n'y a pas d'homme de vingt ans, qui ne souhaite d'avoir la Hongrie pour patrie, afin de saisir la mesure, *l'accent,* pour ainsi dire, de cette danse nationale, que le jeune comte d'Appony exécute à désespérer tout ce qui danse là. On se range; on semble écouter des yeux. Ceux qui ont un peu de sang allemand (!) dans les veines, s'élancent, tournent, volent avec le jeune homme et sa danseuse. Il y en a qui discutent l'influence du galop sur les mœurs, et vantent la morale des chassés et de la queue-de-chat... Pour moi, qui ne vois rien d'intellectuel dans la danse, hors le menuet, je ne me prononce pas, mais je m'amuse de l'animation que répandent cette musique si agile et ces pas si vifs... »

Néanmoins, la correspondance de Rodolphe ne dit rien d'un épisode intéressant de cette époque. Au cours d'un bal féerique, le peuple, peu habitué à la libre promenade dans la cour du Palais Royal, envahit le jardin, arracha les arbres, en fit un bûcher qu'il ne manqua pas d'allumer. Les flammes créèrent une panique parmi les danseurs et même à Saint-Cloud d'où l'on aperçut le feu.

Selon Arsène Houssaye qui, la première fois de sa vie, voyait un bal de Cour, on ne s'était guère amusé, à l'exception de la duchesse de Berry et de son entourage[3]. On s'attendait déjà à la reprise de la révolution de 1789 au Palais Royal, mais l'ordre fut vite rétabli. L'attitude de la foule était cependant assez symbolique: la duchesse et le comte dansaient réellement sur un volcan...

A peu de distance des journées de Juin, on reçut 800 personnes au bal de

[2] C'est Antoine d'Appony qu'elle entend.
[3] Cf. Imbert de Saint-Amand, la Duchesse de Berry et la Révolution de 1830, p. 52.

l'ambassade; 600 soupeurs ont pu apprécier la musique des nouveaux galops de Bongars que Rodolphe avait fait transcrire pour l'orchestre et qui en envoya même un exemplaire à la maison, puisque les transcriptions lui étaient dédiées (8 février 1830):

« Puisque nous sommes à parler des bals, je vous dirai à ce propos qu'il y a 800 personnes de priées au nôtre qui aura lieu aujourd'hui même. Pour le jour de naissance de notre chère impératrice, on ôtera le deuil et tout le monde veut être superbe, les femmes en diamants. Il y aura un souper de 600 couverts. On a composé pour le bal des contredanses ravissantes et Monsieur de Bongars a composé pour cette fête deux galops que j'ai fait arranger pour l'orchestre. A propos, je vous enverrai les galops que l'on m'a dédiés. »

On trouvera le détail des préparatifs dans l'édition d'E. Daudet (II,140). Le duc de Montesquiou, danseur très souple, l'aide beaucoup aux répétitions. La rumeur lui fait une si grande réclame que les abbesses viennent le relancer pour lui demander des invitations, jusqu'à la princesse de Polignac dont le mari est emprisonné à Ham (29 février 1832).

Le succès du « quadrille rustique » est ahurissant. Le comte est accablé de compliments et de félicitations. C'était, à l'en croire, le plus sensationnel événement de la saison (5 mars 1832):

« Rien n'est mieux réussi que mon quadrille. Jamais il n'y a eu, selon le témoignage de tout le monde, plus d'ensemble dans une pareille exécution. On nous l'a fait répéter trois fois: costumes, figures, pas, musique tout a réussi au-delà de ma propre attente. Le bal lui-même était une féerie; jamais on n'a vu une plus grande profusion de bougies allumées: on passait pour ainsi dire d'un soleil à l'autre; des buffets qui touchaient aux plafonds, des orchestres incomparables, des dames couvertes de diamants et tout le monde gai comme si l'on n'avait à penser qu'aux amusements et fêtes. Il y a eu à cinq heures du matin deux cotillons à la fois, dans deux salles différentes. Les femmes et les jeunes personnes m'ont presque embrassé de joie, tant elles étaient contentes d'avoir si bien réussi. Madame Alfred de Noailles m'a dit:

— Comte Rodolphe, recevez tous mes compliments. C'est le quadrille le plus spirituel que j'ai vu de ma vie.

Cette même phrase me fut redite par plusieurs autres personnes, car ici on est encore moins scrupuleux que partout ailleurs de s'approprier les idées des autres. Il y a eu, outre notre quadrille, encore beaucoup d'autres costumes, d'hommes surtout. Le duc de Mortemart présenta Mr de Nieuwekerke comme prince circassien à l'ambassadeur. Ce jeune homme a pris le costume d'un prince circassien dont l'empereur de Russie a fait cadeau au duc de Mortemart pendant la guerre contre la Porte. »

A Royaumont, où il laissa des souvenirs grotesques comme chef d'orchestre, il fut aussi applaudi pour sa danse suisse insérée dans *Guillaume Tell* et pour avoir égayé la société par son « friss magyar » qui l'opposait au chœur de Bellini qui venait d'être chanté (20 novembre 1834):

« Revenons une troisième et dernière fois aux fêtes de Royaumont, pour ne plus en parler. Que je vous dise donc que mon quadrille a été merveilleusement joli. On a chanté quatre admirables chœurs pendant que l'on marchait, pendant que l'on dansait. J'ai dansé un pas de trois suisse, avec la comtesse Adhémar et Miss Dayle, accompagné du chœur de *Guillaume Tell*. Il a eu un succès prodigieux. De même un pas russe, entre la

marquise de Gabriac et Mademoiselle de Van der Mersch. Les marches, j'ose le dire, furent bien exécutées et se dessinèrent à merveille. Un finale avec un « friss magyar » répandit une hilarité générale et fit un véritable contraste avec une marche très grave, accompagnée du plus sublime chœur du *Pirate* qui l'avait précédé. Je vous fais grâce de tous les tableaux, comédies, proverbes, opéras etc. qui ont été donnés... »

L'époque du comte Rodolphe fut le bel âge pour le « gala » hongrois, costume qui présente d'anciens caractères à la fois nationaux et polonais, très décoratif, et qui survécut jusqu'avant la guerre mondiale de 1939. Rodolphe se disait Autrichien, mais il s'habillait volontiers à la hongroise. Arrivé à Paris, il examine sa garderobe et, comme il trouve que son habit de gala est assez usé, il cherche et trouve un tailleur parisien qui, pour 600 francs, en fabrique un nouveau en utilisant deux anciens, grâce à la générosité du père qui se montre d'ailleurs peu large en d'autres occasions. La première fois, l'habit de gala restauré fait sensation à Saint-Cloud: Rodolphe est entouré de toute la famille royale qui l'accable de ses questions. Cependant, il est obligé d'avouer qu'il souffre beaucoup dans son uniforme national qui ne l'avantageait pas, surtout lorsque la duchesse de Berry l'expédiait auprès de ses compatriotes afin de leur procurer des danseurs.

Nous publions d'abord la lettre où il fait connaître à la maison son intention de faire retailler le gala (22 juillet 1827):

« J'ai passé en revue aujourd'hui mes habits hongrois et j'ai trouvé avec beaucoup de peine que deux d'entre eux: le bleu clair et argent, et le vert et or étaient plus que fatigués. Si je continue à les porter dans cet état, il me faudrait un tout neuf pour l'année prochaine. Pour épargner une aussi grande dépense à mon père, j'ai fait venir plusieurs tailleurs, l'un après l'autre, pour consulter avec eux sur un moyen d'arranger tant bien que mal ces uniformes, sans que cela ne revienne trop cher, et pour qu'ils puissent durer encore plusieurs années. J'ai enfin trouvé un tailleur qui me paraît assez raisonnable. Il veut me faire un nouveau pantalon pour l'habit vert, puis un nouveau kalbak, des bottes et en outre, il s'est offert de m'arranger mon habit bleu de manière que je pourrai aussi (le porter) comme une attila dans les grandes occasions. De cette manière, ma garderobe hongroise serait entièrement renouvelée et même augmentée et cela pour la somme de 600 francs, si papa voulait avoir l'extrême bonté de m'accorder la moitié de cette somme, c'est-à-dire 300 francs; j'ajouterai le reste de mon argent. Si papa agrée ce projet, il peut même m'envoyer cet argent dans le courant de 4 mois, à commencer du mois d'août. »

Le 3 octobre, c'est la victoire complète:

« Mon habit a été heureusement achevé pour St-Cloud. Il a fait fureur. Le Roi, Madame, la Dauphine, le Dauphin, Madame la duchesse de Berry l'ont examiné dans les moindres détails. Cependant, j'ai beaucoup souffert sous le poids de cette magnificence. Cette fête a duré de sept heures du soir jusqu'à deux heures du matin; chaleur étouffante, ne pas manquer une seule danse, cela fatigue. Mme la Dauphine a été, comme toujours, très soigneuse pour les Esterházy. A tout moment, elle s'approchait de moi pour me dire: mais faites donc danser Maurice, ou: donnez un bon valseur à Marianne, à Fanny, ou bien: que faites vous donc avec votre Esterházy, il ne valse pas! Où est-il? etc. Souvent j'ai été obligé de quitter ma danseuse pour courir après Maurice. »

Mais à la maison on veut en savoir davantage et alors il donne une description détaillée de son habit de gala qui fait fureur dans la haute société française (1er décembre 1827):

« Mon attila, qui fait vraiment l'admiration de tout le monde et surtout de Victor Metternich, est non seulement achevé, mais aussi payé. Elle est en velours couleur de cerise, richement brodé en argent mat: les Lantzolas habe ich nach Halsketten von den ersten Goldarbeitern in Silberschnüren nachmachen lassen[4]; en un mot je vous assure qu'on n'a jamais vu un habit plus riche et plus élégant. J'ai fait employer à cet habit tout ce que j'avais en argent massif, j'y ai encore fait ajouter plusieurs choses. — Cette attila, tel qu'elle est, reviendrait certainement de 5 à 6000 francs, si je le faisais faire à Vienne, mais mon petit tailleur est un magicien pour le bon marché et pour la manière de tirer parti de tout. J'ai fait soigner par lui toutes nos livrées et il en est résulté une épargne de plusieurs mille francs pour l'Ambassadeur. »

Dans une de ses lettres, le comte exprime son admiration pour un costume dont un tailleur de Buda a publié le dessin dans un journal hongrois, non sans toutefois remarquer que les modèles qu'il a fait dessiner pour ses chevaliers du bal masqué étaient plus originaux (20 juillet 1829):

« Un tailleur à Buda a fait paraître dans un journal hongrois une gravure qui est très bien faite, mais qui ne rend pas le moins du monde nos costumes qui étaient infiniment plus riches et surtout plus originaux. Ce n'est pas un habit de cour ordinaire que j'ai voulu donner à mes chevaliers, mais un costume qui sort un peu du journalier, si connu déjà à la cour de France où l'on m'a vu souvent en habit ancien. »

De retour en France après un séjour à Vienne et à Jablonitz, il est embarrassé pour choisir le costume qu'il mettrait pour le bal du président Bonaparte. Il avait laissé chez lui les meilleures pièces de sa garderobe. Il résolut donc de transformer un de ses anciens habits de gala hongrois. (Cf. une variante tronquée chez E. Daudet 272,IV):

« Mais ces dolmans et *mente*[5] n'avaient ni boutons ni brandebourgs. Voilà ce qui j'ai été obligé de faire faire à neuf. Après avoir balancé toutes sortes de projets, j'ai fin par m'arrêter à l'invention la moins chère que voici: j'ai fait faire de gros boutons en émail bleu turquoise uni, avec un grenet de Syrie incrusté: les brandebourgs sont aussi en émail de cette même nuance et représentent des chaînettes formées en feuilles de laurier, ce qui produit le dessin que voici sur la poitrine et sur les larges manches du Mente. La nuance bleue a si parfaitement réussie en émail qu'on prendrait le tout pour des turquoises. »

Nous sommes dans la période la plus glorieuse de la guerre de l'indépendance hongroise, dont le comte était un adversaire convaincu et acharné. Chez lui, la lutte pour la liberté consistait dans une transformation radicale de son ancien habit de gala.

Sándor ECKHARDT.

[4] J'ai fait refaire les brandebourgs en cordon d'argent d'après les cordons du col par les premiers orfèvres.
[5] Manteau à la hongroise

Le Présent

Le président du Conseil hongrois en France, mars 1968

(Documents)

A la fin de mars 1968, le président du Conseil hongrois s'est rendu à Paris en visite officielle. La presse française et hongroise a fait un large écho à cet événement. Nous publions deux documents relatifs à la visite: un article du quotidien du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois et le communiqué conjoint publié dans *le Monde*.

CINQ JOURS EN FRANCE

Le président du gouvernement hongrois, accompagné d'une délégation officielle composée de plusieurs membres, a passé cinq jours en France, ce qui constitue, pour une visite officielle à ce niveau, un séjour en soi important. Cela surtout, si nous tenons compte de tout ce que la délégation hongroise a fait pendant ce laps de temps, et qu'il serait superflu d'énumérer encore une fois; nous en avons, en effet, donné des comptes rendus réguliers et abondants. Il suffira donc de rappeler que le président du conseil hongrois a passé près de trois heures chez le président de Gaulle, visite dont la majeure partie fut consacrée aux échanges de vues; qu'il a eu deux entretiens avec le président du Conseil français, M. Pompidou, tandis que M. János Péter, ministre hongrois des affaires étrangères, s'entretenait avec son homologue français M. Couve de Murville; que, pendant ses différentes excursions, la délégation hongroise était accompagnée par les ministres d'État Bétancourt et Nungessen; que le chef du gouvernement hongrois a eu l'occasion de rencontrer plusieurs personnalités de la vie économique, de l'industrie et des finances françaises, ainsi que les représentants des différentes tendances politiques, dont, les dirigeants du parti frère français, à l'occasion de la réception donnée par l'ambassadeur de Hongrie en France.

Qu'a prouvé cette visite? De quoi témoignent les pourparlers et les communiqués conjoints? Avant toute autre chose, ils montrent que les conditions de cette visite étaient mûres. Y avaient contribué les efforts diplomatiques soutenus, les négociations des ministres, français et hongrois, de l'extérieur à Paris et à Budapest, les négociations entre les experts des différents domaines et, surtout, la situation internationale qui a prouvé, chaque année un peu plus clairement, que tous les États qui sont sincèrement intéressés à la paix et jaloux de l'indépendance des peuples, doivent aujourd'hui se retrouver pour réunir et coordonner leurs efforts, en premier lieu contre l'impérialisme américain qui brigue le rôle de gendarme des peuples, poursuit une guerre dangereuse au

Vietnam et fait planer une grave menace sur la sécurité du monde. Le premier parmi les États occidentaux, la France a reconnu cette nécessité qu'elle a eu aussi le courage de proclamer sans ambages. Et lorsque nous lisons dans les déclarations de Paris que les deux pays ont des vues identiques, ou presque, concernant un certain nombre de problèmes internationaux, c'est dans ce sens qu'il faut le comprendre; sensible à juste titre à son indépendance et à sa dignité nationale, la France a trouvé des partenaires naturels dans l'Union Soviétique et dans les pays socialistes. C'est ce qui est prouvé, depuis longtemps, par la guerre au Vietnam et c'est ce que nous avons pu voir tout récemment dans la position prise par les deux pays en face de l'agression israélienne inspirée et couverte par l'impérialisme américain. Les déclarations du communiqué conjoint franco-hongrois soulignent à nouveau cette identité des vues.

Le fait que les efforts actuels de la France pour jouer un rôle à elle sur la scène politique et économique s'expriment dans la conception européenne française, doit être également considéré comme positif; les bonnes relations des deux parties de l'Europe et leur coopération dans les domaines politique, économique et culturel peuvent, en effet, servir d'exemple et préparer ce que nous appelons la coexistence pacifique des deux systèmes, but que nous ne cessons de poursuivre. Le but de la visite en France des dirigeants hongrois était justement de faire un nouveau pas dans la réalisation de cet objectif. Et cela dans le sens politique du terme, puisque, comme on le sait, nombreux sont les problèmes internationaux qui suscitent des obstacles à la réalisation de ce but en Europe; énumérons-en les plus importants: les aspirations ouest-allemandes, la volonté bien connue de l'Allemagne Fédérale de se poser en représentant unique des Allemands, volonté qui continue d'être la source de tensions graves. On n'ignore pas que la France elle-même témoigne à cet égard de réserves, rendue inquiète par les aspirations revanchardes et militaristes ouest-allemandes; à maints égards, elle comprend notre attitude, tout en essayant de concilier les divergences. Il va sans dire que cela n'est pas possible sans que soit garantie l'inviolabilité des frontières européennes existantes. C'est ce que le communiqué conjoint souligne lorsqu'il déclare expressément que la solution du problème allemand et le règlement de la sécurité européenne « devraient intervenir par accord entre tous les intéressés dans le respect des principes du non-usage de la force, de la souveraineté, de l'indépendance, de l'intégrité territoriale de tous les pays et de la non-intervention dans les affaires intérieures des États ».

De même, il est important et, au-delà des intérêts hongrois et français, d'une portée internationale, d'amplifier, de resserrer et de diversifier les relations économiques entre les deux pays, tant dans le domaine des échanges de marchandises que sur le terrain de la coopération et des échanges scientifiques et techniques. Quant aux échanges de marchandises, la situation n'est pas simple, surtout par suite de la position double occupée par la France: en tant que membre du Marché commun, l'économie française a, en effet, tendance à se limiter aux Six, alors que les intérêts de l'exportation l'attirent vers d'autres pays, dont essentiellement l'Union Soviétique et les pays socialistes. C'est pendant son séjour à Paris et à Lyon que le président du conseil hongrois s'est occupé de cet aspect des relations économiques. Auparavant, le fait que les entreprises

hongroises ne connaissaient pas suffisamment la capacité de l'industrie française — capacité importante et dont la compétitivité ne cesse d'augmenter, comme l'ont justement prouvé les visites officielles — a constitu é un obstacle dans ce domaine; or, désormais, nous avons le droit de dire que cet obstacle ne cesse de perdre de son importance. A l'heure actuelle, il serait souhaitable que les milieux économiques français réalisent mieux qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, que non seulement l'agriculture hongroise, mais aussi l'industrie du pays produisent un nombre accru de marchandises susceptibles d'être exportées.

Ce sont justement les mesures discriminatoires, découlant de l'existence du Marché commun et très défavorables à la Hongrie, qui rendent difficile l'élargissement de nos relations dans ce sens. Une fois cette difficulté levée, rien ne s'opposera à ce que la Hongrie achète une quantité toujours plus grande d'installations industrielles à la France. Le fait que, dans le communiqué conjoint, le gouvernement français nous a assuré de son aide dans ce domaine et que, d'autre part, les déclarations à ce sujet du camarade Fock, au déjeuner des industriels français, ont trouvé un écho favorable, nous confirment dans l'espoir que là aussi, il sera possible de faire un pas en avant et de réaliser les possibilités — peu exploitées jusqu'ici — offertes par les relations entre les deux pays. A plus longue échéance, on peut se féliciter du fait que les deux parties sont convenues d'établir une commission industrielle, technique et scientifique mixte, à savoir un organe commun appelé à garantir des rapports permanents entre les deux pays dans l'un des secteurs les plus importants de la coopération.

Les relations traditionnelles de la Hongrie et de la France plongent leurs racines dans un passé plusieurs fois séculaire: entre les deux pays, il n'existe à présent aucun différend vital. Dans son toast, le président de Gaulle a déclaré que les peuples des deux pays trouvent naturels les contacts et l'amitié dont cette visite bien réussie est non seulement le promoteur, mais une étape de la plus haute importance et dont Jenő Fock a dit avec justesse qu'elle ouvrait une période nouvelle des relations entre nos pays et nos peuples. Le voyage et le séjour à Paris du président du Conseil hongrois et les négociations des membres de la délégation ont prouvé, une fois de plus, que la politique extérieure de la République Populaire Hongroise accroissait l'autorité de notre pays dans le monde, grâce à sa fidélité à ses principes et à son sens des réalités, et facilitait la réalisation des buts et des intérêts au sujet desquelles notre gouvernement et notre Parti peuvent se dire forts de l'appui complet du peuple hongrois.

La volonté de coopération du gouvernement français, la cordialité et les attentions dont il a fait preuve pendant le séjour des hôtes hongrois en France; le fait que le président de la République Française et du Conseil français ont accepté l'invitation du Conseil présidentiel et du gouvernement hongrois pour une visite officielle en Hongrie dans un délai à prévoir, remplissent l'opinion hongroise d'une confiance bien fondée; les relations amicales de la Hongrie et de la France, qui, naguère encore, étaient un rêve, commencent à devenir un élément de la réalité politique européenne, un lien entre les deux parties de l'Europe, susceptibles d'apporter une contribution précieuse à la cause de la paix.

(Népszabadság, 31 mars 1968) István Kovács — Péter Rényi

LE COMMUNIQUÉ CONJOINT

Invité par le gouvernement français, Jenő Fock, Président du Conseil de la République Populaire Hongroise s'est rendu en visite officielle en France, entre le 25 et le 30 mars 1968.

Pendant son séjour, le président du Conseil hongrois a été reçu par le général de Gaulle, président de la République Française, et a poursuivi des pourparlers avec le président du Conseil français, monsieur Georges Pompidou.

Les pourparlers qui se sont déroulés dans une atmosphère amicale, ont permis aux deux parties de discuter des problèmes internationaux importants et des relations entre les deux pays. Elles ont estimé que le développement des relations franco-hongroises était nécessaire et important.

On a commencé par examiner les problèmes européens. Les deux parties ont souligné l'importance et la nécessité d'un développement des relations entre les pays européens dans tous les domaines, y compris le domaine politique.

La Hongrie et la France souhaitent que ce mouvement de rapprochement s'amplifie et elles sont résolues à y contribuer activement. Elles estiment que la poursuite de la détente en Europe créera les conditions favorables au règlement des grands problèmes à résoudre, notamment le problème allemand et celui de la sécurité européenne.

Ce règlement ne pourra intervenir que par accord entre tous les intéressés dans le respect des principes du non-usage de la force, de la souveraineté, de l'indépendance, de l'intégrité territoriale de tous les pays et de la non-intervention dans les affaires intérieures des États.

L'idée d'une conférence européenne sur la sécurité a été examinée par les deux parties. Elles ont reconnu qu'il convenait de continuer à échanger leurs vues sur les problèmes posés par la réunion d'une telle conférence.

De part et d'autre a été exprimée la profonde inquiétude que causent la prolongation et l'intensification de la guerre au Vietnam, qui contribue au maintien de la tension internationale et fait peser de graves menaces sur la paix générale. Seuls l'arrêt de toute intervention extérieure au Vietnam, à commencer par l'arrêt des bombardements, et le retour aux accords de Genève de 1954 permettront de mettre fin au conflit et d'assurer au peuple vietnamien la possibilité de déterminer son destin.

La crise au Proche-Orient a été examinée. Les deux parties ont constaté avec regret qu'aucun progrès n'avait été accompli vers la solution du problème. Elles ont souligné les dangers qui résultent du maintien de l'état de fait créé par la guerre et, par conséquent, la nécessité d'aboutir à un règlement fondé sur l'application complète et rapide de la résolution du Conseil de Sécurité du 22 novembre 1967. Elles ont estimé que l'O.N.U. pourrait jouer un rôle important dans la solution de la crise.

Examinant les relations de la Hongrie et de la France, les deux parties ont souligné leur désir réciproque de donner un essor accru au développement de ces relations, dans tous les domaines. Elles ont constaté qu'au cours des années écoulées, les relations économiques entre les deux pays avaient enregistré un développement favorable. En même temps, elles recommandent une plus grande

diversification des échanges pour établir les échanges franco-hongrois sur des bases plus solides.

Du côté français, on a constaté avec satisfaction l'extension prise par les ventes des biens d'équipement, et la proportion accrue de produits élaborés dans les ventes de produits industriels. Du côté hongrois, on se réjouit de l'intention du gouvernement français de faciliter le développement des importations en provenance de Hongrie. Les deux parties sont convenues d'examiner ensemble les moyens d'assurer un développement équilibré des échanges après l'expiration de l'accord à long terme actuellement en vigueur.

Les deux parties sont convenues d'établir une commission mixte pour encourager la coopération de leurs pays dans les domaines industriel, technique et scientifique. Elles ont constaté que les perspectives de la coopération sont encourageantes.

Elles ont pris note avec satisfaction des échanges de vues sur les possibilités de coopération dans le domaine de la fabrication d'ordinateurs électroniques.

De part et d'autre, on a estimé que les relations culturelles se développaient de façon satisfaisante, dans l'esprit de l'accord culturel conclu le 22 juillet 1966. Cet accord prévoit un accroissement sensible des contacts entre écrivains, artistes, professeurs et savants des deux pays, dans le but de promouvoir la connaissance réciproque de la culture et de la langue des deux pays.

La visite en France du président du Conseil hongrois Jenő Fock s'est déroulée dans une atmosphère très cordiale, dans l'esprit de l'amitié, des traditions anciennes et du développement des rapports actuels entre les deux pays. Les deux parties ont constaté avec satisfaction que le rapprochement entre la Hongrie et la France s'étendait également au domaine politique.

Elles se sont félicitées en particulier de ce que la pratique des consultations politiques ait commencé à s'établir entre les représentants des deux pays. Elles comptent continuer à procéder, dans l'avenir, à de telles consultations. Elles estiment qu'en développant leur amitié et leur coopération, la France et la Hongrie peuvent apporter une contribution considérable à la détente et à la consolidation de la paix.

Au nom du Conseil présidentiel de la République Populaire Hongroise et du Conseil des ministres, le président du Conseil hongrois Jenő Fock a invité le général de Gaulle, président de la République Française à se rendre en Hongrie en visite officielle. Le général de Gaulle a accepté avec plaisir le principe de cette invitation. Au nom de son gouvernement, M. Jenő Fock a invité à une visite officielle en Hongrie M. Georges Pompidou, président du Conseil français et M. Maurice Couve de Murville, ministre des affaires étrangères, qui ont accepté avec plaisir cette invitation.

(Népszabadság, 30 mars 1968.)
(le Monde, 31 mars–1er avril 1968.)

Chronique des relations franco-hongroises, 1967

Économie

Au cours de ces dernières années, le volume des relations économiques franco-hongroises a évolué à l'intérieur de limites relativement étroites. Ce n'est pratiquement que grâce aux expériences de ces quelques dernières années que nous sommes en mesure de parler d'une élévation substantielle du niveau des échanges commerciaux, ainsi que des premiers résultats d'une extension des relations économiques en général, extension encouragée par les deux parties.

Voici des chiffres attestant l'évolution des échanges commerciaux entre la France et la Hongrie:

Année	Importations hongroises	Exportations hongroises	Volume global
		en millions de francs	
1964	109,0	48,0	157,0
1965	102,0	78,5	180,5
1966	129,6	124,4	254,0
1967	133,0	115,0	248,0

Il ressort des chiffres relatifs aux échanges de ces quatre dernières années qu'au cours des deux dernières années le volume global des échanges a atteint ou approché la somme de 50 millions de dollars USA et que le bilan commercial de ces mêmes années est beaucoup plus favorable que celui des années 1964 ou 1965.

Cependant, l'accroissement du volume des échanges en 1966 et le bilan approximativement équilibré des échanges commerciaux ne constituent pas une base sûre pour le développement de nos échanges dans l'avenir, car — comme cela ressort des chiffres relatifs à 1967 — les exportations hongroises viennent de connaître un nouveau fléchissement et le déficit du bilan a pris des proportions accrues.

Il n'en est pas moins vrai que ces deux dernières années constituent un tournant dans l'évolution de nos relations, compte tenu surtout des considérations suivantes:

Parallèlement à l'évolution favorable des rapports politiques entre les deux pays, la nécessité d'un développement bilatéral des relations économiques a été reconnue et les mesures appropriées ont été prises des deux côtés.

En ce qui concerne les rapports bilatéraux, le bilan des paiements a présenté, pendant de longues dizaines d'années, un passif durable et important au détriment de la partie hongroise. Sans la diminution ou la liquidation de ce passif, un accroissement sensible du volume des échanges est impossible à long terme.

L'évolution des relations doit donc être orientée de telle sorte — compte tenu des avantages réciproques — que leur volume augmente tant dans le domaine des importations que dans celui des exportations et que le passif qui se présente du côté hongrois puisse progressivement diminuer.

Du point de vue de leur composition, les exportations hongroises en France ont actuellement une structure défavorable. Nos exportations comportent en majeure partie (70–75 %) des produits agricoles et les produits industriels finis n'occupent parmi les articles exportés qu'une place relativement réduite. Cette composition des exportations peut être considérée comme désavantageuse parce que la France elle-même est exportatrice de produits agricoles; bien que nos exportations de viande et d'animaux vivants ne servent qu'à augmenter le choix des marchandises sur le marché français et ne gênent pratiquement pas les producteurs de France, ces exportations hongroises font l'objet de mesures discriminatoires désavantageuses de la part des autorités françaises et sont frappées de mesures défavorables selon le règlement agricole du Marché commun.

Dans la situation actuelle nous sommes obligés de conserver nos positions en France grâce au maintien du niveau de nos exportations agricoles — néanmoins, la voie de l'avenir est dans l'augmentation du volume des articles industriels dans nos exportations.

La coopération industrielle — coopération dont on observe déjà les premiers résultats — peut constituer un moyen important dans la réalisation de l'objectif que nous venons d'exposer, c'est-à-dire dans la modification de la structure de nos exportations.

A la lumière de ces considérations, examinons l'évolution des échanges franco-hongrois en 1967.

Voici, avant tout, des précisions qui permettent de juger des ordres de grandeur: en 1967, la Hongrie a occupé parmi les fournisseurs de la France la quarante-sixième place, sa part dans les importations globales de la France étant de 0,2 %. Parmi les acheteurs de la France, notre place était la quarante-deuxième, avec une participation de 0,2 % dans les exportations françaises globales. Notre place est également fort modeste dans les échanges entre la France et les pays socialistes. Dans les exportations françaises dirigées vers ce groupe de pays, notre place est la dernière, dans les importations françaises en provenance de ces pays, la Hongrie se place avant-dernière — toujours selon les données relatives à 1967.

Il ressort de ce que nous venons d'exposer qu'il existe encore de nombreuses possibilités à exploiter pour augmenter le volume des échanges entre la France et la Hongrie.

En comparaison avec la brusque augmentation des échanges, qui avait caractérisé l'année 1966, les échanges de 1967 marquent le pas, bien que l'augmentation continue à être appréciable en comparaison avec les années précédant 1966. Par rapport à 1966, nos exportations de 1967 ont diminué de 8 % environ, alors que nos importations ont augmenté d'environ 3 %.

La cause de la diminution réside exclusivement dans la diminution de nos exportations agricoles. Alors que dans les deux années précédentes la participation de ce secteur était de 75 % dans nos exportations françaises, cette pro-

portion est tombée à 69 % en 1967. Il est encourageant par contre que la part de nos articles industriels ait continué à s'élever dans nos exportations, bien que le volume de cette augmentation ne soit pas important en lui-même. A quelques exceptions près, nos entreprises de commerce extérieur ont continué, en 1967, à augmenter le volume de leurs exportations françaises.

Le fléchissement de nos exportations agricoles est dû aux mesures discriminatoires prises par le Marché commun. Dans le dernier trimestre 1967, la viande de porc et le jambon ont été frappés, en effet, d'abattements supplémentaires différenciés qui ont rendu impossible une exportation rentable d'une partie de ces produits en France.

Nos exportations agricoles étaient composées, en premier lieu, des articles suivants: jambon, demi-porc, moutons et chevaux de boucherie, viande de bœuf, volailles. Les articles faisant partie du domaine d'activité de l'entreprise « Mavad » et dont la valeur atteint une somme supérieure à 1,5 million de dollars méritent une mention spéciale: il s'agit de lièvres, d'escargots, de grenouilles, de faisans vivants et de perdrix. Dans la liste de nos exportations agricoles, on trouve en outre des articles comme du tabac, de l'alcool raffiné, des semences, etc.

Parmi nos produits industriels exportés en France, mentionnons les meubles (presque 1 million de dollars), les articles laminés, les tubes en acier, les lampes à incandescence, les articles de verrerie, les tissus de mode et autres textiles, les matières de base pharmaceutiques, les machines-outils, les articles de maroquinerie et chaussures. Mentionnons également les panneaux électriques servant à annoncer les résultats sportifs, installations qui ont eu un grand succès aux Jeux olympiques de Grenoble.

La composition de nos importations a évolué d'une manière favorable. Bien que la part des matières premières et des produits semi-finis soit restée plutôt élevée dans nos importations, l'importation des machines et des mécaniques de précision s'est accrue et celle des produits agricoles, considérable au cours des années précédentes, a diminué.

Les principaux produits d'importations étaient les suivants en 1967: poudre de lait, beurre, matières de base pharmaceutiques, calculatrices électroniques, laine, tôles pour transformateurs, divers produits chimiques, voitures automobiles, diverses sortes de papier.

L'année 1967 a créé, dans une certaine mesure, une situation neuve en ce qui concerne les achats hongrois des biens d'équipement. Au cours de ces deux dernières années, nous avons conclu des affaires importantes de ce genre pour une valeur d'environ 30 millions de dollars (usine de moteurs diesel, licence de bulbe immergé pour moteurs diesel, ordinateurs, etc.). L'intérêt pour des affaires de grande envergure et pour des possibilités de coopération de ce genre s'est accru des deux côtés et les négociations en sont à un stade très avancé au sujet d'un grand nombre d'autres affaires du même type.

Sous le signe des efforts réciproques tendant à intensifier nos rapports économiques avec la France, plusieurs rencontres à un niveau élevé et plusieurs rencontres de techniciens ont eu lieu en 1967. C'est ainsi qu'au printemps 1967 une délégation française s'est rendue à Budapest sous la conduite de M. Roland Nungessen, secrétaire d'État à l'Économie et aux Finances. M. József Biró, mi-

nistre hongrois du commerce extérieur a rendu cette visite en octobre. A l'occasion de ces deux rencontres, les problèmes de l'élargissement des relations ont été soulevés et des propositions ont été avancées des deux côtés.

En mai 1967, des pourparlers se sont déroulés à Paris au sein d'une commission mixte, pourparlers au cours desquels les listes annuelles des contingents ont été modifiées. A deux reprises, au printemps 1967 et à la suite de la visite du ministre du commerce extérieur, József Biró, des réunions d'experts agricoles ont été organisées.

Afin d'élargir dans la pratique les possibilités d'échanges, des Semaines de la technique française ont été organisées à Budapest, avec un vif succès, au printemps 1967; nos partenaires français ont participé en grand nombre à la Foire Internationale de Budapest, et des entreprises hongroises de commerce extérieur ont été présentes à la Foire Internationale de Marseille et à de nombreuses expositions de marchandises organisées en France.

En somme, malgré les problèmes dont nous avons fait état au début de cet article, nous pouvons rendre compte d'une évolution des relations économiques franco-hongroises en 1967. Il est vrai que le volume global de nos échanges commerciaux n'a pas connu d'augmentation quantitative, mais il n'y a pas eu non plus de diminution notable. Il est à espérer que dans l'avenir, grâce aux efforts accrus que déploie, de son côté également, la partie française, les obstacles au développement pourront être levés. Les nouvelles formes des rapports économiques ont très sensiblement évolué en 1967, et la composition de nos exportations présente elle-même une amélioration, bien que légère.

La situation de nos exportations agricoles pose des problèmes qui ne sont toujours pas résolus. Mais ce n'est pas une question simplement bilatérale; il s'agit là au contraire d'un problème complexe de politique commerciale qui est en connexion avec le Marché commun.

Culture

C'est sur la base des accords culturels et de coopération technique et scientifique signés l'année précédente par les ministres des Affaires étrangères des deux pays, qu'ont évolué, en 1967, les rapports de la Hongrie et de la France dans les domaines des sciences, de la technique, de l'enseignement et des arts. Il s'est avéré que, dans presque tous les domaines de l'activité culturelle et scientifique, ces accords assurent à la coopération un cadre adéquat et ils contribuent à l'établissement de liens réciproques entre les institutions et les organismes des deux pays, de même qu'à l'entretien des liens déjà existants. De nombreux spécialistes, savants, enseignants et artistes ont fait, au cours de l'année, dans les cadres des échanges prévus par les accords, des voyages d'études et, dans tous les cas, ces visites ont permis de procéder à des échanges d'expériences et de connaître, des deux côtés, les résultats obtenus.

Puisque la connaissance d'une langue commune est le moyen essentiel de l'établissement de tout contact, on continue à attribuer une très grande importance, du côté hongrois comme du côté français, à l'enseignement du français dans les écoles secondaires, et on fait tout pour favoriser le perfectionnement professionnel des professeurs de lycée hongrois qui enseignent le français. Une quarantaine d'enseignants hongrois ont participé aux cours du Centre pédagogique international de Sèvres, de l'Alliance Française, de la Sorbonne et de l'Université de Besançon; ils y ont reçu une initiation aux méthodes d'enseignement modernes et ils ont pu, en même temps, approfondir leur connaissance du français. En échange, aux cours de perfectionnement de Szeged organisés par l'Institut national de Pédagogie, quatre professeurs venus de France ont contribué à la formation de leurs collègues hongrois.

Dans nos trois Facultés des Lettres — celles de Budapest, de Debrecen et de Szeged — il existe un enseignement destiné à former des professeurs de lycée spécialistes de langue et littérature françaises. Les étudiants ont à leur disposition des bourses qui leur permettent de passer un temps plus ou moins long en France, en vue de compléter leurs études au sein d'universités françaises. Mais, en Hongrie même, leur formation est assurée par des enseignants de haute qualification professionnelle, y compris des lecteurs d'origine française. En 1967, l'Université de Budapest a invité son premier professeur associé français, en la personne de M. Roland Desné, qui a fait des cours consacrés à Diderot et aux matérialistes français du XVIII^{e} siècle.

En même temps, la situation de l'enseignement du hongrois a continué à se consolider en France. A la Sorbonne, où il y a un lecteur de hongrois depuis des années, il s'est formé un Centre d'études finno-ougriennes dirigé par M. le

professeur Jean Perrot; ce Centre s'est proposé comme tâche d'étudier et de faire connaître la langue, la littérature et la culture des peuples finno-ougriens, donc aussi celles du peuple hongrois. Les deux professeurs associés hongrois de la Sorbonne, MM. Tibor Klaniczay et Iván Fónagy ont eux-mêmes participé au travail du Centre. L'académicien Tibor Klaniczay a fait des cours sur la littérature hongroise des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, le professeur Iván Fónagy, sur des problèmes de phonétique.

L'École des langues orientales vivantes reste un centre important de l'enseignement du hongrois. La chaire des langues finno-ougriennes de cette École a été dirigée, pendant plusieurs dizaines d'années, par le professeur A. Sauvageot. M. A. Sauvageot qui, au cours de sa longue activité professorale, a très grandement contribué à faire connaître le hongrois en France, a pris sa retraite cette année. Sa chaire a été reprise par M. Jean-Luc Moreau qui, après sa nomination, a passé deux mois en Hongrie, consacrés à prendre contact avec nos institutions scientifiques. Sur son invitation, le professeur Béla Kálmán s'est rendu en décembre en France, où il a fait des conférences sur des questions de linguistique hongroise. Vingt étudiants français, venus de la Sorbonne, de l'École des langues orientales et de l'Université de Lille — qui possède un lectorat hongrois — ont bénéficié de bourses pour participer aux cours d'été de l'Université de Debrecen. En outre, quelques étudiants français ont obtenu des bourses de plusieurs mois, leur permettant de poursuivre en Hongrie des études plus approfondies.

Mais ce n'est pas seulement dans le domaine de l'enseignement des langues que nos relations sont devenues plus vivantes: dans les divers domaines de l'activité scientifique également, les contacts personnels sont désormais plus fréquents et plus fructueux, et les autres formes de la coopération plus largement utilisées. On peut faire état, à titre d'exemple, des rapports entre les Facultés de Droit de Pécs et de Dijon, qui sont arrivées, l'année dernière, à une étape nouvelle et importante. Dans le cadre des festivités commémorant le 600^e^ anniversaire de l'enseignement supérieur hongrois, M. Jacques Dehaussy, doyen de la Faculté de Droit de Dijon, a été reçu docteur *honoris causa* de la Faculté de Droit de Pécs; par ailleurs, deux professeurs de la Faculté de Pécs — MM. Mihály Szotáczky et Kálmán Kulcsár — se sont rendus à Dijon pour y faire des conférences dans le cadre de l'Université.

Au mois de juin, des délégations française et hongroise se sont rencontrées à Paris afin d'examiner les manuels de géographie utilisés dans les écoles des deux pays, pour voir si ces manuels donnent une image juste de la Hongrie et de la France. Cette rencontre a constitué un deuxième pas dans l'importante série de révisions dont l'initiative revient à l'UNESCO et qui a été inaugurée en 1966 par la révision mutuelle des manuels d'histoire. Les délégations ont élaboré des propositions en vue de rectifier les fautes et les erreurs relevées dans les manuels; ces propositions sont destinées aux éditeurs qui, dans les deux pays, sont responsables de l'édition des manuels scolaires.

En 1967, le professeur Victor-L. Tapié, membre de l'Institut, un des meilleurs connaisseurs en France de l'histoire de l'Europe centrale et de notre pays, a rendu une nouvelle visite à la Hongrie. A cette occasion, il a eu des entretiens

sur l'organisation d'un colloque qui sera consacré, à Paris, à l'histoire de la Hongrie.

Il existe entre les deux États un accord spécial visant à encourager le développement des relations dans le domaine scientifique et technique. Nos spécialistes ont la possibilité de procéder à des échanges d'expériences sur une large échelle; l'importance toute particulière de ces échanges réside dans le fait qu'ils sont susceptibles de jeter les bases d'une coopération industrielle. Ce sont surtout les bourses attribuées, du côté hongrois, par l'Institut des Relations culturelles et, du côté français, par l'ASTEF, qui offrent aux techniciens des possibilités d'information réciproque. Au cours de l'année écoulée, à peu près soixante-dix représentants des diverses branches de l'industrie ont fait des voyages d'études en France, et les premiers bénéficiaires français de bourses techniques sont arrivés également en Hongrie. En outre, une Semaine de la technique française a été organisée à la Maison de la Technique, à Budapest; à cette occasion, plus de cent conférences et de nombreuses démonstrations ont eu lieu, suscitant un vif intérêt parmi les spécialistes. Après Budapest, il a été procédé à une présentation de la technique française dans plusieurs villes de la Hongrie.

La mise en marche de l'activité du Centre français d'information et de documentation technique de Budapest revêt, dans ce domaine, une importance toute particulière. Cette nouvelle institution a pour tâche, d'une part, de faire connaître les nouvelles réalisations de la technique française et d'attirer sur celles-ci l'attention de nos techniciens, d'autre part, elle est appelée à donner à nos ingénieurs, avant leur départ pour la France, une assistance efficace, leur permettant de préparer aussi soigneusement que possible leur voyage d'études, tant d'un point de vue professionnel que du point de vue de la connaissance du français. Le Centre dispose d'un laboratoire de langue moderne, propre à l'enseignement audio-visuel, et les techniciens qui préparent leur voyage d'études ont la possibilité d'y perfectionner leurs connaissances linguistiques grâce à des cours de langue accélérés.

Dans le domaine des lettres et des arts, nous pouvons également faire état d'événements de grande importance. Dans l'édition hongroise, les traductions d'œuvres littéraires françaises ont toujours occupé une place de choix et, actuellement, ce sont les ouvrages français qui, pour leur nombre, occupent la première place parmi les livres traduits de langues étrangères. Parmi ces ouvrages, il y a beaucoup de classiques, mais la littérature moderne gagne de plus en plus de terrain et les œuvres d'auteurs contemporains représentent une proportion sans cesse plus grande. D'autre part, quelques ouvrages hongrois importants ont été publiés en France, dont *l'Excommunicateur* de Tibor Déry, deux études de György Lukács et deux ouvrages de philologie, l'un dû à József Herman, l'autre à Ferenc Tőkei. Dans la série des œuvres représentatives, parue par les soins de l'UNESCO, le public français a pu lire un choix des poèmes d'Ady, édité en commun par les maisons Seghers, Paris et Corvina, Budapest. Après la plaque commémorant le souvenir d'Ady, mise en place il y a plusieurs années, une autre plaque commémorative a été inaugurée en 1967, à un endroit marqué par un souvenir littéraire, à l'ancien domicile parisien d'Attila József, dans une des petites rues du Quartier Latin.

Au cours de l'année écoulée, comme par le passé, plusieurs pièces françaises ont été présentées sur les scènes hongroises. On peut mentionner *l'Avare, Cyrano de Bergerac, la Dame de chez Maxim's* — et aussi le très grand succès qu'a été la comédie de Marcel Achard, *l'Idiote.*

De nombreux films français ont été présentés en Hongrie avec succès, et nous constatons avec joie l'intérêt qu'ont suscité les films hongrois en France également. Après le succès du film les *Sans-Espoir* à Paris, le film intitulé *Vingt heures* a été également présenté et, au Festival de Cannes, l'œuvre de Ferenc Kósa, *Dix mille soleils,* a obtenu le prix de la mise en scène. Une coopération s'est amorcée entre les écoles d'art cinématographique de Budapest et de Paris; le directeur de l'École de Paris, M. Rémy Tessonneau, s'est rendu à Budapest et il s'est entretenu avec ses collègues hongrois sur les formes de cette coopération.

Au Festival de Marionnettes organisé en 1967 à Vincennes, notre Théâtre d'État des Marionnettes a participé avec le *Petrouchka,* de Stravinsky et *le Prince en bois,* de Bartók. Après leur succès obtenu au Festival, les artistes du Théâtre ont présenté leur programme — également avec succès — à la Maison de la Culture de Caen. C'était la première tournée en France de cet excellent ensemble, qui avait déjà mérité les éloges de la presse et du public dans plusieurs pays européens. A Budapest, en échange, c'est un des plus grands maîtres de la pantomime, Marcel Marceau qui a obtenu un grand succès. Le public hongrois a également pu faire la connaissance de Juliette Gréco, une des interprètes les plus populaires de la chanson française.

En ce qui concerne la musique classique, nous devons faire état, en premier lieu, des concerts parisiens de la chorale de la Radio-Télévision hongroise. Les critiques ont pu souligner à juste titre que Paris a pu entendre, en décembre 1967, une chorale de haute qualité. Le premier concert de cet ensemble a été consacré au souvenir de Zoltán Kodály; la chorale, sous la direction de Vilmos Komor, a présenté des œuvres du maître. A son deuxième concert, la chorale a chanté, sous la direction de Charles Munch, la *Missa Solemnis* de Beethoven. En juin, ce fut l'orchestre symphonique de la Radio-Télévision hongroise qui a remporté un vif succès, au Festival de Lyon, avec ses deux concerts.

Au cours de l'année, plusieurs excellents artistes français ont donné des concerts en Hongrie; parmi eux, des chefs d'orchestre renommés comme Charles Munch et Maurice Leroux, qui ont dirigé l'orchestre de la Radiodiffusion hongroise. Par ailleurs, les radiodiffusions et télévisions des deux pays ont réalisé, au cours de l'année écoulée, un progrès important sur la voie de la coopération. Une délégation conduite par le président de la Radiodiffusion et Télévision hongroises s'est rendue à Paris pour y signer, avec les dirigeants de l'ORTF, un accord de coopération entre les deux institutions, de même qu'un protocole réglant l'exécution de cet accord pour la saison 1967–1968.

C'est en 1967 que les amateurs hongrois des beaux-arts ont pu visiter, pour la première fois, une exposition d'ensemble d'œuvres de Picasso. Il ne s'agissait que d'une exposition d'œuvres graphiques, mais il n'en est pas moins vrai que l'exposition de l'artiste qui exerce l'influence peut-être la plus profonde sur l'art de notre siècle, a constitué un événement important de notre vie artistique. A l'occasion de cette exposition, l'ami du peintre, le critique d'art D.-H. Kahn-

weiler est venu en Hongrie et a prononcé, au club des artistes « Fészek », une conférence consacrée à l'art de Picasso, conférence qui a suscité un vif intérêt.

A la fin du mois de septembre, le Musée des Beaux-Arts de Budapest a organisé une exposition sur le thème *Daumier et la Caricature française.*

Lorsque nous parlons des rapports culturels franco-hongrois, nous ne devons pas oublier que le fondement et le principal stimulant de ces rapports résident dans la sympathie que les deux peuples nourrissent l'un pour l'autre, et dont les traditions remontent loin dans l'histoire. C'est cette amitié qui donne son contenu au travail extrêmement ramifié de l'*Association France-Hongrie.* C'est l'organisation des amis français de la Hongrie; depuis de nombreuses années, elle s'efforce de rapprocher les deux nations et de leur apprendre à se mieux connaître. Son programme qui comporte l'organisation d'expositions, des manifestations culturelles fort diverses, des voyages, est réalisé par des groupes fort actifs non seulement à Paris, mais aussi dans les différentes provinces. Entre autres choses, c'est la vie variée et mouvementée de l'*Association France-Hongrie* qui prouve à quel point il serait erroné de considérer les rapports culturels qui existent entre les deux pays comme des manifestations purement officielles. Il s'agit là de contacts vivants, multiformes, s'étendant à des branches de plus en plus nombreuses de la culture et des sciences, contacts qui contribuent à amener les deux pays à reconnaître, dans d'autres domaines aussi, leurs intérêts communs. L'évolution des rapports culturels entre la Hongrie et la France a été très favorable en 1967 et tout indique qu'en ce qui concerne l'année à venir, nous pourrons obtenir des résultats non moins excellents.

Révision bilatérale des manuels de géographie hongrois et français

Dans le cadre des échanges culturels franco-hongrois qui ne cessent de s'étendre et de s'approfondir, et à la suite des entretiens concernant les manuels d'histoire en 1966, il a été procédé à Paris en 1967 à une révision des manuels de géographie hongrois et français. Pour juger de l'importance que les autorités officielles des deux pays attribuaient à la révision des manuels, il suffit de mentionner que l'Accord culturel à long terme signé en 1966 aussi bien que le Programme d'échanges culturels pour les années 1967–1968 prévoyaient des dispositions particulières pour la réalisation de ce projet. Du côté hongrois, la préparation des entretiens a été assurée par l'Institut des Relations culturelles, organisme compétent chargé de l'exécution de l'Accord culturel. Comme ce fut le cas pour la révision des manuels d'histoire, nos partenaires français étaient les membres de la commission spéciale, rattachée à la Commission nationale française pour l'UNESCO chargée des problèmes d'histoire et de géographie. Le président était M. Louis François, inspecteur général de l'Instruction publique, spécialiste renommé de l'enseignement d'histoire et de géographie; il était accompagné de MM. A. Labaste, A. Blanc, M. Casati, J.-M. D'Hoop, R. Josse et J. Bérenger. Les travaux de la délégation hongroise étaient dirigés par M. Sándor Radó, professeur honoraire à l'université des Sciences économiques; ont participé à ces travaux: M. Pál Berényi, Mme György Éhik, M. Mihály Sólyom, Mme Leó Kazár et M. Béla Sárfalvi.

Les deux délégations, composées d'auteurs et de rédacteurs de manuels, de professeurs et de chercheurs scientifiques, ont procédé à cette révision après une étude approfondie des problèmes.

LE POINT DE VUE DE LA DÉLÉGATION FRANÇAISE:

Les collègues français se sont montrés très satisfaits des parties de nos manuels qui traitent de la géographie économique et en ont reconnu la valeur d'ensemble. A propos du chapitre traitant de la diminution de l'importance de l'agriculture dans la vie économique de la France, ils ont rappelé que le mal n'avait pas atteint toutes les formes d'exploitation agricole. Ils ont reconnu que les exploitations dites moyennes (de 10 à 50 hectares) éprouvaient effectivement de grandes difficultés à se maintenir à cause de la polyculture qu'elles pratiquent, et que, relativement peu modernisées, elles n'obtenaient que des rendements moyens (surtout dans l'Ouest et dans le Sud-Ouest de la France). En

revanche les grandes exploitations modernes et mécanisées (situées surtout au Nord de la France) et les petites exploitations spécialisées obtiennent d'excellents rendements.

Quant au manuel destiné aux écoles générales, les géographes français l'ont jugé dépassé. Ils ont proposé de fournir des précisions sur certaines données qui ne semblent plus correspondre à la réalité. Ainsi, par exemple, l'élevage du ver à soie n'a plus d'importance en France; la région parisienne n'est plus, depuis longtemps, un pays de vignoble, et la Côte d'Azur ne peut plus être représentée comme un haut-lieu du luxe réservé aux gens très riches.

La délégation française a été amenée a apprécier les efforts déployés par les auteurs hongrois pour intéresser les jeunes élèves en rattachant certains traits originaux de l'économie française à des réalités hongroises (culture de la vigne en France et plants de vigne d'origine française en Hongrie, production de bauxite, séjour de grands poètes hongrois à Paris, etc.).

LE POINT DE VUE DE LA DÉLÉGATION HONGROISE :

Dans le domaine de la géographie physique, l'explication de la « puszta » de l'Alföld par le climat a semblé nettement dépassée — aux spécialistes hongrois. La végétation primitive, justement en rapport avec la quantité des précipitations, était constituée dans l'Alföld en grande partie par de la steppe. D'ailleurs, le mot « puszta » n'est rien d'autre en hongrois que ce que le mot « steppe » est en français, conception différente de celle qu'ont adoptée la plupart des manuels français. La délégation hongroise a constaté que la question de « la puszta hongroise » mérite d'être repensée entièrement. La notion de puszta a été introduite, avec tout ce qui s'y rapporte, dans l'opinion publique de l'Europe occidentale par le romantisme du siècle dernier. En fait, la puszta ancestrale du Hortobágy transtibiscin subsiste, comme réserve seulement, sur une superficie de seize mille hectares; dans le reste de la puszta on se consacre à une agriculture de grande envergure: presque cinq mille hectares d'étangs destinés à la pêche, trois mille hectares de rizières avec culture par irrigation, quarante mille hectares d'autre production végétale à culture sèche, quatre-vingt mille hectares de pâturages. L'élevage se pratique à l'étable pendant la plus grande partie de l'année. L'époque des idylles pastorales sur les pusztas a pris fin aussi depuis longtemps en Hongrie et les « csikós » (gardiens de chevaux) avec leurs costumes pittoresques ne sont plus que des « employés du tourisme » prévus pour les touristes étrangers, avides de romantisme. Dans ces conditions, la distinction traditionnelle entre Alföld et « puszta » est dépassée, la Grande Plaine est presque complètement mise en culture.

Naturellement, on comprend que les auteurs des manuels français aient recherché les curiosités, les tableaux pittoresques et les comptes rendus personnels pour faciliter l'enseignement et rendre les descriptions plus vivantes. Mais — selon les délégués hongrois —, sur l'autel du pittoresque, on ne doit pas sacrifier l'information objective, en un mot, la vérité. Dans ces régions de l'Eu-

rope, l'histoire progresse si rapidement, que si l'on se réfère à des sources vieilles d'un demi-siècle, on commet un anachronisme très grave.

La délégation hongroise a exprimé sa conviction qu'il n'y avait ni gloire, ni honte à tirer de ses origines ou de sa langue. Si donc elle récuse la théorie de l'origine asiatique des Hongrois, elle ne le fait qu'au nom de la science du XX^e^ siècle. En outre, la théorie de l'origine asiatique conduit souvent à des conclusions incorrectes en ce qui concerne, par exemple, la parenté avec les Huns.

Les Hongrois, au tournant du X^e^ siècle, en même temps qu'ils acceptent l'ordre social du féodalisme, s'installent et adoptent le régime de la propriété privée. Ils participent, eux aussi, au développement européen, mais avec un certain retard. La Hongrie du XIII^e^ siècle est l'un des plus riches pays indépendants d'Europe. La première université hongroise a été fondée en 1367. L'époque du roi Mathias, l'homme de la Renaissance, est suivie par une longue période de déclin, en raison de l'asservissement du pays par les Turcs, qui, pendant 150 ans, a eu pour effet d'appauvrir la paysannerie et d'empêcher le développement des villes. Le retard relatif subsiste aussi pendant la monarchie des Habsbourg. Au XVIII^e^ siècle et au début du XIX^e^ siècle, l'élevage de pacage, non nomade, constitue la principale ressource de l'économie. Au XIX^e^ siècle, prédomine la culture des céréales. Le capitalisme apparaît tardivement, dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle et se développe lentement jusqu'à l'instauration de l'ordre socialiste après la deuxième guerre mondiale. Maintenant, cependant, il tend à rattraper rapidement le temps perdu.

En général, la Hongrie est considérée, dans les manuels français, comme un pays agricole où la majorité de la population mène une vie rurale. Si, pour tracer le profil économique d'un pays, on accepte, en général, les références traditionnelles — c'est-à-dire les rapports du revenu national et de la structure de la répartition de la population — l'adjectif « agricole » doit être reconsidéré. Déjà à la veille de la deuxième guerre mondiale, moins de la moitié de la population hongroise vivait de l'agriculture. Or, à la suite du programme d'industrialisation de grande envergure entrepris en 1950 — selon les données de 1965 —, seulement 31 % de la population active est rurale. Sa part dans le revenu national ne représente que 20 % et dans l'exportation 23,5 %.

Bien que le but des entretiens ne fût pas de discuter la conception pédagogique et la présentation des manuels, mais bien le caractère scientifique du contenu, les géographes hongrois se sont montrés vivement intéressés par la très belle présentation et la typographie des manuels français, les questions de forme jouant un rôle très important en matière de pédagogie (bonnes photos, belles esquisses cartographiques et croquis irréprochables). La composition des manuels est claire et efficace, le contenu est bien distribué et tous les chapitres sont accompagnés de questions, de sujets de devoirs et de résumés, ce qui facilite l'assimilation.

Alors que la commission française acceptait les remarques critiques, les spécialistes hongrois reconnaissaient que si l'on cherchait la cause des erreurs, il faudrait accuser les géographes hongrois eux-mêmes qui n'ont pas encore présenté une synthèse d'ensemble et moderne de la géographie hongroise (en langue étrangère, du moins).

La délégation hongroise s'est déclarée convaincue que les deux parties n'avaient en vue qu'une meilleure information des auteurs de manuels, pour présenter à la jeunesse des connaissances qui reflètent plus fidèlement la réalité, et qui deviennent ainsi un facteur de rapprochement entre les peuples. La géographie est la première discipline à éveiller la jeunesse aux problèmes du monde, des pays voisins et lointains. Par conséquent, l'enseignement de la géographie compte parmi les moyens les plus efficaces pour encourager l'amitié des peuples, pour renforcer la compréhension et l'estime réciproques, pour connaître mutuellement nos parties; cette tâche concerne spécialement et dans une proportion égale les auteurs, les éditeurs des manuels et les maîtres enseignant cette matière.

Au terme des discussions, les deux délégations ont adopté un communiqué conçu dans cet esprit.

Les entretiens, menés avec une grande cordialité, mais dans le cadre rigoureux de la science géographique, ont abouti à des résultats très fructueux. Deux rapports ont été établis, acceptés à l'unanimité par les délégations: l'un sur la présentation géographique de la France dans les manuels hongrois, l'autre sur la présentation géographique de la Hongrie dans les manuels français. Ils ont été publiés et portés à la connaissance des auteurs de manuels, des éditeurs et des professeurs de l'enseignement secondaire[1].

Pál Berényi.

[1] Les rapports ont été publiés dans le numéro spécial de mars 1968 (N° 210) des HISTORIENS ET GÉOGRAPHES (Bulletin de la Société des Professeurs d'Histoire et de Géographie de l'Enseignement public). Du côté hongrois, la publication a eu lieu dans le numéro 2/1969 de FÖLDRAJZTANÍTÁS (Revue méthodique du Ministère des Affaires Culturelles).

Problèmes des rapports historiques franco-hongrois, Paris, 1968[1]

Organiser une conférence scientifique bilatérale sur le passé de la France et de la Hongrie, si riche en contradictions, ne peut être intéressant que si les participants sont mus par le désir de détruire les préjugés des deux côtés, d'approcher la vérité historique et de rechercher ainsi les voies de la coopération pour le présent et pour l'avenir. C'est cette manière de voir qui a prévalu à la réunion de travail qui s'est tenue à la Sorbonne, dans le cadre de l'accord culturel franco-hongrois, du 18 au 21 mars 1968, et avec la participation d'historiens français et hongrois.

CONCORDANCES DU FÉODALISME

Le débat a été ouvert par Lajos ELEKES qui a développé les caractéristiques principales de la naissance et de l'évolution de l'État hongrois médiéval. R. GUÉNÉE, professeur à la Sorbonne lui a donné la réplique sur les contradictions de la centralisation de l'État français aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. Sa conférence et les remarques d'autres historiens français ont étayé la thèse fondamentale du rapport de Lajos ELEKES, à savoir que, même si le féodalisme s'est développé en Hongrie avec un certain retard, même si nous relevons, tout au long du Moyen Age, nombre de survivances de la société antérieure, l'évolution économique et sociale et, avec elle, de l'État, a été extrêmement rapide et avait rejoint, *grosso modo*, à la fin du XV^e^ siècle, le niveau de l'Europe occidentale.

Kálmán BENDA s'est penché sur les caractéristiques sociales et politiques de l'expansion de la Réforme en Hongrie; cela était d'autant plus nécessaire que certains historiens français croyaient que l'esprit de la Réforme du XVI^e^ siècle n'avait pas touché notre pays. J. BÉRENGER, chargé de cours à l'Université de Strasbourg a présenté, avec une grande précision et, en partie en s'appuyant sur des documents nouveaux fournis par les archives, l'histoire de la Contre-Réforme en Hongrie, surtout les événements de la décennie qui a suivi 1671.

L'auteur du présent article a parlé de la politique orientale de Louis XIV. Dans sa réponse, V.-L. TAPIÉ, de l'Académie française, a analysé l'ensemble de cette politique étrangère et a reconnu des traits conservateurs, surtout dans le domaine des relations turques. Par contre, il a discuté l'utilité des éventuelles relations franco-russes, dont François II Rákóczi avait pris l'initiative à l'oc-

[1] V. encore sur ce colloque: Elekes, L.: *Colloque d'historiens français et hongrois à Paris,* (Magyar Nemzet [Nation Hongroise] avril 1968); Mérei Gy.: *Francia-magyar történész-eszmecsere,* [Échange de vues des historiens français et hongrois] (Magyar Tudomány [Science Hongroise], 1968, pp. 502–506.)

casion du pacte de Varsovie, signé, en 1707, avec le Tsar. D'autre part, l'excellent spécialiste français de l'histoire de l'Europe orientale n'a laissé aucun doute quant à l'abandon, par Louis XIV, à la paix de Rastadt, de Rákóczi et de ses partisans en émigration, cela pour ne pas avoir à faire des concessions aux Catalans révoltés contre son petit-fils.

L'INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Éva H. BALÁZS a examiné l'influence de la Révolution française en Hongrie, et surtout la conception politique de la Société des Réformateurs et de Gergely Berzeviczy. A. SOBOUL, professeur à la Sorbonne a posé d'intéressantes questions sur la situation de la société hongroise à l'époque, ce qui nous a permis de ne pas nous conformer exclusivement aux matières du rapport, mais d'étendre le dialogue, d'étudier les traits généraux de l'évolution hongroise.

Gyula MÉREI a rendu compte de la transformation bourgeoise de l'Empire des Habsbourg, du compromis austro-hongrois de 1867 et de ses conséquences politiques. J. BOUVIER, professeur à l'Université de Lille a fait des remarques et demandé des compléments d'information au sujet des décalages entre le développement économique de l'Europe de l'Ouest et celui de Hongrie, ainsi qu'au sujet de la situation et de la politique des diverses couches de la noblesse, et des corrélations entre la question nationale et la question sociale.

LA III^{e} RÉPUBLIQUE ET LA HONGRIE

Mária ORMOS a analysé la politique extérieure de la France envers la Hongrie entre les deux guerres, en se fondant sur les recherches les plus récentes. P. RENOUVIN, de l'Académie française, spécialiste mondialement reconnu des relations diplomatiques au XX^{e} siècle, a mis en doute un rôle quelconque du gouvernement français dans la chute de la République des Conseils de 1919, dont il a présenté la lutte comme d'inspiration également nationale. Il a analysé en détail l'accord hungaro-français de 1920, dont l'initiative revient à M. Paléologue; cet accord livrait totalement l'économie du pays au capital français et promettait, en échange, des concessions territoriales à préciser ultérieurement. Enfin, il a prouvé d'une manière intéressante qu'à partir de 1922, la politique étrangère de la France se trouva entièrement, dans son appréciation de la Hongrie, sous l'influence de la Petite-Entente, celle-ci ayant été, cependant, abandonnée à son sort après 1936.

Le compte rendu de Madame Ormos et la communication de P. RENOUVIN déclenchèrent un vif débat. Le rapporteur hongrois donna les preuves du fait que, même si les dirigeants de la politique étrangère de la France ne s'étaient pas ingérés dans les affaires hongroises, l'organisation, à Szeged, des contre-révolutionnaires n'aurait pu se faire qu'avec l'assentiment et le soutien des autorités militaires françaises d'occupation. D'un autre côté, la note de Cle-

menceau, qui stoppa l'avance en Haute-Hongrie de l'Armée Rouge hongroise, contribua de manière sensible à la chute de la République des Conseils. Il était également patent que l'accord franco-hongrois de 1920, resté d'ailleurs lettre morte par suite de la protestation de Beneş, désirait le réarmement de la Hongrie précisément dans l'intérêt de la croisade anti-soviétique.

DÉBAT SUR LA LÉGALITÉ

Déjà, à propos de la guerre de liberté de François II Rákóczi, l'une des interventions avait mis en avant le problème de la légalité. Ainsi, Louis XIV n'aurait pas été en mesure de conclure un accord avec les États Confédérés de Hongrie, parce que ceux-ci n'avaient pas été légalement constitués. Les recherches récentes ont infirmé cet argument, mais il semble qu'il continue à hanter les esprits en tant que notion générale de droit également appliquée aux temps modernes. C'est ainsi que certains ont cherché là l'explication de la non-reconnaissance de la République des Conseils. Au cours du débat, c'est de plein droit que nous avons pu poser la question: si le gouvernement français a opposé une fin de non-recevoir à la République des Conseils, pourquoi n'a-t-il pas reconnu le gouvernement bourgeois du francophile Mihály Károlyi ou même le cabinet Peidl, et pourquoi est-ce précisément au régime le plus réactionnaire de Hongrie et au gouvernement à son service qu'il a accordé son soutien? Il semble bien, que, sous ce rapport, ce ne soit tout de même pas la « légalité » qui ait joué le rôle déterminant.

Nous croyons qu'au cours de la discussion sur les rapports entre la France et la Hongrie dans la période de l'entre-deux-guerres, nos partenaires aient adopté beaucoup de nos arguments. Le fait qui, de toute façon, a été reconnu par tous, c'est qu'à cette époque la politique extérieure française n'a su prendre conscience ni des caractéristiques principales de la situation en Europe centrale et orientale, ni des processus internationaux qui devaient conduire, ensuite, à l'explosion de la seconde guerre mondiale.

QUELQUES REMARQUES

Les historiens hongrois ne se sont livrés, à cette conférence, à aucune politique de « récriminations ». Ils ont franchement mis au jour les contradictions de l'évolution de la Hongrie, la politique spoliatrice et d'oppression à l'égard des minorités nationales pratiquée par la classe dirigeante de naguère, ils ont condamné toute falsification nationaliste. Nous ne pêcherons pas par fatuité en disant que cette prise de position nous a valu l'estime de nos collègues français qui, dans le passé, se sont souvent trouvés en butte à une situation délicate en raison de l'acharnement mesquin et chauvin des historiographes des pays de l'Europe du Centre et de l'Est.

Les historiens français ont aussi témoigné d'un vif intérêt à l'égard de la méthode marxiste que les participants hongrois ont utilisée pour tenter d'ap-

procher les questions mises à l'ordre du jour. Du côté français, on a également exprimé plus d'une fois, au cours des débats, ce besoin d'une vision dialectique et, en même temps, « totale ».

Un enseignement majeur de cette confrontation a été la présentation des problèmes historiques hongrois non eux-mêmes, mais en tant que composants de l'histoire universelle, ce qui nous enjoint encore une fois à l'emploi indispensable de la méthode comparative. Il faut d'ailleurs reconnaître à ce propos que nos partenaires nous ont posé plus d'une question à laquelle l'historiographie hongroise n'a pas encore fourni de réponse satisfaisante — du moins à l'intention des étrangers.

La première question regardait l'emploi des méthodes de quantification. On nous a, en effet, demandé de définir numériquement les principaux traits de l'évolution démographique, économique et sociale en Hongrie, la situation des diverses classes et couches. Il ne fait aucun doute que, par rapport aux pays occidentaux, nous ne disposons que de peu de sources, surtout pour les époques plus reculées. Mais il est tout aussi certain que l'élaboration d'indices numériques et leur confrontation à l'échelle internationale ne représentent pas des tâches impossibles. Le complexe des entraves personnelles et de la dépendance économique des serfs hongrois n'est toujours pas clair pour les historiens français; il semble que nous n'ayons toujours pas réussi à expliquer de manière satisfaisante pourquoi le féodalisme s'est si longtemps maintenu dans le pays. Le rôle que les différentes couches de la noblesse ont joué dans la transformation bourgeoise du pays a suscité un vif intérêt, mais nous n'avons pas été en mesure de donner une explication plus approfondie de ce phénomène. D'autre part, il est également apparu — et d'une manière indiscutable — qu'en France les réalités de l'Europe centrale et orientale ont été mal comprises pendant une très longue période. Au-delà des raisons subjectives, il est indispensable d'en analyser également les causes de caractère objectif. Il s'agit, ici, de deux types divergents d'évolution économique, sociale, politique dont la comparaison est fort instructive pour l'historiographie française également.

Cet échange d'idées riche, varié et — non en dernier lieu — sincère, était nécessaire, et nous sommes en droit d'espérer que beaucoup d'autres encore le suivront.

Béla Köpeczi.

(Népszabadság, 18 avril 1968)

Colloque franco-hongrois d'histoire économique, Budapest, 1968

L'Institut des Sciences historiques de l'Académie des Sciences de Hongrie a organisé, entre le 23 et le 27 mars 1968, à Budapest, avec la collaboration de la VI^e Section de l'École Pratique des Hautes Études de Paris, une conférence scientifique dédiée au thème: Principales lignes de l'évolution de l'histoire économique et sociale en Europe occidentale et orientale. A cette occasion, une délégation française composée de six membres, avec, à sa tête, Fernand BRAUDEL, professeur au Collège de France, président de la VI^e Section de l'École, s'est rendue dans la capitale hongroise. Parmi les participants, il convient de relever encore le nom du professeur genevois Jean-François BERGIER, secrétaire général de l'Association Internationale d'Histoire Économique.

La conférence s'est proposé de comparer les phénomènes et les tendances principales du développement économique et social en Occident et en Europe orientale au Moyen Age, au cours de la période allant du XVI^e au XVIII^e siècle et pendant le XIX^e siècle. Après les discours d'ouverture de Zsigmond Pál PACH, membre correspondant de l'Académie hongroise, directeur de l'Institut des Sciences historiques de l'Académie, et du professeur Fernand BRAUDEL, un vif débat s'est institué, dans une ambiance très amicale, sur les problèmes traités dans les différents rapports et co-rapports présentés par les participants français et hongrois. Les conférences appelées à engager les discussions ont été prononcées par les professeurs György SZÉKELY et Tibor WITTMANN, et par László KATUS, candidat ès sciences historiques.

Les historiens français ont présenté à leurs collègues hongrois les résultats de leurs recherches récentes sur le développement économique et social de leur propre pays. Georges DUBY, professeur à l'université d'Aix-en-Provence, et Jacques LE GOFF, professeur à l'École Pratique des Hautes Études ont parlé de la *Croissance économique dans la France médiévale (1080–1340)*, tandis que Denis RICHET, chargé de cours à l'université de Tours a choisi pour sujet de son rapport: *Croissance et blocages en France du XV^e au XVIII^e siècle.* Les professeurs Jean BOUVIER, de Lille, et Maurice LÉVY-LEBOYER, de Caen, ont parlé des données et des problèmes de la croissance économique dans la France du XIX^e siècle. Leurs rapports avaient d'autant plus d'intérêt pour leurs collègues hongrois que, dans les périodes étudiées, l'histoire française représente le type classique — ou, du moins, très proche du type classique — de l'évolution. Auparavant, les résultats des recherches de ce genre sur la France et, en général, sur l'Europe occidentale n'avaient guère été confrontés à la conception que nous-mêmes avons de l'évolution accomplie par l'Europe orientale; personne, en effet, n'avait encore eu l'idée d'analyser les problèmes économiques et sociaux des deux par-

ties de l'Europe dans leurs relations organiques et dans leur interdépendance. C'est donc justement dans ce sens que les participants hongrois ont fait un grand pas en avant lorsque, dans leurs rapports et co-rapports, et en s'appuyant sur les initiatives précédentes, ils ont essayé de faire, à l'aide des résultats de recherches spéciales approfondies, la synthèse des tendances économiques et sociales au cours d'une période historique de plus de mille ans.

On sait qu'en Europe orientale, la formation des États et le développement du féodalisme accusent un certain retard par rapport à l'Europe occidentale; il s'ensuit que les rapports de l'Europe orientale avec l'Occident sont caractérisés par des périodes d'efforts pour rattraper l'Occident, périodes aux cours desquelles on assiste à un rythme accéléré du développement économique et social, qui se fait par à-coups. L'histoire de l'Europe centrale présente, au Moyen Age et à l'âge moderne, deux périodes de développement « condensé » de ce genre, notamment, aux XIII^e–XV^e siècles et à l'ère du capitalisme, pendant les XIX^e et XX^e siècles. La première de ces deux périodes a fait l'objet d'une étude de László MAKKAI *(Caractéristiques originales de l'histoire de l'économie politique et de l'histoire sociale de l'Europe orientale au Moyen Age)*. Le rapporteur démontra que les grandes propriétés féodales des États féodaux constitués en Europe orientale au cours du X^e siècle avaient utilisé jusqu'à la fin du XII^e siècle une main-d'œuvre esclave relativement importante sur leurs exploitations seigneuriales, alors qu'elles n'avaient guère réussi à étendre leur influence à la paysannerie libre qui dépendait directement du prince. Dans ces conditions, une formule sociale correspondant au régime seigneurial occidental, et à la chevalerie qui lui était liée, ne put prendre naissance; par contre, un grand nombre de soldats libres, engagés au service du roi, les ancêtres de la future noblesse moyenne purent conserver leur état. L'artisanat se limita pendant longtemps à l'industrie paysanne, et les artisans, renonçant peu à peu (et encore pas tout à fait) à l'agriculture, commencèrent à se concentrer, non pas dans les villes libres, mais dans les bourgs dépendant des seigneurs. Grâce au grand progrès de la technique agraire, à la suite de la désagrégation des exploitations seigneuriales gérées par les propriétaires eux-mêmes, de la formation d'une classe servile cultivant ses terres et disposant du droit de migration et, enfin, de la formation de villes libres, l'Europe centrale et orientale se rapprocha à grands pas de l'Occident dès la fin du XII^e siècle. Néanmoins, malgré la grave crise démographique et agraire que l'Europe occidentale traversa au début du XIV^e siècle (largement étudiée par le rapporteur français) et qui agissait, elle aussi, dans le sens de l'aplanissement des différences de niveau de développement entre l'Occident et l'Europe orientale, la vie économique de cette partie de l'Europe ne subit jamais, au cours de l'histoire, la direction des villes dans la même mesure que celle de l'Occident. Le poids social de la noblesse moyenne et le fait que le mouvement urbain y provoquait la naissance, non pas de véritables villes, mais plutôt de bourgs, contribuèrent à la survie des traits originaux de l'évolution antérieure, qui, au moment où l'Europe occidentale, sortie de la crise depuis le milieu du XV^e siècle, connaît un nouvel essor, agiront en Europe centrale et orientale dans le sens de la conservation du régime féodal. Le débat sur les rapports français et hongrois eut pour objet essentiel la crise du XIV^e siècle. Les interventions hon-

groises interprétèrent la crise en Occident comme étant celle de l'exploitation seigneuriale directe et non pas du régime féodal en général. Par contre, les participants français n'admirent qu'après avoir entendu de nouveaux arguments, que les principaux critères de la crise (décadence démographique et agraire) manquaient à l'histoire de l'Europe centrale et orientale des XIV^e^ et XV^e^ siècles.

L'échange de vues qui suivit les rapports et les co-rapports hongrois (de Gusztáv HECKENAST: *Histoire de l'industrie;* d'Oszkár PAULINYI: *Histoire des villes;* d'Erik FÜGEDI: *Démographie*) a abouti à la constatation que la simultanéité et l'interdépendance de la crise occidentale et des efforts de développement des pays d'Europe centrale et orientale constituent un ensemble de problèmes très importants qui ont besoin d'être étudiés plus longuement.

Les tendances qui, pendant la période du XIII^e^ au XV^e^ siècle, vont dans le sens du nivellement, changent brusquement d'orientation au cours des XVI^e^ et XVIII^e^ siècles et commencent à diverger: les différences déjà existantes quant au niveau du développement économique ne cesseront, en effet, d'augmenter jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle. La grande division du travail entre les deux parties de l'Europe est désormais chose faite: les pays de l'Europe orientale assument dans l'économie internationale le rôle de fournisseurs de produits agraires de grande consommation et d'acheteurs d'articles industriels de grande consommation. Dans son rapport consacré au *Problème du déplacement, pendant la période du XV^e^ au XVII^e^ siècle, des voies commerciales internationales,* Zsigmond Pál PACH a éclairé ce fait d'un jour nouveau en constatant que: « Pour une grande part, l'industrie capitaliste occidentale se développe et s'épanouit sur le marché de l'Europe centrale et orientale au point qu'elle devient capable d'absorber et de changer en capital productif le capital-argent de plus en plus important, accumulé grâce aux échanges internationaux et à l'exploitation coloniale, et de produire désormais non seulement pour les marchés nationaux et européens, mais aussi pour ceux des pays d'outre-mer, et de satisfaire les besoins de l'exportation d'articles industriels vers les colonies. » Cette étude analyse dans leurs interdépendances et connexions les relations économiques de l'Occident et de l'Europe orientale, et élargit ainsi la manière de voir de la science occidentale pour laquelle le problème central de l'histoire de l'économie de cette période — naissance et développement de l'économie mondiale moderne — doit être envisagé en dernière analyse dans le contexte des rapports et de l'interaction de l'économie occidentale et de celles des colonies.

En étudiant *Certains aspects de la régression économique et sociale au XVII^e^ siècle,* le co-rapport de Vera ZIMÁNYI aboutit à la conclusion que la régression économique qui eut lieu dans les différents pays de l'Europe, atteignit également l'Europe centrale et, par conséquent, la Hongrie. Le rapporteur cherche la cause première de la régression non plus dans les guerres contre les Turcs, ni dans la politique des Habsbourg, défavorable à cette région, mais dans les difficultés de croissance du capitalisme occidental. Le capitalisme né en Angleterre et révolutionnant la production n'a besoin que de quelques décennies pour se remettre de la crise, pour connaître un essor jamais vu jusque-là. Par contre, la crise ainsi « induite » en Europe occidentale rejette en arrière les sociétés

qui se trouvent alors à un degré plus bas de l'évolution, consolide ainsi, pour des siècles, le féodalisme et augmente en même temps, dans une mesure considérable, la différence qui existe entre les niveaux de développement de l'Occident et de l'Orient.

Dans son co-rapport *(Problèmes de la recherche sur le mouvement démographique dans la Hongrie des XVI^e^ et XVII^e^ siècles)*, Éva H. VERESS constate que le chiffre de la population de la Hongrie historique à la fin du Moyen Age nous est connu avec une plus grande précision que celui de la population du pays aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Pour le moment, nous ne connaissons pas le bilan démographique de l'époque; selon le co-rapporteur, cette lacune s'explique non pas simplement par la nature des sources mais, surtout, par les conditions historiques qui ont finalement abouti à la période de crise démographique entre 1495 et 1715.

Dans leur co-rapport commun *(le Problème de la production céréale paysanne dans la Hongrie des XVI^e^ et XVII^e^ siècles)*, Madame Zsigmond KIRILLY et István N. KISS analysent en détail la production céréale d'un comitat hongrois entre 1550 et 1650, et, à l'aide de coupes chronologiques concernant la production de quatre autres comitats, ils définissent la ligne de l'évolution du XVI^e^ siècle. Leurs recherches s'étendent non seulement à l'évolution du volume de la production céréale, mais au mouvement démographique de la population agricole ainsi qu'aux changements de la quantité de céréales disponibles pour le marché.

Les participants français ont témoigné un vif intérêt pour les sources et la méthode de leur utilisation, qui ont permis aux rapporteurs hongrois d'aboutir à ces conclusions.

L'essentiel des débats de la troisième journée a porté sur le problème de la croissance économique pendant l'époque capitaliste et sur celui de la révolution industrielle. Pendant l'époque mentionnée, l'Europe orientale a de nouveau fait de sérieux efforts pour rattraper l'Occident ou, du moins, pour réduire, dans la mesure du possible, la différence existant entre son niveau de développement et celui des pays occidentaux. Les faits et problèmes de la croissance économique française ont fait l'objet des rapports de Jean BOUVIER et de Maurice LÉVY-LEBOYER. BOUVIER s'est penché sur les facteurs qui freinaient la croissance et sur les charges et frais sociaux qu'elle entraînait. Il a analysé les causes auxquelles doivent être attribués la nouvelle période dynamique et l'élan de la croissance économique française au cours des deux décennies qui précédèrent la première guerre mondiale. LÉVY-LEBOYER a montré qu'au XIX^e^ siècle, l'économie française était caractérisée par une croissance relativement lente mais harmonieuse et continue, et qu'elle ne connut aucune de ces périodes de croissance rapide auxquelles on assista dans d'autres pays occidentaux. Ainsi, pour la France, l'hypothèse *take-off* de Rostow ne pourrait guère être prise en considération. Dans la croissance économique française, les deux premiers tiers du XIX^e^ siècle furent une période d'expansion, mais l'élan initial s'arrêta relativement tôt et à un niveau relativement bas; le dernier tiers du siècle était caractérisé par la stagnation. Puis, à partir des années 1890, jusqu'à la première guerre mondiale, on assiste de nouveau à l'accélération du

rythme de la croissance de l'économie française et, surtout, de la production industrielle. Dans cette croissance, le développement de l'agriculture joue un rôle prépondérant jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Le développement du secteur industriel ne commence à devenir autonome qu'à partir de la fin du siècle, en profitant, dans une plus grande mesure, des possibilités offertes par l'accroissement des revenus des villes et de la population non agraire.

L'étude commune des professeurs Iván T. BEREND et György RÁNKI a présenté, au moyen d'une vaste analyse comparative, le modèle particulier de la révolution industrielle en Europe orientale et en Europe sud-orientale ainsi que les conditions et les résultats de l'industrialisation dans cette région. Les deux rapporteurs ont employé l'expression « révolution industrielle » dans son sens le plus large, en l'interprétant comme l'ensemble du processus de transformation complexe de l'économie et de la société. Ils ont attiré l'attention sur le fait qu'en Europe orientale, la révolution industrielle avait été nécessairement précédée par la transformation capitaliste de l'agriculture, la naissance et la formation des organismes bancaires et du réseau routier, qui étaient, en quelque sorte, la condition première de cette révolution. Les décennies qui suivirent la révolution bourgeoise furent celles d'efforts de ce genre; l'épanouissement de l'industrialisation — la révolution industrielle proprement dite — ne pourra avoir lieu qu'à partir de 1890.

BEREND et RÁNKI constatent que « le défit lancé à l'Europe orientale venait, non pas de la tension causée par l'évolution intérieure, mais plutôt des conditions européennes générales. Ce sont les débouchés agraires de plus en plus importants d'une Europe occidentale ayant fait sa révolution industrielle et s'industrialisant rapidement, et que trouve l'agriculture arriérée, restée au niveau médiéval, de l'Europe orientale, qui lui donnent l'impulsion et qui la poussent à se constituer une infrastructure moderne, un système bancaire. Grâce aux capitaux investis par l'Occident hautement industrialisé, l'industrie orientale commence elle aussi à connaître un essor qui lui permet d'atteindre un certain niveau, mais sans qu'elle cesse jamais de se régler sur les besoins en matières premières de ses créditeurs et entrepreneurs étrangers, sur leurs intérêts dans le domaine des transports et communications et, naturellement, sur le maintien du caractère agraire des pays en question. Par suite de ce qui vient d'être dit, la structure économique intérieure des pays de l'Europe orientale a, certes, subi un changement fondamental, mais ce changement n'était pas radical; leurs relations économiques avec l'étranger n'ayant pas changé essentiellement, ces pays sont restés les fournisseurs en produits agricoles de l'Occident plus industrialisé. »

Le rapport qui a ouvert le débat a souligné l'extrême importance des conditions et du niveau initiaux pour la croissance des économies capitalistes est-européennes. Pour l'ensemble de la période analysée, les co-rapporteurs ont proposé le terme de « croissance économique » au lieu de « révolution industrielle », le fait de savoir si la révolution technique de l'industrie a eu la même importance décisive dans le processus économique en Europe orientale qu'en Occident, restant, selon eux, problématique.

Les co-rapports ont apporté une précieuse contribution à l'éclaircissement

des problèmes posés; en premier lieu, pour ce qui est des antécédents immédiats et des conditions du début de la croissance des économies capitalistes. Imre WELLMANN a montré la structure et le développement de l'agriculture hongroise pendant la période allant du milieu du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle. Domokos KOSÁRI a étudié les problèmes des débuts de l'industrialisation en Hongrie et du rôle joué dans cette industrialisation par la politique économique de l'État. Dezső DÁNYI a dressé le modèle de la révolution démographique en Europe centrale, modèle qui diffère essentiellement de celui du même processus tel qu'il s'est déroulé en Europe occidentale. Sándor GYIMESI a analysé les différences de la transformation fonctionnelle et structurale du réseau urbain en Occident, en Europe centrale et en Europe orientale. Les rapports ont suscité un vif débat sur l'interprétation et l'emploi de la notion de croissance économique et de révolution industrielle ainsi que sur le rôle de l'industrie dans le processus de l'évolution capitaliste en Europe orientale. La plupart des participants étaient d'avis qu'en Europe orientale, avant la première guerre mondiale, on ne pouvait parler de révolution industrielle qu'au sens étroit du terme, car il s'agissait, plutôt, en réalité, d'une transformation, dans le domaine de la technique et de l'organisation, survenue dans certaines branches de la production industrielle. Dans aucun de ces pays, l'industrie n'a pu jouer un rôle dominant, décisif dans l'ensemble du processus économique. Dans les conditions particulières de l'Europe orientale, le développement capitaliste de l'agriculture et la mise au point de l'infrastructure ont joué le premier rôle dans la croissance économique déclenchée par le passage du féodalisme au capitalisme. Ce processus était accompagné d'importants investissements de capitaux occidentaux dans les économies est-européennes. La révolution industrielle qui s'épanouit relativement tard (à partir des années 1880–1890), et sur une échelle restreinte, ne pouvait aboutir en Europe centrale à une transformation des structures économiques et sociales aussi radicale que dans les pays occidentaux. Elle ne put, notamment, changer la nature agraire des sociétés est-européennes; elle ne réussit pas, même si elle put le faire diminuer, à faire disparaître le retard dans le domaine économique, retard dont les racines plongeaient dans l'évolution de ces sociétés au cours des siècles précédents, si différente de celle des sociétés occidentales.

Les discussions ont mis en relief l'importance, dans les recherches historiques, de l'analyse statistique et économique et des méthodes quantitatives peu employées jusqu'à ce jour par les chercheurs hongrois. Dans ce domaine, nos confrères français nous ont largement devancés: ils ont présenté à la conférence les résultats de recherches menées de front, pendant presque vingt ans, avec les économistes. En même temps, la discussion a clairement montré les limites au-delà desquelles les méthodes quantitatives ne sont plus susceptibles de donner une réponse suffisante au problème de l'évolution économique et sociale, si elles ne sont pas placées sur le terrain de la méthodologie marxiste.

La conférence a constitué une importante étape des relations scientifiques franco-hongroises, car elle a montré, comme les professeurs BRAUDEL et PACH l'ont souligné à la séance de clôture, que la collaboration est instructive et

profitable pour les deux parties. Seules des recherches comparatives approfondies, consacrées aux interdépendances, peuvent apporter une réponse satisfaisante à l'un des grands problèmes des sociétés est-européennes d'aujourd'hui, et expliquer le retard économique de l'Europe orientale féodale pendant toute son histoire, retard que la période capitaliste n'a pas réussi à faire disparaître et dont la liquidation constitue un fardeau historique, une tâche difficile à résoudre pour le régime socialiste.

László MAKKAI—Vera ZIMÁNYI—László KATUS.

L'enseignement scolaire du français en Hongrie

Dans le domaine de l'enseignement des langues étrangères, comme partout ailleurs, la Libération a créé une situation nouvelle. Ce qui caractérisait, entre autres, cette situation, c'était que l'étude des langues étrangères avait cessé d'être le privilège exclusif des anciennes classes dominantes: les larges masses qui avaient été privées de la possibilité de s'instruire se sont mises avec un intérêt sans précédent à étudier des langues étrangères.

Une modification notable est survenue dans le rôle joué par les diverses langues dans l'enseignement: l'allemand a perdu sa primauté, l'enseignement facultatif du russe et d'autres langues étrangères est devenu possible sur une plus grande échelle. Dans de nombreuses écoles, l'enseignement du français et de l'anglais a été inauguré parallèlement à celui de l'allemand.

A la suite de l'engagement définitif du pays dans la voie de l'édification socialiste, l'enseignement de la langue russe est devenu obligatoire et le russe a acquis un rôle primordial. Le décret ministériel de 1949 ainsi que le programme d'enseignement de 1950 ont donné à l'enseignement du russe une place centrale dans l'enseignement des langues. Sur la base de ces textes, l'enseignement du russe a été introduit dans le cycle supérieur de l'école générale, ainsi que dans les sections lettres et sciences des lycées.

A partir de 1951, dans les sections lettres des lycées, l'enseignement du latin pouvait être remplacé par celui de l'allemand, de l'anglais ou du français; dans les sections sciences, ces langues pouvaient être enseignées en tant que matières facultatives.

En 1955, l'enseignement obligatoire soit du latin soit d'une langue occidentale en dehors du russe a été introduit dans les sections lettres des lycées.

En 1957, l'étude d'une deuxième langue, à côté du russe, devient obligatoire dans les sections sciences également.

Après 1959, on a pu assister à une évolution rassurante de l'enseignement des langues étrangères. Pendant une certaine période, l'enseignement des langues s'est poursuivi sur la base de programmes provisoires qui soulignaient en premier lieu l'objectif pratique, celui de l'étude de la langue, et qui, tout en déterminant les objectifs éducatifs essentiels, marquaient une rupture avec la conception qui désirait faire prédominer, dans l'enseignement scolaire des langues, la littérature et l'histoire littéraire.

Dans l'intérêt de la réalisation des objectifs fixés par le programme, les tâches suivantes s'imposaient:

1° Développer chez l'élève les aptitudes fondamentales nécessaires à la pratique de la langue étrangère (français, anglais, etc.), c'est-à-dire, l'aptitude à prononcer, à lire et à écrire la langue étrangère en question;

2° Faire assimiler par l'élève les connaissances grammaticales prévues dans le programme;

3° Donner à l'élève l'occasion de s'exercer en version (traduction de la langue étrangère en hongrois) et en thème (traduction de hongrois en langue étrangère), par écrit aussi bien qu'oralement;

4° Développer chez l'élève l'aptitude à comprendre un exposé oral continu fait en langue étrangère et à s'exprimer, oralement et par écrit, dans la langue étrangère en question;

5° Apprendre à l'élève l'emploi correct des dictionnaires;

6° Faire valoir l'aspect culturel et éducatif de l'enseignement de la langue étrangère en question.

La rapide évolution de notre société a rendu nécessaire une réforme scolaire. La loi sur la réforme de l'enseignement est entrée en vigueur en 1961; dès lors, sur la base de cette loi, l'élaboration des nouveaux documents scolaires — programmes, livres d'études, manuels — a été entreprise.

Dans les cadres de ce travail, il s'agissait d'élaborer, en vue de l'enseignement scolaire des langues étrangères, des programmes qui, grâce à leur conception générale, tiennent compte des nécessités objectives de la société socialiste, qui prennent davantage en considération les exigences de la vie quotidienne, qui soient pratiques, réalistes, qui se fondent sur les expériences acquises par le passé, et qui contribuent, enfin, à une réalisation plus efficace des objectifs de caractère éducatif.

D'après les programmes parus depuis 1965, l'enseignement des langues étrangères vivantes est appelé à servir des objectifs pratiques, et en même temps des objectifs de caractère culturel et éducatif:

« Nous considérons l'objectif pratique comme primordial; sa réalisation constitue la base et la condition préalable de la réalisation des autres objectifs également. Le caractère primordial de l'objectif pratique signifie en d'autres termes que, dans le cadre de l'enseignement des langues étrangères vivantes, c'est avant tout *l'aptitude à parler* dont il faut stimuler le développement. Les contacts dans la société, l'échange des idées se réalisent soit directement, au moyen du langage oral, soit indirectement, par l'intermédiaire d'un texte. Aussi la tâche pratique est-elle une tâche complexe: sa réalisation implique le développement des habitudes et des aptitudes nécessaires pour la compréhension du langage oral et des textes et pour l'expression orale et écrite. Dans les cadres de l'enseignement scolaire des langues étrangères, nous ne sommes pas en mesure d'assurer un développement égal à toutes ces connaissances et à toutes ces aptitudes; par conséquent, nos programmes attribuent une importance primordiale à l'aptitude pour l'expression orale. C'est sur la base des habitudes et des aptitudes acquises au cours de l'usage de la langue parlée que les élèves doivent acquérir les habitudes et les aptitudes fondamentales qui sont nécessaires à la compréhension et à l'analyse d'un texte. Dans le domaine de l'expression écrite, nos exigences sont moins élevées. Les exercices écrits doivent avoir leur place parmi ceux qui visent à consolider les connaissances des élèves et à leur faire acquérir de la pratique dans l'application des matières apprises, mais ce sont les exercices destinés à développer chez l'élève l'aptitude à parler qui doivent occuper une place primordiale. »

En conformité avec cette conception, la ligne principale de l'enseignement des langues étrangères dans nos écoles est déterminée par les trois principes fondamentaux suivants:

1° Rôle primordial de l'oral

Ce principe se manifeste dans l'effort tendant à assurer que la leçon elle-même se déroule dans la plus grande mesure possible en langue étrangère et que les élèves prennent part à son déroulement le plus activement possible, tout cela afin de développer chez les élèves l'aptitude à parler.

C'est en vertu de ce principe que nos nouveaux manuels scolaires de langues étrangères sont composés conformément à des principes didactiques modernes et qu'ils contiennent par exemple une section liminaire fondée sur un enseignement purement oral.

2° Utilisation de la programmation dans l'enseignement

Étant donné que les élèves apprennent la langue étrangère non pas dans le pays où la langue est parlée, mais à l'école, qu'ils y consacrent un nombre d'heures limité, et qu'ils ont rarement l'occasion de s'exercer dans leur foyer à l'utilisation de la langue, il est nécessaire, pour obtenir des résultats satisfaisants, de choisir avec soin les matières enseignées et d'appliquer dans leur enseignement les procédés les plus efficaces. Dans la détermination des matières à enseigner, les nouveaux programmes ont recours au principe du « minimum ». La quantité du vocabulaire à enseigner est déterminée dans le programme qui ordonne l'élaboration d'un vocabulaire minimum pour chaque langue. Le minimum grammatical est déterminé sur deux plans: sur celui des connaissances et des aptitudes nécessaires à l'emploi parlé de la langue, c'est-à-dire des connaissances et des aptitudes productives, et sur celui des connaissances réceptives, nécessaires à la compréhension des textes.

Dans les manuels, les matières sont programmées, d'une part, selon un point de vue thématique (sujets liés à des situations), d'autre part, selon un point de vue structural.

Le premier point de vue est réalisé grâce aux textes des lectures, le deuxième, grâce au système des exercices destinés à automatiser des structures.

3° Utilisation des moyens techniques dans l'enseignement des langues

L'enseignement moderne des langues vivantes nécessite dans une mesure accrue l'illustration acoustique et visuelle.

Puisque c'est l'oral qui est passé au premier plan, il est devenu nécessaire que les dessins du manuel soient complétés par des bandes magnétiques et des diafilms.

Chacun de nos manuels de langue étrangère, qui ont été rédigés conformément à la réforme d'enseignement, est complété de bandes magnétiques, et nous avons fait élaborer successivement cinq bandes par langue. Le nombre de nos studios, de nos laboratoires de langue s'accroît sans cesse. Dans nos écoles secondaires, il y a une trentaine de laboratoires de langue.

La Radio scolaire remplit un rôle important parmi les moyens techniques

dont nous disposons. Elle diffuse des programmes en trois langues (russe, anglais, français), destinés aux élèves de l'enseignement secondaire. Ce sont des programmes variés, qui comportent, en partie, des éléments propres à la Radio scolaire (pour le français, par exemple, la série des « Visites chez les Buisson »), en partie, des éléments déjà contenus dans le programme scolaire, mais présentés dans de nouvelles situations ou sous la forme de nouveaux exercices.

FORMES D'ORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS DANS LES DIVERS TYPES D'ÉCOLE

École générale

Avant la Libération, dans les écoles dites « bourgeoises » qui correspondaient en partie à la section supérieure de nos écoles générales actuelles, de toutes les langues étrangères vivantes seul l'allemand était enseigné. Après la Libération, au fur et à mesure de la consolidation de l'école générale, il est devenu possible que les élèves apprennent, en plus du russe, une deuxième langue étrangère comme matière facultative, dans le cadre de cours spécialement organisés.

A partir de 1962, nous avons inauguré des sections d'anglais, de français, d'allemand et de russe, dans lesquelles l'apprentissage de la langue étrangère commence dès la troisième classe de l'école générale, à partir de 8 ans (en Hongrie, les classes scolaires sont numérotées à partir de 1, la première est donc la plus petite). De cette façon, nous prolongeons la période destinée à l'apprentissage de la langue étrangère, et nous profitons des données physiologiques et psychologiques favorables de l'âge qui est considéré actuellement comme optimal du point de vue du commencement de l'étude d'une langue.

Dans ces sections, la langue étrangère est enseignée 3 heures dans la troisième et quatrième classe, et 5 heures à partir de la cinquième classe jusqu'à la huitième, parallèlement au russe qui est enseigné, à partir de la cinquième, à raison de 3 heures par semaine. Les enfants qui fréquentent ces sections travaillent sur des manuels édités, en partie, en Hongrie; d'autre part, on utilise, de manière expérimentale, du matériel pédagogique venant de l'étranger, par exemple le cours audio-visuel intitulé *Bonjour Line*, édité par Didier.

Parallèlement à la création de ces classes spécialisées par sections, nous avons introduit l'enseignement facultatif des langues étrangères dès la troisième, à raison de 2 heures par semaine.

Nous préparons une nouvelle série de manuels destinés à l'enseignement des langues aux petits enfants; les premiers volumes de ces manuels seront introduits dans les écoles en automne 1968. Ces manuels ont exploité les expériences et les résultats obtenus et ils tiennent compte des dispositions spéciales des petits enfants (faculté d'imitation, aptitude à bien prononcer, activité ludique, absence d'inhibitions), tout en se tenant strictement aux exigences du programme paru en 1967.

Conformément à celui des lycées, ce programme considère l'objectif

pratique comme primordial, ce qui se manifeste surtout, chez les petits enfants, dans les efforts tendant à développer leur aptitude à parler. C'est en vue de la réalisation de ce même objectif que la première année débute avec une étape liminaire purement orale et qui dure un semestre. L'enseignement de la lecture et de l'écriture ne commence qu'au seconde semestre. En troisième et en quatrième, les élèves doivent assimiler 250 unités lexicales par an, de la cinquième à la huitième, 350. L'enseignement proprement dit de la grammaire commence en cinquième; alors, deux mois sont consacrés à la révision des éléments appris en troisième et en quatrième.

Il s'agit pour les élèves d'assimiler 1900 unités lexicales et les connaissances grammaticales que les élèves des sections non spécialisées doivent apprendre à raison de 2 heures par semaine.

Le lycée

Dans ce type d'école secondaire, l'enseignement du français connaît quatre formes.

1° Parallèlement à l'enseignement obligatoire du russe (3 heures par semaine), les élèves choisissent une seconde langue étrangère à laquelle le programme assure 2 heures par semaine;

2° Afin d'intensifier l'enseignement et de satisfaire les exigences croissantes de la société à cet égard, nous avons inauguré en 1962, sur le modèle des sections de russe qui ont fait leurs preuves, des sections spécialisées pour les langues anglaise, française, allemande, italienne et espagnole; dans ces sections, à côté du russe dont l'enseignement (3 heures par semaine) est obligatoire, les élèves peuvent opter pour une langue à laquelle ils consacreront 6 heures par semaine;

3° Depuis 1965, nous avons, dans ce domaine, trouvé de nouvelles formes. Dans certains lycées, nous avons inauguré des classes de langue étrangère dans lesquelles le nombre d'heures hebdomadaires consacrées à la langue étrangère — dont le français — est de 12. Cela n'entraîne pas de changement dans le programme lui-même: tout simplement, les 6 heures de la matinée sont complétées par 6 heures d'exercices dans l'après-midi. Cette forme assure un perfectionnement linguistique intensif à ceux des élèves qui ont participé, dès l'école générale, à partir de l'âge de huit ans, à un enseignement scolaire systématique de la langue étrangère. L'enseignement de la langue, ainsi conçu, est susceptible d'assurer une base solide aux élèves dont le métier exigera une bonne connaissance de la langue étrangère choisie;

4° Les mêmes possibilités existent au niveau du lycée. Ainsi, l'élève qui désire apprendre le français en plus des deux langues obligatoires qu'il apprend dans le cours de la matinée, a la possibilité de le faire en suivant des cours facultatifs.

Les écoles secondaires techniques

Dans les écoles secondaires techniques, une seule langue étrangère est obligatoire; dans la plupart des cas c'est le russe, mais les élèves ont la possibilité d'apprendre n'importe quelle langue étrangère comme matière facultative.

Tout comme dans les lycées, il existe des classes spéciales de langues étrangères dans ce type d'école également. Dans les écoles secondaires techniques économiques par exemple, il y a des classes de sténo-dactylographie et des classes de commerce extérieur dans lesquelles il existe, en dehors du russe, un enseignement spécialisé d'anglais, de français et d'allemand.

Les élèves des écoles commerciales et des écoles techniques d'industrie hôtelière bénéficient d'un enseignement de langues spécialisé, établi sur des bases plus larges que dans les écoles d'autres types.

Dans certaines des écoles secondaires techniques, l'enseignement des langues est différencié selon les exigences de la spécialité apprise. Ainsi, à l'école technique des PTT, c'est le français qui est enseigné à côté du russe, dans les écoles techniques des transports automobiles, le français est une langue facultative.

L'étude de plus en plus intense des langues étrangères éveille en nos élèves le désir d'acquérir une connaissance plus directe de la vie et de la civilisation des peuples dont ils apprennent la langue. Nos jeunes profitent de plus en plus nombreux et de plus en plus largement des possibilités qui s'offrent à eux en dehors de l'enseignement délivré à l'école. Beaucoup ont des correspondants presque dans le monde entier.

Les cercles d'études consacrés aux langues étrangères contribuent utilement à élargir les connaissances linguistiques de nos élèves, grâce à leur programme qui comporte des conversations en langue étrangère, des comptes rendus de lecture, des explications de texte en commun. Les soirées de gala en langue étrangère organisées par les élèves de nos écoles secondaires sont de plus en plus nombreuses. La préparation de ces soirées complète utilement le programme scolaire et assure aux élèves — en dehors d'exercices de langue à la fois utiles et amusants — la satisfaction d'avoir obtenu des succès grâce à leurs connaissances linguistiques. L'organisation de soirées en langue française est devenue une tradition dans certaines écoles, dont le lycée Szilágyi Erzsébet de Budapest et le lycée Radnóti Miklós de Szeged.

Les examens du baccalauréat constituent une consécration importante des résultats obtenus dans l'enseignement des langues délivré dans le cadre des écoles secondaires. D'après le règlement actuellement en vigueur, la langue étrangère est une matière à option du baccalauréat dans les classes d'enseignement général; dans les sections spécialisées, la première langue enseignée pendant 4 ans et à raison de plus de 3 heures par semaine constitue une matière obligatoire du baccalauréat.

Mme Tibor Boros.

Tableaux statistiques

a)

Année scolaire	Écoles générales comportant des sections spéciales					Nombre des groupes d'élèves des différentes sections				
	russe	anglais	français	allemand	chant, musique	russe	anglais	français	allemand	chant, musique
1952/53	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1953/54	76	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1954/55	72	—	—	—	—	402	—	—	—	—
1955/56	71	—	—	—	—	354	—	—	—	—
1956/57	68	—	—	—	—	307	—	—	—	—
1957/58	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1958/59	95	—	—	—	50	—	—	—	—	—
1959/60	94	—	—	—	62	335	—	—	—	—
1960/61	102	—	—	—	74	437	—	—	—	—
1961/62	102	—	—	—	87	494	—	—	—	—
1962/63	93	—	—	—	92	478	—	—	—	—
1963/64	100	—	—	—	100	464	—	—	—	636
1964/65	145	6	2	9	102	559	12	5	16	711
1965/66	159	10	3	10	105	622	26	9	22	762
1966/67	159	10	3	10	106	790	28	12	47	793
1967/68	163	12	4	10	117	721	37	16	40	826

b) Nombre des élèves des différentes sections

	russe	anglais	francais	allemand	chant, musique
1952–1963	—	—	—	—	—
1964/65	20 650	468	174	521	22 332
1965/66	22 900	798	287	778	23 748
1966/67	24 871	1041	363	1104	24 540
1967/68	25 517	1348	475	1423	25 291

c) Nombre des écoles générales avec langue étrangère facultative

Année scolaire	conversation russe	anglais	français	allemand	espéranto	italien
1956/57	—	—	—	—	—	—
1957/58	—	126	90	336	—	—
1958/59	110	86	58	284	—	—
1959/60	93	67	45	271	—	—
1960/61	160	44	26	223	—	—
1961/62	—	—	—	—	—	—
1962/63	363	55	17	294	—	—
1963/64	444	65	18	354	—	—
1964/65	516	60	21	385	1	—
1965/66	570	72	20	447	1	1
1966/67	607	80	22	414	26	—
1967/68	646	86	19	421	46	1

d) Nombre des groupes avec langue étrangère facultative

Année scolaire	conversation russe	anglais	francais	allemand	espéranto	italien
1957/58	—	289	148	1 190	—	—
1958/59	261	197	87	934	—	—
1959/60	272	178	80	799	—	—
1960/61	331	109	49	612	—	—
1961/62	—	—	—	—	—	—
1962/63	1 001	75	21	586	—	—
1963/64	1 378	95	19	869	—	—
1964/65	1 749	101	27	1 111	1	—
1965/66	1 992	127	26	1 253	2	1
1966/67	2 165	143	30	1 161	39	—
1967/68	2 367	149	28	1 065	68	2

e) Nombre des élèves des écoles générales étudiant une langue étrangère facultative

Année scolaire	conversation russe	anglais	français	allemand	espéranto	italien
1955/56	—	—	—	—	—	—
1956/57	—	4 160	1 706	58 760	—	—
1957/58	—	5 983	2 517	26 291	—	—
1958/59	5 685	3 554	1 453	19 271	—	—
1959/60	5 999	2 958	1 278	15 029	—	—
1960/61	7 285	1 884	733	11 379	—	—
1961/62	—	—	—	—	—	—
1962/63	20 515	1 252	337	10 638	—	—
1963/64	27 189	1 585	296	16 882	—	—
1964/65	34 514	1 881	483	21 355	10	—
1965/66	38 879	2 305	454	23 530	35	15
1966/67	42 685	2 551	549	21 325	691	—
1967/68	46 537	2 636	440	19 327	1 260	25

f) Élèves apprenant le français dans les écoles secondaires

Au cours de l'année scolaire 1957/58

ont étudié le français comme deuxième langue obligatoire		11 539 élèves
ont étudié le français comme matière facultative		1 448 élèves
	Total	12 987 élèves
Nombre total des élèves d'école secondaire:		126 513
Pourcentage des élèves ayant étudié le français:		10,3 %

Au cours de l'année scolaire 1967/68

ont étudié le français comme deuxième langue obligatoire		17 007 élèves
ont étudié le français dans une section spécialisée		3 708 élèves
ont étudié le français comme matière facultative		537 élèves
	Total	21 252 élèves
Nombre total des élèves d'école secondaire:		227 659
Pourcentage des élèves qui ont étudié le français:		9,3 %

Revue des livres et des revues de Hongrie paraissant en langues étrangères

Questions générales

INFORMATION HUNGARY
Publié par Ferenc Erdei. (Countries of the World, vol. 2.)
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1968

Ce livre représente un effort considérable de l'éditeur afin de fournir sur notre pays un ensemble d'informations dignes de confiance. Il a paru comme deuxième volume de la série *Countries of the World* (rédacteur en chef: Robert Maxwell, M.P., M.C.), publié en commun par l'Akadémiai Kiadó et par le Pergamon Press d'Oxford. Le comité de rédaction présidé par l'académicien István Rusznyák, ainsi que l'équipe des auteurs comptent les meilleurs représentants hongrois des spécialités les plus diverses. Ceci est pour le lecteur de langue anglaise une garantie de trouver dans le volume des renseignements authentiques, d'une haute valeur professionnelle, les quelsont été puisés aux meilleures sources. Les divers chapitres qui couvrent un éventail de sujets bien choisis, permettent au lecteur d'avoir un aperçu des domaines les plus variés de la vie hongroise actuelle. Les premiers chapitres sont consacrés au pays et à son peuple, à son histoire, à son système social actuel. Il s'agit de chapitres à contenu complexe, parce qu'en dehors des informations que l'on s'attend à recevoir, conformément à une certaine habitude, ils contiennent aussi des exposés sur des questions telles que le caractère ethnique du peuple hongrois, les caractéristiques et l'origine de sa langue (Land and People), l'histoire, l'organisation et la composition du Parti Socialiste Ouvriers Hongrois (State and Society), etc. Ces chapitres sont suivis d'autres qui traitent de la vie économique, de la vie scientifique et artistique. Si le besoin se fait sentir, les auteurs de ces chapitres n'omettent pas d'ébaucher l'aspect historique des problèmes, par exemple pour la littérature hongroise qu'ils parcourent depuis les premiers monuments littéraires jusqu'à nos jours. Les chapitres consacrés à la science hongroise, à la vie théâtrale et musicale ou aux beaux-arts, ont également un caractère historique. Ces exposés captivants, rédigés dans un style agréable à lire, sont recommandés à ceux des lecteurs qui désirent avoir sur la Hongrie des connaissances approfondies. Ceux, par contre, qui ne s'intéressent qu'aux données numériques et ne désirent utiliser ce livre qu'en tant que manuel documentaire, trouveront sans difficulté les données qui les intéressent dans les nombreux tableaux statistiques et les récapitulations chronologiques qui sont accompagnés, comme c'est naturel dans un ouvrage de ce genre, d'une liste importante de noms propres.

Un ensemble de cartes géographiques, de nombreuses et belles photographies et une excellente présentation typographique contribuent à rendre ce livre agréable à regarder et à feuilleter. Il y a lieu d'insister spécialement sur la beauté des seize tableaux en couleur qui représentent quelques réalisations superbes de la peinture et de l'art populaire hongrois. L'ouvrage paraîtra prochainement en d'autres langues.

A. Sarbu.

THE NEW HUNGARIAN QUARTERLY

Chacun des quatre numéros parus en 1967 traite, en plus des divers sujets habituels (littérature, économie, politique, beaux-

arts, musique, etc.) un ensemble de questions groupées autour d'un problème central.

Le sommaire du vingt-cinquième numéro est particulièrement riche. On y trouve, tout d'abord, un article de János Péter, ministre hongrois des Affaires étrangères, examinant les relations entre la Hongrie et l'Europe, puis une étude de l'historien de la littérature István Sőtér consacrée à la place de la poésie hongroise en Europe.

Walter Allen, C.P. Snow, Albert Szent-Györgyi et Arnold Wesker entre autres répondent à la question qui leur a été posée dans le cadre d'une enquête sur l'humanisme au xx^{e} siècle et le dialogue Est-Ouest. Dans une conférence prononcée lors des Journées Internationales de la Poésie (Budapest 18–22 octobre 1966), Roger Caillois parle de l'inévitable nécessité d'un renouvellement de l'humanisme.

En dehors de ces articles, tous consacrés à l'humanisme, ce numéro en contient d'autres ayant trait à la France. Thomas Schreiber traite des relations culturelles entre la France et la Hongrie, tandis que le professeur Dobossy parle de Romain Rolland et de ses amis hongrois. On publie dans ce même numéro l'interview accordée par Roger Garaudy lors de son séjour à Budapest ainsi qu'un article consacré à une exposition de peinture hongroise à Paris (1966).

Le numéro suivant commémore le souvenir de Zoltán Kodály en trois articles dont l'un n'est autre que la nécrologie du grand compositeur hongrois par le musicologue Bence Szabolcsi.

Les trois autres études de ce numéro sont consacrées à Budapest, la ville, ses problèmes démographiques et ses habitants.

Nous attirerons enfin l'attention sur le compte rendu du Congrès International de Linguistique hongrois qui s'est tenu à Debrecen en 1966 et au cours duquel ont été prononcées 110 conférences dont 24 par des spécialistes étrangers.

Le numéro d'automne est consacré au bassin du Danube. L'article d'introduction a été écrit par le Dr. Josef Klaus, chancelier d'Autriche, et traite de la politique active en vue d'établir des relations internationales dans la vallée du Danube. Les deux autres articles ont pour thème le passé et l'avenir, le Compromis centenaire et les nouvelles formes de coopération (Péter Hanák, Tibor Pethő).

Yvette Biró, critique de cinéma, traite de la « nouvelle vague » hongroise et accorde une attention particulière à « Dix mille soleils », ce film primé au Festival de Cannes.

On trouve dans le numéro 28 des écrits concernant la Révolution d'Octobre, œuvres classiques de quatre écrivains hongrois, dont deux déjà disparus: Zsigmond Móricz et Gyula Krúdy et deux encore en vie, Gyula Illyés et Péter Veres.

Deux études « In Memoriam Lajos Kassák » célèbrent le souvenir de l'écrivain disparu en 1967. Écrivain, poète, peintre, Lajos Kassák fut l'un des plus ardents propagateurs hongrois des tendances avant-gardistes du xx^{e} siècle. On pourra lire deux de ses œuvres dans ce numéro.

Vid Mihelics, écrivain catholique, rend compte de la troisième rencontre internationale des chrétiens et des marxistes sous le titre « Cette année à Marienbad ». Il déclare, entre autres, que ces rencontres entre chrétiens et marxistes reposent sur la nécessité historique de la discussion entre chrétiens et marxistes.

On pourra lire entre autres dans ces quatre numéros des écrits en prose de Erzsébet Galgóczi, Péter Veres, Tibor Déry, des poésies d'Attila József, Zoltán Jékely, Sándor Csoóri, László Nagy, des œuvres dramatiques de Miklós Hubay, Ferenc Karinthy et István Örkény ainsi que le journal d'Iván Boldizsár au cours de son voyage en Amérique.

On y trouve également des articles d'économie ou de philosophie sur le nouveau mécanisme économique, le troisième plan quinquennal hongrois et les problèmes d'automation de l'aliénation dans les conditions socialistes (Péter Vályi, József Bognár, Béla Csikós-Nagy, Imre Vajda).

G. Sipos.

HONGRIE 67
Rédacteur en chef: Miklós Gárdos
Budapest Pannonia, 1967

Hongrie 67 constitue le deuxième volume de la série d'almanachs édités par les Éditions Pannonia. Ce volume a pour but de compléter les informations relatives à la vie de la Hongrie actuelle contenues dans le premier volume et d'aborder des domaines

de la vie économique et culturelle susceptibles d'intéresser les lecteurs étrangers, et dont il n'avait pas été possible de traiter dans le volume Hongrie 66, en raison des dimensions réduites de cet ouvrage. Évidemment, les événements survenus en 1966 et les résultats obtenus au cours de cette même année tiennent une place importante dans ce volume. Se fondant sur des statistiques officielles jusqu'à présent inédites, les auteurs donnent une image saisissante de la vie des dix-neuf départements et des cinq grandes villes hongroises ainsi que du rôle qu'ils jouent dans la vie économique, culturelle et politique de la Hongrie. Ce volume traite également de la politique extérieure et intérieure hongroise, des relations internationales, de l'activité du gouvernement révolutionnaire ouvrier-paysan et des tâches qui incombent aux différents ministères. On trouvera dans ce volume un chapitre entier consacré à l'explication détaillée de la juridiction et de la législation civile hongroise ainsi qu'à l'exposé des lois concernant le droit du travail et la protection de la famille. Ce volume renferme également une abondante documentation sur le développement de l'industrie et de l'agriculture. Différents articles rédigés par les meilleurs spécialistes analysent les résultats et les enseignements apportés par l'année scolaire 1965/1966, exposent les événements de la vie théâtrale survenus au cours de l'année qui vient de s'écouler, présentent les traditions de l'industrie cinématographique hongroise, ainsi que ses aspirations et les succès qu'elle vient de remporter. D'autres articles sont consacrés aux publications des maisons d'édition hongroises en 1966, ainsi qu'aux principaux événements de la vie artistique. La dernière partie du livre est constituée par la chronique détaillée des événements diplomatiques de 1966 ayant trait à la Hongrie. Comme le premier volume de la série, le second a paru en français, anglais, allemand, espagnol et russe.

MANUEL DU COMMERCE EXTÉRIEUR HONGROIS

Publié sous la direction de Zoltán Halász
Budapest, Corvina, 1967

A la suite de l'augmentation de la production de l'agriculture et de l'industrie hongroise, les échanges dans le domaine du commerce extérieur ont quadruplé au cours de ces dix dernières années. A l'heure actuelle, la Hongrie entretient des relations commerciales avec plus de cent vingt pays. Le présent livre qui a paru en français, en anglais et en allemand aux Éditions Corvina, contient les renseignements les plus importants sur le commerce extérieur qui joue un rôle décisif dans la vie économique de la Hongrie. Le volume des entrées provenant de l'exportation constitue à lui seul 40 % du revenu national. Ces renseignements proviennent de spécialistes du commerce extérieur, de l'industrie, de l'agriculture, des finances et des statistiques. Les chapitres de ce manuel passent en revue les principaux secteurs de l'économie populaire hongroise, puis définissent l'organisation du commerce extérieur hongrois et s'étendent ensuite sur les exportations de certaines branches de l'industrie (industrie mécanique, pharmaceutique, industrie du textile, du vêtement, de l'alimentation, etc.), mentionnent les plus importants accords dans le domaine du commerce extérieur, l'activité des banques, celle des différentes entreprises de commerce extérieur et celle de la Chambre de Commerce de Hongrie. Nous trouvons, en plus, les instruments de propagande du commerce extérieur ainsi que les adresses de tous les représentants du commerce extérieur. En fin du livre, nous trouvons des informations sur la situation géographique de la Hongrie, sur sa population, sur la forme d'État et sur son organisation administrative et, enfin, de nombreux conseils pratiques pour les touristes étrangers et des données statistiques.

A. Makara.

Économie, droit

FOR THE PROGRESS OF MARXIST ECONOMICS

Publié par l'Institut d'économie politique de l'Académie des Sciences de Hongrie, rédacteur en chef: Tamás Földi, Budapest, 1967

Ce volume comprend six études dues aux collaborateurs principaux de l'Institut d'économie politique de l'Académie des Sciences de Hongrie. Ces études embrassent le large domaine des problèmes théoriques et pratiques de l'économie. Quatre d'entre elles sont consacrées à des questions relevant de l'économie socialiste et deux à des questions relevant de l'économie capitaliste.

Parmi les premières István Friss, académicien, directeur de l'Institut, examine les problèmes du développement de l'économie politique socialiste *(Political economy of socialism in the making)*. Dans une étude commune Robert Hoch et József Berényi examinent à l'aide de méthodes mathématiques le problème de la planification dans le domaine de la consommation *(Planning the rate of increase in consumption)*, tandis que János László traite des questions relevant du domaine des coopératives agricoles de production *(Economic incentives and rentability in cooperative farms)*. Cet examen des problèmes de l'économie socialiste se termine par l'étude de Gyula Kavasznai, Ferenc Kozma et de leurs collaborateurs sur la division internationale socialiste du travail *(On the interrelations between the specialist international divising of labour and the efficiency of production)*.

L'étude du professeur Péter Erdős traite des problèmes théoriques touchant à la reproduction élargie capitaliste *(A contribution to the interrelation between the theory of reproduction and that of business fluctuations)*. Employant les méthodes qu'il a élaborées en collaboration avec le professeur Erdős, Ferenc Molnár examine dans son étude l'évolution du processus de reproduction aux États-Unis, après la seconde guerre mondiale *(Reproduction process of the United States presented in marxism schemes)*.

Cet ouvrage utile donne ainsi un intéressant aperçu des résultats obtenus par l'économie politique hongroise.

G. Becski.

KORNAI JÁNOS: MATHEMATICAL PLANNING OF STRUCTURAL DECISIONS

Amsterdam, North Holland Publ. — Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967

L'ouvrage de János Kornai réunit les résultats que l'auteur a obtenus au terme d'un travail de recherche de plusieurs années et dont le but était de jeter les bases mathématiques de la planification à moyen et à long terme au niveau de l'économie nationale et des différents secteurs de l'industrie. Le caractère de ce livre, novateur sous de nombreux aspects, lui confère un grand intérêt.

Il se compose de cinq parties. Dans la première, l'auteur présente et définit en termes de mathématiques économiques les paramètres et les méthodes traditionnelles de la planification socialiste. La seconde partie traite des problèmes méthodologiques soulevés par les modèles de programmation au niveau des différents secteurs et se base sur les expériences qui se dégagent à partir des calculs réels effectués dans l'industrie du coton et des fibres synthétiques. La troisième partie a trait au traitement des données aléatoires, la quatrième aux calculs d'approximation employés pour les modèles de programmation. Dans la dernière partie, l'auteur disserte sur les problèmes de la combinaison en matière de la programmation au niveau national et à celui des différents secteurs. Il expose cette programmation « à double niveau » et ses thèses sur le rôle que joue la programmation « pyramidale » à plusieurs niveaux dans la planification de l'économie nationale. C'est dans cette partie que l'auteur aborde les problèmes des « prix fantômes » et des critères de l'optimalisation des programmes d'économie nationale.

Ce livre témoigne de l'important développement que les mathématiques économiques ont atteint en Hongrie, bien que les recherches dans ce sens n'aient commencé qu'avec un notable retard après la fin de la seconde guerre mondiale, c'est-à-dire il y a seulement une dizaine d'années.

G. Becski.

ACTA ŒCONOMICA 1967

La revue d'économie politique de l'Académie des Sciences de Hongrie continuait en 1967 la publication des études consacrées par les meilleurs économistes hongrois et par les spécialistes d'économie politique aux divers problèmes de l'économie hongroise et mondiale. Dans les numéros 1 et 2, plusieurs études traitent du nouveau système hongrois de direction économique. L'académicien István Friss, directeur de l'Institut d'économie politique de l'Académie des Sciences de Hongrie, expose les bases théoriques de la réforme *(Ideas on the improvement of national economic planning)*, tandis que György Péter, président de l'Office central des Statistiques, traite dans son article *(On the planned central control and management of the economy)* des problèmes pratiques de la direction économique. Mátyás Timár, vice-président du conseil, analyse ce qui a trait à la réforme financière *(The reform of the financial and credit system in Hungary)* ; l'étude de Jenő Wilcek, professeur à l'Université, est consacrée aux nouveaux stimulants de la direction des entreprises *(The role of profit in the management of enterprise)* ; József Bognár, professeur à l'Université, expose les problèmes théoriques et pratiques du commerce extérieur dans le nouveau mécanisme économique *(la Conception du commerce extérieur dans le nouveau mécanisme économique)* ; Imre Fenyő présente le nouveau système dans le domaine du commerce intérieur *(The new system of management in Hungarian home trade)*. En dehors de ces articles, on trouve également dans les numéros 1 et 2 de cette revue, des études comparatives en anglais sur des questions de statistique internationale (p.e. Éva Ehrlich: *International comparison by indicators expressed in physical units*). Anna Gelei expose la discussion théorique portant sur la planification à long terme *(Problems of long-term planning)*.

Le numéro 3 de « Acta Œconomica » est essentiellement consacré à des études de caractère théorique (Tamás Nagy, professeur à l'Université: *les Prix dans le socialisme* — en russe), la plupart de ces études appliquent les méthodes des mathématiques économiques (András Bródy: *On linear models of the economy;* György Szakolczai: *The pattern of investments and the rate of growth;* Béla Marton: *A note on efficient consumption paths in a Harrod-Domar types model*). Plusieurs études traitent également des problèmes théoriques et pratiques dans le domaine de l'agriculture socialiste hongroise et capitaliste (Professeur Károly Ihring — en russe: *Agriculture capitaliste et développement économique;* János László: *The planned control of cooperative farm production and the reform of economic management;* Ernő Csizmadia: *Association of farming cooperatives in Hungary*).

Le sommaire du nº 4 est extrêmement riche et varié. Nous y trouvons de nouveau une étude théorique d'István Friss (en russe) sur les lois économiques du socialisme et leur application. Ce numéro contient également plusieurs études en anglais consacrées à l'économie et à la réforme économique hongroise: le professeur Imre Vajda examine les rapports entre la réforme et l'équilibre du commerce extérieur *(External equilibrium, neotechniques and economic reform)* ; Ferenc Fekete et György Varga traitent des problèmes particuliers à l'agriculture *(Household plot farming and cooperative peasants in Hungary)*. László Kőváry rend compte dans une étude en russe de la coopération économique soviéto-hongroise.

On trouve également dans ce numéro deux études en anglais, l'une d'András Bródy *(Dual concept of the economy in Marx's Capital)*, l'autre de madame László Ujlaki et János Kornai *(Application of an aggregate programming model in five-year planning)*. Dans ce même numéro, on trouve, également en anglais, deux études consacrées aux problèmes particuliers du capitalisme à l'heure actuelle. (Ferenc Molnár: *Contemporary capitalist reproduction: cyclical or not;* et Gyula Erős: *A specific aspect of the monetary reserves held by developing countries and proposals thereon*).

Les numéros d'Acta Œconomica contiennent également une revue des derniers livres parus.

G. Becski.

SZAMEL, LAJOS: LE SYSTEME ÉTATIQUE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE HONGROISE. LES FONDEMENTS DU SYSTEME ÉTATIQUE ET JURIDIQUE HONGROIS

Rédigé et publié par l'Institut des Sciences juridiques et politiques de l'Académie des

Sciences de Hongrie et l'Association des Juristes Hongrois Budapest, 1966

SZAMEL, LAJOS: SYSTEM OF GOVERNMENT IN THE HUNGARIAN PEOPLE'S REPUBLIC. THE FOUNDATIONS OF THE SYSTEM OF GOVERNMENT AND LAW IN HUNGARY
Budapest, 1966

L'ouvrage du professeur Szamel, publié en français et en anglais, a pour objectif d'informer le lecteur étranger des traits essentiels du système étatique et juridique dans la République Populaire Hongroise.

La *première* des trois parties de l'ouvrage présente les fondements du régime politique de la République Populaire Hongroise.

La *deuxième* partie traite de la structure et du fonctionnement des organismes de l'État. Dans ce cadre, l'auteur examine d'une façon détaillée les divers types d'organismes étatiques, notamment les organes suprêmes du pouvoir étatique — en particulier le régime électoral, l'Assemblée nationale de la République Populaire Hongroise et le Conseil présidentiel de la République Populaire —, les organes centraux de l'administration — c'est-à-dire le Conseil des ministres, les ministères et les autres organismes centraux —, les organes locaux du pouvoir étatique et de l'administration — les conseils locaux, leurs comités exécutifs et leurs autres organes —, ainsi que la direction et l'administration des différentes institutions économiques, sociales, sanitaires et culturelles (ce qui fournit l'occasion de traiter du problème de la démocratie à l'intérieur des entreprises étatiques); il analyse l'organisation et le fonctionnement des autorités judiciaires, le statut juridique des juges et des avocats et, enfin, les compétences et l'organisation du ministère public. Dans cette partie de l'ouvrage, l'auteur consacre un chapitre aux dispositions légales relatives au personnel des organismes étatiques, et en particulier à la nature et au contenu des rapports de travail dans le service public, au système des désignations et aux différentes formes de la responsabilité à l'intérieur de l'administration.

La *troisième partie* de l'ouvrage traite des problèmes généraux relatifs à l'activité des organismes étatiques. L'auteur analyse d'une manière détaillée le système des sources de droit dans la République Populaire Hongroise, les aspects généraux de la légalité de la législation (c'est ici qu'il aborde les problèmes de la validité de la publication et de la hiérarchie des sources de droit, ainsi que celui des garanties de la légalité) et, enfin, il s'occupe des garanties de la légalité de l'application de la loi, en ce qui concerne surtout les procédures pénale et civile, et le contrôle exercé sur les activités des organes étatiques.

C. VARGA.

QUESTIONS OF INTERNATIONAL LAW 1966
Edited by the Hungarian Branch of the International Law Association, Budapest, 1966

Les différents volumes de la série *Questions of International Law* ont été publiés à l'occasion des conférences de *l'International Law Association* par la section hongroise de cette dernière; c'est ainsi qu'un volume a été publié à l'occasion de la conférence de Bruxelles, en 1962, et un autre, à l'occasion de celle de Tokyo, en 1964. Le présent volume, troisième de la série, a été préparé par la section hongroise pour la conférence d'Helsinki de 1966.

Les études comprises dans ces volumes embrassent différents aspects du droit public international et du droit privé international. Dans le présent volume, nous trouvons les travaux suivants: Mme H. Bokor-Szegő, *le Contenu du droit à l'autodétermination, au point de vue du droit international et en connexion avec la décomposition du système colonial;* L. Buza, *le Contrôle international en tant que garantie de la légalité du droit international;* Gy. Haraszti, *l'Interprétation historique des traités internationaux;* I. Herczegh, *Quelques problèmes juridiques relatifs à la responsabilité découlant des activités spatiales;* I. Meznerics, *Changements intervenus dans la nature juridique des paiements internationaux;* I. Móra, *Problèmes du droit d'auteur et du droit de brevets internationaux à l'époque spatiale;* I. Szászy, *la Nationalité des sentences arbitrales* et, enfin, E. Ustor, *l'Évolution progressive du droit international et l'Organisation des Nations Unies.*

Le volume est complété par la bibliographie des ouvrages de droit international,

public et privé, publiés par des auteurs hongrois en 1964 et 1965.

C. VARGA.

SZÁSZY, ISTVÁN: INTERNATIONAL CIVIL PROCEDURE. A COMPARATIVE STUDY Joint edition published by Budapest — Akadémiai Kiadó and Leyden — A. W. Sijthoff, 1967

Cet important ouvrage du professeur István Szászy, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Hongrie et membre associé de l'Institut de Droit International, ouvrage déjà paru en hongrois, constitue, dans la littérature du droit comparatif, le premier ouvrage analytique moderne relatif à tous les problèmes de la procédure civile sur le plan international. L'auteur se fonde sur une vaste documentation comprenant la législation, la littérature et la jurisprudence des différents États de l'Est et de l'Ouest, et il élabore un système de procédure civile internationale, aussi important du point de vue théorique que du point de vue pratique.

Dans l'introduction, précédée elle-même d'une courte préface et divisée en six chapitres, l'auteur analyse les notions respectives du droit de procédure civile et du droit international de procédure civile, pour examiner ensuite quelques questions fondamentales, telles que la place occupée par le droit international de procédure civile au sein du système du droit, ses sources, sa formation historique et sa théorie.

Dans la première partie de l'ouvrage (*partie générale,* divisée en treize chapitres), l'auteur traite de quelques problèmes de caractère général relatifs au droit international de la procédure civile, à savoir ceux des sources du droit, des principes de connexion, des conflits entre les normes de collision, de la qualification, du renvoi, de la question préalable, du principe d'effectivité, de la clause de l'ordre public, de la réciprocité, de la connexion frauduleuse, etc.

Dans la deuxième partie du livre, qui est une sorte de *partie spéciale,* divisée en vingt-six chapitres, l'auteur examine quelques problèmes particuliers, tels le règlement juridique dit direct — s'effectuant à l'aide des normes de collision — et le règlement indirect; la détermination de la procédure civile applicable, et de l'autorité judiciaire compétente, les éléments étrangers de la procédure civile, la reconnaissance des effets juridiques d'une procédure civile mise en mouvement à l'étranger, les aspects internationaux de la procédure arbitrale, l'assistance judiciaire internationale et, enfin, l'extension à l'étranger du pouvoir judiciaire.

Dans un *Supplément,* l'auteur analyse quelques nouvelles règles juridiques créées en Union Soviétique et en Pologne après l'achèvement de l'ouvrage et ayant trait à la procédure civile internationale. L'*Index* très détaillé des noms et des sujets, à la fin du volume, facilitera grandement l'utilisation de cet important ouvrage.

C. VARGA.

ACTUALNIE VOPROSSI SOTSIALISTITCHESKOVO GRACHDANSKOGO PRAVA (QUESTIONS ACTUELLES DU DROIT CIVIL SOCIALISTE)
Material nautchnogo rabotchnego sovechtchania, provedennogo v dekabre 1965 goda v gorode Szeged
Budapest, Institut Gosoudarstva i Prava Vengerskoi Akademii Naouk, 1966

Le livre comprend les travaux du colloque international tenu à Szeged entre les 7 et 9 décembre 1965 et consacré aux problèmes actuels du droit civil socialiste. Seize délégués étrangers et de nombreux spécialistes hongrois avaient assisté à cette réunion. La *Revue internationale de droit comparé* et les *Acta Juridica* (1966, n° 1) ont rendu compte, entre autres, des travaux et des résultats de cette conférence.

Le livre publié en langue russe contient une brève introduction et les textes des rapports qui servaient de base aux discussions. Les délégués hongrois présentaient les rapports suivants: Gy. Eörsi, *la Structure du droit civil socialiste et les méthodes de la recherche consacrée à ses problèmes;* B. Kemenes, *Fondements théoriques des contrats* et Gy. Csanádi, *Problèmes actuels des contrats conclus entre entreprises d'État.* Le volume relate en outre les nombreuses interventions et les sujets complets de la discussion avec les réponses des rapporteurs hongrois à ces interventions. Pour terminer, nous trouvons un résumé de la discussion et la conclusion à laquelle était arrivé ce colloque.

C. VARGA.

ACTA JURIDICA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE
Redigit Gy. Eörsi, Tomus IX, Fasciculi 1–2 et 3–4
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967

La revue *Acta Juridica*, éditée par l'Académie des Sciences de Hongrie et qui en est désormais à son neuvième tome annuel, publie — en langues anglaise, française, allemande ou russe — des articles de caractère théorique relatifs aux sciences politiques et juridiques; dans ces articles, les auteurs soumettent à une étude minutieuse et approfondie des problèmes d'actualité relatifs à l'évolution de l'État et du droit, de même que certaines questions relevant du domaine des sciences politiques et juridiques.

La série des études publiées dans le volume de 1967 comprend les travaux suivants: A. Weltner, *la Structure de l'organisme économique socialiste;* A. Szabó, *Criminologie et pédagogie criminelle;* Mlle E. Weisz, *Quelques questions de principe des conséquences juridiques d'un contrat nul;* A. Ádám, *la Nature et les principales catégories des recommandations émanant de l'État dans la République Populaire Hongroise;* E. Ustor, *le Développement progressif du droit commercial international: Un nouveau programme de l'O.N.U.;* G. Herczegh, *Quelques questions de droit international relatives au dédommagement des victimes du nazisme en Hongrie;* F. Márkus, *les Normes juridiques internationales relatives à l'exercice de la juridiction répressive et la souveraineté des États;* L. Trócsányi, *les Questions fondamentales du droit de la procédure devant les juridictions du travail* et, enfin, P. Schmidt, *la Direction du développement du système électoral dans les États socialistes.*

En dehors des études de caractère théorique que nous venons d'énumérer, le volume contient des comptes rendus de quelques importantes monographies récemment parues en Hongrie sur des sujets politiques et juridiques; nous y trouvons en outre deux articles, l'un consacré aux problèmes actuels de la classification des ouvrages juridiques dans les bibliothèques, l'autre, à l'enquête sociologique menée par l'Institut des Sciences Politiques et Juridiques au sujet de la connaissance de la loi par la population. On trouve dans le même numéro des chroniques relatives aux plus importantes réunions internationales qui dans la période ici envisagée ont eu lieu en Hongrie: il s'agit du séminaire régional européen organisé à Budapest par l'O.N.U. sur le thème « la Participation à l'administration locale comme moyen favorisant la mise en application des droits de l'homme », du colloque consacré aux problèmes du droit et de la rentabilité, de la VIII[e] conférence hungaro-tchécoslovaque des historiens du droit et des Journées juridiques franco-hongroises organisées pour la première fois. A la fin du volume, nous lisons la bibliographie groupée par disciplines, des ouvrages hongrois relevant du domaine des sciences politiques et juridiques et parus au cours de la période envisagée.

C. VARGA.

PÓLAY ELEMÉR: DIE SKLAVENEHE UND DAS RÖMISCHE RECHT.
(Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae — Acta Juridica et Politica, Tom. XIV. Fasc. 7.) Szeged, 1967

Pour diverses raisons littéraires et pratiques, les éléments du droit romain relatifs aux conditions de vie des esclaves ont constitué, jusqu'ici, un domaine plutôt négligé par les spécialistes de droit romain. De nos jours, cependant, lorsque le droit romain est en premier lieu étudié au point de vue de sa valeur historique, l'étude approfondie et la systématisation des règles juridiques applicables à Rome aux esclaves sont devenues une urgente nécessité. Un tel travail de systématisation continue aussi la condition d'une meilleure connaissance des rapports de production à Rome.

Dans les quatre chapitres qui suivent l'introduction de son ouvrage, le professeur Pólay analyse, sur la base d'une documentation abondante et avec l'indication des problèmes, la réglementation du mariage entre esclaves dans les droits anciens préclassique, post-classique et dans celui de Justinien. En ce qui concerne la réglementation classique du mariage entre esclaves, il examine tour à tour les normes juridiques y relatives, la notion du mariage servile, celle du *contubernium*, ainsi que l'influence exercée sur la réglementation juridique par les conditions sociales et économiques et par les courants d'idées qui se succédèrent.

Dans le quatrième chapitre occupant

plus d'un tiers de l'ouvrage l'auteur donne un exposé détaillé de la réglementation juridique du mariage servile telle qu'on la trouve dans le droit post-classique et dans celui de Justinien; il analyse ensuite l'influence considérable exercée sur la réglementation du mariage entre esclaves par les conditions économiques et sociales, les courants d'idées de l'époque et les systèmes juridiques dits pérégrins.

C. VARGA.

ANTALFFY GYÖRGY: CHAPITRES CHOISIS DE L'HISTOIRE DES IDÉES POLITICO-JURIDIQUES DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE
(Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae — Acta Juridica et Politica Tom. XIV Fasc. 1.) Szeged, 1967

Dans la première partie de son travail, le professeur Antalffy résume les principes politiques et juridiques de la société esclavagiste, en analysant l'œuvre des penseurs marquants de l'époque dans les domaines juridique et politique, et en tenant compte de la réalité sociale. Il analyse de près les conceptions d'Hésiode, d'Euripide, de Sophocle, de Pythagore, d'Héraclite, de Démocrite, de Protagoras, de Socrate, de Platon, d'Aristote, celles des représentants de l'épicurisme et du stoïcisme, celles enfin de Cicéron, et il examine le rôle que les idées de ces auteurs ont joué dans l'évolution de la société et des théories politico-juridiques. La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux principes politiques et juridiques des sociétés féodales. L'auteur y soumet à un examen attentif, les idées d'Augustin, de Thomas d'Aquin, de Dante, de Marsilius de Padoue, de Machiavel, de Luther et de Thomas Munzer et la valeur scientifique de leurs enseignements. Étant donné le faible volume de l'étude, il ne pouvait naturellement pas prétendre donner un exposé complet; il n'en est pas moins vrai que l'ouvrage expose d'une manière fort utile les conceptions fondamentales des penseurs juridico-politiques les plus marquants de l'Antiquité et du Moyen Age, en même temps que les traits fondamentaux de la critique marxiste appliquée à l'histoire des idées.

C. VARGA.

REVUE DE DROIT HONGROIS
Publiée par l'Association des Juristes Hongrois, Budapest
Années 1966, n^{os} 1–2; Année 1967, n° 1.
HUNGARIAN LAW REVIEW
Published by the Hungarian Lawyers' Association, Budapest
1966, n^{os} 1–2; 1967, n° 1.

Cette revue, paraissant avec un contenu identique en trois langues — en français, en anglais et en russe — et publiée, depuis de nombreuses années, par l'Association des Juristes Hongrois, sert des objectifs de caractère pratique: sa fonction primordiale est de fournir aux spécialistes étrangers s'intéressant au droit hongrois des renseignements sur les nouvelles institutions juridiques, la nouvelle législation et la jurisprudence, ainsi que sur des activités juridiques.

Pour réaliser cet objectif, la *Revue* publie, en premier lieu, des études d'ensemble destinées à informer les lecteurs de certains aspects de l'évolution; ainsi, dans les derniers fascicules, nous relevons les études suivantes: J. Varga, *la Nouvelle Réglementation de l'expropriation;* D. Bagi, *la Directive n° 4 de la Cour suprême sur la protection plus efficace de la vie humaine par la jurisprudence;* D. Jászai, *les Attributions du Ministère de la Justice dans le domaine de la codification* (année 1966, n° 1er); M. Görgei–Gy. Havasi, *le Nouveau régime des contrats de livraison;* S. Halász, *Quelques questions théoriques et pratiques relatives à l'application du Code pénal;* Gy. Horgosi, *Règles fondamentales de l'exécution des peines* (anné 1966, n° 2); M. Világhy, *les Enseignements de la jurisprudence relative au Code Civil, 1960–1966;* Gy. Rácz, *Orientation de la jurisprudence par la Cour suprême* et Gy. Szép, *les Nouvelles Règles de droit relatives aux alcooliques* (1967, n° 1er). La série des études est complétée, dans quelques fascicules, par des articles consacrés aux événements marquants de la vie scientifique hongroise; mentionnons, à titre d'exemple, les conférences internationales sur quelques problèmes d'actualité relevant des domaines du droit public ou du droit civil, ou bien la session scientifique sur quelques questions actuelles relatives à la démocratie socialiste, événements au sujet desquels nous trouvons des comptes rendus dans la *Revue.*

Afin de permettre à ses lecteurs d'avoir une image plus complète de l'évolution

juridique en Hongrie, la *Revue* publie dans chacun de ses numéros, le texte entier de plusieurs œuvres législatives récentes. Dans ces derniers numéros, par exemple, on lit les nouveaux textes législatifs concernant l'expropriation, la réorganisation du travail de codification, les contrats de livraison, le traitement des alcooliques, l'exercice de la profession d'avocat et l'organisation du barreau; dans certains de ses fascicules, la *Revue* publie aussi le texte des directives les plus importantes publiées par la Cour suprême.

C. VARGA.

Philosophie

ZÁDOR TORDAI: EXISTENCE ET RÉALITÉ
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967

Le but de l'œuvre de Zádor Tordai est, dès l'introduction, clairement marqué: Il veut « mettre en question les bases de la conception sartrienne, c'est-à-dire entreprendre la critique immanente de cette conception, en s'inspirant des idées marxistes ».

Comme le sous-titre l'indique d'avance, cette polémique est centrée avant tout sur *L'Etre et le Néant*. L'auteur examine d'abord la conception de l'individu et reproche à Sartre de ne considérer que l'individuel et d'éliminer ainsi la source véritable de l'aliénation. Il passe en revue les thèses fondamentales de l'œuvre pour les réfuter l'une après l'autre en niant surtout la possibilité des conflits *purement* individuels.

Il considère tous les points essentiels de cette conception: la conscience-honte, le rapport de l'être-pour-soi à l'être-en-soi, le choix, l'angoisse, la liberté et l'engagement. Il met en lumière la rencontre d'un indéterminisme et d'un déterminisme mécanique chez Sartre et il tâche de définir brièvement le sens marxiste de la liberté et de la responsabilité. Il ne se contente pas d'ailleurs d'une des contre-épreuves pour mieux répondre à l'argumentation sartrienne.

Dans la deuxième partie de son livre, Tordai aborde deux aspects de l'existentialisme. Il donne d'abord la critique de la méthode, puis celle de l'ensemble. Quant à la première, il souligne — contrairement à l'opinion de R. Garaudy — que le choix du cogito cartésien comme point de départ ne constituerait nullement un obstacle insurmontable pour celui qui voudrait aboutir à la spécificité du social. Mais Sartre se refuse à reconnaître la totalité et considère la réalité humaine comme individuelle.

Il voit la contradiction essentielle de la méthode sartrienne dans le conflit entre le caractère spéculatif de sa pensée et son sens de la réalité. Il reproche à Sartre de généraliser tout ce qui découle de sa situation d'intellectuel de gauche vivant dans la France du XX^{e} siècle et d'arriver ainsi à des conceptions ahistoriques et partant métaphysiques. Sa conception de la nature est pareillement métaphysique, mais c'est une métaphysique honteuse — dit Tordai — qui voudrait se camoufler en dialectique en se basant sur une absolutisation de la dialectique qualitative. Confondant matérialisme dialectique et matérialisme mécanique et choisissant en fin de compte un idéalisme « pudique », *L'Etre et le Néant* retourne en fait au prémarxisme. A travers ce résumé de la théorie existentialiste, Tordai démontre le caractère autobiographique des œuvres philosophiques de Sartre et réussit à expliquer par là certaines contradictions. L'absurdité du monde et l'acceptation de l'existence de Dieu comme solution, sont les conséquences naturelles des thèses existentialistes, mais Sartre critique assez sévèrement certaines variations de l'absurde et reste toujours athée. Son athéisme devait le rapprocher, selon Tordai, du marxisme. Pour faire un premier pas, Sartre a essayé de concilier sa théorie et la praxis immédiate par les normes d'action, c'est-à-dire par la morale.

L'étude considère *L'Etre et le Néant* comme le sommet de l'évolution existentialiste de Sartre et prend la brochure publiée après la Libération comme un premier gauchissement de l'existentialisme classique. Le troisième chapitre donne l'analyse de ce gauchissement toujours plus accusé. Il distingue quatre périodes dans l'époque de l'après-guerre. La première — (1944–1947) —, première désagrégation du mouvement existentialiste et conflit de Sartre avec les communistes. La seconde: (1947–1952) — deuxième crise de l'existen-

tialisme et ce que Tordai appelle le *tournant* de Sartre. Pressé par la logique de l'histoire, Sartre s'oppose à Camus et se rapproche des communistes, d'abord par le *Gœtz* du *Diable et le Bon Dieu* puis d'une manière plus directe.

La troisième période qui dure de 1952 à 1960 est celle de la recherche du matérialisme. C'est sans aucun doute la *Critique de la Raison dialectique* qui peut le mieux représenter cette époque. Elle offre encore bien des thèses discutables, mais marque partout une victoire sur l'isolement. Le but avoué de Tordai étant la critique de *L'Etre et le Néant*, « classique » de l'existentialisme, il résume assez brièvement ce que la *Critique* apporte de nouveau mais il propose plusieurs thèmes à la discussion: le déterminisme, l'aliénation et la totalité. Il continue de voir dans les écrits philosophiques de Sartre une sorte d'autobiographie et trouve que de ce point de vue c'est l'idée de l'impuissance qui devient dominante dans la *Critique*. Le désespoir de se sentir impuissant découle des échecs politiques et a des conséquences contradictoires: d'une part, il le pousse vers des solutions utopiques, d'autre part, vers une vraie révolution. Quant à la quatrième période, elle dure encore. Là, Tordai se contente de marquer le progrès politique et les contradictions philosophiques sans faire d'anticipation. Sa conclusion est conforme à l'esprit général de son œuvre; les problèmes réels de l'existentialisme ne trouvent pas leur solution dans le cadre de celui-ci et prouvent ainsi la validité du marxisme.

L'essai éclaire l'une des voies possibles du dialogue avec l'école sartrienne: celle de la critique immanente. Elle n'exclut pas la possibilité des analyses d'un autre type, mais indique, en tout cas, un terrain fertile pour la discussion.

V. MÉSZÁROS.

Histoire

N. KALICZ: DIE FRÜHBRONZEZEIT IN NORDOST-UNGARN
Abriss der Geschichte des 19.–16. Jahrhunderts v.u.Z.
Archaeologia Hungarica S.N. XLV.
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1968

L'auteur, à l'aide de découvertes archéologiques, essaie de retracer l'histoire de la Hongrie du Nord-Est pendant le premier Age du Bronze (XIX^e–XVI^e siècles). Dans la première partie du livre, il examine les objets qui remontent à des tribus de pasteurs venues de l'Est. Les découvertes qui concernent ce groupe, proviennent de tumulus. Kalicz a examiné non seulement les kourganes du premier Age du Bronze qui se trouvent dans la Hongrie de l'Est, mais aussi les tombes du même type qui se trouvent en Transylvanie, en Slovaquie orientale, dans l'est et dans le sud de la Roumanie et en Yougoslavie. L'auteur croit avoir retrouvé l'origine du groupe dans la culture dite Iamnaïa, en Union Soviétique. Il suppose que des tribus de pasteurs ont quitté les steppes de la Russie méridionale et qu'elles ont pénétré dans le territoire de la Hongrie de l'Est après 1900 av. notre ère, où elles ont soumis la population qu'elles avaient trouvée sur place. La mince couche des conquérants s'est cependant rapidement mêlée aux autochtones. La deuxième partie du livre étudie le groupe de Nyírség appartenant à la culture dite de Zók et s'occupe également du groupe de Makó-Sud. D'après Kalicz, la culture de Zók suit la culture de Pécel, et sa formation serait due en premier lieu — en dehors de l'influence d'éléments locaux — à l'arrivée de petits groupes méridionaux (anatoliens, cycladiques, sud-balkaniques) et aussi à des influences venues des steppes. Une culture s'est formée après 1900 et connut son déclin peu après 1800. La troisième partie s'occupe de la culture de Hatvan. Cette culture gagne le territoire de tribus préalablement nomades. La population vivait en villages et l'agriculture et l'élevage y étaient relativement avancés. La formation de cette culture se situe autour de 1850 ou de 1800, et on peut fixer son déclin autour de 1500. Cette culture se rencontre partout dans la Hongrie du Nord-Est et témoigne d'influences sensibles qui sont venues des steppes et de l'Orient. Parmi le mobilier, les petites statuettes, témoins de l'art de l'époque, méritent une attention particulière.

M. SZABÓ.

A. MOZSOLICS: BRONZFUNDE DES KARPATENBECKENS

Depotfundhorizonte von Hajdúsámson und Kosziderpadlás
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967

Le livre d'Amália Mozsolics est un des ouvrages de synthèse archéologique les plus importants de ces vingt dernières années. L'auteur examine dans son livre deux champs de dépôts archéologiques de l'Age du Bronze en Hongrie, celui de Hajdúsámson et celui de Kosziderpadlás. A. Mozsolics considère comme dépôt archéologique un ensemble de découvertes de composition souvent homogène, enfoui, en règle générale, en même temps que d'autres objets et à la suite d'événements historiques. Le terme de composition homogène veut dire que ces dépôts archéologiques contiennent en majeure partie des armes, des bijoux et des outils. L'auteur s'est fixé comme objectif principal de faire figurer dans une sorte de corpus les objets faisant partie des deux champs en question et d'y apporter la plus grande précision possible. Cet objectif a été atteint par l'auteur d'une façon exemplaire, de telle sorte que son livre reste pendant longtemps un manuel fondamental de la recherche, tant en Hongrie qu'à l'étranger. Au-delà de ces résultats, l'auteur a tracé une nouvelle voie méthodologique par les parallèles qu'elle a établis entre les découvertes d'objets en bronze, d'une part, et les habitations et les sépultures mises au jour ainsi que les observations stratigraphiques, d'autre part. Cette méthode lui a permis de donner à son exposé une base chronologique solide. Une introduction dans laquelle l'auteur expose ses remarques méthodologiques est suivie d'un chapitre consacré à l'examen typologique approfondi des divers objets. Nous lisons des précisions quant à la diffusion des différents outils et bijoux, ainsi un exposé sur le problème des ateliers. Le chapitre suivant est réservé à la stratigraphie et à la chronologie. Ces examens permettent à A. Mozsolics de fixer l'enfouissement de l'horizon de Hajdúsámson à la première moitié du XV^e^ siècle et celui de l'horizon de Kosziderpadlás au XIII^e^ siècle avant notre ère. A la fin du livre se trouve un catalogue des objets trouvés dans ces dépôts. Dans un appendice, Franz et Eckehart Schubert résument les résultats de l'examen spectroscopique des bronzes.

M. Szabó.

E. PATEK: DIE URNENFELDKULTUR IN TRANSDANUBIEN

Archaeologia Hungarica S.N. XLIV.
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1968

Ce volume traite de la culture de la première période du premier Age du Fer en Hongrie, la culture dite des champs d'urnes, répandue en Transdanubie. Le premier chapitre s'occupe de la formation de cette culture et expose les résultats de la recherche antérieure. L'auteur prend position en faveur de l'hypothèse selon laquelle le peuple des champs d'urnes a pénétré en Transdanubie en venant de l'Ouest. Le deuxième chapitre examine les formes de l'habitat, le troisième est consacré aux trois groupes transdanubiens de la culture des champs d'urnes, le groupe de la Transdanubie occidentale, celui de la Transdanubie méridionale et enfin celui de Vál. Ce même chapitre contient la liste des sites transdanubiens de cette culture, groupés en sites de période primitive et sites d'âge plus proche. Le quatrième chapitre étudie les rites funéraires. Dans les chapitres V et VI, nous trouvons la description typologique du mobilier en bronze et en céramique de la culture des champs d'urnes. L'auteur résume ensuite, au chapitre VII, les résultats de ses recherches. Sur la base des relations typologiques, Patek estime que le peuple des champs d'urnes a pénétré en Transdanubie en venant du Burgenland. En dehors de l'Autriche, des objets analogues à ceux trouvés en Transdanubie ont été trouvés surtout en Bavière, en Bohême et en Slovaquie occidentale. La date de l'apparition de la culture des champs d'urnes dans la Transdanubie et de son implantation durable dans cette région se situe, d'après l'auteur, au tournant du XIII^e^ et du XII^e^ siècle. A partir de ce moment, la culture a connu en Transdanubie une évolution similaire malgré l'apparition, pendant la période hallstattienne A, de nouveaux groupes qui devaient cependant appartenir à la même ethnie que le peuple de la culture des champs d'urnes. La suprématie de la culture en Transdanubie se manifestait encore, au VIII^e^ siècle, et on observe même, par endroits, la survie du peuple représentant cette culture pendant la période hallstattienne C. La fin du volume comporte un catalogue des trouvailles et des tableaux.

M. Szabó.

E. SCHÜTZ: AN ARMENO-KIPCHAK CHRONICLE ON THE POLISH-TURKISH WARS IN 1620–1621
Bibliotheca Orientalis Hungarica XI.
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1968

Le livre qui a paru dans la série de la *Bibliotheca Orientalis Hungarica* est consacré à un domaine relativement récent de la turcologie, à l'arméno-kiptchak. Dans cette branche de la turcologie, la recherche n'en est qu'à ses premiers pas. Sa tâche principale consiste donc, pour le moment, à publier petit à petit les textes qui forment un ensemble particulièrement riche. Le livre d'E. Schütz représente une étape fort importante dans ce travail de publication. L'ouvrage est d'ailleurs en rapport étroit avec la recherche qui a été préalablement faite dans le domaine arméno-kiptchak ainsi qu'avec les propres travaux de l'auteur sur la langue en question.

Le document publié, la *Chronique dite de Kámenets*, contient les notes, sous forme d'annales, rédigées entre le XVI^e^ et le XVIII^e^ siècle par les Arméniens de Podolie. Même en faisant abstraction de son importance linguistique, il peut être considéré comme une source précieuse de l'histoire de la colonie arménienne de Kamenets-Podolsk et, en général, de l'histoire régionale de l'époque. Aussi le livre de Schütz est-il caractérisé par une double orientation, dans ce sens que l'auteur examine des problèmes linguistiques aussi bien que des problèmes historiques. Sur la base du manuscrit fragmentaire de Paris, Jean Deny a déjà publié certains passages de la Chronique. Schütz publie maintenant deux longs passages continus, l'histoire de la guerre de Cecora et celle de la guerre de Khotin, en s'appuyant sur le manuscrit de Venise qui est complet.

Après une brève introduction, dans laquelle nous trouvons une rapide esquisse de l'histoire des recherches dans le domaine de l'arméno-kiptchak, l'auteur passe aux conditions historiques dans lesquelles la guerre de Khotin a eu lieu et examine ensuite les sources polonaises relatives à cette guerre. Au chapitre suivant, nous trouvons une description de la *Chronique de Kamenets* et les résultats des recherches entreprises pour déterminer les auteurs de cette *Chronique*. L'auteur cite enfin les autres sources arméniennes relatives à la guerre de Khotin.

Ces chapitres sont suivis des textes correspondants qui constituent, en quelque sorte, l'essentiel de l'ouvrage, à savoir le texte des deux passages de la *Chronique*, rétabli selon la méthode de la transcription philologique et accompagné d'une traduction anglaise. Le texte publié est précis et il est complété d'annotations abondantes. La valeur documentaire du texte est d'autant plus grande que l'on trouve, à la fin du volume, la reproduction en fac-similé des passages du manuscrit de Venise qui correspondent au texte publié, ce qui permet un contrôle immédiat des passages douteux. A la suite du texte, l'auteur donne un aperçu grammatical (Grammatical Survey) destiné à donner un tableau d'ensemble — qui, évidemment, n'est pas complet — de la structure grammaticale de l'arméno-kiptchak. Le Glossaire contient tous les mots du texte publié et fournit des informations lexicographiques précieuses. Il est complet par un Index des noms de personne et des noms de lieu. Enfin, le volume contient un Supplément qui donne la traduction anglaise d'un passage en arménien contenu dans la Chronique et consacré à la campagne du sultan Osman en Pologne. Ce texte présente surtout un intérêt de caractère historique.

I. VÁSÁRY.

MORAVCSIK, GYULA: STUDIA BYZANTINA
Budapestini, in aedibus Academiae Scientiarum Hungaricae, 1967

Gyula Moravcsik, ancien professeur de philologie grecque à l'université de Budapest, vient de fêter son soixante-quinzième anniversaire. Depuis plusieurs dizaines d'années, il est considéré comme un des grands spécialistes de ce domaine. Cette appréciation est parfaitement justifiée. Les deux volumes de ses *Byzantinoturcica* (2^e^ éd., Berlin, 1958) qui forment son œuvre principale, constituent un manuel que chaque byzantinologue doit avoir sous la main. Rappelons son œuvre non moins remarquable, l'excellente édition d'une des sources les plus importantes de l'histoire médiévale de l'Europe orientale, le livre de Constantin le Porphyrogénète, intitulé *Sur le gouvernement de l'empire*.

Le présent volume, d'une présentation très agréable, réunit trente-deux études choi-

sies de l'auteur, qu'il a écrites au cours de ces dernières décades. A première vue, l'éventail des sujets est tellement varié, leurs limites chronologiques, géographiques, thématiques sont si vastes, que seule la notion générale de byzantinologie permet de leur trouver un dénominateur commun, notion qui se définit, selon l'auteur, comme « la discipline qui embrasse l'ensemble des connaissances sur Byzance ». En réalité, on discerne dans cette variété quels sont les domaines principaux qui intéressent l'auteur et qui caractérisent son activité dans son ensemble. En dehors de problèmes généraux traitant de l'orientation de la discipline — *(l'État et les tâches de la byzantinologie*, etc.) — c'est naturellement l'ensemble des problèmes des rapports hungaro-byzantins qui occupe une place principale parmi ces études. *(A propos de l'histoire des Onogours, la Tactique de Léon le Sage comme source historique hongroise, Pour une alliance byzantino-hongroise, les Relations entre la Hongrie et Byzance à l'époque des croisades, les Empereurs de Byzance et leurs ambassadeurs à Buda,* etc,). Il y a de nombreux articles consacrés aux relations politiques, culturelles et linguistiques entre Byzance et les peuples turcs *(la Mort d'Attila dans l'histoire et dans la légende; l'Origine du mot* tzitzakion; *la Liste des envoyés bulgares au synode de 869–870; la Lettre en langue grecque d'un sultan mamelouk adressée à l'empereur de Byzance,* etc.). Les autres études ont, en général, un caractère philologique. Au lieu de les résumer, contentons-nous de mentionner un épisode des rapports gréco-hongrois dont le document est conservé en France. Champollion, le fondateur de l'égyptologie, a consacré en 1811 encore, une étude détaillée à un triptyque grec qui se trouvait à la bibliothèque municipale de Grenoble, ville où il résidait. Le triptyque porte l'inscription suivante: « L'humble métropolite d'Héracée, Gérasimos, prie vivement le prince sérénissime de Hongrie d'accepter cette reproduction des douze fêtes. » Champollion estimait que l'objet remonte au XIII^{e} siècle. Le professeur Moravcsik a prouvé que le triptyque en question avait été donné en cadeau en 1729 au prince François II Rákóczi, en exil en Turquie. Conformément au testament de ce prince, le triptyque a passé au couvent des Camaldules à Grosbois; par la suite, il a été transféré par achat à Grenoble où il se trouve encore.

En faisant paraître les *Studia Byzantina*, l'éditeur désirait rendre service à la byzantinologie internationale plutôt qu'au public hongrois. C'est ce qui ressort du fait que les études sont publiées dans les langues mêmes dans lesquelles elles ont vu le jour, dans des revues hongroises ou étrangères: en allemand, en français, en grec moderne, quelquefois en russe, en anglais et même en italien. A la suite de ce caractère polyglotte de la publication, il sera malheureusement impossible que des lecteurs autres que des spécialistes puissent avoir accès au contenu complet de cette intéressante publication.

P. ENGEL.

ACTA HISTORICA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE
(Tomus XIII.)
Budapest, Akadémiai Kiadó 1967

Un seul article de la revue est consacré au Moyen Age. Il est de la main de György Székely et a été prononcé sous forme de conférence à la Faculté des lettres de l'université d'Athènes, en 1965. L'auteur y examine les rapports dynastiques, politiques et ecclésiastiques intenses qui existaient entre Byzance, puissance de premier plan de l'Est européen à l'époque, et le peuple hongrois qui venait de fonder son nouvel État *(la Hongrie et Byzance aux X^{e}–XII^{e} siècles)*. Les autres grandes études du volume sont consacrées à d'importants problèmes de l'histoire contemporaine de la Hongrie. L'article de Iván T. Berend *(Contribution to the History of Hungarian Economic Policy in the Two Decades Following the Second World War)*, étudie les principales périodes de la politique économique hongroise depuis la Libération et cherche à déterminer les caractéristiques de chaque période. L'étude d'Ágnes Ságvári *(les Partis et leur programmes en Hongrie au lendemain de la Libération — 1944–1945)* expose la lutte antifasciste commune des partis bourgeois et ouvriers, alliés contre les occupants allemands, pour analyser ensuite les tendances des partis coalisés au lendemain de la Libération. Ces tendances reflétaient, à partir de cette époque, les intérêts des diverses classes sociales qui soutenaient les divers partis. Le travail de Magda Somlyai, paru en russe avec un résumé en français, décrit les antécédents historiques de la réforme agraire de 1945, qui devait

apporter des changements fondamentaux dans la structure de la société hongroise et les âpres luttes politiques qui se sont déroulées autour de la mise en route de la réforme. Des tableaux comparatifs basés sur les statistiques de la propriété rurale dans les pays du Sud-Est européen entre les deux guerres mondiales permettent de confronter la situation hongroise avec celle des pays voisins. L'article de Henrik Vass *(les Caractéristiques principales du développement des conditions sociales en Hongrie — 1956–1966)* présente les modifications essentielles survenues dans la structure de la société hongroise et les confronte avec le développement politique et celui de la base économique. Dans la rubrique des discussions, on trouve un travail de György Spira, consacré à certains problèmes de la Révolution et de la guerre d'indépendance hongroises de 1848–1849. La rubrique « Rapport sur les recherches » contient un aperçu des ouvrages historiques tant anciens que récents consacrés à l'histoire de la capitale hongroise. Les auteurs de cet aperçu sont András Kubinyi, Lajos Nagy et Károly Vörös. Parmi les « Chroniques », nous trouvons un résumé en français du colloque qui s'est déroulé à la Commission d'histoire de l'Académie des Sciences de Hongrie et qui était consacré aux recherches sur l'histoire urbaine, soulignant l'intérêt de plus en plus vif qu'a suscité récemment l'histoire des villes. Dans la même rubrique, il y a un résumé en français du Congrès des historiens organisé en 1966, à Bloomington (U.S.A. Indiana), sur les problèmes des nationalités dans la monarchie des Habsbourg.

Parmi les comptes rendus bibliographiques, le compte rendu de Miklós Incze sur le livre d'István Diószegi *(l'Autriche-Hongrie et la guerre franco-prussienne — 1870–1871)* retiendra particulièrement l'attention du lecteur français, qui lira avec le même intérêt le compte rendu critique d'Iván Bertényi qui s'efforce de redresser les erreurs les plus grossières qui se trouvent dans le livre de Charles d'Eszláry, paru à Paris sous le titre *Histoire des Institutions publiques hongroises.*

Le tome XIII de la Revue se termine par une bibliographie des travaux relatifs à l'histoire, qui ont paru en Hongrie, en 1964.

I. BerténYi.

ACTA ARCHAEOLOGICA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE
(Tomus XIX.)
Budapest, Akadémiai Kiadó 1967.

Le numéro de 1967 de cette revue publie des articles en langues allemande, française et anglaise sur des fouilles en Hongrie et au dehors de la Hongrie et sur les résultats de ces fouilles. Ces articles comprennent la période de l'époque préhistorique jusqu'au Haut Moyen Age. Dans son étude sur *Bard-é Nechandeh,* R. Ghirsman rend compte des résultats des fouilles effectuées dans un centre religieux d'Iran par des archéologues français. Sur la base de l'analyse chimique du contenu des récipients de verre qu'on a trouvés dans les tombes de l'époque romaine, Th. E. Haevernick signale que — contrairement à la croyance répandue dans le public — ces récipients contenaient, pour la plupart, de l'eau et non du vin *(Römischer Wein?)*. Faisant suite aux articles parus dans les fascicules précédents, J. Szilágyi examine la mortalité de la population des provinces romaines d'Afrique du Nord *(Die Sterblichkeit in den nordafrikanischen Provinzen, III)*. En utilisant les résultats des récentes recherches archéologiques, L. N. Goumilev s'occupe de l'histoire des Khazars, peuple qui a joué un rôle fort important dans la préhistoire des Hongrois. Grâce à l'examen de la diffusion des épées à deux tranchants du type occidental, K. Bakay arrive à des conclusions de grande portée sur les modalités de la fondation de l'État hongrois et le processus d'organisation de l'armée du souverain *(Archäologische Studien zur Frage der ungarischen Staatsgründung)*. L. Huszár examine la circulation des monnaies hongroises du XI^e^ siècle dans l'Europe du Nord *(Der Umlauf ungarischer Münzen des 11. Jahrhunderts in Nordeuropa)*. V. Gábori-Csánk consacre un article au site moustérien d'Érd *(Un nouveau site moustérien en Hongrie)*. T. Kemencei délimite le groupe de Zagyvapálfalva de la culture dite de Piliny, appartenant à la deuxième période de l'âge du bronze tardif en Hongrie du Nord *(Die Zagyvapálfalva-Gruppe der Pilinyer Kultur)*. Gy. Gazdapusztai s'efforce de résoudre le problème des rapports entre le premier âge du fer du bassin Danubien et le Caucase *(Caucasian Relations of the Danubian Basin in the Early Iron Age)*.

Dans la seconde partie du volume, nous trouvons des articles qui rendent compte des fouilles en Mongolie faites par l'expédition archéologique hungaro-mongole. Les résultats complets des campagnes de fouilles entre 1961 et 1964 sont exposés dans les articles d'I. Erdélyi, de C. Dorjsüren et de D. Navan. L. Ferenczy examine des miroirs trouvés dans des sépultures de Huns du Ier siècle de notre ère et démontre qu'ils avaient été fabriqués en Chine. T. Tóth discute des problèmes paléo-anthropologiques en Mongolie du Nord. Gy. Mérei et I. Lengyel communiquent les résultats de l'examen complexe des squelettes trouvés dans des sépultures de Huns de Mongolie. S. Bökönyi consacre son article aux squelettes de chevaux trouvés dans les sépultures du cimetière de Hana. Gy. W. Endrei examine les tissus de soie trouvés dans la sépulture nº 1 de Hana et A. Dorjsüren des découvertes faites en Mongolie du Nord et qui proviennent du Haut Moyen Age.

M. Szabó.

ACTA ANTIQUA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE
(Tomus XV.)
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967

Le nouveau numéro de ce périodique commence par une étude de I. M. Tronski qui expose les résultats de ses recherches sur la linguistique antique en Russie tsariste. Endre Ferenczy apporte plusieurs éclaircissements sur le censorat d'Appius Claudius Caecus. Z.A. Pokrovskaïa démontre le caractère matérialiste de l'enseignement de Lucrèce et d'Épicure en mettant en parallèle la terminologie philosophique de leurs œuvres. B. Gerov présente quelques nouvelles épigraphes datant d'avant Claudius et provenant de la province de Mésie. L'étude de László Castiglione résume quelles furent les influences romaines sur les œuvres égyptiennes de l'empire. Egon Maróti a découvert sur un *titulus honorarius* provenant d'Asie Mineure et datant du règne d'Alexandre Sévère un distique de Théognis. Tibor Nagy donne une vue d'ensemble de ses recherches sur la reconquête de la Pannonie en 427. György Székely présente une analyse détaillée des relations entre Byzance et l'Italie du Sud au Xe et au XIe siècles. Imre Trencsényi-Waldapfel met en parallèle les influences antiques dans le recueil de dialogues d'Érasme, intitulé *Colloquia familiaria*, et le réalisme qui peint avec une grande abondance de détails la réalité du XVIe siècle. Ces études sont suivies d'une revue de livres.

La seconde partie contient les documents présentés par les deux sections au Congrès organisé par l'Académie des Sciences de Hongrie, en novembre 1965. Parmi les conférences données par la première section, on remarquera les études de: V. Avdijev, consacrée aux relations de Carthage avec l'Égypte; celle de P. Oliva sur les éléments effectifs des histoires consacrées à l'activité de Lycurgue; celle de F. Schachermeyer sur les phases du développement de la «polis» grecque entre 510 et 460 avant notre ère; E. Welskopf se déclare favorable à l'hypothèse de deux guerres péloponnésiennes. Nous y trouvons des articles consacrés aux noms de famille élamites, aux éléments balkaniques dans les œuvres mycéniennes tardives, aux origines des portraits grecs, aux facteurs idéologiques du soulèvement d'Eunus, aux éléments qui prouvent que la statue d'Auguste de Primaporta doit avoir un caractère officiel, aux survivances de l'esclavage dans l'État de Byzance, aux problèmes relatifs à la capitale des Vandales, à l'Harmostie d'Héraclée et aux institutions de l'État de Pylos. Parmi les conférences de la deuxième section, notons: l'étude de László Kákosy consacrée à la préhistoire de la théocratie de Thèbes, celle de M. Reimschneider sur les éléments iraniens dans la culture urartu, celle de M. Tchikovani sur les relations entre le mythe de Prométhée et celui d'Amiran, et celle de M. Petrouchevski sur l'évolution qui a conduit de Mars, dieu de la Nature, à Mars, dieu de la Guerre. Mentionnons l'étude de L. Varcl sur les recherches relatives aux problèmes du gnosticisme, ainsi que différents articles consacrés à l'influence des sanctuaires égyptiens d'Isis en Pannonie, aux hypothèses concernant les origines du lancement du disque dans les rites agraires, aux traces du culte de Cybèle à l'époque byzantine, aux vestiges du culte de Dionysos en Asie centrale, à la propagation du culte égyptien des morts en Pannonie, à la manière dont l'Ibis, oiseau sacré des Égyptiens, a passé dans la littérature de l'antiquité et dont l'Inde est présentée dans l'épopée de Dionysos de Nossos *(les Dionysiaques)*.

K. Szabó.

Sciences littéraires, linguistique

ITALIA ED UNGHERIA. DIECI SECOLI DI RAPPORTI LETTERARI
(Publié sous la direction de Mátyás Horányi et Tibor Klaniczay)
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967

L'analyse des relations de la littérature hongroise constitue une préoccupation permanente de l'Institut d'histoire de la littérature de l'Académie des Sciences de Hongrie. Le livre de Mátyás Horányi et de Tibor Klaniczay fait partie de la série consacrée par l'Institut à l'histoire de ces relations. La date de sa parution est cependant liée à un événement d'actualité: il a été publié en l'honneur du VI[e] congrès international des études italiennes, qui s'est tenu à Budapest, en octobre 1967.

L'étude des relations historiques italo-hongroises se poursuit en Hongrie depuis plusieurs dizaines d'années. Le but du recueil qui vient de paraître n'est pas de faire une synthèse de ces traditions précieuses. On n'y fait pas une description complète de l'influence culturelle et littéraire réciproque des deux peuples, mais l'on met l'accent plutôt sur les tout derniers résultats des italianisants hongrois, qu'a permis l'élaboration de certaines questions de détail. Les vingt-trois études de ce volume donnent de nouveaux aperçus des principaux moments du développement de la littérature hongroise, depuis les débuts de l'emploi de l'écriture jusqu'à nos jours.

Les études suivent l'ordre chronologique des sujets traités. Les premières où l'on ne peut à peine parler de littérature au sens actuel du terme et qui comprennent les trois premiers siècles d'existence de l'État hongrois. Elles ne traitent pas d'œuvres littéraires au pied de la lettre. Nous y trouvons des articles sur les relations des bénédictins de Pannonhalma et de Montecassino (Lajos J. Csóka, OSB); on nous entretient des séjours à Pécs du juriste italien Galvano di Bologna (Andor Csizmadia); et l'on suit les traces des œuvres du patriarche de Venise, Lorenzo Guistiniano, dans la littérature hongroise du Moyen Age (László Mezey), à un recueil manuscrit des ouvrages de Dante, conservé en Hongrie (Ilona T. Berkovits). Ces sujets qui relèvent plutôt de l'histoire culturelle que de la littérature proprement dite réapparaissent également à propos des époques ultérieures. C'est ainsi qu'on nous donne une analyse des expériences qu'ont faites des voyageurs hongrois lors d'un voyage à travers l'Italie, à l'époque des Réformes (Ilona T. Erdélyi) et on y trouve une revue de la littérature italienne traduite en hongrois après la seconde guerre mondiale (Jenő Simó).

C'est au cours de la seconde moitié du XV[e] siècle, sous le règne du roi Mathias, que l'humanisme hongrois a connu son plein épanouissement. Plusieurs auteurs ont décrit cette époque. C'est ainsi que Tibor Kardos examine l'influence de Pétrarque le latiniste, au cours de la première moitié du XV[e] siècle, et présente Janus Pannonius, poète humaniste hongrois de portée européenne qui écrivait en latin. Rabán Gerézdi nous parle également de Janus Pannonius, tandis que Csaba Csapodi traite dans son article de la bibliothèque de Béatrice d'Aragon, femme du roi Mathias. Deux études sont consacrées aux relations italiennes de Bálint Balassi (1554–1594), la plus grande figure de la Renaissance hongroise, un des premiers poètes de langue hongroise (Szabolcs Ö. Barlay et Imre Bán).

Un second groupe d'études traite de l'accueil qu'on avait réservé à différents grands classiques italiens, de leur influence en général, de celle qui existait à une époque donnée, ou encore en relation avec certains poètes ou écrivains hongrois. C'est ainsi que nous pouvons lire des études sur Dante (Sándor-Iván Kovács et Dezső Keresztury), sur Machiavel (Márton Kaposi et Tibor Klaniczay) et sur Vico (Jenő Koltay-Kastner), sur Léonard de Vinci (László Gáldi) et sur Pirandello (Géza Képes).

Un troisième groupe d'études littéraires examine l'écho que trouvaient en Hongrie certaines époques ou certains courants caractéristiques de la littérature et de la culture italiennes, par exemple de l'accueil du théâtre italien du XVIII[e] siècle dans les cours seigneuriales hongroises (Mátyás Horányi), de l'influence du style rococo italien sur Mihály Csokonai Vitéz, grand poète hongrois du XVIII[e] siècle (József Szauder), des problèmes stylistiques de la traduction hongroise de la poésie lyrique italienne moderne au cours des premières décennies du siècle (György Rába) et enfin, de l'influence du néo-réalisme italien en Hongrie (István Ne-

meskürty). Une étude synthétique de Gábor Tolnai sur le sort que connut la poésie lyrique hongroise en Italie termine cette étude.

Cette courte récapitulation donne une idée de la richesse chronologique et thématique du livre. Ce recueil présente les derniers résultats d'une recherche très documentée et peut inspirer une synthèse de recherches consacrées à l'étude des relations italo-hongroises. Une telle œuvre s'intégrerait parfaitement à l'activité dynamique des italianisants hongrois qui ont attiré sur eux, depuis quelques années, l'attention des chercheurs de littérature et de culture italiennes par plusieurs publications de portée internationale.

K.FALUBA.

ISTVÁN LELKES: MANUEL DE HONGROIS

Tankönyvkiadó, Budapest, 1967

Écrire un bon manuel pour l'étude d'une langue étrangère est toujours une tâche difficile, mais écrire un manuel de hongrois à l'usage du public français est une sorte de prouesse. Peut-être et avant tout, en raison de l'absence totale de traditions. On sait désormais qu'à côté des principes généraux, il faut également tenir compte des caractéristiques des deux langues, celle qu'on connaît et celle qu'on apprend, et de l'orientation à donner à l'enseignement; de ce point de vue, si l'on excepte les très importants travaux du professeur Sauvageot, l'auteur ne peut recourir pour ainsi dire à aucun document. Par ailleurs, (et là réside l'autre source de grandes difficultés), le vocabulaire et la structure grammaticale du hongrois comme des autres langues finno-ougriennes, diffèrent radicalement de ceux des langues indo-européennes.

La longue introduction et surtout la structure même de son livre montrent, combien István Lelkes était conscient des particularités de sa tâche. Il s'est efforcé d'ailleurs d'utiliser les résultats d'un certain nombre d'expériences variées: le système d'enseignement traditionnel et les points de vue structuralistes. Il s'est d'autre part efforcé, et avec succès, de rendre son étude intéressante et de permettre au lecteur d'acquérir en plus des connaissances linguistiques, des connaissances relatives à la Hongrie et à la civilisation hongroise, à ce quoi il parvient parfaitement en bâtissant son livre sur l'histoire d'une famille française séjournant en Hongrie.

Cependant, ce qui domine dans ce livre nouveau, c'est la place faite à la partie grammaticale, une place au premier chef disproportionnée et qui pourtant fait le principal mérite du livre: István Lelkes a accepté de passer peut-être pour un observateur mais il a compris qu'un manuel de base destiné à un public français nécessitait une partie grammaticale particulièrement importante et de très nombreuses explications; c'est pourquoi le manuel commence par un long chapitre consacré à un exposé phonétique circonstancié et les lectures relativement courtes sont suivies de nombreuses explications et d'abondantes données syntaxiques et morphologiques. On trouve donc dans ce livre tous les éléments d'une base solide pour des études ultérieures plus approfondies.

Il est possible que d'autres, et peut-être même István Lelkes lui-même, aient l'occasion d'élaborer un manuel de hongrois en plusieurs volumes et dans ce cas les proportions seraient évidemment autres; il est à supposer aussi que lors d'une éventuelle deuxième édition, l'auteur révisera certaines lectures moins réussies du manuel et surtout la partie lexicale. Quoi qu'il en soit, nous approuvons entièrement la conception qui préside à ce livre extrêmement instructif et utile. Nous espérons qu'il jouera le rôle qu'il mérite dans le développement des méthodes d'enseignement des langues et qu'il contribuera à faire connaître la civilisation hongroise à l'étranger.

P. PÓR.

ACTA LINGUISTICA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

Tomus XVII. (1967), fasciculi 1–2, 3–4.

La revue publie de préférence les travaux des linguistes hongrois, lesquels traitent des sujets de linguistique finno-ougrienne, slave, germanique, romane ou orientale et de linguistique générale.

Dans son étude sur *les Éléments lexicaux de création interne de la langue hongroise*, G. Bárczi détermine l'origine des onomatopées hongroises de création interne, ainsi que la place que ces éléments occupent dans la

langue (pp. 1–19). Le travail d'E. Vértes (*Zum Entwicklungsprozess einiger neuerer ostjakischer Suffixe*, pp. 42–58) se réfère à l'ouvrage de J. Balázs sur le rôle des pronoms dans la formation des suffixes, il examine et détermine l'évolution des suffixes ostiaks issus de tours pronominaux. Sur la base des exemples littéraires italiens, Gy. Herczeg analyse les possibilités d'emploi et les fonctions des syntagmes nominaux déverbaux qui remplissent dans la phrase le rôle d'une apposition (pp. 75–87). F. Kiefer décrit les particularités phonétiques et les intonations de phrase d'un dialecte souabe parlé dans la Hongrie méridionale; l'auteur utilise dans cette description la méthode de la statistique linguistique et il tient compte de l'influence exercée par le hongrois sur le dialecte en question (*Zur synchronischen Beschreibung einer schwabischen Mundart in Ungarn*, pp. 89–120). Dans son étude *Das russische Wort* (карандаш)'*Bleistift*' (pp. 211–221) Gy. Németh éclaire les correspondances phonétiques entre un mot russe (карандаш) et son étymon (turc **qalam-das*). Les explications données par l'auteur se réfèrent également à la position des linguistes soviétiques. Zs. Telegdi a consacré son étude (*Struktur und Geschichte: Zur Auffassung ihres Verhältnisses in der Sprachwissenschaft*, pp. 223–243) aux interprétations philosophiques et historiques les plus importantes de la notion de structure linguistique. L'auteur analyse entre autres les idées de J. Grimm, l'historicisme des néo-grammairiens, les vues de Saussure sur la distinction entre « langue » et « parole », de même que les opinions des linguistes américains contemporains. S. Károly passe en revue les schémas structuraux des types de phrase hongrois fondamentaux qui sont susceptibles de constituer un système fait de dépendances réciproques à l'intérieur d'une grammaire générative (*Preliminary to a Hungarian Generative Grammar*, pp. 245–262). Dans son article intitulé *l'Économie dans la formation des syllabes*, J. Balázs arrive à la conclusion que les séquences syllabiques faites de consonnes et de voyelles dans le vocabulaire de base d'origine finno-ougrienne de la langue hongroise se sont simplifiées ou réorganisées de telle façon que la structure rythmique des mots est devenue plus évoluée, plus parfaite (pp. 263–299). E. Vászolyi décrit une peuplade zyriène, jusqu'ici inconnue, établie dans la presqu'île de Kanin. Il précise les caractéristiques essentielles du dialecte parlé par ce groupe (*Syrjänen auf der Halbinsel Kanin*, pp. 231–343). Sous le titre *Geschichte des Vocalismus der westjiddischen Mundart von Ofen und Pest*, C. J. Hutterer consacre une étude détaillée à l'évolution des voyelles d'un dialecte yiddisch, en tenant compte des origines du groupe établi à Buda et à Pest, ainsi que des antécédents historiques de son établissement (pp. 345–382).

I. Szabics.

ACTA ORIENTALIA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE XX/1967

En 1967, les Acta Orientalia continuaient une tradition bien établie en centrant leurs publications autour des études altaïques. On remarque parmi ces publications l'étude de L. Ligeti: *Documents sino-ouigours du Bureau des Traducteurs*, ainsi que l'ouvrage consacré par F. Tőkei aux *Traces et débuts des ballades populaires dans la poésie de la Chine Antique*. On trouve, toujours dans le domaine des études altaïques (Turcologie et Mongologie), de remarquables articles de G. Kara (à propos des chants Tchakhar), Mefküre Mollova, Margarete K. Pallo, T. Tekin, L. Ligeti, L. Rasonyi et L. Lőrincz. On peut lire d'intéressantes études de V. Diószegi sur le chamanisme évenki, de L. Castiglione dans le domaine de l'égyptologie, de J. Harmatta sur une inscription brahmanique; de A. Schreiber à propos de quelques intéressantes questions d'hébraïstique, tandis que E. Schütz traite des mots d'emprunts turcs trouvés dans un ouvrage arménien. La tsiganologie est représentée par J. Vekerdi et la tibétologie par le professeur allemand S. Hummel. Ce volume se termine sur l'étude de R. Simon qui donne un premier aperçu de ses recherches sur l'histoire de la Mecque ancienne. Ce volume est suivi d'une importante bibliographie et d'une abondante documentation critique.

L. Lőrincz.

STUDIA SLAVICA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE
Tomus XVIII (1967) Fasciculi 1–2

Ce périodique publie dans les langues slaves et occidentales des études se rapportant à la linguistique et à la littérature slaves.

Dans une étude intitulée *Ungarische stehende Redewendungen der Sprache einiger slowakischen Siedlungen in Ungarn,* F. Gregor dénombre les tournures et les locutions hongroises employées par les Slovaques de Hongrie, ou plus exactement les traductions mot à mot et les équivalents slovaques de ces expressions (pp. 1 – 32). M. Rév (pp. 47–87) dans une étude parue en russe sous le titre *Quelques questions soulevées par le personnage de Ioudouchka et le mode de représentation satirique et psychologique,* analyse en détail les composants psychologiques de la représentation de la personne chez Saltikov – Chtchédrine. Gy. Szőke examine (pp. 89–99) l'influence exercée par l'élément lermontovien sur le développement de la poésie russe et son interprétation sur le plan de l'histoire de la littérature. On trouve ensuite (pp. 101–112) une étude de N. Székely intitulée *Sources idéologiques de la nouvelle de Gorki, Karamora.* Le volume se termine par une étude de E. Mályusz consacrée à l'histoire de l'établissement d'*Une colonie bulgare à proximité de Buda au Moyen Age* (pp. 113–125).

I. SZABICS.

Belles-Lettres

GUILLEVIC:
MES POETES HONGROIS
Budapest, Corvina, 1967

Le nouveau recueil de Guillevic, poète de *Carnac,* de *Sphrère,* d'*Avec,* représente un genre de livre singulier en France. Singulier pour plusieurs raisons.

D'abord, parce que la poésie hongroise est rarement traduite en français par un poète important; ensuite, parce qu'il n'est pas moins rare qu'un poète français, et des plus importants, publie un volume de traductions, en le présentant comme *son* livre, comme faisant partie intégrale de son œuvre poétique même. Or, ce livre-ci ne porte pas la mention: « *traduits par...* », mais: *Guillevic: Mes poètes hongrois.*

Par ce fait, comme par le caractère de ces textes et le côté « curieux de l'entreprise », comme dit l'auteur lui-même, ce livre s'inscrit dans ce courant tout récent des lettres françaises, qui tente de repenser et de rompre la tradition ancienne et obstinée de la traduction poétique en France. Dans ce courant qui s'efforce de faire passer ce genre littéraire, la traduction poétique, des traducteurs professionnels aux poètes qui en sont seuls dignes. Car, d'après ce que disent Guillevic et tant d'autres poètes français actuels, plus ou moins préoccupés par la nécessité et l'importance de la traduction, aujourd'hui plus grande que jamais, « il faut être poète pour traduire la poésie ».

Je viens de parler d'un nouveau courant de la traduction poétique en France En vérité, il faudrait parler non pas d'un mais de différents courants, au moins de deux, mais qui tendent à un même but: celui de faire revivre ces *oiseaux morts* que sont, d'après le mot très juste de Paul Valéry, les poèmes traduits en prose; c'est-à-dire: créer, dans le procédé de la traduction, à partir d'un poème étranger — un nouveau poème dans une autre langue.

L'un de ces deux courants, représenté par Pierre Klossowski, auteur d'une nouvelle traduction de l'*Énéide,* et par une équipe groupée autour de la *Revue de Poésie* dirigée par Michel Deguy, essaie de donner le caractère « poème » à la traduction par un procédé plutôt linguistique, dans la lignée des recherches structuralistes. Leurs traductions « collectives », « en groupe » de Dante, de Hölderlin, de Góngora, de Sapho effectuent la scission avec l'ancienne tradition « universitaire », non pas par une recréation de ces poèmes classiques dans leur unité classique « de la forme et du contenu », en adaptant l'original dans une forme classique de la poésie; au contraire: elles s'éloignent de la prose plate et correcte, sinon pompeuse, des traductions savantes, par un texte, libre, dépouillé de moyens, voire extrasyntactique, aussi loin d'une prose française que d'une forme traditionnelle quelconque du vers.

L'autre courant que représente Guillevic, avec un certain nombre d'autres poètes éminents, est celui qu'on pourrait nom-

mer, d'un certain point de vue et avec une certaine exagération, « l'école hongroise » ou « l'école Gara », parce qu'il a pris élan, en effet, dans un travail exécuté également « en groupe », animé par le regretté Ladislas Gara, et entrepris surtout pour faire connaître la poésie hongroise. Cette poésie hongroise, cette « belle inconnue », fille d'une langue qui « a l'air » pour la plupart des Français « d'une si belle nuit » — comme avait si poétiquement écrit Aragon dans une dédicace mise dans un exemplaire de *les Yeux d'Elsa*, donné en cadeau à l'auteur de ces lignes.

C'est à cette « école » et à ce « groupe » qu'on doit l'*Anthologie de la poésie hongroise* parue aux Éditions du Seuil sous la direction de L. Gara, qui a produit un certain retentissement, en ouvrant ainsi le chemin à d'autres entreprises semblables comme l'*Anthologie de la poésie polonaise* dans la même collection, dirigée par Pierre Emmanuel et jusqu'à sa mort, par Ladislas Gara. C'est de cette même lignée que sont également issues les traductions d'autres poètes hongrois, comme Endre Ady, Attila József, Gyula Illyés et autres. Pour ce groupe de traducteurs, il s'agit non seulement de donner un texte qui appartienne à la poésie et non à l'information sur la poésie, mais de donner un poème qui soit *équivalent*, autant qu'il est possible, dans la forme, comme dans d'autres données, du poème original. C'est la méthode pratiquée depuis longtemps dans la traduction poétique hongroise — c'est ce qui était jusqu'ici le plus rare dans le domaine français.

Pour voir que ces deux courants, sommairement caractérisés ici, sont aussi semblables par leur but qu'ils sont différents par leurs moyens, il suffit de citer parallèlement une phrase de Gaëtan Picon, partisan fervent du premier, et une autre de la Préface de *Mes poètes hongrois*. Quand Gaëtan Picon dit à propos de *l'Énéide* de Klossowski: « ...le poème est un événement du langage. La traduction doit être également un événement du langage » et plus tard « ...le poème doit être un autre poème, moins semblable qu'*équivalent*... » — cette phrase ne rappelle-t-elle pas, jusque dans son vocabulaire, ce que dit Guillevic sur sa propre théorie et pratique? « Par la traduction — dit-il — il s'agit de permettre au lecteur de recevoir un poème qui traduit le plus possible de ce que peut recevoir le lecteur de l'original, d'essayer de donner, de celui-ci, un *équivalent*... qu'est-ce que traduire un poème, sinon écrire, d'après un modèle, un poème conforme au modèle? »

C'est sur ces principes, bien rares et bien nouveaux dans la littérature française, que Guillevic a atteint une maîtrise incomparable. C'est une véritable chance pour la poésie hongroise qu'il professe cette maîtrise surtout, sinon exclusivement, à faire pénétrer le lecteur français dans la poésie hongroise, si mal connue par lui. Dans *Mes poètes hongrois* on trouve plus d'un poème qui sont de beaux poèmes français tout en étant conformes à d'autres poèmes écrits dans une autre langue. De beaux poèmes français, des poèmes tout de même qui n'auraient jamais pu être écrits originalement en français, sans la préexistence d'un poème écrit dans des conditions, linguistiques et autres, différentes de celles du français. Les poètes hongrois de Guillevic deviennent ainsi véritablement les poètes hongrois de la poésie française. Ils s'y intègrent comme le peut seulement une poésie étrangère quand elle est adaptée par un poète authentique. Ces poèmes créés par Guillevic n'enrichissent pas seulement la poésie hongroise par ce reflet que ne peut avoir la poésie sans être confrontée avec le miroir qui est sa propre traduction, mais aussi la poésie française, par les possibilités nouvelles que ne peuvent accomplir une langue et une littérature, aussi riches qu'elles soient, sans s'élargir sans cesse vers d'autres horizons de l'esprit. *Mes poètes hongrois* ne sont pas seulement et simplement une série de poèmes hongrois du XIX^e^ et du XX^e^ siècle, traduits en français; ils sont de vraies rencontres intellectuelles, des rapports créateurs entre deux poésies. Rapports parmi les plus profonds et les plus vivants, ceux qui sont créés par l'amitié des poètes.

Gy. SOMLYÓ.

ENDRE ADY
Présentation de György Rónay. Choix de poèmes établi par Guillevic et Ladislas Gara Budapest, Corvina, 1967

Le présent recueil des poèmes d'Ady signale que les premières adaptations françaises du poète remontent à 1922, année où la *Revue de Genève* a publié — grâce aux soins de Z. Baranyai et de S. Eckhardt — un

certain nombre de poèmes du poète hongrois. Il existe pourtant des adaptations antérieures à cette date. Dès 1909, du vivant d'Ady, la *Revue de Hongrie*, dirigée par V. Huszár, publie trois poèmes du poète. Il est encore plus significatif que les *Feuilles de Mai*, revue parisienne d'avant-garde de J. Lurçat, paraissant entre 1912 et 1914, présentent le poète révolutionnaire et la revue *Nyugat* aux lecteurs français et donnent la traduction d'un de ses poèmes (1913). Nous devons la traduction à L. Montfeuilhé et à J.-A. Csáky (le sculpteur d'origine hongroise). Dans le présent numéro, L. Dobossy analyse l'adaptation en vers d'un poème d'Ady paru en 1916 dans la revue socialiste suisse, *Demain*. Depuis, et sans qu'on puisse parler d'un réel « culte d'Ady » en France, les poèmes d'Ady ont paru une quinzaine de fois, dans les anthologies et les revues les plus diverses; signalons, entre autres, ceux qui ont été publiés dans *Yggdrasil* (1937) et qui doivent à la diffusion considérable de cette revue réservée à la poésie d'avoir pénétré dans des milieux plus variés que les différentes anthologies consacrées uniquement à la poésie hongroise.

A propos de cette grande figure du symbolisme hongrois (1877–1919), les éditeurs se heurtent à deux problèmes difficiles à résoudre: d'une part, l'évocation de la personnalité du poète lui-même, dans le cadre de la vie hongroise et européenne de son époque, d'autre part, la tâche, incomparablement plus délicate, de communiquer au lecteur quelque chose de la *nouveauté* du message d'Ady. Cette fois, la biographie du poète a été confiée au remarquable essayiste György Rónay qui a réussi à présenter au lecteur étranger une figure vivante, tourmentée aussi bien par les déceptions de sa vie sentimentale que par les grands problèmes de sa patrie. En même temps, M. Rónay reste, en tant qu'excellent poète et traducteur, très sensible aux problèmes d'ordre esthétique et même linguistique de la diffusion de la poésie d'Ady à l'étranger : « Comment rendre l'extrême densité de son style..., l'accent archaïque de sa sensibilité profondément et douloureusement moderne, ses références poétiques à une expérience collective, à une conscience nationale..., à une histoire quasi incommunicable ? » (p. 14) Ajoutons-y aussitôt les particularités de sa métrique. L. Gara, tout en défendant les traductions métriques et même rimées, ne manque pas d'avouer dès le début: « Dans l'impossibilité de rendre exactement en français, ne serait-ce que la prosodie traditionnelle hongroise, il n'y a évidemment pas moyen d'illustrer les réformes et les trouvailles apportées par Ady » (p. 68–69).

Malgré ces difficultés, inhérentes à la poésie d'Ady, on constate avec satisfaction que ce nouveau recueil semble fournir une série de traductions dignes d'être considérées comme « définitives ». Signalons à ce propos et en premier lieu, l'apport de Guillevic; dans sa traduction, *Confidences* mérite de passer pour un des plus beaux poèmes « français » de notre époque (cf. surtout la dernière strophe: « Cet amour me pénètre / Des splendeurs de mon être / Et d'une foi d'apôtre / Dans quelqu'un, dans une autre... »). Une autre brillante réussite, *Paris, mon maquis* par J. Rousselot; mentionnons la musicalité fort suggestive d'une belle interprétation de J.-L. Moreau *(le Château-du-Baiser-endormi...)* et les accents tragiques d'un texte signé par A. Bosquet *(la Statue d'or de Léda)*. Parfois, comme dans *le Frère de la mort* (Chris-France Revol), il eût mieux valu maintenir le schéma *xaxa* des rimes; le schéma *abab* a exigé trop de sacrifices. On est un peu perplexe en lisant certaines traductions d'A.-M. de Becker; les derniers vers de l'élégie *Seul avec la mer* (littéralement: « La mer *chante* et *chante* le passé ») suppriment une inoubliable répétition qui ne saurait être remplacée par une sorte de paronomase — « La mer *enchante* et *chante* le passé ». Laissons plutôt chanter la mer...

L. GÁLDI.

MÓR JÓKAI: THE MAN WITH THE GOLDEN TOUCH
Budapest, Corvina, 1967
MÓR JÓKAI: EIN GOLDMENSCH
Budapest, Corvina, 1967

Mór Jókai (1825–1904) est le prosateur romantique le plus notable de la littérature hongroise du XIX[e] siècle. Ses œuvres les plus précieuses sont celles composées dans ses années de maturité, de 1867 à 1872, dans lesquelles nous remarquons une transition des procédés romantiques vers la représen-

tation plus approfondie de la société, de la morale et de l'intérêt nationaux, tandis que nous n'y retrouvons plus les sentiments exagérés du spleen et du désespoir.

Les sujets alors abordés sont les combats pour le renouveau national, dans la première moitié du siècle, à l'époque dite des Réformes, puis pendant la révolution et la guerre de l'indépendance de 1848–1849, ainsi que les problèmes de l'industrialisation de la Hongrie. C'est à ce dernier sujet que se rattache aussi son roman *l'Homme d'or* (1872). Le héros, Mihály Timár commence son ascension à l'aide d'argent acquis malhonnêtement, plus tard, il « fera de l'or » de tout, mais la richesse ne lui apportera pas de bonheur dans sa vie privée. Il ne connaîtra une vie heureuse qu'une fois tous ses biens, toutes ses dignités abandonnés et qu'il se sera retiré dans une île perdue, où l'attend le véritable amour... Cette retraite du héros du roman reflète la désillusion de l'auteur face aux chimères que lui a fait miroiter l'essor du « capitalisme national ». L'âme de Mihály Timár est le champ de bataille du Bien et du Mal, et c'est pourquoi la psychologie de cet ouvrage de Mór Jókai est plus nuancée, plus captivante que dans ses précédents romans.

De son vivant, mais de nos jours également, l'auteur a été et restera un des romanciers les plus lus en Hongrie. Déjà de son vivant, nombre de ses œuvres avaient été traduites en différentes langues. *L'Homme d'or* a été publié en anglais pour la première fois en 1884, et en allemand, en 1873. Une adaptation scénique de ce roman a également remporté un vif succès dans tout le pays.

M. Kováts.

KÁLMÁN MIKSZÁTH: SANKT PETERS REGENSCHIRM
Budapest, Corvina — Berlin, Rütten & Loening, 1967
DIE SELTSAME EHE
Budapest, Corvina — Berlin, Aufbau, 1967

Kálmán Mikszáth (1847–1910) compte parmi les meilleurs prosateurs hongrois de la seconde moitié du XIX^e siècle. Contemporain de grands auteurs réalistes, il est indiscutablement attiré par le réalisme, mais ses œuvres, surtout celles de ses débuts, montrent encore de nombreux traits du romantisme. Son romantisme ne signifie cependant pas un détachement de la réalité, puisqu'il s'est souvent inspiré de l'univers paysan de Hongrie et il a brossé en général un tableau fidèle et sensible de la société de l'époque.

Le Parapluie de saint Pierre (1895). — Un vieux magnat hongrois, un véritable original, convertit toute sa fortune en un seul chèque qu'il cache dans le manche d'un vieux parapluie et qu'il désire léguer — au détriment de sa parenté directe — à son fils naturel, Gyuri Wibra. Celui-ci part à la recherche du parapluie merveilleux, mais ne le trouve pas. Il se contentera d'un « trésor » bien plus précieux, d'une épouse affectueuse. Ce charmant récit romantique montre la victoire des beaux sentiments du cœur humain sur l'égoïsme et l'esprit de lucre.

Un étrange mariage (1900). — C'est là un des ouvrages de Kálmán Mikszáth, qui répondent le mieux aux exigences du réalisme. Conformément à la tradition orale, nous trouvons à l'origine de l'intrigue, l'histoire véridique du mariage forcé du comte János Buttler et de Mária Dőry. János Buttler et, avec lui, les représentants des tendances progressistes mènent une lutte désespérée contre le clergé, les prélats et l'ordre féodal de Hongrie. Le dénouement, à cette phase de l'évolution historique, ne peut être que l'échec du comte. Il ne trouvera son bonheur qu'en abandonnant définitivement ses biens et son rang. Mais par des références aux grands mouvements de libération du passé qui se préparaient en Hongrie, l'auteur rend sensible l'espoir et la promesse d'une transformation démocratique.

M. Kováts.

GÉZA GÁRDONYI: STERNE VON EGER
Budapest, Corvina — Leipzig, Prisma, 1968

La traduction du roman de Géza Gárdonyi permet au lecteur de connaître une des lectures de chevet de la jeunesse hongroise. Le roman puise son sujet dans l'histoire du XVI^e siècle, époque des dernières et héroïques tentatives des Hongrois vaincus, pour enrayer la progression des Turcs en défendant quelques châteaux forts frontaliers. Les Hongrois réussirent à

remporter la victoire à Eger, en 1552, au prix d'une persévérence exceptionnelle et grâce au concours de circonstances favorables. Le roman fait revivre l'histoire de la défense glorieuse de la forteresse d'Eger.

Le récit nous permet de suivre le sort d'un petit garçon et d'une petite fille, depuis leur enfance jusqu'à leur jeunesse remplie d'amour et de combats. Gárdonyi avait cherché à connaître la vie de ce siècle lointain avec le souci de précision d'un véritable auteur de roman historique. Nous trouvons dans le roman une image authentique de la technique militaire de l'époque ainsi qu'une description précise des mœurs turques. Nous voyons défiler devant nous les figures marquantes de ces années, à commencer par l'empereur d'Autriche jusqu'au célèbre poète ambulant, Sebestyén Tinódi Lantos.

Et pourtant, le roman de Gárdonyi, les *Étoiles d'Eger,* n'est pas un roman historique dans le sens habituel du terme, puisque le récit n'est relié aux événements véritables que par un fil extrêmement ténu. La vérité du roman est plus profonde que la vérité des événements: Géza Gárdonyi a créé un ouvrage dont la valeur réside dans la vérité des sentiments, dans la vérité d'un inébranlable amour de la patrie.

Les cadres extérieurs du récit relient le roman à l'histoire de la Hongrie, mais son action passionnante, son profond lyrisme en feront, pour les jeunes d'autres pays également, une lecture de toujours.

P. Pór.

GYULA ILLYÉS: PEOPLE OF THE PUSZTA
Budapest, Corvina, 1967

Gyula Illyés qui n'est pas un inconnu en France, est considéré déjà comme un classique vivant de la littérature hongroise. C'est un auteur tout pénétré de culture française. Il est à la fois poète, auteur dramatique, essayiste et traducteur. Il a passé cinq ans de sa vie en France comme émigré, où il a fait des études à la Sorbonne. Il a subi l'influence des tendances d'avant-garde, en particulier du surréalisme. Parmi les œuvres littéraires qu'il a traduites en hongrois, figurent des pièces dramatiques de Tristan Tzara et de Jean Cocteau, des poèmes de Villon, de Victor Hugo, d'Eluard et d'Aragon. Il a publié des études sur Molière, sur Victor Hugo et sur Eluard. C'est lui qui a réuni et traduit en partie les œuvres qui figurent dans l'anthologie, en langue hongroise, de la littérature française, parue en 1942 sous le titre *Trésors de la littérature française.* Deux volumes de ses poèmes choisis ont paru en français, sa pièce *le Favori* a été représentée à Paris. L'ouvrage que nous présentons a également été édité en français (1943), de même qu'une étude que l'auteur a consacrée à Petőfi (1962).

Voici donc la traduction anglaise de l'ouvrage sociographique de Gyula Illyés, qui a paru pour la première fois en 1930 (sous forme de livre) et qui a connu, depuis, plus de vingt tirages et a été traduit en plusieurs langues étrangères.

Le livre décrit la vie des salariés agricoles, des valets de ferme des latifundia hongrois. Les ouvriers agricoles y étaient restés pratiquement en servage jusqu'en plein xx^{e} siècle, sans jouir de l'avantage de cet état, c'est-à-dire sans avoir le droit de cultiver une terre réservée à eux. Plusieurs familles vivaient entassées dans une seule pièce au sol en terre battue. Leurs revenus étaient les plus bas de la Hongrie de l'époque. Le propriétaire foncier ou l'intendant pouvaient les congédier sans prévenir, sur le champ, et la pratique du *ius primae noctis* était encore plus ou moins vivante. Le travail durait du lever du soleil jusqu'au coucher, de 3 ou 4 heures du matin jusqu'à 5 ou 7 heures du soir. Ils n'avaient aucune possibilité de s'instruire, aucune possibilité d'échapper à leur condition. Ils ne savaient pas comment se plaindre et ils n'étaient pas en mesure de le faire. L'asservissement séculaire les avait rendus muets. Seuls les enfants affamés hurlaient et secouaient du pied le bahut où était enfermé le pain.

Gyula Illyés qui vient lui-même du monde des journaliers voit leurs problèmes du dedans, mais il s'attaque en même temps du dehors, au nom de la raison, au nom des valeurs humaines, au système des grandes propriétés foncières qui étaient caractéristiques pour la Hongrie. Parmi les nombreux écrits sociographiques dus aux écrivains populistes, écrits qui constituaient, entre les deux guerres, une des tendances littéraires et politiques les plus

importantes en Hongrie, ce livre est le plus réussi. Il arrache le masque et accuse. Sa force vient de la manière dont il présente les faits dans leur vérité toute nue, et presque toujours sans aucun commentaire. Cette réserve, ce sens de la mesure, cette présentation de la « réalité hongroise » dans sa grisaille désespérée et morne, n'en montrent qu'avec d'autant plus de vigueur que quelque chose doit être fait, car « c'est la vie d'un peuple qui est en jeu ».

G. Sipos.

GYÖRGY MOLDOVA: DARK ANGEL
Budapest, Corvina, 1967

Ce premier livre d'un jeune romancier a paru en hongrois en 1964.

Ce livre est consacré à une période de la vie du héros principal, Csaba Valent. Jeune garçon de 17 ans, il participe aux combats qui se déroulèrent à Budapest en 1956, organise un groupe armé, rédige et confectionne des tracts. Arrêté, il est condamné à passer deux ans dans un centre de rééducation par le travail. Il y fait de durs travaux physiques qui, malgré son inquiétude intérieure, lui assurent un certain équilibre. Libéré, il ne trouve pas sa place dans la société et ne peut donner ni de sens ni de but à sa vie. Des préjugés raciaux lui font même perdre celle qu'il aime.

Pour retrouver sa paix intérieure, il retourne sur le grand chantier de construction où il a purgé sa peine.

On trouve dans ce roman les qualités, la diversité de l'action, la richesse de l'intrigue qu'on avait déjà remarquées dans un précédent recueil de nouvelles de l'écrivain. Le héros principal, solitaire et parfois presque romantique, est une figure fréquente dans les nouvelles de Moldova. Cependant, ce roman est inégal dans sa composition et dans l'analyse psychologique des personnages.

G. Sipos.

Livres pour la jeunesse

ÉVA JANIKOVSZKY: SI YO FUERA MAYOR...
Budapest, Corvina — Barcelone, Ediciones Daimon, 1967
ÉVA JANIKOVSZKY: ¿LO SABES TU TAMBIÉN?
Budapest, Corvina — Barcelone, Ediciones Daimon, 1967
MAGDA SZABÓ: BLEU-ILE
Budapest, Corvina — Paris, Flammarion Jeunesse, 1967, etc.

L'abécédaire *Das goldene ABC* (Corvina, 1967) dont les poésies de Magda Donászy sont illustrées en couleur par Károly Reich, vient de paraître pour la seconde fois en allemand. Le livre de conte de Magda Donászy, *Das Eichhörnchen und die Elster* (Pannonia, 1967) illustré par Ferenc Dlauchy en est à sa troisième édition en allemand. Les tout-petits feront connaissance avec les habitants du Zoo grâce aux poèmes pleins d'humour et aux illustrations en couleur de Márta Gergely et Emy Róna, parus en anglais sous le titre *Invitation to the Zoo* (Budapest, Corvina — New York, Lion Press 1967) et en finnois sous le titre *Mennään eläintarhaan* (Budapest, Corvina—Helsinki, Kustannusosakayhtiö Otava, 1967) *Peter, was willst du werden?* (Corvina, 1967) et *Inge, was willst du werden?* (Corvina, 1967), viennent de paraître pour la cinquième et la quatrième fois. Ces livres qui contiennent également des personnages à découper, sont très appréciés du jeune public. Ils existent déjà en russe, bulgare, serbe et anglais. Les Éditions Corvina et Cyhoeddiadan Modern Cymreig viennent de faire paraître en gallois deux livres aux sujets très actuels *Y Llong-ofod* (Pierre et le voyage dans l'espace) et *Y Ci Mecanyddol* (Pierre et le chien mécanique). Ces deux histoires sont illustrées de façon très moderne par de spirituels dessins de Gyula Macskássy. Après avoir été traduits en français, allemand, espéranto et serbe, les deux livres d'Éva Janikovszky « Si j'étais grand » *(Si yo fuera mayor,* Corvina — Ediciones Daimon, 1967*)* et « Tu le sais bien » *(Lo sabes tu también,* Corvina — Ediciones Daimon, 1967) viennent de paraître en espagnol. Dans le premier volume illustré de façon divertissante par László Réber, l'auteur explique avec esprit aux enfants que les nombreux « je te défends de... », des adultes se fondent en général sur des

raisons sérieuses. Dans le second volume, et toujours avec l'aide des dessins de László Réber, il parle des divers métiers aux enfants avec beaucoup de sens pédagogique et un humour charmant. Les livres de contes parus en 1967 aux éditions Corvina s'adressent à des enfants plus âgés. Le livre *Die Goldene Brücke* (Corvina—Bohmann Verlag, 1967) illustré par Ádám Würtz contient des contes hongrois, allemands et autrichiens. Premier volume de la série « Contes Populaires » de cette maison d'édition, *Das Schloss an den goldenen Ketten* (Corvina, 1967) contient des contes populaires français, italiens, espagnols et portugais. Ce livre est accompagné d'illustrations d'Emma Heinzelmann. Dans son roman *Bleu-île* (Corvina—Flammarion Jeunesse, 1967) Magda Szabó, écrivain hongrois bien connue à l'étranger, raconte à la jeunesse une histoire on ne peut plus moderne. Son héros, un petit garçon, pénètre, grâce à sa bonté, dans le royaume des animaux, il comprend leur langage et il sauve avec leur aide sa mère qui était gravement malade. Par le biais de cette histoire, moderne dans ses moindres détails, et où les machines jouent le rôle des personnages traditionnellement chargés dans les contes d'accomplir des miracles, la romancière fait preuve d'une grande connaissance de la psychologie enfantine, et expose sans en avoir l'air ses idées sur l'homme et la société tels qu'ils devraient être. Ce roman est illustré par Emma Heinzelmann. Les Éditions Corvina (Budapest) et Boje Verlag (Stuttgart) ont fait paraître la troisième édition en allemand d'un autre roman de Magda Szabó plus spécialement destiné à des fillettes: *Maskenball* (1967). Le roman d'aventure d'István Dékány *Piraten im Nordmeer* (Corvina — Altberliner Verlag, 1967) raconte les tribulations d'un voilier et nous découvre les secrets de la mer. Dans l'édition en allemand du livre d'István Száva *Ein Arzt besiegt den Tod* (« Seul contre la mort » Corvina — Prisma Verlag, 1967) on trouvera une bibliographie romancée mais composée à l'aide de données dignes de foi, de celui que l'on appelle en Hongrie « le sauveur des mères », Ignác Semmelweis. Les jeunes liront avec profit ce livre attrayant.

A. MAKARA.

Ethnographie

VARGYAS, LAJOS: RESEARCHES INTO THE MEDIAEVAL HISTORY OF FOLK BALLAD
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967

C'est entre 1950 et 1960 que Lajos Vargyas a commencé à s'occuper du problème des origines des ballades populaires hongroises. En soumettant à une analyse critique les travaux de ses prédécesseurs, il est arrivé à une conception personnelle et neuve, qui constituait non seulement une initiative fort courageuse dans les recherches relatives au folklore national et à l'histoire littéraire hongroise, mais qui était susceptible de marquer une date importante dans les recherches comparées sur le folklore européen. On trouve un premier exposé dans ses articles parus entre 1959 et 1962 et portant le titre d'ensemble *Recherches sur l'histoire médiévale de la ballade populaire* (en hongrois). Cette série d'articles est constituée des parties suivantes: *Couche d'origine française dans nos ballades* (en hongrois), Ethnographia, 1960, pp. 163–276, examen génétique d'une partie fort importante des ballades populaires hongroises et qui apporte également une contribution fondamentale à l'histoire de la ballade populaire française; *Survie des chants épiques héroïques de l'époque de la Conquête dans nos ballades* (Ethnographia, 1960, pp. 479–523, en hongrois), travail où l'auteur passe en revue les traits orientaux de la ballade populaire hongroise. Une étude spéciale est consacrée au problème de l'origine de la ballade sur le thème de « la femme emmurée » *(Origine de « Kőműves Kelemen »*, Néprajzi Értesítő, 1959, pp. 5–73, en hongrois). Enfin, l'auteur a donné un résumé théorique, consacré à l'histoire du genre lui-même, fondé sur les recherches concrètes comprises dans les trois articles que nous venons de citer: *Conclusions concernant la théorie du genre et l'histoire* (Ethnographia, 1962, pp. 206–259, en hongrois). Les théories de Vargyas ont été rendues accessibles au public international, d'abord dans

un article paru dans *The New Hungarian Quarterly* (V. 1964, pp. 174–189), ensuite grâce aux études du volume *Littérature hongroise — Littérature européenne* (Budapest, 1964, pp. 69–103). Mais c'est seulement dans le cadre du présent ouvrage que cette conception est présentée dans son ensemble aux chercheurs étrangers. Lajos Vargyas a non seulement exploré la totalité des ballades populaires hongroises, mais il dispose également d'une solide connaissance des ballades françaises; de là l'originalité de ses conclusions et la nouveauté de ses vues relatives à la formation du genre même de la ballade populaire européenne. Il prend en considération plus de mille ballades hongroises et plus de deux mille ballades provenant d'autres pays européens.

Le premier chapitre prouve l'existence d'un lien étroit entre les ballades françaises et hongroises. D'après lui, tout cela prouve des contacts directs, au Moyen Age, entre Français et Hongrois (entre Wallons et Hongrois). Selon l'auteur, ce n'est pas seulement dans les textes des ballades que se manifestent les suites de ces larges contacts franco-hongrois. Il considère possible que certains types de répétition de vers, ainsi que certaines mélodies soient parvenus en Hongrie de la même manière. Les contacts franco-hongrois directs prenaient corps d'après lui dans l'établissement de colons wallons en Hongrie entre le XII^e^ et le XVI^e^ siècle. En tenant compte de toutes ces considérations, Vargyas arrive à la conclusion que 18 types de ballades et 2 lieux communs de ballades sont, en Hongrie, d'origine française (wallonne) et existaient dès la période comprise entre les XII^e^ et XV^e^ siècles. Cette conclusion ramène l'origine des ballades hongroises plusieurs siècles en arrière (jusqu'ici, la recherche a fait remonter nos plus anciennes ballades au XVII^e^ siècle), mais, conformément à cette théorie, la formation des ballades françaises elles-mêmes serait antérieure de plusieurs siècles à la date admise jusqu'ici: en effet, selon la recherche française, la ballade n'existe dans la poésie populaire française que depuis la fin du XV^e^ siècle, date des manuscrits les plus anciens. (A la fin du chapitre, nous trouvons une carte et un recueil de données relatives aux colons français en Hongrie pendant le Moyen Age.)

Le deuxième chapitre est consacré à la survie, dans nos ballades, de l'épopée hongroise de l'époque de la conquête. Le chapitre commence par une analyse détaillée du type « Anna Molnár ». Selon Vargyas, la ballade d'Anna Molnár est, dans le folklore hongrois, d'origine française: ce serait une variante, sous forme de ballade, de la légende de Barbe-Bleue.

Le troisième chapitre examine la ballade sur le sacrifice des bâtisseurs (« la femme emmurée »). En ce qui concerne l'aire de diffusion de cette ballade, en particulier dans les Balkans, Vargyas maintient ses vues exprimées antérieurement: « Ainsi, la ballade de la femme emmurée s'est constituée au plus tard à l'époque des Anjou en Hongrie, à partir d'éléments antérieurs à la Conquête; elle a été transmise aux peuples des Balkans avant le milieu du XIV^e^ siècle, grâce à des colons en Bulgarie, à des soldats et à d'autres intermédiaires » (p. 67); par la suite, dans les Balkans, le point de départ de la diffusion était constitué par le folklore bulgare, et c'est à partir de là que les autres peuples ont adopté ce type de ballade.

Le quatrième chapitre étudie la genèse de la ballade européenne. L'auteur donne dans son ouvrage un tableau détaillé de la succession chronologique des brefs chants épiques et de la ballade, il passe en revue les ballades européennes qui peuvent être considérées comme les plus anciennes, il commente chaque exemple et, enfin, s'appuyant sur ses propres travaux, il esquisse un schéma général: « La ballade est donc l'œuvre de la paysannerie européenne, et premièrement de la paysannerie française, wallonne. C'est là que la ballade a vécu sous sa forme la plus pure, forme imitée par les autres peuples; au fur et à mesure que nous nous éloignons de ce centre, les caractéristiques pures du genre s'estompent. Dans le Midi, les ballades deviennent de plus en plus longues et admettent des éléments plaisants, humoristiques; dans le Nord, elles s'allongent également et sont farcies de descriptions de combats et de féeries, autrement dit, en s'altérant, elles deviennent partout plus épiques. » C'est dans cette ligne d'évolution que l'auteur insère entre autres, la ballade hongroise.

En guise de résumé, nous pouvons affirmer que c'est un ouvrage dont les résultats doivent être pris en considération par la recherche, tant en Hongrie qu'à l'étranger. Car si nous acceptons les conclu-

sions de Lajos Vargyas, nous devons considérer notre littérature laïque médiévale comme enrichie d'une vingtaine de pièces et nous devons compter avec une certaine survie, jusque dans le XIV[e] siècle de notre épopée héroïque. La hardiesse des thèses de Lajos Vargyas n'est pas moindre en ce qui concerne le domaine des recherches comparatives: il assigne à l'ensemble des ballades européennes une datation plus précoce de quelques siècles que la datation reçue et, qui plus est, il postule l'existence d'un deuxième centre, situé en Europe orientale, qui n'était autre que l'empire de Louis le Grand d'Anjou, s'étendant de l'Adriatique jusqu'à la Baltique et de la Baltique jusqu'à la mer Noire. Les spécialistes de la littérature hongroise ancienne considéreront comme une nouveauté le fait que, pour l'auteur, plusieurs de nos textes sont tout simplement des variantes de ballades.

En ce qui concerne l'appréciation des thèses de l'auteur, l'opinion scientifique hongroise s'est déjà, pour l'essentiel, prononcée, et M. Tibor Klaniczay les a insérées, non sans un certain scepticisme d'ailleurs, dans son *Manuel de l'histoire littéraire hongroise* (t. I pp. 98–99). Les spécialistes du folklore font plus d'une fois état des conceptions de Lajos Vargyas, sans pour autant formuler une opinion tranchée. En général, ils les acceptent avec certaines réserves, non sans souligner que la question ne saurait être considérée comme close (cf. Imre Katona: *Historische Schichten der ungarischen Volksdichtung*, Helsinki, 1964, pp. 9–10 et 15–16). Il faut espérer que le recueil des textes des ballades hongroises, dont la parution est prévue pour 1968 et qui se prépare sous la direction de M. Gyula Ortutay, comportera des annotations historiques qui éclaireront d'une façon plus détaillée les éléments acceptables de la conception de Lajos Vargyas tout en signalant la nécessité d'éventuelles modifications.

Il est à regretter qu'en dépit de son ambition de représenter la genèse du genre tout entier de la ballade européenne, l'auteur s'abstienne d'évoquer dans son ouvrage, l'œuvre d'ensemble sur les ballades italiennes, en train de paraître (Bronzini, Giovanni Battista: *La canzone epico-lirica nell'Italia centromeridionale*, I–II, Roma, 1961), tout autant que le dernier volume du recueil des ballades anglaises (Bronson, Bertrand Harris: *The Traditional Tunes of Child Ballads*, II, Princeton, 1962), ou le recueil représentatif de l'ensemble des ballades roumaines, qui constitue en même temps un essai de catalogue (Amzulescu, Alexandru I.: *Balade populare românești*, I-III, București, 1964), ou enfin le travail d'ensemble fondé sur les matériaux publiés dans ce recueil (Vrabie Gheorghe: *Balada populară română*, București, 1966).

Nous espérons que la recherche internationale réagira vivement au livre de Vargyas et que la solidité de ses théories sera mise à l'épreuve de tous les points de vue possibles. En effet, le problème des origines des ballades hongroises, aussi bien que celles de la ballade européenne ne saurait être résolu que dans les cadres d'une coopération internationale. Il est indiscutable à notre avis qu'avec les riches variantes qu'il cite, et souvent avec ses conclusions également, Vargyas a rendu un éminent service à l'étude comparée du folklore européen. Par ailleurs, certaines vues d'ordre général exprimées dans la quatrième partie sont de toute évidence excellentes, comme par exemple les remarques concernant les rapports entre la ballade et l'épopée héroïque.

V. VOIGT.

GYULA ORTUTAY: UNGARISCHE VOLKSMÄRCHEN

Budapest, Corvina 1967

Ce livre de contes de Gyula Ortutay a paru pour la première fois à Berlin en 1957. Depuis 1961, ce livre a paru dans différentes éditions hongroises, dans une version intégrale en anglais et sous forme abrégée en d'autres langues. C'est de nos jours encore ce livre qui fait connaître au public étranger le trésor des contes populaires hongrois, deux autres recueils inspirés par celui de Ortutay: *Märchen der Weltliteratur*, et le livre de Linda Dégh en anglais, dans la série *Folktales of the World*. Néanmoins, le classique du genre reste indubitablement le recueil d'Ortutay.

Le livre du professeur Ortutay est précédé d'une étude de plus de 70 pages, dans laquelle il examine les différentes périodes de l'histoire des contes populaires hongrois (traces des légendes datant d'avant la conquête de la Hongrie par les Magyars,

contes datant du Moyen Age, de la Renaissance et du siècle des Lumières) puis les différents recueils de contes hongrois qui voient le jour à partir du XVIII[e] siècle: étapes successives d'une recherche scientifique systématique dans le domaine du conte. Il présente ensuite les plus remarquables conteurs hongrois, classe les contes populaires selon leur genre auquel ils appartiennent et enfin il pose la question de la place des contes hongrois dans l'ensemble des contes européens.

Le volume contient 67 contes, tous suivis, en fin du recueil, d'explications scientifiques. Les contes choisis se répartissent selon les régions, les genres et les siècles, de façon à donner une image aussi complète que possible de la diversité du trésor des contes hongrois. L'auteur s'est également préoccupé de la valeur artistique de ces contes et la traduction a su conserver le style à la fois noble et naïf ainsi que la structure des contes hongrois connus dans toute l'Europe pour l'équilibre de leur composition.

V. VOIGT.

ACTA ETHNOGRAPHICA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE Tomus XVI. (1967), fascicules 1–2, 3–4

L'Acta Ethnographica, une publication qui va bientôt atteindre les 7000 pages, poursuit le dessein qu'il s'est fixé, à savoir l'édition d'études d'auteurs hongrois ou étrangers dans le domaine de l'ethnographie au sens le plus large du mot. Parmi les huit études les plus importantes qui sont parues en 1967, quatre en sont consacrées à différentes branches de l'ethnographie hongroise. Zoltán Ujváry traite de la croyance populaire hongroise aux démons ensorceleurs du blé, Éva Pócs étudie les rites d'ensorcellement et de désensorcellement, János Manga nous parle de l'art des pâtres hongrois de la Hongrie orientale, et István Sándor nous familiarise avec l'art des conteurs hongrois. Le berlinois Herman Strobach s'occupe d'une question théorique: en examinant l'orientation de la critique de la société dans les chansons populaires. Dans le domaine de l'ethnographie générale, János Láng traite de la formation de l'organisation totémique (d'après ses propres recherches plus spécialement consacrées aux indigènes de l'Australie). Tibor Bodrogi (rédacteur des *Acta*) traite dans son article des statues rituelles mélanésiennes de la Nouvelle-Irlande. Ce sujet est l'un des plus intéressants de l'histoire des relations indonésio-mélanésiennes, et Bodrogi inclut dans ses recherches de nombreux nouveaux objets provenant du musée de Budapest et que la littérature spécialisée ne connaissait pas encore. Les lecteurs qui lisent le français liront certainement avec intérêt l'ouvrage synthétique de Márta Belényesy sur *la Culture temporaire et ses variantes en Hongrie au XV[e] siècle*. L'auteur rend compte des recherches qu'elle a effectuées depuis dix ans en ethnographie et en histoire.

Sous le titre « Varia » ont paru cinq brèves études très intéressantes, de contenu très varié. On y trouve des articles illustrés de photos et de notes savantes sur le peuple vietnamien Xa, les rites de Noël des Serbes de Hongrie, la circoncision des femmes en Égypte et les *dodolas*, c'est-à-dire les coutumes des faiseurs de pluie des Serbes de Hongrie.

Les *Acta* de 1967 rendent compte d'environ trente livres. Les informations sont particulièrement riches dans le domaine africain et mélanésien et, évidemment, à l'intention des lecteurs étrangers, sur les livres parus en hongrois. Ce périodique continue une tradition déjà bien établie en présentant un répertoire des principales publications d'ethnographie parues en hongrois. Il est intéressant de ce point de vue pour le lecteur étranger qui a difficilement accès à ces publications et qui, même si elles lui tombent entre les mains, ne peut peut-être même pas les comprendre par suite de l'isolement de la langue hongroise.

V. VOIGT.

Histoire de l'art

IMRE PATKÓ–MIKLÓS RÉV: L'ART DU VIET-NAM
Budapest, Corvina, 1967
Acta Historiae Artium, 1967, etc.

Les publications relatives à l'histoire de l'art, surtout celles en langues étrangères, ne reflètent pas toujours avec exactitude l'état de nos recherches. L'année 1967 a apporté, en Hongrie, dans le domaine de l'histoire de l'art, l'achèvement et la publication de plusieurs travaux importants; une série d'ouvrages ont paru qui sont dignes de retenir l'attention d'un public international. Et pourtant, nos Éditions en langues étrangères semblent encore attendre que le succès de ces nouvelles publications, accessibles pour le moment en hongrois seulement, reste confirmé.

Dans la production de l'année, on trouve un nombre relativement important de rééditions d'ouvrages publiés antérieurement. Il en est ainsi de l'édition anglaise et allemande de *l'Anatomie artistique* rédigée et dessinée par Jenő Barcsay (*Anatomy for the Artist*, Budapest, Corvina — Londres, Paul Hamlyn, 318 pages, et *Anatomie für Künstler*, Budapest, Corvina, 344 pages). Le succès de l'ouvrage nous réjouit non seulement à cause du rôle qu'il joue en tant que manuel d'études. Il constitue avant tout un hommage à l'ancienne manière de l'auteur, un des maîtres du dessin en Hongrie, lequel a dépassé de loin le classicisme qui caractérise les dessins du volume. C'est pour des raisons analogues que nous devons saluer avec plaisir la réédition des dessins de maîtres du XIX^e^ et du XX^e^ siècle, publiés par Dénes Pataky (*Von Delacroix bis Picasso*, Budapest, Corvina — Wiesbaden, Vollmer, 116 pages): dans ce cas, le succès équivaut à la reconnaissance de l'importance de la collection de notre Musée des Beaux-Arts, collection qui contient les œuvres reproduites. Le petit livre de Tivadar Artner (*Begegnung mit antiker Kunst*, Budapest, Corvina — Stuttgart, Franckh'sche Verlagsbuchhandlung, 256 pages) ne contient pas des observations inédites, mais sa publication traduit en elle-même le besoin qui se manifeste à l'égard d'ouvrages d'introduction de ce genre à l'adresse du grand public. Un album illustré, consacré à l'art du Viêt-Nam par le journaliste Imre Patkó et le photographe Miklós Rév, impressionne le lecteur surtout par sa richesse et sa variété. Ce livre a le grand mérite de donner une image fidèle de cette culture et fait frémir le lecteur à l'idée que toutes ses œuvres d'art sont menacées de destruction (*L'Art du Viêt-Nam*, Budapest, Corvina — Paris, Somogy, 254 pages).

Dans la série des volumes que les Éditions Corvina consacrent aux collections des musées hongrois et des monuments d'arts décoratifs, il faut signaler plusieurs ouvrages qui ont paru au cours de l'année. C'est ainsi qu'Ágnes Czobor a choisi pour nous des œuvres dans les cabinets néerlandais du Musée des Beaux-Arts (*Paysages hollandais*, Budapest, Corvina, 118 pages). Compte tenu des possibilités que le cadre de la collection offre à l'auteur, la préface et les commentaires lapidaires, concis qui accompagnent chaque reproduction donnent une image juste de l'évolution du genre des paysages et du rôle joué par ce genre dans la vie artistique hollandaise. Miklós Mojzer a également présenté un choix de peintures hollandaises du XVII^e^ siècle. Les tableaux qu'il publie proviennent non seulement du Musée des Beaux-Arts de Budapest, mais aussi du Musée István Dobó d'Eger. En dehors de l'exposé sur la formation des conditions sociologiques qui ont donné naissance aux tableaux de genre hollandais, le livre donne aussi de belles analyses qui éclaircissent les tendances fondamentales de l'évolution stylistique (*Tableaux de genre hollandais*, Budapest, Corvina, 122 pages). Ces deux petits livres sont des contributions précieuses à la connaissance de la grande époque de la peinture néerlandaise. Grâce à la richesse des collections hongroises, nous trouvons dans les deux volumes un bon nombre de tableaux vivants et frais, d'un niveau au-dessus de la moyenne des maîtres de second ordre. Cependant, les reproductions de ces deux publications sont moins réussies que celles des volumes parus auparavant de la même série, qui ont été consacrés à l'art du Moyen Age. La faute en est sans doute imputable en partie au coloris nuancé des tableaux reproduits.

La série des arts décoratifs s'est également enrichie d'un beau volume. Dans son livre sur les *Menuiseries hongroises décorées de*

peintures aux XV^e–XIX^e siècles, Ilona R. Tombor présente un choix de boiseries peintes, en particulier des plafonds d'église et des ameublements. Même du point de vue scientifique de l'évolution et des particularités d'un genre dont les premiers monuments conservés datent du XV^e siècle et qui, se transformant graduellement en art populaire, a produit des œuvres d'une égale beauté jusqu'au début du XIX^e siècle, l'introduction et le catalogue de ce petit livre sont un exposé très réussi. La fraîcheur et la richesse des motifs ornementaux qui se relèvent sur ces œuvres fournissent des preuves abondantes en faveur de la thèse souvent répétée d'une survie ininterrompue de la Renaissance.

Nous devons à Mme Ilona Pataky-Brestyánszky un compte rendu fort clair sur une branche artisanale importante des arts appliqués italiens de la Renaissance, à savoir la majolique. L'ouvrage comporte de belles illustrations en noir et blanc et en couleur. L'auteur a utilisé comme source les richesses des collections hongroises *(Italienische Majolikakunst, Italienische Majolika in ungarischen Sammlungen,* Budapest, Corvina, 203 pages). L'auteur ne se contente pas d'exploiter ces possibilités, mais elle s'efforce également — effort qu'on ne peut que louer — d'insister sur les relations essentielles qui existaient entre la Renaissance hongroise et l'art des maîtres de Faenza. La présentation des objets destinés à l'usage de la cour de Mathias Corvin ou bien à la décoration du palais de ce roi — bien que ces objets aient déjà fait l'objet d'une publication antérieure — suscitera sans doute un vif intérêt à l'étranger.

Il en est autant de la publication en facsimilé, due à Mme Z. Soltész, d'un important exemplaire du XV^e siècle de la *Biblia Pauperum,* « *Blockbuch* » de quarante pages conservé à la bibliothèque de la cathédrale d'Esztergom; la publication est accompagnée d'une étude historique et d'annotations savantes *(Biblia Pauperum,* Budapest, Corvina, 72 pages). Le livre constitue non seulement un document important de l'histoire de la civilisation, un monument précoce et d'une rare beauté de l'art de la gravure sur bois, mais aussi une source importante de l'histoire de l'art. On sait que les « *Blockbuch* », fort populaires, jouaient un rôle de modèles dans l'iconographie de l'art médiéval, et l'étude qui accompagne la publication fournit à ce propos des informations précieuses, au-delà des données philologiques concernant l'histoire du livre.

Parmi les ouvrages qui utilisent comme source les collections des musées hongrois, il faut mentionner le travail de Tibor Bodrogi *(Afrikanische Kunst,* Budapest, Corvina — Wien, Schroll — Leipzig, Seemann, 332 pages) qui s'efforce de résumer l'histoire de l'art nègre.

Cependant, dans l'effort pour faire connaître à l'étranger les collections de nos musées, le résultat le plus important est constitué par l'œuvre d'Andor Pigler, directeur général honoraire du Musée des Beaux-Arts. Il s'agit du catalogue scientifique de la galerie des Maîtres Anciens du Musée *(Katalog der Galerie Alter Meister,* Budapest). Le catalogue de cette collection n'a été accessible jusqu'ici qu'en hongrois. La nouvelle édition présente non seulement l'avantage d'être publiée en langue étrangère, mais aussi celui d'avoir fait l'objet d'un remaniement tenant compte des résultats de la littérature récente concernant les tableaux. La série des reproductions publiées dans le deuxième volume du catalogue est devenue également bien plus riche.

Le 30^e fascicule, paru en 1967, du *Bulletin du Musée Hongrois des Beaux-Arts* publie quelques études relatives à l'Antiquité, dont un article de Vilmos Wessetzky sur le relief de Charuna, faisant partie du fonds ancien de la collection égyptologique du musée de Budapest, et le travail d'Ákos Kiss sur deux chapiteaux romains tardifs. Franz Winzinger (Ratisbonne) confirme l'authenticité d'un dessin de Dürer se trouvant au Musée et dont l'attribution était considérée comme discutable. L'auteur établit plusieurs hypothèses au sujet des conditions dans lesquelles l'œuvre fut créée. C'est dans ce fascicule que Klára Garas termine la publication de son article consacré aux rapports entre le tableau du Tintoret représentant l'histoire d'Hercule et d'Omphale (Musée des Beaux-Arts de Budapest) et la série de tableaux peints pour la collection praguoise de l'empereur Rodolphe II. Dans une autre grande étude publiée dans le même volume, Marianna Haraszti-Takács expose ses observations sur les méthodes de travail des peintres maniéristes nordiques et sur leurs modèles.

Dans les *Acta Historiae Artium*, nous relevons une étude due à Mária Prokopp, consacrée aux fresques de la chapelle du palais royal d'Esztergom, datant du XIV^e^ siècle et exécutées par un maître italien du Trecento. Dans cet article qui doit constituer la première partie d'une série, l'auteur s'occupe de la reconstruction iconographique du cycle conservé et conclut qu'on arrive à imaginer l'ensemble des fresques en se fondant sur des parallèles italiens. Mária G. Aggházy résume dans son travail les rapports entre l'art baroque hongrois et l'art du Steiermark autrichien. Béla Horváth consacre son étude à un peintre qui a fait époque dans l'art hongrois du XX^e^ siècle, Károly Kernstok (1873–1940); il analyse l'œuvre de ce maître qui, parti du réalisme critique, est arrivé à l'expressionnisme en passant par le style dit de « modern style » et qui a joué un rôle déterminant au départ de l'art moderne hongrois. Toutes ces études ont vu le jour dans le fascicule n° 4 de la revue. Quant aux trois premiers fascicules réunis, ils publient les travaux d'une conférence qui avait eu lieu à Budapest en mai 1965 sous le titre *les Problèmes du gothique et de la Renaissance et l'art de l'Europe centrale*. En dehors des problèmes de l'évolution formelle de l'art de la Renaissance, des relations entre l'humanisme et l'art Renaissance, du rôle social de l'art et de l'œuvre d'art, la conférence a tout particulièrement souligné la nécessité des études relatives aux influences réciproques de l'art de l'Europe centrale et de l'art de l'Italie. C'est là un objectif tout spécialement important du point de vue des chercheurs hongrois, car il ouvre de nouvelles perspectives dans l'interprétation de nos monuments datant de la Renaissance et dans l'explication de la portée historique de ces monuments. La réalisation de ces objectifs nécessite en même temps une large coopération internationale. Le fait que cette conférence a eu lieu, la possibilité qui nous a été donnée de diffuser la connaissance de nos monuments, nous ont permis par cela même de faire des progrès dans la voie de cette coopération, progrès encore plus nets, grâce à la publication des travaux complets des échanges de vue qui se sont déroulés lors de la conférence. Dans sa forme actuelle, ce fascicule triple de la revue fournit des éléments exceptionnellement complets et variés à l'étude des différentes formes qu'assume la Renaissance et des différentes conditions dans lesquelles elle se présente.

E. MAROSI.

Musique

BÉLA BARTÓK: ETHNOMUSIKOLOGISCHE SCHRIFTEN–FAKSIMILE-NACHDRUCKE III.
Rumänische Volkslieder aus dem Komitat Bihar
Herausgegeben von D. Dille
Budapest, Editio Musica, 1967

C'est au cours des étés 1909 et 1910 que Bartók recueillit dans le comitat de Bihar en Transylvanie, les chansons populaires roumaines qui furent publiées pour la première fois à Bucarest en 1913. Denijs Dille, collaborateur scientifique belge des Archives Béla-Bartók de Budapest, s'est chargé de faire mettre sous presse la deuxième édition de cette œuvre. S'appuyant sur le témoignage de plusieurs lettres de Bartók, il reconstitue, dans son étude servant d'introduction, l'histoire de l'enregistrement et de l'édition de ces chansons, et il expose la genèse de cette œuvre importante d'ethnographie musicale.

Après une introduction en roumain et en français due à Bartók lui-même, on trouve dans ce recueil 371 chansons (chant et accompagnement). L'intérêt de cette nouvelle édition réside dans le fait qu'elle est établie à partir du propre exemplaire d'auteur de Bartók, exemplaire où l'on trouve de nombreuses variantes, modifications et rectifications dans la transcription et qui avaient probablement été introduites par le compositeur en vue d'une deuxième édition revue et corrigée. En dehors de son importance du point de vue strictement folklorique, ce recueil est un précieux témoignage sur le caractère et les habitudes de Bartók: ni les chauvinistes de tendances variées, ni les remarques haineuses ne purent l'ébranler dans sa conviction que la culture et l'histoire des peuples danubiens doivent être source de solidarité et d'amitié.

J. BREUER.

MUSICOLOGICA HUNGARICA

Grâce à l'entreprise commune des Archives Bartók de Budapest, des Éditions de l'Académie et de Bärenreiter Verlag (RFA), un nouveau périodique vient de voir le jour sous le titre *Musicologica Hungarica*. Ce périodique s'inscrit dans la suite des publications hongroises de musicologie qui parurent au cours des années trente. La série actuelle comprend la réédition (en allemand) d'études publiées entre les deux guerres, ainsi que les résultats de nouvelles études hongroises de musicologie présentant un intérêt certain sur le plan international. Le premier volume paru en 1967 est consacré à la monographie d'Ottó Gombosi sur *Bálint Bakfark*, on y trouve, sous sa forme originale, une deuxième édition de cette monographie, ouvrage fondamental et qui n'a pas encore son égal de nos jours. Gombosi, remarquable musicologue hongrois, tragiquement disparu il y a treize ans aux États-Unis, spécialiste mondialement connu de la musique des XV^e^ et XVI^e^ siècles, avait recueilli dans son ouvrage tout ce qu'il est possible et nécessaire de savoir sur Bálint Bakfark, musicien hongrois du XVI^e^ siècle, connu dans toute l'Europe en tant qu'interprète et compositeur de musique pour luth.

Bálint Bakfark commença sa carrière musicale à la cour de Jean Zápolya, roi de Hongrie. L'orientation française du roi éveilla l'intérêt du musicien pour la France, où il se rendit après la mort de Jean Zápolya. Son premier recueil de musique pour luth (édité à Lyon par Jacques Moderne) était dédié au comte de Tournon, évêque de Béthune, le tout-puissant ministre de François I^er^. Par la suite, ses pièces et recueils pour luth furent également édités par des éditeurs de musique français. Au cours de sa vie mouvementée, Bakfark vécut à la cour bavaroise, dans plusieurs villes italiennes, mais principalement en Pologne. Ce musicien, toujours en route, fut également plusieurs fois chargé de missions diplomatiques. Ses œuvres pour luth se répandirent très rapidement et firent école dans la musique instrumentale du XVI^e^ siècle.

La monographie d'Ottó Gombosi traite de la vie du compositeur, de la documentation concernant ses œuvres et de sa technique; on y trouve également des extraits de sa correspondance et dix fantaisies pour luth accompagnées de notes critiques. La nouvelle édition de cette étude est due à Zoltán Falvy.

Le deuxième volume de *Musicologica Hungarica*, également paru en 1967, est consacré à une publication de musicologie originale, l'œuvre de *Zoltán Falvy*, intitulée *Drei Reimoffizien aus Ungarn und ihre Musik*. Ce volume fournit de très importantes données concernant l'histoire de la musique hongroise au Moyen Age, période sur laquelle nous n'avons que des informations très fragmentaires. Cette étude nous aide à reconstituer le monde musical florissant du Moyen Age, qui, avec l'occupation turque du XVI^e^ siècle, disparut pour ainsi dire en Hongrie sans laisser de trace et dont on ne peut que tout au plus deviner les grandes lignes, sans connaître les détails. L'auteur publie la mélodie et le texte des *offices rimés* de saint Étienne, saint Émeric et saint Ladislas et fait, dans une étude critique, un exposé sur l'histoire et les sources des Offices hongrois. Il traite également de recueils appartenant au XV^e^ siècle: antiphonaire d'Esztergom, antiphonaire Zalka, antiphonaire zipser, antiphonaire de Pozsony. Cet intéressant ouvrage s'intègre dans l'ensemble des recherches de Zoltán Falvy dont le but est de reconstituer les traditions de la musique hongroise médiévale disparue, de rassembler le peu qu'il en reste, de l'étudier et de le publier.

J. BREUER.

CONTEMPORY HUNGARIAN COMPOSERS

On behalf of the Association of Hungarian Musicians published by Editio Musica Budapest, 1967

L'Association des Musiciens Hongrois et les Éditions Musica viennent de faire paraître en anglais un répertoire ou plus exactement un dictionnaire des nouveaux compositeurs hongrois. Ce livre contient les indications biographiques, la photographie et des notes sur leurs œuvres, d'environ 80 compositeurs. Cet ouvrage, qui a pour sujet les activités de la génération des musiciens qui fait suite à Zoltán Kodály, se termine en 1966. On y trouve également à côté des compositeurs de grande musique, les plus importants compositeurs hongrois de musi-

que légère. Les notes sur les œuvres comprennent également la date exacte de leur composition et le cas échéant la maison d'édition où elles ont été publiées. Bien que ce livre ait été conçu dans des buts documentaires, il établit néanmoins un ordre de valeur qui se marque par l'étendue des notes techniques consacrées à chacun des plus importants compositeurs (Lajos Bárdos, Gyula Dávid, Ferenc Farkas, Pál Kadosa, Zoltán Kodály, György Kurtág, Rudolf Maros, András Mihály, Emil Petrovics, György Ránki, Tibor Sárai, István Sárközi, Ferenc Szabó, Endre Szervánszky, Sándor Szokolay, Béla Tardos, etc.) alors que l'on ne donne qu'une sélection des œuvres des autres compositeurs. Ce livre n'est pas en circulation mais peut être expédié sur simple demande adressée soit à l'Association des Musiciens Hongrois (Magyar Zeneművészek Szövetsége, Budapest V^{e}, Semmelweis u. 1), soit à la section internationale du Bureau Hongrois pour la Protection des Droits d'Auteur (Artisjus, Budapest V^{e}, Deák Ferenc u. 15).

J. BREUER.

FRANZ LISZT. SEIN LEBEN IN BILDERN
Gesammelt und erläutert von Zsigmond László und Béla Mátéka
Budapest, Corvina, — Kassel, Bärenreiter, 1967

Ce volumineux recueil de documents et d'illustrations perpétue le souvenir de la vie et de l'œuvre du plus grand compositeur hongrois du siècle dernier, Ferenc Liszt; il s'intègre dans un vaste programme de musicologie, programme dont le but est de découvrir et de juger les multiples aspects du passé de la musique hongroise. Les auteurs de ce recueil ont entrepris une tâche difficile, car la vie de Ferenc Liszt est si riche en événements (et l'iconographie de l'époque nous en a légué tant d'images) que la faire tenir dans un seul volume est une gageure.

Il était donc particulièrement important que les deux auteurs qui ont composé ce recueil, opèrent un choix judicieux parmi la documentation très fournie dont ils disposaient. Le résultat est un ouvrage remarquable: une vie de Liszt par l'image, qui est en même temps une analyse très complète non seulement de la vie mais de l'œuvre du compositeur. Il nous renseigne sur les immenses succès du pianiste virtuose, et sur ses innombrables tournées qui conduisirent Liszt dans les plus grandes villes d'Europe. On y fait une large place aux relations du musicien avec la France, on y trouve également une image vivante de la féconde période de Weimar ainsi que du temps que le maître passa, à la fin de sa vie, dans les trois villes Pest, Weimar et Rome. Ce livre nous dépeint Liszt de façon extrêmement vivante sous les traits d'un citoyen du monde, mais (grâce aux documents relatifs à ses activités touchant au développement de la musique hongroise) il nous prouve également qu'il avait consciemment assumé aussi sa citoyenneté hongroise.

J. BREUER.

Tourisme, guides

Albums de photos:
BUDAPEST
Deuxième édition
Budapest Corvina, 1967
HONGRIE
Budapest, Corvina, 1967
LŐRINCZY GYÖRGY:
L'ANCIENNE CITÉ DE BUDA, etc.
Budapest, Corvina, 1967

Depuis ces dernières années, le touriste qui vient visiter la Hongrie peut se documenter sur les beautés naturelles, les monuments historiques et la vie de ce pays, grâce à un nombre sans cesse croissant d'ouvrages variés en langues étrangères: albums de photos, guides détaillés et guides de poche, etc. Le livre de petit format abondamment illustré consacré par Zoltán Halász à Budapest, a paru l'année dernière pour la septième fois sous ses versions allemande et franco-anglaise, ainsi que pour la seconde fois sous sa version polonaise. Les 56 photos de ce livre montrent au lecteur la vie de la capitale hongroise, ses rues les plus caractéristiques, ses places, ses ponts et ses monuments historiques.

Dans la série des livres de poche illus-

trés, le volume de László Tarr sur le Balaton a paru l'année dernière pour la deuxième, quatrième, cinquième et sixième fois dans ses éditions allemande, anglo-française, russe, polonaise, tchèque et italo-espagnole. Également dans le format du livre de poche l'album de János Reismann: *Győr* (Corvina, Budapest, 1967) présente à l'aide de plus de cent photos en noir et blanc et en couleur, la capitale de la Petite Plaine, à mi-chemin entre Vienne et Budapest, Győr, ville au passé deux fois et demi millénaire.

Un autre album photographique consacré à Miskolc, *Miskolc* (Corvina, Budapest, 1967), fixe d'une manière saisissante, grâce aux photos de Demeter Balla, la complexe structure interne, l'atmosphère caractéristique et l'évolution de cette grande cité que son passé et ses traditions ont abondamment dotée de valeurs économiques, historiques et culturelles. Le livre de László Gyökér (*Tihany*, Corvina, Budapest, 1967) dont la deuxième édition vient de paraître en allemand, montre sous ses aspects multiples l'une des plus belles régions du lac Balaton, la presqu'île de Tihany. Dans la préface qu'il écrivit pour cet album à la présentation remarquable, László Passuth évoque de façon succincte, mais avec émotion, le passé, les caractéristiques ethnographiques et le visage actuel de Tihany.

On remarquera, dans la série des albums photographiques, deux œuvres dignes d'intérêt de par leur dimension et leur niveau artistique: *Budapest*, Corvina, Budapest 1967, deuxième édition, et *Hongrie*, Corvina, Budapest, 1967. Ces deux livres contiennent des photos en noir et blanc et en couleur des meilleurs photographes hongrois; ils existent en français, anglais, allemand, italien, tchèque, polonais et russe. *L'Ancienne Cité de Buda* (Corvina, Budapest, 1967) évoque, grâce aux photographies de György Lőrinczy, les places et les rues pittoresques ainsi que les monuments qui font revivre l'ambiance des différentes périodes de l'histoire de cette cité qui s'élève au cœur d'une ville de deux millions d'habitants.

LÁSZLÓ HUBA:
LA HONGRIE EN VOITURE
Budapest, Corvina, 1967
AURÉL VAJKAI: BALATON
Budapest, Corvina, 1967
MIKLÓS PAP—LÁSZLÓ SZÉKELY—ANDRÁS VITÉZ:
BUDAPEST
Budapest, Corvina, 1967

Le livre de László Huba destiné aux touristes voyageant en automobile, a été édité en anglais, français et allemand. Ce guide qui donne aux automobilistes de précieux renseignements pratiques, les mène à travers l'ensemble de la Hongrie par les routes principales et les routes secondaires, leur signalant au passage les plus importantes curiosités touristiques. Les cartes qui accompagnent les descriptions des routes aideront le voyageur à établir un itinéraire judicieux.

Le livre de l'ethnologue Aurél Vajkai, l'un des meilleurs spécialistes de l'ethnologie et de l'histoire de la région du Balaton, a été salué par la critique hongroise comme le modèle des guides, lors de sa parution en anglais et en allemand. La maîtrise avec laquelle le sujet est traité, l'exactitude des données, l'authenticité scientifique et le style de ce livre en font un ouvrage particulièrement attrayant, où l'on trouve sous une forme condensée les principaux traits géographiques, ethnologiques et historiques de cette région ainsi que des fiches d'informations particulières pour chacune des stations balnéaires.

Le guide consacré à Budapest, de Miklós Pap, László Székely et András Vitéz, vient de paraître pour la troisième fois en allemand. Après une première partie traitant des plus importantes données géographiques, historiques, économiques et culturelles de Budapest, les auteurs font parcourir la capitale au visiteur, en lui présentant ses édifices les plus importants, ainsi que ses curiosités et ses monuments historiques. On trouve également dans ce guide de nombreux conseils et des renseignements utiles.

A. MAKÁRÁ.

Varia

ELEK MAGYAR: KOCHBUCH FÜR FEINSCHMECKER

Treizième édition
Budapest, Corvina, 1967

Les Éditions Corvina viennent de faire paraître la treizième édition en allemand du livre du cuisine d'Elek Magyar. Ce livre offre au lecteur vingt-cinq ans de l'expérience de l'un des plus grands maîtres de l'art culinaire hongrois. Cet ouvrage qui contient de nombreux conseils et plus de 1500 recettes, n'est pas uniquement consacré aux spécialités hongroises mais traite également des spécialités de la cuisine internationale et en particulier de la gastronomie française. On y trouvera à côté des recettes de potages, hors-d'œuvre, sauces, garnitures, légumes, viandes, poissons et salades, la façon de faire la pâtisserie, les sandwiches, les crèmes, les glaces, les préparations à base de fruits et les boissons, ainsi que de nombreux conseils concernant la conservation des fruits et des légumes, tout comme la préparation de menus diétiques.

A. MAKARA

PLANTES MÉDICINALES EN HONGRIE

Budapest, Corvina, 1967

Les plantes médicinales sont récoltées et employées en Hongrie depuis des siècles, et depuis le XVI^{e} siècle le nombre de livres consacrés aux vertus et à la description des plantes médicinales va sans cesse grandissant. Après un court exposé de caractère historique sur les plantes médicinales en général, Edit Pethes et Gyula Holics présentent et décrivent dans leur livre quarante et une des quelque deux cents variétés de plantes médicinales cultivées et récoltées en Hongrie. Le texte explicatif concernant les différentes plantes comporte les données historiques les plus importantes, les indications nécessaires sur les lieux où on les trouve, sur leur mode de culture, leurs composantes chimiques et leur emploi thérapeutique. La partie de la plante qui est plus particulièrement utilisée dans des buts thérapeutiques est par ailleurs reproduite sous forme de photographies en couleur occupant toute la page. Cet ouvrage présenté de façon artistique est édité en anglais et en allemand.

Musée hongrois

(les auteurs de nos illustrations)

Béni Ferenczy (1890–1967) est une des personnalités les plus marquantes de la sculpture hongroise du XX^e^ siècle. Il est né dans une famille d'artistes célèbres: son père, le peintre Károly Ferenczy et sa sœur Noémi à qui nous devons d'exquises tapisseries, représentent pour lui non seulement le foyer familial, mais en même temps un riche milieu artistique. Sans les Ferenczy, l'art hongrois du XX^e^ siècle serait, en effet, plus pauvre, plus pâle, de toute façon autre qu'il n'est.

Les premières œuvres de Béni Ferenczy, exécutées à Budapest et à Vienne, accusent l'influence des tendances expressionnistes, pour devenir, à partir des années vingt, nettement cubistes. Ce style cédera la place, une dizaine d'années plus tard, à un style classique qui, bientôt affermi, lui permettra de donner ses œuvres les plus importantes. Ce qui occupe alors l'artiste — comme le veulent les grandes traditions de l'art sculptural auxquelles il se rattache consciemment — ce sont les problèmes de la représentation de l'homme dans des œuvres monumentales. Désormais, Ferenczy ne cherchera pas seulement une sorte de symbole dans la forme humaine, l'expression d'un sentiment ou d'un mouvement de l'âme, il ne s'en servira plus uniquement pour approfondir des problèmes structuraux: dans ses œuvres mûres, l'homme apparaît dans toute sa plénitude, dans sa richesse inépuisable.

Béla Uitz (né en 1887) est la figure la plus importante de l'art révolutionnaire hongrois qui s'épanouit, au cours des années 1910, autour des revues fondées et dirigées par Lajos Kassák. Ses débuts se situent sous le signe des conquêtes du cubisme français et de l'expressionnisme allemand. Ses peintures et ses dessins comptent parmi les œuvres les plus marquantes et les plus révolutionnaires de l'activisme artistique hongrois. Chez Uitz, les exigences de l'art nouveau sont étroitement liées à celles de la révolution sociale; il est, en effet, l'artiste le plus actif, empreint d'un véritable esprit de militant, de la République Hongroise des Conseils de 1919. En 1920, il quitte son pays et s'établit d'abord à Vienne, puis à Paris, pour se rendre, en 1926, en Union Soviétique où il vit toujours. *Soldats rouges, en avant!* (1919). Cette affiche de recrutement dépasse, par ses proportions insolites et l'élan de la composition, les exigences d'une simple affiche: elle devient, en effet, un instrument efficace de l'effort de propagande monumental que l'État prolétarien déploie. Monumentalité et dynamisme, ces deux caractéristiques des œuvres graphiques de la période précédente d'Uitz s'allient ici en mettant l'accent sur les éléments structuraux. Les

différents éléments stylistiques de la révolution artistique se rencontrent heureusement dans cette œuvre avec la révolution sociale pour devenir l'expression de la révolution prolétarienne. *Notre-Dame* (1925) est une aquarelle peinte par Uitz dans l'émigration, à Paris. A cette époque, conformément aux principes du constructivisme, l'attention de l'artiste est de plus en plus attirée par la théorie de l'art de la société nouvelle, la *Gesamtkunst* libérée de toutes les entraves traditionnelles du genre. Ce ne sont plus les arts plastiques mais l'architecture qui est, avant tout, appelée à devenir l'expression de l'ordre nouveau. Aussi les œuvres de cette époque témoignent-elles de la recherche des principes de la structure, de la construction. Ce n'est donc point par hasard que la présente œuvre a pour thème principal la tour de la cathédrale gothique, modèle austère de la discipline architecturale, de la pureté structurale, image de l'ordre d'une vision cosmique.

Gyula Derkovits (1894–1934). Sa vie est tout aussi étroitement liée à l'histoire du prolétariat hongrois que son art qui est l'expression des aspirations de cette classe. Simple menuisier, il ne trouve la possibilité de faire des études artistiques régulières qu'en 1919, au Conservatoire de la République Hongroise des Conseils; et dans les années vingt, pendant un séjour à Vienne, ce sont également ses relations avec les communistes hongrois émigrés, qui décideront de son développement futur. Il prend pour point de départ les traditions de la peinture activiste des années dix, et ses tableaux et ses séries de dessins, nés après 1920, montrent l'influence de l'expressionnisme allemand. A la fin des années vingt et au début des années trente, le caractère dramatique de ses œuvres commence à s'adoucir: sur ses toiles, nous voyons apparaître, en effet, de plus en plus souvent l'ouvrière protégeant son enfant, soit comme un détail de grandes compositions, soit comme sujet indépendant. L'architecture harmonieuse des compositions, l'apparition, au lieu des violents contrastes de couleurs naguère encore si fréquents, de tonalités plus douces, plus fines, apportent non seulement une note lyrique mais, surtout, un plus grand recueillement, une plénitude sentimentale et expressive plus intense. La recherche de la poésie des effets expressifs est, dans la peinture hongroise des années trente, aussi générale que l'utilisation de tonalités plus douces et de compositions harmonieuses. Néanmoins, dans le cas de Derkovits, on aurait tort de l'interpréter comme le signe de son éloignement des problèmes de sa classe.

László Mészáros (1905–1945) appartient à la seconde génération de la sculpture hongroise du XX^e^ siècle. Face à la sculpture officielle, académique, ses œuvres apportent une nouvelle monumentalité. Et cela non seulement dans le style: à partir des années trente, son art se tourne avec de plus en plus de force, vers les traditions révolutionnaires du prolétariat hongrois, il lui arrive même de prendre part au mouvement ouvrier illégal. Un grand nombre de ses petites sculptures deviennent des instruments de l'agitation au cours des années trente. Finalement, il émigre en Union Soviétique et c'est là qu'il meurt. L'*Enfant prodigue* est le chef-d'œuvre précoce de l'artiste. La statue de bronze grandeur nature est d'une conception nettement frontale. Sa symétrie rigoureuse et les

traits archaïques de sa masse compacte ne suivent pas les tendances classiques de la monumentalité, qui prédominent à l'époque. Seuls le visage caractéristique du jeune paysan et les bras repliés, pleins d'élan, trahissent la tension, l'action prête à se déclencher.

Ferenc Medgyessy (1884–1958) appartient au nombre de ces grandes figures de la sculpture hongroise qui préparent le chemin aux artistes de notre siècle, en dépouillant la sculpture de la monumentalité superficielle et en élaborant un système de formes vraiment plastiques. Cet art s'inspire aussi bien des styles sculpturaux archaïques que de l'art de Maillol. Les œuvres du début de la carrière de Medgyessy montrent surtout beaucoup d'affinité, beaucoup de rapports directs avec ses modèles. Par ailleurs, il s'efforce, pendant toute sa vie, de faire valoir dans la sculpture les caractéristiques et les proportions qu'il considère comme spécialement hongroises. Toutes ces tendances se présentent souvent avec une force exubérante dans ses œuvres de jeunesse. A partir des années trente, son art montre un nombre accru de traits classiques qui, cependant, ne diminuent pas l'intensité de la plasticité pure. Les formes pleines de sa *Danseuse* (statue de bronze), ses mouvements conçus dans le plan recèlent les exigences de la création d'un style particulier et l'imitation de la sculpture archaïque, mais la richesse du modelé, la légèreté de la silhouette accusent en même temps l'aspiration à la pureté classique.

Tivadar Csontváry Kosztka (1853–1919) est une figure étrange du tournant du siècle, dont l'œuvre a donné et donne encore lieu à beaucoup de polémiques. Csontváry commence très tard des études d'autodidacte, mais c'est à Munich surtout, puis ailleurs encore, qu'il apprend son métier de peintre. Il passe une grande partie de sa vie à voyager, ce qui lui permet de choisir ses sujets de paysage un peu partout, des Karpates à l'Italie du Sud, et de Jérusalem au Hortobágy hongrois. Ses tableaux sont plus que de simples paysages, ils sont en même temps l'expression symbolique d'expériences bouleversantes, cosmiques. La dernière de ses grandes compositions, intitulée *Promenade à cheval*, a été peinte à Naples. L'effet onirique du golfe bleu foncé, entouré de roches fantastiques, est encore souligné par la présence d'une compagnie distinguée, joyeuse. L'exécution et la construction spatiale qui augmentent encore l'impression de rêve assurent au peintre une place d'élite parmi les maîtres les plus importants du postimpressionnisme.

CE VOLUME EST EN VENTE CHEZ LES DISTRIBUTEURS SUIVANTS

AUSTRALIE: New World Booksellers, 425 Pitt Street, Sydney
AUTRICHE: Globus Buchvertrieb, Salzgries 16, Wien I
Rudolf Nowak GmbH, Köllnerhofgasse 4, Wien I
BELGIQUE: Librairie Du Monde Entier 5, Place St. Jean, Bruxelles
Mertens & Co., 33, De Keyserlei, Antwerpen
BRÉSIL: Livraria D. Landy, Rua 7 de Abril 252 5°S/53, Säo Paulo
CANADA: Pannonia Books, 2 Spadina Road, Toronto 4 (Ont.)
Délibáb Film & Record Studio, 19 Prince Arthur Street, West., Montreal 18
Forum Books, 140 Kipling Ave. North., Islington (Ont.)
CUBA: Instituto del Libro, Calle 10 y 19, Habana
DANEMARK: Hunnia Books & Music, Nörrebrogade 182, Köbenhavn
Einar Munksgaard, Nörregade 6, Köbenhavn
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE: Center of Hungarian Literature, 1484 Third Avenue, New York, N. Y. 10028
Magyar Áruház, 1 1802 Buckeye Road, Cleveland (Ohio) 44120
FINLANDE: Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 2, Helsinki
Suomalainen Kirjakauppa, Vanha Ylioppilastalo, Helsinki
FRANCE: C. D. L. P., 142, bd. Diderot, Paris, 12e
Librairie Hachette, 25, rue des Cévennes, Paris, 15
S. A. B. R. I. 292-296, rue St. Jacqus, Paris, 5e
GRANDE-BRETAGNE: B. H. Blackwell Ltd., 48–51 Broad Street, Oxford
Central Books Ltd., 37 Grays Inn Road, London. W. C. 1
Danubia Book Co., 78 Shaftesbury Ave., London W. 1
W. Heffer & Sons Ltd., 3–4 Petty Cury, Cambridge
I. R. Maxwell and Co. Ltd., Waynflete Building, 1–8 St. Clements, Oxford
GRECE: Eleftheroudakis, Constitution Square, Athens 126
Librairie des Sciences Techniques Étrangères, Harilaou Tricoupi 13, Athènes 142
INDE: Current Technical Literature Company, India House, OPP. G. P. Post Box 1374, Bombay 1
ISRAEL: Gondos, 16 Herzl Str., Bet Hakranot, Haifa
Hadash Lib., Nesz-Ciona Str., 4. Tel-Aviv
JAPON: Maruzen Company Ltd., 6. Tori Nichome, Nihonbashi, Tokyo
Nauka Ltd., 30–19, Minami-ikebukaro-Higashi 2-chome, Toshima-ku, Tokyo
Sanyo Shuppan Boeki, Co. Inc., Hoyu Bldg. 8, 2-chome, Takaracho Chuoku, Tokyo Central
NORVEGE: Johann Grundt Tanum, Karl Johansgatan 43, Oslo
Norsk Bogimport, Övre Vollgate 15, Oslo
PAYS-BAS: Martinus Nijhoff, Lange Voorhout, 's Gravenhage
Meulenhoff et Co., Beulingsstraat 2/4, Amsterdam C.
Pegasus, Leidsestraat 25, Amsterdam C.
LIBREX Agenturen, Pallieterstr. 57, Amstelveen
«Club Qualiton», Prinsenstraat 26, Amsterdam C.
RÉPUBLIQUE FÉDÉRAL ALLEMANDE: Kubon & Sagner, Schließfach 68, 8. München 34
Kunst & Wissen, Erich Bieber, Postfach 46, 7. Stuttgart 1
Erich Röth Verlag, Pressehaus, 35, Kassel
SUEDE: Almquist & Wiksell, Gamla Brogatan 26, Stockholm
C. E. Fritze, Fredsgatan 2, Stockholm 16
Gleerupska Universitetsbokhandeln, Stortorget 2, Lund
Nordiska Bokhandeln, Kungsgatan 2, Stockholm 1
Sandbergs Bochandel, Osteuropeiska, avdelningen, Brahegaton 3, Stockholm 5
SUISSE: Genossenschaft Literaturvertrieb, Feldstr. 4, Zürich
Librairie Rousseau, 36, rue J.-J. Rousseau, Genève
Pinkus & Co., Freschaugasse 7, Zürich
VENEZUELA: Ilaco, Calle Union No. 7, Sabana Grande, Caracas
Louis Tarcsay, Calle Iglesia Edif, Villoria Apto 21, Sabana Grande, Caracas

---

ou en Hongrie:

KULTURA

Société Hongroise pour le Commerce de Livres et de Journaux
Budapest 62, Boite postale 149